

La Maison de Pilate

Paul Féval (père)

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 LES FAVORIS DU ROI

Au-dessous du portrait de Charles-Quint, dans la chambre du roi, un joli perroquet vert et pourpre mordillait son perchoir de bois exotique, aiguisant son bec lourd, montrant à demi sa langue cylindrique, et radotant sa leçon éternelle :

– Philippe est grand ! il est grand, Philippe !

Deux autres perroquets vivants, de moindre taille, et sans doute moins avancés aussi dans la faveur royale, partageaient une cage voisine.

Enfin cinq perroquets, empaillés avec soin, étaient là placés sous verre.

Un tombeau ! Encore tous les favoris décédés n'ont-ils pas un local aussi décent que feu les perroquets du roi Philippe, ni une épitaphe si bien tournée. L'armoire funèbre où reposaient les restes de ces volatiles politiques était en bois précieux et sculptée splendidement. Chacun de ses rayons, au nombre de cinq, soutenait un mausolée d'architecture simple et noble, portant à son sommet un bâton sur lequel perchait la bête.

Le nom du mort était inscrit en lettres d'or sur le frontispice du monument, et au-dessous du nom quelques paroles bien senties exposaient les vertus et les talents du défunt.

Philippe le Grand avait bon cœur pour ses perroquets, il avait porté le deuil de Tamerlan, le premier ara bleu qu'on eût vu en

Espagne, et le trépas prématuré de Cléopâtre, perruche patagonne au dos jaune et vert, lui avait arraché des larmes.

Il était jeune alors. L'âme s'endurcit à ces séparations nécessaires, au fur et à mesure qu'on avance dans la vie. Hélas ! les rois comme les autres hommes, fussent-ils grands à l'instar de Philippe d'Autriche, laissent leur route dans la vie jonchée de fleurs funéraires et de rameaux de cyprès ! Quand mourut le roi Pélage, jaco d'espèce commune, mais éloquent à miracle, Philippe IV concentra sa douleur au-dedans de lui-même. Ses yeux restèrent secs, et il eut le courage d'assister le lendemain à une course de taureaux.

Mais, si épais que soit le calus formé par l'exercice de vivre, c'est-à-dire de souffrir, il est des destins si tragiques et des péripéties tellement attendrissantes, que la source tarie des larmes renaît tout à coup.

Les cœurs de pierre peuvent être touchés par cette verge de Moïse qui arracha l'onde aux entrailles du roc, et alors ce sont des torrents qui jaillissent ! Beau Cid, superbe microglosse, géant aux ailes d'azur coupées de larges flammes ! fière Chimène, perruche à queue en flèche, dont les flancs zébrés rayonnaient toutes les nuances de l'aurore ! le même fléau, une dysenterie cruelle, fruit d'un déjeuner imprudent, vous ravit à tous deux la lumière !

Vous vous aimiez, et les pépins perfides d'une grenade trop verte vous précipitèrent ensemble aux sombres bords ! comme s'il eût fallu prouver une fois de plus que ni la jeunesse, ni la beauté, ni la gloire elle-même, ne peuvent arrêter ton bras, ô Mort, moissonneuse infatigable !

Deux accolades de feuillages reliaient entre eux les monuments du Cid et de Chimène ; Chimène tenait dans son bec le bout d'une guirlande de roses dont l'autre extrémité allait se suspendre aux mandibules du Cid. Tendre et poétique emblème ! Leur épitaphe commune relatait qu'ils étaient morts d'indigestion en répétant : Philippe est grand !…

Mais parlons des vivants. Le perroquet régnant avait nom Almanzor. C'était une perruche dite d'Alexandre, ce genre ayant été apporté des Indes par le conquérant macédonien.

Almanzor avait un corps de forme parfaite, mesurant à peu près vingt pouces de long. Son dos était d'un vert intense et brillant dont la nuance allait s'éclaircissant des flancs au ventre ; ses pieds écaillés montraient du sang sous leur peau ; son bec, gros, dur, solide, et qui semblait arrondi au polissoir, s'entourait à sa base d'une sorte de cire où étaient percées en spirales les cavités de ses narines.

Sa langue épaisse avait au bout un balai de fibres cartilagineuses. Un collier d'un rose vif, tirant sur le feu à son sommet, entourait sa nuque et rejoignait le demi-collier noir qui faisait une cravate à sa gorge en s'évasant sur les deux côtés du cou.

Le haut de ses ailes était marqué d'une tache rouge foncé qui rappelait ce coup de fard que les coquettes expérimentées savent piquer sous leurs paupières pour se donner du regard.

Tout cela sans défaut et purement irréprochable. Almanzor était beau ; il le savait. Il regardait avec un dédain mêlé de haine les deux perroquets en cage qui grandissaient et le menaçaient.

Louis XIV n'aimait à voir ni le Dauphin ni les tours Saint-Denis ; Almanzor, moins délicat ou moins libre du choix, vivait entre ses successeurs et sa future armoire.

Un sombre demi-jour régnait dans la chambre royale, abritée de toutes parts contre les rayons du soleil. C'était une pièce très vaste, en forme de carré long, dont les fenêtres donnaient d'un côté sur la cour des Marionnettes, de l'autre sur la place du Palais. Au centre, un bassin de marbre contenait un jet d'eau dont la gerbe répandait de suaves et fraîches senteurs.

Entre les deux fenêtres et comme par contraste au raffinement de ce luxe oriental, un calvaire était figuré dans une niche prise sur l'épaisseur du mur. Cette gigantesque page de sculpture, dont les personnages en haut-relief avaient tous la grandeur naturelle, étaient de marbre noir, entourée d'une balustrade d'ébène dont les marches recouvertes de coussins, étaient le prie-Dieu du roi.

Midi venait de sonner à l'horloge du palais. Un silence complet régnait dans les jardins et sur la place voisine. La ville dormait. Là-bas, le mouvement ou le bruit qui se fait à ces heures du milieu du jour a toute l'étrangeté des bruits et des mouvements nocturnes. Un spectre choisirait midi, dans l'Espagne du Sud, pour soulever la pierre de sa tombe.

L'homme qui se promenait de long en large dans la chambre du roi, lentement et d'un pas mal assuré, avait bien un peu la physionomie de spectre. C'était une maigre charpente osseuse aux épaules chétives, à l'échine voûtée, qui s'enveloppait d'un geste frileux dans une simarre de soie noire.

Sa figure était pâle, décharnée, mais régulièrement belle quant au dessin des traits, et douée d'une accentuation froide et fière.

L'œil brillait bien, le front se relevait noblement sous les boucles rares d'une chevelure déjà ravagée ; la moustache épaisse tordait jusqu'aux oreilles ses poils longs et durs.

Son cou, qui sortait nu de son ample collerette, avait des attaches molles, malgré l'absence de chair ; on eût dit que les vertèbres en étaient détendues.

Les mains, les joues, la peau du crâne qui se montrait sous les cheveux avaient une blancheur maladive, les reins continuaient le dos sans cambrure ; au bout de jambes grêles, d'énormes pieds noueux s'allongeaient.

Cet homme n'était pas seul dans le réduit royal.

Un autre personnage, que nous eussions reconnu du premier coup d'œil aux draperies de cachemire noir frangé d'argent qui lui enveloppaient la tête, était accroupi sur des coussins en face du calvaire et fermait les yeux dans une attitude indolente. Hussein le Noir, malgré la chaleur, n'avait point découvert son visage. On aurait pu le croire endormi profondément, si de temps à autre un éclair subit ne se fût allumé dans l'ombre sous sa coiffure.

– Si la reine s'occupait des affaires de l'Etat, dit le promeneur, de cette voix grêle que nous avons entendue déjà au travers des portes entr'ouvertes, lors de l'arrivée mystérieuse de Hussein le Noir, je la renverrais à son neveu, Louis de France… Que pensestu de ce jeune paon qui passe sa vie à faire la roue devant l'Europe, ami Hussein ?

– Quand je regarde du côté de la France, répondit Hussein, je ne vois que Richelieu.

– Que penses-tu donc du cardinal ? demanda le roi qui s'arrêta devant Almanzor et lui tendit son poignet.

Almanzor quitta aussitôt son perchoir, et dit en s'installant sur les bras de son maître :

– Il est grand, Philippe !

– Je pense que Richelieu doit avoir un bon magicien, répondit l'Arabe avec gravité.

Le roi se prit à rire. Il avait naturellement l'esprit caustique, et parfois ses sarcasmes ne manquaient pas de finesse.

– Crois-tu que Charles-Quint, mon aïeul, eût un sorcier à son service, Sidi ? murmura-t-il en caressant du revers de son doigt la gorge du perroquet.

– Il en eut et il n'en eut pas, repartit silencieusement l'arabe ; il en eut un la veille de Pavie ; il en manqua le jour où François quitta sa prison.

– Et le jour où il abdiqua, Sidi ?

– Le jour où le captif brise sa chaîne, Sire, c'est Dieu lui-même qui le conseille et qui l'appuie.

– A ton sens le pouvoir royal est donc une chaîne ?

– Pour les grands monarques, oui ; pour les petits, non.

– Suis-je pour toi un grand monarque, Sidi ?

– Les brutes elles-mêmes le proclament, fit l'Arabe en s'inclinant.

Les trois perroquets, en effet, glapissaient en chœur leur refrain.

Le regard du roi exprima une velléité de défiance. Il fit un pas vers Hussein le Noir et prononça d'un ton sec :

– Je ne te paye pas pour me flatter, païen ? Que pourrait ajouter ta voix aux acclamations de tout un peuple ?

Hussein le Noir s'inclina froidement et croisa ses bras sur sa poitrine.

– Le chien est peu de chose auprès de son maître, dit-il ; cependant, à l'heure du danger, le chien prévient et défend puisqu'il aboie et puisqu'il mord… Mon royal seigneur a dû, cette nuit, être tourmenté par un rêve.

La physionomie de Philippe changea incontinent d'expression.

– C'est vrai… murmura-t-il.

– Un rêve bizarre, poursuivit le Mauresque. Pendant que vous dormez, je veille, seigneur. Mes calculs, qui ont tous rapport à vous, mettent mon esprit éveillé en contact avec votre sommeil, je vous vois, mais confusément et au travers d'un brouillard.

– Je me représente très bien cela, dit Philippe. Saurais-tu dire quel était mon rêve ?

– Non… mon attention, au moment où j'essayais de percer la brume, a été violemment détournée…

– Par quoi ?

– Par un choc interne, correspondant à la pensée de votre premier ministre, le comte-duc.

– Ah ! ah ! fit le roi, on dit que dans les hôtelleries de France chaque chambre a sa sonnette qui correspond à un numéro d'ordre placé à l'office, de sorte que les valets peuvent aller tout droit et du premier coup à celui qui appelle… C'est un arrangement merveilleux !… Ton esprit a des numéros et des sonnettes comme les hôtelleries de France.

– J'aurais cherché longtemps une image si bien appropriée, Sire…

– On me trouverait de l'esprit, même en France, c'est certain !… Almanzor m'a tout l'air de couver une maladie… Et pourquoi la sonnette du comte-duc a-t-elle tinté dans ton cerveau, ami Hussein ?

– Parce que le comte-duc s'occupait de vous.

– C'est son emploi.

– En s'occupant de vous, royal Seigneur, le comte-duc était cette nuit en dehors de son emploi.

– Serais-tu son ennemi, païen ?

– Je suis l'ami et le serviteur de Votre Majesté.

Le roi remit Almanzor sur son perchoir, et demeura un instant pensif.

– Explique-moi mon rêve, dit-il tout à coup… J'étais statue… j'étais ma propre statue montée sur un cheval de bronze, au milieu de la place de l'Amirauté, à Valladolid. Le canon grondait aux abords du palais de Philippe III, mon père ; il y avait des dames aux fenêtres qui laissaient pendre leurs guirlandes jusque sur le pavé ; le peuple entier descendait dans la rue, allant, venant, se

pressant, acclamant ; c'était une fête publique, la fête de ma statue… J'ai vu le comte-duc qui apportait une couronne de lauriers ; il achevait de la tresser en marchant… J'ai vu un autre homme… mais celui-là, je ne distinguais point son visage, qui restait dans l'ombre d'un large sombrero. Cet homme tenait entre ses mains un serpent, qu'il enroulait aussi pour m'en faire une couronne.

Le roi s'arrêta.

Hussein le Noir murmura dans sa barbe :

– Allah est Dieu unique !

– Tu mens, mécréant ! s'écria Philippe ; ton Allah est tout simplement le démon. Que dis-tu de mon rêve ?

L'africain méditait.

– Je dis, prononça-t-il avec lenteur et après un silence, que votre rêve concorde avec mes visions… L'esprit nous a dit à tous deux la même chose, à moi dans la veille, à vous dans le sommeil.

– Parle en bon espagnol, et dépêche !

– Je parlerai, royal seigneur, de façon à ce que Votre Majesté puisse me comprendre ; mais je suivrai dans ma réponse l'ordre qui me conviendra… Nous avons le temps ; l'émeute ne commencera qu'après la nuit tombée.

– L'émeute ! répéta le roi qui devint pâle.

q

Chapitre 2 LE VOYANT

Mais Hussein le Noir se laissait aller au courant de ses méditations.

– Quand le choc interne m'eut forcé de diriger ma pensée vers le comte-duc, votre ministre, reprit-il, j'éprouvai un grand trouble, parce qu'une puissance hostile à la mienne combattait mon effort… Je connus aussitôt que le comte-duc travaillait en compagnie du maragut Moghrab, initié comme moi aux sciences australes et aux calculs planétaires… Je traçai aussitôt dans l'espace un cercle idéal, champ clos de la lutte qui allait avoir lieu, et j'appelai au combat spirituel la pensée ennemie.

Le maragut est fort, mais je suis plus fort que le maragut. Je le terrassai au bout de quelques minutes, et sa volonté vaincue livra passage à mon regard. Voici ce que je vis, royal seigneur : Gaspard et son sorcier étaient debout auprès d'une table de marbre, dans une maison de la rue de l'Infante. Sur la table de marbre un cadavre se couchait. Le maragut, à l'aide de son poignard, pratiquait une incision ronde dans la poitrine du mort, et lui arrachait le cœur.

– Horrible sacrilège ! balbutia Philippe tout tremblant.

Hussein le Noir n'avait rien perdu de sa froide impassibilité.

– Il est d'étranges détours dans ces vagabondes excursions de l'esprit, poursuivit-il ; des affinités imprévues le sollicitent au passage, comme le voisinage du pôle fait dévier l'aiguille aimantée de la boussole au dire des navigateurs. Pendant que je cherchais à reconnaître le cadavre étendu sur la pierre, votre nom prononcé a frappé mon oreille… Royal seigneur, les souvenirs de

jeunesse ne se réveillent-ils jamais en vous ?… ne revoyez-vous point quelquefois les francs et joyeux sourires des amis de votre adolescence ?

– A quoi a trait cette question ? demanda le roi avec brusquerie.

– Au détour que fit mon esprit dans sa route et qui m'empêcha de reconnaître le cadavre.

Le roi passa la main sur son front.

– Mon esprit se fatigue à te suivre, païen, dit-il ; tu fais exprès de m'égarer dans un dédale d'impossibilités.

– J'explique votre rêve à ma façon, Sire, et je m'engage à rendre mon explication plus claire que le jour.

– Joseph n'en dit si long au Pharaon d'Egypte, murmura le roi.

– Le Pharaon d'Egypte, répliqua Hussein, n'avait entrevu dans son rêve que la destinée de son peuple… Vous avez vu votre propre destinée, royal seigneur.

Par un violent effort de volonté, Philippe arrêta le tremblement de sa lèvre. Il se redressa : un éclair de fierté s'alluma dans son regard.

– Païen, dit-il, ma destinée est dans la main de Dieu. Ne crains pas d'être clair.

– J'ai vu une épée, prononça lentement l'africain ; j'ai vu une bourse lourde pleine d'or anglais…

– On m'a dit cela déjà ! murmura le roi qui frémit. Buckingham veut être vice roi d'Espagne, à ce qu'on prétend ! Et qui donc prononçait mon nom ?

– L'homme qui tendait la bourse.

Il y eut un silence. Philippe alla jusqu'au calvaire, puis revint.

– Je ne vois rien là-dedans, dit-il en affectant un grand calme, rien qui se rapporte à mon rêve… Dis-moi le nom de ces deux hommes ?

– Ce sont deux autres noms qui me viennent, royal seigneur. Point de colère. Je subis en ce moment le pouvoir de l'esprit. Vous auriez, à l'heure qu'il est, deux puissants, deux indomptables défenseurs, si les deux prisonniers de Alcala et de Ségorbe avaient recouvré la liberté par vous et pour vous.

– Crois-tu qu'ils soient mes ennemis ?

– Ils doivent l'être.

– Peux-tu porter sur eux ta seconde vue ?

– Je le puis.

– A l'instant même ?

– C'est fait… Elle est sur Hernan de Medina-Celi.

Philippe ne put dissimuler un vif mouvement de curiosité.

– Prends garde, dit-il, je puis contrôler la réponse, cette fois… Où vois-tu Hernan ?

– Dans un trou noir, étroit, humide, répondit l'africain sans hésiter.

– Un cachot ?… demanda le roi, fermant les yeux à demi.

– Royal seigneur, n'êtes-vous donc pas las de m'éprouver ?… C'est malgré vous que vous avez confiance en moi… Les bourgeois de Séville savent depuis hier au soir que le bon duc est dans son palais ; pourquoi voulez-vous que je l'ignore ?

– Les bourgeois de Séville sont mieux informés que moi, gronda Philippe avec mauvaise humeur ; je n'ai appris cela que ce matin ! Mais quel est ce trou noir, humide, où tu vois le duc Hernan ?

– Un corridor… un couloir… Il prête l'oreille… il épie… Qui peut-il ainsi épier ?

– Sa femme est-elle encore belle ? demanda le roi négligemment.

– Par Mahomet ! s'écria l'Africain, la folie seule excuse le blasphème… Pas de colère, royal seigneur. Ecoutez et recueillez précieusement toutes mes paroles… Je ne saurais peut-être pas vous le répéter à mes heures de calme… Ce qui est obscur deviendra lumineux… Ce que vous ne pouvez comprendre aujourd'hui dessillera vos yeux demain… Recueillez précieusement chaque mot qui tombe de mes lèvres… Ce sera pour vous comme un phare à l'heure prochaine de la tempête.

– D'où viendra-t-elle, la tempête ?

– De tous les coins du ciel… Il y a deux portes, l'une en face de l'autre, là-bas près de l'abreuvoir d'Abdallah, dans le quartier incendié… L'une s'ouvre à l'intérieur des jardins de Pilate, l'autre donne entrée chez l'homme qui vous a demandé audience ce matin, le boucher Trasdoblo…

Je cherche, royal sire ; ne m'interrompez pas… je cherche… L'autre prisonnier, celui que vous aimiez le mieux quand vous étiez tout jeune encore et quand votre cœur savait battre…

– Don Luiz… murmura le roi, don Luiz de Haro !… Le vois-tu ?

– Je le vois ! répondit Hussein le Noir avec solennité.

– Où est-il ?

– A Séville.

– En quelle partie de Séville ?

– Roi, prononça l'Africain à voix basse, quand vous verrez celui-là face à face, l'éclair aura fui, la foudre aura résonné.

– Me frappera-t-il ?

– L'esprit glisse, emporté par un mouvement qui ne saurait s'arrêter jamais… c'est un souffle. Je vois une tombe dans un humble cimetière, au fond de l'Estramadure… Elles étaient belles, n'est-ce pas, royal sire, les deux amies, les deux sœurs, Eleonor de Tolède, Isabel d'Aguilar ?

– Ces histoires sont publiques, murmura le roi, dont l'agitation grandissait et se montrait malgré tous ses efforts ; on a pu te les raconter.

– Sire, repartit Hussein le Noir, le saint Thomas de vos Ecritures crut quand il eut vu, quand il eut touché. Il n'y a plus rien que de la poussière sous cette pauvre tombe… L'enfant sait-il seulement que cette croix plantée dans l'herbe abrite les ossements de sa mère ?

– Ah ! fit le roi, y a-t-il un fils ?

– Je ne sais… je vois là-bas, au lieu que j'indiquais naguère, près de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, un vaillant et fier jeune homme… Reconnaîtriez-vous don Luiz, royal seigneur ?

– Oui, de par Dieu !

– L'âge est un masque… Après vingt ans, c'est le fils qui a le visage du père… Tout marche : Dieu l'a voulu… Je vois le cœur au travers de la poitrine… il bat bien ! il a la fièvre d'honneur et de valeur, il a la fièvre d'amour… Je vois la poitrine au travers des vêtements. Le médaillon pend à une chaîne de cuivre… Rude enfance ! indigente jeunesse ! Par le prophète, je lis la devise : Para aguijar a haron. Que le vieux don Luis soit mort ou vivant, voici un chevalier ! sa mère sera vengée !

En parlant ainsi, Hussein le Noir s'animait sans le vouloir sans doute, et même sans le savoir. Il y avait dans sa voix des vibrations étranges, et ses deux mains, toujours croisées sur sa poitrine, tremblaient.

Son attitude était du reste celle de la contemplation. Sous l'étoffe noire de son turban on devinait son regard perdu dans le vide.

Le roi faisait effort pour suivre en ses détours brusques et imprévus cette parole vagabonde. Tout oracle a ses privilèges. Le roi écoutait et se recueillait. Tous ces mystères l'attiraient en sollicitant violemment sa curiosité. Nous ne voudrions pas affirmer que son intelligence indolente et capricieuse n'ajouta pas beaucoup de désordre au pêle-mêle déjà si désordonné de ces divagations, mais enfin il travaillait de son mieux à comprendre.

Avait-il réellement foi ? Oui et non. C'était, en toutes choses, une nature indécise et débilitée par la maladie du caprice, renaissant toujours et sans cesse satisfait.

Il croyait, puisqu'il avait de la sueur aux tempes ; mais il se révoltait contre sa confiance, heureux de faire l'esprit fort vis-à-vis de lui même et de mettre un habit sceptique à ses enfantines crédulités.

Qu'il eut réellement le don de la seconde vue ou que ce fut un effronté comédien, cet Hussein le Noir avait le tort de dépenser ici trop de talent ou trop d'enthousiasme. Il dépassait le but. Philippe d'Autriche eût été subjugué à beaucoup moins de frais par un charlatan plus vulgaire.

On peut dire qu'il avait la conscience de ce fait, et que son effort tendait à rabaisser son vol plutôt qu'à le diriger vers des espaces supérieurs.

– Royal Seigneur, reprit-il en rappelant son calme, vous m'avez comblé de bienfaits ; mon coffre est plein d'or, et je respire librement cet air de Séville mortel à mon père.

Que ne puis je vous montrer à nu le miroir prodigieux où mon regard plonge en ce moment ! que ne puis-je traduire pour vous le chaos inspiré de mes pensées !... Je vois tout !... votre destinée est là comme un livre dont toutes les pages, passé, présent, avenir, tournent au vent d'une volonté surhumaine... Je ne peux pas tout vous dire, un vouloir bien plus fort que le mien parle par ma bouche, disant plus ou disant moins que je ne voudrais dire... Ma langue est forcée de suivre les bizarres séries des visions qui m'entraînent. Je ne suis pas à moi : tout mon être vibre comme

un instrument sonore entre les mains d'un bon ou d'un mauvais génie.

C'est une nuit, une nuit où passent des ombres lumineuses. Je les nomme au moment où je les vois.

Moncade, voilà une noble race ! Quel deuil ! Savez-vous le serment qu'ils ont fait ?... Royal seigneur la mesure est comblée ! La main de Charles-Quint, votre aïeul, se briserait elle-même en voulant arrêter le colosse ébranlé. Je vois une vierge sur son lit de mort, un vieillard à cheveux blanc, un vieillard que la foudre a touché. Savez-vous le serment qu'ils ont fait, royal sire ? Etes-vous souverain seigneur dans les Espagne ? Inès de Guzman, la fille du traître, est innocente devant Dieu, c'est vrai, mais n'essayez pas d'arrêter le traître dans sa chute, ou sa chute vous entraînera...

– Est-ce donc Moncade qui est à la tête de ce complot ? demanda Philippe.

– Roi, répondit Hussein, une révolution n'a ni commencement, ni fin, ni tête, ni queue... Souviens-toi de ton rêve... Où étaient la tête et la queue du serpent dont l'inconnu voulait te faire une couronne ?

Philippe ferma son poing blanc et faible.

– Je briserai les rebelles ! dit-il.

Hussein la Noir se leva. Sa longue robe flottante faisait sa taille gigantesque. Philippe, quoi qu'en pût dire Almanzor, semblait un enfant auprès de lui, Philippe le Grand !

– Ecoutez, prononça l'Africain d'une voix tout à coup assourdie ; profitez ! les peuples ne savent pas qu'ils peuvent s'attaquer aux rois. Jusqu'à présent, clameurs et menaces ne vont qu'aux favoris. On respecte Dieu dans le maître… Ouvrez l'écluse avant que le torrent n'ait appris que la digue elle-même peut être franchie !…

Pour le coup, le roi bâilla largement. Il regarda le prophète d'un air ennuyé, et lui dit :

– Tu baisses, mon brave Hussein !… On m'a parlé de Soliman, le sorcier de la reine…

Sous l'ombre qui abritait son visage, le sourire du Mauresque eut un inexprimable dédain.

Le roi reprit :

– Vois si Almanzor n'a pas quelques mouvements de fièvre… depuis deux jours il m'inspire d'assez vives inquiétudes.

q

Chapitre 3 HUSSEIN LE NOIR

Le roi s'assit à son tour sur les coussins, tandis que Hussein le Noir se dirigeait vers le perchoir du perroquet favori. Les favoris, quand ils sont perroquets, ne peuvent avoir qu'un vice, la gourmandise. Le superbe Almanzor était gourmand ; il mangeait beaucoup de bonnes choses et buvait du malaga comme un diable. Cela lui procurait des lourdeurs d'estomac qui aigrissaient positivement son caractère. Quand ses digestions éprouvaient

des difficultés, il devenait sombre, quinteux, revêche ; il ne levait plus la patte au commandement du roi ; il allait même, parfois, jusqu'à refuser de dire : Philippe est grand !

La faveur a toujours sa raison d'être, très directe et très prochaine ; si nous ajoutons que, le plus souvent, cette raison d'être est puérile, brutale, ou purement extravagante, nous aurons, à peu de choses près, monographié la faveur.

Le favori peut s'émanciper dans tous les sens, hormis un seul : s'il lui arrive de négliger, ne fût-ce qu'un instant, le dada qui est son cheval de bataille, tout est perdu. Il coûte généralement cher, on l'a comme meuble de luxe. Que diriez-vous d'une boîte à musique qui deviendrait muette ?

Le pouvoir d'une maîtresse a sa source dans un sentiment viril ; l'influence d'un ami est fondée sur l'une des plus nobles propensions du cœur humain. Il n'y a rien de tout cela dans l'omnipotence du favori ; elle naît de l'égoïsme du maître. Que le favori soit homme, épagneul ou perroquet, c'est toujours un jouet ; il est chargé d'amuser le maître. Tous les maîtres n'ont pas la même manière de s'amuser.

Ce brave Barbe-Bleue d'Henri VIII avait un favori chargé de nouer la loi comme une corde autour du cou de ses femmes ; Caracalla, sportman antique, fouettait son consul quadrupède ; d'autres (Dieu nous garde des énumérations savantes !) faisaient autrement et mieux encore. A chacun son caprice : Philippe IV voulait être grand ; Almanzor, perroquet, et son ministre, homme d'Etat, étaient ses favoris au même titre et à la condition expresse de lui chanter le même refrain :

« Philippe est grand ! Il est grand, Philippe ! »

Un soir, à Madrid, Almanzor avait mangé des boulettes de volailles en si grande abondance, qu'il était sur le point d'étouffer. C'était pitié de le voir, en bas de son perchoir, couché sur le flanc et en proie à des convulsions terribles.

Les médecins du roi, appelés en toute hâte, lui tâtèrent le pouls, l'auscultèrent avec soin, et commencèrent entre eux une mémorable dispute sur la question de savoir si le malheureux animal se mourait d'une pléthore stomacale, d'une congestion au foie ou d'un épanchement au cerveau.

Ces trois avis prévalaient, mais il y en avait d'autres. Les médecins du roi, au nombre de douze, se renvoyèrent toutes les injures contenues dans le vocabulaire espagnol, et formulèrent douze ordonnances dont chacune avait assurément son mérite, mais qui se contrariaient de fond en comble.

L'un voulait purger, l'autre saigner, l'autre trépaner, l'autre appliquer un séton, l'autre infliger des moxas, l'autre prodiguer des vésicatoires, l'autre… Et notez qu'ils ont fait de triomphants progrès depuis lors !

Cependant Almanzor râlait, la bête infortunée ! Philippe, au désespoir, promettait monts et merveilles à qui le sauverait.

Ce que voyant, les différentes opinions médicales, désirant avancer les choses, se prirent aux cheveux sincèrement, défendant chacune son principe avec les armes que la nature, notre mère, nous a données. Il y eut des yeux contusionnés, des dents broyées, des perruques foulées aux pieds. La question avançait, Almanzor ne bougeait plus, quand vint un charlatan, un homme qui n'avait pas même de besicles, un misérable, un Maure ! D'où sortait-il ? Le fait est qu'il prit Almanzor inanimé entre ses

mains, qu'il le massa d'une certaine façon, qu'il insuffla sans mot dire son estomac et ses reins, et qu'il le rendit au roi sain et sauf.

Les douze docteurs se retirèrent en proie à une indignation bien naturelle. Le roi fut enchanté doublement : il cherchait un sorcier pour se faire aimer des dames. Ce Maure qui ressuscitait les perroquets était manifestement un sorcier. Le roi lui demanda, séance tenante, un philtre qui pût rendre folle d'amour la belle duchesse de l'Infantado, sa cousine, femme de Diégo Mendoze et Silva, comte de Réal et marquis de Santillane. Le Maure promit de composer un philtre. Au moment où il prenait congé, le roi lui demanda son nom et sa demeure.

– Je me nomme Hussein le Noir, répondit le Maure ; la voûte du ciel est mon toit. Je suis ici aujourd'hui ; demain je serai ailleurs. L'esprit est libre comme le vent.

– Mais si j'ai besoin de toi ? objecta Philippe.

– M'as-tu fait demander ce soir… et pourtant je suis venu… Quand tu auras besoin de moi, je le saurai avant toi-même… et je viendrai… Au revoir !…

Telle fut l'entrée première de Hussein le Noir auprès du roi d'Espagne. Nos mémoires ne disent pas que le philtre promis ait rendu folle d'amour la belle duchesse de l'Infantado. Philippe IV n'était pas heureux dans ses velléités de séduction. Ce qui est certain, c'est que le Maure finit par prendre sur son esprit un empire d'espèce singulière. Ils ne se touchaient par aucun côté.

Le roi était tout petit. Le Maure avait une certaine grandeur, et sa parole absorbait bien souvent des hauteurs où l'intelligence de Philippe était incapable de le suivre ; mais, de manière ou

d'autre, l'effet restait produit. Philippe admirait Hussein le Noir ; il le craignait, il croyait en lui.

Aujourd'hui la parole de l'Africain avait entamé Philippe plus encore qu'à l'ordinaire.

C'était de parti pris qu'il essayait de se réfugier tout au fond de son indolence ; Philippe était plutôt un homme déplorablement amoindri qu'un homme mal doué. Il offrait, dans toute sa malheureuse perfection, le type du prince de la décadence, engourdi par la malaria morale qui plane sur ces époques funestes, et n'essaye même pas de remonter le fatal courant. Mais s'il fuyait le combat, il avait du moins vaguement conscience de sa chute, semblable à ces malades crispés par le ver mortel de la consomption qui jettent un voile souriant sur l'avenir en deuil, et ne désespèrent qu'à leurs heures.

Les acclamations du perroquet et du ministre favori enivraient Philippe vingt-neuf jours chaque mois. Le trentième il voyait l'abîme.

Pendant qu'Hussein le Noir s'occupait d'Almanzor, Philippe d'Autriche prit une mandoline posée à terre auprès des coussins et en tira quelques accords aigrelets ; puis d'une voix de femme, il chanta un couplet de romance française. Il s'écoutait avec un plaisir infini ; ses yeux roulaient langoureusement, et, à son insu peut-être, son corps chétif avait pris sous sa simarre d'aspect clérical une pose de troubadour.

– Si je n'avais été roi, dit-il, altéré sans cesse de louange, comme tous ces êtres neutres et débiles qu'on nomme si durement des enfants gâtés, j'aurais gagné ma fortune en chantant ainsi de ville en ville… As-tu remarqué ma voix, païen ?

– Non, répliqua le Maure ; je me moquerais d'un chanteur ambulant qui jouerait au roi.

– Et tu te moques d'un roi qui joue au ménestrel ! Vous autres barbares, vous ne pouvez avoir les délicatesses de nos civilisations… comment trouves-tu Almanzor ?

– Malade, royal sire…

Philippe repoussa du pied la mandoline qu'il avait posée à terre auprès de lui.

– S'il doit languir, j'aime mieux le voir empaillé, dit-il ; j'ai le cœur tendre, je souffre de la souffrance d'autrui… Laisse Almanzor et viens ça, païen. Tes philtres ne sont pas efficaces… La marquise d'Andréjar me tient toujours rigueur.

L'Africain déposa le perroquet sur le perchoir. Almanzor, gaillard, et tout ranimé, fit entendre son refrain, prononcé d'une voix haute et claire. Philippe se leva, joyeux comme un enfant, et courut à lui.

– Je l'aime quand il est bien portant, dit-il en couvrant de baisers le brillant plumage de l'oiseau ; ah ! ah ! trésor !… Philippe est grand !… Comme vous dites bien cela !… Non, non, non, nous ne vous ferons pas empailler, bijou ! non, non, non !

Hussein le Noir le contemplait avec un dédain mêlé de tristesse.

– Où est l'endroit sensible ? murmura-t-il, où est le défaut de cette cuirasse d'inertie ?…

– Pourquoi, interrompit brusquement Philippe, pourquoi Andréjar ne m'aime-t-elle pas, tu dois savoir cela.

– Je le sais, seigneur royal.

– Dis-le, païen, je te l'ordonne !

– Le meilleur talisman d'un roi pour conquérir les cœurs, prononça lentement l'Africain, c'est d'être roi.

– Par les cinq plaies, infidèle ! se récria Philippe, ton audace va-t-elle jusqu'à m'outrager ? Me donnes-tu à entendre que je ne suis pas roi ?

– Mon audace va jusqu'à vous servir… Les philtres sont des armes : on peut leur opposer d'autres armes… J'ai su pénétrer dans le boudoir de la belle marquise pour voir quel obstacle brisait nos enchantements.

– As-tu trouvé l'obstacle ?

– Je l'ai trouvé, royal seigneur.

– Quel est-il ?

Hussein le Noir releva le coin de son bernuz et prit dans son sein un large placard de parchemin plié en quatre. Il le développa sous les yeux du roi. C'était un exemplaire enluminé de ce dessin satirique où l'on voyait les principaux ministres des puissances européennes, la pioche à la main, creusant un fossé.

Le favori, en grand costume, dirigeait les travaux. Une légende qui sortait de sa bouche, comme cela se voit dans maintes estampes anciennes et comme cela se voit encore dans les caricatures où John Bull prodigue le sel de cuisine de sa pesante gaieté, cette légende portait la rubrique si connue : « Allez toujours ! plus on lui ôte, plus il est grand ! »

Philippe IV jeta les yeux sur le parchemin. Il devint plus blême que la toile de sa collerette.

– Ceci est infâme ! s'écria-t-il d'une voix étranglée ; ceci est séditieux, impie, calomnieux !... Ce sont des rebelles, par la passion de Notre-Seigneur !... Je les chercherai, je les trouverai, je les mettrai à la question ! Je les brûlerai tout vifs ! Je leur arracherai la chair avec des cordes !

Il y avait du tigre dans les tressaillements de sa face et dans la lueur sanglante que sa prunelle rayonnait.

Mais tout son pauvre corps tremblait. La force manquait sous cette colère. Rien n'est hideux et répugnant comme la rage impuissante.

– C'est l'obstacle, dit froidement Hussein le Noir ; j'ai trouvé cette estampe sur le guéridon de la marquise.

– Elle sera châtiée ! gronda le roi... elle sera châtiée sévèrement !

– Et le complice ?... murmura Hussein.

– Que veux-tu dire ?

– Celui qui apporte l'estampe...

– Mais que fait donc l'Inquisition ?

– Elle fait son métier, sire. Elle mène ses processions, elle emplit ses cachots, elle allume ses bûchers... Si quelqu'un s'avisait de mettre au jour contre le saint-office une raillerie pareille à celle qui attriste aujourd'hui Votre Majesté, toutes nos places pu-

bliques flamberaient, et, depuis les frontières de France jusqu'au détroit, l'Espagne sentirait le roussi.

– Penses-tu donc que l'Inquisition soit plus forte que le roi ?

– Le roi catholique sait cela mieux qu'un pauvre musulman, répondit le Maure.

La tête pâle de Philippe IV se pencha sur sa poitrine.

– Le Saint-Tribunal est le soutien de la foi, prononça-t-il à voix basse et du ton que l'on met à répéter une leçon. C'est la meilleure colonne de notre autorité royale…

Puis changeant d'accent brusquement et avec une moue d'enfant maussade :

– Comme cela les dames de notre cour méprisent le roi.

Hussein le Noir eut peine à réprimer un sourire, tant il y avait de puérile naïveté dans la révolte de ce pauvre orgueil.

– Sire, répliqua-t-il, le don de tout voir et de tout entendre est parfois funeste. Pour être heureux il ne faut pas soulever certains voiles. L'expérience trop complète dessèche le cœur et endolorit l'esprit… J'ai découvert autour de Votre Majesté tant de trahisons et tant de perfidies que je suis tenté de marcher les yeux fermés désormais, comme ces mules de voyage qu'on aveugle pour qu'elles aient le pied sûr au bord des précipices.

– Ceci est infâme, répéta le roi, dont les doigts maigres et blancs froissèrent convulsivement l'estampe.

– Il y a, croyez-moi, des choses plus infâmes encore…

– Serais-tu capable, païen, de découvrir l'auteur de cette insulte ?… Cinquante onces d'or pour toi, si tu me livres son nom !

– J'en donnerais cent pour le soustraire à votre vengeance, royal seigneur. Celui qui a tracé ce dessin grossier n'est qu'un misérable instrument, un maigre loup que la faim a poussé hors du bois… Je ne m'attaque qu'aux lions.

– Est-ce un lion, celui qui a laissé cette estampe chez la marquise ?

Le roi fit cette question d'une voix altérée.

– Il en porte la peau, du moins, répondit l'Africain. C'est ce fils de bâtard qui traîne le nom de Haro d'orgie en orgie.

– Don Juan !… je l'ai fait comte.

– Il va partout, disant que vous le ferez duc.

– Don Juan ! le neveu du ministre !

– Et le neveu de Zuniga ! et le neveu du commandant de vos gardes !… Par Mahomet, seigneur, vous êtes un prince bien entouré !

– Je te défends d'invoquer ton faux prophète devant moi, païen ! murmura Philippe qui se signa.

Il ajouta, en se tournant vers Almanzor acharné à son refrain :

– Tais-toi, bête stupide ! L'idée me vient que, toi aussi, tu me railles… Païen, la preuve de ce que tu avances ?

– Hier matin, dimanche, répondit Hussein le Noir, à l'heure où ce lieu de débauche, la maison du Sépulcre, vomit au dehors

ses hôtes hâves et abêtis par l'ivresse, j'ai traversé la place de Jérusalem… La fleur de votre cour était sous le porche des Delicias, royal seigneur. Une litière a débouché, tournant l'angle du parvis de Saint-Ildefonse. Elle était portée par deux nègres vêtus de blanc…

– Mes nègres ! fit le roi avec abattement ; ingrate marquise !… Mais elle passait peut-être son chemin, comme toi, païen.

– Ce n'était pas la marquise qui était dans la litière, Majesté.

– Ah ! sa camériste sans doute… ce sont des messagères de perdition !

– La marquise n'en est pas aux messages. La litière s'arrêta devant le porche, et ce fut don Juan de Haro, comte de Palomas, qui sauta sur les dalles.

La tête du roi s'appuya languissante sur sa main.

– Je n'ai pas d'amis… murmura-t-il en un long soupir.

– Vous en aviez autrefois, sire, prononça avec lenteur l'Africain.

– La reine ne m'a jamais aimé…

– La reine est une noble femme ; la reine est la fille d'un conquérant, la sœur d'un grand roi, la tante d'un jeune héros.

L'Espagne a été pour elle une prison austère et jalouse. Il faut aimer pour être aimé ; avez vous aimé la reine ?

Hussein le Noir s'arrêta brusquement. Le regard du roi, qui était fixé sur lui, avait une expression étrange.

– Tu parles parfois comme un chrétien ! murmura Philippe dont les sourcils étaient froncés.

– Quel chrétien vous a jamais parlé comme je le fais, royal sire !...

– Silence ! je réfléchis... J'ai ouï dire, et tu l'as dit toi-même : Richelieu et Buckingham ont des affidés à Séville... C'est à cause de sa fidélité à ma personne qu'on déteste si universellement le comte-duc... Tu es trahi : tu as laissé voir ta haine, tu es l'ennemi du ministre.

Un mot vint à la lèvre de l'Africain, mais il se ravisa. Il croisa ses mains sur sa poitrine et reprit son immobilité première.

– Tu l'as calomnié ! poursuivit le roi, qui s'animait : je passe pour un esprit faible, car les adversaires de la foi ne m'ont pas épargné en Europe... Tu es venu... D'où es-tu venu ?... L'enfer le sait !... Tu es venu auprès de moi pour me tenter... J'ai peu de serviteurs fidèles ; tu veux les éloigner de moi... A quelle solde es tu, espion ? Si tu étais roi, et que je fusse Hussein le Noir, quel supplice m'infligerais-tu ?

– Si j'étais roi ! répéta le Maure, dont l'œil eut un éclat sauvage ; mais tu as raison, sire, j'ai parlé comme un chrétien, émoussé le fer de mon glaive ; au lieu de frapper droit et haut, j'ai pris un détour et j'ai courbé mon échine, croyant passer plus aisément là où les partisans rampent...

Châtie-moi, si tu veux, mais auparavant je réparerai ma faute : sire, ton fares est un traître et conspire contre toi !

– La preuve ! donne la preuve !

– Fais arrêter Cuchillo le toréador, Pedro Gil l'auditeur, les trois saltarines Carmen, Ximena et Serafina, l'alguazil majeur Diégo Solaz, Caparrosa le gueux, don Pascual, le commandant de tes gardes ; le président de l'audience de Séville, don Baltazar de Alcoy, et don Bernard de Zuniga, ton premier secrétaire d'Etat, tu auras la preuve !

Philippe demeura un instant comme abasourdi, puis il se prit à parcourir la chambre de nouveau d'un pas nerveux et saccadé.

Hussein le Noir s'était rapproché de la fenêtre donnant sur la cour des marionnettes.

Tout à coup il se fit dans la cour un grand bruit de voix, l'africain tourna machinalement la tête et tressaillit aussitôt de tous ses membres.

– Que veut dire cela ?... murmura-t-il en proie à un étonnement profond.

Deux gitanos déguenillés traversaient la cour, portant une litière noire que chacun dans Séville connaissait pour appartenir au comte-duc.

Ils arrêtèrent la chaise au milieu de la cour, et ouvrant la portière, ils déposèrent sur les dalles un sac qui semblait rempli de sable ou de son, dont le ventre était maculé d'une large tache d'un rouge sombre.

La figure de Hussein le Noir exprimait une surprise croissante.

– Ce Bobazon n'a-t-il pas fait son devoir ? pensa-t-il.

Une demi-douzaine de valets du palais entouraient la chaise et toisaient les deux gitanos, que notre africain connaissait sans doute, car il prononça tout bas leurs noms :

– Ismaïl ! Sélim !

Il était apparent qu'on avait voulu leur barrer le passage. Ils semblaient venir de loin. Leurs joues basanées ruisselaient de sueur.

– Ceci, répétaient-ils à ceux qui les entouraient, est pour Son Excellence le comte-duc.

Le sabre levé du garde qui veillait auprès de la fontaine les avait forcés enfin de s'arrêter.

– Royal seigneur, dit Hussein le Noir, de toutes les accusations que j'ai portées contre ton ministre, laquelle te paraît la plus invraisemblable ?

– Qui mettraient-ils à ma place ? pensa tout haut le roi, c'est impossible ?

– Je te demande, roi, insista l'africain, laquelle de mes calomnies te semble la plus grossière ?

– Aucun de tes mensonges ne m'a ébranlé, répondit Philippe, et c'est peut-être parce que tu as commencé par le plus extravagant de tous… ton cadavre auquel on a arraché le cœur…

– Veuillez approcher, mon royal Sire, interrompit l'africain.

Le roi vint jusqu'à la fenêtre.

En ce moment, Ismaïl, le gitano, disait à haute voix, accomplissant sa commission en conscience :

– Il nous a été ordonné de faire savoir à Sa Grâce le comte-duc, que ce sac contient ce que tous les alguazils de Séville cherchent en vain depuis vingt-quatre heures.

– Roi, dit Hussein le Noir, parlant avec emphase et se redressant de toute sa hauteur, voilà ce que je t'ai affirmé pour l'avoir vu avec les yeux de l'esprit. Le sacrilège a été commis dans la maison du forgeron de la rue de l'Infante… Si tu avais envoyé des émissaires au lieu que je t'avais désigné, à l'abreuvoir de Cid-Abdallah, derrière les jardins de Pilate, tu aurais saisi la preuve matérielle du crime.

– Oui, dit Philippe incrédule et railleur, mais il n'est plus temps, n'est-ce pas ? la preuve du crime a disparu… Tu vois cela par dessus les maisons ou au travers des murailles, avec les yeux de ton esprit.

– Je vois avec les yeux de mon corps, répliqua l'africain d'une voix stridente, que la preuve s'est déplacée par ma volonté… Tu ne voulais pas aller à elle, Allah permet qu'elle soit venue vers toi.

Il rabattit son voile sur son visage, et, soulevant les planchettes de la jalousie, il frappa dans ses mains.

– Que fais tu, païen ? balbutia le roi ; on va te voir !…

– Si vous ne voulez pas que je parle, Sire, répliqua Hussein, parlez vous-même, et ordonnez qu'on apporte dans vos appartements le sac qui est étendu là sur le pavé de la cour.

Ismaïl et Sélim avaient eu le temps d'échanger avec le maure deux signes rapides. Celui-ci s'effaça pour faire place au roi, qui s'approchait de la fenêtre.

Le roi jeta dans la cour un regard surpris et déjà effrayé.

Un instant, ce qui lui restait de bons sens se révolta avec une soudaine énergie.

– Païen ! dit-il d'une voix sombre, tu dois être le principal acteur de cette sanglante comédie !

– Ma tête répond de mon accusation, repartit Hussein ; ce sac contient le cadavre d'un criminel ; on l'a volé à la potence, où il manque depuis un jour et une nuit. Le sacrilège fut commis par le maragut Moghrab, sur l'ordre du comte-duc.

Le regard du roi était comme fasciné par cette tache d'un rouge brun qui marquait le dessous du sac.

– C'est la place du cœur ! murmura l'africain.

Le roi blêmit, prêt à se trouver mal.

Quelques minutes après, le sac avec sa marque sanglante gisait sur la mosaïque de la chambre royale. Philippe tremblait comme une femme ; Hussein, immobile et froid, se tenait debout à ses côtés. Tous les deux se taisaient.

Philippe est grand ! radotait le perroquet Almanzor au milieu de ce silence.

Ce pauvre diable de larron qu'on avait décroché du gibet aurait été bien étonné si on lui eut raconté de son vivant ses aventures posthumes.

Hussein referma le sac, qu'il avait dénoué lui-même, et le traîna dans une embrasure. Les rideaux retombèrent et le cachèrent. Le roi poussa un long soupir de soulagement.

– C'est une horrible profanation, murmura-t-il ; nous ferons rendre les derniers devoirs à ce malheureux… nous fonderons des messes… Je verrai longtemps cet affreux spectacle dans mon sommeil !…

Il se laissa choir sur son siège et mit sa tête entre ses mains.

– A qui me fier ? reprit-il d'une voix gémissante ; je suis habitué au comte-duc. Voilà vingt ans que je le vois autour de moi ! Il sait ce qu'il me faut. Tu ne te doutes pas de ce que c'est, païen. Former un ministre ! J'aime mieux abdiquer ! J'abdiquerai comme Charles-Quint, mon aïeul.

– Charles-Quint avait un fils, interrompit Hussein.

– Tais-toi ! Penses-tu que je ne sois pas un profond politique ? Je fiancerai ma fille au frère du roi de France… J'irai au fond d'un cloître… C'est un bel exemple à donner au monde… Mais je les ferai pendre auparavant !…

Combien sont-ils ?… Par le suaire saint ! il leur faut des sorciers comme à Philippe ! Cela prouve de mauvais desseins. Le comte-duc a un sorcier ; Zuniga, ce vieillard imbécile, a un sorcier… Ce perroquet me rompt les oreilles !… Ferai-je la sieste ou signerai-je tout de suite l'ordre de les arrêter ? Si tu étais chrétien, misérable infidèle, par saint Antoine, je te ferais mon premier ministre !…

– Louis de Haro n'est pas mort… prononça l'africain, si bas que le roi eut peine à l'entendre.

Les yeux de celui-ci battaient chargés de sommeil.

– Ah ! ah ! fit il, un rebelle !… Nous réfléchirons, païen.

– Et Medina-Celi est libre… ajouta Hussein.

– Hernan !… Je l'ai offensé… Quinze ans de rancune… Je tordrai le cou à ce perroquet s'il continue… La reine protège les Sandoval, mais elle est Française : je ne peux pas me fier à elle pour le choix de mon gouvernement…

Du papier, une plume, de l'encre ! Par le Calvaire ! je vais montrer de la vigueur. On saura qui je suis. Je n'ai pas besoin de conseillers, moi ! Je me détermine seul, par la connaissance profonde que j'ai des choses et des hommes. Que pèse le comte-duc contre ma volonté souveraine ? Je ne veux pas de ces sorcelleries… Je n'en veux pas ! C'est seulement pour un mauvais dessein qu'on peut essayer ainsi de forcer le cours des événements à l'aide du sacrilège. J'ai ouï dire qu'en perçant le cœur d'un homme mort on peut tuer un homme vivant.

Hussein le Noir avait ouvert un meuble et plaçait devant lui encre, plume et vélin.

Le roi s'était animé en parlant. Les veines de son front se gonflaient, et tout ce qu'il avait de sang colorait son visage.

Il saisit la plume et la trempa dans l'écritoire d'un geste convulsif.

Mais, au moment de tracer le premier mot, il parut se raviser. Il regarda l'Africain en dessous, et dit avec une sorte de timidité.

– On ne peut pas te refuser cela, Sidi, tu es un homme habile… je parie que si tu voulais bien, tu saurais me dire ce que Gaspar et son maragut ont trouvé dans le cœur de ce pauvre malheureux.

– Ils y ont trouvé ce qu'ils cherchaient, prononça Hussein sèchement.

Puis, comme le roi fixait sur lui ses regards réveillés par une curiosité d'enfant, il ajouta :

– Ne m'interrogez pas sur ce sujet, je vous prie, royal Seigneur !

– Pourquoi cela, Sidi.

– Parce que l'heure va sonner bientôt où vous aurez besoin de tout votre courage.

– Est-ce donc une menace pour moi ? demanda Philippe déjà consterné.

Hussein le Noir, cette fois, fut quelque temps avant de répondre.

– Attaquer vaut toujours mieux que de se défendre, prononça-t-il enfin sentencieusement. Royal sire, vous qui êtes un des plus grands hommes de guerre des temps modernes, vous savez que l'assiégé est toujours vaincu… Combattez en rase campagne, croyez-moi, ne vous laissez pas investir !

Philippe cligna de l'œil, en homme qui a profondément compris.

Sa plume courut sur le vélin.

Tout en écrivant il disait :

– Il y a des motifs… des motifs sérieux… Le comte-duc a laissé faire la révolution de Portugal ; chaque fois qu'il chante victoire, nous perdons une ville ou un corps d'armée… Il éternise la résis-

tance en Catalogne… pour se rendre nécessaire… Oui… c'est la politique des ministres : se rendre nécessaire… Je vais le claquemurer dans une forteresse, de par Dieu ! quoiqu'un ordre d'exil fût peut-être suffisant… Non, n'est-ce pas ?… Pourquoi montrer de la mollesse ?… Si on lui faisait son procès comme traître à la couronne ? ou bien comme ayant eu des rapports avec Satan… C'est plus simple… on agit ainsi en France dans le procès du Concini… Que me conseilles-tu, voyons païen, que me conseilles-tu ?

– L'exil laisse la liberté d'action, répondit Hussein ; Louis de Haro et Medina-Celi se sont échappés de leurs forteresses.

Philippe abandonna la plume.

– La mort… murmura-t-il. Qui aurait jamais deviné cela ?… Le comte-duc condamné par moi !

La plume traça encore quelques mots, puis il la rejeta définitivement.

– C'est écrit !… dit-il, pendant que ses yeux se fermaient malgré lui ; mais qui donc m'a parlé d'émeutes dans Séville ! La ville est calme ; tous les magistrats affirment qu'il n'y eut jamais de peuple plus heureux… Le comte-duc avait du bon…

Sa langue était alourdie déjà par le sommeil. Il avait dépassé l'heure de la sieste, mais le tyrannique pouvoir de l'habitude reprenait le dessus.

L'œil de Hussein, avide et perçant, darda un regard par dessus son épaule. Le seing du roi était au bas du vélin, Hussein reprit aussitôt son attitude impassible.

– Plus tard, poursuivit Philippe ; je verrai… j'aviserai… Il faut de la vigueur… mais il faut du calme… On m'a parlé d'émeutes… Le comte-duc est très bon pour les émeutes… après l'émeute, il sera toujours temps.

En parlant, il froissait le vélin. Ses yeux se fermaient. Le perroquet Almanzor, favori parfait, voyant que son maître s'apprêtait à dormir, fit trêve à son refrain et mit sa tête sous son aile.

Derrière le fauteuil du roi, Hussein restait debout, silencieux et immobile. Ses yeux étaient fixés sur le papier que Philippe tenait à la main.

Les idées du roi vacillaient. Il prononça encore quelques paroles confuses, puis il s'affaissa tout à fait vaincu par le sommeil.

Sa main pendait sur le bras de son fauteuil. Tandis qu'il balbutiait ces derniers mots inintelligibles et sans suite, ses doigts amollirent leur pression et le papier fut sur le point de tomber. Hussein se pencha en avant. Il guettait comme le chat qui va se ruer sur la souris.

Mais, par un mouvement involontaire, la main du roi se resserra fortement tout à coup. Le papier, écrasé par cette crispation convulsive, cria. Hussein se redressa et croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine.

Il attendait.

Il attendit longtemps sans manifester la moindre impatience. L'Alcazar s'éveillait peu à peu. Les bruits de voix et de pas montaient au travers des jalousies, coupant le monotone murmure des fontaines. Sous le feuillage, les oiseaux réveillés chantaient, et l'heure de la méridienne était écoulée.

Du côté de la ville, un murmure sourd venait, Hussein, qui jusqu'alors n'avait pas perdu de vue le papier, prêta l'oreille. Son regard se détourna un instant pour interroger la sombre perspective de la rue qui faisait face à l'Alcazar. La rue était déserte, mais la sourde rumeur allait sans cesse augmentant.

Vous eussiez deviné un sourire sous l'ombre de son bernuz.

Il fit un pas. Du bout des doigts, il prit délicatement le papier, essayant de le faire glisser hors de l'étreinte qui le retenait, sans réveiller le roi.

Mais la main du roi endormi était un étau. Le papier résista. Hussein ne renouvela point sa tentative. Il entoura d'une main le poignet du roi ; de l'autre, il s'empara de la plume qui était encore sur la table.

Vous l'auriez pris d'abord pour un médecin qui tâte le pouls à son malade, tant il y allait avec précaution ; mais bientôt l'aspect des choses changea. Les mœurs arabes étaient encore populaires, à cette époque, dans le midi de l'Espagne. Quiconque eût observé en ce moment Hussein le Noir aurait compris qu'il mettait en œuvre un stratagème arabe.

Les voleurs des chevaux se servent de cette ruse pour faire tomber la bride que l'africain tient toujours à la main pendant son sommeil.

Hussein opéra d'abord une pression légère, mais croissante, sur le poignet du roi. En même temps, à l'aide des barbes retroussées de la plume, il chatouilla faiblement le dessous du bras, la naissance de la paume et l'entre-deux des premières phalanges. Philippe rendit une plainte faible dans son sommeil. Cela

fit corps avec ses songes. Il ouvrit la main vivement pour se défendre contre ce malaise, auquel son rêve attribuait sans doute une cause.

Le papier glissa sur le tapis.

Hussein le Noir ne se baissa pas tout de suite pour le ramasser, mais son regard eut un éclair triomphant. Il diminua graduellement la pression et jeta la plume, désormais inutile. Les murmures de la ville s'enflaient et devenaient semblables à de lointaines clameurs.

Le poignet du roi fut posé sur le bras du fauteuil avec précaution. Il dormait plus profondément que jamais.

Hussein se saisit du vélin comme d'une proie et le fit disparaître immédiatement sous les plis de son bernuz.

Puis il gagna la porte et dit au vieux Cosmo Baïeta qui rôdait au dehors :

– Le roi sommeille ; il vous ordonne de veiller près de lui jusqu'à son réveil.

Cosmo entra aussitôt dans la chambre royale, dont l'africain referma la porte sur lui.

Hussein, débarrassé de ce témoin, se dirigea d'un pas rapide vers l'appartement du comte-duc.

q

Chapitre 4 LE MARAGUT

Moghrab était seul dans le cabinet du premier ministre. Il s'étendait, triste et pris d'une fatigue suprême, dans le propre fauteuil de Son Eminence. Sa main distraite jouait avec les précieux feuillets épars sur la table de l'homme d'Etat pamphlétaire, au risque de mêler ensemble ces pierres du monument équarries avec tant de soin. Moghrab jetait de temps en temps un regard méprisant sur ces pages, couvertes d'une écriture fine et serrée, en tête desquelles courait le titre général : Nicandra o antidoto conira las calumnias.

Sa préoccupation profonde l'empêchait de suivre les savants détours de cette argumentation scolastique ; mais, parfois, quelque bribe de pensée lui sautait aux yeux et alors un dédaigneux sourire venait à ses lèvres.

Il faut se souvenir que c'était alors par toute l'Europe une épidémie de pédantisme. Les grands maîtres de l'art eux mêmes n'échappaient pas à ce mal.

Soyons donc cléments pour les simples amateurs, et rappelons-nous à la décharge du comte-duc polémiste, que le mélodramatique Buckingham faisait des madrigaux fort mauvais, et notre cardinal Richelieu des tragédies lamentablement fastidieuses.

Moghrab ignorait peut être ce que faisaient Richelieu et Buckingham ; en tout cas, il ne semblait pas porté à l'indulgence vis-à-vis des travaux littéraires de l'homme d'Etat espagnol.

Le résultat de sa lecture, combinée avec sa méditation, fut ce cri :

– Et c'est ce méchant écolier qui gouverne l'Espagne !

Il avait repris le costume qu'il portait le matin de ce même jour dans la boutique du forgeron. Sa belle tête brune et forte était à découvert. Auprès de lui, sur une table, reposait la cassette mystérieuse où étaient renfermées comme il l'avait dit au comte-duc, ses armes pour combattre Hussein le Noir, le sorcier du roi.

Il rejeta d'un geste irrité les feuillets en désordre. Son poing fermé frappa la table. Il se leva, développant tout à coup la richesse de sa haute taille.

– Et le roi est digne en tout de son ministre, poursuivit-il en faisant quelques pas dans la chambre ; un enfant maussade mené en laisse par un pédagogue stupide !… Et l'Espagne se meurt !…

Les autres nations, qui grandissent, entourent cette pauvre île, attaquée de toutes parts, comme une mer envahissante… Le flot monte, monte sans cesse… L'Espagne sera bientôt comme la France de Charles VII, et Dieu ne suscite plus de Jeanne d'Arc pour sauver les royaumes !

Certes, si Philippe eût été à même d'écouter en ce moment le maragut Moghrab ou le sorcier Hussein le Noir, comme il vous plaira de l'appeler, Philippe aurait pu lui dire avec plus de raison que tout à l'heure : « Tu ne parles pas comme un païen ! »

– L'homme s'agite, reprit Moghrab en s'arrêtant devant un crucifix d'argent massif placé vis-à-vis de la table, est-ce bien Dieu qui le mène ?

J'ai travaillé, je me suis efforcé… j'ai prodigué tout ce que les fils d'Adam chérissent sur la terre : ma liberté, mon or et mon

sang… et la fange remplit encore ces écuries d'Augias… Je n'étais pas Hercule.

Mon Dieu ! s'interrompit-il en couvrant de son regard calme l'image de Jésus crucifié, vous n'avez pas voulu sans doute qu'un pécheur tel que moi fût l'instrument de salut de tout un peuple. Hernan, voilà celui qui aurait pu devenir le Messie de l'Espagne ! Mais Hernan a refusé de tirer son épée pour la bonne cause… Chaque race a sa fatalité.

La devise des Medina-Celi est une chaîne. Je suis obligé de me cacher à Hernan comme aux autres ; je suis seul, sous un déguisement infâme… Hernan m'outragerait du nom de rebelle ; je ne veux pas d'Hernan… le rôle d'Hernan commencera quand mon rôle sera fini. Medina-Celi s'assiéra, grand et juste, sur le siège que j'aurais rendu solide ; je lui léguerai mon fils… A ma vie l'effort, la lutte, la souffrance… à ma mort le triomphe !

Ses genoux fléchirent ; il se prosterna devant le Christ.

– Seigneur, dit-il, Seigneur, n'est-ce rien que d'avoir accepté pour servir mon pays ce lourd manteau d'infamie ? J'ai une vengeance dans le cœur, mais elle est légitime, et le glaive de ma colère ne menace que des traîtres et des méchants… Seigneur, j'ai creusé mon chemin sous terre pour que nul ne pût éclairer ma route… Seigneur, j'ai miné les entrailles de ce sol pendant quinze longues années… J'étais jeune, me voilà presque un vieillard.

J'étais ardent et plein d'espoir, mes illusions se sont envolées, je ne trouve plus en moi que résignation froide, et mon courage ne sait plus s'exalter, même à l'idée de la victoire… Seigneur, Dieu d'équité, je ne suis pas un rebelle, puisque je ne veux pas de la puissance pour moi-même et que je n'ai pas vendu mon bras à

l'étranger… Je veux l'Espagne indépendante et grande, je veux l'honneur sur le trône et la justice dans la loi… Que je succombe à la peine, mais que ma tâche, du moins, soit accomplie ! Seigneur, mon Dieu ! mon dernier soupir te bénira !

On gratta discrètement à la porte fermée par où le comte-duc s'était retiré !

– Ami Moghrab, dit la voix du ministre, as-tu fini ta sieste ?

– Lâche hypocrite, qui veut jouer à l'esprit fort ! murmura l'Africain.

Il composa rapidement son visage et se dirigea vers la porte. Avant d'ouvrir, il demanda :

– Etes-vous seul, Excellence ?

– Je suis seul, répondit le comte-duc.

Moghrab fit aussitôt tourner la clef dans la serrure.

– Seigneur, dit-il, au moment où le ministre entrait, affectant une tournure libre et dégagée, personne n'a dormi la sieste ici aujourd'hui : ni le roi, ni Hussein, ni moi, ni vous surtout, Seigneur !

– Hussein a-t-il donc pu pénétrer jusqu'à Philippe ? demanda vivement le ministre.

– Hussein se rit de vos trappes et de vos pièges, Excellence. C'est un homme habile et un adversaire digne de moi.

– Tu l'as combattu ?

– J'obéis toujours aux ordres de Votre Grâce, répondit Moghrab en s'inclinant avec un respect sous lequel perçait l'ironie.

Le comte-duc, qui s'était assis devant son bureau, rapprocha son siège. Un rayon de curiosité enfantine s'alluma dans ses yeux.

– Voyons, maragut, raconte-moi cela, dit-il.

Moghrab s'inclina de nouveau, mais il répliqua :

– Excellence, à l'heure où nous sommes, mieux vaudrait agir que parler. Il était temps pour vous que je misse l'œil dans ce mystère. La mine est préparée. Vous souvenez-vous comme le duc d'Uzède fit sauter autrefois son oncle, le duc de Lerme ? Vous avez un neveu…

– Cet Hussein le Noir travaille-t-il pour mon neveu ?

– Chacun travaille pour son propre compte, en ce bon pays d'Espagne, Monseigneur… Hussein le Noir a fait au roi un étrange récit.

– Tu étais donc là pour l'entendre ?

– Mon esprit va où je l'envoie.

– C'est juste, fit le comte-duc, essayant de railler ; et ton esprit revient ensuite comme un messager fidèle… Quel récit Hussein le Noir a-t-il fait à Sa Majesté ?

– Le récit d'un grand sacrilège.

Moghrab s'arrêta.

Après un court silence, il poursuivit très froidement :

– Si Votre Excellence ne jouait pas le principal rôle dans cette tragédie, je dirais : le récit d'un forfait repoussant.

– Que signifie ?... commença le favori dont l'œil cave eut un rayon.

– Si Son Excellence l'exige, interrompit Moghrab, je lui répéterai les propres paroles de Hussein le Noir...

Il s'arrêta encore et acheva en baissant la voix :

– Mais peut-être Son Excellence préférera-t-elle interroger sa propre conscience ?

– Mécréant ! s'écria le comte-duc, ma conscience ne me reproche rien. Mesure tes paroles et songe à qui tu t'adresses.

– Tout à l'heure, repartit Moghrab sans rien perdre de sa flegmatique assurance, Hussein le Noir s'adressait au roi d'Espagne et ne ménageait pas ses paroles.

– Le roi s'assied sur le trône, mais moi je règne...

– Ce doit être la vérité, Seigneur, interrompit Moghrab, car ce sont les propres termes dont s'est servi Hussein le Noir vis-à-vis de Sa Majesté.

– Il a dit cela au roi ! fit le favori en pâlissant.

– C'est un homme habile, Monseigneur.

Le comte-duc se prit à tourmenter un volume grec ouvert sur la table.

– Parle, dit-il sans relever les yeux ; je ne t'interromprai plus.

– Sa Grâce veut-elle, oui ou non, reprit Moghrab d'un ton glacial, que je revienne à l'histoire de Blanche de Moncade ?

– Blanche de Moncade ! répéta le comte-duc d'une voix étouffée.

Sa face était devenue livide tout à coup. Il tremblait de la tête aux pieds.

– Calomnies ! prononça-t-il avec effort, car sa voix s'étranglait dans sa gorge ; hideuses et odieuses calomnies !… Qu'y a-t-il de commun entre cette fille et moi.

Moghrab croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.

Le favori faisait un évident effort pour se taire ; mais ses lèvres frémissantes balbutiaient malgré lui :

– Le pouvoir fait des jaloux… Tous les vices entourent la vertu comme un flot pressé d'ennemis… Cette phrase est dans mon livre, je la soulignerai… Je suis un chrétien ! Suis-je d'un sang à commettre ces ignominies ?… Dieu vivant ! qu'a dit le roi ?… qu'a dit le roi ?…

« Notre sang, à nous autres Espagnols, se tourne en fiel quand nous sommes mordus par le serpent de la vengeance. »

Le comte-duc poussa un laborieux soupir.

– Et après ? murmura-t-il.

– Le roi a dit encore : « Ces Moncades sont une noble race. »

– Ah ! le roi a dit cela !… Dieu vivant !… il croit donc ce misérable mensonge !

Le sang revenait dans ses yeux, qui avaient des regards fous.

– Moi ! grinça-il, tandis que des tics nerveux agitaient sa face, moi, le procureur éclairé de la foi ! l'ennemi implacable du mal !… moi, qu'ils accusent de pousser le scrupule jusqu'à la duperie ! moi, dont la politique austère pèche par trop de loyauté !… moi ! moi !…

La sueur coulait à grosses gouttes sur sa fraise. Il était en proie à une agitation si grande, que Moghrab craignit un instant pour sa vie.

Sa langue, en effet, s'épaississait, et les veines de ses tempes saillaient comme des cordes.

Moghrab s'approcha de lui et tâta son pouls, de cet air d'autorité qui domine toujours le malade. Au contact de sa main, toute la fiévreuse effervescence du comte-duc tomba comme par enchantement.

Les lèvres continuèrent de remuer, mais ne produisirent plus aucun son.

– Excellence, dit Moghrab, levez-vous !

Le comte-duc se mit aussitôt sur ses jambes chancelantes. Il regardait son compagnon avec un effroi sans cesse grandissant.

– Suis-je en danger ? balbutia-t-il.

– Vous êtes en danger, répondit l'Africain, en danger de plus d'une manière.

– Redouteriez-vous pour moi une seconde attaque d'apoplexie, bon maragut ?

– Nos existences sont entre les mains d'Allah, monseigneur.

– Entre les mains de Dieu, sans doute… sans doute… mais il faut s'aider… Dois-je me mettre au lit, me faire tirer du sang, boire du jalap ?

– Monseigneur, asseyez vous, dit cette fois Moghrab au lieu de répondre ; le lit vous serait bon et vous pourriez en effet appeler vos médecins, mais vous n'avez pas le temps…

– Suis-je donc si bas ?

– Il y a sur votre tête, Monseigneur, un danger plus foudroyant que l'apoplexie. Aimez-vous votre fille unique, Inez ?

– Si j'aime ma fille ! s'écria le favori mettant à nu cette fibre qui reste sensible dans les cœurs les plus endurcis ; si j'aime le sang de mes veines et l'espoir de ma race ! La connais-tu, ma fille, maragut ?… L'as-tu vue quand elle passe souriante et charmante, dans ces jardins dont elle est la fée ?…

– Inez est belle, prononça froidement Moghrab, presque aussi belle que l'était Blanche de Moncade.

Le comte-duc pressa son front à deux mains.

– Es-tu aussi mon ennemi, maragut ? balbutia-t-il avec accablement.

– Non, puisque je viens vous dire : « Veillez sur votre fille… Blanche de Moncade n'est pas vengée. »

Un peu de sang remonta aux joues du ministre, qui respira plus librement et dit :

– Les murailles de l'Alcazar sont bonnes.

– L'amour est comme l'oiseau, murmura l'Africain ; il se rit de la hauteur des remparts… et la vengeance prend tous les déguisements, même celui de l'amour.

Le favori leva sur Moghrab un regard craintif et sournois.

– Pourquoi ne m'as-tu point parlé de tout cela cette nuit, maragut ? demanda-t-il.

– Parce que, répondit Moghrab sans hésiter, j'ai appris tout cela depuis cette nuit dans la chambre du roi.

– Il n'y a pas à dire, fit le ministre d'un ton caressant, c'est un étrange pouvoir que tu as là, maragut. Faire voyager ainsi ton esprit, cela passe les bornes de la compréhension humaine… Tu m'as porté un rude coup, mais je me sens mieux… Par la croix sainte ! ces Moncade m'avaient-ils donné leur fille à garder ?

– Caïn prononça de semblables paroles, murmura Moghrab, quand on l'accusa du meurtre de son frère Abel.

– Voilà que tu connais nos saintes écritures ! s'écria le comte-duc en essayant un rire grimaçant. Allons, maragut, je suis tout à fait remis… continue ton merveilleux rapport… J'espère que la fin vaudra mieux que le commencement.

L'Africain répondit :

– Vous avez tort d'espérer, monseigneur… Le roi a donné toute sa confiance à cet Hussein…

– Vous autres Arabes, vous aimez l'or… on peut l'acheter.

– Je vous dirai tout à l'heure pourquoi on ne peut pas l'acheter.

– Un Mauresque incorruptible !

– Vous ai-je dit qu'Hussein le Noir fût Mauresque ?

– Explique-toi, maragut ! dit le ministre, dont la voix redevenait tremblante.

S'il n'eût été dominé par son trouble renaissant, peut-être aurait-il remarqué le changement qui se faisait à cette heure dans la personne de Moghrab. L'Africain était toujours debout devant lui. En apparence, il n'avait rien perdu de son impassibilité, mais sa respiration s'embarrassait dans sa poitrine, et de temps en temps un frémissement rapide agitait l'étoffe légère de son bernuz.

– Monseigneur, reprit Moghrab avec cette lenteur des gens qui cherchent à comprimer quelque grande agitation de l'âme, vous souvenez-vous de dona Isabel d'Aguilar ?

Le comte-duc tressaillit comme si la pointe d'un poignard lui eût piqué le cœur.

– Oh ! oh ! s'écria-t-il rougissant et furieux tout à coup, voici trop de questions, mécréant ! Depuis longtemps je flaire un piège. Tu as oublié de par le Dieu vivant ! que tu parles à l'homme qui tient en échec la politique des Buckingham et des Richelieu… Nous avons éventé en notre vie des mines moins grossières, et tu joues ta tête aujourd'hui sur une mauvaise carte !

– Allah est grand ! prononça froidement l'Africain. Je ne troquerais pas mon jeu contre celui de Votre Grâce, et si Votre Grâce croit pouvoir se passer de mes services, je retournerai volontiers à Tanger pour fuir les tempêtes qui se préparent !…

Le poing du ministre frappa la table avec colère :

– Inconstance pareille de la fortune et des hommes ! déclama-t-il. Voici un ingrat que j'ai comblé de bienfaits et qui m'abandonne au premier souffle de la disgrâce !

– L'homme qui s'abandonne lui-même, répliqua Moghrab sentencieusement, n'a pas le droit de compter sur la fidélité de ses serviteurs… Mon œuvre était difficile ; Votre Grâce la rend impossible en niant la vérité des faits que j'ai si péniblement découverts… Votre Grâce, qui est un très habile logicien, admettra, je l'espère, la rigueur de ce dilemme : de deux choses l'une, ou Hussein le Noir a parlé sincèrement au roi, ou il l'a trompé. S'il a parlé sincèrement, Votre Grâce me trompe, et que puis-je faire vis-à-vis de ce manque de confiance ? Si, au contraire, Hussein a trompé le roi, vous êtes innocent, vous pouvez lever la tête, et vous n'avez nul besoin de mon aide.

La physionomie du favori était à peindre. Le doute, la défiance, la colère passaient tour à tour dans ses yeux. Mais ce qui dominait tout cela, c'était une épouvante concentrée et qui allait sans cesse grandissant.

– Alors, reprit-il d'une voix plus sourde, c'est par l'entretien de ce misérable charlatan avec Philippe que tu as appris…

– Uniquement, interrompit l'Africain ; j'ajoute une circonstance qui aura pour vous sa valeur. Hussein le Noir a dit au roi : « Blanche de Moncade et Isabel d'Aguilar sont mortes. Le secret de ces deux événements est désormais entre le comte-duc et moi. »

– Mais, par quelle infernale puissance, s'écria le favori hors de garde, ce chien de mécréant a-t-il pénétré ce mystère ?

Il s'arrêta blême de rage, parce qu'il venait de voir un sourire sous la noire moustache de Moghrab.

– Réprouvé ! balbutia-t-il, as-tu bien osé me tendre un piège ?

L'Africain secoua la tête lentement.

– Que me font ces deux mortes ? répliqua-t-il d'un ton insouciant. Est-ce de mon propre mouvement que j'ai mis l'œil à ce trou de serrure ? Me reprochez-vous d'avoir exécuté vos ordres ? Si vous êtes innocent, monseigneur, allez vers le roi et demandez-lui la vie de l'accusateur… Si vous êtes coupable, soyez homme et portez haut votre passé… Le passé est comme l'eau de la mer, il ne tue que ceux qui baissent la tête et se laissent submerger…

La loi n'est pas faite pour les forts… Par le nom d'Allah ! si nos vizirs savaient un jour d'avance qu'on va leur envoyer le cordon, ce serait le sultan qui ferait un voyage au paradis du Prophète.

– Tu ne m'as pas tout dit ! murmura le comte-duc avec accablement ; le roi a décidé ma perte !

– Un bruit sourd et lointain entrait par les fenêtres ouvertes, répondit Moghrab, un bruit pareil à la voix menaçante de l'Océan brisant son large flot sur les sables du rivage… Le roi écoutait cela… Il a reconnu le cri de la populace enfiévrée… il a dit : « J'ai encore besoin du comte-duc. »

– Ah ! fit le ministre dont l'œil s'éclaira.

Il se dirigea vers la croisée et prêta l'oreille avidement.

– L'orage ne gronde plus, dit Moghrab ; la tempête avorte ainsi parfois quand elle a devancé l'heure marquée pour ses ravages.

– Et le roi peut croire maintenant, pensa tout haut le favori, qu'il n'a plus besoin de moi.

L'Africain s'inclina en silence.

Le comte-duc réfléchissait.

– Dieu vivant ! murmura-t-il après un long intervalle, cet homme est-il le démon pour me tenter ainsi ? La révolte est-elle mon seul refuge, à moi, le premier serviteur du roi ? Réponds donc, maragut !

– C'est la conscience de Votre Grâce qui doit répondre, fit l'Africain en reprenant son accent glacé ; le mal engage comme le bien… Etes-vous innocent, restez loyal… Etes-vous coupable, trahissez.

Cette formule brutale fit plus d'effet sur le comte-duc que si le conseil eût été donné par voie d'insinuation. Il ne protesta pas tout de suite. Quand il protesta, ce fut en quelque sorte pour garder une contenance vis-à-vis de lui-même.

– Tu es bien hardi, maragut ! murmura-t-il, de me parler comme tu le fais… Moi, trahir !…

– Excellence, repartit Moghrab, je suis un ver de terre auprès de vous… mais le poète arabe a dit : « Le calme du moucheron vaut mieux que la fureur du lion. » Ce n'est pas une trahison ordinaire que je vous conseille. Méditez seulement la parole de votre maître : « J'ai encore besoin de mon ministre », et faites en sorte que votre maître ait toujours besoin de vous.

– Explique-toi.

– Vous avez su calmer l'émotion populaire. Ne sauriez-vous point la ranimer ?

Le regard perçant du ministre s'arrêta sur Moghrab.

– Oui-dà ! fit-il à voix basse, retrouvant pour un moment sa finesse chronique d'homme d'Etat, vous êtes aussi sorcier en politique, maître Moghrab !

– Prolongez la bataille, afin de vous donner plus d'une fois le mérite de la victoire.

– Et daignerez-vous m'enseigner le moyen de prolonger la bataille ?

– Très volontiers, Excellence… Il est un homme qui joue précisément auprès de vous le rôle que vous devriez jouer auprès du roi d'Espagne.

– Le nom de cet homme ?

– Pedro Gil, l'oïdor second.

Le comte-duc fit un geste de surprise.

– Sur ma foi, dit-il, vous savez tout.

– Pedro Gil, continua Moghrab sans paraître flatté de cet éloge, tient l'Anglais, le Français, le Portugais, le petit peuple et la confrérie des gueux de l'Andalousie… Ce soir, si vous voulez, Pedro Gil vous mettra la ville en feu… Vous vous présenterez alors, seigneur, comme le glorieux modérateur de l'incendie, et le roi, plus obéissant que jamais, se mettra sous votre protection.

Le comte-duc fit deux ou trois tours dans la chambre. Son pas était ferme. Il avait pris le dessus. Moghrab le suivait d'un regard sournois.

Il s'arrêta tout à coup devant sa table, et, posant ses deux poings fermés sur l'épais cahier de papier qui formait le manuscrit de son œuvre bien-aimée, il regarda l'Africain en face.

– Ami Moghrab, reprit-il, le mal est que je suis obligé de vous croire sur parole.

– Comment l'entend Votre Grâce ?

– Qui me dit, poursuivit le ministre, que vous n'avez pas fait danser devant moi des ombres fantasmagoriques ? Les gens de votre nation sont avides, rusés et menteurs… Il y en a, dit-on, qui s'obstinent à ce rêve de rétablir la domination mauresque en Espagne… Qui sait si vous n'êtes point de ceux-là, et si votre but n'est pas de déchaîner sur cette contrée chrétienne le démon de la guerre civile ?… Dans mon livre, je traite cette question in extenso… et je prouve qu'en droit comme en fait les Espagnes appartiennent incommutablement à la postérité de Ferdinand et d'Isabelle… C'est une thèse du plus haut intérêt, où je prétends avoir déployé quelque érudition…

Mais supposons que vous n'ayez point de si hautes pensées, et je penche à le croire, car, dans nos rapports, je vous ai jugé plutôt astucieux que profond… n'est-ce pas assez que de mettre son talon sur la gorge du premier ministre du roi catholique ?… Un pareil métier peut être productif. La raison dit que ce résultat a pu tenter la sauvage ambition d'un mécréant tel que vous… Dieu vivant ! vous commencez à réfléchir, n'est-il pas vrai, maragut ?… il ne vous semble plus si facile de tromper un des plus fins dialecti-

cien des temps modernes ?… L'idée du san bonito vous vient, et vous sentez déjà sur vos épaules le sac de toile noire, tout blasonné de crapauds et de vipères… Ami Moghrab, il fera chaud sur le bûcher du prochain acte de foi !

Il aiguisait chacune de ses paroles et s'essayait à un ricanement sinistre.

Il avait compté sans doute sur une de ces interruptions subites qui font rebondir l'éloquence. Moghrab était immobile et silencieux devant lui ; Moghrab semblait garder à grand'peine et par déférence une attitude attentive ; Moghrab fixait sur lui son œil demi fermé dont l'éclair allait s'éteignant ; le visage de Moghrab peignait une souveraine et parfaite indifférence.

Le comte-duc était orateur en même temps qu'écrivain : double disposition aux orgueilleuses puérilités. Il se fâcha tout rouge, et, changeant de ton soudain :

– Coquin ! s'écria-t-il, j'ai idée que tu te moques de moi, depuis le premier jour où le diable t'a conduit dans ma maison ! Si tu ne me donnes pas la preuve, et cela séance tenante, que tu as été chez le roi, ou corporellement, pour employer ton jargon d'oracle, la preuve palpable, entends-tu ? sur ma part de paradis je te fais pendre !

– Seigneur, répondit l'Africain sans rien perdre de sa froideur, ce serait une cruelle injustice… Je vous ai fourni déjà des preuves suffisantes en vous rendant compte…

– Inventions et mensonges !… Tu as pu connaître ailleurs les calomnies empoisonnées dont on m'abreuve, parce que toute grandeur engendre la haine, comme toute lumière produit

l'ombre… Tu m'as audacieusement outragé… tu m'as même menacé, moi, l'effroi des Cabinets européens ! Je n'attendrai pas l'auto-dafé… Tortueux serpent ! il convient de t'écraser pendant que tu as la tête hors du trou. La preuve ou la corde !

Moghrab mit paisiblement la main sous son bernuz, ce qui porta le comte-duc à se retrancher derrière sa table, à proximité du sifflet d'argent qui pouvait en un clin d'œil, appeler ses serviteurs.

Mais ce ne fut point une arme que Moghrab retira des plis de son bernuz. Sa main reparut tenant une feuille de vélin froissée et bouchonnée.

– Que monseigneur ne craigne rien de moi, dit-il, quand il me plaît de m'attaquer à quelqu'un je n'ai point recours au poignard… L'esprit est plus aigu que le poignard, il est plus fort ; il frappe au loin et traverse tous les obstacles…. Votre Excellence m'a demandé une preuve matérielle et palpable du travail cabalistique qui m'a mis un instant entre Hussein le Noir et Philippe d'Espagne… Votre Excellence croyait peut-être exiger l'impossible.

Votre Excellence a parlé durement… mais ma fierté est au-dessus de l'outrage et je n'ai point de rancune. Voici la preuve palpable, matérielle… J'aurais voulu de bon cœur en changer la nature ; et si j'ai longtemps hésité avant de la fournir, c'est que j'ai craint l'effet qu'elle peut produire en l'état de santé où je vois Votre Excellence.

Tout ceci fut prononcé avec poids et lenteur. Moghrab tendait le papier. Le comte-duc le prit d'un geste qui peignait ses défiances.

Il le déplia sans perdre de vue Moghrab, qui avait de nouveau croisé ses bras sur sa poitrine.

Aussitôt que son regard tomba sur l'écriture, la pâleur gagna jusqu'à ses lèvres, qui se contractèrent et devinrent livides ; en même temps une ligne de sang borda sa paupière.

Un cri s'étouffa dans sa gorge. Il étranglait.

Il fut obligé de se retenir à son pupitre pour ne point tomber à la renverse.

– Philippe ! râla-t-il enfin comme un homme qui se meurt ; c'est Philippe, c'est le roi qui a écrit cela !... L'ordre de m'arrêter, moi, son meilleur ami !... l'ordre de m'arrêter, moi, le comte-duc, son compagnon de vingt ans !... moi qui l'ai fait grand !... moi qui lui ai dressé des statues ! Voici un cruel exemple de l'ingratitude des souverains !...

Ses deux bras s'affaissèrent le long de son corps, pendant qu'il poursuivait d'une voix dolente et affaiblie :

– Sommes-nous en Turquie ? Est-ce le Bosphore dont je vois briller les eaux au pied des remparts ?

Va-t-on me coudre dans un sac et me jeter à la mer ? Maragut ! mon pauvre Maragut ! voilà donc le prix des services immenses et innombrables que j'ai rendus à l'Etat !... Philippe ne veut plus de moi ! Philippe me livre aux mains d'un brutal soldat ! Philippe m'abandonne, me condamne, m'écrase, sans même m'appeler ou m'entendre ! C'en est fait, il ne me reste plus qu'à mourir !

Le découragement profond, la chute complète, étaient plus encore dans les inflexions brisées de sa voix que dans la signification désolante de ses paroles. Cet homme était frappé. L'apoplexie menaçante pesait sur son cerveau comme un mauvais sort ; son œil morne et voilé se clouait au sol ; sa tête pendait sur sa poitrine, sa tête qu'il portait si haut d'ordinaire.

Il faisait pitié, presque dégoût.

Moghrab fronça le sourcil et pensa :

– Je n'ai pas mesuré mon coup… Ce misérable va mourir au moment où j'ai besoin de lui !

Le comte-duc fit effort pour reprendre le souffle qui lui échappait. Moghrab lui saisit les deux mains et le domina d'un regard si robuste, que vous eussiez vu en quelque sorte le rayon de sa volonté qui allait du vivant au mort.

Le comte-duc exhala un son entrecoupé. Sa tête se renversa en arrière. Deux gouttelettes de sang rougirent le bord de ses narines pâles.

– Vous êtes sauvé, monseigneur ! dit Moghrab avec autorité.

Le comte-duc roulait encore ses prunelles hagardes, mais les couleurs de la vie revenaient à sa lèvre. Il tourna une œillade amoureuse vers son manuscrit.

– Je n'aurais pas voulu rendre l'âme, murmura-t-il, avant d'avoir mis la dernière main à ce travail, qui vengera ma mémoire et me fera grand dans la postérité.

Moghrab lui toucha l'épaule du doigt.

– Bien ! bien ! fit le ministre avec un sourire équivoque, toi, tu es le tentateur… tu veux que je combatte, n'est-ce pas ?

– Pour vaincre, prononça l'Africain d'un ton assuré.

– L'intelligence me revient, maragut, car je commence à te craindre… je ne t'ai pas deviné encore… Qui es-tu ? Que veux-tu ?

– Je suis votre salut, repartit Moghrab.

Puis, souriant à son tour, il ajouta plus bas :

– Et je veux un salaire.

– Fixe-le, ton salaire.

– Pas présentement, seigneur, nous avons autre chose à faire. Rassemblez toutes vos forces, croyez moi. Vous en avez besoin aujourd'hui, car vous n'êtes pas au bout de vos étonnements, et vous n'avez pas reçu votre plus cruelle blessure… Etes-vous en état de m'entendre ?

– Oui, parle.

– Excellence, ce que je vais vous dire vous apprendra quel auxiliaire vous avez en moi. N'ayez crainte tant que vous aurez Moghrab à vos côtés… Je vous ai servi ce matin du bras autant que de l'esprit… et ce parchemin, revêtu du seing royal, a été reconquis à la pointe du poignard.

– Encore une merveilleuse histoire !

– La plus merveilleuse de toutes… L'esprit avait fait son office. La seconde vue avait percé les murailles de l'Alcazar et pénétré dans la chambre du roi. J'avais distingué les traits de Hussein le Noir sous son voile blanc, et je m'étais demandé si c'était bien là

un fils de l'Orient… Ne m'interrompez plus, seigneur… j'avais entendu les paroles échangées entre lui et le roi Philippe… J'avais vu ce dernier écrire et signer l'ordre de sa main, déjà paralysée par le sommeil, puis encore fermer les yeux et s'endormir…

Hussein le Noir, laissant le roi endormi, s'empara de l'ordre et le cacha dans son sein. Quel usage en voulait-il faire ? Tant que vous êtes debout et libre, je ne redoute rien ; mais une fois fermées sur vous, les portes d'une forteresse ?… Seigneur, mon attention redoublait.

Je vis le traître se glisser hors de l'appartement du roi et prendre le corridor qui conduit au quartier des gardes… Je sortis aussitôt de cette chambre et je me précipitai à sa rencontre. Je l'atteignis au moment où il s'engageait dans la galerie du Soleil, je le surpris, je le terrassai, et, le poignard sur la gorge, je lui ordonnai de me livrer cet écrit… Il entr'ouvrit son bernuz pour obéir, et ce fut alors que je vis sur sa poitrine la preuve qu'il n'appartient pas à la religion du prophète. Une chaîne d'or pendait à son cou, sous ses vêtements ; à la chaîne était attaché un reliquaire d'or surmonté d'une croix et montrant au travers de son bouton de cristal une mèche de cheveux blonds, dont la tresse formait ce nom : Isabel.

– Isabel ! répéta le comte-duc en tressaillant.

– De l'autre côté du reliquaire, poursuivit Moghrab, le boîtier en métal plein portait accolés les écussons de Haro et d'Aguilar avec les deux devises jumelles : Sola solem et Haro hero ero…

– Don Louis ! murmura encore le comte-duc.

Cette fois, ce n'était pas un coup de massue. C'était une surprise irritante et pénétrante, une piqûre aiguë qui traversait le cœur de part en part.

– Don Louis de Haro ! répéta le comte-duc.

Puis il ajouta :

– A la bonne heure, Dieu vivant ! S'il faut combattre, nous combattrons ! Nous savons maintenant où sont nos ennemis !

Moghrab fit un signe de tête gravement approbatif.

Comme le favori ouvrait la bouche pour lui adresser d'autres questions, il se fit un grand bruit de pas dans les corridors voisins et des cris de femme éclatèrent.

En même temps, des coups redoublés frappés contre la porte retentirent.

– J'avais ordonné que nul ne vînt nous troubler, commença le favori dont le sourcil impérieux se fronçait déjà.

– Qui peut commander aux événements ? interrompit Moghrab de son accent flegmatique.

Parmi les cris, on distinguait des gémissements déchirants.

– Dona Julia ! murmura le comte-duc étonné, c'est la voix de la duchesse, ma femme !

– Ma fille ! sanglotait cette voix gémissante, mon Inez chérie ! mon unique bonheur ! ma fille ! qu'on me rende ma fille !

Le favori appuya sa main contre son cœur et se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré.

– Du courage ! dit Moghrab ; il faut combattre ou mourir !

Aussitôt que le verrou eut été tiré à l'intérieur, la porte s'ouvrit avec une grande violence.

Une femme échevelée se précipita dans la chambre et tomba sans force dans un fauteuil en murmurant :

– Inez !... ma fille !... enlevée ! perdue !

Un flot de servantes et de valets venaient après elle.

Moghrab avait rabattu sur son visage le capuchon de son bernuz. La duchesse tourna son regard vers lui, et se levant d'un brusque mouvement, elle vint lui saisir le bras :

– Puisque celui-ci est sorcier, s'écria-t-elle, qu'il dise où est ma fille !

q

Chapitre 5 LE MENAGE DU COMTE-DUC

La duchesse dona Julia de Zuniga était une femme jeune encore qui conservait des restes de beauté. Elle vivait solitaire, et livrée à la plus austère dévotion, depuis l'époque, féconde en remords, mais pleine de radieux souvenirs, où l'éblouissant Buckingham avait traversé l'horizon espagnol comme un météore incendiaire, portant avec lui toutes les séductions et toutes les folies d'amour. La duchesse était, en ce temps-là, jeune et belle, et sa réputation inattaquée restait au-dessus du soupçon ; mais elle aimait Bu-

ckingham, et ce sentiment qu'elle renfermait dans son cœur n'en devait pas moins être expié par toute une vie de pénitence.

Dans sa retraite presque claustrale, dona Julia n'avait qu'une consolation et qu'un bonheur, Inez, sa fille unique, cher ange au sourire pieux et doux. Quand la pauvre mère contemplait autrefois Inez endormie dans son berceau, elle croyait à la miséricorde de Dieu. Maintenant que la jeunesse épanouie avait tenu toutes les promesses de l'enfance, l'heureuse mère se complaisait dans l'adoration de son trésor. Elle se sentait pardonnée, et son amour s'augmentait de toute sa reconnaissance.

Le comte-duc, dur et froid dans son intérieur, assombrissait à plaisir son masque sévère pour compléter son déguisement d'homme d'Etat. Ses contemporains, qui l'ont accusé sans mesure, n'ont pas dit assez toutes les puérilités de ce caractère.

C'était un comédien. Il eut, à de rares intervalles, quelques beaux moments sur le théâtre où il jouait son rôle ingrat et stérile ; mais, en général, ses vertus comme ses vices étaient au dessous de ce rôle et de ce théâtre. Vindicatif à l'excès, il manqua d'ampleur même dans ses vengeances, et tout, jusqu'à ses fautes, porta la physionomie du pédant espagnol, petit, jaloux, fanfaron, et d'un jaune de bile sous ses cheveux plats.

Il n'avait pas ignoré les sentiments de sa femme, puisque l'histoire met à sa charge deux guet-apens dirigés contre son rival ; néanmoins, il gardait vis-à-vis du monde les dehors d'un époux satisfait.

Ses rancunes conjugales ne se traduisaient guère que par la méchante mine qu'il montrait, en toute occasion, à don Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville, son beau-

père. La cour ignorait ses brutalités domestiques : la cour aurait volontiers raillé sa prétendue mansuétude.

Dona Julia seule savait de quelle froide et implacable revanche le comte-duc était capable. Il est, dit-on, dans l'existence de tout favori, des heures amères où l'humiliation rentrée a besoin de se faire jour au-dehors. Il faut que ces illustres valets passent leur sourde rage sur le dos de quelqu'un. La duchesse avait accepté cette rude expiation ; elle était la victime volontaire et soumise, offerte aux exaspérations ministérielles de son époux. Quand le roi égratignait son favori, la duchesse avait, par ricochet, double coup de griffe ; mais Inez restait au-devant d'elle comme une égide.

Le comte-duc se respectait lui-même et respectait sa femme en présence d'Inez. Il avait peur de se rendre odieux à cette enfant qui adorait sa mère.

Autant qu'il était susceptible d'aimer, et ce n'est pas beaucoup dire, il aimait Inez.

Jusqu'au commencement de l'hiver précédent, Inez avait été en quelque sorte cloîtrée dans le domicile paternel, selon la rigueur de l'éducation espagnole. Un voile épais la défendait contre les regards, quand elle sortait pour accomplir ses devoirs de dévotion, et c'est à peine si la porte de sa retraite s'ouvrait de temps en temps à quelques compagnes choisies.

Mais au mois de janvier de cette année, le roi, ayant donné une grande fête à son palais de Valladolid, demanda au comte-duc si sa fille était boiteuse ou bossue, c'était la formule. Inez fut présentée le lendemain.

Inez était une charmante jeune fille dont la vive nature avait résisté aux tristesses du logis ministériel. Elle souriait dans cette lourde atmosphère d'ennui et de fausse austérité ; elle était restée joyeuse envers et contre tous. Dans cet intérieur en deuil, sa présence était comme un rayon de soleil. Au début, la Cour fut pour elle un enchantement. Comme elle n'avait connu que la solitude, tous ces éblouissements du monde la plongèrent dans une sorte d'ivresse. On l'admirait, candide et naïve au milieu de cette foule blasée ; on la respectait, le roi la distinguait ; la reine elle-même, qui détestait son père, lui souriait.

Puis, tout à coup, elle devint rêveuse. Les belles couleurs de ses joues pâlirent : ses beaux yeux noirs perdirent leur clairs rayons.

Sa mère inquiète l'interrogea ; elle pleura, mais elle resta muette.

Toutes les mères savent traduire ces larmes d'enfant. Inez aimait. Qui aimait-elle ? Pendant des mois, toutes les pensées de la duchesse avaient été dirigées vers ce but : deviner le nom de l'homme que sa fille aimait. L'automne venu, elle n'était pas plus avancée qu'aux premiers jours du printemps. Nul indice ne s'était montré à elle ; le mot de l'énigme lui échappait obstinément.

Elle crut s'être trompée. Cet espoir se changea presque en certitude, lors du voyage du roi en Andalousie. Le roi, en effet, parla de marier Inez avec un des jeunes seigneurs suivant la Cour. Devant cette annonce, Inez resta indifférente et froide.

La duègne qui veillait sur elle l'avait vue naître. C'était comme sa seconde mère. La duchesse et dame Laurence, c'était le nom

de la duègne, causaient bien souvent d'Inez. La veille du jour où nous sommes, dame Laurence avait dit : « Si le cœur a été malade un instant, le cœur est guéri. Ce n'était qu'un caprice d'enfant. Ce voyage d'Andalousie a fait diversion ; nous redevenons gaie et ce matin, nous avons chanté des chansons d'autrefois… »

Dame Laurence avait dit cela à midi, après la grand'messe. A la sortie des vêpres de la cathédrale, un cavalier donna l'eau bénite à Inez et prononça un mot que dame Laurence ne put entendre. Au mouvement des lèvres du cavalier, elle avait cru deviner pourtant que ce mot pouvait bien être : « Demain… »

Mais quelle apparence ! Inez, d'ailleurs, resta impassible sous son voile et le cavalier s'éloigna sans ajouter ni une parole, ni un signe.

Dans le sombre demi-jour du péristyle intérieur de la cathédrale, dame Laurence n'avait pu reconnaître ce cavalier, qui avait son manteau relevé jusqu'à la lèvre.

Le soir, Inez assista au cercle de la reine, qui l'avait prise en affection. Vers minuit, dame Laurence la coucha.

Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vue si caressante, si affectueuse.

Le mari de dame Laurence était garde du roi. Il leur arrivait parfois à tous deux de profiter des heures de la sieste pour se voir. Ce jour là, ce fut ainsi. Le garde du roi vint chercher sa femme à la méridienne, et celle-ci sortit après s'être assurée que la jeune fille dormait d'un profond sommeil.

Quand elle revint, Inez n'était plus dans son lit. Sur sa table de nuit il y avait un livre d'heures ouvert et la garde en satin blanc

portait ces mots tracés au crayon d'une main tremblante :

« Ma mère, pardonne-moi… »

Dame Laurence chercha cependant ; on cherche toujours. Elle fouilla les appartements de la duchesse ; elle parcourut les jardins de l'Alcazar, et, convaincue enfin et certaine de son malheur, elle vint se jeter aux pieds de sa maîtresse.

La duchesse ne comprit pas tout de suite. Sa tête se perdit ; elle devint folle. Elle appela sa fille, comme on fait pour les petits enfants qui jouent à cache-cache, elle la supplia de se montrer et de cesser ce jeu cruel.

Quiconque a entendu ces pauvres divagations de la mère abandonnée les garde en son souvenir comme une plaie qui ne veut point se fermer. C'est le cri déchirant par excellence, c'est le cœur éploré, c'est la détresse immense, communicative, contagieuse, que nul ne peut ouïr ou voir sans pleurer.

Dame Laurence fut chassée, car ces grandes angoisses sont impitoyables. Elle s'en alla sangloter sur la borne de la rue, et la duchesse, prenant un chemin que depuis longtemps elle ne connaissait plus, s'élança vers les appartements du comte-duc. Elle n'avait point de parti pris en entrant dans le cabinet du ministre. Peut-être espérait-elle encore y trouver sa fille.

Moghrab, cet homme de bronze, baissa les yeux sous l'ardent regard qu'elle lui jeta, mais il ne répondit point à son appel.

La beauté impassible de son visage garda son immobilité. Il s'inclina pourtant, et dans ce salut grave il y avait de la tristesse et du respect.

Le comte-duc, livide et les sourcils froncés, s'appuyait des deux poings à la tablette de son bureau. La respiration sifflait dans sa poitrine oppressée.

La duchesse passa sa main blême sur son front, comme pour rappeler sa pensée qui fuyait. Puis, par un brusque mouvement, tournant le dos à l'Africain, elle s'élança vers son mari qu'elle regarda en face :

– Ma fille ! s'écria-t-elle d'une voix sourde. Vous êtes puissant, vous êtes riche, vous avez des espions, des juges, des soldats… L'Espagne entière vous obéit… vous avez le droit de commander comme si vous étiez le roi… Guzman ! oh ! monseigneur ! pourquoi restez-vous inerte et muet devant ce grand malheur ?…

Relevez-vous, agissez, ordonnez ! Dites à tous ceux qui sont au-dessous de vous : « Cherchez ma fille ! trouvez ma fille ! » Promettez leur des récompenses. Y a-t-il un paiement au-dessus d'un pareil bien ? Je vendrai mes joyaux, s'il le faut, seigneur… je vendrais mon sang, vous le savez bien, si mon sang avait du prix… Jésus crucifié ! je crois que je vendrais mon âme.

Elle se tordit les mains. Sa voix se faisait plus rauque, et sa lèvre blanche avait une bordure rosée. L'effort qu'elle faisait pour parler déchirait ses poumons.

– Guzman !… Guzman !… reprit-elle ; mon cher seigneur !… vous l'aimiez… elle vous ressemble… Hier encore je me disais cela en la regardant sommeiller… Guzman ! notre fille ! si belle ! perdue ! Par le Dieu du ciel ! qu'avez-vous à ne pas répondre ?

La paupière du comte-duc battit et les rides de son front se creusèrent.

– Ecoutez ! fit dona Julia en avançant d'un pas vers lui ; aujourd'hui vous ne me faites pas peur ! Vous êtes un bon père, je suis certaine de cela !... y a-t-il de mauvais pères ?... c'est la douleur qui vous empêche de parler, n'est-ce pas ?... J'ai eu tort, j'aurais dû vous ménager... Le coup est trop violent... mais c'est que le temps presse. Guzman, poursuivit-elle d'une voix insinuante et douce ; elle est déjà bien loin peut-être, bien loin ! il faut courir !... Oh ! Vierge sainte ! pourquoi n'ai-je pas la force ?... les voleurs d'enfants ! les misérables qui marchent sur le cœur des mères !...

Elle s'interrompit. Tout son visage s'empourpra du même coup, tandis qu'une bordure de sang plus rouge venait à ses lèvres.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. Elle continua, bégayant et râlant :

– Qu'ils meurent ! n'est-ce pas ? c'est trop peu de la mort pour une action si impie ! Notre fille ! un ange qui s'agenouillait hier sur les marches de l'autel ! Ne promettez rien, Guzman ! menacez, cela vaut mieux ! Plaignez-vous au roi ! La reine l'aimait... qui donc ne l'eût pas aimée ? Guzman ! Guzman ! Seigneur ! appelez ! commandez ! soyez terrible ! Dites-leur à tous : « Je veux ma fille ! si vous ne me rendez pas ma fille, l'échafaud, le bûcher !... » Oh ! inventez un supplice qui les glace de frayeur ! dites-leur... oui... dites-leur : « On vous prendra vos filles ! »

Elle se laissa choir à deux genoux. Tout son corps s'agitait aux bonds convulsifs de son cœur.

Les yeux hagards et fous roulaient dans leurs orbites agrandis. Moghrab détournait d'elle sa vue. Pendant qu'on ne le regardait

point, il appuya ses deux mains sur sa poitrine.

– Leurs filles ! répéta-t-elle à bout de forces ; non… non… Laissez les filles à leurs mères… ce qu'on souffre, oh ! ce qu'on peut souffrir !…

Elle se courba. Son front toucha le sol, tandis que ses cheveux dénoués s'éparpillaient sur leurs dalles.

Il n'y avait que deux témoins à cette scène : le comte-duc et l'Africain.

Le comte-duc s'était redressé au moment où sa femme prosternée avait mis son front dans la poussière.

L'Africain seul éprouvait le contre-coup de cette poignante et indicible douleur.

Le comte-duc ne tremblait plus sur ses jambes. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine.

Il contemplait d'un œil froid et méchant l'agonie de sa femme.

Si nous avions pour la haine, cette infirmité principale de la race d'Adam, un instrument métrique gradué comme les pèse-liqueurs, on pourrait se convaincre que la plus dense de toutes les haines, la plus riche en fiel, la plus venimeuse, la plus vivace, la plus inexplicable, c'est la haine de ménage.

« Entre voisins… » dit le proverbe. Multipliez le proverbe, prenez-en le carré, prenez-en le cube, et vous aurez la haine entre époux.

– Relevez-vous, madame, prononça le comte-duc à demi-voix et d'un ton très froid.

Comme elle restait affaissée sur elle-même, il ajouta :

– J'ai quelque chose à vous dire.

En un instant la duchesse fut sur pied.

Ses yeux s'agrandirent et brillèrent. Ses narines gonflées mirent de l'air en ses poumons. Pour ce seul mot, l'espoir emplit tout son être et sortit par tous ses pores.

Elle fit un pas vers le duc qui semblait l'attendre et l'encourager. Parfois, ces catastrophes amènent la réconciliation. Certes, dona Julia n'y songeait point, car dans sa pensée, il n'y avait place que pour sa fille ; mais nous pouvons affirmer qu'il n'eût fallu qu'un mot, qu'un signe pour la précipiter aux genoux ou dans les bras de son mari.

– Approchez encore, dit-il.

Cette voix qui voulait être douce lui fit mal, mais elle avança d'un pas pour obéir.

– Plus près ! ordonna le comte-duc ; avez-vous peur de moi, madame ?

Elle avança d'un pas encore. Le comte-duc put lui saisir la main. La pression de ses doigts fut si brutale qu'elle poussa un cri d'angoisse. Et cependant ce grave et austère visage d'homme d'Etat n'avait rien perdu de son calme.

Il attira la duchesse tout contre lui. Sa bouche toucha presque son oreille. Il dit :

– L'exemple des mères tue les enfants, madame !

Elle regarda tout effarée, car ce mot lui fouillait l'âme comme un poignard qu'on retourne dans la plaie.

– Dieu punit l'enfant dans le crime de la mère.

Puis il lâcha sa main. Elle tomba foudroyée.

Moghrab s'élança pour la soutenir. Le favori l'arrêta d'un geste.

– Nous avons des gens, dit il ; c'est affaire à eux.

La sonnette, agitée, retentit. Des valets se montrèrent à la porte.

– Madame la duchesse a succombé à son émotion, prononça le comte-duc d'un accent hypocrite ; prévenez son médecin, et qu'on l'emporte avec précaution dans son appartement.

Dona Julia était comme morte. Quand on l'eut enlevée, Moghrab dit :

– Nous autres, infidèles, nous avons plus de pitié, nous étranglons nos femmes.

– Je ne te comprends pas, maragut, répliqua le ministre, qui essayait de garder son apparence glacée.

– Je ne blâme pas Votre Grâce, ajouta Moghrab ; elle avait droit à la vengeance.

Le comte-duc s'efforça de sourire et dit seulement :

– J'oublie toujours qu'il n'y a rien de caché pour toi, sorcier !

Il s'assit et reprit au bout de quelques secondes :

– Maragut, si tu me retrouves ma fille… et qu'elle soit digne encore de moi, je te fais plus riche que le roi !…

– Digne de vous ! répéta l'Africain d'un ton équivoque.

Il s'interrompit, refoulant en lui-même la parole qui pendait à sa lèvre.

– Excellence, reprit-il, vous m'avez donné assez d'or… je veux désormais être payé autrement.

– Comment veux-tu être payé, maragut ?

– La vengeance, monseigneur.

– Et de qui veux-tu te venger ? T'a-t-on pris ta femme ou ta fille ?

– L'une et l'autre, monseigneur… Regardez en vous-même, mesurez la soif que vous aviez du sang de Buckingham.

– Tais-toi ! fit le comte-duc, tais-toi…

– Et mesurez la fièvre qui dévore le cœur de Moncade, poursuivit l'Africain.

Le comte-duc répétait :

– Tais-toi !… tais-toi !…

Mais Moghrab continuait :

– Additionnez l'une avec l'autre : cela vous donnera ma passion. J'ai votre haine et plus que votre haine, car ma fille vit et son séducteur l'abandonne.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? demanda le comte-duc avec défiance.

– Parce que Votre Grâce n'avait pas encore assez besoin de moi.

– Et maintenant ?

– Maintenant, l'heure est venue de conclure et de signer le pacte. Vous êtes attaqué de tous côtés à la fois. Votre puissance chancelle et le malheur vient d'entrer dans votre maison. Pour que vous marchiez, vous, ministre du roi d'Espagne, dans la voie du pauvre Moghrab, il ne vous manque plus que la confiance, et la confiance je vais vous la donner d'un mot. Excellence, nos rancunes sont sœurs : l'homme dont ma femme mourante prononçait le nom dans son dernier soupir, c'est l'homme qui a obtenu du roi ce matin l'ordre de vous arrêter.

– Hussein le Noir ! murmura le comte-duc.

– Don Louis de Haro, comte de Buniol ! prononça gravement l'Africain.

– Etrange destinée ! prononça tout haut le ministre.

– On ne s'étonne de rien, monseigneur, quand on a élevé son esprit jusqu'à cette grande loi de la fatalité qui régit les mondes. « C'était écrit », disons-nous, dans le calme de notre sagesse orientale. Vous vous révoltez, il est vrai, contre cette loi, mais elle pèse sur vous comme sur nous ; elle vous écrase et vous la subissez en frémissant. Nos haines sont sœurs, je le répète. L'homme qui vient d'enlever votre fille, c'est l'homme qui m'a pris la dernière joie de mon âme, le sourire de mes vieux ans, Aïdda la belle !

– Moncade, n'est-ce pas ?

– Et je ne lui avais rien fait, moi, Excellence, je n'avais pas traîtreusement attiré une fille de son nom dans le piège…

– Maragut !… s'écria le comte-duc rougissant de courroux.

L'Africain fixa sur lui son regard clair, métallique, pourrions-nous dire, comme le reflet d'une lame bien fourbie.

– Il n'est pas besoin que je vous estime. Nos étoiles jumelles unissent nos actions et marient nos efforts. Voilà le point unique. La première question est de savoir si vous voulez ravoir votre fille et rester ministre de la monarchie espagnole.

– Je t'écoute, dit le favori au lieu de répondre, pose tes conditions.

– Seconde question : Quel est à votre sens le plus pressé ? Doit-on s'occuper d'abord de votre fille ou de votre puissance ?

– Pour agir, il faut pouvoir, répliqua le favori.

– C'est juste, nous vaincrons, Seigneur, si vous êtes résolu. Pour que vous gardiez votre portefeuille, il faut une révolution.

– Qui la fera ?

– Vous-même.

– Soit… je me sens de force à l'arrêter quand il faudra.

– Ceci vous regarde… je ne vous donne que les moyens de ressaisir votre faveur.

– Mais pour une révolution, reprit le comte-duc, il ne s'agit pas seulement de la vouloir.

– Quand une mine est creusée et chargée, repartit Moghrab, il s'agit seulement de mettre l'étincelle en communication avec la traînée de poudre.

– La mine est-elle creusée ?

– Et chargée, oui.

– Avons-nous le tison ?

Moghrab prit sur le bureau un cahier de papier blanc, et le plaça devant le comte-duc.

– Ceci peut devenir une torche, s'il plaît à Votre Grâce de l'allumer.

Le comte-duc trempa de lui-même sa plume dans l'encre.

– Ah ! ah !... fit-il un peu pâle et les lèvres convulsivement contractées ; Philippe signe des ordres d'arrestation avant de faire la sieste. J'aurai ma revanche, par le Dieu vivant ! ou je mettrai le feu aux quatre coins de l'Espagne.

– Je t'attends, maragut, dit le ministre.

Moghrab s'était placé derrière son fauteuil.

– Que Votre Excellence daigne écrire d'abord un avis qui sera affiché dans Séville et qui apprenne aux habitants de la cité très loyale et très héroïque que la course de taureaux annoncée n'aura point lieu.

La plume du comte courut sur le papier.

– Voici le motif, Monseigneur : Cuchillo, le toréador, ne pourra tenir l'épée, puisque vous allez le faire arrêter de par le roi.

– Bien trouvé, maragut… Ce Cuchillo est adoré dans Séville. Après ?

– Ordre d'opérer une descente dans les domiciles du Français Mansart, dit baron de Givonne, agent du cardinal, et du sir Edward Mac Cartney, homme de confiance de Buckingham.

– Pourquoi ne pas les arrêter ?

– Ils ne pourraient plus agir. Si l'ordre du roi qui vous concerne avait été exécuté ce matin, nous ne serions pas à si belle fête. Loin de les désarmer, je leur donne le signal.

– Tu es un homme d'or, maragut ! Après ?

– Ordre aux saltarines, chanteuses ambulantes et comédiens de toutes sortes de s'éloigner immédiatement de Séville, vu la gravite des circonstances ; ordre de fermer le théâtre et de démolir les baraques foraines de Triana.

Le comte-duc quitta la plume pour se frotter les mains.

– Après, maragut, après ?

– Ordre de placarder sur les portes closes de tous les lieux de plaisir, cette formule : Clos par la volonté du roi.

– A merveille ! tu aurais fait un ministre !

– Ordre au capitaine Guttierez de se rendre à l'Eldorado avec sa compagnie, et d'expulser de leurs masures tous les gueux et gens sans aveu qui habitent ce quartier, sans avoir égard à leurs réclamations ou plaintes, et ce, par la force, s'il est besoin.

– Bravo, maragut !

– Défense aux confréries de Séville de porter leurs bannières, dimanche prochain ; défense de réunir leurs conseils de famille ; défense d'attacher à leurs habits aucun ruban ni insigne ; ordre de déposer leurs hallebardes à la concierge du Saint-Office.

– Tu veux donc qu'il y ait demain quarante mille furieux sur le pavé, Moghrab ?

– Ce soir, Excellence, car demain il serait trop tard : vous seriez arrêté cette nuit.

Le comte-duc signa le dernier écrit d'un air sombre.

– Et maintenant, ma fille ? dit-il.

– Que votre Excellence daigne me céder un instant sa place, repartit Moghrab.

Il s'assit dans le fauteuil du ministre, prenait la plume que celui-ci venait de quitter, il traça rapidement ces quelques mots :

« Aïdda, fille de Moghrab !

« Au nom de Dieu qui est Dieu, de Mahomet son prophète, viens au palais de l'Alcazar et obéis au comte-duc, comme s'il était moi, ton père. »

Il scella ces deux lignes du pommeau de son poignard et se leva.

– Si tout ceci allait tourner contre nous !... murmura le favori.

– L'homme sage est toujours prêt, répondit Moghrab, qui rabattit son bernuz sur son visage pour sortir. Il est trois heures, Philippe vient de s'éveiller ; mon esprit voit Hussein le Noir à ses côtés. Veux-tu t'abstenir et attendre ?

Le comte-duc hésita, puis un orgueilleux sourire vint à ses lèvres, et il dit en donnant à Moghrab les cinq enveloppes cachetées :

– Le sort en est jeté ! Philippe l'a voulu !... Si le torrent déborde, d'ailleurs, je saurai bien le faire rentrer dans son lit.

q

Chapitre 6 AVENTURES DE BOBAZON

La véritable journée commençait pour les travailleurs de Séville. Il était quatre heures du soir. Le soleil oblique se cachait derrière les maisons ; les rues s'emplissaient pour la seconde fois, et cette autre matinée avait les mêmes cris, la même agitation que la première.

Partout où la voix assez large permettait aux chars de stationner, quelque noir campagnard velu, trapu, chaussé de spadrilles et portant aux oreilles, soit des piécettes d'argent, soit des instruments de la Passion de Notre-Seigneur, montait sur les brancards de sa charrette et hurlait le bon marché de ses melons.

– Pour un ochava le bouquet d'oignons !

L'oignon, la gloire des Espagnes ! Chose étrange, les poètes ont parlé de tout ce qui parfume ce paradis et ils n'ont pas mentionné l'oignon.

L'Egypte adorait le filet de bœuf sous le nom d'Apis ; l'Espagne n'a point changé le nom de l'oignon, son Dieu. En France, nous avons voué un culte aux fleurs : nos jardiniers en sont à la

millième transfiguration de la rose ; l'heureuse Ibérie, par un culte de dix siècles, a grossi l'oignon à la taille d'un cucurbite. Elle a des oignons géants, des ciboules colossales. Viva la cobolla !

– Oranges rouges à un cuarto la douzaine !... Deux cédrats pour un maravédis !

– Garbanzas de Alcala ! verdure ! coliflores de Medina-Sidonia ! Raisins, figues, grenades, alberges !

– Andalous, c'est moi qui viens de San Lucar, où tout est pour rien !

– Achetez, femmes ! confiance pour Pacheco, le fermier du riche homme de Chuzena !

– Au berrocal ! au berrocal ! abondance, fertilité ! meilleur et moins cher !

– Ciboule de Valverde ! Jeannette ! Echalote ! Ail du rôti !

– Amis, au détour de la rue, sous l'arcade, chez Juano Mareno, soupe à la poule, œufs au jambon, hâchis frais et poivrades à l'anis !

Qui donc mangeait toutes ces bonnes choses offertes à l'appétit des Sévillains ?

Les femmes passaient alertes et se portant sur leurs hanches rebondies, touchant d'un pied sûr et nerveux la pointe des pavés, souriant aux majos mal réveillés, et laissant aller de ci de là, en un balancement plein de coquetterie, les plis de leur robe courte qu'alourdissait le poids calculé des grains de plomb cousus dans la bordure.

C’est le terroir des hanches hardies et des jambes bien découplées. On voudrait des castagnettes pour régler le pas vigoureux des Andalouses.

Les hommes passaient aussi, indolents, tristes et maigres, drapés dans de vieux manteaux de théâtre. C’était comme une procession jaune et taciturne, parmi la gaieté marchande des villageois.

Les uns mâchaient à vide, les autres partageaient une figue en quatre et la suçaient délicatement sans attaquer la peau ; les autres, poussant plus loin encore la gourmandise, mordaient à belles dents la gousse trop odorante des fameuses ciboules de Valverde.

Au coin de cette muraille noire qui enclôt la prison de Saint-Loreau, à droite de la porte Royale, était autrefois une voûte sombre formée par trois arches de bois qui franchissaient comme un pont la petite rue de la Trinité, laquelle allait se bifurquant après ce passage et, changeant de nom, s’enfonçait dans les bas quartiers.

La statue de Christophe Colomb, en terre cuite, était au devant de la voûte, sur un piédestal d’argile servant de banc à la population des alentours.

A droite du passage s’ouvrait la grande et belle rue de la Sierpe, rejoignant les riches parages du nord ; à gauche, c’était une grande maison de mauvais aspect qui s’adossait à l’enclos de la prison, et masquait à demi l’enclos de ce quartier, bas, sombre et célèbre par ses souillures de toute sorte, qui avait à choisir entre deux noms splendides : l’Eldorado et la Grandesse.

Parfois les noms raillent ainsi. Les Grecs appelaient leurs furies les bonnes déesses. Mais ici ce n'était pas raillerie.

La statue de Christophe Colomb rimait à ce nom, Eldorado, et une vaste ruine, qui prolongeait ses poudreuses solitudes jusqu'au faubourg de los Tumeros, gardait encore des traces de magnificence orientale.

C'était l'ancien palais d'été du fameux Simon Grandeza, juif converti, puis relaps, qui fut mis à mort avant la domination arabe, et dont les biens confisqués servirent, dit-on, à commencer la tour de la cathédrale, l'illustre Giralda, achevée par le calife Abo-Jusuf-Yakub et son architecte Al-Geber.

Il y avait aux pieds de la statue du navigateur gênois un paysan de la vallée du Guadalquivir, avec sa petite charrette chargée de melons. Il s'égosillait comme un beau diable à vanter sa marchandise. On allait, on venait d'un air effaré.

Les femmes, vêtues aussi sommairement que possible, bavardaient sur le pas des portes. Les hommes s'abordaient avec précaution, échangeant des paroles rapides après avoir regardé tout autour d'eux, pour voir sans doute si quelque oreille indiscrète n'était point aux écoutes.

Il y avait évidemment, dans ce quartier populaire, une émotion sourde et qui n'était pas encore bien caractérisée. C'était comme la terreur vague qui prend les animaux aux premiers nuages de poussière tourbillonnant et annonçant l'orage.

Les demi mots circulaient, prononcés avec cette emphase qui ne manque jamais au langage espagnol. On se plaignait, on par-

lait de menaçants décrets, de mesures tyranniques. Le mot fueros (privilèges) était dans toutes les bouches.

Aucune langue ne traduit bien ce mot qui a fait toutes les révolutions en Espagne.

Fuero veut dire proprement for, juridiction, loi ou droit. La monarchie espagnole consentait une charte fort compliquée, et qui changeait selon les provinces. Le mot charte seul peut faire comprendre le mot fueros.

De la rue de la Sierpe déboucha tout à coup un bon gros garçon, bas sur jambes et portant le costume des villageois de l'Estramadure. Il allait sans se presser, le nez au vent, et conduisant par la bride deux piètres chevaux qui semblaient sincèrement affamés.

Il avait sur l'estomac une besace de toile d'où sortaient de belles figues noires dont la peau déchirée laissait couler la pulpe liquoreuse et des raisins bleus aux grains allongés comme des olives. Il mangeait de tout son cœur tantôt une grappe, tantôt une figue, jetant le bois et la pelure à ses deux vilains chevaux.

Et il disait :

– Hein ! Micaja, crois-tu que les maîtres comme moi courent les rues, bête ingrate qui fait toujours mine de manquer de nourriture ?... Te faut-il encore cette figue, Pepino, bon apôtre, qui dévores depuis ce matin ?... Plus on leur donne, plus ils demandent, ces animaux hypocrites... Les passants jureraient qu'ils n'ont pas seulement déjeuné...

– Mon jeune seigneur, là-bas, vous plairait-il de m'acheter deux chevaux de pur sang bons à la selle comme au brancard, et

pouvant même servir de haquenée à une noble senora ?…

– Vas-tu débarrasser la rue, coquin ! répondit un fils de contador qui suivait une maja au pied de gazelle.

Bobazon se rangea respectueusement. Il était de ceux qui admirent l'insolence.

– Estremo ! lui cria le marchand villageois, range tes deux haridelles qui empêchent qu'on vienne à mes melons !

Bobazon, cette fois, ne bougea point ; mais l'homme à la charrette ayant ramassé une pierre, Bobazon lui fit de la main un signe amical, disant :

– Ami, tu as raison, il faut que tout le monde vive… Combien tes melons ?

Il caressait de temps en temps la pochette de ses chausses où étaient les onces d'or de Moghrab. Quoiqu'elles vinssent d'un sorcier, ses onces d'or ne s'étaient pas changées en feuilles sèches.

Le paysan aux melons se hâta de laisser tomber sa pierre.

– Seigneur, dit-il en changeant de ton, et bien honteux de n'avoir point deviné un chaland dans cet étranger, j'avais vu tout de suite que vous étiez un cultivateur d'importance. Voulez-vous que j'envoie un concombre à ce fils de parvenu qui vient de vous rudoyer en passant.

Bobazon soupesait dans sa main une énorme pastèque verte, lisse et ventrue.

Il y avait là le dîner de trois Andalous.

– Un réal ce beau fruit, dit le marchand qui ôta son grand chapeau : il est digne d'un homme riche tel que vous.

– Mon frère, répliqua Bobazon, les plus riches se ruinent vite quand ils prodiguent leur avoir… Dis-moi, toi qui es du quartier, ne connaîtrais-tu pas mon cousin Matalon ?

– Que fait-il, votre cousin Matalon, seigneur ?

– Quelque chose de bon, car il est devenu un personnage d'importance, à ce qu'on dit… Mais je vois que tu n'en sais pas plus long que moi, l'homme… Ton melon vaut un cuarto, en ce moment où il en croît assez dans les mares pour paver les rues de Séville… Je t'offre un cuarto de ton melon.

– Grigou ! s'écria le villageois avec colère, juif déguisé ! valet de ferme ! un cuarto cette pastèque mûre comme les fruits du paradis !… Mange tes figues, goinfre ; tu dois les avoir volées !… Avale ton raisin, malfaiteur, et ne te moque pas d'un père de famille !

Bobazon, imperturbable, donna un maître soufflet à Micaja, qui mettait sa tête sur son épaule pour flairer de plus près les melons.

– L'ami, dit-il, si tu es père de famille, j'ajoute un cuarto de plus en faveur de tes petits enfants.

Cela faisait environ six centimes de notre monnaie. Malgré le nouveau monde conquis et les galions, il paraît que cette humble monnaie avait bien son prix en Espagne, car notre villageois cessa d'invectiver et tendit sa large main noire, en homme qui veut brusquer la conclusion d'un marché léonin.

Les quatre maravédis lui furent comptés loyalement et Bobazon plongea son couteau avec une volupté avide dans le ventre juteux de la pastèque.

Personne n'est parfait. Ce brave Bobazon, malgré son avarice, avait à l'excès la passion de la gourmandise.

Tout en ouvrant sa large bouche pour engloutir les tranches de son melon, dont il donnait fidèlement l'écorce rongée tantôt à Micaja, tantôt à Pepino, les heureux animaux ! Bobazon poursuivait son chemin. Il ne perdait point de vue le but commercial de sa promenade et apostrophait les bourgeois en leur proposant le meilleur marché qu'ils pussent faire en leur vie : l'achat de Micaja et de Pepino, deux bêtes sans pareilles, douées de tous les mérites, de toutes les vertus.

Le souvenir des événements de la matinée restait en lui comme une promesse. Bobazon avait un aimable caractère : oubliant tout ce qui pouvait avoir apparence de menace, il se rappelait avec plaisir les bons augures et les bonnes aubaines.

En somme, il avait eu grand'peur à l'abreuvoir de Cid-Abdallah. Ce sac révélateur qui s'était marqué d'une tache humide et rouge, ces hommes noirs rampant le long des murs, cette litière portée par des jeunes filles, et surtout ce fantôme représentant à s'y méprendre les traits et la tournure du pauvre don Ramire de Mendoze, son maître trépassé ; tout ceci avait bien son côté terrible.

Mais les choses avaient tourné au mieux. Toutes ces apparitions s'étaient dissipées comme un rêve, emportant avec elles les sacs, ce terrible embarras. Bobazon, après cette alerte, était resté

en possession de ses chères pièces d'or, ainsi que des deux chevaux, qui étaient encore un capital.

Une fois ce capital réalisé, Bobazon, fort de l'expérience qu'il avait acquise et des talents divers que le ciel lui avait départis, comptait bien se créer dans Séville une position lucrative. Le choix seul l'embarrassait.

Comme il ne connaissait point la ville, il allait au hasard de son étoile. Le passage conduisant à la Grandesse était devant lui. Il s'y engagea après avoir jeté un coup d'œil indolent à la statue de l'inventeur du nouveau monde.

La voûte avait une trentaine de pas de long. Elle débouchait sur une rue noire et franchement malpropre, bordée de maisons mauresques en pitoyable état.

Bobazon, désespérant de rencontrer dans ce quartier indigent des acquéreurs pour sa cavalerie, allait tourner bride lorsqu'un bruit lointain de chant et de guitare lui vint par une ruelle latérale mille fois plus souillée que la rue. Avec ces sons joyeux, la brise apportait de violentes senteurs de cuisine.

Nous ne voulons point affirmer que les fumets de la cuisine espagnole au temps de Philippe IV fussent exactement ceux qui désolent les places publiques de nos villages les jours de foire, il est certain que tous ces parfums de victuailles sont cousins germains et offensent l'odorat au même titre. Bobazon s'arrêta pour écouter et surtout pour respirer à pleines narines les effluves savoureuses qui tout à coup sollicitaient son implacable appétit.

– Oh ! oh ! Micaja, fit-il, des figues, du raisin, du melon, c'est froid sur l'estomac d'un chrétien… Est-ce la fête ici, Pepino ?

Ceux-là mangent du porc et des épices, aussi vrai que je tiens à mon salut plus qu'à ma vie !...

Dans son dédain pour ses frugales provisions, il partagea entre les deux chevaux une tranche qui gardait un bon quart de sa pulpe.

– Dressez donc la tête, bâtards de baudets ! s'écria-t-il après avoir fait cette générosité ; tendez le jarret, cambrez les reins, donnez-vous l'air de deux bêtes bien portantes et bien élevées... Saint patron ! si j'avais envie de me vendre, je me tiendrais mieux que cela ! Tourne à droite, Micaja ; si le ragoût ne coûte pas cher, nous mangerons un morceau pour nous égayer le cœur !

Micaja, obéissant, fourra sa tête basse dans la ruelle. A ce moment, Bobazon reçut un choc assez rude qui lui venait d'une jalousie soulevée à l'improviste, à l'angle de lu rue.

La jalousie avait ses attaches en lambeaux et ses tablettes vermoulues, mais elle était bonne encore pour casser la tête des passants, car notre Bobazon demeura tout étourdi du coup.

Pendant qu'il se tâtait, une jambe fine et bien modelée, qui avait pour vêtement un bas de chausses en soie rose ornée de plusieurs reprises, enjamba le balcon, et un cavalier sauta précipitamment dans la rue.

Un cavalier fort élégant, ma foi ! et qui portait sur sa figure tout le naïf orgueil d'un jeune homme en bonne fortune. Aussitôt que son pied eut touché la boue du sentier, il se retourna vers le balcon, et envoya des myriades de baisers à la beauté qui, sans doute, se cachait derrière la jalousie.

– Sauve-toi vite, Escaramujo, mon ange bien-aimé, dit une grosse voix enrouée au travers des tablettes ; Gabacho doit être ivre, selon sa coutume… Il t'assommerait !

Escaramujo lança un dernier baiser et voulut mettre à profit le conseil prudent de la dame mystérieuse, mais la ruelle était étroite. Micaja la bouchait en avant ; Bobazon et Pepino l'obstruaient en arrière. Le cas était malaisé.

Escaramujo, garçon d'esprit s'il en fut, sauta d'un temps sur le maigre dos de Micaja.

– Hue ! cria aussitôt Bobazon, oubliant ses contusions ; voilà une monture qui convient à un joli seigneur tel que vous !

Le joli seigneur était déjà à cinquante pas.

– Que fais-tu là, Brigida ? demanda une autre voix au balcon.

La première voix essaya, mais en vain, de se velouter et répondit :

– Je regarde cet homme qui passe avec son bidet.

La jalousie fut de nouveau soulevée ; Bobazon put voir à la fois et dans le même cadre la trop coupable Brigida et son triste époux Gabacho. Gabacho était ivre. Il portait le costume d'un bourgeois économe et manquant de coquetterie. Cela ne lui allait pas, et à beaucoup près, si bien que son harnois d'aveugle. Mais Brigida ! quelle sultane ! C'était une femme de quarante-cinq à cinquante ans, petite, barbue et large comme une tour. La chaleur excusait le négligé de Brigida, mais nulle condition atmosphérique n'aurait pu expliquer sa malpropreté.

Elle était noire, elle était grasse et luisante ; ses cheveux grisonnants tombaient en mèches brouillées comme des paquets de laine à matelas sur la masse informe de ses épaules, et les loques qui formaient sa toilette du matin semblaient avoir été traînées à plaisir dans la fange.

Comment Escaramujo, un des plus jolis sujets de la nouvelle école, égarait-il si étrangement ses jeunes amours ?

C'est l'éternelle aventure. Les couleurs de nos romans civilisés sont moins violentes, mais le fond est le même. Calypso séduit toujours Télémaque, surtout si le jeune héros n'a pas de Mentor.

D'ailleurs Brigida possédait une belle réputation dans diverses villes de l'Andalousie, où elle avait gagné une aisance à se faire peser en public. Une fois dans le plateau de la balance, cette femme pouvait défier trois reines. Elle enlevait deux poids de cent et un de cinquante.

Gabacho, jaloux comme un tigre, montra le poing à Bobazon, qui prit sa course autant pour fuir cette redoutable vision que pour rattraper l'acheteur présomptif de Micaja, car Bobazon avait rêvé un marché d'or.

Il rejoignit son jeune seigneur, aux chausses élégantes, mais rapiécées, vers le milieu de la ruelle, et lui tint aussitôt ce langage :

– La bête est bonne et sobre ; elle a une santé de fer ; je ne l'ai jamais vue malade. Elle va l'amble comme un amour. Du trot et du galop je ne parle pas : c'est un zéphir ! Ce sera six cents réaux seulement, en considération de l'honneur que j'aurai de contenter votre seigneurie. Et si votre seigneurie s'arrangeait de Pepino

que voici, un animal bien avantageux, je ferais un bloc de mille pauvres réaux pour lui être agréable.

A mesure que Bobazon avançait dans sa harangue, son assurance, cependant, diminuait. Il voyait son jeune seigneur de plus près et mieux. La toilette de son jeune seigneur ne gagnait pas à être détaillée. Le haut-de-chausses était rapiécé comme le bas, et le pourpoint ne valait pas mieux que le haut-de-chausses. Le linge était à la hauteur du reste ; des pieds à la tête, vous n'auriez pas trouvé sur ce gentilhomme la valeur de dix réaux de plate.

Mais il payait de mine, du moins ? Chimère encore !

Il se laissa glisser en bas du cheval. Sa figure prit un instant une expression d'espiègle raillerie, puis toute sa personne se transforma. Ses yeux éveillés se baissèrent, la cambrure juvénile de ses reins disparut, il courba la tête et eut ce mouvement ignoble que par tous les pays on connaît sous le nom de tour des gueux.

– As-tu bien le cœur de railler, mauvais riche, en ce lieu qui est comme le sanctuaire de la faim, de la soif, de toutes les privations, de toutes les humiliations qu'entraîne après soi l'indigence ! chanta-t-il sur un mode désolé. Etranger, cela ne te portera pas bonheur. Répare ta faute, crois-moi, et fais l'aumône à un malheureux qui n'a pas mangé depuis trois jours !

Ce disant, Escaramujo tendit la main, Bobazon recula. C'était son habitude quand on lui demandait quelque chose.

– Le sanctuaire de la faim et de la soif ! répéta-t-il en aspirant la brise chargée de vapeurs culinaires.

– La caridad ! opulent étranger ! la caridad au nom de tous les saints !

– Je suis plus pauvre que vous, l'ami, commença Bobazon, qui prit d'instinct, à son tour, une pose humble et piteuse ; cependant, si vous voulez accepter une tranche de ce melon.

– Ah ! coquin de cousin ! s'écria Escaramujo, changeant de ton tout à coup ; je promets un bon pourboire à qui t'arrachera une plume ! Où as-tu volé ces deux rossinantes, et que viens-tu faire si loin de chez nous ?

Bobazon était resté bouche béante. Ses gros yeux s'écarquillaient à contempler le jeune seigneur transformé en mendiant.

– Pas possible ! grommela-t-il enfin. Le petit cousin Matalon ! Toi qui te vantais si bien dans tes lettres adressées au pays ! Est-ce comme cela que tu as fait fortune à Séville ?

Escaramujo se redressa de toute sa hauteur.

– Je suis plus gras que toi, cousin, et mieux nourri, dit-il. J'appartiens à la confrérie la plus renommée et la plus puissante de Séville, mise à part toutefois la très illustre et très vénérable congrégation du Saint-Office. Qu'entends-tu par faire fortune ? Amasser quelques milliers de réaux pour retourner au pays et acheter un coin de terre, s'y transplanter comme un chou, y végéter pendant vingt ou trente ans, loin de toutes les élégances et de toutes les splendeurs, puis y mourir un beau jour et grossir le nombre des obscurs défunts qui encombrent le cimetière de Guijo ? J'avoue que mon ambition ne va pas de ce côté. Il y a assez de rustiques balourds au bord du Rio-Mabon. J'aime mieux la ville,

le bruit joyeux, la foule, la cour, les folles aventures, l'or qui roule à flots, comme s'il jaillissait d'une inépuisable source !

– Et tu as tout cela, toi, petit cousin Matalon ? interrompit Bobazon, qui passa sa langue sur ses lèvres.

– Je ne m'appelle plus Matalon. J'ai gagné un nom parmi mes confrères. Je suis le fameux Escaramujo, dont tu aurais entendu parler sans doute si tu étais un peu au fait des nouvelles du jour.

– Escaramujo ! répéta Bobazon ; c'est mignon ce nom-la !... Combien gagnes-tu par an dans la confrérie, petit cousin ?

– Compter n'est pas mon fait ; je mène grandement la vie. Mais un pince-maille comme toi mettrait en cave son pesant d'or.

Bobazon lui prit les deux mains, et, l'attirant à lui, le pressa paternellement sur son cœur.

– Petit cousin, dit-il, dès le temps où tu étais tout enfant, j'avais de l'affection pour toi. Je voudrais bien entrer dans ta confrérie.

– As tu de l'argent ?

– Pas beaucoup.

– Tant pis !

– Il faut donc être riche pour s'associer avec vous ?

– Il faut payer sa bienvenue.

– Si je donnais un de ces excellents chevaux ? murmura Bobazon.

Escaramujo haussa les épaules.

– Ah ça ! fit Bobazon, pour être si difficiles, quel métier faites-vous donc dans votre confrérie ?

– Quel métier ? répéta Escaramujo, qui jeta derrière son cou, avec grâce, le pan déchiqueté de son manteau. Peut-on appeler cela un métier ? Le mot art serait plus convenable. Mais laissons métier si tu veux, cousin, ou commerce, peu m'importe ! Nous vendons, en effet, beaucoup de choses qui ne coûtent pas cher et qui rapportent gros. Nous vendons nos cris et nos paroles.

– Etes-vous des avocats, petit cousin ?

– Nous vendons nos prières.

– Saint-Antoine ! serais-tu d'Eglise ?

– Nous vendons notre talent d'attendrir les cœurs et de faire couler de douces larmes.

– J'ai ouï parler de ces gens qui s'appellent des comédiens.

– Nous vendons du vermillon, de l'ocre, des guenilles et des béquilles.

– Te moques-tu de moi, cousin Matalon ?

– Cousin Bobazon, chapeau bas ! nous avons privilège du roi, quoi que puisse dire ou faire ce réprouvé de comte-duc ; notre cité s'appelle la Grandesse, et aussi l'Eldorado, parce que nous sommes riches. Chapeau bas ! cousin Bobazon ; tu as l'honneur de parler a un membre de la confrérie des gueux andalous !

Cette éloquente tirade, prononcée d'un ton emphatique et fier, ne produisit peut-être pas tout l'effet que le galant Escaramujo en

avait attendu. Bobazon referma sa bouche béante, et tourna deux fois autour de son bras le licou de Micaja.

– Bon ! bon ! fit-il, voilà du temps de perdu, mon pays ! Puisque tu avais commencé par me demander l'aumône, tu pouvais bien me dire en deux mots : je suis mendiant. Il n'y a point de sot métier, selon la maxime du sage. Je souhaite pour toi que les bonnes gens de Séville pratiquent amplement la vertu de charité. Bonsoir, Matalon, bonsoir, mon pauvre petit cousin ! Tu m'as pris pour un autre !

Il tourna le dos en ajoutant :

– Hue ! Pepino, mon bijou ! Détalons, Micaja ! nous sommes dans un quartier où l'on n'achète ni chevaux ni ânes !

Mais il n'était plus temps de revenir sur ses pas. Un des meilleurs privilèges de la Grandesse, et celui-là certes n'avait pas été accordé par le roi, consistait à fouiller tous les barbares ou laïques qui s'égaraient dans l'intérieur de la capitale de la gueuserie. Depuis que Bobazon était dans la ruelle, il entendait de joyeux bruits et des clameurs de fête qui allaient toujours croissant.

Au moment où il prenait congé d'Escaramujo, le sourire de celui-ci se fit plus moqueur. Ses deux doigts arrondis touchèrent ses lèvres, et un coup de sifflet aigu retentit.

Bobazon s'arrêta tout pâle. Sur cette terre classique des bandits, on sait ce qu'un coup de sifflet veut dire. On était à Séville, il est vrai ; mais, depuis qu'il avait franchi la porte du Soleil en compagnie de l'infortuné don Ramire de Mendoze, Bobazon avait vu d'étranges choses. Il serra son gourdin entre ses doigts, d'un

effort convulsif, et se prépara sérieusement à défendre ses onces d'or jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il put voir tout de suite qu'il aurait fort à faire, car une double clameur répondit au signal d'Escaramujo.

Une demi-douzaine de figures de mauvaise mine se montrèrent vers l'extrémité de la ruelle qui pénétrait au cœur même de la Grandesse, tandis que, dans la partie parcourue par nos deux compagnons, à la hauteur des époux Gabacho, une véritable cohue faisait irruption, chantant, dansant et cabriolant.

Il y avait dans cette troupe des enfants, des femmes et des hommes, à l'apparence martiale, qui portaient des piques. Au-dessus de leur tête, une bannière bariolée de mille couleurs flottait.

Ceux qui marchaient les premiers jouaient de la guitare à toute volée ; les autres arrivaient deux par deux, car la ruelle, trop étroite, ne permettait pas un plus large front de bataille. Les cinq ou six masures qui s'éparpillaient à droite et à gauche soulevèrent leurs jalousies, luxe qui ne manque à aucune habitation andalouse.

Des femmes moins robustes que Brigida, mais aussi mal peignées et dans le plus simple appareil, se penchèrent au dehors et agitèrent, qui leurs jupons, qui leurs coiffes, qui la toile de leurs matelas, tant l'enthousiasme était sincère.

– Au saint Esteban ! criait-on de toutes parts, au saint Esteban d'Antequerre, roi des Gueux, maître de la Grandesse, prince de l'Eldorado !

La bannière, qui portait d'un côté l'image du grand Gafedado (lépreux), les Charlemagne de la monarchie gueusante, tout entourée de flammes, présentait, de l'autre, le portrait d'un homme barbu couronné de feuillage, au-dessous duquel on lisait, brodé en or, le nom de saint Esteban.

Evidemment la procession se faisait en l'honneur de ce saint personnage.

– Matalon, mon cousin, dit Bobazon, prenant tout à coup un parti décisif, as-tu voulu jouer un méchant tour à l'homme qui t'a bercé sur ses genoux, là-bas dans notre chère Estramadure ?

– J'ai voulu faire ton bonheur, cousin, répliqua Escaramujo ; mais, du moment que tu refuses, je ne peux plus rien pour toi. Ici, nous n'avons ni parents, ni amis, ni frères, ni pères… c'est la grande famille qui nous tient lieu de tout cela… au saint Esteban ! au saint Esteban !

Ce fut le signal d'un hurlement unanime. La procession entourait déjà nos deux cousins d'Estramadure et faisait un tel tapage que le jeune Escaramujo, délicat et efféminé, se boucha les oreilles. Bobazon, au contraire, se mit du premier coup au diapason commun, il lança son chapeau en l'air et cria comme un sourd :

– Au saint Esteban ! mes dignes amis, au saint Esteban !

– Qui est ce rustre ? demandaient les nouveaux venus.

– Mes chers seigneurs, répondit Bobazon, tandis que le galant Escaramujo le contemplait tout ébahi, vous voyez en moi un candidat à la gueuserie. Je viens pour cet objet du fin fond de l'Estramadure ; et mon jeune cousin que voilà m'a promis qu'en consi-

dération de cette fête solennelle on me recevrait gratis, moi pauvre homme qui n'ai ni sou ni maille pour payer ma bienvenue. Voilà trois ans que j'amasse, maravédis à maravédis, une petite somme pour faire le voyage de Séville et me joindre à votre illustre association. Je voudrais avoir tous les trésors du monde pour vous les offrir.

Ayez égard au respect que je vous porte et à la sincère vocation qui m'a fait quitter mon pays, ma famille, tout ce que j'aimais, pour entrer, en si bas grade qu'on veuille me conférer, dans votre vénérable confrérie !

– Comment ! effronté compère ! commença Escaramujo.

Les autres disaient :

– Il parle bien, l'estremino !

Bobazon venait d'apercevoir dans la foule Gabacho, plus ivre que jamais, et sa forte compagne Brigida.

– Là-bas, dans nos montagnes, reprit-il, la gloire de votre confrérie a pénétré. Le grand Gafedado nous est connu, ainsi que le saint Esteban et bien d'autres. L'un de vous ne s'appelle-t-il point Gabacho, et n'a-t-il point uni son sort à une incomparable dame qui a nom Brigida ?

– Je te prends sous ma protection, étranger ! dit le faux aveugle.

– Puisque tu es le cousin de notre ami Escaramujo… commença en même temps la coupable Brigida.

– Si tu souffles mot, murmura Bobazon à l'oreille du séducteur qui faisait mine de protester, – je raconte comme tu sais

bien sauter par les fenêtres.

Les guitares grincèrent, la bannière s'agita.

– Un mot encore, reprit Bobazon. Quelqu'un ici se connaît-il en chevaux ? Voilà deux bêtes fatiguées par un long voyage, n'est-ce pas ? Eh bien ! voyez comme elles se tiennent après cent lieues faites en trois traites par des chemins d'enfer ! C'est le pur sang des montagnes, aussi vrai qu'il fait jour à midi.

Je les amène des pays au-delà du Tage parce que l'intendant des écuries royales veut croiser les races d'Estramadure avec la race andalouse. Si j'avais su seulement mon chemin dans Séville, j'aurais trois cents douros d'argent dans mon escarcelle. C'est réglé ; l'intendant l'a promis.

Mes amis, mes nouveaux frères, je vais vous faire connaître dès cette première heure l'étendue de mon désintéressement : ne pouvant vous offrir en totalité cette somme qui est le pain de ma nombreuse famille, je veux cependant payer ma bienvenue parmi vous comme si j'étais le fils d'un roi.

L'affaire est d'or, je vous en préviens. Cotisez-vous, rassemblez mille réaux, prix que j'ai déboursé pour les deux bêtes, je vous les céderai de bon cœur.

– Oh ! oh ! fit-on avec défiance, mille réaux !

– Et demain, continua Bobazon, quand elles seront reposées, vous les conduirez à l'intendant, qui vous comptera trois cents douros ou six fois votre déboursé, je vous le jure sur l'espoir de mon salut éternel.

– Pour le coup, tu es un hardi coquin ! gronda Escaramujo.

– La paix, Matalon, ou gare au mari ! fit tout bas notre Bobazon.

Puis à l'oreille de Brigida :

– Un coup d'épaule, senora, pour le cousin du gentil Escaramujo !

– Saint Barnabé ! s'écria aussitôt l'énorme femme, manquerons-nous l'occasion ? Je me connais en bidets, moi qui allais de foire en foire.

Gabacho, mon homme, mets un douro, tu gagneras en proportion du bénéfice de la vente.

– Un douro ! fit l'aveugle avec dédain ; j'ai bu ce matin du vin qui coûte son pesant d'or. Je suis l'ami du duc. Quand mon gousset sera vide, ne sais-je pas le chemin de la maison de Pilate ?

Bobazon tendit son chapeau.

– Le seigneur Gabacho pour deux onces d'or, dit-il ; l'intendant des écuries lui en rendra douze. Gagnez de l'argent, mes amis, pendant que l'occasion y est. Six mille réaux pour mille ! Au chapeau ceux qui veulent participer à une bonne aubaine.

q

Chapitre 7 LA GRANDESSE

L'argent ne manquait pas dans cette foule déguenillée ; l'avidité abondait. Les réaux tombèrent comme une pluie dans le chapeau de l'heureux Bobazon.

– Oh ! que mon cœur est gai ! disait-il ; je procure du bénéfice à mes bons frères !

La procession cependant continuait de descendre la ruelle. La ruelle donnait sur un assez vaste champ, poudreux et coupé de fondrières où croupissaient trois ou quatre mares. Une ville entière de masures hétéroclites entourait ce forum de la gueuserie, où grouillait la grande famille des mendiants andalous.

L'entrée de la ruelle, qui débouchait sur la place, était fermée par une barrière de bois, en vertu du privilège royal de 1427, qui permettait à la confrérie de se clore et de poser des sentinelles armées à la porte de son quartier. De l'autre côté de la place, une rue plus large, mais tortueuse et d'aspect misérable, était également terminée par une barrière flanquée de deux petites tours en torchis, défendues par un fossé que traversait un pont-levis.

Il n'y avait point d'eau dans le fossé, où les broussailles formaient un précipice de verdure. Le pont-levis était fixé à la rive par des crampons de fer à demeure. Les deux tourelles s'en allaient en ruines, et les sentinelles n'avaient pas été placées en faction depuis cent ans ; mais le droit existait : nul rescrit nouveau n'avait rapporté le privilège royal.

On calculait que la cité des gueux proprement dite pouvait contenir de douze à quinze cents familles, mais nombre de ménages de mendiants logeaient au dehors, et c'était tout le quartier environnant qui portait le nom de Grandesse.

Le Pachers (pot-au-feu), comme on appelait cette place, était un quartier-général et un endroit officiel de réunion. Il n'était nullement défendu par les statuts aux membres de la confrérie d'habiter les autres portions de la ville.

Mais, sinon par devoir, du moins par convenance et habitude, tous les gueux de Séville venaient prendre là leurs récréations et leurs repas. Un hangar fort spacieux, qui portait aussi un nom culinaire, Gaspacho, occupait tout le côté méridional de la place et s'entourait littéralement de cuisines installées dans des trous à fleur de sol, auxquelles deux ou trois planches supportées par des pieux servaient de toit.

Le gaspacho, mets éminemment national, et tout aussi triomphant que la alla-podrida elle-même, est une sorte de salade composée d'oignons comme base, de vinaigre ou de vin, de lait caillé, de safran, de moutarde, de poivre, de sel et de bien d'autres choses.

Un aimable cavalier qui a mangé du gaspacho peut se passer de parfums pendant plusieurs semaines.

C'est du gaspacho que partaient ces bonnes odeurs de victuaille qui avaient enflé les narines gourmandes de notre Bobazon.

Au moment où la procession débouchait sur le Puchero, la place entière était splendidement pavoisée de lambeaux multicolores, de banderoles déguenillées et de bannières qui, toutes, rendaient honneur au saint Esteban. Tout le long du hangar et des principales demeures, on voyait des chandelles collées à la muraille et toutes prêtes pour l'illumination du soir.

Partout flottaient les bannières des différentes paroisses, car la gueuserie de Séville se divisait ainsi, selon les habitudes de chacun de ses membres, en groupes qui portaient le nom des chapelles ou des églises spécialement exploitées par eux. Les enfants et les femmes abondaient. Il y avait, ma foi ! de belles filles,

drôlement accoutrées, et des chérubins souriants dans cette foule où dominait la laideur.

On dansait en plusieurs endroits de la place. Personne n'ignore qu'en Espagne la danse est un spectacle bien plus qu'un jeu. Les séguedilles, les zapateados, les manchegas et les jotas allaient leur train, suivant la nationalité des exécutants, qui tournaient, qui bondissaient, qui se posaient avec un zèle extrême.

La sombre passion brûlait dans tous ces regards. Hommes basanés, femmes barbues luttaient de gestes hardis et d'audacieuses postures.

Cela n'était pas beau, mais un civilisé eût été franchement étonné de ces ardeurs sauvages. La danse a ses férocités.

Sous le hangar enfin, presque toutes les tables étaient servies et bien entourées de convives qui causaient gravement et buvaient à la santé du roi des gueux.

C'était en effet la bienvenue du roi des gueux, saint Esteban. Ce dieu faisait ces loisirs à ses fidèles. Dès le matin, les préparatifs de la fête avaient mis tout en émoi dans la Grandesse. Les cabaretiers et les marchands de potage avaient placé au devant de leurs boutiques des écriteaux annonçant qu'on pouvait boire et manger gratis. Nul n'avait vu le roi depuis la veille au soir.

La maison qu'il habitait, un peu plus grande que les autres, et située à l'extrémité la plus occidentale du Puchero, restait close. Personne n'aurait su dire qui avait transmis ses ordres, car il ne paraissait point avoir d'affidés particuliers parmi les gueux, mais le fait existait : les largesses étaient faites, le vin coulait, l'huile frémissait dans la poêle, la viande fumait et pétillait sur le gril.

Bobazon, le nouveau frère, arriva jusqu'au Gaspacho, escorté par la procession reconnaissante et par de nombreux fainéants dont elle s'était grossie en chemin. Les deux chevaux étaient déjà au pouvoir des gueux, qui admiraient de bonne foi ces échantillons du pur sang de la montagne. En échange, Bobazon avait les mille réaux dans son gousset.

Escaramujo désormais contemplait son cousin avec un étonnement mêlé de respect. Cette façon de payer sa bienvenue en levant un impôt sur l'ensemble de ces maigres escarcelles prouvait assurément un génie extraordinaire.

Bobazon n'en était pas plus fier. Heureux d'avoir procuré à l'association cette excellente affaire, il allait d'un air bonhomme, songeant à bien dîner, et se demandant par quelle industrie il se procurait la clef des champs au dessert. Escaramujo le suivait comme un chien, disant à tout le monde : « C'est mon cousin ! » Il joua des mains et des coudes pour lui faire une place à la grande table d'honneur qui occupait le centre du Gaspacho.

– Jeune étourneau, lui dit Bobazon d'un ton protecteur, tu mériterais d'être tancé pour avoir voulu railler un homme de ma sorte, mais les souvenirs de famille sont chers à mon cœur… Je te promets un demi-cent de réaux pour ta discrétion, et je ne dirai rien au mari de cette femme moustachue qui a une faiblesse pour toi.

La grande table était fort bien entourée ; tous les pères conscrits de la gueuserie et tous les jeunes tribuns à qui leurs talents précoces avaient conquis une grande importance, étaient là rassemblés. Nous eussions retrouvé là l'élite de nos amis du perron de Saint-Ildefonse : le centenaire Picaros, Gengibre, le maître

des ulcères ; Domingo, nègre habile ; le muet Raspadillo, Moscatel, compatriote du saint Esteban ; l'éloquent et noble Manoël Palabros, et enfin Caparrosa, l'orgueil de la confrérie, soit par sa tenue de souffreteux, soit par sa valeur d'homme politique.

Gabacho, chancelant sur ses jambes avinées, répondit du nouvel arrivant, qui était déjà le bienfaiteur de l'association. Les deux chevaux curieux et précieux dont il avait fait hommage à la confrérie étaient en sûreté sous le hangar, où ils mangeaient enfin à leur aise après un si long jeûne.

– O mes amis, dit le sage Picaros, ce que vient de nous apprendre notre frère Caparrosa est grave et doit nous faire réfléchir. Nous vivons dans un malheureux temps et les règles de notre ordre nous obligent à rester en dehors de toutes ces agitations et de toutes ces violences… Nous avons d'ailleurs un chef…

– Je n'ai pas achevé, interrompit Caparrosa d'un air sombre.

– Parle ! parle ! Caparrosa, fit-on de toutes parts.

Bobazon avait déjà la bouche pleine, mais il ne perdait pas une parole de tout ce qui se disait autour de lui. Comme il vit que Caparrosa fixait sur lui ses regards défiants, il lui adressa un sourire amical, sans discontinuer le zélé travail de ses mâchoires.

Caparrosa ne fut point désarmé.

– Nous ne connaissons pas celui-ci, dit-il entre haut et bas.

– Celui-ci te connaît, mon fils, répliqua Bobazon doucement ! celui-ci pourrait te dire combien de réaux tu as reçus ce matin, dans la salle basse de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

– Un espion ! gronda le jeune gueux qui fronça le sourcil, tandis que l'assistance devenait attentive.

– Non pas ! mais un gaillard qui en sait plus long que toi, mon fils, et qui pourrait gagner le pain de ses vieux jours à révéler seulement ce qu'il a pu apprendre par hasard. Tu parlais du comte-duc… pourrais-tu dire où est présentement sa fille ?

– Sa fille ! répéta Caparrosa.

– Bien, bien, mon garçon ! Je vois que tu n'es pas ferré sur les événements du jour. Va à l'école si tu veux : les petits enfants t'apprendront la devise qui est autour de l'écu aux trois éperons d'or.

On échangea des regards tout autour de la table. Nous connaissons déjà l'art que possédait Bobazon de parler les langues qui lui étaient inconnues. Il tirait parti de tout.

– Le fait est, dit Raspadillo, que la fille unique du comte-duc a été enlevée aujourd'hui, à l'heure de la sieste, dans la propre litière de son père, portée par deux gitanos que nous connaissons tous : Ismaël et Soliman.

– Pour le compte de qui, mon frère ? reprit Bobazon avec triomphe. Si j'étais un espion, comme le dit ce joli garçon que je porterais à bout de bras autour des remparts de la ville, combien penses tu que le saint-office me payerait ma journée ? Et le ministre combien ? Ah ! ah ! vous ne voulez pas parler devant moi ! On conte chez nous l'histoire de cette chandelle qui se cacha sous l'éteignoir, par crainte de la jalousie du soleil. Est-ce le sou de cuivre qui a peur d'être volé par la pièce d'or ? Je mange et je bois, mes frères. A bon entendeur, salut !

Ai-je l'air d'un homme qui tombe de la lune ? Vous avez un chef, quelqu'un d'entre vous a dit cela. Moi, j'ajoute : Votre chef a peut-être des serviteurs.

– C'est l'homme du saint Esteban ! murmura le sage Picaros, qui prit aussitôt une tenue respectueuse.

Le mot courut de bouche en bouche, Gabacho secoua la tête et grommela entre ses dents :

– Je ne l'ai pourtant pas vu à la maison de Pilate.

Bobazon remit de nouvelles provisions sur son assiette, après quoi il but un large coup.

– On vous prie de parler, l'ami, poursuivit-il en s'adressant à Caparrosa d'un ton péremptoire.

– Vous-même, répliqua celui-ci, n'avez-vous rien à nous dire de la part de celui que vous servez ?

– Oh ! oh ! se récria Bobazon, qui eut un rire mystérieux, je sers quelqu'un à ce qu'il paraît. Qui dit maître dit libre, ou je ne sais plus causer en espagnol. S'il se cache, c'est qu'il ne veut pas qu'on le voie. Buvez, mes frères !

Il mettait à profit, avec une adresse infinie, toutes les paroles, tous les demi-mots qu'il avait pu saisir à la volée depuis son entrée dans l'enceinte de la Grandesse.

– Eloignez les enfants et les femmes ! commanda Caparrosa.

– Mille onces d'or à qui retrouvera la fille de Guzman, qui est perdue, put dire Maravedi avant d'être poussé hors du Gaspacho ; on crie cela autour de l'Alcazar !

Toutes les femmes s'approchent dès qu'on parle de les éloigner. Elles arrivèrent autour de la table comme un flux.

Il y eut bataille. On ne peut pas dire que la force resta du côté de la barbe, car ici la barbe appartenait aux deux sexes, mais ces dames, violemment refoulées, allèrent maudire et danser ailleurs. Quand l'aristocratie de la gueuserie fut isolée suffisamment, Caparrosa reprit avec gravité :

– Qui que vous soyez, mon frère, expliquez-vous ; nous vous écoutons.

Il n'y avait pas là une paire d'oreille qui ne fût avidement ouverte.

Bobazon eut pour la seconde fois son sourire énigmatique et moqueur.

– Mille onces d'or, commença-t-il en baissant la voix, à qui retrouvera la fille de Guzman, qui est perdue. On crie cela autour de l'Alcazar. Si je voulais…

– Si vous vouliez… fit Caparrosa, dont l'œil cave lança un éclair.

Et tous se dirent les uns aux autres :

– S'il voulait…

Ceux-là sont crédules entre tous qui vivent de supercherie et de mensonges.

Bobazon laissa la cupidité passionnée se peindre sur tous les visages, puis il reprit en baissant la voix, comme s'il eût parlé seulement pour lui-même :

– Mais l'arrêt prononcé doit s'accomplir !

– Quel arrêt ? murmura-t-on autour de la table.

En vérité, ils n'osaient plus interroger tout haut. Ce nouveau venu dépassait les assistants de toute la tête.

Il fit mine de chasser tout à coup son rêve, et reprit :

– Elle est noire, n'est-ce pas, la litière de Son Excellence le comte-duc ?

– Toute noire ?

– Je suis étranger, mes frères… Il m'est permis de demander si, dans Séville, les ministres du roi ont coutume de se faire porter par des jeunes filles ?

– Il sait tout ! gronda Caparrosa.

– Il sait ce que vous ne savez pas, mes frères. Les morts vont et viennent dans votre ville. Avant de servir à l'enlèvement de la fille de Guzman, la litière de Guzman a porté un fantôme. J'ai vu deux anges aux longs cheveux tenir les brancards, et j'ai vu la face livide du spectre.

– C'était enfin un corps mort que la litière contenait quand elle est rentrée à l'Alcazar, murmura Caparrosa… Il sait tout !

– J'étais présent, ajouta Gengibre : le corps du pauvre Echadiz, qui fut pendu, voilà quatre jours, pour avoir mal parlé du comte-duc.

– Et que diable tout cela veut-il dire ? s'écria Nestor Picaros, perdant plante et patience au milieu de ce bourbier d'énigmes.

– Cela veut dire, répliqua un nouvel arrivant, Mazapan le paralytique qui accourait à grands pas incertains et avinés, cela veut dire qu'Esteban d'Antequerre a enfin découvert le vrai nom de sa noble famille. Il avait été enlevé par des pirates de Tanger dans sa toute petite enfance, un jour qu'il jouait à la fossette sur le bord de la mer, de l'autre côté de Xerez… Demandez à cet ivrogne de Gabacho, qui vient de déjeuner avec moi à la table du duc de Medina-Celi !

– Ce malheureux est ivre ? dit Caparrosa avec dédain.

Bobazon était déjà tout oreilles.

– Toi, Mazapan ! fit-on de toutes parts, tu as déjà déjeuné à la table du bon duc ?

– Et toi aussi, Gabacho ?

– Ce n'est pas moi qui ai trahi le secret, prononça ce dernier avec gravité. Pensez-vous qu'un homme tel que moi soit déplacé à la table d'un grand d'Espagne ?

Mazapan saisit le flacon.

– Voilà un duc ! balbutia-t-il ; il m'a demandé des nouvelles de l'infante.

L'infante était la Brigida de Mazapan.

– Et quel vin ! reprit le faux aveugle avec attendrissement. Il a demandé aussi des nouvelles de Brigida… où est-elle la Brigida ? Ce n'est pas moi qui ai trahi le secret !

Il voulut boire, mais il avait trop bien employé son temps, sa main lâcha son verre ; Mazapan le poussa rudement et l'envoya

dormir sous la table. Il prit sa place ; avant de s'endormir lui-même du lourd sommeil de l'ivresse, il dit avec emphase :

– Soyons discrets, cela vaut de l'or. Le duc de Medina-Celi est Esteban d'Antequerre.

q

Chapitre 8 AUX ARMES !

Bobazon ne connaissait ni le duc de Medina-Celi ni Esteban d'Antequerre ; Bobazon était tout uniment un fils obéissant, qui suivait les conseils de son père.

Il marchait avec un sang-froid héroïque dans ce sentier tout semé de broussailles où le hasard l'avait jeté. Il écoutait, il observait, il plaidait le faux pour savoir le vrai, selon l'expression proverbiale. Il tâchait, en un mot, de savoir pour vendre de suite sa science. Sa vocation, nous l'avons dit, était de battre monnaie par tous moyens et à tous prix.

La conspiration se promenait aujourd'hui dans Séville à visage découvert. Dix fois, depuis le matin, Bobazon l'avait rencontrée. Son tort était de penser qu'on pût gagner de l'argent à vendre une conspiration si naïve et si bonne fille.

Son tort était de ne point savoir que, derrière ces conspirations qui passaient, il y a presque toujours d'autres conspirations, – les vraies, – marchant dans l'ombre, celles-là, résolues, voilées, muettes.

Nous le trouvons déjà bien assez habile pour un balourd du fin fond de l'Estramadure. Laissons-le se faire aux bonnes habitudes des villes, et sans doute il acquerra de l'usage.

Sa force était dans son imperturbable faculté de mentir. Parmi les honnêtes gens, la franchise est la meilleure et la plus sûre de toutes les diplomaties. A Séville, sous Philippe le Grand, chez les gueux et aussi ailleurs, le mensonge était une valeur.

Bobazon trompait par instinct, comme les autres boivent, mangent ou respirent ; il ajoutait à ce talent naturel la bonne et belle pesanteur, la gaucherie, la simplicité de cet âge d'or qui continue de florir dans les campagnes : il couronnait le tout par un égoïsme villageois robuste, ample, épais, c'était un gaillard bien armé.

L'assemblée des gueux était montée à un certain diapason. Il y avait agitation parmi les hôtes de la Grandesse, d'ordinaire si paisibles et si prudents. Bien des dames-jeannes avaient été vidées. Depuis quelques semaines, d'ailleurs, le vent soufflait aux aventures. Nous avons vu, sur le parvis de Saint-Ildefonse, l'élite de la confrérie barrer le passage aux alguazils et protéger la fuite de Mendoze conduit par le marquis de Pescaire.

Le grand Gafedado eût blâmé cela.

Il est certain, en outre, que, depuis la veille, Séville tout entière était dans un courant de bizarres événements. Les nouvelles les plus incroyables allaient et venaient ; le pouls de la cité battait la fièvre.

Les gueux participaient à ce trouble de la santé politique ; ils avaient de plus leur fièvre particulière : la menace d'expulsion

suspendue sur leurs têtes et leurs franchises abolies ; ce n'était pas l'envie de se révolter qui leur manquait ; ils eussent voulu seulement se révolter à couvert et faire une guerre où l'on ne fût point obligé de se battre.

Malgré leur excitation et malgré l'habitude qu'ils prenaient, bien malgré eux, de ne plus s'étonner de rien, les paroles de Mazapan produisirent sur eux un effet extraordinaire.

– Le duc de Medina-Celi est Esteban d'Antequerre ! avait dit le paralytique.

Chacun savait que Mazapan, Gabacho et d'autres qui n'étaient point encore revenus avaient été mandés, ce matin, dans la maison de Pilate.

– O mes frères ! s'écria le premier Picaros ; dans tout le cours de ma longue carrière, je n'ai rien vu de pareil.

– Que croire ?... commença Caparrosa.

Notre Bobazon l'interrompit d'un geste fier, et dit avec son sourire le plus important :

– Vous aurez bien d'autres surprises avant qu'il soit peu, mes maîtres... Moi, je savais cela depuis longtemps... Mangez et buvez : nul ne peut dire si nous ne faisons pas ici notre dernier repas.

Escaramujo commençait à prendre de l'orgueil en songeant que ce remarquable personnage était son pays et son cousin. Du reste, Bobazon prêchait d'exemple. Il avalait les morceaux en double et caressait à chaque instant son verre.

Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude, il sentait parfaitement qu'autour de lui s'agitaient des menaces dont il n'avait point le secret, mais la position qu'il prenait le mettait à l'abri des vulgaires surveillances, et il espérait, en payant d'effronterie, franchir aisément la barrière qui le séparait de la liberté.

– Si Medina-Celi est Esteban d'Antequerre, reprit-il la bouche pleine, Esteban d'Antequerre est Medina-Celi… comprenez-vous cela ?

– Pas le moins du monde, répliqua Picaros, ou que le ciel me punisse !

– C'est pourtant bien simple, fit Escaramujo qui éprouvait le besoin de soutenir son illustre parent à tout hasard.

Bobazon le regarda en face et dit gravement :

– Si tu comprends, parle, je te le permets.

Escaramujo, confus et pris à l'improviste, balbutia quelques mots inintelligibles.

– Apprends à respecter ceux qui sont au-dessus de toi, lui dit Bobazon avec sévérité. – Qui d'entre vous a vu le Saint-Esteban ?

Tous nos gueux du parvis Saint-Ildefonse répondirent par l'affirmative. Ils l'avaient escorté la veille au soir, en grande pompe, depuis la place de Jérusalem jusqu'à l'Eldorado. Ils l'avaient installé dans la maison du roi, avec tous les honneurs dus à sa haute dignité.

– Quels ordres vous a-t-il donnés ? demanda encore Bobazon.

– Ordre de chercher partout dans Séville, répliquèrent en même temps Raspadillo et Moscatel, un jeune gentilhomme du nom de Ramire de Mendoze.

Bobazon contint un mouvement de surprise. Pour lui, l'énigme se compliquait.

– J'ai eu ce Ramire de Mendoze à mon service, dit-il cependant sans rien perdre de son assurance ; le saint Esteban savait-il que les munitions de guerre sont à la barbacane ?

– Silence ! fit Caparrosa effrayé.

– La paix, toi-même, jeune homme !… Il est enfin temps que nos frères soient instruits de ce qui les regarde.

Il y eut un grand tumulte autour de la table, les gueux voulaient savoir. Un autre tumulte sembla répondre du dehors, au moment précis où notre Bobazon eût été fort embarrassé pour compléter ses révélations. La foule qui remplissait le puchero s'agita soudain en tous sens, les bannières balancées flottèrent, tandis qu'un cri unanime montait vers le ciel.

– Au saint Esteban ! au saint Esteban !

Le jour allait baissant. La masure qui portait le nom de Maison du Roi venait de s'illuminer, annonçant ainsi, nous ne dirons pas le retour, mais la présence du lama de la gueuserie. De même que personne ne l'avait vu sortir, nul ne pouvait affirmer qu'il était rentré : sa demeure donnait signe de vie, et cela suffisait pour que la ferveur de ses sujets éclatât en bravos et en acclamations de toute sorte.

La foule se porta immédiatement vers cet alcazar vermoulu, tandis que l'aréopage du Gaspacho entourait notre Bobazon et le sommait de compléter ses révélations. Mais il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'astuce, les diversions lui tombaient, Dieu merci ! de toutes parts.

Une fanfare, sonnée par des trompettes, retentit avec fracas du côté de l'ancien pont-levis et domina du premier coup les clameurs de la foule.

En même temps un bruit sourd et lointain arriva de la ville. Ce n'était pas le tonnerre, car les étoiles commençaient à briller sur toute l'étendue du ciel pur.

– On se bat déjà ! murmura Caparrosa tout blême.

– Des décharges de mousqueterie ! ajouta Domingo qui avait été soldat.

Bobazon se sentit venir la chair de poule. On naît diplomate. La guerre n'était point son fait.

– O mes amis ! s'écria d'un ton dolent le centenaire Picaros, avons-nous vu le dernier de notre confrérie ?

Quelques-uns appelèrent aux armes d'une voix tremblante.

La fanfare prolongeait ses notes batailleuses. On voyait briller le cuivre des clairons à la lueur de six torches qui précédaient une troupe de soldats de la garde. Derrière les soldats, une nuée noire d'alguazils se montrait.

Rendons justice aux alguazils : ces fonctionnaires ne semblaient pas beaucoup plus rassurés que les gueux.

Bobazon tremblait, il est vrai, mais il était de ceux qui gardent leur présence d'esprit dans la peur. Depuis le commencement de la bagarre il avait l'œil au guet, cherchant un trou où se cacher. En cherchant il put voir quelque chose d'étrange. Un élément nouveau s'introduisait peu à peu dans la cohue épouvantable des mendiants de Séville. Cela se faisait sans bruit, et les membres de la confrérie eux-mêmes ne s'en doutaient point, occupés qu'ils étaient de leurs terreurs.

Les nouveaux venus étaient généralement des gens de forte taille, portant feutres rabattus et vastes manteaux. Ils allaient par groupes de trois à quatre. Partout où ces groupes passaient, les lumières s'éteignaient. Ils arrivaient de différents côtés et se massaient à mesure aux quatre angles du hangar.

Les soldats du roi s'arrêtèrent à une vingtaine de pas du Gaspacho. On vit les alguazils déborder à droite et à gauche, puis la colonne s'ouvrit, livrant passage à un homme à cheval, revêtu du costume des magistrats de l'audience andalouse.

La lumière des torches, qui seule désormais éclairait la place, frappait d'aplomb sa face jaune et bilieuse.

La physionomie de cet homme rentrait dans le caractère général que nous avons essayé de faire ressortir. Cet homme avait peur.

Il était connu, car son nom, répété à voix basse, fit le tour de la place.

– L'oïdor Pedro Gil ! murmura le premier, Caparrosa stupéfait.

– L'ancien intendant de Medina-Celi !

– L'âme damnée du comte-duc.

Les trompettes firent silence.

Un second cavalier, qui portait sur son pourpoint noir une écharpe rouge et or, fit caracoler sa monture et vint se placer au devant de Pedro Gil.

– Edit royal ! prononça-t-il d'une belle voix de basse-taille, en agitant au-dessus de sa tête un parchemin auquel pendaient des lacs de soie.

– Oh ! oh ! cria Maravedi, et ce fut la première parole de résistance, voici le gros boucher Trasdoblo devenu héraut de Sa Majesté ! Dépèce-nous l'édit royal, maître tueur de moutons !

Quelques rires timides s'élevèrent, poussés par des enfants et des femmes. Les hommes n'étaient point en humeur de plaisanter.

– « Au nom du roi ! mugit Trasdoblo sur un signe de l'oïdor, – considérant que les mendiants, vagabonds des deux sexes, gens sans aveu, non soumis à l'impôt, bouches inutiles et fainéants de toute sorte, réunis en association, sous le nom de gueux de la confrérie andalouse, se seraient portés hier à des actes de rébellion contre notre autorité royale, brisant des poteaux à nos armes et souillant de boue les pancartes revêtues de notre souverain sceau ;

« Considérant que ladite association, tolérée trop longtemps par notre clémence, accueillait ainsi par un séditieux mépris un acte de miséricordieuse longanimité ;

« Par l'avis de nos conseillers ordinaires et sous l'approbation des membres du très saint-office :

« Ordonnons auxdits mendiants, vagabonds, etc., se donnant à eux-mêmes la qualification de gueux, à leurs femmes, à leurs enfants et généralement à tous ceux qui, vivant de l'aumône, ne pourront pas justifier d'une incapacité réelle et radicale de faire usage de leurs corps pour un travail utile, de vider, dans les six heures qui suivront la proclamation du présent édit, les lieux par eux occupés dans l'enceinte de notre cité très loyale et très héroïne… »

Un violent murmure interrompit ici le héraut Trasdoblo, Bobazon, profitant de ce mouvement, se glissa prestement vers la force armée, afin d'offrir ses loyaux services à l'autorité.

Pedro Gil commanda aux clairons de sonner une fanfare ; mais au moment où ses hommes approchaient leurs instruments de leurs lèvres, une fusillade vive et bien nourrie retentit aux portes mêmes de l'Eldorado.

– O mes amis ! s'écria Picaros, on veut nous exterminer !

– Nobles seigneurs ! fit Bobazon, qui étendit ses deux bras vers l'oïdor, je ne suis pas avec ces misérables… ils m'avaient privé traîtreusement de ma liberté !

– Un coup d'espingole à cet audacieux bandit ! ordonna Pedro Gil, croyant à une attaque.

Le soldat qui était le plus proche de lui obéit et mit en joue. Bobazon tomba aussitôt foudroyé, non par l'explosion de l'arme à feu, mais par la frayeur.

Le coup partit cependant. Les balles du tromblon se dispersant en éventail, frappèrent ça et là quelques victimes. Une lueur s'alluma dans la nuit ; un coup de mousquet sembla faire écho à l'espingole, et le soldat roide mort aux pieds de Pedro Gil. En même temps, un concert d'effroyables clameurs, mêlées d'explosions et de bruits de ferraille, se fit entendre à la fois vers la ruelle par où Bobazon avait pénétré dans la Grandesse et vers l'ancien pont-levis qui avait livré passage à Pedro Gil. C'était un luxe de cliquetis comme cela se fait au théâtre, pour figurer une bataille.

Et de toutes parts on criait maintenant :

– Aux armes ! aux armes !

Il y avait, en vérité, des gueux que tout ce fracas et toute cette fumée de poudre avaient émoustillés. Raspadillo brandissait un broc vide en poussant par habitude les cris inarticulés qui composaient son rôle muet.

Domingo avait trouvé une épée : don Manoël Palabras, drapé dans sa souquenille, prenait tour à tour les plus nobles poses et prononçait des discours qui n'étaient pas entendus. Il parlait de mourir en gentilhomme, comme il avait vécu.

Maravedi, Barbilia, Conejo et les autres enfants, braves comme l'ignorance du danger, se faisaient arme de tout et harcelaient déjà les soldats. Les femmes, plus vaillantes encore que les enfants, se massaient au premier rang, défiant et insultant les envahisseurs de leurs foyers.

Les hommes à chapeaux rabattus et à longs manteaux bruns se tenaient immobiles et silencieux.

– Victoire ! criait-on du côté de la ruelle ; à mort le comte-duc !

Du côté du pont-levis :

– La ville est à nous ; les fueros et la reine !

Auprès de l'oïdor Pedro Gil se tenait un soldat de haute taille, dont le feutre à plume noire encadrait un pâle et sévère visage. Depuis le moment où la fanfare avait éclaté pour la première fois, celui-là n'avait pas prononcé une parole. Vous eussiez dit une statue, sans le rayon de feu qui luisait dans son œil. Une barbe longue et noire, où la lueur des torches éclairait quelques poils blancs, couvrait le bas de sa figure. Quand les cris de « vive la reine ! » commencèrent à se faire entendre, ce soldat eut un sourire.

– Regagnons la porte, dit Pedro Gil ; haut les torches ! notre besogne est finie.

– Je crois plutôt qu'elle commence, ami oïdor, murmura le soldat.

Un flot tumultueux se pressait, en effet, entre le Gaspacho et le pont-levis.

– Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ! grommela l'oïdor, dont les regards cherchaient à percer l'obscurité ; je ne vois ici personne des nôtres.

– Holà ! les gueux ! cria un grand gaillard vêtu théâtralement, et qui, sortant des rangs de la foule, s'élança d'un bond jusque sur la table, des mousquets, des espingoles ! j'ai derrière moi

douze cents bons garçons qui suivront leur Cuchillo jusqu'à la mort !

– Vive Cuchillo ! vive notre Cuchillo ! clama la cohue.

– Bien, mes amis ! bien, mes enfants ! Si je voulais, ils feraient de moi un roi d'Espagne.

– Veux-tu être roi, Cuchillo ?

– Non, mes mignons, j'aime mieux mon métier... Vive le roi Philippe ! A bas son ministre ! qui a voulu me chasser de Séville, moi, l'amour des braves Andalous.

– Vive le roi ! A bas le ministre !

Cette autre foule qui arrivait par la ruelle, du côté de l'hôpital, était maintenant en vue. Elle se composait de gitanos en guenilles, de pêcheurs, de portefaix qui se ruaient, criant :

– Bragance ! Sandoval ! La reine !

– Nous avons bu l'argent de France et d'Angleterre !

– A mort les perroquets du roi !

– Les fueros ! A l'Alcazar ! nous partagerons le trésor royal !

Bobazon se rapprocha instinctivement de celui qui avait émis cette idée ingénieuse.

– Par mon patron ! l'ami, dit-il ; tu es un bon Espagnol ; je m'attache à ta fortune !

Le portefaix à qui Bobazon s'était adressé lui serra la main de confiance.

– Est-ce que tu sais pourquoi nous sommes ici, toi, pataud ? lui demanda-t-il.

Mais un tapage assourdissant se fit :

– Trahison ! trahison !

– Les miquelets entourent la Grandesse.

– On nous a pris ici comme dans une souricière !

– Des armes ! des armes !

L'accompagnement de ce tumulte consistait en de sourdes rumeurs qui allaient et venaient, coupées par de lointaines détonations.

On se battait, mais où ? mais qui ? mais quel était le but de cette révolte ? ses chefs, ses soldats ?

En France, le cardinal Richelieu repoussait énergiquement toute solidarité avec les rebelles catalans qui formaient le noyau des ennemis domestiques du gouvernement de Philippe IV ; en Angleterre, le duc de Buckingham désavouait les prétendus agents qui attisaient, à l'aide de belles et bonnes guinées, les discordes de la péninsule ; en Portugal, Jean de Bragance, roi chevaleresque et conquérant de sa couronne, eût dédaigné assurément de semblables menées.

En Espagne, enfin, les Sandoval, éloignés de tout courant politique, vivaient dans une retraite absolue ; la reine Elisabeth de France, consolée des enfantines infidélités de son seigneur et maître, ne songeait point, nous l'affirmons, à élever drapeau contre drapeau.

Le peuple… on peut dire qu'en Espagne surtout le peuple n'était pas né aux passions de la vie politique. Le mot révolution ne s'appliquait qu'aux curiosités de l'histoire grecque ou romaine. Le peuple ne savait ni ne voulait.

Il n'y avait donc point de prétendant ; ni prétendant en chair et en os, ni peuple qui eût la volonté de s'affranchir.

Chose bizarre ! à toute révolution il faut cependant un drapeau.

Chose grave ; à cette échauffourée peut-être ne manquait-il qu'un drapeau pour devenir un ouragan politique, renversement, cataclysme.

Nous savons d'avance le secret de la comédie. Nous savons que tout un écheveau d'intrigues personnelles, aveugles, puériles, grossièrement ineptes, effrontément égoïstes, étendait son réseau sur ce pays novice et vierge encore de toute résistance.

Nous savons que l'étranger travaillait la passion publique à l'aide d'agents de bas ordre, faciles à désavouer dans l'occasion ; nous savons que les haines de cour étaient violemment excitées, et qu'il y avait sous jeu de ces bonnes vengeances castillanes, patientes, sauvages, implacables et insatiables.

Nous savons, en outre, que le ministre était abhorré universellement, et qu'il avait pour système de ne reculer devant rien pour se maintenir au pouvoir.

Peut-être n'était-il pas inutile de remettre le lecteur en présence de ces faits pour qu'il pût comprendre le mécanisme de cette bagarre, où tout est en dehors de nos mœurs, où rien ne s'explique par des motifs ou des passions qui soient nôtres.

Toute cette foule composée d'éléments hétérogènes, venait là poussée par des colères légitimes, mais aveugles. Le levain des mauvais conseils fermentait ; l'or travaillait ; les mesures perfides, prises par le comte-duc à l'instigation de Moghrab, étaient tombées comme un flot d'huile sur un incendie allumé déjà.

De toutes parts les récriminations se croisaient : l'impôt augmenté, les lieux de plaisir fermés, les tréteaux abattus, les gueux chassés de leur capitale, n'était-ce pas assez pour chauffer l'émotion générale jusqu'au transport ?

Séville, en ce moment, ne songeait plus au titre de cité très loyale qui la rendait jadis si fière ; son peuple et ses bourgeois dansaient à l'envi le branle tumultueux de l'émeute.

Le comte-duc triomphait, dès le début, de cette foule qui poussait contre lui des cris de mort.

Il y avait déjà du sang dans la poussière, mais ce sang inerte ne criait pas vengeance. Aucune solidarité n'existait entre ces hurleurs qui brandissaient leurs armes ou enrouaient seulement leurs larynx comme on fait un métier. Les blessés se plaignaient sans écho ; les morts, car deux ou trois morts étaient couchés ça et là dans la poudre du Puchero, n'excitaient aucun souci.

Le sentiment général était une excitation curieuse et fiévreuse. On ne savait quoi.

Cette attente et cette curiosité dominaient en ce moment la terreur même de nos gueux. Ils reprenaient courage et montaient sur les bancs afin de voir. C'aurait pu être une armée par le nombre et par la force, ce n'était qu'un troupeau.

A voir la multitude de têtes qui se montraient successivement, sortant de dessous les tables, on pouvait mesurer la valeur morale de cette cohorte où les femmes seules et les enfants avaient bravé la bourrasque à visages découverts.

Les gens du roi, conduits par l'oïdor Pedro Gil, n'essayaient point de se dégager, bien qu'une double et formidable masse les séparât des deux issues : c'étaient tous de vieux soldats mercenaires à tournures de bandits. En faisant usage de leurs armes, ils auraient opéré une trouée en un clin d'œil.

Mais de même que l'émeute n'attaquait point, se bornait à pousser des cris épouvantables et à décharger çà et là quelque vieille espingole en l'air, de même aussi le seigneur Pedro Gil ne semblait point disposé à se mettre en défense.

Des deux parts on avait fait son devoir : c'était besogne accomplie ; il ne restait plus qu'à se croiser les bras.

Tout à coup, les diverses couches amies ou ennemies qui composaient la cohue se prirent à osciller comme une mer. Quatre énormes charrettes venaient d'entrer dans le Puchero par l'ancien pont-levis. Elles étaient conduites par des paysans à la mine sombre, des femmes déguisées en villageois. En apparence, elles ne contenaient que de la paille, mais personne n'y fut trompé, car le pillage commença aussitôt.

Cuchillo, agile comme un tigre, s'élança d'un bond sur la roue de la première charrette et en atteignit le sommet. En un clin d'œil les bottes de paille furent dispersées, laissant à découvert l'acier des mousquets et des tromblons.

– Approchez, Andalous libres et vaillants ! s'écria-t-il : voici de quoi conquérir toutes les Espagnes !... Qui veut être armé chevalier de la main de Cuchillo, le brave des braves ?

– Moi, moi, moi ! répliquèrent mille voix.

Pedro Gil se tourna, plus pâle qu'un mort, vers ce soldat à la taille héroïque qui était derrière lui.

– Moghrab ! murmura-t-il, est ce toi qui as fait cela ?

– Oui, répondit le soldat.

– Pour qui donc travailles-tu ?

– Laissez faire, prononça froidement l'africain, dont le geste péremptoire annonça qu'il ne donnerait pas d'autre explication.

– Si tu m'as entraîné dans un guet-apens, gronda Pedro Gil, malheur à toi ! Clairons, sonnez ! il est temps de faire retraite.

Moghrab croisa ses bras sur sa poitrine. Il regardait d'un air à la fois curieux et calme le pillage des armes.

– Ces ours vont-ils mordre quand ils se sentiront des dents ? fit-il en se parlant à lui-même.

Sa main levée arrêta les clairons qui allaient exécuter l'ordre de l'oïdor.

– Attendez ! dit-il en s'adressant à ce dernier, dont la terreur arrivait à son comble, nous jouons ici la grande partie... Votre main tremble, c'est à moi de tenir le jeu !

L'aspect de la foule avait changé ; les craintes de l'oïdor n'étaient point chimériques. Au milieu des incidents grotesques

qui marquaient la distribution des armes, on sentait poindre dans cette populace je ne sais quel sentiment de virilité.

L'arme fait l'homme souvent, comme l'habit fait le moine, en dépit du proverbe. Ces cliquetis de fer qui grinçaient parmi les rires et les huées faisaient vibrer dans ces poitrines des fibres inconnues. Ce n'était pas encore du courage, c'était déjà de la férocité. Pêcheurs, portefaix, gitanos étaient travaillés depuis longtemps déjà par une sourde propagande, depuis si longtemps que d'elle on ne prenait au sérieux que ses réaux.

Tous ces pauvres gens, qu'ils travaillassent un petit peu pour vivre ou qu'ils se livrassent à quelqu'une de ces mille industries, espagnoles par essence, qui résolvent le problème de la végétation humaine dans l'oisiveté parfaite, pouvaient être considérés comme ayant atteint la suprême période de la démoralisation politique.

Rien n'avait pu tendre en eux la corde du patriotisme. Ils ne savaient pas ; nul précèdent ne leur avait fait une expérience. Ils allaient à l'aveugle, croyant jouer ceux qui les payaient.

Les clameurs se faisaient plus mâles. Cuchillo, avec sa taille d'athlète, semblait un demi-dieu, à la lueur des torches. Par saint Jacques ! ceci n'est pas plus extraordinaire que bien d'autres choses : ce Cuchillo eût fait un beau roi d'Espagne !

Et nos gueux ! ces proscrits qu'on venait de chasser de Séville, ces poltrons fieffés à qui le son des trompettes faisait venir la chair de poule, il fallait les voir se draper dans leurs guenilles et s'essayer de bonne foi aux plaisirs de la rodomontade ! Ils avaient cru les mousquets plus lourds à porter que cela, ils se voyaient

trois ou quatre mille vagabonds contre une cinquantaine de miquelets.

Chacun d'eux se disait : On pourra toujours se mettre derrière quelqu'un. Dans certains cas, c'est là le courage.

Escaramujo avait un mousquet ; la Brigida le regardait d'un air attendri. Caparrosa avait une espingole. La plus barbue de toutes les nymphes de la Grandesse, une Galicienne connue sous le nom de l'Infante, et qui avait l'honneur d'être l'épouse légitime de Mazapan, protégeait depuis six mois la faiblesse de Caparrosa. La forte Brigida n'était qu'une caillette auprès de l'Infante. L'Infante eut des larmes dans les yeux en voyant son favori, malgré son sexe et sa jeunesse, supporter le poids d'une arme si lourde.

– Je te ferai un rempart de mon corps ! lui dit-elle.

Gabacho, réveillé, Mazapan, dégrisé, faisaient l'exercice ; Picaros, en dépit de son grand âge, secouait un tromblon de taille colossale. Don Manoël Palabras n'avait qu'un pistolet, mais son ami Gingibre manœuvrait une arquebuse à fourche qui semblait un canon de rempart.

Bobazon s'était fait distributeur de tonnerres. Sa politique consistait à se mettre sans cesse en avant pour arriver le premier aux portes par où l'on peut sortir. Après avoir offert franchement ses services à l'autorité, il servait la révolte du meilleur de son cœur. Cuchillo l'avait déjà distingué dans la foule et lui adressait de temps en temps d'amicales félicitations.

– Holà ! Domingo ! beau blond, dit Cuchillo en sautant bas de la charrette, où il ne restait plus rien que de la paille, tu dois être le palefrenier du roi des gueux ! Amène moi un cheval ! je veux

monter un superbe coursier pour mener tous ces braves soldats à la victoire !

– Je suis un homme libre, toréador, répondit le nègre, et non pas un histrion tel que toi !

– Pas de querelle, ô mes enfants ! conseilla Picaros.

– Micaja est digne d'être montée par un connétable, s'écria Bobazon, et Pepino vaut mieux encore que Micaja !... Noble Cuchillo, je les ai amenés tous deux de l'Estramadure, et je vous les offre de grand cœur !

– Tu nous les as vendus, estremeno ! acclamèrent les gueux.

– En ces circonstances solennelles, répliqua Bobazon, le bien de chacun est à tous... Tenez, général.

– Il offrait déjà la bride de Pepino au toréador, ajoutant à part lui :

– Si les gens du roi reprennent le dessus, je dirai : « Voyez quelle bête fourbue et boiteuse j'avais fournie à ce brigand, afin qu'il se cassât le cou ! »

– Vive Cuchillo ! hurla un cœur formidable, dès que la tête du toréador parut au-dessus de la foule. Il se pavana un instant sur sa monture, heureux et glorieux comme tous les comédiens qui parviennent à jouer un bout de rôle hors du théâtre ; puis, enflant sa voix, il commanda :

– En bataille, sur deux lignes ! Les pécheurs et les portefaix au premier rang ! les gueux ensuite ! le reste à l'arrière-garde !

– Vive Cuchillo ! clama la cohue.

Bobazon enfourcha gaillardement Micaja. Il s'était donné à lui-même un brevet d'aide de camp aussi valable que celui de son général en chef.

Celui-ci était serré de près par son armée enthousiaste.

Il avait un terrible succès. L'énorme Infante l'admirait ; oubliait pour lui Escaramujo.

La plus belle moitié de la corporation des gueux partageait les impressions de ces deux fortes femmes. Les hommes, battaient des mains, criant victoire par avance, et les enfants poussaient d'aigres clameurs.

Au commandement de : En avant ! marche ! lancé par Cuchillo et répété officieusement par Bobazon, toute cette masse hétéroclite se prit à moutonner comme une mer agitée. Le général, emporté par le flot, avait grand'peine à garder les arçons. Tout le monde se précipitait à la fois vers l'ancien pont-levis, qui était l'issue la plus large.

– Où allez-vous ? demanda tout à coup une voix métallique et vibrante qui domina le tumulte comme un son de cor.

Chacun s'arrêta court, car personne ne s'était adressé cette question. Cuchillo lui-même tourna sa belle tête insolente vers l'endroit d'où la voix était partie. Il aperçut le groupe des gens du roi, auxquels, en vérité, il ne songeait déjà plus.

– Parbleu ! s'écria-t-il, nous allions oublier cette séquelle !

Ces personnages à longs manteaux bruns, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, formaient maintenant un groupe serré derrière les soldats. Ils étaient toujours immobiles et muets. Ils

reculèrent de quelques pas, en voyant Cuchillo piquer droit à l'escorte de l'oïdor.

Celui-ci, plus mort que vif, balbutiait :

– Qu'as-tu fait, Moghrab ? imprudent ou traître, tu as attiré sur nous la colère de ces sauvages !

Moghrab, puisque c'était lui, sous ce costume de miquelet qui faisait ressortir les robustes beautés de sa stature, se plaça sans mot dire au-devant de l'escorte. Cuchillo arrivait, souriant, mais le sabre levé.

– Allons ! gueux, mes amis, disait-il ; ceux-ci étaient venus pour vous chasser de chez vous… je vous les donne.

– Seigneur Cuchillo, fit Pedro Gil qui tira son épée d'une main mal assurée, ne me reconnaissez-vous point ?

– Je te connais pour un coquin, oïdor ! répliqua le coureur de taureaux ; pour un espion adroit, pour un menteur effronté ! Sus ! les gueux !… Je vais frapper le premier coup !

Il brandit son sabre. Moghrab fit un pas et le prit par la jambe. D'un geste violent il le jeta à bas de son cheval.

– A mort ! à mort ! vociféra la foule.

Cuchillo se releva furieux et revint d'un bond sur le prétendu soldat, qui ne prit pas même la peine de dégainer. Il évita le choc du toréador, et l'envoya rouler à dix pas dans la poussière.

Bobazon crut devoir aussitôt vider les étriers. Il ne lui plaisait plus de rester en vue, du moment que les cartes se brouillaient ainsi.

– A mort ! à mort ! répétait la cohue, qui avait ouvert un large cercle autour du soldat.

Celui-ci repoussa Pedro Gil, qui cherchait à le retenir en lui disant à l'oreille :

– Moghrab ! Moghrab ! ne les irrite pas !

Il vint se poser au milieu du cercle.

– Or çà, grotesques, reprit-il de cette voix sonore et tranchante qui se faisait entendre par dessus tous les bruits, quelle comédie pensez-vous jouer ce soir ?... Depuis quand les marionnettes entrent-elles en danse avant que la main du maître n'ait tiré leurs fils ? Avez-vous oublié le prix payé et les clauses du marché ? A votre compte l'argent vous tombait-il des nuages ? Vous êtes un nombreux troupeau, et cela vous donne de l'orgueil ; mais combien faut-il de chiens de berger pour mener des milliers de moutons, et combien de loups pour les étrangler ?

Il fit un signe. Les soldats du roi se mirent bruyamment au port d'armes. En même temps, un faisceau d'étincelles partit du coin où s'étaient réunis ces inconnus à manteaux sombres et à larges feutres rabattus.

C'étaient les feux d'une vingtaine de longues rapières dégainées toutes à la fois.

– Voilà ce que j'appelle un digne seigneur ! s'écria Bobazon ; ne vous le disais-je pas tout à l'heure, mes bons frères ? Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez !

– Ici ! fit l'Africain, comme s'il eût parlé à un chien.

Bobazon, flatté de cette distinction, se hâta d'approcher.

– As tu vu ton jeune maître ? lui demanda Moghrab tout bas.

– Son fantôme… seigneur… commença Bobazon.

– La paix ! cherche-le. Tu seras récompensé si tu le trouves… Quand tu l'auras trouvé, tu lui diras : « Il vous est ordonné, de la part de ceux qui ont droit sur vous, de ne point vous mêler de tout ceci ! »

– Il suffit, seigneur, répliqua Bobazon, qui s'inclina humblement.

Il avait pu reconnaître, cette fois, le sorcier de la maison du forgeron dans la rue de l'Infante.

La foule, cependant, restait abasourdie de la double mésaventure de Cuchillo, son héros. Les divers éléments qui la composaient ne demandaient pas mieux que de mettre bas les armes. Les velléités belliqueuses de ce troupeau, comme Moghrab l'avait si bien désigné, n'avaient jamais été bien sincères. On commença à entendre de tous côtés des paroles de capitulation.

– Qu'on nous laisse en repos, disaient les gueux, nous sommes des gens de paix !

– O noble guerrier ! ajouta le sage Picaros dans son style le plus doucereux, nos règlements, respectables par leur antiquité, nous défendent de prendre les armes… Si le grand Gafedado revenait à la lumière, il nous blâmerait sévèrement.

– Qu'on ne nous fasse point de mal ! interrompirent les pêcheurs, baladins, portefaix et gitanos ; nous regagnerons nos maisons.

– Et l'argent reçu, misérables ! s'écria Moghrab ; nous ne sommes pas ici pour vous arrêter, mais pour vous conduire. Mort et sang ! le premier qui recule sera pendu haut et court, c'est moi qui vous le dis !… Que tous ceux qui ont le mot d'ordre sortent des rangs !

Ils furent cinq ou six a obéir : Caparrosa pour les gueux, Cuchillo pour les baladins, Ismaïl pour les gitanos, etc.

– Ce n'est pas toi qui est le roi des gueux ? demanda Moghrab à Caparrosa.

– Je ne le suis pas encore, répondit ce dernier fièrement.

Pedro Gil murmura, en se penchant vers l'Africain :

– Le roi des gueux est Esteban d'Antequerre… celui que nous avons fait duc de Medina-Celi.

– Et où est-il ton duc de Medina-Celi ? interrogea encore Moghrab, qui fronça le sourcil.

– A la maison de Pilate, pour l'affaire du comte de Palomas.

Moghrab frappa du pied avec impatience.

– Il nous eût fallu ce drapeau ! gronda-t-il entre ses dents.

– Les titres se volent, mais non point le cœur, prononça derrière eux une voix lente et grave.

L'Africain tressaillit de la tête aux pieds. Pedro Gil, étonné, se retourna. Ils se trouvèrent tous deux en face d'un homme de haute taille, à la figure calme et fière. Il avait le front découvert, et son manteau, rejeté sur ses épaules, ne cachait rien de ses traits.

A son aspect, Trasdoblo, qui s'était assis indolemment sur un des bancs du Gaspacho, se dressa de sa hauteur comme si un ressort eût détendu malgré lui ses jarrets. Une convulsion rapide agita les muscles de sa face, puis il retomba sur son banc, inerte et anéanti.

L'attitude nouvelle de la foule avait complètement rassuré Pedro Gil, qui se prit à sourire en adressant à l'inconnu un regard amical.

– C'est notre Esteban ! dit-il tout bas à l'oreille de Moghrab. Tu l'appelais, le voici !

Moghrab et le nouveau venu étaient posés en face l'un de l'autre. C'était des deux côtés la même taille noble et riche, la même prestance chevaleresque ; seulement le visage de l'Africain disparaissait derrière les bords de son vaste feutre, tandis que celui de l'Espagnol s'éclairait vivement aux lueurs des torches.

Dans l'ombre qui couvrait les traits de Moghrab, ses yeux s'allumèrent, jetant de fugitives lueurs. Il ne parlait plus, perdu qu'il était dans une sorte de contemplation.

– Etrange ! murmura-t-il enfin, comme la veille, lorsqu'il avait vu pour la première fois Esteban, au sortir de l'Alcazar. Dieu, dit-on, n'a pas fait deux feuilles d'arbre pareilles ; comment deux créatures humaines peuvent-elles se ressembler ainsi ?

La foule s'agitait, curieuse et avide du spectacle promis par cet incident. Les uns sérieusement, les autres par raillerie, se prirent à crier :

– Vive le saint Esteban, roi des gueux !

Le nouveau venu resta impassible.

– Seigneur, demanda-t-il en s'adressant à Moghrab, que voulez-vous au duc de Medina-Celi ?

– Sa voix aussi, pensa tout haut l'Africain.

– C'est moi qui l'ai mis au fait, dit Pedro Gil, non sans fierté ; il comprend son rôle à merveille.

Moghrab passa sa main sur son front comme pour chasser le rêve importun qui voulait s'emparer de lui.

– Seigneur, répondit-il, je veux demander au duc de Medina-Celi si son bon plaisir est de nous suivre à l'Alcazar.

– A l'Alcazar ! répéta le nouveau venu en fronçant le sourcil.

Puis, changeant de ton subitement :

– Mon bon plaisir, dit-il, est de vous y précéder.

– Hein ! fit l'oïdor, quel aplomb ! comme il tient son emploi !

– Je marche toujours le premier, poursuivit le prétendu Medina-Celi.

– Même à la révolte ?... prononça tout bas Moghrab.

– Seigneur, repartit l'autre avec calme, j'étais tout jeune quand je passai le seuil de ma prison ; me voilà presque un vieillard, et c'est à peine si j'ai l'expérience d'un jeune homme. Il faut voir pour savoir... Je veux voir de mes yeux, et de tout près, ce que c'est qu'une rébellion.

Le regard de Moghrab, perçant et fixe, s'arrêta de nouveau sur lui. Ce fut, cette fois, l'affaire d'une seconde. Moghrab baissa les

yeux en disant :

– Seigneur Esteban, nous nous retrouverons… je cherche un homme.

Le Medina lui rendit un salut roide et fier.

Moghrab se tourna vers la foule, et, enflant tout à coup sa voix, qui atteignit les coins les plus éloignés du Puchero :

– Enfants ! dit il, vous pouvez être braves : il n'y aura ni morts ni blessés. Les soldats du roi qui gardent le palais sont à nous comme ceux qui vont marcher avec vous… Le comte-duc ne trouvera pas un Espagnol pour le défendre… En avant donc ! et souvenez-vous du cri de l'Espagne : « Mort au favori ! Sandoval et Medina-Celi ! Les fueros jurés par le roi ! » Que chacun des chefs prenne la tête de sa colonne, et en avant !

– En avant ! répéta Pedro Gil.

Sur un signe de lui, les clairons entamèrent une brillante fanfare. Trasdoblo s'était relevé pour reprendre son rang. Il s'arrêta pétrifié parce que le doigt de Medina-Celi venait de toucher son épaule.

– Tu t'es vanté, tueur de bœufs, lui dit tout bas le saint Esteban ; le lion ne tombe pas à l'abattoir.

– Monseigneur… balbutia le boucher.

– Silence !… Ton mensonge me sert… si tu te rétractes, tu es mort !

– En ligne, saint Esteban !… Au saint Esteban de porter la bannière de la confrérie !

Les gueux entouraient leur roi, allègres et pleins d'ardeur, depuis qu'ils savaient qu'on n'aurait point de coups à échanger. Le saint Esteban prit la bannière, et aussitôt Picaros s'écria d'un ton pénétré :

– O mes amis ! depuis le temps du grand lépreux, notre étendard n'a pas été en si bonnes mains !

– Suivons le saint Esteban ! il va reconquérir nos privilèges.

Les trompettes sonnaient. La cohue sortait en tumulte par l'ancien pont-levis. Il y avait un entrain général. Les torches secouaient leurs flammes rougeâtres, dont les lueurs vacillantes éclairaient tour à tour les bannières des diverses confréries. On s'excitait mutuellement ; les fanfaronnades se croisaient. C'était une vraie fête que cette émeute. Bobazon, cependant, allait de droite et de gauche, tâchant de savoir où le roi don Philippe avait coutume de serrer ses économies.

Tout de suite après avoir franchi l'entrée de la Grandesse, Pedro Gil enfourcha un cheval qui l'attendait, et partit au galop.

Les rues étaient désertes, malgré l'heure peu avancée ; les boutiques étaient closes. C'est à peine si l'on apercevait de temps à autre la lumière d'une lampe derrière les jalousies abaissées. Au lointain, quelques clochers tintaient le tocsin.

Pedro Gil ne rencontra pas une âme entre la Grandesse et le palais de l'Alcazar.

Le palais, brillamment illuminé, faisait contraste avec la morne obscurité de la ville basse. La place située au-devant de la porte principale était pleine de soldats bivaquant aux flambeaux.

Par les deux battants ouverts du grand portail, on voyait d'autres soldats dans les cours.

Pedro Gil se fit reconnaître au guichet.

– Quelles nouvelles ? lui demandèrent les officiers groupés devant le corps de garde.

– Mauvaises ! répondit l'oïdor ; la ville est au pouvoir des révoltés… Tenez vous prêts à mourir pour défendre le roi !

Les gentilshommes agitèrent leurs épées, appelant l'émeute pour la pourfendre.

Quelques-uns échangèrent des signes furtifs avec l'oïdor, qui prit en toute hâte le chemin des appartements du comte-duc.

q

Chapitre 9 LA COUR DE L'ALCAZAR

Des appartements du comte-duc on entendait le son joyeux des instruments qui formaient l'orchestre du roi. On dansait chez le roi, qui donnait fête à sa belle inhumaine, la marquise Santa-Maria. Ce n'était pas ignorance de l'état de la ville ; l'émotion populaire durait depuis la brune et faisait assez de bruit pour que les oreilles tintassent. Mais Almanzor, premier perroquet, vous l'a répété à satiété, Philippe était grand.

Philippe avait dit, en ouvrant le bal par une courante française, avec sa non pareille marquise :

– Il suffit au lion de secouer sa crinière pour disperser des nuées de moucherons.

Le lion, c'était lui, Philippe le Grand.

Tous nos jeunes seigneurs, habitués du Sépulcre, déclarèrent le mot splendide et faillirent se pâmer.

Don Vincent de Moncade et Juan de Haro, marquis de Palomas, manquaient au bal du roi.

Dans les appartements du comte-duc il y avait une réunion plus grave. Tous les membres actifs du gouvernement, qui avaient suivi la cour dans le voyage d'Andalousie, étaient là présents. On y voyait le connétable de Castille ; l'amirante Jean Sforce, à qui Philippe III avait donné le marquisat de Tarragone ; don Bernard de Zuniga y Alcoy, président de l'audience d'Andalousie ; don Pascual de Haro, commandant des gardes et autres.

Ils avaient tous la tête haute dans leurs fraises empesées, le regard sévère et le front soucieux. Le vieux Zuniga tenait à la main une lettre ouverte qu'il venait de lire.

Cette lettre annonçait que des bandes armées, à la tête desquelles marchaient des gentilshommes masqués, s'étaient emparées du faubourg de Triana et de deux forteresses, aux cris de « vive le roi ! vive Sandoval ! A mort le comte-duc ! »

– Messeigneurs, continua le vieillard d'une voix dolente, personne ne peut mettre en doute mon dévouement pour le comte-duc, c'est un génie de premier ordre, et j'ai l'insigne honneur d'être son oncle maternel ; mais, enfin, il faut bien se rendre à l'évidence : le peuple espagnol paraît las de sa domination.

– Et ce n'est pas d'aujourd'hui ! ajouta le connétable de Castille, ennemi personnel du comte-duc !

– Certes, commença Alcoy d'un ton hypocrite, je ne puis être suspect d'hostilité envers Son Excellence, qui a épousé ma propre fille…

– Nous sommes tous ses parents, messeigneurs ! interrompit don Pascual de Haro ; nous sommes tous ses serviteurs et ses amis. Pour ma part, je ne m'en cache pas, car j'ai la loyauté du soldat ; mais dans le cœur d'un Espagnol il est quelque chose de plus fort même que l'amitié ou que les liens du sang.

– Mas el rey que la sangre ! prononça emphatiquement Alcoy, c'est la devise du noble et malheureux Hernan de Medina-Celi.

– En conséquence… reprit le connétable de Castille.

– Bien malgré nous, intercala le marquis de Tarragone.

– Moi, d'abord, s'écria le vieux Zuniga dans un élan ministériel, je ne quitterai mon poste qu'avec la vie !

– Que nous ont fait les Sandoval, après tout ? demanda le connétable.

– Et ce vertueux et infortuné duc de Medina-Celi ? appuya le président de l'audience.

– N'est-il pas juste, ajouta don Pascual, que notre sainte et vénérable reine ait enfin sa part d'influence ?

– Certes, certes, certes, fit par trois fois Bernard de Zuniga : d'autant mieux que Sandoval, Medina-Celi et Sa Majesté la reine sauront respecter les positions acquises.

– Et même les améliorer, si l'on s'y prend adroitement, dit Alcoy.

– En conséquence… conclut pour la seconde fois le connétable.

– Pas n'est besoin de mettre ici les points sur les i, noble seigneur, interrompit encore Alcoy ; nous sommes d'accord, grâce à Dieu ! Le même patriotisme nous anime. L'important était de bien nous entendre, afin de suivre sans reproche et sans peur une voie commune. Je me permets donc de résumer l'état de la question : Le soleil se couche. Dieu seul peut l'arrêter dans son déclin… et nous ne sommes que de simples mortels.

Il y eut un sourire sous toutes ces moustaches grisonnantes ; les mains se touchèrent ! le pacte était conclu.

Puis toutes les physionomies redevinrent austères et graves, parce que la porte venait de s'ouvrir à deux battants. C'était l'annonce officielle de l'arrivée du comte-duc.

La hallebarde, en effet, sonna sur les dalles du couloir, mais au lieu du pas moelleux et doux de l'homme civil, on put entendre un cliquetis d'éperons. Chacun des assistants se mit à prêter curieusement l'oreille, et distingua dans le corridor ce bruit de ferraille qui accompagne la marche du soldat.

On n'eut pas le temps de se recorder. Le comte-duc, droit, sombre et hautain, parut sur le seuil. Il portait une cotte de mailles par dessus son pourpoint noir, et sous son feutre on pouvait distinguer les bords étincelants de sa calotte d'acier.

Il vint jusqu'au milieu de la chambre du conseil. Ses yeux brillaient parmi la brune pâleur de sa face. Les grands d'Espagne

qui l'entouraient avaient tous la tête inclinée et attendaient, pris d'une vague inquiétude.

– Seigneurs, dit le comte-duc avec une sourde emphase, les siècles futurs parleront de cette soirée. Il y a encore en ce monde des vertus dignes de l'ancienne Rome. Ma femme est mourante, seigneurs, et ma fille est aux mains d'un ravisseur infâme…

– Que dites-vous, seigneur, s'écria Alcoy, dont les entrailles de père s'émurent.

– La vérité, don Baltazar… Prenez exemple sur moi : je fais taire la voix du sang, et je ne songe qu'à mon devoir.

Il y avait, certes, en tout ceci, un appareil théâtral, mais il y avait aussi je ne sais quelle sévère grandeur. C'était bien l'Espagne drapée dans son manteau héroï-comique ; c'était bien la gasconnade sérieuse des Goths devenus rhéteurs.

– Seigneur, insista le président de l'audience, je vous supplie de m'apprendre…

– Moi, je vous ordonne de vous taire, don Baltazar ; les affaires de l'Etat avant tout ! Par les cinq plaies de notre Sauveur ! la postérité saura ce qu'était le premier ministre de Philippe IV ! Tout est en ordre : mes notes sont claires et précises ! j'ai mis, avant de revêtir cette cuirasse, la dernière page de mon manuscrit au net… Le roi danse, messeigneurs ; il fait bien, car Dieu a mis prés de lui, pour être son bon ange et sa sauvegarde, une forte intelligence et un grand cœur… Vous autres, vous conspirez, je le sais ; je n'en ai point souci.

Un long murmure protesta contre cette accusation.

Le comte-duc avait gagné son siège, placé sur une estrade élevée de deux marches. Il s'assit. Tous les autres demeurèrent debout.

– Les rebelles ont la ville, prononça-t-il avec un redoublement de solennité. Ils crient : « La reine ! Sandoval ! Medina-Celi ! » Vous me croyez bien embarrassé, messeigneurs… Mais il se trouve que j'ai fait la paix avec Elisabeth de France, que Sandoval est à mes genoux, que Medina-Celi a recouvré sa liberté par mes soins…

Quelques regards furtifs furent échangés entre les grands d'Espagne.

– Vous ne saviez pas cela, messeigneurs, reprit le comte-duc ; vous avez cherché vos alliances trop loin. Si long que soit le bras du cardinal de Richelieu, il ne peut nous atteindre… Et cet efféminé de Buckingham s'est joué de vous. Tout cela se trouvera déduit dans mon immortel mémoire : Nicandro o antidoto contra las calumnias…

– Que Votre Grâce daigne nous écouter ! dit le connétable véritablement inquiet.

– Mon illustre gendre…, commença Alcoy.

– Mon bien-aimé, mon vénéré neveu ! balbutia le vieux Zuniga qui tremblait pour la signature.

– Etiez-vous d'accord ? demanda brusquement le comte-duc, aviez-vous achevé le partage de mes dépouilles ?… Ce jeune comte de Palomas aurait fait un bon ministre de paille !… Vive-Dieu quelle aubaine après mon administration intègre ! Ne répliquez pas ! Le chapitre est écrit : c'est un des plus curieux de l'ou-

vrage. Ah ! ah ! il vous faut des sorciers, mon oncle !… Ah ! ah ! mon beau-père, vous faites évader des prisonniers d'Etat ! vous ! président de cour souveraine !

N'est-ce pas que cet oïdor Pedro Gil est un adroit coquin ? N'est-ce pas que l'Africain Moghrab fait de merveilleux calculs et soulève à son gré le voile qui recouvre l'avenir ?… L'oïdor Pedro Gil m'appartient, mes bons parents et amis. L'Africain Moghrab est à moi ; le comte Palomas lui-même, ce fou qui joue à l'esprit fort et qui se damne à copier les damnés de comédie. Juan de Haro est entre mes mains un jouet, une marionnette… Croyez-moi. Je suis plus terrible pour ce don Juan que la statue du commandeur !… Je le tiens : c'est par ma volonté, c'est pour ma puissance et pour ma gloire que cette grande fortune des Perez de Guzman va tomber dans son escarcelle vide, et que ce grand nom de Medina-Celi va peser sur ses épaules débiles… Vous frémirez quand vous lirez les paragraphes de mon livre où mon plan de conduite est tracé, vous vous direz : « Se peut-il que Dieu ait créé une intelligence si nette et si lucide ! se peut-il surtout que nous l'ayons un instant méconnue ! »

– Je nie, pour ma part !… s'écria le connétable.

– Sur l'espoir de mon salut !… interrompit Alcoy.

– J'offre le combat à quiconque oserait soutenir… commença don Pascual.

– O mon cher neveu ! déclama le vieux Zuniga, qui avait de vraies larmes dans les yeux, se peut-il qu'on nous ait noircis dans votre esprit ? Nous sommes tous à vous, corps et âme, mon neveu. C'est ce sentiment commun d'affection qui est notre lien. Nous nous unissons en vous, laissant de côté notre intérêt per-

sonnel qui nous touche bien moins que votre propre intérêt… Et si je savais qu'il y eût parmi nous un traître, sainte Trinité ! fût-il mon père ou mon fils, je le livrerais au bourreau…

Tous ceux qui étaient là s'associèrent par leur silence et leur attitude à cette énergique protestation.

Le comte-duc eut un sourire : chose rare et qui donnait à sa physionomie une étrange expression de sarcasme.

– Vive Dieu ! prononça-t-il en baissant la voix, Judas ne serait pas bienvenu dans cette assemblée d'apôtres !… Ceci sera dans mon livre, mes amis et parents ; le fait me semble trop curieux pour que je le passe sous silence. Je dirai que mon regard, éblouissant comme le soleil, a clos d'un même temps toutes vos paupières ; je dirai que le son de ma voix vous a rendus muets, et que pas un seul d'entre vous… pas un seul, est-ce vrai ? n'a osé soutenir le feu de ma prunelle… Faites-moi place, je vous prie, messieurs ; je me rends près du roi… Quand il en sera temps, un geste de ma part étouffera ces clameurs populaires…

On entendait dans les rues qui avoisinaient la place un grand bruit et de confuses rumeurs.

– Un souffle de mes lèvres, poursuivit le comte-duc, dispersera ces multitudes aveuglées, comme le vent d'automne chasse devant lui les feuilles détachées des arbres… Je vous défends de me suivre !

Il traversa la salle de ce pas mesuré et processionnel qui lui était particulier. Son hallebardier frappait le sol devant lui à intervalles égaux. Avant de franchir la porte qui devait le conduire

à l'appartement royal, il se retourna et promena son regard satisfait sur toutes ces têtes inclinées.

L'étrange et naïve vanité qui était le principal caractère de cette nature si complète rayonnait franchement dans ce regard.

– Insensés ! murmura-t-il avec une commisération sincère, insensés qui n'avez pas craint de lutter contre le premier, contre l'unique homme d'Etat de ce siècle !

Il n'ajouta rien, mais il se promit in petto de consigner cette sortie dans son livre, pour la postérité spécialement.

A peine les deux battants de la porte furent-ils retombés sur lui, que tous les fronts se relevèrent. Les physionomies changèrent, et, certes, il ne resta rien du respect d'emprunt dont chacun s'était imposé la grimace ; mais l'inquiétude persista. Le comte-duc, pour être un géant de théâtre, n'en dominait pas moins très réellement tous ces pygmées.

Nos grands d'Espagne se regardèrent, craintifs et déconcertés.

– Après tout, dit le vieux Zuniga, en secouant sa tête vénérable, il est bien rare que mon expérience soit en défaut. J'ai toujours marché avec mon neveu. Nous sommes unis, tous les deux, comme l'épée et la garde... Souvenez-vous, messeigneurs, que je vous ai constamment prémunis contre certaines intrigues.

– Morbleu ! cousin, s'écria don Pascual de Haro, quel besoin aviez-vous de nous prémunir ? Suis-je un séditieux ?...

– Peut-on penser, ajouta Alcoy, que j'aie pu oublier un instant l'intérêt de ma fille bien-aimée ?

– Nous sommes avec lui, conclut le connétable de Castille, inséparables comme l'écorce de l'arbre. Que voulions-nous ? Ce qu'il veut. Et puisqu'il daigne avoir la même idée que nous, dussions-nous lui sacrifier quelques subalternes…

– Bonne idée ! interrompit le président de l'audience ; le choix est fait, l'oïdor Pedro Gil !

– Bravo ! fit don Pascual.

– Je n'ai jamais eu confiance en cet homme, déclara Zuniga.

Un éclat de rire court et sec se fit entendre derrière Leurs Seigneuries, qui se retournèrent en sursaut. Au seuil de la porte par où le comte-duc avait fait naguère son entrée solennelle, un homme était debout.

La lumière des lampes éclairait vivement sa carrure large et trapue, tandis que son visage disparaissait dans l'ombre portée par les abat-jour.

Il n'y eut là personne qui ne tressaillit en reconnaissant Pedro Gil sortant des appartements du premier ministre.

– Illustres seigneurs, dit Pedro Gil en gardant malgré le ton grave qu'il prenait, un sourire narquois sous sa moustache, je n'ai rien entendu. Je venais annoncer à Vos Excellences que leurs ordres ont été ponctuellement exécutés. Les corporations ont pris les armes, réclamant leurs fueros et la chute du favori de Philippe IV… Dix mille hommes entourent le palais…

– Pour ce qui me regarde, balbutia le vieux Zuniga, j'ai toujours compté fortement sur lui.

– Et ces dix mille hommes, interrompit don Pascual, sont aux ordres du comte-duc ?

– Et nous sommes trahis ; ajouta le président de l'audience.

La menace était sur toutes les figures. Pedro Gil, gardant son air à la fois humble et insolent, fit quelques pas à l'intérieur de la chambre.

– Messeigneurs, dit-il sans se troubler, il se passe à Séville un fait politique curieux qui n'a point de précédent, que je sache. La révolution est accomplie si quelque main s'élève pour lui offrir un drapeau. Cherchez un drapeau, vous allez avoir toute une armée de soldats dévoués et fidèles… La haine de ce qui est a suffi pour mettre au vent les épées : mais, pour les diriger, il faut montrer ce qui sera… Ces pauvres gens qui parcourent les rues savent-ils bien ce qu'ils veulent ? Vous ne le croyez pas… Savez-vous bien ce que vous voulez vous-mêmes ?… Chacun de vous en particulier oui ; vous tous réunis en corps, non !

Telle est l'enseigne où est logée l'Espagne, messeigneurs. Depuis le premier ministre du roi, – allons plus haut et plus loin : depuis le roi lui-même jusqu'au dernier gueux de la confrérie, chacun tire à soi, chacun songe à soi, chacun s'isole en sa propre ambition, grande ou petite.

– Où veux-tu en venir, maraud ? demanda rudement le commandant des gardes.

– A vous dire en toute humilité, seigneurs, répondit l'oïdor, que j'ai travaillé un peu pour moi-même… Le comte-duc est mon patron comme vous êtes mes patrons : je suis le serviteur de tout le monde.

Mais, continua-t-il en enflant sa voix pour dominer le murmure qui s'élevait, vous auriez tort de croire que j'ai trahi l'un pour l'autre : vous pour le comte-duc, ou le comte-duc pour vous.

Mon vrai patron, c'est moi, seigneurs… le comte-duc se vante et s'abuse en disant qu'il me tient, comme vous vous abusiez en me jugeant votre esclave… Je ne suis à personne, sinon au plus offrant… Etes-vous assez riches pour m'acheter, moi qui vaut dix mille têtes ?

Ayant ainsi parlé, il se dirigea vers la fenêtre ouverte donnant sur la cour d'entrée.

– Il a trompé mon neveu comme nous tous, dit le vieux Zuniga avec une évidente satisfaction, c'est un garçon intelligent et capable !

Le président de l'audience arrêta don Pascual qui faisait mine de s'élancer vers l'oïdor.

– Laissez-moi, s'il vous plaît, traiter cette affaire, cousin, dit-il.

Puis, s'adressant à Pedro Gil :

– Quelles sont tes prétentions ?

– Un grand d'Espagne pour ma Gabrielle, la moitié des biens de Medina-Celi, et la présidence de l'audience de Castille. Ne marchandez pas ! je vous donne en échange tout ce qu'avait le comte-duc, car, si je veux, dans dix minutes il sera proscrit ou mort !

– Et qui nous prouve la vérité de tes affirmations ? demanda Alcoy qui avait la pâleur des fiévreux.

– La preuve sera terrible, seigneurs !

Pedro Gil étendit la main pour prendre la lampe qui reposait sur la table, il la plaça en dehors de la fenêtre et l'agita par trois fois.

C'était un signal convenu sans doute, car une clameur formidable enveloppa aussitôt le palais. On eût dit que toutes les rues voisines, prises d'assaut tout à coup, servaient de théâtre à une bataille désespérée. Une décharge eut lieu en même temps qui abattit l'étendard royal arboré au-dessus de la porte des Bannières.

Et cependant on criait :

– Vive le roi ! vive le roi !

Mais, comme dans l'enceinte de la Grandesse, une foule d'autres cris venaient à la traverse.

– Les fueros d'Andalousie !

– Honneur aux Catalans libres !

– La reine et Sandoval !

– Le bon duc ! Nous voulons Medina-Celi !

Nos hommes d'Etat se précipitèrent aux fenêtres. Les deux battants de la porte des Bannières s'ouvraient déjà sous l'effort tumultueux des assaillants, et la cohue armée faisait irruption dans la cour. C'était un flot pressé, surmonté de drapeaux flottants, de piques pavoisées et de canons de mousquets.

A la tête de l'émeute était ce soldat aux formes athlétiques que nous avons vu chez les gueux en compagnie de l'oïdor. Celui-ci le

reconnut d'un coup d'œil et sa physionomie s'éclaira, tandis que le nom de Moghrab venait à ses lèvres. Mais une expression d'inquiétude remplaça cette joie passagère lorsqu'il vit se former, à droite de la porte d'entrée, un groupe composé de personnages aux longs manteaux bruns, dont les visages invisibles disparaissaient sous les larges bords de leurs sombreros.

Ceux-là aussi étaient naguère dans le Puchero des gueux. A qui appartenaient-ils ?

Les troupes commises à la garde de l'Alcazar étaient rangées au-devant de la galerie des Ambassadeurs, où avait eu lieu le festin royal, et dont les fenêtres-ogives étaient encore éclairées ; officiers et soldats demeuraient immobiles.

– La bataille peut être sanglante… murmura Alcoy.

– Mes chers amis et parents, balbutiait le vieux Zuniga tout tremblant, que va-t-il résulter de tout ceci ?

– Il n'y aura pas de bataille, prononça froidement l'oïdor.

Comme pour démentir ces paroles, le capitaine de la compagnie des trabucaires du roi dégaina et prononça d'une voix retentissante le commandement de : Haut les armes !

La compagnie était de cent hommes, tous soldats d'élite, choisis parmi les plus beaux et les plus braves des corps mercenaires. Son chef, don Philippe de Gama, était filleul du roi, et passait pour un officier résolu.

Le soldat au feutre ombragé d'une plume noire qui semblait commander les rebelles, et que personne parmi nos hommes

d'Etat ne reconnaissait pour l'Africain Moghrab, brandit la grande épée qu'il tenait à la main et s'élança en criant :

– En avant, mes fils ! Longue vie au roi ! Mort au favori !

– Par la Passion de Notre-Seigneur ! gronda le connétable, je crois que ce coquin d'oïdor a dit vrai : ceux-ci ne sont pas avec le comte-duc.

– De la prudence, Seigneurs ! prononça tout bas Alcoy.

Le vieux Zuniga n'avait pas besoin de ce conseil. Il se tenait droit et roide derrière la saillie de la croisée, prêt à glorifier la victoire, de quelque côté que la victoire penchât. Car c'est la victoire qui disposait de la signature.

Toutes les apparences semblaient être pour les insurgés. La foule, conduite par Moghrab, avait gagné d'un seul élan les trois quarts de la première cour. Les miquelets, le corps des gardes napolitaines et la garde espagnole s'étaient débandés franchement, sans même attendre le premier choc. Officiers et soldats avaient disparu sous les galeries : il n'y avait ni morts ni blessés sur les dalles.

Seulement, la cohue, enivrée de ce premier succès, prenait une attitude plus menaçante et enflait à chaque instant sa voix pour demander la tête du comte-duc.

– Venez donc la chercher, manants ! fit le capitaine des trabucaires en prenant au collet le plus mutin de ceux qui déjà l'entouraient. Nous voici cent braves garçons contre dix mille coquins ; c'est plus qu'il n'en faut de moitié !... En avant ! soldats du roi !

Il terrassa son homme d'une main, et de son autre main qui tenait son épée il fendit le crâne d'un pêcheur de Triana, dont le pistolet menaçait sa poitrine. Ce fut le premier sang versé.

Le peuple fondit tête baissée sur les trabucaires, qui firent une décharge générale de leurs mousquets, et la cour se joncha de cadavres. Tous les coups portaient dans cette foule.

Un long cri de détresse s'éleva. L'insurrection avait reculé, car un large espace vide restait entre les assaillants et les trabucaires du roi.

– Malédiction ! gronda Pedro Gil.

Puis il cria à pleine voix :

– Bravo ! fidèle Gama !

Les hommes d'Etat battirent des mains en se tenant aux coins des croisées, où la multitude ne les pouvait point apercevoir.

Les trabucaires rechargèrent leurs mousquets. Un grand mouvement se faisait dans l'intérieur du palais, où l'on entendait les cris des femmes effrayées.

– Chargez ! chargez ! cria l'oïdor.

Moghrab, à la tête de ce groupe de cavaliers qui suivait la foule sans s'y mêler, entraîna le gros des insurgés à une nouvelle attaque.

C'était un enfant vaillant que ce Philippe de Gama. Il fit mettre l'épée à la main à ses trabucaires, et cria, lui aussi : En avant ! Il y eut une bataille, cette fois, bataille acharnée, parce que les jeunes gentilshommes compagnons du roi faisaient feu

par les fenêtres du premier étage et lançaient des grenades au beau milieu de la cohue.

– Le roi ! le roi ! cria-t-on aux croisées de la galerie des Ambassadeurs.

– Ferme ! ferme ! ordonna Pedro Gil.

Nos hommes d'Etat se consultaient tout bas derrière lui.

– De par tous les saints ! Messeigneurs, dit-il en se retournant brusquement, la partie est trop indécise pour que vous mettiez la main sur moi !

Don Pascual avait, en effet, la main levée. D'un commun consentement on avait résolu de s'emparer de l'oïdor et de le livrer en qualité de bouc émissaire.

– Je suis gardé à toutes les couleurs, reprit-il avec un sourire effronté ; – je vous préviens de cela ; et le comte-duc a ses raisons pour me croire plutôt que vous…

– Mais, voyez ! voyez ! ajouta-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre avec triomphe ; voici celui qui est plus fort que nous tous… Bravo, Esteban ! bravo bon duc de Medina-Celi !… Le drôle a pris le palais à revers, et la puissance du comte-duc est désormais de l'histoire ancienne.

Cet immense palais de l'Alcazar n'avait que deux portes, selon l'ordre établi dans les constructions mauresques, la porte des Bannières et la porte de la chasse, la première à l'orient, la seconde à l'occident. Nos hommes d'Etat, suivant le doigt tendu de Pedro Gil, virent avec étonnement une autre foule sortir de la ga-

lerie des Ambassadeurs. Il fallait que ceux-là fussent entrés au palais par la porte de la Chasse.

– Ces misérables ont deviné la stratégie ! murmura don Pascual. Où allons-nous !

Et le connétable ajouta :

– L'Alcazar est pris ! La tête du comte-duc ne vaut pas un ducat !

L'armée des gueux, cependant, se déployait le long du cloître arabe qui fermait la cour d'entrée du côté du couchant. Le mouvement que les trabucaires avaient fait en avant laissait là un large vide qui fut comblé en un clin d'œil.

Philippe de Gama et sa petite troupe fidèle se trouvait désormais entre deux feux.

Le roi des gueux, le saint Esteban, sans arme et la tête découverte, occupait la gauche de sa cohorte. Il s'arrêta debout sur la première marche du grand escalier d'honneur. De là il dominait la mêlée. Malgré le tumulte effroyable qui remplissait la cour, il était impossible de n'être point frappé par la fière beauté de cet homme.

Quelque chose en lui disait qu'il avait le mystérieux pouvoir d'apaiser cette tempête. Ainsi se représente-t-on Neptune, calme au milieu de la folle orgie des flots, et muet avant de prononcer le mot qui va calmer les fureurs de l'orage.

Auprès du saint Esteban se tenait un jeune cavalier de riche taille, qui portait le harnois de guerre et l'épée nue à la main. Il était entré le premier, et, à l'instant où, dépassant la voûte, il

avait aperçu les combattants, sa rapière avait sauté d'elle-même hors du fourreau.

Mais le saint Esteban l'avait retenu en disant :

– Attendez, mon fils, il n'est pas temps.

En ces moments, les secondes sont des heures. Tout ce que nous venons de raconter s'était passé avec une rapidité prestigieuse. Il s'était écoulé à peine quelques minutes depuis le commencement de la bagarre. Pour nos hommes d'Etat, placés devant une question terrible et qui changeait à chaque instant de face, c'était un siècle.

Ils regardaient encore cette cohorte des gueux sombre, innombrable, menaçante dans son immobilité, lorsque la maîtresse fenêtre de la galerie des Ambassadeurs s'ouvrit à grand fracas.

Aussitôt, de toutes parts, un cri s'éleva qui domina un moment le bruit du combat :

– Le roi ! le roi ! le roi !

– Faites votre cour, Seigneurs ! dit Pedro Gil en riant ; descendez au plus vite : il faut que Sa Majesté vous voie du bon côté sur le terrain !

Don Pascual et le connétable étaient déjà dans l'escalier. Les autres hésitaient.

– C'est un garçon capable, murmura le vieux Zuniga, très capable !... Où tu iras, nous irons, ami Pedro Gil.

– Vous savez, ajouta le président de l'audience, quelle fortune nous vous avons promise... Où est, selon vous, le bon côté ?

– Hé ! hé ! fit l'oïdor, il est utile d'avoir des connaissances partout.

Il adressa un signe familier au saint Esteban, qui inclina gravement la tête.

Le maréchal du palais parut sur le balcon, et prononça d'une voix altérée :

– Notre seigneur le roi !

En même temps, Philippe d'Espagne, en costume de bal, un peu défait, mais droit sur ses jambes et l'œil grand ouvert, se montra dans le cadre de la fenêtre entouré par quatre chambriers qui portaient des torches. Cela fit grand effet. L'Espagne est dévote à Dieu et à ses rois. La bataille s'arrêta court. Si la reine Elisabeth, qui était vénérée comme une sainte, se fût montrée derrière son époux, la foule se serait prosternée ; mais derrière le profil sévère de Philippe, ce fut le visage charmant et mutin de la marquise d'Andujar que chacun put voir, hardi et à la fois effrayé, demi-caché sous l'abri étincelant d'un riche éventail.

A gauche de la belle marquise se tenait le comte-duc, calme et fier, il faut bien le dire, autant que s'il se fût présenté, un jour de fête publique, devant une assemblée amie et prête à saluer sa venue par une triple salve d'acclamations. Il promena son regard froid sur la scène de désolation et de tumulte qui emplissait la cour ; on le vit parler à l'oreille du roi, qui fit un signe de consentement.

Les porteurs de torches s'effacèrent alors, et le comte-duc, revêtu de sa cotte de mailles qui brillait aux mille lueurs éparses de tous côtés, vint prendre place sur le devant du balcon.

– Par mon dernier jour ! s'écria don Pascual en saisissant le bras de l'oïdor, tu nous as trompés, coquin !…

Le comte-duc est sûr de son fait, et nous avons tous joué cette comédie au profit de sa fortune ! – Le comte-duc, en ce moment, se retournait vers la cour et disait :

– Plût à Dieu que je n'eusse point à saisir cette triste occasion de prouver à mon souverain quel est l'empire moral que j'exerce sur le peuple espagnol !

Il y avait un grand silence parmi les insurgés. La cohue pensait que le roi allait parler.

– Sauve qui peut, Messieurs ! murmura le président de l'audience, notre place est auprès du comte-duc pour témoigner de notre inaltérable fidélité à sa personne.

– Bien dit ! s'écrièrent tous nos hommes d'Etat.

Malgré la raideur de ses jambes, le vieux Zuniga retrouva, pour gagner la porte, une agilité de cerf.

– Point n'est besoin des bataillons de votre garde, Sire, répondit le comte-duc avec assurance. Ces traîtres demandent ma mort parce que seul vivant, je puis les contenir… Votre Majesté se souviendra du spectacle que son humble sujet va lui donner. Cette heure appartient à l'histoire. Que le roi daigne regarder un trait digne de Rome ou de Sparte. Je vais porter ma tête à ceux qui la réclament.

Philippe IV ne manquait point du courage des soldats. Il répondit, en dégainant sa rapière de cour :

– Eh bien ! nous irons avec toi !

Le balcon se vida.

– Sur ma foi ! murmura Pedro Gil, qu'un plus fin que moi devine le dénoûment de tout ceci !... Seigneurs, voici l'énigme du Sphinx ; malheur à qui n'en trouve point le mot !... Eludons, si vous m'en croyez ; ménageons Grecs et Troyens, afin de rester au moins debout...

Seigneur connétable, les miquelets sont parqués dans le grand patio... Seigneur don Pascual, la garde espagnole attend vos ordres dans la cour des Marionnettes... Faites du zèle à tout hasard. Et nous, Messieurs, à la suite du roi !... c'est de là que nous jugerons le mieux le coup.

Ce fut une déroute. Ces conspirateurs d'antichambre ne donnent jamais leur démission définitive ; mais rendons-leur cette justice qu'ils savent remettre bien gaiement leur drapeau dans leur poche.

Le comte-duc prit le pas sur le roi pour descendre le grand escalier. Sous le vestibule, il marcha seul en avant. Luna, Silva, Soto-Mayor et quelques jeunes seigneurs avaient tiré leurs épées et formaient autour de Philippe un bataillon sacré.

Quand la cour arriva au perron où se tenait le saint Esteban, les trabucaires avaient pris la fuite, et le champ de bataille était complètement au pouvoir des envahisseurs. Il ne restait pas au palais un seul défenseur visible.

Le comte-duc se présenta le premier, hautain et grave. Soit qu'il eût véritablement en lui cette héroïque et grande faculté qu'on nomme le courage civil, soit qu'il se crût absolument sûr des agents qui avaient soulevé à son profit l'émotion populaire, il

est certain que sa soudaine et fière apparition fit reculer la cohue qui se pressait déjà aux abords du perron. Les cris cessèrent. Cuchillo, troublé par la retraite de son armée, rabattit son feutre sur son visage et fit quelques pas en arrière.

– Venez ! Sire, venez, prononça le comte-duc, qui croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine.

Le roi s'avança escorté de ses fidèles.

Mais en ce moment le groupe conduit par le soldat à la plume noire déborda le front de la foule et marcha d'un pas réglé vers le vestibule. Le comte-duc eut un court tressaillement, et un tic nerveux agita sa lèvre. Son masque terreux ne pouvait point pâlir, mais ses paupières battirent, et le demi-cercle qui estompait le dessous de ses yeux se plomba.

– Que voulez-vous ? dit-il en assurant sa voix et en prenant une pose plus arrogante.

– Ta vie, répondit Moghrab, dont le cimeterre dégainé lança une gerbe d'éclairs.

Il était au pied des degrés. Le saint Esteban se prit à descendre lentement les marches en tenant par la main le jeune homme à l'épée nue.

Il avait fait la moitié du chemin, lorsqu'une explosion retentit tout à coup dans la cour silencieuse.

Philippe de Gama, le jeune et brave commandant des trabucaires, tomba, le cœur traversé par une balle, au beau milieu de la cour, à la tête de sa compagnie. Nos hommes d'Etat s'arrêtèrent d'un mouvement et regardèrent l'oïdor.

Celui-ci venait de se rejeter en arrière. La cour s'emplissait d'un vacarme véritablement infernal.

– Ecoutez ! fit Pedro Gil.

Une immense clameur éclatait.

– A mort le comte-duc ! à mort ! à mort !

Par un mouvement involontaire, et malgré la terreur qui les agitait, tous nos grands d'Espagne s'étaient rapprochés des fenêtres.

Le coup qui avait frappé ce brave enfant, don Philippe de Gama, était parti des rangs des gueux, mais ce n'étaient pas les gueux qui poursuivaient la bataille.

Chose singulière ! c'était au moment même où les événements lui donnaient raison, que l'oïdor Pedro Gil semblait pris d'un embarras subit et inexplicable.

Son regard était fixé sur les degrés où le saint Esteban dominait son armée, ayant toujours à ses côtés ce jeune cavalier à la grande épée nue. L'éclair de triomphe qui s'était allumé dans son œil allait s'éteignant.

Il ne répondit point lorsque le vieux Zuniga lui dit d'un ton d'entière soumission :

– Ami Pedro, soyez notre guide. Nous nous remettons entre vos mains.

Ses sourcils se fronçaient. Il semblait fasciné comme si une tête de Méduse se fût dressée là-bas devant lui.

La tête de Méduse, c'était le saint Esteban qui venait enfin de sortir de son inaction.

Un homme râlait sous le pied du roi des gueux, qui l'avait saisi à la gorge et le tenait sous lui terrassé. L'oïdor reconnut son affidé Caparrosa.

Caparrosa était le meurtrier du jeune capitaine. Sa main convulsive serrait encore la crosse du pistolet fumant. Il essayait de se dégager en poussant des cris qui n'étaient pas entendus, et refoulant d'un souffle haletant l'écume rouge qui s'accumulait autour de ses lèvres. Mais c'était un roc qui pesait sur sa poitrine écrasée. Le saint Esteban, immobile, touchait du doigt l'épaule du jeune cavalier qui lui parlait. Sa voix se perdait dans les mille fracas de la bataille.

Pourquoi le saint Esteban punissait-il cet acte qu'il aurait dû accomplir ou ordonner lui-même ?... Le meurtre du jeune capitaine avait été le signal d'une attaque furieuse et générale. Tous les vagabonds, saltimbanques, gitanos, etc., commandés par le toréador Cuchillo, s'étaient rués à la fois sur les trabucaires, déconcertés par la mort de leur chef. En même temps, ce groupe mystérieux et sombre que commandait Moghrab, bien plus terrible que le gros de l'émeute, marchait en bon ordre vers le perron conduisant aux galeries où était le roi.

Et c'était un seul cri :

– A mort le comte-duc !

– Où donc sont les autres bataillons de notre garde ? demanda le roi que l'inquiétude gagnait.

– Merci de moi ! dit une voix dans la foule, le Maure en avait menti comme un chien !… Mon bon jeune maître don Ramire de Mendoze se porte au mieux et va vous le faire voir !

La voix grave et sonore du roi des gueux s'éleva, tandis que son geste impérieux appelait l'attention du soldat à la plume noire.

– Regarde-nous bien tous les deux, dit-il.

– Place ! fit Moghrab qui brandit son cimeterre.

Sous la visière de son feutre, on voyait la sombre et ardente lueur de ses yeux.

– Regarde-nous bien ! répéta le saint Esteban, pour arriver jusqu'à Philippe d'Espagne, il te faudra passer sur nos deux cadavres.

– Je n'en veux pas à Philippe d'Espagne ! s'écria l'Africain en colère. Place ! te dis-je.

Il fit un pas.

Le saint Esteban lâcha le bras de son jeune compagnon.

– Défends ton maître, fils de chevaliers ! ordonna-t-il d'une voix tonnante.

Et plus bas :

– Enfant ! gagne ici ton bonheur !

Ce fut comme le limier qu'on ne tient plus en laisse, ou comme le faucon dont le chaperon tombe. Don Ramire de Mendoze mit la pointe de sa lame aux yeux de l'africain. Celui-ci était en avant

de sa troupe qui s'élança aussitôt pour entourer Mendoze. L'un des cavaliers de la sombre phalange distincte du gros de l'émeute, mais qui avait toujours suivi l'émeute, arriva le premier au bas des degrés, il se mit entre Mendoze et les assaillants.

– Hara ajuijar a haron ! murmura-t-il. Frère, me reconnais-tu ?

– Vincent de Moncade ! fit Ramire étonné.

Le bras du marquis de Pescaire arrêtait les desservidores.

– Frère, reprit-il, ne sois pas contre nous, et souviens-toi que je t'ai sauvé la vie.

– Je m'en souviens.

Moncade montra le saint Esteban de la pointe de son arme.

– Sur l'honneur de mon nom ! prononça-t-il, celui-là n'est qu'un vil imposteur !

– Celui-là est mon guide et ma loi, interrompit Mendoze ; arrière !

Moncade baissa la tête en disant :

– Que sa trahison retombe sur lui !... Cavaliers, à votre devoir !

Vingt épées entourèrent Mendoze. L'africain semblait être en proie à une émotion extraordinaire.

– Courage de lion ! murmura-t-il les yeux fixés sur Mendoze, dont le glaive étincelant était comme un rempart de feu.

– Regarde-nous bien ! répéta pour la troisième fois Esteban ; regarde-le bien tant qu'il est debout !

L'africain passa ses doigts tremblants sur son front, où la sueur froide perçait.

– Quel âge aurait ton fils ? murmura le roi des gueux à son oreille.

Moghrab se dressa de toute sa hauteur.

Il bondit en avant, car ses compagnons avaient déjà fait reculer Ramire. Son cimeterre tailla dans toutes ces rapières, dont plusieurs volèrent en éclats.

– Bas les armes, dit-il, l'heure n'est pas arrivée…

A droite et à gauche de la cour des fanfares éclatèrent. Le connétable de Castille et don Pascual de Haro parurent à la tête des gardes du roi. La porte des Bannières était maintenant trop étroite pour donner passage aux fuyards.

L'africain avait pris Ramire entre ses bras.

– Enfant, dit-il, au moment où ses cavaliers l'appelaient, ne me juge pas, je vengerai ta mère…

Il se mit à la tête des desservidores, qui se retirèrent fièrement et en bon ordre, tenant toujours les miquelets à distance.

Ramire restait là, étourdi et plongé en une sorte d'ivresse.

Quelqu'un le tira par son pourpoint ; il se retourna et vit Bobazon prosterné dans la poussière, qui essayait d'embrasser ses genoux. Ce bon garçon n'avait pas liberté complète de ses mouve-

ments, parce qu'il avait fait un peu son tour d'Alcazar, et que ses poches trop pleines l'embarrassaient.

– O mon maître ! disait-il cependant avec des sanglots dans la voix, depuis deux jours je travaille pour vous gagner une honorable sépulture… Aurais-je pu garder sous mes yeux Micaja et Pepino, qui me rappelaient si cruellement votre souvenir ?… Je les ai vendus, seigneur Mendoze, et j'ai eu le malheur d'en perdre le prix dans cette bagarre… Il y a de nombreux malfaiteurs à Séville, seigneur Mendoze… Ce que j'ai vu me donne grande envie de retourner au pays.

Les miquelets et la garde espagnole vinrent se ranger en bataille devant le péristyle, où le roi tendit sa main au comte-duc en l'appelant son sauveur.

– Sire, répondit le ministre avec une orgueilleuse modestie, tout mon mérite est d'avoir eu cette idée d'enrégimenter les gueux de Séville. La postérité me tiendra compte de ce fait, je l'espère. Avec de la boue, J'ai fait de l'or.

Le roi passa, et la belle marquise, rassurée, lui dit à l'oreille :

– La postérité sera bien ingrate si elle ne s'occupe pas un peu de Sa Grâce à ses moments perdus.

Le roi sourit.

– Les criailleries de ces coquins, murmura-t-il, et leurs coups de mousquets auront éveillé Almanzor…

Puis, travaillant, lui aussi, pour la postérité, il prit une pose chevaleresque et enfla sa voix pour ajouter :

– Messieurs, reprenons notre bal !

On enlevait les morts et les blessés dans la cour.

– Qu'on fasse venir près de moi, ordonna le comte-duc, le roi des gueux, Esteban, et ce jeune gaillard qui a si vaillamment tenu tête aux desservidores !

Une demi-douzaine de grands d'Espagne s'élancèrent pour obéir à cet ordre. Chacun désormais faisait assaut de platitudes autour du ministre, rehaussé de dix coudées ; mais le saint Esteban et son aide de camp à la longue épée nue furent introuvables. Ils avaient disparu tous les deux.

Une heure après, les patrouilles parcouraient la ville tranquille et silencieuse. A la Grandesse, on faisait bombance aux frais de l'Etat. La charte des gueux, renouvelée et contre-signée par don Bernard de Zuniga, était affichée aux colonnes du Puchero. Ce jour devait marquer dans les annales de la gueuserie de Séville.

Pendant toute la soirée, le comte-duc eut plus de courtisans que le roi. La belle marquise lui sourit, le vieux Zuniga l'encensa. Tous nos hommes d'Etat, réunis autour de lui en phalange serrée, l'adorèrent comme un corps saint.

Vers minuit, il se retira pour ajouter à son manuscrit la page illustre qui devait raconter les événements de cette soirée. La duchesse l'attendait au seuil de son appartement.

– Ma fille, seigneur ! dit-elle seulement.

En quelques heures elle avait vieilli de dix années.

– Pendant que vous pleuriez, madame, répondit le comte-duc avec sévérité, j'agissais… Ce n'est pas à vos larmes que nous devrons le salut de ma fille.

La duchesse se pencha sur sa main et la baisa.

– Que Dieu vous bénisse, seigneur, murmura-t-elle.

Le comte-duc franchit le seuil de son cabinet de travail et referma la porte ; il était seul. Il respira l'air à pleins poumons, et sa poitrine sembla s'élargir.

– C'est bon, le triomphe ! pensa-t-il tout haut.

Celui-là n'avait même pas besoin de perroquet. Il chantait lui-même l'hymne de ses grandeurs.

Cependant, avant de quitter son royal soupirant, la belle et inhumaine marquise glissa ce mot, barbelé comme la flèche d'un Parthe :

– Reposez-vous, Sire, sous la haute protection du comte-duc !

Le roi se retira triste et soucieux. Avant de se mettre au lit, il dit à Michel Telles, secrétaire de ses ordres :

– Je veux que demain, à la première heure, Medina-Celi soit à mon chevet.

q

Chapitre 10 FUNERAILLES

On dansait et l'on jouait de la mandoline dans les profondeurs du Sépulcre. Maître Galfaros venait d'ouvrir sa mystérieuse croisée pour payer l'impôt honoraire.

Notre ami le sereno, somnolent et tranquille malgré les événements de la soirée, balançait sa lanterne au bout de sa longue hallebarde en criant la onzième heure et le beau temps.

Aucune lueur ne se montrait aux croisées de la maison de Pilate donnant sur la place de Jérusalem, le silence le plus profond régnait derrière cette sombre façade, et tout y semblait dormir. Quand le sereno passa devant la grande porte, il mit son oreille au guichet… La cour était muette comme la façade.

Et cependant il y avait bien des yeux ouverts et bien des langues éveillées dans le palais des ducs de Medina-Celi. Si le crieur de nuit avait pu glisser un regard au travers des épaisses murailles qui bordaient les jardins, il aurait vu, que du sol au faîte, la vieille maison vivait et veillait.

Il y avait de la lumière chez le bon duc, il y avait de la lumière chez la duchesse Eleonor ; il y avait de la lumière aussi dans le boudoir qui précédait la chambre à coucher de dona Isabel.

Au rez-de-chaussée et dans les galeries basses qui desservaient les logis des domestiques, nulle lueur ne se montrait : la conciergerie seule, occupée par les Nunez, montrait ses trois fenêtres éclairées. La porte en était grande ouverte, et, par cette issue, des chants sourds et monotones passaient.

Vous eussiez dit la psalmodie lente qui berce le sommeil des défunts avant l'heure des funérailles.

En entrant dans la salle large et haute qui formait le rez-de-chaussée de la conciergerie, un seul coup d'œil suffisait pour faire tomber tous les doutes. C'était, en effet, un deuil que l'on menait chez Catalina Nunez. Il n'y avait point, il est vrai, de cercueil,

mais une toile noire enveloppait un corps étendu sur les dalles, et quatre cierges brûlaient à l'entour.

On ne voyait pourtant ni prêtre ni appareil de culte. Les assistants n'étaient point agenouillés.

Les assistants étaient au nombre de six : Nunez le père, ses trois fils, le vieil écuyer Savien et Catalina. Ce qu'on avait pu prendre du dehors pour une lente mélodie, c'était l'oraison funèbre du défunt, prononcée par Catalina.

Elle avait le front nu ; ses cheveux gris s'échappaient en mèches abondantes.

La lueur des torches éclairait puissamment cette tête énergique aux traits fouillés rudement où se résumait je ne sais quel lointain mélange des races arabe et gothique. Les cinq hommes debout et découverts, l'écoutaient avec une religieuse tristesse.

– Le père de celui-là, disait-elle en montrant du doigt le cadavre enseveli, était plus vieux dans la maison que nous. Mon père avait connu le père de son père… Ils venaient du pays d'Orient ; ils avaient traversé la mer avec nos maîtres. C'est le dernier ! Voyez, il était plus grand qu'un homme ! C'est de la race qui combat les lions et les tigres des déserts. Avant d'être chrétiens, les aïeux de nos aïeux faisaient place dans leurs tombes à leurs chiens et à leurs chevaux… Ce sont de nobles amis, et celui-là était noble entre tous ses pareils…

Ce que nous faisons n'est pas un sacrilège. Nous ne mettrons pas en terre sainte l'animal privé du baptême, nous ne planterons pas une croix au-dessus de sa fosse ; mais il aura une pierre avec

son nom, et ceux qui aiment Medina-Celi l'accompagneront à sa dernière demeure.

Elle courba la tête et passa le cierge qu'elle tenait de main en main, à son mari qui l'éleva gravement.

– La femme a bien dit, prononça le vieux Nunez qui avait des larmes dans les yeux ; tu étais de la race de ceux qui vivent avec les conquérants, et tes fils sont morts avant toi… Medina-Celi n'est-il pas aussi le dernier de son nom ? J'ai vu le père de ton père étrangler un assassin d'Afrique qui menaçait le sommeil de Perez Guzman… Chacun d'entre vous valait un chevalier… Nous te mettrons en terre avec ton collier et nous brûlerons ta cabane.

Savien prit le cierge et dit :

– Ton père était le roi des chasseurs de l'autre côté du détroit, il terrassait les panthères et gagnait les gazelles à la course… Tu as reconnu la bonne duchesse, Zamore, parce que tu étais un serviteur fidèle… Après quinze ans, combien d'hommes auraient gardé cette mémoire du cœur ?… Je n'offense pas Dieu en faisant comme les vieux guerriers de nos chants.

Les trois fils de Nunez reçurent la torche tour à tour et complétèrent ces adieux. C'était un spectacle touchant et grave. Sous les plis de la toile, le cadavre du noble animal dessinait vaguement de gigantesques contours. Il n'y avait là nul travestissement des choses saintes. Ce n'étaient que les funérailles d'un chien, mais ce chien avait été le compagnon du bon duc.

Une civière était préparée, sur laquelle on plaça le cadavre avec le collier d'acier poli timbré aux armoiries de Perez de Guzman. Les quatre Nunez prirent les quatre bras du brancard. Cata-

lina et Savien se chargèrent chacun de deux cierges et le convoi silencieux traversa la cour. La cour communiquait avec le jardin par un passage voûté à trois rangs d'arceaux. Quand le cortège s'engagea sous cette voûte, Catalina crut entendre un septième pas résonner sur les dalles. Elle s'arrêta ; le bruit cessa.

– C'est l'écho, dit-elle.

Mais ce n'était pas l'écho, car une ombre sortit du passage au moment où le cortège entrait dans les massifs.

C'était un personnage de haute taille, qui allait lentement et la tête inclinée.

Il se perdit à son tour sous les bosquets.

A peu près au centre de cette portion des jardins, qui restait depuis tant d'années inculte et sauvage, se trouvait une place vide qui marquait le point de jonction des anciennes charmilles, et qu'entouraient maintenant les pousses vigoureuses d'une forêt de buis ; c'était là que la fosse de Zamore avait été creusée.

Les restes du fidèle gardien de la maison de Pilate se glissèrent sur une planche inclinée. On avait tout dit. La mélancolie des assistants ne se traduisait plus que par leur silence. Au moment où le corps du pauvre chien toucha le fond du trou, chacun put entendre distinctement les feuilles sèches bruire derrière la muraille du feuillage.

Il y avait, depuis le matin, dans cette maison, je ne sais quelle vague attente.

Les événements menaçants ont leurs effluves moraux qui font les pressentiments. Chacun avait bien reconnu le maître, lorsqu'il

s'était montré à ses vassaux assemblés ; personne ne concevait l'ombre d'un doute sur son identité ; la duchesse Eleonor n'avait rien laissé transpirer de ses soupçons ni de ses angoisses, et pourtant un poids mystérieux était sur tous les cœurs.

– Avez-vous entendu ? murmura Catalina.

Toutes les têtes firent un signe d'affirmation.

– Moi, voilà deux fois que j'entends, reprit la bonne femme.

– Ce soir, dit le fils Antonio, comme je revenais par la ruelle qui mène à l'abreuvoir d'Abdallah, j'ai ouï des voix de l'autre côté du mur.

– La duchesse est bien pâle ! reprit Savien.

– Et toute cette journée, dona Isabel a pleuré, ajouta Catalina d'un air sombre.

Le fils Pascual jetait sur le linceul de Zamore les premières pelletées de terre.

Mais on ne songeait plus guère à Zamore.

– Ce fut ainsi, dit le vieux Nunez, le jour et la nuit qui précédèrent le grand malheur… Femme, t'en souviens-tu ?

– Oui, répondit Catalina, je m'en souviens.

– Les buis parlaient, poursuivit le vieil homme ; mais Zamore ne hurlera plus comme il fit pour annoncer la ruine de son maître.

– Savien, demanda tout à coup Catalina, avez-vous confiance en cette fille d'Estramadure qui est auprès de notre jeune

senora ?

– Non, répliqua le vieil écuyer, mais j'ai ouï dire que dona Isabel avait, depuis ce matin, une autre camériste.

– Et savez-vous le nom de cette camériste, Savien ?… c'est la fille de l'ancien intendant Pedro Gil.

– Puisque notre seigneur a fait des excuses au seigneur Pedro Gil, murmura le vieillard avec amertume.

Personne ne releva ce mot. Savien ajouta :

– Puisque notre jeune senora va prendre un époux…

– Fais vite, Antonio ! ordonna brusquement la Nunez à celui des garçons qui jetait la terre ; quelqu'un rôde autour de nous…

Elle frissonna en ajoutant :

– J'ai froid et j'ai peur !

– Enfants, dit le père, comme pour secouer sa propre inquiétude, nous avons fait ce que nous devions pour ce vaillant ami… rien ne nous empêche plus de vous entendre… Que s'est-il passé au palais du roi ?

– J'y étais, répondirent ensemble les deux fils aînés.

Antonio, le dernier, continua sa besogne, mais il dit aussi :

– J'y étais.

– A la nuit tombante, commença Pedro, l'aîné, les saltarines de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste sont sorties en chaise, et j'ai été voir cela… Elles jetaient des branches de myrte par les portières, disant que tous les vrais Espagnols devaient en mettre un

brin à leur chapeau, en signe d'alliance avec les hommes libres de la Catalogne. En même temps, le Français et l'Anglais, qui ont donné tant d'argent aux méchants sujets de Séville, sont montés tous les deux à cheval pour aller le diable sait où !

Ils avaient une escorte de baladins et de gitanos qui encombrait la rue de Caballerizas. Personne ne les a inquiétés en route, bien qu'il y eût autant d'alguazils que de pavés.

Chacun parlait. Les femmes et les enfants étaient sur le pas des portes, criant qu'on allait mettre le roi prisonnier au château de Alcala.

Les uns disaient que la reine prendrait la couronne ; les autres, que Medina-Celi serait roi. D'autres encore criaient qu'il n'y aurait plus d'Espagne, et que le pays serait partagé entre la Hollande, la France et l'Angleterre. J'ai entendu de mes oreilles des gens qui criaient : « Vive don Juan de Bragance, roi d'Espagne et de Portugal ! »

– Et que faisaient les alguazils ? demanda Savien.

– Les alguazils rabattaient leurs sombreros sur leurs oreilles, répondit Pedro, et se promenaient tranquillement les mains derrière le dos. Les bourgeois s'appelaient d'une fenêtre à l'autre pour aller voir la révolution qui était à la Grandesse… Le maréchal de la rue de l'Infante criait que Cuchillo allait être premier ministre. On parlait d'un mort que le comte-duc a arraché à la potence, de ses propres mains, pour chercher dans ses entrailles le nom du ravisseur de sa fille… On disait qu'à l'avenir sa litière serait traînée par des jeunes filles, et que les perroquets du roi se nourrissaient de chair humaine… A neuf heures, les pêcheurs

sont passés en troupe avec leur bannière entourée de branches de myrte. Ils criaient : « A l'Alcazar ! à l'Alcazar ! »

Le maître alguazil du quartier Saint-Ildefonse a touché son chapeau pour saluer Gil Morena, qui conduisait la bande.

J'ai suivi les pécheurs. J'ai demandé à Gil Morena : « Maître, que vas-tu faire à l'Alcazar ? » Il m'a répondu en riant : « Ce coquin de comte-duc est cause qu'il n'y a plus de poisson dans le fleuve… »

Vous avez bien entendu tinter les cloches de toutes les paroisses ? Il n'y avait de gardé que le Saint-Tribunal et le palais du grand inquisiteur. Les portes de l'Alcazar étaient toutes grandes ouvertes.

– Mais il y avait donc trahison ? s'écria le vieux Nunez.

– Arrivé devant la porte des Bannières, reprit Pedro, j'ai aperçu maître Trasdoblo le boucher. Je lui ai mis la main sur l'épaule pour prendre langue, puisque c'est un voisin.

Il s'est retourné, blême et les yeux sanglants. Il m'a dit, oppressé comme un agonisant qui râle : « Non, non, je ne l'ai pas tué ; tu vas bien le voir ! Laissez-moi ! »

– Je l'ai rencontré ce matin, fit Catalina ; il avait le regard fou.

– Et de qui parlait-il ? demanda Savien.

– De notre seigneur Medina-Celi, répliqua Pedro, car il me l'a montré du doigt au même instant, debout et beau comme un dieu, sous la galerie des Ambassadeurs, dans la cour du palais.

Savien, le père et la mère, se regardèrent.

– Tu rêves, Pedro ! fit Catalina.

Savien demanda :

– Quelle heure était-il ?

– Aux environs de la dixième heure.

– Tu rêves ! répéta la vieille femme ; notre maître n'a pas quitté, ce soir, la maison de Pilate.

– Je l'ai vu à son balcon, reprit Savien, avec le muguet de cour qui doit épouser notre senorita.

– Je lui ai servi son vin et ses liqueurs, ajouta Nunez ; et que Dieu me punisse si le muguet de cour ne boit pas mieux qu'une éponge !

– Voudriez-vous jurer que notre seigneur n'était pas au palais à dix heures de nuit ? demanda Pedro gravement.

– Sur notre salut ? repartirent les trois vieilles gens.

– Et moi, je jure sur mon salut qu'il y était ! s'écria Pedro ; je l'ai vu.

– Je l'ai vu ! répéta Pascual, le second frère. Et qui donc eût empêché les desservidores d'arriver jusqu'à la personne du roi, si Medina-Celi ne leur eût pas barré le chemin !

Catalina et les deux vieillards se redressèrent involontairement. Cette idée que leur maître avait défendu le roi, seul contre une armée, les eût ébranlés si le doute avait été possible.

Pascual poursuivit :

– Seulement, il y a une chose que je n'ai pas comprise. Notre seigneur n'avait pas les habits d'un gentilhomme, et les gueux de Séville l'acclamaient, disaient : « Vive le saint Esteban, notre roi ! »

Catalina haussa les épaules.

– C'est la vérité, dit Pedro.

– Vous êtes des enfants ! dit la bonne femme ; vous n'avez vu notre seigneur qu'une fois…

– Deux fois ! interrompirent Pedro et don Pascual.

– Et, la seconde fois, nous l'avons examiné tout à notre aise, reprit l'aîné des garçons. C'était l'heure de la sieste. Nous allions, Pascual et moi, prendre le grain pour les chevaux. Pascual m'a dit : « La porte du caveau de Tarifa n'a plus de toiles d'araignée… La mère aura nettoyé tout cela pour la venue de la famille… »

Catalina rougit et murmura :

– Enfants, j'aurais dû le faire.

– Nous sommes entrés dans le cellier, continua Pedro : le cellier a cette grande brèche qui donne dans le vieil oratoire. Une lueur venait par là, quoique le caveau soit noir d'ordinaire. Pascual et moi, nous nous sommes glissés à pas de loup jusqu'à la brèche.

Le volet de la fenêtre grillée avait été enlevé. Un homme était assis sur la tombe du grand marquis. Cet homme était don Hernan de Medina-Celi, notre maître.

– Il priait !… fit le père.

– Non, il ne priait pas. Il s'occupait à une besogne étrange. Nous étions bien éveillés et nous étions deux. Nous l'avons regardé longtemps. Nous n'avons pas pu nous tromper.

– Mais à quel travail s'occupait-il donc, enfants ? demanda la mère curieuse.

– Il avait devant lui une large feuille de vélin, et sur le marbre de la tombe il avait éparpillé une multitude de petits morceaux de parchemin qui semblaient avoir été déchirés. Il disposait les fragments sur la feuille comme s'il eût voulu refaire un tout à l'œil de ses diverses parties. Il était muet : son labeur l'absorbait. Quand sa tâche a été terminée, il a dit : « Dieu soit loué ! rien n'y manque ! »

– C'est la vérité, fit à son tour Pascual.

Les vieilles gens échangèrent encore un regard. Il y eut un silence pendant lequel on entendait la terre lancée à intervalles égaux par la pelle du plus jeune des Nunez.

– Il y a ici, pensa tout haut Savien, des choses qui sont au-dessus de notre entendement.

– Et toi, fils Antonio, demanda le père, n'as-tu rien vu ?

Antonio essuya la sueur de son front et s'appuya sur sa bêche. C'était le plus grand et le plus robuste des trois frères. Il passait pour pauvre d'esprit ; ceux-là ne mentent point ; on avait foi en ses paroles.

– J'ai vu et entendu, répondit-il.

– Les mêmes choses que tes frères ?

– Non… mais j'ai beau voir et entendre, moi, vous savez…

Il s'arrêta et poussa un gros soupir.

– Raconte-nous ce que tu as entendu et vu, Tonio, mon bien-aimé, dit la mère avec une compassion caressante.

– On ne voyait rien d'où j'étais, repartit Antonio. J'ai voulu passer la porte des Bannières, mais on m'a repoussé, parce que je n'ai pas su répondre quand on m'a demandé : « Qu'y a-t-il autour de l'écusson d'azur aux trois éperons d'or ?… » Il fallait savoir cela pour être introduit… J'ai écouté… je ne me souviens que d'une chose : Ils diraient que le toréador Cuchillo allait épouser la reine…

J'ai porté un blessé sur mes épaules jusqu'à l'hôpital de la Merced… Personne n'a voulu me dire pourquoi on tirait des coups d'espingole… J'ai pris par les ruelles pour m'en revenir à la maison ; il y avait deux hommes qui marchaient devant moi. L'un tenait l'autre en laisse comme un chien… Quand ils ont passé sous le lumignon de Notre-Dame-de-Grâce, j'ai reconnu l'Africain dont la fille a de grands yeux noirs…

– Moghrab ?… fit Catalina, qui se rapprocha, plus attentive.

– Moghrab… et j'ai reconnu aussi Trasdoblo le boucher. J'aurais cru Trasdoblo plus fort que ce Moghrab, et pourtant c'était Moghrab qui menait en laisse Trasdoblo… J'ai d'abord eu l'idée de jouer du bâton, car cela me fâchait de voir un infidèle molester un chrétien ; mais ils parlaient tout en cheminant, et j'ai entendu deux ou trois fois le nom de Medina-Celi, notre seigneur… Je me suis mis aux écoutes.

– Et qu'as-tu surpris, garçon ? fit Catalina impatiente.

– Moghrab interrogeait, répliqua Antonio ; le boucher ne voulait pas répondre. En arrivant à la place où s'élève la fontaine de Cid-Abdallah, le boucher a fait mine de tourner à gauche pour rentrer chez lui. Moghrab l'a tiré en arrière, en lui disant : « Il faut que nous en finissions ici. » Trasdoblo a voulu résister ; aux lueurs de la lune qui se levait derrière les arbres de la maison de Pilate, j'ai vu briller une arme dans sa main ; mais Moghrab lui a saisi le poignet : le couteau est tombé, rendant un son clair sur les dalles de l'abreuvoir, et Trasdoblo a poussé un cri de douleur.

Moghrab venait de le terrasser aussi facilement que je renverserais, moi, un petit enfant ou une fillette, plus facilement peut-être, s'interrompit Antonio avec un frémissement, car la force qui est en lui vient, dit-on, de l'esprit du mal.

Quand Trasdoblo ne résista plus, Moghrab lui ordonna de s'asseoir sur la margelle du bassin. Il ramassa en même temps le couteau et le garda à la main.

– Si tu veux m'avouer franchement la vérité, lui dit-il, toute la vérité, cette bourse est à toi, elle contient cinquante pistoles… Si tu refuses de parler ou si tu mens, par le Prophète, je te jure que je vais te tuer !

Le boucher tremblait de tous ses membres.

Antonio poursuivit ainsi son récit :

– Pedro Gil me fera brûler vif au prochain auto-da-fé ! murmura le boucher Trasdoblo.

– Alors, s'écria l'Africain d'une voix altérée, mais je ne saurais pas dire si c'était par la colère ou par la joie, alors Medina-Celi n'est pas mort !

– Mort ! répétèrent les Nunez et Savien.

Et la bonne femme ajouta :

– Voici quelque chose de bien étrange !… Les deux seigneurs qui sont venus ce matin au lever de notre maître, le président de l'audience de Séville et le commandant des gardes, s'entretenaient tout bas de ce même sujet en traversant la cour… Et je me souviens que don Balthazar d'Alcoy disait pareillement à don Pascual de Haro : « Je mettrais ma main au feu que Medina-Celi n'est pas mort… »

– On l'avait donc cru mort ? demanda Savien.

– Laissez parler mon garçon… Continue Antonio, continue !

Antonio était tout rouge d'avoir prononcé un si long discours.

– Eh bien ! reprit-il, le boucher trembla plus fort et balbutia :

– Nous étions sept, moi et six soldats mercenaires…

– Sept misérables contre Hernan ! s'écria l'africain ; je suis fou d'avoir cru cela ! Combien en a-t-il tué, coquin ? Ne mens pas, cette fois !

La lame du couteau brillait à deux pouces de la gorge de Trasdoblo.

– O mon doux seigneur ! s'écria ce dernier, que Dieu vous garde d'avoir un mauvais souvenir au fond de votre conscience ! C'est une chaîne entre les mains du démon, une chaîne qui vous tient captif et garrotté.

Ce Pedro Gil savait l'histoire de mon beau-frère, qui mourut violemment dans son logis de la rue de l'Amour-de-Dieu… Je

n'avais rien contre le bon duc, mais Pedro Gil m'a dit : « Les yeux de l'inquisition sont fixés sur toi… » J'ai obéi bien à contre-cœur…

– Et notre maître nous a fait faire des excuses à ce brigand d'oïdor ! gronda Savien.

– Laissez dire le garçon !

Antonio continuait :

– Ce Trasdoblo est plus lâche qu'une femme, avec sa taille de géant… Il avait les mains jointes et les larmes aux yeux.

– Que le ciel me préserve du courroux de Medina-Celi ! a-t-il ajouté. Quatre mercenaires sont tombés sous son épée et les deux autres n'ont plus guère de sang dans les veines. Mais, au nom de votre prophète, seigneur Moghrab, ne perdez pas un malheureux ! ne dites pas à l'oïdor Pedro Gil que le bon duc est sorti vivant de nos mains !

– Si tu gardes ton secret toi-même, ne crains rien, a répondu l'Africain. Je serai muet.

Sa bourse est tombée aux pieds du boucher.

La lune glissait à ce moment un rayon entre les branches. Le rayon frappait en plein le visage de l'africain. Il me sembla que je voyais pour la première fois sa figure. Ses yeux étaient au ciel, comme si une prière s'échappait de son âme.

– Qu'est-ce donc ce Moghrab ?… murmura le jeune Nunez tout pensif.

– Est-ce tout, garçon ? demanda Catalina.

– C'est tout, répondit Antonio ; sauf une parole du coquin de boucher, qui a dit, quand l'africain est parti :

– Ils sont donc tous intéressés à ce que mon secret soit gardé !... Le Medina m'a ordonné aussi de me taire... et, sauf un coup de mon gourdin que j'ai déchargé sur sa tête avant de m'en aller...

Il ressaisit sa bêche et se remit à la besogne.

Chacun réfléchissait désormais. Aucune parole ne fut prononcée jusqu'au moment où Antonio, jetant sa bêche sur son épaule, dit :

– Voici ma besogne achevée.

Vieillards et jeunes gens reprirent silencieusement le chemin de la conciergerie, laissant les cierges allumés et plantés dans la terre.

Au bout de quelques pas, Catalina s'arrêta.

– Il y a du trouble dans mon pauvre esprit, dit-elle ; le chien est mort empoisonné.

– Il n'avait pas reconnu le Medina ! prononça tout bas Savien.

– Que se passe-t-il autour de nous ? fit le vieux Nunez.

Il allait poursuivre, mais un cri étouffé s'échappa de sa poitrine. Sa bouche resta béante et ses yeux grands ouverts. Sa main étendue montrait le massif où venaient de s'accomplir les funérailles de Zamore.

Un cri pareil s'étouffa dans toutes les gorges.

Chacun avait la même vision. Aux lueurs vives projetées par les cierges dans cette nuit profonde, une grande figure se montrait au travers des feuillages. C'était un homme de haute taille, vêtu d'un manteau de couleur sombre. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. Il avait la tête nue.

On apercevait distinctement ses traits nobles et fiers dans le cadre de sa longue chevelure.

– Medina-Celi ! balbutia Catalina.

– Notre seigneur ! firent les vieillards.

Pedro et Pascual dirent ensemble :

– C'est bien lui qui était au palais ?

A ce moment, la croisée du pavillon oriental de la maison de Pilate s'ouvrait bruyamment, laissant voir l'appartement du bon duc inondé de lumière. Le lustre éclairait une table couverte des luxueux débris d'un repas qui démentait splendidement la frugalité espagnole. Deux silhouettes se détachèrent sur le balcon.

– Notre seigneur ! firent encore Savien et le vieux Nunez.

– Medina-Celi ! répéta Catalina, dont les bras tombèrent.

Et les deux frères :

– C'est pourtant bien lui que nous avons vu ce soir !

L'autre, l'apparition du massif, avait incliné sa tête triste sur sa poitrine et s'enfonçait lentement dans les bosquets.

Sur le balcon, les deux silhouettes étaient en belle humeur : chacune d'elles tenait son verre à la main ! leurs francs éclats de

rire retentissaient dans la nuit silencieuse.

– De par Dieu ! beau-père, disait le comte de Palomas, vous m'avez traité comme un ange !

– Eh ! eh ! mon gendre, répliquait le bon duc, ces quinze années de captivité m'ont laissé un appétit d'enfant !

– Je jurerais d'avance que nous nous entendrons à merveille.

– Nous serons les deux doigts de la main, mon gendre. Trinquons !

Leurs verres se choquèrent, rendant un bruit clair et métallique.

Le vieux Nunez serra le bras de Savien.

– Si j'étais seul ici, je me croirais fou, murmura-t-il.

– Que Dieu nous protège ! fit l'écuyer en passant sa main froide sur son front en sueur ; le chien avait reconnu la duchesse, pourquoi n'aurait-il pas reconnu le duc ?

– Est-ce que vous croiriez ?... commencèrent les jeunes gens.

– La paix ! interrompit Catalina, qui fit le signe de la croix ; les événements ne surprennent point ceux qui se tiennent prêts nuit et jour. Soyez ainsi, mon mari et mes enfants, afin que Perez de Guzman vous trouve quand il aura besoin de vous... Cette maison contient un étrange mystère.

Eleonor de Tolède, notre noble maîtresse, m'a parlé ce matin, et ce soir seulement je devine le sens de ses paroles... Eleonor de Tolède m'a montré le portrait de Medina... Elle tremblait de

fièvre… Fourbissez vos épées, les Nunez ! Pour avoir le mot de cette énigme, il faudra peut-être une bataille ?

q

Chapitre 11 PREPARATIFS D'UN SIEGE

Mon Dieu ! oui seigneur mon gendre, disait le bon duc qui avait roulé sa bergère jusqu'à la croisée pour jouir des brises fraîches de la nuit : j'avais laissé Eleonor de Tolède jeune, accorte, rose, charmante ; j'ai retrouvé une respectueuse dame, frisant la quarantaine ; j'aurais dû m'attendre à cela…

– D'autant que, pendant quinze années, seigneur mon beau-père, vous aviez eu le loisir d'y songer mûrement.

– Eh bien ! oui… Mais les prisonniers restent jeunes… La vie retarde son courant, là-bas, derrière les murs épais de ces citadelles… Tel que vous me voyez, je m'émerveille après un long somme et j'ai vingt-cinq ans, ni plus ni moins, comme au jour où je m'endormis.

Le comte de Palomas but une ample rasade.

– A la santé de votre adolescence, beau-père, dit-il en riant ; ventre saint-gris ! vous êtes un joyeux convive !

– Vous plairait il, mon gendre, de parler un peu d'affaires.

– Je parlerai de tout ce que vous voudrez, beau-père, tant vous m'avez mis en bonne humeur.

– A merveille !… Ah ! quelle jolie famille nous ferons, mon gendre !

– Quand j'y pense, répliqua don Juan qui riait de tout son cœur, j'en ai les larmes aux yeux !

Le bon duc toussa et croisa ses jambes l'une sur l'autre en manière de transition aux choses sérieuses qui allaient se dire, puis il reprit d'un ton calme et rassis :

– Mon gendre, je voudrais savoir ce que vous prétendez en épousant Isabel Perez de Guzman, ma fille unique ?

– Je prétends me donner une femme jeune et charmante, un beau titre et la plus magnifique fortune qui soit en Espagne.

– Voilà qui est répondu admirablement !… Et, je vous prie, qu'offrez-vous en échange ?

– Mon amour, repartit don Juan d'un air goguenard.

– Après ?… fit sèchement le bon duc.

– Mon crédit à la cour…

– Après ?

– De par tous les diables ! voici que vous le prenez sur un singulier ton, seigneur !… Je suis le neveu du comte-duc !

– Moi, je suis un peu son parent, mon gendre. Ne vous fâchez pas et souvenez-vous que nous parlons affaires. Votre oncle m'a joué d'assez méchants tours autrefois.

– Il en a d'autres dans son sac, soyez certain de cela.

– Menacez-vous, mon gendre ?

– Du tout… Je parle affaires, pour obéir à votre fantaisie, beau-père.

Ils souriaient tous deux en se regardant. Il y avait vraiment de l'intelligence sur le joli visage du comte de Palomas. Quant au bon duc, la large régularité de ses traits grimaçait on ne peut mieux le scepticisme trop fin des physionomies diplomatiques.

– Pendant que nous soupions tranquillement, reprit ce dernier, avez-vous entendu ces bruits sourds et lointains qui semblaient venir de l'Alcazar ?

– J'ai entendu pour le moins une douzaine de mousquetades, le tocsin, et je ne sais plus quoi… Cela ne vous a pas fait perdre un coup de dent, beau-père.

– Ni à vous une gorgée, mon gendre !… Touchez-la !

– De grand cœur… et ne nous disputons plus, puisque nous sommes deux parfaits philosophes.

Ils échangèrent une poignée de main, après quoi le bon duc prononça d'un accent pénétré :

– Une chose impie que ces guerres civiles !

– Une mauvaise comédie, plutôt ! rectifia le jeune comte avec dédain.

– Au commencement de notre souper, reprit le Medina, vous avez reçu une lettre, mon gendre ?…

– Et vous aussi, beau-père.

– La mienne parlait d'affaires politiques.

– La mienne également.

– La mienne disait que votre oncle respectable, le très puissant comte-duc, branlait un peu dans le manche, passez-moi la trivialité expressive de ce mot.

– Je vous la passe, beau-père. La mienne disait : « La farce est jouée ; le roi en est le dindon. » – (Passez-moi donc l'irrévérence de ce terme). – Le comte-duc vient de monter au Capitole !

– Et la signature de cette lettre, mon gendre ?

– Lisez le nom qui est au bas de la vôtre, mon beau-père.

– Pedro Gil !... De qui se moque ce coquin ?

Don Juan alla prendre sur la table un flacon de rota et remplit le verre que lui tendait le bon duc.

– De vous, seigneur, répondit-il ; de moi, de tout le monde, et aussi de lui-même, sans qu'il s'en doute. Voulez-vous mon avis ? Ne jouons pas au fin l'un contre l'autre ; nous avons essayé de nous griser mutuellement, c'était un tort.

Cartes sur table, ventre-saint-gris ! je ne sais point de si gros mots qui puissent écorcher ma bouche en les prononçant, mon oreille en l'écoutant... Avez-vous dessein de me vendre votre fille ? Dites le prix bravement, je vous écoute.

– En conscience, prononça le bon duc avec gravité, vous avez, seigneur don Juan, un mérite au-dessus de votre âge. Je ne regrette pas la fermeté que j'ai montrée ce matin à madame la duchesse en défendant vos intérêts. J'avais entendu parler de vous, et quelque chose me disait que vous étiez mon homme. Stipulons, puisque vous le voulez... En épousant Isabel Perez de Guz-

man, vous avez espéré un titre de duc et une fortune royale… Vous aurez tout cela après ma mort.

– C'est trop juste, interrompit le jeune comte.

– N'est-ce pas ? mais je dois vous prévenir que je vivrai vieux.

– Dieu vous entende, beau-père.

– Très bien ! je ne parle même pas de certaines éventualités fâcheuses. On a vu des gendres fatigués d'attendre un héritage qui tardait trop à leur gré…

– Fi ! seigneur !

– Vous avez raison, il faut sous-entendre ces tristes côtés de notre nature humaine… J'ajoute seulement que, moi, je comprends tout, et que j'enverrais mon gendre à ses aïeux sans remords ni scrupules, s'il s'impatientait.

– A votre tour, menacez-vous, beau-père ?

– Je joue cartes sur table, mon gendre, comme vous m'y avez engagé, sans crainte d'écorcher ma bouche ou vos oreilles… Arrivons à l'article de l'acte de mariage déchiré…

– J'y ai réfléchi.

– Voyons le résultat de vos méditations.

– Le voici : j'enlève tout de même.

– A vos risques et périls ?

– Il n'y a ni risques ni périls… J'aime dona Isabel… En vérité, je me croyais à l'abri de ces maladies de jeunesse, mais l'amour est un petit dieu malin… Tous nos poètes l'affirment… Il a inven-

té un stratagème pour entrer dans mon cœur… Il a pris les traits de dame vengeance, sa cousine germaine…

– Je sais… Il y a un jeune gentilhomme d'Estramadure qui vous a mené rondement…

– Un superbe rustre !… Je lui fais l'honneur de le haïr. Si dona Isabel n'est plus l'héritière de Medina-Celi, c'est toujours une adorable fille qui ne déparera nullement la liste de mes maîtresses.

Le bon duc se redressa et mit ses deux poings fermés sur les bras de son fauteuil. Ses sourcils se froncèrent. Il prit cet air de dignité froide et hautaine, qui, en vérité, lui allait admirablement.

– Vous parlez de ma fille, seigneur don Juan, dit-il à demi-voix.

– Seigneur Hernan, répondit le comte de Palomas, je vous demande pardon de bon cœur, mais vous m'aviez aidé à l'oublier.

– Peut être… fit le bon duc en se radoucissant, peut-être… Nous devisons librement… Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas rester en deçà de certaines bornes… Vive Dieu ! mon respecté père vous aurait fendu le crâne jusqu'aux épaules pour moitié moins d'audace.

Je vous pardonne, don Juan ; vous ne pêchez que par la forme… les galantes manières s'en vont mourant. Nous savons faire pis que vous en gardant les apparences, mon gendre.

– Eh bien ! beau-père, faites-moi part de votre science. Je ne demande pas mieux que de garder les apparences en faisant pis.

Le bon duc rapprocha son fauteuil et prit une attitude de confidentielle familiarité.

– Posons la question sur son véritable terrain, dit-il ; de deux choses l'une : ou madame la duchesse abandonnera ses absurdes prétentions de résistance, ou elle continuera la guerre qu'elle m'a si imprudemment déclarée.... Est-ce bien cela ?

– Un dilemme parfaitement symétrique, seigneur.

– Dans le premier cas, dona Isabel est Medina-Celi comme moi, et vous devenez mon héritier légitime... Dans le second, dona Isabel n'est qu'une bâtarde, légalement parlant, et n'a aucun droit à mon héritage... Est-ce bien cela encore ?

– Admirable de logique !

– Eh bien ! mon gendre, il faut épouser dans les deux cas ; c'est indispensable, et c'est sans danger. Je le prouve. Ecartant la première corne du dilemme, qui ne présente aucune difficulté, j'arrive à la seconde qui semblerait militer contre le mariage avec une bâtarde... Mon gendre, je me sers toujours de ce titre parce que je suis certain de vous ramener à mon opinion... Ce qui vous effraye dans le mariage, c'est son indissolubilité. Intelligent et dépourvu de préjugés comme vous l'êtes, vous consentiriez à vous marier tous les jours, pourvu que chacune de ces unions fût brisée le lendemain... Est-ce vrai ?

– J'accorde cela.

– Eh bien ! l'acte d'Alphonse IX, de 1258, Si fortè vir nobilis, et le rescrit de Ferdinand IV, en date de l'an 1309, si je ne me trompe. De nuptiis, décident formellement votre cas ; la seconde corne du dilemme vous met dans la position d'un époux trompé

sur la personne : mariage nul, de par le droit castillan, de par les coutumes aragonaises, et aussi d'après le droit romain, mon gendre.

Don Juan regardait le bon duc avec stupeur.

– Peste ! peste ! peste ! s'écria-t-il par trois fois ; le comte-duc, mon oncle, n'est que bachelier de Salamanque, vous êtes docteur en droit, vous, beau-père !

– Attendez seulement, répliqua Medina-Celi, et vous verrez ce que quinze ans d'études solitaires peuvent donner à un premier ministre !

– Vous auriez l'espoir ?...

Le duc mit un doigt sur sa bouche et tendit son verre.

– A boire, jeune homme ! reprit-il. Le sage se tourne du côté du soleil levant... On fait l'aumône à son parent ; mais on pousse son gendre ; c'est la famille, c'est le grand pacte de la conservation des races ! Réfléchissez à tout cela, si vous êtes capable de réfléchir, et menez votre barque comme vous l'entendrez... Avez-vous votre sauf-conduit ?

– Signé du roi, répondit don Juan.

Le bon duc se leva comme un grand seigneur qui donne congé à un visiteur attardé. Il fit quelques pas vers sa chambre à coucher.

Malgré son étourderie effrontée, le comte de Palomas réfléchissait, en effet. Il était venu, croyant avoir meilleur marché de cet homme. Il se sentait dériver malgré lui, loin, bien loin de ses insolentes fanfaronnades de la veille. Ses compagnons de la mai-

son du Sépulcre n'eussent point reconnu leur don Juan dans ce jeune homme au regard hésitant, à la tenue embarrassée.

– Bonsoir, beau-père, dit-il d'un ton qu'il voulait rendre léger ; je vais enlever, épouser, divorcer… La lettre de César en trois infinitifs.

Au moment où il tournait la table, la porte donnant sur la galerie intérieure s'ouvrit brusquement, et la brune Encarnacion s'élança tout essoufflée dans la chambre.

Le duc était dans l'ombre à l'autre bout de la pièce.

– Enfin, je puis vous dire deux mots ! s'écria Encarnacion ; j'ai cru que le seigneur duc n'en finirait pas de souper !… Versez moi un verre de bon vin pour me remettre.

– Qu'est-ce donc, belle enfant ? demanda le Medina-Celi en se rapprochant.

Ceci fut prononcé du ton le plus doux et le plus galant. Cependant, la senora Encarnacion laissa tomber le verre que déjà elle tenait à la main, et recula de quelques pas en chancelant.

Elle s'appuya au dos d'un fauteuil pour ne point tomber à la renverse. Son visage était devenu tout blême, et ses yeux agrandis se fixaient sur le duc avec un indicible étonnement.

– Je croyais, balbutia-t-elle, j'avais vu… seigneur don Juan, quelques gouttes d'eau fraîche, je vais me trouver mal !

Comme le jeune comte n'obéissait pas assez vite, ce fut le duc lui-même qui prit sur la table un verre et une carafe. Encarnacion, à son approche, se mit à frémir convulsivement. Son regard exprimait une épouvante folle.

Le bon duc lui servit d'échanson ; elle porta le verre à ses lèvres, mais ses dents claquèrent contre le cristal.

– Remettez-vous, mon enfant, dit paternellement Medina-Celi.

– Ventre-saint-gris ! fit don Juan avec brusquerie, assez de grimaces, ma belle ! Tu croyais me trouver seul ici. Pourquoi ? je n'en sais rien ; mais don Hernan n'est pas si noir que tu le penses… M'apportais-tu des nouvelles ? parle sans crainte : nous sommes d'accord, nous n'avons point de secret l'un pour l'autre.

Encarnacion but une gorgée avec effort et poussa un long soupir.

– Vous êtes, je crois, la suivante de dona Isabel, reprit le bon duc ; n'ayez pas peur, je vous en prie, ma jolie fille. La terreur n'est pas le sentiment que je prétends inspirer aux dames…

Ces paroles encourageantes semblaient ne point rassurer la camériste. Ses yeux se détournaient malgré elle, et les paroles s'étouffaient dans son gosier.

Il n'y avait point à s'y tromper : ce n'était pas une comédie, bien que d'ordinaire Encarnacion fût capable de jouer toutes sortes de comédies.

Don Juan, pour le coup, éclata de rire.

– Ventre-saint-gris ! s'écria-t-il, voilà votre affaire trouvée, mon beau-père… et toi, fillette, si tu veux, ta fortune est faite !… Eleonor de Tolède a déchiré son acte de mariage. As-tu fait parfois ce rêve de t'entendre appeler madame la duchesse ?

– Seigneur comte, dit sèchement le Medina, n'oubliez pas que je ne suis point habitué encore aux belles façons des jeunes gens d'aujourd'hui… Je me donnerais peut-être le ridicule de m'offenser de vos paroles… Sachez seulement de cette aimable personne, je vous prie, quelle est la cause de sa frayeur.

Don Juan s'inclina avec une déférence moqueuse et reprit :

– Voyons, aimable Encarnacion, vous devez bien voir que le lion de cet antre est on ne peut mieux apprivoisé… Je suis un vieil ami, en voici un tout jeune… Qu'avez-vous encore à trembler ? Auriez-vous rencontré dans les corridors, déserts à cette heure, une ombre, une apparition, un fantôme ?

Les paupières de la soubrette battirent et sa tête ébaucha un signe affirmatif.

Le sourire galant du bon duc se glaça.

– Un fantôme ! répéta-t-il d'une voix légèrement altérée ; jeune fille, expliquez vous.

– Et d'abord, demanda Palomas, par quel étrange calcul avez-vous cru me trouver seul dans l'appartement privé du seigneur duc ?

– C'est le fantôme… articula péniblement la soubrette.

La physionomie de Medina-Celi se rembrunit davantage.

– Ah çà ! beau-père, s'écria don Juan qui l'examinait, vous le connaissez donc, ce fantôme ? ou tout au moins saviez-vous qu'il y avait un fantôme dans votre maison ?

C'était un terrain sur lequel il ne fallait point railler. Le sang monta au visage de Medina-Celi, tandis qu'il répétait d'un ton plein d'amertume :

– De mon temps, la mode n'était point à certaines plaisanteries. Nous n'étions pas des esprits forts… Nous ne faisions pas venir nos idées de France avec les plumails de nos feutres ou les dentelles de nos rabats… Interrogez la senora ; je désire être fixé… Vous entendez ; il m'importe de savoir précisément ce qu'elle a vu.

Don Juan retourna gravement vers la table, emplit un grand verre de vin de rota et le présenta à Encarnacion en disant :

– Vous avez beau être de méchante humeur, seigneur duc, voilà ce qu'elles entendent maintenant par ces mots : quelques gouttes d'eau. Vous allez voir comment on guérit les paralysies de la langue… Bois, belle petite !

Encarnacion lampa une ample rasade et fit claquer sa langue gaillardement.

– Eh bien ! dit-elle en fixant sur Medina un regard clair et hardi, pourquoi m'en cacherais-je ?… C'est vous que j'ai vu, seigneur.

– Comment ! moi !

– Vous en personne ! j'en ferais serment devant le saint tribunal !… et c'est justement parce que je vous ai vu que je suis venue ici, où je pensais rencontrer le comte de Palomas tout seul… car je ne croyais pas qu'un homme pût être double et se trouver à la fois en deux endroits différents.

– Voilà qui est clair ! murmura don Juan qui continuait de railler.

Le duc avait la tête courbée sur sa poitrine. Il gronda entre ses dents :

– Infâme coquin de Pedro Gil !…

– Vous dites ? demanda Palomas.

– Je dis, s'écria le duc avec colère, que cette fille est folle à lier !

– Par ma sainte patronne ! riposta Encarnacion qui avait recouvré toute la volubilité de sa langue, je ne sais pas, moi, si monseigneur a intérêt à me faire passer pour folle…

Qu'il le dise, je suis aux gages de la maison… mais il me semble que j'ai l'esprit présent, et je ne sens rien clocher dans ma cervelle… Je cherchais le comte de Palomas, qui a été poli et convenable avec moi ce matin ; j'avais quelque chose à lui dire en particulier, et comme je savais qu'il dînait en compagnie de notre maître, je me déterminais à le faire prévenir par un valet, lorsque… Mais est-ce déjà si fou, ce que je vous dis là, messeigneurs ?

– Non, répondit don Juan, c'est très sage. Continue.

Le bon duc haussa une seconde fois les épaules. Son air devenait de plus en plus morose.

– J'étais dans le couloir qui longe l'appartement de madame la duchesse, poursuivit la soubrette ; je veux mourir sans faire pénitence si je songeais au seigneur duc !…

Tout à coup une porte dérobée s'est ouverte… une porte que je ne connaissais pas… J'ai trouvé cela tout simple… Je n'ai eu qu'une pensée, c'est de m'applaudir de l'heureux hasard qui me permettait d'entretenir seul à seul le comte de Palomas.

– C'était donc bien le seigneur duc ? fit don Juan, le sourire aux lèvres.

– Qui sortait de chez la duchesse ? Oui, répondit Encarnacion.

– Beau-père, prononça tout bas Palomas, la situation se complique et devient délicate.

– Ignoble coquin de Pedro Gil ! grommela le bon duc au lieu de répondre.

Il avait le sang au visage, et ses mains se fermaient malgré lui.

Il se leva brusquement et gagna le buffet, où se trouvait une sonnette qu'il agita avec violence.

– Fi donc, opina don Juan, j'espère que vous n'allez pas faire un éclat.

– Je vais faire tout ce que je voudrai, entendez-vous ! répliqua le bon duc en proie à un accès d'extravagante colère. Que le diable vous emporte tous tant que vous êtes !… Ne pouvait-on me laisser en repos dans mon trou ?

– Au château de Alcala ? commenta Palomas ?

– La peste vous étouffe !… Il s'agit bien du château de Alcala… Dès le premier moment, j'ai flairé tous ces tracas… je voulais refuser… Ah ! s'interrompit-il en prenant sa tête à deux mains, si je

sauve mes oreilles, ce scélérat de Pedro Gil sera pendu, j'en fais le serment !

Il se promenait à grands pas autour de la chambre.

– C'est tout de même bien étonnant… murmura la soubrette à l'oreille de don Juan.

Celui-ci lui fit un signe de se taire et demanda tout haut :

– Petite, qu'avais-tu donc de si pressé à me dire ?… Je t'autorise à parler devant le seigneur duc.

– J'avais à vous dire, répliqua Encarnacion, qu'il est temps d'entrer en campagne… Dona Isabel vient de nous donner congé à toutes deux…

– A toutes deux ?… répéta Palomas.

– A la fille de l'oïdor et à moi, s'entend… Je crois que cette senora Gabrielle est une rusée commère… Et je crois aussi que le jeune estremeno… vous savez, votre rival, lui tient au cœur.

– Comment sais-tu cela ?

– Comment sais-je le reste ?… Le seigneur Ramire a rôdé sous les fenêtres, et la fille de l'oïdor a de grands yeux bleus qui parlent…

Un domestique entra et dit :

– Sa Grâce a sonné ?

Le bon duc s'arrêta court dans sa promenade.

– Sa Grâce ! répéta-t-il. Ah ! le coquin !

Puis, s'adressant au domestique :

– Comment t'appelles-tu, toi ?

– Votre Excellence m'avait si bien reconnu ce matin ! Je suis Pedro Nunez…

– C'est bien !… tais-toi ! on a perdu le respect dans cette maison qui est restée si longtemps sans maître… Par tous les saints ! nous mettrons bon ordre à cela…

Ecoute moi et obéis, si tu tiens à ta peau ! Tu vas sortir par la grande porte qui donne sur la place de Jérusalem… tu vas aller jusqu'au parvis de Saint-Ildefonse… Là, à gauche de l'église, tu trouveras deux hommes déguisés en mendiants, tu diras : Saint-Esteban…

– Il se passe d'étranges choses dans la ville, murmura Pedro ; si on allait me prendre pour un conspirateur !…

– Butor ! je te chasse… Appelle un autre de mes serviteurs !

– Que Votre Excellence s'apaise ! j'exécuterai de point en point les ordres qu'elle voudra bien me donner.

– Je te le conseille !… Les deux hommes viendront à toi ; tu retourneras sur tes pas sans mot dire ; ils te suivront. Tu les amèneras jusqu'ici… Va !

Pedro Nunez sortit courbé en deux.

– Beau-père… voulut dire don Juan.

– Je ne suis pas tombé si bas qu'on le pense, Seigneur comte, interrompit Medina en proie à une agitation fiévreuse ; par les

Sept douleurs ! je me tiens encore ferme sur mes jambes… Faites vos affaires et marchez droit !… J'ai besoin d'être seul.

– Ah çà, insista le comte, quelle mouche vous pique ?

Le bon duc lui montra la porte d'un geste impérieux.

– Allons ! fit don Juan, gardant héroïquement sa belle humeur. Viens, petite : le seigneur duc a des moments d'humeur noire… C'est le produit de sa dure et longue captivité… A vous revoir, beau-père.

Il ceignit son épée, posa son feutre de travers et passa le seuil en adressant un signe familier.

Celui-ci, resté seul, se laissa tomber de son haut dans un fauteuil.

– Coquin de Pedro Gil ! prononça-t-il pour la troisième fois sur un mode plus plaintif encore. Traître ! scélérat ! malfaiteur ! Voilà dix ans ! peut-être quinze ans… même davantage… que j'avais désappris à souffrir de l'estomac !… mes digestions se faisaient admirablement, mes nuits étaient tranquilles, je me levais le matin frais comme une rose. Eh bien ! je sens que ce misérable dîner ne passe pas… J'ai reçu un coup… Et c'est pour de pareils soucis que j'ai abandonné ma bien-aimée besace… Aurea mediocritas, si jamais il en fut ! je poignarderai ce Pedro Gil… je l'étranglerai de mes propres mains… je ne plaisante pas : il me faut une victime !

Il essuya son front en sueur et reprit :

– Medina !… un homme terrible ?… qui aurait tué le Cid comme une mouche ! Dieu vivant ! dans quel pétrin m'a-t-on

fourré ! Un fantôme, a-t-elle dit ! un fantôme qui rôde du côté des appartements de la duchesse !… Ce sont les spectres de chair et d'os qui me font peur, à moi !… S'il allait venir…

Il sauta sur ses pieds, leste comme un acrobate.

On venait de frapper tout doucement à la porte extérieure.

Le bon duc fit en courant le tour de la table, et jeta à la ronde ses regards effarés.

La porte s'ouvrit. Pedro Nunez rentra suivi de deux hommes déguenillés, mais qui portaient leurs loques avec cette fière crânerie des gueux de bon aloi.

Le duc, qui semblait avoir voulu se faire de la table un rempart, les regarda d'un air satisfait. Son visage bouleversé reprit un peu de calme.

– Ce Gabacho est un solide gaillard, dit-il en les toisant de l'œil, et ce Picaros a des épaules de taureau, malgré ses cent ans !

– Entrez, mes bons amis, reprit-il tout haut, et toi, maraud, va t'en !

– Entends-tu, maraud, appuya Gabacho, qui drapa d'un geste superbe les débris de son manteau.

Pedro Nunez se hâta d'obéir et courut à la conciergerie, où le conciliabule des bons serviteurs était encore assemblé. Il raconta son aventure.

– Hommes, dit Catalina, bourrez les espingoles !

Dans la chambre du bon duc notre paire de gueux faisait son entrée.

– Comment cela va-t-il, depuis ce matin ? demanda Gabacho.

– O toi, que j'ose appeler mon maître et mon ami ! ajoutait le centenaire Picaros, que toutes les bénédictions du ciel descendent sur ta vénérable tête !... Tu as sauvé aujourd'hui l'antique monarchie espagnole, et quoique je ne comprenne pas bien comment tu es à la fois Medina-Celi et Esteban d'Antequerre...

– Que chante celui-là ? gronda le bon duc, dont le front se rembrunit encore une fois.

Gabacho déposa son bâton dans un coin et se mit bravement à table.

– Vous êtes le libérateur des gueux de Séville et l'ange gardien de Philippe IV, dit-il. On vous aurait fait quelque joli cadeau, si vous étiez resté dans la cour de l'Alcazar.

Il chargea son assiette de tout ce qui était à sa portée, et se versa un large verre de vin.

Puis il poursuivit la bouche pleine :

– On ne parle que de vous dans la ville... et ceux qui savent un peu la politique ne sont pas embarrassés pour dire le fin mot... Vous avez pris le nom et les habits de saint Esteban pour dépister le comte-duc...

– Moi !... fit le bon duc dont les yeux s'écarquillaient, j'ai pris le nom et les habits de saint Esteban ! Par le calvaire, vous me ferez perdre la raison !

Picaros étendit la main.

– Maître, dit-il avec douceur et noblesse, et très illustre duc ! J'ai bien vu que tu étais un peu exalté quand tu as assommé ce pauvre Caparrosa, qui croyait bien faire en brûlant la première amorce… Tu aurais pu frapper moins fort !

– J'ai assommé Caparrosa ! grommela le bon duc.

– Il était de la jeune école et ne respectait pas assez les anciens, reprit Gabacho après avoir vidé son verre ; mais le roi des gueux n'a pas droit de vie et de mort sur ses frères. Voyons, Picaros, à table !

Le bon duc pressa ses tempes à deux mains.

– Il y a donc un effronté misérable, commença-t-il, qui a osé jouer ce rôle de roi des gueux et voler le nom de saint Esteban !…

– Comment ! comment ! s'écrièrent à la fois Picaros et Gabacho.

– Quel temps ! quel siècle ! fit le Medina, en proie à une sincère et profonde indignation ; quelles mœurs !… que reste-t-il de sacré ?… Un duc qui s'abaisse à voler un pauvre malheureux mendiant !

Gabacho eût certes étouffé s'il n'avait saisi un flacon et bu à même.

Picaros poussait des exclamations de tragédie :

– O ciel ! qu'entends-je ?… En croirai-je mes sens ?…

Le bon duc donna sur la table un coup de poing qui fit sauter assiettes, verres et bouteilles.

– L'oïdor Pedro Gil était là, n'est-ce pas ? dit-il, comme si un trait de lumière l'eût frappé tout à coup.

Les deux gueux de la vieille école répondirent affirmativement.

– Je comprends tout ! s'écria le bon duc ; c'est une nouvelle machination de ce démon incarné ! Le Medina est roi des gueux, pendant que le roi des gueux est…

– Ah çà ! interrompit Gabacho, sommes-nous malade ?

– O mon maître très illustre ! ajouta le centenaire Picaros, avec respect, est-ce que la tête déménage ?

– Levez-vous ! ordonna le duc d'une voix tonnante ; voici le moment venu de mourir pour la défense de votre roi !

Gabacho repoussa son assiette, tandis que Picaros voûtait instinctivement son échine et ramenait ses épaules en dedans. Cet héroïque destin semblait leur répugner également à l'un et à l'autre. Gabacho fit un faux pas vers la porte, Picaros en risqua deux.

– Restez ! commanda le bon duc ; toutes les issues sont gardées. Si vous franchissiez le seuil de cette salle, je ne donnerais pas un maravédis de votre vie.

Ils s'arrêtèrent tous deux, frissonnants et tremblants sur leurs jambes. L'idée leur vint peut-être de résister : ils étaient deux contre un. Mais ce diable d'homme avait des épaules d'hercule, et la façon dont il avait traité Caparrosa dans la cour de l'Alcazar donnait la chair de poule à nos braves.

Le bon duc, au contraire, grandissait. Son agitation prenait des tournures épiques. Il avait la tête haute, le regard sombre et fier. Sa parole lente retentissait pleine d'emphase. Ses gestes eussent embelli une scène de tragédie.

– Votre silence est pour moi plus éloquent que de longs discours, dit-il ; je suis content de vous voir dans des dispositions pareilles. Du reste, je n'espérais pas moins de votre dévouement : vous êtes l'élite et la crème de la gueuserie andalouse. Barricadez ces portes ! roulez des meubles contre ces fenêtres ; je ne vous cache pas que nous allons soutenir un siège…

– O mon maître bien aimé ! insinua Picaros, ma prudence peut être utile dans le conseil, mais s'il s'agit d'un coup de main…

– Tais-toi, rusé compère… Tu ne connais pas ta propre valeur !

– Du diable si je suis bon pour semblable besogne ! dit à son tour Gabacho ; n'avez-vous point des valets pour soutenir vos sièges ou livrer vos batailles ?

– La paix ! tu te ravales !… Voyons ! à l'œuvre, ou je ne réponds plus de rien !

Les deux portes qui donnaient accès au dehors furent d'abord fermées à double tour, puis assujetties au-dedans à l'aide de deux barres de fer.

Nos deux braves y allaient mollement et le bon duc suait sang et eau pour aiguillonner leur paresse. On parvint cependant à rouler de gros meubles devant les fenêtres, qui furent en outre solidement recouvertes de leurs volets. Medina-Celi inspectait les travaux et mettait parfois la main à l'œuvre.

– Demain, il fera jour, disait-il cependant ; que nous parvenions seulement à passer la nuit sans encombre, tout est sauvé… Soyons fermes, mes enfants… Vous savez si j'ai du crédit à la cour.

Demain vous serez à votre choix, bourgeois de Séville ou fonctionnaires publics, car je ne sais pas mettre de bornes à ma reconnaissance.

– Y a-t-il des fonctions publiques où l'on n'ait rien à faire ; demanda Gabacho.

– Parbleu !… Du neuf ! Nous sommes à bout de nos peines !

– Moi, soupira Picaros, j'aimerais une retraite paisible, non loin des fraîches rives du fleuve, avec un verger modeste, des gazons fleuris et quelques animaux domestiques pour animer le calme de cet asile.

– Tu auras tout cela ! Du cœur à la besogne ! Dieu vivant ! Vous êtes d'honnêtes âmes ! Nous voici dans une forteresse ! toutes les issues sont closes !

Il se frotta les mains en contemplant d'un air satisfait son appartement barricadé.

– Aux armes, maintenant !

Pour le coup, Gabacho et Picaros échangèrent des regards qui parlaient ouvertement de révolte. Mais le bon duc était à l'une de ces heures où l'on ne connaît pas d'obstacle.

Il saisit d'une main le faux aveugle, de l'autre le centenaire de quarante ans, et les entraîna tous les deux, bon gré, mal gré, au

pied d'un magnifique trophée qui ornait l'une des encoignures de sa chambre à coucher.

Il y avait là l'épée du grand marquis de Tarifa, la hache d'armes de Guzman le Bon, une zagaie conquise sur Boabdil au siège de Grenade, un cimeterre ayant appartenu au farouche Muley ; il y avait des armes à feu gigantesques et des hallebardes faites pour être maniées par des Titans. Le duc se jeta sur cet amas d'engins destructeurs comme sur une proie. Il arracha plutôt qu'il ne prit deux hallebardes ; il saisit des cimeterres et des épées à deux mains. Il choisit deux espingoles grosses comme des canons de huit livres de balles.

– Tenez ! criait-il en même temps, la sueur au front et l'éclair dans les yeux : pensez-vous que la garnison soit au dépourvu ? Mort du Sauveur ! mes camarades, nous mettrons de la mitraille dans les deux tromblons… assez de mitraille pour foudroyer un bataillon ! Ah ! ah ! de par le Calvaire ! ils n'ont qu'à venir !… Prends ce cimeterre, Picaros… Crois-tu qu'il y ait beaucoup de soldats comme toi dans l'armée de Philippe IV ?… Prends ce kangiar et aussi cette pique, au nom de tous les saints !… Glisse ces deux poignards à ta ceinture, Gabacho ! Sais-tu que tu es encore vert ? A toi cette bonne lame de Tolède, avec cette miséricorde et cette hache d'armes ! Munis-toi, par dessus le marché, de cette espingole, et vise à l'estomac, mon garçon… et tire vaillamment la languette !…

Moi, je vais revêtir cette cotte de mailles. J'aurai pour combattre au besoin ce casse-tête, cette épée castillane et ces deux pistolets évasés. Ventre-Mahon ! cet abject coquin d'oïdor ne se doute pas de ce que je lui prépare !…

– C'est donc Pedro Gil ?... commença Picaros.

– Demain, mon ami, demain ! interrompit Medina au comble de l'exaltation ; êtes-vous armés de toutes pièces ?... A vos postes ! Par saint Michel Archange ! le roi d'Espagne n'a qu'un gentilhomme étendu en travers de la porte de sa chambre à coucher... moi, j'en aurai deux... et de fiers garçons ! j'en jure par l'espoir de mon salut éternel !

Il les prit tous deux par la main et les tint à distance pour les passer en revue, armés qu'ils étaient de pied en cap. Puis il les ramena dans la salle où avait eu lieu le souper.

– Un flacon à chacun, continua-t-il en joignant le geste à la parole, mais n'en abusez pas ! Gardez vos mains libres et votre esprit présent... Toi, Gabacho, à gauche ; toi, Picaros, à droite... Restez debout ou couchez-vous, cela m'est bien égal. Vous êtes intéressés à vous garder, car le danger est commun... Bonne nuit, mes enfants, je vais dormir tranquille.

Il repassa la porte qui communiquait avec la salle à manger, et se garda de la fermer.

Puis tenant à la main sa lampe, il fit le tour de sa chambre à coucher, tâtant partout les lambris et les tapisseries, pour se bien convaincre qu'il n'y avait point d'issue secrète.

– Demain, il fera jour, répétait-il tout haut ; nous verrons si le roi paye ses dettes !

Mais tout bas, en revêtant la cotte de mailles qui devait protéger son sommeil, il ajoutait :

– Demain, je prends la clef des champs… Le coquin de Pedro Gil se débrouillera comme il pourra. Dieu vivant ! je crois que j'ai eu de l'ambition pendant vingt quatre heures ! Esteban, mon ami, l'ambition perd les hommes… Soyez matinal demain, videz la cassette du bon duc dans votre besace, décampez comme un joli garçon et allez goûter quelque part, en Navarre ou en Galice, le repos qu'ont mérité vos vertus !

Il se jeta tout cuirassé sur le lit, et dit à ses gentilshommes de la chambre, qui buvotaient pour se consoler :

– Veillez, mes braves… une nuit est bientôt passée !

q

Chapitre 12 LA FILLE DE L'OIDOR

C'était derrière ces fenêtres où brillait doucement, au travers des carreaux, la gaze blanche des draperies. En levant les yeux vers ces fenêtres, les cinq Nunez et le vieux Savien avaient dit :

– Notre senorita fait la prière du soir ; que Dieu garde le plus doux de ses anges !

Il y avait une lampe sur un guéridon massif de vieux style espagnol. Les lambris, tapissés de cuir largement historié et doré, renvoyaient par place la lumière discrète.

De grands vases rouges en terre de Tétuan se rangeaient en demi-cercle sur quatre ou cinq lignes superposées et formaient une odorante colline d'arbustes en fleurs.

Par les portes ouvertes, on apercevait d'une part la blanche retraite de dona Isabel, dont les croisées donnaient sur la place de Jérusalem, de l'autre le corridor conduisant aux appartements de la bonne duchesse.

Il était tard, aucun bruit ne montait plus de la ville endormie. A l'intérieur, le silence n'était coupé, à de longs intervalles, que par le cri des gonds rouillés et ne sachant plus virer sur leur axe. Toutes les portes allaient ainsi se fermant tour à tour. Il y avait déjà du temps que les pas du dernier valet attardé avaient éveillé l'écho sonore des galeries.

Dona Isabel était demi-couchée sur un lit de repos, au pied des arbustes fleuris. Sur la table, on voyait son livre d'heures ouvert et montrant les riches enluminures de ses marges, quelques feuillets de musique, et sa broderie où les fils de métal chatoyaient parmi les suaves couleurs de la soie.

Le costume de dona Isabel n'était point celui qui convient à pareille heure. Au lieu des vêtements légers et flottants qui laissent le corps libre pour le repos du soir, elle portait un juste de velours noir agrafé du haut en bas, sur lequel s'ouvrait un corsage à la turque, noir aussi, mais relevé par une garniture de microscopiques boutons en argent ciselé. Sa basquine longue se retroussait sur le côté, retenue par un lac de rubans, et découvrait ses petits pieds, chaussés de brodequins montants.

Une résille à mailles serrées emprisonnait l'abondante richesse de ses beaux cheveux, et se cachait à demi sous un énorme voile de dentelle dont les plis doubles se drapaient au loin sur le divan.

Ainsi s'habillaient les nobles voyageuses au temps de Philippe IV. Les coches et autres moyens de transport qui commençaient à se montrer en France étaient encore inconnus en Espagne. On n'allait en carrosse qu'à la condition d'avoir pour escorte un bataillon de valets armés jusqu'aux dents, et une avant-garde de piqueurs-pionniers pour écarter les roches, abattre les buissons et combler les fondrières.

Les routes ne se distinguaient de la campagne abrupte que par la fréquence des pièges à mules creusés par les soins des bandits de grand chemin.

Un métier presque aussi recherché que celui de gueux ou d'Alguazil !

Le plus court et le plus sûr était encore de voyager à dos de mulet ou à cheval. Quand on échappait aux mille embarras de la voie, on pouvait livrer bataille aux voleurs, ou marchander avec eux le droit de passage. Ces deux sortes de dangers une fois évités, il n'y avait plus qu'à composer avec l'hermandad, protectrice de la sécurité publique.

On citait des gens hardis et heureux qui avaient rapporté ainsi de Grenade à Séville ou de Madrid à Valladolid tous leurs membres, toute leur peau et une certaine portion de leurs bagages.

Mais on n'en citait pas beaucoup, et quiconque bouclait sa valise de voyage donnait son âme à Dieu après avoir fait son testament.

A l'autre extrémité de la chambre, debout et appuyée contre le haut dossier d'un fauteuil armorié, se tenait une jeune fille à la

taille frêle et charmante, qui semblait attendre et rêver. Celle-là était dans l'ombre. La lampe trop éloignée n'envoyait à son visage que de faibles et vacillants reflets. On distinguait cependant sous sa coiffure de dentelle noire les masses abondantes et bouclées d'une merveilleuse chevelure blonde.

Elle était immobile. Vous l'eussiez prise pour une ravissante statue, sans les battements de son sein, qu'un soupir contenu soulevait par intervalles.

Un coup unique et retentissant sonna à l'horloge, dont le balancier patient grondait dans son armoire d'ébène.

– Onze heures et demie ! murmura Isabel.

– Vous appelez, Senora ? demanda l'autre jeune fille, qui sembla s'éveiller en sursaut.

Les sourcils noirs de la belle Medina se froncèrent, tandis qu'elle tournait son regard vers sa compagne.

– Je vous avais ordonné de suivre Encarnacion, dit-elle, pourquoi êtes-vous près de moi ?

La jolie blonde quitta l'appui du fauteuil, baissa les yeux et ne répondit pas.

– C'est Gabrielle, je crois, qu'on vous nomme, reprit la Medina dont la voix s'adoucit ; allez vous reposer, ma fille ; vos soins me sont désormais inutiles, et je désire être seule.

Au lieu d'obéir, Gabrielle fit quelques pas vers la table. Elle entra ainsi dans le cercle de lumière que rabattait le chapeau de métal suspendu au-dessus de la lampe.

Vous eussiez reconnu alors le riant et doux visage de la fille de Pedro Gil.

Seulement il y avait sur son front d'enfant un nuage de mélancolie.

– Ne m'a-t-on point trompée ? pensa tout haut la Medina. Est-ce un espion qu'on a mis à mes côtés, sous prétexte de me donner une suivante ?

Gabrielle avançait toujours.

Elle vint ainsi, d'un pas calme et lent, jusqu'au pied du lit de repos. Elle s'arrêta ; puis, fléchissant un genou elle baisa la main de la Medina.

– J'étais une toute petite enfant, murmura-t-elle, quand mon père m'éloigna de lui pour me renfermer au couvent de Badajoz.

Et pourtant, je me souviens des hautes tours de Penamacor, du grand jardin plein d'ombre et de touffes de fleurs bleues qui se balancent à la brise des soirs, le long des rives de la Mabon.

Dona Isabel la regarda avec étonnement.

– Et je me souviens de vous aussi, noble Senora, poursuivit la fille de l'oïdor comme si elle eût éprouvé un plaisir mêlé de tristesse à remonter ainsi le cours des années. Je me souviens de vos bontés et de vos caresses… Vous aviez un an de plus que moi : c'est beaucoup à cet âge… Pendant bien longtemps je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir votre angélique sourire… Vous, au contraire, vous avez oublié tout de suite la pauvre enfant que vous pariez comme une poupée et que vous aimiez comme un de vos jouets…

– Gabrielle, murmura la Medina, dont la mémoire s'efforçait, je me souviens bien… je pleurai quand on m'enleva ma Gabrielle.

Les larmes vinrent aux yeux de la fille de l'oïdor.

– Vous êtes bonne, Senora, dit-elle ; Dieu me garde d'accuser mon père… mais je sais qu'il vous a fait du mal, je sais qu'il vous hait… et moi je vous aime.

Cette dernière parole fut prononcée d'un ton si sincère et si doux, que la belle Medina ne put s'empêcher de sourire.

Mais ce fut un éclair. Elle tourna la tête et demanda :

– A quel propos me parlez-vous ainsi, ma fille ? Je suis lasse aujourd'hui, et je ne sais pourquoi j'ai une grande tristesse dans le cœur…

– Vous ne savez ?… répéta Gabrielle avec une inflexion de voix étrange.

Ses yeux, demi-clos et longs, fendus, étaient fixés sur ceux de la Medina, qui reprit sa posture nonchalante.

Il est des heures où quiconque veut entrer dans votre secret vous est suspect. Et certes, dans cette maison, la fille de l'oïdor n'était pas la première venue. Son nom seul et les liens étroits qui l'unissaient à Pedro Gil devaient faire naître le soupçon.

Isabel dissimula ses méfiances derrière un geste de fatigue et dit à Gabrielle :

– Plus tard, mon enfant, nous reprendrons cet entretien, mais, en ce moment, je n'ai qu'un besoin : être seule, afin de reposer.

– Appellerai-je Encarnacion pour votre toilette de nuit, senora ? demanda Gabrielle.

La Medina frappa du pied avec colère.

– J'ai parlé, prononça-t-elle sèchement, je suis habituée à être obéie.

Gabrielle s'inclina avec respect.

– Il ne me reste plus qu'a m'éloigner, dit-elle ; mais que ma noble maîtresse me pardonne ; cet entretien ne sera jamais repris… nous sommes à la dernière heure… plus tard, il ne sera plus temps !

Les yeux de la Medina interrogeaient malgré elle.

– Vous avez dit tout à l'heure, poursuivit Gabrielle : « J'ignore pourquoi j'ai la tristesse dans le cœur… » Moi, je le sais…

– Vous ! s'écria Isabel.

– Hélas ! Senora, moi aussi, je suis triste, bien triste… Hier, je ne savais que sourire, aujourd'hui j'ai pleuré… je pleurerai tous les jours et je ne sourirai plus… Mais ne craignez point que je vous fasse ici l'histoire de mes peines…

Il s'agit de vous. Vous ne savez, c'est vrai… mais vous vous sentez au bord d'un danger profond comme un abîme. La bonne duchesse, votre mère, vous a quittée ce soir en vous disant : « Tiens-toi prête… »

– Comment sais-tu cela, jeune fille ? demanda Isabel qui tremblait.

– « Tiens-toi prête, » répéta Gabrielle au lieu de répondre ; « tu partiras cette nuit. » Vous avez demandé le but de ce voyage… Et depuis que vous avez l'âge de parler et de penser, vous ne vous souvenez point d'avoir adressé à votre douce et tendre mère une question qui soit restée sans réponse… Pourtant elle a froncé le sourcil, et sa bouche a prononcé ces paroles sévères :

« Ne peux-tu avoir confiance et obéir ?… » Or, vous avez un secret, Senora, et votre mère l'a surpris aujourd'hui même…

– Tu m'épiais déjà ?

– J'étais la troisième, et ce n'était pas vous que je cherchais.

La voix de Gabrielle se fit plus sourde en laissant tomber ces dernières paroles.

Isabel avait les yeux baissés. Elle les releva avec une sorte de terreur farouche.

– Nous étions seuls tous trois… murmura-t-elle.

– Vous vous trompez, senora ; ils étaient deux de l'autre côté de la haie de buis…

Vous avez craint un châtiment, reprit-elle, car aimer est un crime, et votre secret, c'était de l'amour… Mais depuis que la noble Eleonor de Tolède vous a parlé avec cette rudesse austère, vous l'avez revue, et sur son visage pâli vous n'avez trouvé que miséricorde et douceur.

Vous avez passé deux longues heures auprès de son lit de souffrance ; vous avez suivi les progrès de la fièvre. Vous l'avez enten-

due qui disait : « Mon Dieu ! ne m'appelez pas à vous encore ; ces deux enfants ont besoin de moi !... »

– Tu étais là, jeune fille ! interrompit la Medina dont la paupière brûlante essayait de retenir une larme ; penses-tu que ma bien-aimée mère soit en danger de mourir ?

– Dieu la sauvera, senora ; j'ai fait un vœu...

– Toi, un vœu !... Pourquoi t'intéresses-tu à ma mère ?

Gabrielle eut un sourire mélancolique et charmant.

– Nous étions deux amies, là bas, dit-elle, dans la maison de mon père... Deux sœurs plutôt, car j'aurais donné mille fois ma vie pour Aïdda... Son père, comme le mien, menait une existence mystérieuse.

Ne vous étonnez plus, Senora, si j'ai pu soulever devant vous certains voiles ; on ne s'inquiétait point de moi parce que j'étais une enfant ; on parlait : j'ai souvent écouté d'étranges choses... Mais c'est d'Aïdda, ma compagne, que je veux vous entretenir... Nous restions ensemble tant que durait le jour, et Dieu sait où allaient nos longues causeries... Un soir, je me souviens de cela, ma sœur était triste et toute pâle. Nous vînmes à causer d'amour, sujet toujours nouveau, thème inépuisable, surtout pour celles qui n'aiment pas encore et qui bravent en riant le péril inconnu. Je ne sais comment cela se fit, la mélancolie d'Aïdda fut plus forte que ma gaieté. L'entretien s'assombrit. J'avais déjà le cœur serré, quand Aïdda me demanda : « Que ferais-tu, toi, Gabrielle, si tu aimais et si tu étais trahie ? »

– Comment puis-je savoir, répondis-je, puisque je n'aime pas !

– Ne devines-tu point ce que c'est que la jalousie ?

– Si fait, ma sœur ; il me semble que c'est un mal cruel.

– Cruel… oui… bien cruel ! répéta par deux fois Aïdda dont les yeux noirs lançaient de lugubres éclats.

Elle me demanda encore :

– Tu te représentes bien une rivale ?

– Certes.

– Une rivale heureuse ?…

J'eus comme un frisson dans le cœur. Aïdda poursuivit :

– Si tu avais devant toi ta rivale… heureuse, Gabrielle, que ferais-tu ?

– Je ne sais… et toi ?

– Moi, repartit froidement Aïdda, que je n'avais jamais vue ainsi, car ses prunelles brûlaient comme deux flammes au milieu de sa face livide ; moi, je la torturerais avant de la tuer !

Dona Isabel se souleva sur le coude. De vagues lueurs s'allumaient dans ses yeux.

– Cette Aïdda est fille de Maure ? dit-elle.

– Fille de Maure, mais chrétienne… Depuis que j'existe, Senora, je n'ai point rencontré d'âme plus loyale et plus généreuse que celle d'Aïdda, ma sœur ; mais elle m'aime… Moi qui n'aimais pas encore, je lui pris les deux mains et je lui dis : « Moi, ma sœur, je la fuirais victorieuse… si je la voyais vaincue ou menacée, je crois que ma colère tomberait… »

– C'est que vous n'aimiez pas… murmura dona Isabel ; si vous aviez aimé…

– J'aime, prononça doucement la fille de l'oïdor.

– Et vous rétractez vos paroles ?…

– Et je les répète, Senora… je n'aimerai qu'une fois…

– Ecoutez… elle est bien courte l'histoire de mon pauvre cœur… Elle commença hier, elle s'est terminée ce matin… Je l'ai vu, je l'ai adoré ; j'ai eu de lui un baiser sur le bout de mes doigts, avec un sourire… Ce sourire et ce baiser feront tous mes souvenirs ; ma vie n'aura eu qu'un jour. Mes radieux espoirs se sont évanouis en naissant, toute mon existence a vécu l'âge d'un rêve, quand j'ai compris qu'il ne pouvait m'aimer…

– Son cœur est à une autre ? demanda Isabel, intéressée à son insu.

– Tout son cœur !… et cette autre est si fort au-dessus de moi !… Mais revenons à mon vœu, Senora. Je voulais mourir… la pensée de ma mort séchait déjà mes larmes, lorsque je vis la bonne duchesse, votre mère… Je devinai le deuil qui emplit cette demeure, et je promis à Dieu de supporter ma souffrance s'il ramenait le bonheur dans la maison de la fiancée de don Ramire de Mendoze… »

– Ce serait lui ! s'écria Isabel en se redressant stupéfaite.

– Le jour où mon vœu sera exaucé, vous ne me verrez plus, Senora. Je disais à ma sœur Aïdda : « Je la fuirai victorieuse. » Ce que j'ai dit, je le ferai… Je sais un couvent silencieux et profond

comme une tombe… Vous serez victorieuse, dona Isabel Perez de Guzman : je vous fuirai.

La Medina était Espagnole. Cette race vit d'orgueil. Il y eut je ne sais quelle nuance de fierté déplacée dans le compatissant regard qu'elle tourna vers Gabrielle.

Toute rivalité implique comparaison ; il lui déplaisait d'être dans un des plateaux de la même balance avec la fille de l'oïdor.

Ce fut l'affaire d'une seconde. La véritable noblesse de son cœur reprit bien vite le dessus. Elle tendit sa main à Gabrielle, qui la porta une seconde fois à ses lèvres.

– Vous êtes généreuse et bonne, ma fille, dit Medina, j'ai confiance en vous, malgré le nom que vous portez… Apprenez-moi ce que vous savez… Aussi bien l'heure passe, et peut-être les desseins de ma mère ont-ils changé.

Gabrielle secoua la tête d'un air de doute.

Le premier coup de minuit tomba du clocher de Saint-Ildefonse.

Un son de guitare vibra au loin. Il semblait partir des bosquets.

Dona Isabel se leva tremblante.

– C'est lui ! dit Gabrielle, qui essaya de sourire, mais dont la douce voix chevrota.

– Vous saviez qu'il devait venir ?

– Je le savais…

– Si ma mère venait maintenant !… dit Isabel, inquiète.

– Elle va venir… Le signal n'est pas pour vous ; il est pour Eleonor de Tolède.

– Pour ma mère ? Au nom du ciel, parlez ! je ne vous comprends pas.

Au lieu de répondre, la fille de l'oïdor tendit l'oreille vers la fenêtre ouverte, et se mit à écouter attentivement. Du côté de la place de Jérusalem, le cri du veilleur de nuit mourait au lointain ; vers le jardin, c'était au contraire le silence.

Mais de même qu'on aperçoit vaguement dans l'obscurité, si complète qu'elle soit, le mouvement et la forme des objets, de même parmi le silence le plus profond, l'oreille saisit parfois des vibrations sourdes et confuses, – des fantômes de sons, si l'on peut ainsi dire.

Ce n'était pas aux soupirs de la brise nocturne balançant doucement le feuillage des lauriers roses que Gabrielle prêtait ainsi une oreille attentive.

– Il y a plus de deux chevaux, murmura-t-elle, et il n'est pas seul dans le jardin !

– Je vous en prie… insista Isabel, expliquez-vous !

– Elle va venir ! répéta la fille de Pedro Gil ; elle a tardé jusqu'à cette heure, mais il faudra bien qu'elle parle.

C'étaient les murs d'un cloître qui vous faisaient peur, n'est-ce pas, senora ? Le silence de la bonne duchesse vous épouvantait… Elle va venir plus tremblante que vous, non point pour menacer

et pour supplier… Elle va venir, elle a entendu le signal : don Ramire vous attend…

L'expression de la physionomie d'Isabel changea brusquement. Tout l'orgueil de sa race brilla dans son regard fixe et froid.

– Quel rôle jouez-vous ici, jeune fille ? prononça-t-elle avec dédain.

– Vous m'avez interrogée, senora. Je vous réponds que votre noble mère a choisi Mendoze pour votre protecteur… Ce voyage est un enlèvement…

Les deux mains d'Isabel pressèrent ses tempes.

– Et c'est ma mère !… commença-t-elle.

Puis, se reprenant et retrouvant toute sa fierté :

– Tu mens !… Tu es la fille du serviteur infidèle… Je devine derrière tes tromperies quelque misérable trame… Tu as feint d'aimer et de te sacrifier pour conquérir tout d'un coup ma compassion et ma tendresse… Nos ennemis t'ont dit : « Elle est jeune, elle est éprise : tu n'auras pas de peine à l'entraîner, si tu lui jettes pour appât le nom de Mendoze… » Ils n'ont oublié qu'une chose, c'est le nom que je porte… Je suis la Medina-Celi, ma fille ! Va leur dire que ma noblesse est un rempart contre la trahison.

Le vent des nuits apportait un second accord de guitare.

– Va ! répéta Isabel ; ils attendent en vain…. Si ma mère chérie venait elle-même en ce moment me confirmer tes paroles, je dirais que Dieu l'a frappée et qu'elle a perdu la raison !

Gabrielle avait croisé ses bras sur sa poitrine. Ses yeux charmants exprimaient une sorte de respectueuse pitié.

– Et si vous n'étiez plus la Medina-Celi ? prononça-t-elle si bas qu'Isabel eut peine à l'entendre.

Les yeux de celle-ci s'ouvrirent tout grands, et une pâleur mortelle envahit son visage.

Une voix sourde et brisée s'éleva vers la porte de l'appartement de la bonne duchesse.

– Ta mère n'est pas folle, disait-elle, et ta mère t'ordonne de partir… Tu n'es plus l'héritière des ducs… Tu es la fille d'une pauvre femme trop faible pour défendre son enfant.

Isabel essaya de se mettre sur ses pieds, mais elle retomba paralysée.

Son œil distendu se fixait sur le seuil où Eleonor de Tolède, livide comme une morte et appuyée des deux mains aux montants de la porte, se tenait debout.

– Enfant, reprit celle-ci avec effort, j'ai donné ma gloire pour ton salut… j'ai déchiré le contrat qui me faisait la femme légitime du premier gentilhomme du royaume, afin de garder sur toi mon autorité de mère qui te protège et te couvre… si Dieu me punit, je demande à sa miséricorde que le châtiment ne me vienne pas par toi.

– Ma mère ! ma mère ! balbutiait Isabel, dont les sanglots éclataient, n'ajoutez pas un mot. Je vous crois et je vous bénis !

La duchesse voulut lui tendre ses bras, mais elle chancela dès qu'elle n'eut plus l'appui des montants de la porte. Isabel s'élança

pour la soutenir.

– Si tu me crois, et si tu me bénis, ma fille, poursuivit Eleonor de Tolède, en couvrant de baisers le front que la senorita cachait dans son sein, il faut m'obéir, car l'heure presse. J'ai mis longtemps à venir de ma chambre à coucher jusqu'ici.

– C'est donc bien vrai ce qu'elle me disait ? murmura Isabel en montrant la fille de l'oïdor.

La duchesse, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, fut quelques secondes avant de répondre. La fièvre tachait de rouge ses joues blêmes. Dans les mains d'Isabel, ses mains se glaçaient et brûlaient tour à tour.

– Cette jeune fille ?... dit-elle enfin : ma pauvre tête est bien faible, et il me semble parfois que mes idées s'égrènent comme les perles d'un collier dont le fil serait rompu... cette jeune fille m'a remis une lettre signée d'un nom bien cher et qui me dit d'avoir confiance... La Vierge sainte aura pitié de nous, mon Isabel... Le pavé, la poussière des chemins, tout vaut mieux pour toi que cette maison déshonorée et maudite. N'ai-je pas entendu le troisième signal ?

– Vous l'avez entendu, noble dame, répondit Gabrielle, qui avança de quelques pas, tenant la mante et l'aumônière d'Isabel.

Eleonor de Tolède colla ses lèvres sur le front de sa fille.

– Il faut partir, dit-elle, je l'ai jugé : c'est un cœur loyal. Porte-lui le baiser de sa mère, car je l'ai déjà nommé mon Ma...

Adieu, toi qui aurais été l'amour de mon Hernan ! adieu, trésor de mon cœur ! Mon cerveau est en feu et parfois d'éblouis-

santes espérances me bercent comme une ivresse. Va-t'en, je t'en prie, je te l'ordonne…

– Je vous guiderai jusqu'à Votre lit, ma mère, dit Isabel dont les joues s'inondaient de larmes ; vous chancelez…

– Va-t'en, mon âme chérie ! pas une minute de plus sous ce toit qui appelle la foudre !… Je regagnerai mon lit sur mes genoux et sur mes mains. Va-t'en… et sois bénie comme tu es aimée !…

Elle fit un signe. Gabrielle jeta la mante sur les épaules de sa jeune maîtresse, et l'entraîna.

Dona Eleonor tomba prosternée. Ses mains jointes et frémissantes se tendirent vers le ciel, pendant qu'une muette prière montait de son cœur et s'étouffait avant d'arriver à ses lèvres.

La nuit était chaude et orageuse. La lune à son premier quartier déclinait au couchant, entourée de petits nuages tumultueux. Vous eussiez dit une blanche barque, sans mâts ni voilures, qui fendait, poussée par une force invisible, les vagues amoncelées au devant de sa proue d'argent.

Le vent se plaignait dans les arbres du jardin de Pilate. A de larges intervalles, le lion blessé de la fontaine de Cid-Abdallah laissait choir une goutte d'eau qui tombait dans le bassin de marbre en rendant un son grave.

La ville dormait. On entendait par bouffées rares et lointaines – et c'était la seule voix de la cité – cette grêle et sempiternelle harmonie qui passait, toutes nuits durant, par les fentes des croisées closes de la maison du Sépulcre.

Chez maître Galfaros, c'était comme chez le roi : on dansait, malgré l'émeute et les arquebusades.

Le terrain poudreux qui entourait l'abreuvoir de Cid-Abdallah était désert. Nulle lueur n'apparaissait aux fenêtres de la maison de Trasdoblo, située derrière les grands appentis où ronflaient les bœufs destinés au sacrifice.

Au milieu de cette silencieuse solitude, deux hommes vêtus de lambeaux aux couleurs bizarres et tranchantes débouchèrent par la ruelle qui rejoint la place de Jérusalem en tournant autour de la maison de Pilate. Nous connaissons cette voie pour l'avoir suivie le matin de ce jour, en compagnie de Bobazon, le bon serviteur, conduisant Pepino avec Micaja, et pleurant son jeune maître.

Nos deux hommes étaient faciles à distinguer, malgré l'ombre qui descendait des terrasses de Pilate. Ils tranchaient en brun sur le sol blanchâtre, et nous eussions pu les reconnaître pour ces deux étranges créatures aux mouvements de chacals qui s'étaient glissées vers l'abreuvoir pour enlever les sacs de son, en même temps que la fameuse litière portée par deux jeunes filles, sortait des ruines du quartier incendié.

Cette nuit, comme le jour précédent, ils allaient à pas de loup, flairant au vent et s'arrêtant l'oreille contre terre pour écouter.

– Passe à gauche de la fontaine, dit Ismaïl en arrivant aux abords de l'abreuvoir ; moi, je vais aller à droite… J'ai trouvé parfois des chrétiens endormis sur le marbre.

– Les chrétiens se méfient, répondit Sélim, l'autre gitano ; nos femmes sont maigres, et les petits mourront de faim.

Ils tournèrent en rampant l'immense auge de pierre : deux couleuvres roulant dans la poussière eussent fait plus de bruit.

– Personne ! gronda Sélim.

– Personne ! répéta Ismaïl.

Et tous deux :

– Les chrétiens se méfient !

Ils s'assirent côte à côte sur la margelle du bassin. Leurs jambes, longues et maigres, portaient leurs genoux à la hauteur du menton. Ismaïl reprit :

– Ce Trasdoblo est fort comme un taureau.

– Et il a beaucoup de serviteurs, ajouta Sélim.

Il y eut un silence. Sélim se dit avec un gros soupir :

– J'ai vu trois de nos frères au gibet de la barbacane !

– Faut-il rentrer encore les mains vides ! grommela Ismaïl, dont les dents claquaient.

Tous deux se levèrent. Ces gitanos, plus poltrons que des lièvres, volent toujours et ne volent qu'en tremblant.

Ismaïl et Sélim se reprirent à ramper dans la direction de l'établissement de Trasdoblo.

– Est-tu bien sûr que le caillou est entré dans la gâche ? demanda le premier, chemin faisant.

– Je voudrais être aussi sûr d'emmener un bœuf sans encombre jusqu'à Triana, répondit le second ; le pène ne peut plus

s'engager… il n'y aura qu'à pousser…

Ils arrivaient à l'enclos.

Ismaïl se colla au mur, à gauche de la porte ; Sélim, à droite. Tous deux grelottaient par cette nuit tiède.

– A toi ! murmura Ismaïl.

– A toi ! riposta Sélim.

– Puisque tu as mis le caillou…

– Puisque tu n'as encore rien fait…

– Lâche ! fainéant !

– Bête inutile !

Leurs dos voûtés se redressèrent, et des couteaux brillèrent dans leurs mains.

Mais ces sauvages ne frappent que les désarmés. Quand chacun d'eux vit que son adversaire était sur ses gardes, la colère de chacun d'eux tomba ; les lames disparurent sous les guenilles.

– Si tu me tuais, frère, dit Ismaïl hypocritement, ta femme et tes enfants auraient-ils à manger pour cela ?

– Et toi, frère, repartit Sélim, connais-tu quelqu'un qui voulut t'acheter ma peau ?

Ils se rapprochèrent de la porte et collèrent ensemble leurs oreilles, habituées à saisir au loin le plus imperceptible son. Aucun bruit n'éveilla leur défiance.

– Allons ! firent-ils en même temps.

Et tous deux poussèrent la porte d'un commun effort.

Il n'y avait pas besoin de cela. Le battant libre roula sur ses gonds, et nos gitanos, entraînés par leur élan, firent une demi-douzaine de pas à l'intérieur de l'enclos. Une masse noire qui formait une sorte de mur derrière la porte s'ouvrit pour les laisser passer.

Sélim râla sous une main robuste qui lui écrasait la bouche ; Ismaïl ne put jeter qu'un cri de détresse.

Ils gisaient déjà bâillonnés dans la poussière.

– Bonne aubaine pour la potence ! dit une voix dans cette sombre cohorte qui était redevenue immobile.

– Chut ! fit une autre voix ; le signal est donné, là-bas, dans le jardin ; nos amoureux vont venir d'un moment à l'autre… Pas un mot, si nous voulons les avoir !

– Un accord de guitare ! reprit la première voix qui raillait ; ces provinciaux sont tous des poètes !…

– Silence, au nom du diable ! seigneur comte !

Mais le seigneur comte avait fait diète de paroles trop longtemps, à ce qu'il paraît, son bavardage rentré l'étouffait.

– Oïdor, demanda-t-il, as-tu mis deux ou trois flacons de Rota dans les valises ?… La première heure du voyage sera triste, et nous aurons grand besoin d'un peu de gaieté.

Parmi les alguazils, car cette noire armée, en embuscade derrière l'enclos de Trasdoblo semblait entièrement composée d'alguazils enveloppés dans leurs manteaux de nuit, il y avait un

grand et fort gaillard, dont le sombrero rabattu dépassait tous les autres feutres. Il sortit des rangs et mit sa main sur l'épaule de celui qu'on appelait seigneur comte.

– Don Juan de Haro, dit-il froidement, c'est moi qui ai vu ta fortune dans les astres, j'ai fait de toi, bâtard sans nom, un grand d'Espagne… Laisse-là ton épée : je suis Moghrab.

– Ah ! ah ! fit le jeune comte en riant, c'est toi, sorcier, qui as prédit à don Bernard de Zuniga, mon vénérable oncle, que je serais favori du roi ?

– C'est moi… Et je ne t'ai pas encore demandé mon salaire.

– Païen, mon ami, grand merci pour le crédit que tu me fais !… mais ta main est de plomb, retire-la !

– Don Juan de Haro, poursuivit Moghrab, chaque parole de ceux qui ont le don de prophétie est une gageure… S'il ne faut que te bâillonner pour t'empêcher de jeter à terre follement le gain assuré de notre partie, je te préviens que je suis ici le maître, et que le bâillon d'un gitano peut servir à un comte.

– Oses-tu bien mécréant !… s'écria Palomas furieux.

Mais il sentit les rangs des alguazils se fermer autour de lui, et Pedro Gil lui dit à l'oreille :

– Celui-là fait toujours plus qu'il ne promet. Il est l'homme du comte-duc… et que serions-nous sans le comte-duc ?

Palomas murmura une menace, puis se tut.

Ce profond silence, rompu depuis quelques secondes, régna de nouveau autour de l'abreuvoir.

Mais nous ne pourrions plus ajouter le mot solitude. Il y avait désormais un témoin curieux et attentif sur la place qui entourait la fontaine.

Au cri de terreur poussé par Ismaïl le gitano, la poterne du jardin de Pilate, située juste en face des hangars de Trasdoblo, avait tourné doucement sur ses gonds. Dans l'entre-bâillement, une tête ronde et chevelue s'était glissée, explorant le terrain à l'aide de deux gros yeux inquiets.

Le corps trapu et court auquel appartenait cette tête ronde restait dans le jardin. Une de ses mains, large comme un battoir, tenait une miche de belle taille sur laquelle s'étalait une bonne tranche de lard ; autour de l'autre main, deux bridons de cuir s'enroulaient.

– Que diable est-ce cela, Micaja, mon garçon ? disait-il tout bas ; as-tu entendu, Pepino ?... Mais allez donc voir ! Les deux bêtes gloutonnes se bourrent d'herbe et de camomille comme si elles n'avaient pas mangé depuis trois jours !... Ma parole ! on aurait juré qu'ils égorgeaient un homme ici près... Méchant endroit que cette mare ! mauvais pays que cette ville ! j'en ai vu assez pour souhaiter d'aller ailleurs !...

Il prêta l'oreille. L'enclos du boucher empêchait les voix d'arriver jusqu'à lui. Cependant, de temps à autre, notre homme percevait un sourd murmure.

– Jamais je n'ai connu d'animaux pour faire un bruit pareil en mâchant leur nourriture ! reprit-il avec mauvaise humeur ; y a-t-il besoin de tant de tapage pour avaler du foin vert ? Voyons, Pepino ; tu es l'aîné, donne l'exemple à Micaja et mange honnête-

ment. M'entendez-vous jouer des dents, moi qui ai pourtant bon appétit ?

Ces réprimandes, appuyées de deux coups de pied, donnèrent à penser à Pepino, doyen d'âge, et au jeune Micaja. Ils allèrent brouter un peu plus loin. Notre Bobazon mit alors tout son corps en dehors, et posa son chapeau de travers pour former un cornet acoustique.

Mais Moghrab venait de traiter le seigneur comte de Palomas à peu près comme Bobazon en avait usé avec ses deux bêtes, et il avait obtenu le même résultat.

On ne faisait plus aucun bruit dans l'enclos du boucher. « – Je me serai trompé, pensa notre paysan d'Estramadure : j'ai martel en tête et je crois sans cesse entendre ou voir des choses extraordinaires. L'expérience aurait dû cependant me guérir… Cet étourneau de Mendoze se porte aussi bien que moi, et je l'ai pleuré pour mort… Oh ! oh ! si jamais je prends femme, là-bas de l'autre côté de Badajoz, j'aurai de quoi raconter aux petits enfants. Saint Jacques de Compostelle ! la drôle de bagarre, dans cette cour du palais !… et encore dans le quartier des gueux !… Y a-t-il beaucoup de gens d'esprit qui s'en seraient tirés aussi bien que moi ?… Foin des pleutres qui se noient dans leur crachat !… Moi je n'ai qu'un tour dans mon sac ; c'est de faire l'homme d'importance quand je sens le roussi… mais le tour est bon, et si jamais j'en ai l'occasion, j'en ferai voir au roi… Et pourquoi non ?… l'enfant joue avec le gland qui deviendra un chêne…

Il coupa une bouchée de miche épaisse de quatre doigts et la graissa de lard avec sensualité, puis, la bouche pleine et réprimant un malicieux éclat de rire :

– Le Mendoze m'a dit : « Il me faut deux bons chevaux ; tiens, voilà quarante pistoles… » Où prend-il son argent, ce mignon ? Dieu le sait. Il est peut-être moins nigaud qu'il n'en a l'air… Trinité sainte ! c'est Micaja qui a été content quand je l'ai tiré de ce taudis… et Pepino, donc !… J'en avais le droit, puisque j'avais vendu ces deux pauvres amis à la confrérie des gueux et que je fais partie de la confrérie… et quand à Mendoze, mon maître, s'il n'est pas content, c'est qu'il n'a pas de cœur : on aime toujours à retrouver d'anciennes connaissances.

Bobazon frappa tout doucement sur le boursicot qui pendait à sa ceinture, en dedans de ses chausses.

– Cela s'arrondit ! prononça-t-il avec un inexprimable accent de tendresse : cela se pelote… c'est le pain de mes vieux jours et le bien-être de toute ma petite famille !…

– Tiens ! tiens ! s'interrompit-il, voilà bien ce qu'ils diront tous, là-bas, Félix, Bonifaz, Zaime, Benito, Crabron, Cristina, Genuefa et dame Carlotta, la duègne de notre défunt alcade : « Tiens ! tiens ! voici le seigneur Bobazon qui a fait fortune à la cour ! Il a de quoi acheter tout le pays, le seigneur Bobazon ! Il est jeune encore et bien tourné… quelle fille noble aura la chance de devenir la senora Bobazon ? »

A quelques cent pas de lui, sous l'impénétrable couvert des bosquets de Pilate, un accord de guitare vibra fortement.

Il eut un sourire dédaigneux et haussa les épaules.

– Non, non, non, dit-il par trois fois, ce n'est pas moi qui ferai la folie de tomber amoureux…. J'ai l'exemple de mon maître Mendoze, qui est devenu le roi des nigauds depuis que l'amour

lui a tourné la cervelle… Mon père disait : « Les écus courent après la première pistole… une aubaine en appelle une autre ». Depuis que j'ai fait ce bon marché au pays, les douros pleuvent dans mon sac… Voici Pepino et voici Micaja ! je les ai vendus trois fois chacun, quoiqu'ils ne m'aient rien coûté… mais la plus innocente des femmes me vendrait à mon tour. Je resterai garçon.

Il préparait en ce moment la dernière tranche de sa miche et la dernière bouchée de son lard, avec le même soin sensuel qu'il avait mis pour les premières. Ce fut avec un plaisir nouveau qu'il les engloutit dans sa large bouche.

– J'en connais diantrement qui se reposeraient maintenant, reprit-il ; la soirée est chaude et j'ai sommeil… Mais j'ai aussi de la besogne ; il faut que je sache un peu ce qui se passe ici près… Bien m'en a pris déjà d'écouter et de voir… Un secret est comme un lièvre dont il suffit d'entrevoir le bout de l'oreille… Je n'ai pas un seul de leurs secrets, moi, j'ai mes poches pleines de bouts d'oreilles. Broute, Micaja ; prends ton repas, Pepino. S'il arrivait malheur à mon jeune maître, je vous revendrais demain… Faites-vous de belles panses, mes bijoux, pour augmenter d'autant le magot du seigneur Bobazon !…

Il passa les bridons dans la fourche d'une branche morte, et s'enfonça dans le fourré, à pas de loup.

En quittant l'Alcazar quelques heures auparavant, Mendoze s'était absolument refusé à prolonger la reconnaissance entamée par le fidèle Bobazon. Bobazon, toujours docile, essuya ses larmes et suivit son maître à distance. Mendoze et le saint Esteban, roi des gueux, étaient sortis ensemble par la porte des Ban-

nières. Ils marchèrent longtemps côte à côte, dans les rues étroites et sombres qui entouraient alors le palais des Césars.

Ils avaient profité du tumulte pour s'éloigner inaperçus. Ils évitaient la foule qui suivait les grandes voies en repassant bruyamment les faits de la soirée.

Nous n'avons pas besoin de dire que notre Bobazon était tout oreilles, mais chaque fois qu'il essayait de se rapprocher, la voix sonore et grave du roi des gueux lui ordonnait de se tenir au large.

Les deux compagnons s'entretenaient d'ailleurs tous bas. Bobazon, malgré sa bonne envie, ne put saisir que les derniers mots de leur conversation.

– Ami Mendoze, disait le saint Esteban, les voiles vont tomber et vous ne resterez pas longtemps dans les nuages… L'homme qui vous a renié ce matin vous tend la main ce soir et vous appelle son fils chéri ; n'essayez pas de trouver le mot de cette énigme. Vous êtes de ceux qui ont leur étoile au ciel… Le danger est autour de vous, mais vous avez bonne âme et bon bras… Souvenez-vous que le père de celle que vous aimez n'a que six mots dans sa devise : Mas el rey que la sangre !…

La voix du sang vous parlera bientôt peut-être ; écoutez la voix de l'honneur… allez à votre devoir et que Dieu vous garde !

Le saint Esteban disparut à l'angle d'une ruelle, et Mendoze revint vers Bobazon. Celui-ci put remarquer que son jeune maître était en proie à une grande agitation. Il n'osa interroger, bien que les paroles de la devise si connue lui donnassent fort à supposer.

Il était tard. Mendoze, pensif et comme absorbé, suivait au hasard la rue où le saint Esteban l'avait quitté, lorsque le carillon sonna onze heures de nuit.

– Dans une demi-heure, dit-il en s'arrêtant brusquement, il faut que tu sois avec deux bons et forts chevaux à la poterne du jardin de Pilate qui donne sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah. Tu trouveras la poterne entr'ouverte ; tu feras entrer tes chevaux et tu attendras.

L'or chantait dans la poche de Mendoze ; Bobazon tendit la main et reçut une poignée de pistoles.

C'était, en son genre, un esprit droit, à qui l'idée venait tout d'une pièce. Il partit en courant pour témoigner son zèle. Au détour de la rue, il s'arrêta net et se mit à marcher doucement, allure qui convient aux méditations fécondes.

Micaja ! Pepino ! pauvres exilés des fraîches prairies que verdit le cours sinueux de la Mabon, vous dormiez dans un coin de Puchero, près de vos mangeoires vides, le flanc sur la terre dure recouverte de quelques brins de paille ! vous rêviez sans doute aux gras pâturages de l'Estramadure ; vous hennissiez au souvenir de ces plaines immenses où les juments foulent indolemment l'herbe humide et longue !

Deux coups de pieds vous éveillèrent. Vous connaissiez ce langage et ces caresses. Vous vous dressâtes sur vos jambes maigres avec une docilité résignée, et vous tendîtes vos têtes tristes, que Bobazon coiffa du bridon volé en même temps que vous-mêmes.

Les gueux buvaient et festoyaient à l'autre bout du Puchero, célébrant la victoire de la confrérie réintégrée dans ses droits et

privilèges.

Bobazon regretta sincèrement sa part du festin, mais le devoir avant tout ! Il monta sur Pepino et tint Micaja par la bride. A ceux qui lui demandèrent : « Où vas-tu ? » il répondit d'un ton de mauvaise humeur :

– Les chevaux sont comme les hommes, ils ont besoin de manger. Pensez-vous que des bêtes pareilles, habituées à être choyées, peuvent se passer de l'abreuvoir ?

Une fois hors de l'enceinte de la Grandesse, il prit le trot et put arriver à l'heure dite à la poterne qui était entr'ouverte. Il entra et attendit.

Mendoze devait être là, sous le couvert ; Bobazon le sentait ; mais il n'acquit une certitude qu'après le douzième coup de minuit tinté aux horloges des alentours. Ce fut alors seulement que le premier accord de guitare résonna sous les bosquets.

– Nous y voilà ! pensa Bobazon en tirant son souper de sa poche. Jusqu'au cou dans la chevalerie ! je suis l'écuyer de don Quichotte… Songeons à nous entretenir l'estomac en attendant notre île !

Il y avait entre les signaux de longs intervalles. Ce fut seulement quand son repas fut fait, solidement et à loisir, que notre Bobazon songea à satisfaire sa curiosité intéressée.

Dès les premiers pas qu'il fit sous le couvert, la chair de poule lui vint, parce qu'il entendit autour de lui les feuilles sèches bruire. La nuit était fort noire sous ces épais ombrages, mais de temps en temps la lumière de la lune argentait quelque étroite éclaircie. Bobazon se guidait par la connaissance sommaire qu'il

avait prise du terrain dans la matinée, en regardant par la grille ouverte sur la rue. Il cherchait à tâtons ce pavillon mauresque d'où partait une large route qui descendait vers la maison de Pilate. Mais la nuit change singulièrement l'aspect des lieux accidentés et boisés. Au bout de trois minutes, le prudent Bobazon errait à l'aventure.

Au bout de cinq minutes, il eût été incapable de retrouver son chemin pour regagner la poterne. Ce fut du reste ce qu'il essaya car la frayeur le talonnait sérieusement. Il croyait entendre tout autour de lui des pas qui s'étouffaient dans la mousse, et mille voix étranges lui envoyaient de loin leurs murmures. A chaque instant il ouvrait la bouche pour demander : Seigneur Mendoze, est-ce vous ?

La terreur paralysait ses lèvres. Ce n'était peut-être pas Mendoze.

Bobazon ne chantait plus d'antiennes à la mémoire de son père, ce partisan éclairé de la curiosité ; la curiosité, source de sa fortune, commençait à lui paraître pleine d'inconvénients et de dangers.

Un drame allait se passer dans ces mystérieuses ténèbres ; il le savait. Quel drame ? A chaque pas son pied pouvait tomber dans l'embûche préparée. Ses yeux éblouis voyaient briller dans le noir des yeux brûlants et de froides épées. Il éprouvait par avance l'angoisse d'un homme qu'on bâillonne et qui se tord sous les poignards levés.

Qu'était-il venu faire dans ces bosquets maudits ?

Une lueur perça tout à coup le feuillage, puis deux, puis quatre.

Tout donne la chair de poule à qui a commencé de trembler. Les dents de Bobazon claquèrent convulsivement.

Elles étaient immobiles, ces lueurs, et formaient, de loin, une sorte de carré long. Bobazon les vit un instant portées par quatre pénitents affublés des sinistres costumes des auto-da-fés – puis elles marchèrent, pour lui, tenues en main par des femmes en deuil. – C'étaient des cierges de funérailles, – puis encore Bobazon vit au dessus les longs chandeliers noirs des messes du deuil.

Il n'osait plus ni avancer ni reculer.

Les feuillus crièrent ; le vent coucha les quatre flammes qui pâlirent. Une ombre noire et de taille gigantesque se dessina vaguement dans l'obscurité. Elle s'arrêta derrière les quatre flambeaux. Bobazon distingua une longue figure livide ; puis l'ombre passa lentement, éclairée par les quatre flammes qui se relevaient.

Elle venait droit à Bobazon, qui se jeta à plat ventre sous un buisson, cachant sa tête dans les feuilles. Il ne voyait plus l'ombre, mais il entendit son pas grave et mesuré qui devenait à chaque instant plus distinct. L'ombre approchait, l'ombre était là, si près que Bobazon faillit mourir en sentant les plis de son manteau qui frôlaient sa jambe en passant.

Puis le pas s'éloigna comme il était venu, et le silence régna de nouveau.

Les quatre cierges brûlaient toujours.

Tout à coup le bruit d'une porte qu'on ouvre vint jusqu'aux oreilles de Bobazon. Il se releva sur ses genoux, et découvrit, au travers des branches dépouillées d'un lentisque tué par les lianes, la ligne carrée de la maison de Pilate.

Une silhouette se détacha : une femme vêtue de blanc, qui étendit ses deux bras comme pour bénir.

Le rond lumineux d'une lanterne sourde se montra en même temps au rez-de-chaussée et descendit le perron.

Cette fois Bobazon eut dans tout son corps grelottant une bonne sensation de chaleur. Il n'y avait plus là rien de fantastique ni de surnaturel. Femmes qui sortent la nuit rentrent dans le domaine rassurant de la comédie. Bobazon avait reconnu deux femmes enveloppées de mantes noires.

C'était une affaire d'amour. Il comprenait la présence de Mendoze, la poterne entr'ouverte, les deux chevaux et même le signal. Restaient, il est vrai, ces quatre flambeaux qui continuaient de briller patiemment, et l'ombre au long manteau ; mais ces deux femmes, avec leur lanterne sourde, égayaient la situation.

C'était pour Bobazon la première lueur de l'aube, devant laquelle fuient toutes les nocturnes épouvantes.

Bobazon se cacha derrière un gros arbre, sûr qu'il était de retrouver son chemin à l'aide des belles aventurières. Il se sentait, ma foi ! tout gaillard, et surprenait en lui-même des pensées presque galantes.

Dans tous les bons contes, l'écuyer participe plus ou moins aux honneurs amoureux du chevalier errant. Si le maître courtise la maîtresse, le valet s'entend avec la suivante.

L'une de ces charmantes coureuses de nuit était sans doute la camériste de l'autre. Bobazon frotta ses deux grosses mains, oubliant les réflexions morales et philosophiques qu'il avait faites en dévorant sa miche graissée de lard.

Les deux mantes noires se dirigèrent d'abord vers le massif où brûlaient les quatre cierges ; mais, au lieu de passer auprès tranquillement, comme avait fait le fantôme, elles se détournèrent en pressant le pas.

– Elles ont peur, se dit Bobazon, qui eut un petit frisson par contre-coup ; il y a plus d'une histoire sous jeu dans ce diable de bosquet !

Les deux femmes effrayées allaient à travers bois. Au moment où Bobazon craignait de les perdre de vue, l'œil de la lanterne sourde brilla à vingt pas de lui, et il n'eut que le temps de faire le tour de son arbre.

Elles passèrent. Il y en avait une qui marchait péniblement et qui semblait prête à défaillir. L'autre la soutenait et lui disait : Courage !

Bobazon les suivit dès qu'elles furent dans le sentier. Malgré les précautions qu'il prenait, elles se retournèrent plusieurs fois au bruit de ses pas.

La lanterne sourde s'éteignit tout à coup, et Bobazon entendit la voix de Ramire qui disait :

– Me voici. Rassurez-vous, dona Isabel, vous n'avez plus rien à craindre.

– Oh ! oh ! pensa Bobazon, c'est la Medina-Celi !... Ce Mendoze, avec son air timide !... S'il gagne cette partie-là, je ne donnerais pas ma place pour cent mille réaux !

Un rêve l'éblouissait comme une fusée, qui éclate tout à coup. Il se voyait au beau château de Penamacor, comme un rat dans un fromage taillant, rognant et enflant son boursicot d'heure en heure ; il était intendant : c'était une bénédiction.

Il n'eut pas le loisir de savourer longtemps ces délicieux espoirs. Mendoze avait entraîné Isabel vers la poterne.

– Nos chevaux sont ici, dit-il.

Et presque aussitôt après, il appela :

– Bobazon ! Bobazon !

– Présent, maître ! répondit celui-ci, qui avait joué des jambes et qui déjà détachait les bridons de Micaja et de Pepino ; voilà les deux bêtes que j'ai eu bien de la peine à me procurer à cette heure de nuit, dans une ville où chacun ferme sa porte à double tour par crainte des coups de mousquets... J'y suis du mien... mais quand on sert un seigneur tel que vous...

– Trêve de paroles !... Senora, daignez vous aider de moi.

Mendoze mit un genou en terre. Le petit pied de la Medina-Celi toucha en frémissant cet appui.

La lune était sous les nuages, le vent redoublait ; une obscurité complète enveloppait la scène.

Bobazon entendit plutôt qu'il ne vit Mendoze enfourcher l'autre cheval.

– Ouvre la poterne ! ordonna le jeune cavalier.

Gabrielle baisait la main de la Medina et y laissait une larme.

Bobazon, cependant, s'approchait de la poterne, au milieu d'un silence solennel et profond. Le battant vermoulu roula sur ses gonds en gémissant, et le vent du dehors s'engouffra dans le jardin.

Mendoze sortit le premier, tenant le cheval d'Isabel par la bride. Il était monté sur Micaja.

A peine le pauvre animal eut il fait trois pas vers les sentiers qui traversaient le quartier brûlé, qu'il poussa un grand gémissement, et s'abattit court, les deux jarrets tranchés par un coup de cimeterre.

– Trahison ! criait en même temps Gabrielle.

Mais sa voix fut couverte aussitôt par un concert de sauvages clameurs. Il se fit comme une immense ondulation dans les ténèbres. Un flot noir monta de tous côtés. La Medina chancela sur sa selle, parce qu'une main brutale venait de saisir le pan de sa mante.

Gabrielle entendant sa plainte, s'élança au milieu de cette sombre foule où tous les visages étaient noirs. Elle se sentit retenue. Un cri lui échappa.

– Mon père !

– Silence, dit l'oïdor, qui lui serrait les poignets.

La pression fut si violente que Gabrielle tomba sur ses genoux.

Au premier bruit, Bobazon avait refermé solidement la poterne, comme un brave garçon qu'il était. Le mur était solide. Il eut ce moment de joie que l'homme éprouve, au dire du poète philosophe Lucien, en se sentant tout prêt d'un danger qu'il ne partage point.

Des cliquetis d'épée se mêlèrent bientôt aux cris et aux murmures. On se battait.

– Mon pauvre maître Mendoze, se disait Bobazon, doit être seul contre tous. Il ne l'a pas volé ! Semez le vent et vous récolterez la tempête !

Il écouta. On se battait toujours. Des lueurs se montrèrent au travers des fentes de la porte.

Bobazon, malgré la peur qu'il avait, grimpa dans un arbre afin de voir par dessus le mur, son pied touchait le faîte de la muraille, ses mains s'accrochaient aux branches.

Quand son regard avide plongea sur la place de l'Abreuvoir, il ne vit d'abord qu'une infernale et turbulente mêlée. Une noire cohue se pressait autour de deux chevaux, dont l'un était debout encore, portant dona Isabel échevelée, et dont l'autre gisait dans une mare de sang.

On criait :

– De par le roi !

D'autres clameurs répondaient :

– Au nom du très saint tribunal !

Et les cliquetis de fer grinçaient, on ne savait où dans cette sombre bagarre.

Mais des lueurs s'allumaient de l'autre côté de la place et forcèrent les yeux de Bobazon à quitter le lieu de l'action principale.

Il y avait des torches qui couraient en secouant leur crinière de fumée ; derrière l'abreuvoir et à la porte même de Trasdoblo, un groupe vivement éclairé sollicitait le regard.

C'était d'abord un cavalier, dont le brillant costume se montrait sous son manteau d'alguazil soulevé par l'orage ; il portait un masque de velours dont sa main gantée serrait la barbe sur son menton.

C'étaient ensuite deux pauvres diables, dont l'un avait la bouche fermée par un bâillon. Bobazon les reconnut tout de suite pour ces deux créatures aux allures de bête fauve qu'il avait vues le matin, à cette place même, et qui avaient dérobé les sacs de son.

Le cavalier masqué leur parlait avec menace. Ils mirent le couteau à la main.

On ôta le bâillon de celui qui avait la bouche close et on les lâcha comme des chiens démuselés.

Bobazon les perdit aussitôt dans la foule où ils se jetèrent tête baissée.

Il chercha son maître. Il vit à la lueur rapprochée des torches un cercle flamboyant : c'était l'épée de Mendoze.

Mendoze était monté sur le ventre du pauvre Micaja, mort au bout de son sang. D'une main il tenait toujours la bride du cheval

d'Isabel ; de l'autre il faisait face à dix épées. Il y avait déjà autour du cheval des cadavres qui formaient rempart.

Mendoze se tenait droit et ferme : sa tête était haute ; ses cheveux, rejetés en arrière, volaient au vent. Pour la première fois de sa vie, notre Bobazon se sentit le cœur élargi par un mouvement qui ne se rapportait point à lui-même.

Le sang lui monta au cerveau, tandis qu'un frisson inconnu courait le long de ses veines. Ses narines s'enflèrent, ses rudes cheveux frémirent sur son crâne, ses mains crispées broyèrent la branche où il s'accrochait.

– Saint patron ! gronda-t-il, c'est beau d'avoir du cœur !... mais ils sont trop contre lui, les lâches coquins ! Ils vont me le tuer !

En ce moment les assaillants reculaient découragés par les brèches que Mendoze avait faites dans leurs rangs. Bobazon avait bonne envie d'applaudir, mais sa vaillance toute neuve n'allait pas encore jusqu'à l'action. Elle se bornait à toute sorte de souhaits en faveur de Mendoze. Louons Dieu ! c'était un premier pas. Il y eut des héros qui partirent de plus loin.

– Ferme ! ferme ! disaient cependant ceux qui étaient trop éloignés pour craindre la terrible rapière de Mendoze.

– En avant ! poltrons ! en avant !

– Avez-vous peur d'un seul homme ?

– D'un enfant qui n'a pas encore de barbe.

– Poussez de par le roi !

– Gagnez la prime promise à qui prendra l'assassin de Palomas.

– Le premier qui le saisira au collet aura les cent pistoles !

– Ah ! pensa Bobazon avec mélancolie, il est perdu si on parle de pistoles !

Le flot se rua, en effet, de plus belle. Les torches éclairaient la scène maintenant ; on aurait pu compter ces noirs visages qui grouillaient autour de la mâle beauté de Mendoze.

Dona Isabel avait fermé les yeux, et sa tête charmante s'inclinait, couverte d'une mortelle pâleur, sur la crinière de Pepino.

Mendoze ne répondait point aux clameurs de la foule. C'était son épée qui parlait. Il était comme le lion qu'ils appellent aussi le Cid, là-bas, dans les sables brûlants du désert africain, comme le lion attaqué par une armée de sauvages chasseurs, et qui tombe parfois, non pas en vaincu, mais fatigué de carnage.

Or, le lion ne se lasse jamais quand il a sa lionne ou ses lionceaux.

Et dona Isabel était là, plus belle dans l'agonie de son épouvante.

Un instant, Mendoze élargit si victorieusement le cercle qui l'entourait, qu'il aurait pu fuir s'il avait eu un bon cheval entre ses jambes. Sur l'honneur, en ce moment, Bobazon eût donné de sa poche une demi-douzaine de douros pour ressusciter Micaja. Suivez la marche de ses progrès dans le sentier de l'héroïsme !

Mais Micaja avait rendu le dernier soupir et Mendoze avait du sang à sa collerette.

Il essaya pourtant ; il tira violemment la bride de Pepino ; il parvint à sauter en croupe derrière Isabel, qu'il entoura de son bras gauche.

– Bravo ! cria cette fois Bobazon ; hardi ! Pepino, mon bijou !

Le sang se retira de son cœur.

Les deux chacals de ce matin, les deux gitanos déguenillés sortaient de la foule en rampant.

L'un d'eux se pendit aux rênes de Pepino, pendant que l'autre passait sous le ventre du cheval, qui s'abattit, perdant ses entrailles par une hideuse blessure.

Bobazon lâcha sa branche et resta en équilibre sur le mur. Il avait de l'écume aux lèvres. Il arracha, car il était fort comme un taureau et la colère doublait sa force, il arracha une des énormes briques qui protégeaient le faîte de la muraille.

Ismaïl avait le poignard levé sur Mendoze étendu à la renverse.

La brique, pesante comme une pierre de taille, siffla et alla frapper la bête fauve en pleine poitrine. Ismaïl roula mort dans la poussière.

L'homme masqué souleva dans ses bras dona Isabel évanouie, tandis que vingt limiers se précipitaient sur Mendoze.

– Il est à moi, dit une voix éclatante sous les larges bords d'un sombrero d'alguazil, j'ai gagné les cent pistoles !

Bobazon connaissait cette voix-là.

– Le sorcier Moghrab ! murmura-t-il en laissant échapper une seconde brique qu'il tenait à la main.

Des pas de chevaux retentissaient dans la ruelle et dans la voie la plus large qui conduisait à la haute ville. Moghrab chargea Mendoze sur son épaule, après lui avoir tâté le cœur.

– La besogne est faite, dit-il ; sauve qui peut !

Les torches s'éteignirent, toute cette lugubre cohue s'enfuit comme un tourbillon chassé par le vent. Les lourds chevaux des guetteurs de nuit de l'hermandad débouchaient déjà par deux issues.

– Qui vive ?

– Alferez Rodriguez ?… Qui vive ?

– Alferez Pabellon !

Les deux colonnes avancèrent, précédées chacune par un valet de ville monté sur son bidet et portant un fanal pendu à l'arçon de sa selle.

– Rien de nouveau ? demanda l'alferez Pabellon.

L'alferez Rodriguez allait répondre : « Rien de nouveau », lorsque, des deux côtés, les éclaireurs s'arrêtèrent, disant :

– Du sang et des morts !…

Les deux officiers descendirent gravement de cheval.

Après avoir examiné les lieux, ils échangèrent un regard plein d'importance.

– Alferez, dit Pabellon, il s'est passé quelque chose ici.

– Je pense que vous avez raison, alferez, répliqua Rodriguez.

– Deux rosses abattues, reprit Pabellon.

– O Pepino ! pensa Bobazon, toi une rosse ! toi une rosse, ô Micaja !

– Deux gitanos assommés, poursuivit Rodriguez.

– Et quatre mercenaires, déguisés en alguazils.

Puis tous deux ensemble :

– Il s'est passé quelque chose ici !

Les six cadavres furent chargés sur les croupes des chevaux ; trois pour l'escouade de l'alferez Rodriguez, trois pour l'escorte de l'alferez Pabellon.

– Confrère, dit ce dernier, nous avons fait de notre mieux ; ne m'oubliez pas dans votre rapport.

– A charge de revanche, confrère, répliqua Rodriguez. Notre métier est dangereux et difficile… Si vous m'en croyez, en rendant compte à l'alcade de cette épouvantable mêlée, nous appuierons sur le zèle de nos subordonnés.

– Tous seront nommés…

Y compris les valets de ville… Que Dieu soit avec vous, alferez Pabellon !

– Que la Vierge vous protège, alferez Rodriguez !

Les deux escouades se séparèrent. Officiers et soldats avaient besoin de repos après une pareille bataille.

La place qui entourait l'abreuvoir de Cid-Abdalah se trouva de nouveau déserte et silencieuse. Bobazon descendit de son mur.

Il vint se placer entre Micaja et Pepino morts tous les deux. Il ne parlait point : les grandes douleurs sont muettes.

Au bout de quelques minutes données au recueillement de ses regrets, il se pencha sur Micaja d'abord, puis sur Pepino. Quand il se releva, il avait les deux harnais proprement pliés sur son épaule. Puis tirant de sa poitrine un pénible et profond soupir, il s'éloigna en pensant tout haut :

– Pauvres amis !... Leurs peaux sont bonnes... J'amènerai demain le corroyeur.

q

Chapitre 13 LES DEUX PORTES DU CORRIDOR

C'était une demi-heure après le départ d'Isabel. La duchesse était seule dans sa chambre à coucher. Son lit restait défait, car elle ne l'avait quitté que pour se traîner jusqu'à l'appartement de sa fille. La lampe arabe suspendue au plafond jetait des éclats intermittents : l'orage secouait par intervalles les hauts châssis des croisées.

Eleonor de Tolède s'était arrêtée bien des fois en franchissant la courte distance qui séparait sa retraite de la chambre de sa fille. La fièvre et la fatigue mettaient des tons rougeâtres aux pommettes de ses joues, déjà maigries.

Ses yeux profonds brûlaient, et chaque fois qu'elle faisait effort pour avancer d'un pas, tout son corps avait un long tremblement.

Et pourtant elle passa près de son lit sans y chercher le repos. Ce n'était pas là le but de son laborieux voyage.

Elle fit le tour de l'antique galerie carrée ; elle pénétra dans la ruelle qui formait oratoire, et ne s'arrêta que pour s'agenouiller devant l'autel.

Ses pauvres mains pâles se joignirent. Elle essaya de prier.

Mais sa pensée était pleine de trouble. Les mots de l'oraison résistaient à son appel. Elle ne retrouvait plus la formule bénie qui, chaque soir, sanctifiait l'heure de son coucher.

Elle avait beau presser sa tête ardente, elle n'y trouvait que le vide turbulent de la fièvre.

Et puis les bruits qui venaient du dehors l'appelaient invinciblement. La bourrasque avait pour elle des voix qui étaient les cris de sa fille. Elle entendait au loin des chevaux galoper, souffler, hennir ; ou bien c'était des sanglots et des râles ; ou bien… hélas ! Isabel avait-elle le cœur de chanter à l'heure triste de la séparation.

Eleonor de Tolède frissonnait parfois de la tête aux pieds, parce qu'elle se sentait devenir folle.

Le crucifix vacillait devant ses yeux chargés de lassitude, et la blanche image de la Vierge allait se voilant.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! balbutiait-elle du fond de sa détresse.

Quand elle ne parlait plus, le silence de cette nuit terrible l'enveloppait et l'écrasait.

Elle s'affaissa. Vous l'eussiez prise, en effet, pour une simple folle, accroupie qu'elle était et rapetissée dans son morne accablement.

Au bout de quelques minutes pourtant, un vague sourire vint à ses lèvres.

– J'ai bien fait ! Oh ! j'ai bien fait ! murmura-t-elle. Que sont les dangers du dehors auprès des embûches qui nous entourent ? Cet homme est le démon, puisqu'il a pu prendre la ressemblance d'Hernan, mon époux, au milieu de ces ténèbres, dans cette maison où il règne en maître.

– Vierge sainte ! divine mère de Dieu ! s'interrompit-elle, au nom de vos angoisses, au nom de votre fils, mon Sauveur, ayez pitié de mon enfant !

Elle sourit encore.

– Il y a du temps qu'elle est partie, reprit-elle ; plus elle s'éloigne de cette maison damnée, moins les embûches sont à craindre... Dieu sauveur ! sainte Marie ! merci pour l'espoir que vous me rendez !... Je peux prier ! Voici que la pensée renaît en moi !... Puissances du ciel ! quel vœu pourrais-je faire afin de gagner le salut de ma fille ? C'est trop peu que de vouer au Seigneur tous les jours de ma vie... trop peu de donner aux hôpitaux et aux sanctuaires tous mes joyaux, toutes mes parures... Dieu bon ! Dieu clément ! céleste miséricorde ! que nous retrouvions seulement le repos de l'exil !... Eloignez de nous à la fois toutes ces grandeurs et toutes ces épouvantes !... Que nous vivions

humbles, oubliées dans la demeure de mon père !... Que ma fille soit heureuse épouse, et que je voie un fils sourire à sa mamelle !

Ouvrez la route où mes dernières amours marchent dans les ténèbres, mère de Jésus !... Je n'ai plus d'époux, je suis veuve, je suis seule... regardez en pitié mon deuil et mes larmes... trompez la poursuite de l'ennemi... que le noble jeune homme évite le piège des traîtres... que je retrouve un peu de joie dans la joie de mes enfants ! Sainte Vierge ! sainte Vierge ! veillez sur leur voyage !

Elle se tut. Mais elle ne cessa point d'implorer. Son beau visage, levé maintenant vers le ciel, rayonnait d'une extatique et pieuse ardeur.

Sa pensée tournait sans sortir du cercle des religieuses méditations. Ce nom d'époux qu'elle venait de prononcer la ramenait à son deuil. Peut-être souriait-elle à l'image évoquée de celui qui avait été l'amour et la douleur de toute sa vie.

A ces heures de passion épurée, les choses surnaturelles cessent d'être impossibles.

Il est un espoir, toujours le même : si Dieu permettait à la tombe de soulever sa lourde pierre ? si Dieu déchirait le linceul ?...

Une voix douce et grave résonna dans le silence de la chambre à coucher.

– Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier, duchesse, dit-il.

Eleonor de Tolède ne se retourna pas. Elle devint plus pâle, mais le sourire de l'extase n'abandonna point ses lèvres.

Elle remercia Dieu qui lui envoyait cette illusion bien-aimée. C'était la voix d'Hernan, son époux.

Mais tout à coup le sang lui remonta violemment au visage, et une expression d'indicible horreur envahit ses traits.

N'était-ce pas aussi la voix de cet homme, de cet imposteur qui, le matin de ce jour, l'avait mise à la torture ?

Venait-il jouer, cet homme, une autre comédie ? Venait-il insulter encore à la chère religion de ses souvenirs ?

L'indignation la redressa de toute la hauteur de sa taille. Elle se retourna cette fois, l'œil enflammé, la menace à la bouche…

Elle retomba mourante, et foudroyée par l'éclair même de son bonheur.

Le tableau de Montanez, placé à gauche de l'oratoire, avait disparu. C'était maintenant une ouverture carrée et noire qui encadrait la noble taille du Medina-Celi debout et la main sur le cœur.

Elle aussi, la pauvre femme, serra de ses deux mains son cœur qui voulait briser sa poitrine.

– Eleonor de Tolède, dit Hernan, me reconnaissez-vous ?

Elle ne répondit que par un gémissant murmure. Hernan quitta l'embrasure de la porte secrète, et vint s'agenouiller auprès d'elle sur les marches de l'autel.

Elle s'éloigna de lui, n'osant plus le regarder. Il y avait du vague dans sa prunelle, et ses idées confuses se reprenaient à vaciller.

– Dieu mort sur la croix ! murmura-t-elle, l'autre avait ce visage et cette voix !… S'il avait deviné notre secret !

– Eleonor de Tolède, poursuivit le Medina-Celi, je vous l'ai dit et je vous le répète… vous avez oublié notre prière du temps où nous parlions à Dieu ensemble tous les deux…

Elle appuya son front baigné de sueur froide contre la balustrade.

Hernan continuait :

– Dieu ne veut point qu'on lui demande ceci ou cela… Souvenez-vous des enseignements du saint prêtre qui guida votre jeunesse… Vous répétiez ses instructions à votre mari ; vous lui disiez : « Dieu ne veut point qu'on dirige ici-bas sa miséricorde suprême, qui plane au plus haut des cieux. »

– Est ce toi ?… est-ce donc toi ?… murmura la duchesse entre la mort et la vie.

– En ce temps-là, reprit encore Hernan, vous n'eussiez pas dit : « Seigneur, rendez-nous le repos de l'exil !… Seigneur, écartez les périls de la route où marche mon enfant… » car le saint prêtre vous enseignait que l'homme végète dans son ignorance profonde… Et qui sait les voies de Dieu ? Le bien naît du mal, le salut peut être dans le péril…

– Qu'eussé-je dit ?… parle !

– Vous eussiez dit l'oraison que vous m'appreniez dans votre humilité angélique ; vous eussiez dit, agenouillée comme vous l'êtes, mais confiante en la bonté du Sauveur : « Mon Dieu !

abaissez un regard, sur votre créature, et que votre volonté soit faite sur la terre et dans les cieux ! »

Elle jeta ses deux bras autour du bras de Medina, qui la soutint pressée contre son cœur.

– C'est toi ! fit-elle dans un soupir profond ; oui… oui… c'était bien là notre prière !… Hernan !… mon pauvre Hernan !… Vais-je mourir de bonheur ?…

Ses yeux se fermèrent, comme si le sommeil eût pesé sur ses paupières.

Le Medina la contemplait au travers des larmes qui étaient dans ses yeux.

– Mais que disais-tu ? reprit-elle en tressaillant soudain ; tu parlais de dangers… pour Isabel ?

– Isabel ! reprit le duc, je l'ai vue… Elle est belle comme sa mère… Ecoutez-moi, Eleonor ; le temps s'écoule, et j'ai une tâche pour chaque heure de cette nuit… Vous avez demandé une audience au roi ?

– Je me croyais abandonnée…

– Vous avez bien fait, Madame… Tout pour le roi, rien contre le roi… Vous aurez demain une audience.

– Et que demanderai-je, maintenant que vous m'êtes rendu !

– Vous demanderez justice, duchesse : on vous a pris votre fille et le fiancé de votre fille.

– Isabel !… Mendoze !… il est arrivé malheur !

Medina la sentait défaillir entre ses bras ; cependant il acheva :

– Vous direz à Philippe IV que le neveu du comte-duc, Palomas le bâtard, a enlevé la fille de Medina-Celi et assassiné le fils de Louis de Haro.

La poitrine de dona Eleonor rendit une plainte faible. Le duc Hernan la porta inanimée sur son lit. Il la baisa au front longuement, puis il fit retentir le sifflet d'or pendu au chevet.

Quand il entendit le pas des femmes de la duchesse qui accouraient à cet appel, il se dirigea vers la ruelle et disparut derrière le tableau de Montanez, au moment où la porte s'ouvrait pour donner passage aux caméristes.

Tout à l'autre bout de la maison de Pilate, dans l'aile qui faisait pendant à l'appartement privé de la bonne duchesse, dans la chambre à coucher même qui répondait symétriquement à la chambre à coucher d'Eleonor de Tolède, il y avait aussi, nous le savons, un grand lit à galerie carrée, et une ruelle en forme d'oratoire.

Pour achever la parfaite similitude, un tableau de Montanez, le jumeau de celui qui naguère tournait sur ses gonds dans la ruelle de la duchesse pour donner passage au Medina-Celi, ornait un des côtés de l'oratoire du bon duc. Seulement, chez la duchesse, le tableau de Montanez était à gauche ; chez le duc, il était à droite.

La porte qui donnait sur la salle à manger restait ouverte. Les flambeaux achevaient de brûler sur la table. La lampe qui éclairait la chambre à coucher consumait lentement sa mèche char-

bonneuse et rougie. L'odeur du festin de Balthazar offert par le maître de céans au comte de Palomas, son gendre, était encore dans l'air.

Parmi les demi-ténèbres qui laissaient à peine une étincelle aux dorures assombries des lambris, aucun mouvement ne se faisait ; mais trois ronflements sonores, vibrants et modulés dans des gammes hardiment dissemblables, se mêlaient en accords détonnants et formaient les plus bizarres concerts.

L'œil, s'habituant à ce clair-obscur, eût distingué bien vite les divers instruments qui composaient ce terrible orchestre.

A tout seigneur tout honneur. C'était le bon duc, couché dans un lit, et qui ronflait comme un tuyau d'orgue ; c'était ensuite Picaros, plein de vertus et d'années, dont le chant nasal pouvait se comparer à un serpent de paroisse ; c'était enfin Gabacho, pauvre aveugle et l'un des chefs les plus influents de l'ancienne école : le nez de celui-ci cardait le tympan comme un cri de trompe.

Gabacho et Picaros, exécutant à la lettre l'ordre qu'ils avaient reçu, étaient couchés tête-bêche en travers de la porte. Leurs armes, véritable arsenal, gisaient autour d'eux avec une demi-douzaine de flacons vides. Quant au bon duc, il avait à sa gauche les deux pistolets-tromblons ; à sa droite, la gigantesque épée du marquis Tarifa.

Malheur à l'imprudent qui eût troublé ce repos hérissé d'artillerie !

En attendant, ils dormaient tous les trois du sommeil des justes, et tous les trois ils donnaient leur note en conscience, sans jamais tarder ni faiblir : on eût dit vraiment qu'ils étaient à la

tâche et qu'ils essayaient de se surpasser l'un l'autre dans cette lutte de tapage.

Aussi n'entendit-on point le bruit que fit le tableau de Montanez en tournant avec lenteur sur lui-même. A la place de la toile parut un trou noir, puis dans le trou noir, un homme vêtu et coiffé de sombre.

Cet homme fit le tour de la galerie carrée, et vint s'asseoir au chevet du bon duc, après avoir placé la lampe sur la table de nuit.

Il disposa l'abat-jour de façon que la lumière tombât d'aplomb sur le visage de Medina endormi, puis il s'éloigna d'un pas et sembla se livrer à un minutieux examen de ce visage véritablement noble et beau.

– Etrange ! murmura-t-il ! si je n'avais la conscience de moi-même, j'aurais été trompé comme les autres.

L'abat-jour renversé mit dans l'ombre la figure du dormeur, et dirigea toute la lumière sur les traits du nouveau venu.

C'était étrange, en effet. En changeant de direction, la lampe éclairait toujours le même visage.

Le dormeur avait sa main droite étendue sur le lit, le nouveau venu la prit et lui fit subir une pression qui, faible d'abord, alla sans cesse en augmentant.

Il n'avait pas même accordé un regard aux pistolets-tromblons et à la grande épée ; en les apercevant il s'était contenté de sourire.

Au bout de quelques secondes, le ronflement du dormeur se modifia, il baissa d'un ton et prit des accents souffreteux. Après

quelques secondes encore, il se transforma en une sorte de plainte. Le dormeur s'agita, gémit, puis s'éveilla.

A peine éveillé, il sauta sur son séant et se frotta les yeux. Son premier regard avait rencontré cette figure éclairée en plein par la lampe.

– Oh ! oh ! fit-il avec un vague sourire, c'est bien !... Toujours le même rêve !... Coquin de Pedro Gil !

Sa main était libre. Il ferma les yeux, puis les rouvrit.

– Etais-je ivre hier soir ? grommela-t-il. Pas tout à fait. D'ailleurs, je les entends qui ronflent... Quelqu'un m'a-t-il fait la plaisanterie d'accrocher un miroir devant moi ?... C'est ma figure que je vois, et pourtant elle ne bouge pas quand je remue.

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix qui s'altérait. En même temps la pâleur montait à ses joues.

C'est étonnant, ces diables de rêves ! reprit-il, on se croit toujours éveillé !

Il parvint à rencontrer l'épée à tâtons, car son regard restait invinciblement cloué à la figure de son Sosie. Ce n'était point pour frapper. Il s'en servit comme d'une baguette, et tâta doucement, espérant trouver devant lui la surface du prétendu miroir.

Mais la main de la vision s'éleva.

– Holà ! mes gardes ! s'écria le bon duc en une explosion d'épouvante ; Picaros ! Gabacho !

La vision mit un doigt sur ses lèvres.

Et comme le bon duc ne se taisait pas assez vite, la vision, parlant à la fin, prononça distinctement cette menace :

– Un mot de plus, maraud, je t'étrangle !

Le bon duc ne se formalisa point. Il se renversa sur son oreiller en murmurant d'un air plaintif :

– Coquin de Pedro Gil !

Puis, prenant son parti en brave :

– Allons ! dit-il presque gaiement ; ce n'est pas un rêve. Votre Grâce est là en chair et en os… et même assez bien portante, comme je l'en félicite de tout mon cœur… S'il faut avouer la vérité, j'ai bien eu depuis deux jours quelques petites fumées d'ambition, mais ce rôle me fatiguait déjà…

Ce n'est pas la grandeur qui fait le bonheur. Excellence, le temps de me botter et de mettre mon pourpoint, je vous cède la place et je m'éclipse.

Il avait déjà une jambe hors du lit.

– Reste ! dit le nouveau venu.

– Sans compliments, Excellence, je préférerais m'en aller.

– Reste !

– C'est bien toi, demanda le nouveau venu, qui es le mendiant Esteban d'Antequerre ?

– Voilà un nom que personne n'est en droit de me disputer, Excellence, reprit notre homme avec une dignité orgueilleuse ; je suis le saint Esteban comme vous êtes le duc de Medina-Celi… Ce

sont là deux grandes renommées, par Dieu ! dans notre beau pays d'Espagne !...

Mais puisque Votre Grâce m'adresse des questions auxquelles je réponds loyalement, me serait-il permis de lui demander à mon tour comment elle est entrée dans ma chambre à coucher, malgré les précautions que j'avais prises !

Le bon duc, – le vrai Medina-Celi, puisque l'autre prenait soin lui-même d'établir la position et l'identité de chacun, – regardait sans colère ce curieux personnage, habitant sa propre maison, couché dans son propre lit, affublé depuis deux jours de son nom et de ses titres.

– Demain, à la première heure, dit-il, le roi fera mander en son palais don Hernan Perez de Guzman... ne m'interromps plus... Je sais que tu voudrais être à cent pieds sous terre, mais ton audacieuse imposture a servi mes desseins. Tu m'appartiens ; je te garde.

– Votre Seigneurie très illustre me parle de haut comme c'est son droit, répliqua Esteban d'un ton calme et ferme ; si je me permets de répondre malgré sa défense, c'est que je ne suis pas ici le seul imposteur... J'ai pris, il est vrai, le nom de Medina, mais nous sommes à deux de jeu, puisque le Medina a pris mon nom.

– Je te payerai ton nom de mendiant... Mon nom ducal sera purifié par le feu et par le sang. Ecoute. Au messager du roi, tu répondras : « Don Hernan Perez de Guzman, aujourd'hui comme autrefois, est aux ordres de Sa Majesté. »

– Très bien, Seigneur, j'ai compris.

– En présence même du messager, tu donneras tes ordres à haute voix pour que la litière soit préparée.

Le saint Esteban ne put cacher le plaisir qu'il éprouvait.

– Votre Grâce verra, dit-il avec toute sa suffisance revenue, si son serviteur très dévoué sait remplir un rôle de grand d'Espagne à l'occasion.

– Tais-toi… écoute. La litière préparée devra t'attendre au bas de l'escalier qui conduit aux appartements de la duchesse.

– M'attendre ?… répéta le gueux ; alors j'irai chez le roi.

– Ecoute… Aussitôt après avoir donné tes ordres, tu t'enfermeras dans cet appartement seul… seul… il faut que tu sois seul… Tu n'ouvriras à personne, sous aucun prétexte, quand même on te crierait à travers la serrure que le feu est à la maison !…

– Comment, Seigneur !… mais la litière ! pour qui est la litière ?

– Ne t'inquiète pas de la litière… Ecoute encore ceci : Tu ne seras point puni pour ce que tu as fait contre moi, tu ne recevras même aucun châtiment pour ce que tu as fait contre ma femme et ma fille… mais te voilà dépositaire d'un secret, car ceux-là même qui ont imaginé cette intrigue ignorent ma présence à Séville… on me croit mort… je tiens à ce que tu saches cela… Pedro Gil, tout le premier, me croit mort ; si Pedro Gil ou tout autre venait à percer ce mystère, par ma religion, tu serais pendu sans miséricorde !

Il se leva, coiffa son feutre à larges bords, et rejeta sur sa bouche le pan de son manteau.

– Le ministre Zuniga t'a donné un sauf-conduit ? reprit-il.

– Oui, Seigneur.

– Au nom de Medina-Celi ?

– Comme de raison.

– Donne-moi ce sauf-conduit.

Le roi des gueux hésita. Hernan répéta froidement :

– Donne !

L'autre plongea sa main sous son oreiller en grommelant encore une fois :

– Coquin de Pedro Gil !

Puis il tendit le parchemin plié.

Le duc Hernan l'examina et le mit dans son sein.

– Debout maintenant ! commanda-t-il ; éveille tes hommes et qu'on m'ouvre la porte !

– Votre Seigneurie, risqua Esteban toujours raisonneur, ne peut-elle sortir par où elle est entrée ?

Medina le regarda ; Esteban, malgré son effronterie, sauta hors du lit en baissant les yeux.

Picaros et Gabacho, éveillés en sursaut, restèrent bouche béante devant cet homme qui, pour eux, avait surgi de terre. On enleva les obstacles, et la porte principale fut ouverte.

– Saluez ! ordonna Esteban ; c'est un de mes amis qui est grand d'Espagne et cousin du roi.

Les deux gueux s'inclinèrent.

Pendant qu'ils avaient la tête baissée, Medina dit à demi voix :

– Obéissance… ou le gibet…

– Voilà qui est parler, répliqua Esteban. Vous serez obéi, Seigneur… A vous revoir !

– Par où celui-là s'est-il introduit ? demandèrent à la fois Picaros et Gabacho, dès que la porte fut refermée.

Esteban les toisa d'un regard qu'il voulait faire goguenard.

– Ne savez-vous pas que les trois quarts de nos vieux manoirs ont de ces issues secrètes ? répondit-il ; – c'est un secret de famille.

– Nous devions tout tuer ! insista Gabacho, – tout exterminer.

– O mon roi ! appuya Picaros, – à quoi bon ces armes dont tu chargeais naguère nos bras dévoués ?

– Une gageure… balbutia Esteban qui décoiffa un flacon ; – à votre santé, mes braves !

– A votre santé maître !… une gageure !… l'avez-vous gagnée ?

Tandis que le successeur légitime du grand Lépreux restait en proie aux questions indiscrètes du faux aveugle et du centenaire à barbe noire, Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, descendait le grand escalier de la maison de Pilate. Il portait à la main un flambeau qu'il avait pris sur la table du festin. Le temps

de se cacher n'était plus, car il traversa tête levée le vestibule, et ne s'arrêta qu'au perron donnant sur la cour d'honneur.

– Savien ! appela-t-il d'une voix haute et claire ; Nunez !

Et comme nulle réponse ne sortait ni des écuries ni de la cabane du concierge, le Medina, revenant sur ses pas, décrocha un cor d'argent pendu à l'un des piliers du vestibule. Il approcha l'embouchure de ses lèvres et donna un seul son grave, prolongé, retentissant.

La porte de la maison du garde et celle de l'écurie s'ouvrirent en même temps, Nunez et Savien, demi-vêtus, s'élancèrent à la fois de toute la vitesse de leurs vieilles jambes.

– Il y avait quinze ans !... prononcèrent-ils en même temps.

– Quinze ans que vous n'aviez entendu l'appel de nuit, n'est-ce pas, bons serviteurs ? acheva le duc Hernan. Je viens à vous parce qu'il y a quatre cierges allumés là-bas, sous le massif, et que la terre fraîchement creusée dit votre dévouement fidèle.

Ils étaient en bas des marches, plongés tous deux dans une sorte de recueillement joyeux.

Au sommet du perron, le Medina se tenait debout, son flambeau à la main. Les plis de son manteau grandissaient sa riche taille, la lumière du flambeau éclairait vivement ses traits fiers et doux.

Cependant le mot de l'énigme n'était point trouvé encore. Savien et Nunez avaient le cœur serré de ce pressentiment qui annonce les soudaines révélations ; mais leur maître qui était là, c'était bien pour eux le même qu'il avaient vu le matin.

– Tes trois fils sont-ils braves, Nunez ? demanda le bon duc ; aussi braves que toi ?

– Plus braves, je mentirais, Seigneur, répliqua le vieil homme.

Le duc Hernan sourit.

Les deux bons serviteurs se regardèrent. Celui de ce matin souriait-il ainsi ?

– As-tu encore de bons chevaux devant les râteliers, Savien ? interrogea de nouveau le Medina-Celi.

– Aussi bons qu'autrefois, quand ils seront montés par leur maître.

– Bien répondu tous deux !… Nunez, que tes trois fils se lèvent et s'arment.

– Ils sont levés et armés, Seigneur.

– Pour quel motif ?

– Parce qu'ils ont vu d'étranges choses, et qu'il y a ce soir tempête sur la terre comme dans les nues.

– Allons ! prononça don Hernan avec émotion ; j'ai des amis… c'est bien, Nunez ; va chercher tes trois fils.

Nunez s'inclina et courut à la conciergerie.

– Prends ceci, dit le duc à Savien, en tendant son flambeau, et voyons tes chevaux.

Le vieil écuyer, tête nue, prit aussitôt le chemin des écuries.

Après le roi, les bons ducs avaient, en Espagne, la réputation de posséder les premiers chevaux du monde. Leur haras de Tarifa, sans cesse alimenté par la pure race africaine, donnait de merveilleux élèves, et les guerres de Flandre avaient récemment propagé par toute l'Europe la renommée des coursiers andalous.

Les écuries de la maison de Pilate, grandes et hautes comme une église, avaient leurs cases au complet, malgré le malheur des temps. Les chevaux dormaient sur la litière fraîche ou mangeaient le foin parfumé de la Guadaïra.

Les deux maîtres palefreniers reposaient dans leurs lits, élevés sur des estrades aux deux extrémités de cette longue file de râteliers, tandis que les valets, Arabes pour la plupart, ronflaient dans la litière.

Les narines du duc Hernan se gonflèrent en respirant ces chaudes vapeurs, qui étaient pour lui comme un lointain et violent souvenir de liberté, de batailles, de jeunesse. Il s'arrêta néanmoins au bout de quelques pas et resta triste, contemplant cette longue ligne de nobles animaux.

– Tous ceux de mon temps sont morts ! murmura-t-il.

Savien ouvrait la bouche pour répondre, lorsque soudain le regard du bon duc jeta un éclair. Il s'élança vif et souple comme un jeune homme, et mit ses deux mains frémissantes sur le garrot d'un superbe cheval rouan, à la crinière déteinte par la vieillesse.

Le cheval rouan leva la tête, renifla bruyamment, et tâcha de se mettre sur ses jambes roidies. Savien avait les larmes aux yeux.

Le bon duc avait pris dans ses bras la tête du vieux cheval, et l'avait baisé à la joue en disant :

– Bajazet ! mon vaillant Bajazet !

– Seigneur, dit en entrant le gardien de la conciergerie, voici les trois Nunez prêts à vivre et à mourir pour l'amour de vous.

Hernan regarda les jeunes gens, fiers et beaux tous les trois sous le harnois de guerre.

Nunez le père ajouta :

– Me sera-t-il permis de donner aussi mon sang pour Monseigneur ?

Le duc sourit, voyant qu'il avait l'épée à la main et des pistolets à la ceinture.

– Nous avons besoin de braves cœurs à la maison, répliqua-t-il.

Puis, se retournant vers Savien :

– Y a-t-il ici un fils de Bajazet ?

– Farruch ! appela l'écuyer.

Un Maure montra son visage noir entre les jambes d'un admirable cheval bai, voisin du doyen de l'écurie.

– Selle Sultan-Yusuf, ordonna Savien.

Les trois Nunez harnachaient déjà leurs montures.

– Il y a cinq lieues jusqu'à l'Isla-Mayor… murmura le duc ; Bajazet eût mis une heure…

– Yusuf mettra moins, Seigneur… mais les trois garçons ne pourront vous suivre.

Farruch, qui avait peine à maintenir l'ardeur du magnifique coursier, le mena par la bride jusqu'à la porte de l'écurie. Le duc Hernan sauta en selle.

– Ton épée, vieux Nunez, dit-il.

Le vieillard mit un genou en terre et la lui tendit après l'avoir baisée.

– Enfants, s'écria le bon duc, qui réduisait en se jouant la fougue de Sultan-Yusuf, l'honneur de Medina-Celi est en péril… Ventre à terre jusqu'au gué de l'Ile Majeure… Ils n'ont qu'une heure d'avance ; si celui-ci vaut Bajazet, nous les rejoindrons en chemin !

Catalina venait d'ouvrir toute grande la porte extérieure.

Le duc Hernan la franchit au galop, et disparut dans la nuit, suivi des trois jeunes gens que les premiers élans de Sultan Yusuf avaient distancés déjà.

Pendant que la bonne femme accompagnait son maître de ses prières et de ses bénédictions, Savien et Nunez revenaient tristement à l'écurie.

– Vieux cheval sur la litière, vieil homme à la maison, dit l'écuyer avec un soupir. Tu es heureux, Nunez, tu lui as donné tes trois fils.

q

Chapitre 14 LA CHAMBRE DE LA MORTE

Les derniers rayons de la lune passaient au travers des lianes fleuries qui dormaient comme une diaphane tenture au-devant de la croisée d'Aïdda. Il n'y avait pas d'autre lumière dans la chambre. Une lueur faible venait seulement par la porte entr'ouverte de la pièce voisine.

Aïdda était demi-couchée sur une pile de coussins. Gabrielle s'agenouillait auprès d'elle.

C'était à peu près l'heure où le bon duc, enfourchant son cheval arabe, franchissait au galop la grande porte de la maison de Pilate.

L'orage grondait au loin, vers la montagne. Sauf les voix sourdes de l'ouragan, la nuit était morne et muette.

Quand un nuage, voyageant au ciel, venait à passer sur le croissant, la chambre d'Aïdda se trouvait plongée tout à coup dans une complète obscurité. La lueur de la pièce voisine grandissait alors et traçait un large éventail sur le tapis ; le nuage continuait sa course, découvrant la lune inclinée à l'horizon, et la lueur pâlissait.

De temps en temps une plainte faible sortait de la chambre éclairée. A des intervalles plus rares encore, un long soupir venait de la partie opposée du réduit d'Aïdda.

Il y avait là encore une porte cachée dans l'ombre.

– S'il ne m'aime plus, dit tout bas Aïdda, je mourrai… Mais avant de mourir, je me vengerai.

Sa voix avait des inflexions sourdes et saccadées.

– Tu souffres, pauvre sœur, murmura la fille de l'oïdor.

– Oui, je souffre… répondit l'Africaine ; ils souffrent aussi tous les deux.

– Et cela te console ?

– Je ne sais… j'ai l'enfer dans le cœur !

Gabrielle lui prit les deux mains, et, se relevant à demi, elle approcha son gracieux visage du front de la Mauresque.

Celle-ci la repoussa avec fatigue.

Gabrielle dit :

– Comme ton front brûle !

La poitrine d'Aïdda fit un effort pour rendre un sanglot.

– Toi, reprit-elle, Dieu t'a vengée…

– Sur mon salut ! s'écria la fille de l'oïdor, j'aurais donné mon sang pour qu'elle fût heureuse !

– Tais-toi !… je suis une femme et non pas un ange… Je hais ma rivale… je la hais d'autant plus qu'il m'a forcée de la sauver !

Elle retira ses deux mains qui restaient dans celles de sa compagne et les colla sur son front.

– Que la Medina soit morte ou qu'elle soit déshonorée, dit-elle encore, Mendoze t'aimera… tu as un bonheur !

Gabrielle secoua sa douce tête blonde.

– Je ne veux pas du bonheur à ce prix, répondit-elle.

Un bruit se fit vers cette porte qui était dans l'ombre.

– Ton père est là ? demanda la fille de l'oïdor.

– Non, répondit Aïdda.

– Qui donc est là ?

– Un conjuré, je pense. Mes yeux ne me servent plus qu'à contempler mon malheur.

– Un conjuré ? un blessé peut-être ?… Est-il venu avec ton père ?

– Moghrab est fort… Il tenait le blessé dans ses bras quand il est revenu cette nuit.

– Et il ne t'a rien dit ?

– Il m'a dit : « Veille sur celui-ci comme tu veillerais sur moi-même. »

– Et tu n'as pas obéi ?

– J'avais oublié les ordres de mon père… La pensée me fuit et je n'ai plus de cœur.

Elle se leva. Elle entra dans la chambre où était la lumière et en sortit aussitôt, tenant une lampe en main.

Gabrielle eut le cœur serré tant elle la vit défaite et pâle.

Aïdda traversa d'un pas plein de fatigue sa chambre à coucher, dont la lampe éclairait même le désordre. Elle ouvrit toute grande la porte de la seconde pièce et demanda :

– Seigneur cavalier, avez-vous besoin d'aide ?

Il n'y eut point de réponse.

Aïdda franchit le seuil. Un cri s'échappa de la poitrine de Gabrielle, qui la suivait, non seulement curieuse, mais émue, car un pressentiment la tenait.

– Mendoze ! dit-elle.

– Mendoze ! répliqua la Mauresque ; est-ce donc Mendoze ?

Puis elle ajouta avec un sourire amer :

– Tu as du bonheur.

Gabrielle était déjà penchée sur le visage de Mendoze, contemplant dans le cadre de ses grands cheveux noirs cette tête belle et calme où le sang manquait sous la peau. Il y avait des taches rouges à la collerette de Ramire et aussi aux draps du lit. Un vase plein d'eau teintée de rose et quelques bandes de linge éparses sur les dalles disaient qu'un pansement avait été opéré. Malgré sa livide pâleur et l'expression de fatigue accablante qui était sur les traits de Mendoze, il semblait dormir d'un paisible sommeil.

– Rien, répondit Gabrielle d'un ton de rancune.

– On se perd à vouloir pénétrer leurs desseins, murmura la Mauresque. As-tu bien regardé en face Moghrab, mon père, Gabrielle ?

– Jamais. Il me fait peur.

– L'as-tu regardé assez, quand tu levais sur lui tes yeux à la dérobée, pour reconnaître son portrait sur la toile ?

– Oh ! certes.

Le doigt d'Aïdda montra Mendoze endormi.

– Et si tu voyais son portrait vivant ? dit-elle.

Les grands yeux bleus de Gabrielle exprimèrent d'abord un étonnement d'enfant. Elle comprenait confusément que les paroles de sa compagne se rapportaient à Mendoze. Elle l'examina bien, cherchant en conscience la ressemblance annoncée.

– Quand je l'ai vu tomber, murmura la fille de l'oïdor, j'ai cru que j'allais mourir.

Les yeux d'Aïdda étaient fixes et sans regard.

Elle demanda tout bas et d'un accent distrait :

– La Medina est-elle belle ?

– Belle et douce comme une madone, répondit Gabrielle en étouffant un soupir.

La Mauresque poursuivit, comme se parlant à elle-même :

– Elle a nom Isabel… Il y avait une autre Isabel qui possédait aussi la beauté des anges… Et la fière Eleonor… et Blanche, ma bien-aimée marraine, que de sourires et que de promesses voilés derrière le seuil sombre de ce passé !

– Je n'ai pas compris, ma sœur, prononça timidement Gabrielle.

– Il n'y a qu'une vivante, poursuivit Aïdda au lieu de répondre : c'est Eleonor de Tolède… Pauvre sainte ! son martyre aura été le plus long de tous !

Son bras étendu éleva la lampe, comme pour mieux éclairer le dormeur. Elle le regarda. Un sourire triste erra autour de ses lèvres.

– L'autre Isabel, murmura-t-elle. Je me souviens du jour où Blanche de Moncade se dévoua pour protéger sa fuite… Voici les traits d'Aguilar et de Haro : le jeune homme a le visage d'un chevalier… ce sont des races marquées au sceau d'une fatalité étrange !…

– Ne m'as-tu pas dit, s'interrompit-elle en se tournant vers la fille de l'oïdor, que Moghrab n'avait rien fait pour le défendre tant qu'il a été debout !

Mais elle eut un sourire, et, secouant les blonds anneaux de ses cheveux :

– Moghrab est sombre et terrible… murmura-t-elle.

Puis, d'une voix qui, a son insu, s'imprégnait de caresses :

– Celle-ci sait si bien sourire !… et son regard a tant de douceur !

Une ride dédaigneuse plissa les lèvres d'Aïdda, qui laissa tomber cette parole :

– Tu resteras enfant toute ta vie !

Elle tourna le dos en même temps et reprit le chemin de sa chambre.

– Achève ton récit ! dit-elle.

– Mon récit est achevé, répliqua la fille de l'oïdor ; quand Mendoze est tombé, j'ai senti comme une main de fer qui me tor-

dait le cœur, et mes yeux se sont voilés… j'ai entendu pourtant un grand bruit et une voix qui criait : « Sauve qui peut !… » Mon père m'a entraînée… Il me semblait que je nageais dans une vapeur épaisse…. La bouche d'un homme a frôlé mes cheveux pour dire à l'oreille de mon père : « Dans l'île Majeure ! A la taverne de Colombo !… »

– Ah ! fit Aïdda, c'est là qu'ils l'ont emmenée !…

– Quand j'ai pu rouvrir mes paupières, la nuit était noire autour de nous. De tous côtés on entendait des chevaux et, au lointain, des torches couraient. C'était, je crois, dans cette partie de la ville que nous avons traversée ce matin avec la litière. J'ai dit à mon père : « Au nom de Dieu, seigneur, ayez pitié de dona Isabel ! » Il m'a répondu : « N'es tu pas Espagnole ? Ne comprends-tu pas la vengeance ? »

– Non ! s'interrompit la pauvre enfant qui avait les larmes aux yeux, je ne comprends pas la vengeance ! Dieu est au dessus de nous pour récompenser et punir… Mon père a dit encore : « C'est pour toi que je veux des palais et des châteaux… Tu seras la fille d'un ministre du roi et la femme d'un grand d'Espagne… »

Aïdda, distraite, n'écoutait plus.

– Mon père voulait me faire rentrer à la maison de Pilate, poursuivit Gabrielle ; j'ai cru qu'il perdait la raison quand il m'a dit : « Qui sait si tu ne seras pas là chez toi quelque jour ? » Il a ajouté : « J'ai bien travaillé ; notre Espagne est un champ fertile pour qui l'ensemence à propos. »

Et d'autres choses encore que je ne comprenais pas… J'ai tant pleuré, qu'il m'a ramenée jusqu'à notre porte… Il m'a quittée en

ce lieu, disant : « Ma besogne de cette nuit n'est pas terminée… »

J'étais seule dans ma chambre, faisant ma prière, quand tu m'as appelée. Je n'osais pas monter, de peur de trouver là Moghrab. Dieu veuille que je puisse rester près de toi, ma sœur, jusqu'à la fin de cette terrible nuit.

Elle se tut. Dès qu'elle ne parla plus, Aïdda tressaillit et s'éveilla de son rêve.

Elle avait mis la lampe sur sa table de travail, et demeurait immobile, les yeux fixes, les sourcils froncés.

– Terrible !… répéta-t-elle ; Moghrab et Pedro Gil vont revenir…

Gabrielle se prit à frissonner sans savoir pourquoi.

– Serait-il menacé de quelque nouveau danger ? balbutia-t-elle.

– Qui, lui ? demanda la Mauresque.

– Lui ! répéta Gabrielle en rougissant.

Aïdda, au lieu de répondre, saisit la lampe d'un brusque mouvement, et dit tout à coup :

– Veux- tu voir comme elle est belle ?

La fille de l'oïdor n'imita point sa compagne. Elle ne demanda point : Qui, elle ?

Elle marcha sur les traces d'Aïdda, qui gagnait d'un pas saccadé la porte de la première chambre.

Aïdda s'approcha du lit.

A deux pas du lit Aïdda s'arrêta.

Tout son corps tremblait et ses cheveux frémissaient sur son crâne.

– Si tu étais un homme, prononça-t-elle avec effort, laquelle de nous choisirais-tu ?

– Mais elle est morte ! s'écria Gabrielle, qui voulut s'élancer.

La Mauresque la contint d'un geste impérieux.

– Laquelle ?... demanda-t-elle pour la seconde fois. Regarde-la, c'est le bouton tout prêt d'éclore... Moi j'ai déjà bien souffert, et je suis la fleur qui va se faner demain...

– Elle est morte !... elle est morte !... répétait Gabrielle consternée.

– Tais toi !... Sais-tu qu'il faut souffrir pour mourir ?...

Elle dirigea les rayons de la lampe sur le front d'Inez. Les yeux de celle-ci frémirent, et tout son corps eût comme un léger contre-coup.

La poitrine de Gabrielle rendit un long soupir.

– Vois-tu bien qu'elle n'est pas morte ? reprit l'Africaine, dont la voix avait des inflexions glaciales : mais elle mourra...

– Si l'ont vient à son secours ?...

– Elle mourra... nous l'avons condamnée !

Le bras fatigué d'Aïdda faiblissait. Elle déposa la lampe au chevet d'Inez.

Elle se tourna vers Gabrielle qui tremblait et dit avec un sourire où il y avait autant d'angoisse que d'orgueil :

– Il n'y a pas à le nier ; elle est plus belle que moi, mais je la tiens vaincue sous mon pied : Elle est plus noble, plus riche, mais elle est mon esclave… Elle est aimée, mais elle va mourir !…

– Aïdda, ma sœur ! s'écria Gabrielle, je ne t'ai jamais vue ainsi… Chacune de tes paroles fait une brûlure cuisante.

– C'est le sort du brasier… Tu as raison, je brûle… Va ! moi aussi, je mourrai… je mourrai consumée !… Des cendres à la place où était mon cœur !… Je devine l'enfer dès cette vie…

– Mais que t'a-t-elle fait, cette douce enfant ?…

– Ah ! ah ! répliqua l'Africaine avec une sourde explosion, tu me demandes cela, toi ! Ne m'as-tu pas vue sourire ? Ce matin encore n'ai-je pas prié Dieu ?…

– Eh bien !…

– Eh bien ! je n'ai plus d'espoir et je blasphème !…

– Mais songe donc ! s'interrompit-elle avec un rire sinistre ; en prière, là-bas, dans la maison du ministre favori !… j'ai vu les larmes d'une duchesse… elles sont de sang !… Le comte-duc me parlait avec soumission, comme si j'étais la reine. « Ma fille ! ma fille !… » Ils veulent qu'on leur rende leur fille… Un roc ! entends-tu ? Ils parlaient à un roc !… J'ai aimé deux fois, la sœur et le frère : la sœur comme ma mère, le frère comme mon époux… Ils m'ont tué l'une, ils m'ont pris l'autre… Ah ! ah ! ce qu'ils m'ont fait ? fille aveugle et sourde, tu me demandes ce qu'ils m'ont fait !…

Elle croisa ses bras sur sa poitrine.

– La sœur m'avait enseigné Dieu, reprit-elle en baissant la voix : le frère m'apprit la vie. Un jour que j'avais ma main dans sa main, je sentis pour la première fois mon cœur… J'étais déjà femme pourtant ; j'avais déjà parcouru l'Europe et l'Afrique pour chercher des vengeurs… Il y avait cinq ans que je suivais, comme un chien soumis marche après son maître, celui qui avait juré d'être sans pitié, celui que vous appelez Moghrab.

– Ne s'appelle-t-il point Moghrab ? demanda Gabrielle, dont la curiosité s'éveillait au milieu même de ses terreurs ; n'est-il point ton père ?

– Qu'importe cela ? Ah ! tu n'es qu'une enfant frivole… Quand je rencontrai Moncade, j'avais vingt ans. La vengeance nous appartenait à tous deux ; je crus qu'en partageant la même haine, nous pourrions bercer les mêmes amours ; j'espérais (j'étais folle) que je pourrais sans crime jeter quelques fleurs sur le noir sentier où s'épuisait ma jeunesse… j'aimai… Celles qui sont comme moi ont tort d'aimer…

Inez s'agita sur sa couche, Aïdda tourna vers elle un regard implacable et froid.

– Viens, dit-elle, je respire mal ici.

Elle repassa lentement le seuil et reprit sa place sur les coussins.

Tout en elle parlait de découragement profond et d'incurable souffrance.

Pendant que Gabrielle traversait la chambre pour la rejoindre, elle entendit les sanglots qui déchiraient sa poitrine.

Elle revint s'agenouiller auprès d'Aïdda et mit sa tête dans son sein.

– Tu as été ma meilleure et ma seule amie, dit-elle, je voudrais te consoler et t'apprendre les joies de la miséricorde… Sais-tu, toi qui me regardes en pitié et qui me traites d'enfant ignorante, sais-tu de quel baume le pardon remplit les cœurs généreux comme le tien ?

– Le pardon ! dit Aïdda, comme si elle eût prononcé un mot d'une langue inconnue.

– Ecoute, reprit Gabrielle, tu as un secret qui te pèse. Mon cœur est ouvert, ma sœur chérie ; partageons ton secret.

L'Africaine l'attira plus près d'elle.

– Je n'ai pas de secret, répliqua-t-elle ; Séville entière saura demain la double histoire : l'injure odieuse et lâche, la vengeance terrible… Mais tu as raison, jeune fille, il faut que je parle… Parler trompera ma torture… Ton idée est bonne, tu me plaindras… Moi ! moi ! s'interrompit-elle révoltée ; mon supplice m'a donc brisée à ce point que j'ai besoin de compassion !

Gabrielle posa ses lèvres sur ce pauvre front ardent et si fier.

– Ce fut le serment d'un grand d'Espagne, commença la Mauresque avec une singulière emphase ; les prêtres crièrent au sacrilège, mais Dieu fit les âmes des gentilshommes avec l'étincelle de ses foudres… Un hidalgo est le gardien de son honneur…

Honte à qui dira qu'Hernan de Moncade, premier marquis de Pescaire, ne fit pas son devoir !

Une fois, par une nuit triste comme celle-ci, Gabrielle, je t'ai raconté cette sombre histoire, pendant que l'ouragan hurlait dans l'air et que les tonnerres lointains éveillaient l'écho des montagnes.

Tu sais le crime odieux et sans nom du favori de Philippe IV ; tu sais que Blanche de Moncade revint au palais de ses pères pour mourir.

Tu sais que le vieux soldat Hernan, marquis de Pescaire, dit : « La terre sainte ne s'ouvrira point pour ma fille morte avant l'heure de la vengeance. »

Et tu m'as avoué souvent depuis, fillette craintive, que tout ton corps frissonnait en passant sous les hautes murailles de la maison de Moncade, ce palais des muettes et inconsolables douleurs.

C'était fête, hier soir, dans cette demeure en deuil.

Grande fête. C'était la fête attendue depuis de longues années.

La fête de la vengeance !...

Aïdda poursuivit ainsi son récit :

– Il est là-bas, dans la maison de Moncade, vieille comme la monarchie espagnole et plus noble que le palais de César, il est une chambre retirée où la lumière du jour ne pénètre jamais.

L'air du dehors n'y vient point, non plus que les vulgaires bruits de la vie. Les fenêtres en sont murées. Deux portes y

donnent accès : l'une communique avec la retraite du père de Blanche, l'autre avec les appartements de son frère.

Depuis des années, les deux Moncade, le père et le fils, ne se voient que là.

C'est la chambre de la morte, c'est la chambre où elle souriait autrefois, jeune, belle, heureuse et comblée de tous les dons que Dieu peut prodiguer à sa créature préférée.

C'est la chambre où elle attend aujourd'hui sa sépulture chrétienne.

Rien n'y fut changé depuis l'heure où Blanche de Moncade rendit le dernier soupir. Le missel est ouvert à la page qui contient la prière du matin ; l'aiguille est prête pour achever la broderie commencée ; les mules de drap d'or attendent sur le tapis ; la harpe seule a détendu ses cordes qui toujours garderont le silence.

Les cierges brûlent la nuit et le jour.

Blanche est couchée sur son lit, dans ses habits de cour. La première fois que je l'ai revue, il m'a semblé que le temps s'était arrêté ou que je m'éveillais d'un rêve. Elle me souriait, elle m'appelait. Blanche, ma mère et ma sœur ! Blanche, ma marraine chérie ! Je tendis mes deux bras, trompée par le mensonge de cette morte qui semblait vivre !

Hélas ! les bras de Blanche ne se soulevèrent point, et ses mains de cire, croisées sur sa poitrine, ne purent desserrer leurs doigts qui tenaient Jésus crucifié…

Je restai agenouillée dans cet étrange tombeau. Combien de fois l'illusion ne revint-elle pas bercer ma tristesse ! Combien de fois ne vis-je pas ces lèvres immobiles remuer, et ces yeux fixes tourner vers moi leur regard !

Ils vinrent tous deux, les Moncade, le père et le fils, tous deux en deuil, dans ce réduit tendu de blanc. Le jeune homme et le vieillard se donnèrent la main en silence. Ils prièrent ensemble. Quand ils se relevèrent, moi je dis :

– L'heure de la vengeance est bien longue à sonner !

Le vieillard baisa les mains décolorées de la morte, puis il me répondit :

Les années ont passé, tu as raison, jeune fille. La vengeance tarde, mais elle approche. Son pas est lent, son pas est sûr… Blanche avait dix-sept ans : ne fallait-il pas attendre que l'autre eût dix-sept ans aussi ?…

J'eus froid jusqu'au fond de mon cœur, car un mot me suffit, à moi, quand il s'agit de vengeance. Je comprenais. Il y avait en moi de l'admiration et de l'horreur. Toi, Gabrielle, comprends-tu ?

– Je tremble, répliqua la fille de l'oïdor, mais je ne comprends pas.

– Elles sont belles, poursuivit le vieux Moncade, elles sont pleines, les heures de cette austère attente. L'arrêt est porté. Le cœur blessé se repose dans la pensée du juste châtiment.

Il a suffi d'une nuit pour blanchir cette noire forêt qui couvrait mon crâne et faisait dire aux gens de cour : « Moncade ne sait ni

jouir ni souffrir… » J'attends depuis cette nuit-là… C'est un breuvage ardent et divin que la vengeance, mais il n'a toute sa saveur enivrante que si le cœur patient lui donne le temps de refroidir… Dans un des plateaux de la balance, il y avait l'honneur et la vie de cette vierge à la beauté angélique : fallait-il mettre dans l'autre plateau une chétive enfant, et, par trop de hâte, manger en herbe la riche moisson de haine !… J'ai l'âge de n'être plus prodigue. Il me faut le même poids de honte, le même poids de bonheur et d'honneur. La victime est marquée, jeune fille, je la connais ; elle est à moi, on me l'élève. Il m'est arrivé d'aller la voir passer toute brillante et souriante dans nos promenades ou dans nos fêtes…

Moi, l'homme du deuil éternel, j'ai affronté ces joies pour contempler ma vengeance qui grandit et mûrit comme un beau fruit sur l'arbre… Et j'ai été content de moi, entendez-vous, car, je le jure sur la gloire de mon nom, je n'ai ressenti dans mon cœur ni regret, ni pitié…

– Tu frissonnes, Gabrielle ! Est-ce à dire que tu as compris ?

– Il y a en moi je ne sais quelle horreur poignante, répliqua la blonde fille de Pedro Gil, mais je n'ai pas compris encore.

Un rayon de lune frappait obliquement les carreaux de la fenêtre entr'ouverte et glissait jusqu'au visage d'Aïdda. Ses yeux profonds brûlaient parmi la pâleur de sa face. Son front s'inspirait. Il y avait autour d'elle comme une atmosphère de merveilleuse et terrible poésie.

– C'est beau, reprit-elle de cette voix qu'on a dans les rêves, c'est beau et c'est grand un cœur capable de savourer ainsi, sans hâte ni faiblesse, la coupe pleine de la vengeance !… Je vois en-

core la tête calme et noble de Moncade, et j'entends le son grave de sa voix… Celui-là sait haïr, celui-là est un vrai Castillan !…

Et cependant elle entrait dans la vie, la fille du comte-duc – un ange ! – Des cheveux noirs comme les miens, des yeux bleus comme l'azur de ta prunelle… Que de joies ! que de triomphes ! La cour, autour d'elle, c'était un cercle de sourires… Je te dis que c'est beau une vengeance gigantesque cachée sous cette montagne de fleurs !…

Moi aussi, je l'ai vue ; moi aussi j'ai suivi les radieux progrès de sa jeunesse.

Et je revenais dans la chambre de la morte, et je disais à Blanche immobile et muette sur son lit funèbre :

– Sœur, il sera bientôt temps !

q

Chapitre 15 LE TALION

Un poids navrant oppressait la poitrine de Gabrielle.

– Je ne sais, je ne sais, fit-elle avec détresse, mais si Blanche de Moncade, qui t'a tenue par la main pour te guider jusqu'au sanctuaire du vrai Dieu, si Blanche de Moncade, ta marraine, est une sainte dans le ciel, son regard doit se détourner de toi.

– Dieu châtie, répliqua l'Africaine : ceux qui se vengent sont les instruments de la justice de Dieu… Du haut du ciel, Blanche

nous regarde !… Elle attend comme nous ! Mais tu n'as pas compris, jeune fille, car moi-même je n'avais pas deviné.

Un soir, Hernan de Moncade dit à son fils :

– C'est le jour de sa naissance : elle a l'âge qu'avait Blanche ; elle a dix-sept ans.

J'eus un frisson dans les veines, cette fois. Vincent de Moncade et moi, nous nous aimions.

Vincent ne répondit pas. Le vieillard reprit :

– Moncade, tu as juré.

Vincent de Moncade se mit à genoux ; je l'entendis qui murmurait :

– Ayez pitié de moi, mon père !

J'eus honte pour mon amant. Je l'accusai de lâcheté dans mon cœur.

– Tu as juré, dit pour la seconde fois le vieillard ; relève-toi !

– Mon père, reprit Vincent, si vous voulez, je repousserai du pied ces vaines prudences des conspirateurs, j'irai tête levée jusqu'à cet homme, et je le provoquerai en combat singulier.

– Ce n'est pas assez, Moncade, dit le vieillard ; relève-toi, tu as juré.

– Mon père, mon père ! s'il le faut, je renoncerai à l'épée, arme des gentilshommes… je prendrai le poignard des vengeurs et je frapperai !

– Ce n'est pas assez, Moncade !

– Voulez-vous des tortures, mon père ? J'apprendrai le métier de bourreau…

– Je ne veux pas de torture ! Le vrai supplice est celui de l'âme… Moncade, relève-toi !

– Mon père !… écoutez-moi, mon père !… Je m'introduirai dans le palais du traître comme un bandit, j'entrerai dans la chambre de sa fille et je la percerai de mon couteau pour avoir le droit de mourir !

Le vieillard mit la main sur l'épaule de son fils et dit :

– Moncade, ce n'est pas assez !

Gabrielle essuya la sueur froide qui coulait de son front.

Aïdda poursuivit, droite maintenant sur ses coussins, la parole libre et le regard clair :

– Vincent se releva et ne prononça plus un seul mot. Le vieillard, au contraire, continuait :

– Mesure pour mesure ; je veux ma dette intégralement payée. Que parles-tu d'épée et de poignards ? nous avons le choix des armes : nos pères prendront-ils un doigt pour un bras, une dent pour un œil ?… Tu t'es chargé du talion, tu as juré ; j'ai marqué l'heure : elle est sonnée, marche !

Cette fois, Gabrielle, je comprenais. Comprends-tu ?

– Horrible ! horrible ! balbutia la fille de l'oïdor.

– Terrible, c'est vrai, mais juste. Poids pour poids dans le mal comme dans le bien : c'est la loi… Seulement j'eus une défaillance

dans le cœur ; j'aimais : je songeai à cette jeune fille si belle ; je fus jalouse : j'eus peur.

Le vieux Moncade avait attiré Vincent dans ses bras ; il lissait ses grands cheveux noirs comme une mère tendre, caresse sa fille en la parant.

– Dieu t'a fait beau, murmura-t-il, mon fils, mon espoir… tu sais le chemin qui conduit au cœur des femmes… Elle est jeune et sans défiance…

– Horrible ! horrible ! répéta Gabrielle qui se rejeta en arrière, indignée et révoltée.

– Tu as compris ? dit froidement Aïdda.

– Don Vincent de Moncade n'accepta pas, s'écria la fille de l'oïdor ; il ne put pas accepter cette mission d'infamie !

– Don Vincent de Moncade refusa, en effet. Le vieillard sortit la menace à la bouche, et laissant sa malédiction suspendue sur la tête de son fils préféré… mais j'étais là.

– Toi ! dit Gabrielle avec une épouvante nouvelle ; toi, Aïdda !

– Quand nous fûmes seuls tous deux, Vincent et moi, poursuivit froidement la Mauresque, je restai partagée entre mes craintes jalouses et ma haine. Ma haine fut la plus forte. Ce que le père n'avait pu obtenir l'amour l'obtint.

– Ah ! Dieu est juste ! interrompit encore Gabrielle, tu as été punie !

L'œil de l'Africaine lança un éclair.

– Pauvre petite sœur ! dit-elle, les prières d'une enfant ne savent pas exciter ma colère. Je ne me repens point de ce que j'ai fait. Les anges peuvent rendre le bien pour le mal ; mais le talion est la loi de notre nature humaine…

Gabrielle se leva tout à coup et tendit l'oreille. Un bruit faible était venu de la pièce voisine où gisait la fille du comte-duc.

– Ne crains rien, lui dit Aïdda : elle ne nous entend pas… Je n'avais pas épuisé, hier matin, pour les porteurs de la litière du favori, le flacon où Moghrab met son narcotique.

– Tu l'as endormie ?…

– Quand ils me suppliaient là-bas, au palais de l'Alcazar, le père qui est tout puissant, la mère qui est une sainte, j'ai dit : « Je ne sais pas… m'a-t-on donné la noble fille de Guzman à garder ? »

– Les paroles de Caïn !… murmura Gabrielle.

– J'étais forcée de me rendre à l'appel du comte-duc. Il me fallait une chaîne solide pour cette captive… Ne crains rien : elle ne nous entend pas !…

– Et ne puis-je rien pour la sauver ? pensa tout haut la fille de l'oïdor.

– Ma mère elle-même, si j'en avais une, répliqua l'Africaine, dont la voix trembla légèrement, ma mère n'obtiendrait pas de moi sa grâce !

Il y eut un silence pendant lequel la fille de Pedro Gil écouta de son mieux, espérant que le bruit se renouvellerait ; mais tout était muet dans la chambre voisine.

– Elle te fait peur mon histoire ! reprit tout à coup la Mauresque avec un sauvage triomphe. Attends la fin !… Moi, cela me fait du bien de te la raconter… Vincent de Moncade avait promis. Il partit de Séville et rejoignit la cour, qui était à Valladolid. Je le suivis en secret ; je soutins plus d'une fois sa résolution défaillante. Seuls, les vieillards et les femmes savent bien se venger ; les jeunes hommes ont des scrupules.

Inez aima Moncade. Je vis avec bonheur les progrès de cet amour qui était un poison. Le voyage de la cour à Séville fut annoncé. J'écrivis à Hernan de Moncade : « Préparez pour Blanche la sépulture chrétienne. »

Hier, jour pour jour, Inez de Guzman eût l'âge qu'avait Blanche quand elle fut assassinée.

C'était l'heure de la méridienne : nous attendions, le vieillard et moi, dans la chambre de la morte. Le seigneur marquis avait endossé son harnois de cour. Le riche collier qu'il portait à Naples, quand il était vice-roi, mettait des gerbes de feu sur sa poitrine. Il enleva lui-même les crêpes qui recouvraient les écussons de famille.

Elles allaient être lavées, ces glorieuses armoiries ! la fête était pour elles.

Pour elles et pour Blanche la martyre. J'avais tressé moi-même une couronne de lis que le vieillard déposa sur son front.

Nous entendions le choc lointain et sourd des pioches ; on creusait la terre consacrée dans les caveaux de l'hôtel.

Blanche souriait, je te le dis, Blanche souriait comme je n'avais jamais vu sourire son pâle visage de trépassée.

Trois heures de relevée sonnaient à la Giralda quand la porte des appartements de Vincent s'ouvrit. Il parut. Je crus voir un fantôme. Le marquis s'élança vers lui les bras ouverts. Vincent le repoussa si rudement que le vieillard faillit tomber à la renverse.

– Bien, Moncade ! fit-il sans se courroucer ; le sacrifice t'a coûté. Repose-toi et calme-toi.

Vincent fixait sur lui un regard égaré.

– La fille du traître est-elle en notre pouvoir ? demanda Hernan.

Il n'y avait point de doute. C'était plutôt une constatation qu'une question.

En effet, la tête de Vincent s'inclina en signe d'affirmation.

– Dans votre appartement, mon fils ? demanda encore le vieillard.

Vincent fit de nouveau un signe affirmatif.

– Tout condamné a droit d'entendre sa sentence, continua don Hernan d'une voix plus grave ; avez-vous pris ce soin ?

Un rugissement de rage et d'angoisse souleva la poitrine de Vincent.

– Mon père, prononça-t-il d'une voix étranglée, vous avez brisé mon cœur et souillé ma conscience ; vous que je respectais à l'égal d'un Dieu sur la terre… J'ai accompli mon serment. Mais je vous renie et je vous maudis !

Il chancela en même temps et tomba roide sur les dalles.

Le vieillard s'agenouilla près de lui et le baisa au front, disant :

– Moi, je te bénis, Moncade ; tu as fait ton devoir !

Un trait de lumière venait de me frapper ; un poignard barbelé venait de me traverser le cœur.

– Il l'aime ! m'écriai-je ; ne voyez-vous pas qu'il l'aime ?

Le vieux marquis secoua la tête lentement ; un sourire orgueilleux était à ses lèvres.

– Folle ! murmura-t-il, où as-tu vu que le fils de l'aigle pouvait s'éprendre de l'impure couvée du vautour ?... Il est jeune, elle est douce et belle ; à cet âge, le bras ne sait pas tenir la hache du bourreau... viens !

– Je ne l'abandonnerai pas ainsi, répliquai-je.

– Viens, te dis-je, ce sommeil est un bienfait... j'aime mieux qu'il ne voie point ce qui va se passer ici.

– Qu'allez-vous donc faire ?

Il y avait dans ses yeux je ne sais quel égarement tranquille. Sa grande figure avait des taches rouges parmi sa pâleur ; et ses cheveux, plus blancs que la neige, semblaient frémir sur son crâne.

Il me dit :

– Si tu ne veux pas venir, jeune fille, je suis assez fort pour accomplir seul ma besogne.

Je chercherai aux lèvres de Vincent le souffle qui ne venait plus.

Le vieux seigneur m'attendit une seconde, puis redressant tout à coup sa haute taille, depuis si longtemps courbée, il gagna d'un pas lent et sûr la porte de l'appartement de Vincent. Je le vis disparaître.

– Ne la tuez pas ! m'écriai-je.

– Oh ! s'interrompit-elle en repoussant les mains de Gabrielle, qui la remerciait de ce mot par une caresse, ce n'était pas de la pitié… Je pensais, tout au fond de mon cœur navré : S'il l'aime, elle est à moi !…

Je ne voulais pas qu'un autre me prît ma vengeance.

Gabrielle baissa la tête. L'Africaine poursuivit, comme si elle eût goûté un inexplicable plaisir à épouvanter sa compagne :

– Il me semblait que Vincent devenait froid entre mes bras. Oh ! que de haine, si tu savais, jeune fille !… Il l'aimait puisqu'elle le tuait !

J'entendis le pas du vieillard qui revenait. Sa marche était lente et lourde : je devinai qu'il portait un fardeau. Le fardeau était pesant, car à mesure qu'il approchait de la porte, son souffle sifflait plus fort dans sa poitrine.

Il portait Inez évanouie entre ses bras.

Je n'eus point de compassion, car je la trouvai plus belle qu'en ses jours de joie. Ses longs cheveux pendaient de sa tête pâle, renversée sur l'épaule du vieux marquis ; ses yeux étaient fermés, son sein ne battait plus. J'avais peur. Une angoisse nouvelle me serrait la poitrine. Ils étaient là tous deux, privés de sentiment :

la souffrance les mariait en quelque sorte ; je me sentais seule vivante, et, par cela même, répudiée.

Ce terrible sommeil pesait sur eux comme un joug mystique : c'étaient les fiancés de la mort !

Je l'enviais, cette fille ! Oh ! comme je lui aurais volé son martyre !

Le vieillard, haletant, épuisé, traversa la chambre d'un pas pénible, il ne nous regarda point. Une idée fixe le dominait.

Il déposa la fille du traître sur un siège au pied du lit, et roula son front dans les draps pour étancher la sueur qui lui baignait les tempes.

– Blanche, ma fille chérie, murmura-t-il avec une caressante tendresse, je t'avais promis cela… il y a bien longtemps… Voici la fille de ton bourreau qui va châtier son père par sa honte et par sa mort… Réjouis-toi, Blanche, je te rapporte ton honneur !…

Moi j'essayais de souffler ma vie dans la poitrine glacée de mon amant.

Le bruit sourd de la pioche des fossoyeurs entamait mon cœur. Allait-on creuser deux fosses dans l'antique sépulture des Moncade ?…

Le frère allait-il descendre avec la sœur ?…

– Laisse ! répliqua-t-il ; nous, les Moncade, nous ne tombons que sous l'épée…

Il était tout entier à son travail étrange. Une sombre folie brillait dans ses yeux.

Je le vis disposer avec un soin minutieux les plis de la mantille qui couvrait les épaules de Blanche ; il remit en place la couronne de fleurs que nos baisers avaient dérangée.

Et, tout en faisant cela, il parlait à la morte. Sa parole ressemblait à ce chant monotone et doux qui berce l'enfance endormie.

– Elle est là, disait-il ; tu la vois bien, n'est-ce pas, Blanche, mon trésor bien-aimé ? La voici, la Guzman ! son père est le ministre du roi ! son père gouverne les Espagnes, son père domine Philippe d'Autriche, notre seigneur ! tout lui obéit, rien ne lui résiste… Eh bien ! la vengeance de Moncade, ta vengeance à toi, sainte victime, est au-dessus de la toute-puissance de cet homme !… Je lui ai pris son enfant comme il m'a pris la mienne… son honneur pour ma félicité perdue… son honneur pour ma gloire qui n'est plus !… n'est-ce pas de quoi réveiller dans leurs tombes les vieux Castillans, nos aïeux !…

Souris, Blanche, souris, mon adorée ! voilà ton ennemi vaincu ! Réjouis-toi, fille des chevaliers ! voici le cœur du tigre, tout son cœur qui saigne sous l'ongle du lion ?… As-tu trop attendu, et Dieu n'est-il pas juste ?…

Il saisit Inez, et fit en sorte que sa lèvre inanimée touchât par trois fois ces orteils insensibles et glacés.

Il disait, essoufflé par son effort :

– Pardon, noble senora ; pardon, sang illustre ; pardon, Blanche de Moncade !

Puis, avec un rire fiévreux :

– L'as-tu entendue, la Guzman, la fille des lâches ? elle a demandé grâce en embrassant tes pieds !…

Je sentis comme un souffle faible sur ma joue. Tout mon sang revint à mon cœur. Vincent allait renaître à la vie.

– Toi, reprit-il, tu viens de faire amende honorable, comme il sied à une condamnée. Tu payes pour ton père, c'est la loi. Tu es innocente, je ne t'en veux pas ; que Dieu te pardonne !

Il la chargea de nouveau sur son épaule, disant à part lui :

Blanche a souri, elle est contente… Il ne faut pas que celle-ci respire l'air qui entoure ma Blanche… Ah ! ah ! ah ! comte-duc, puisses-tu avoir les entrailles d'un père !

Il s'éloigna, épuisé qu'il était et pliant sous son fardeau, mais joyeux et le triomphe au front.

Moi, je guettais le réveil de Vincent, dont le cœur recommençait à battre sous ma main. Vierge sainte ! je l'aime tant, que j'eus un lâche mouvement de joie. Il me plaisait que la fille du traître fût loin de là et qu'il n'eût point assisté à sa honte.

Un peu de sang remontait à ses joues. Je buvais le souffle qui passait entre ses lèvres ; ses mains, ses pauvres mains, se réchauffaient sous mes baisers.

Il ouvrit enfin les yeux, et sa bouche murmura un nom.

Je le repoussai si violemment que sa tête rebondit sur la dalle.

– Inez ! Inez ! m'écriai-je, est-ce Inez qui t'a donné son souffle et la chaleur de ses veines ? Est-ce Inez qui t'a rappelé à la vie ?

Le vieux marquis revenait. Je m'élançai vers lui, ivre de rage.

– Il l'aime ! il l'aime ! balbutiai-je parmi les sanglots qui m'étouffaient ; la vengeance nous échappe… Elle aura l'héritage de Blanche, elle aura le nom de Moncade !

Il mit sa main sur sa bouche.

– Tu blasphèmes ! murmura-t-il, tandis que son regard prenait une expression d'indicible horreur.

Moi, terrassée, je répétais sous ses doigts de fer qui écrasaient mes lèvres :

– Il l'aime ! je vous dis qu'il l'aime !…

Le vieillard me repoussa comme j'avais repoussé Vincent.

Il s'appuya au montant de la porte, parce que ses jambes chancelaient sous le poids de son corps. Ses yeux sanglants et la pâleur de sa face disaient l'orage qui grondait au-dedans de lui.

Ce fut d'un ton grave et lent, cependant, qu'il reprit :

– Tais-toi, jeune fille !… As-tu ouï parler de Juan-Maria d'Avalos, mon aïeul, qui poignarda son fils sous le porche de la cathédrale de Burgos ?

Mon cri s'arrêta dans ma gorge.

Le marquis de Pescaire continua :

– Si mon fils don Vincent trahissait ma vengeance, je fais serment sur l'honneur de ma race que je le poignarderais de mes propres mains !…

En prononçant ce dernier mot, l'Africaine s'arrêta brusquement.

– As-tu entendu ? murmura-t-elle.

Cette fois, ce n'était pas un bruit indistinct qui était parti de la pièce voisine, Aïdda et Gabrielle avaient pu saisir un long et profond gémissement.

Aïdda se leva et gagna sur la pointe des pieds la porte qui était restée entr'ouverte ; son regard avide et curieux fit le tour de la chambre. Inez était toujours étendue sur le lit ; sa posture n'avait point changé. Ses yeux étaient clos ; elle semblait dormir d'un lourd et profond sommeil.

– C'est peut-être le jeune cavalier, murmura la Mauresque.

Gabrielle, légère comme un oiseau, était debout au seuil de l'autre porte.

– Etes-vous éveillé, Seigneur Mendoze ? demanda-t-elle tout bas.

Il n'y eut point de réponse, et l'oreille attentive de la fille de l'oïdor distingua le souffle lent et régulier du dormeur.

– Nous nous sommes trompées, dit Aïdda. Mais les heures de la nuit s'écoulent, et Moghrab tarde bien à revenir !

– Et que se passa-t-il ensuite, ma sœur ? demanda Gabrielle, enchaînée à l'intérêt tragique de cette histoire. Vincent de Moncade s'éveilla-t-il ? Son père, revenu à la raison, révoqua-t-il son odieux serment ?

– Le seigneur marquis de Pescaire, répondit l'Africaine, quitta la chambre mortuaire après avoir prononcé les paroles que j'ai dites. Il passa tout près de son fils qui gisait à terre, et ne le regarda point.

Nous étions seuls, Vincent de Moncade et moi.

J'ai été lâche, je le répète ; j'ai manqué de cœur. La menace du vieillard m'avait laissé du froid dans les veines.

Je le connais ; je sais qu'il répandrait son propre sang comme brutus. C'est une âme de fer.

Quand don Vincent s'éveilla, je ne sus que lui sourire au travers de mes larmes. Il m'interrogea : je lui racontai docilement ce qui s'était passé.

– Un fils qui maudit son père ! murmura-t-il : que Dieu ait pitié de mon malheur ! Où est dona Inez ?

– Tu peux songer à la fille du traître en un pareil moment ! m'écriai-je avec toute ma colère rallumée.

– Aïdda, me répondit-il, j'ai pour toi la tendresse d'un frère. Je t'avais promis un autre amour. Prends ma vie, elle est à toi.

J'ai pu entendre cela sans mourir !

Ici, un amer sanglot secoua la poitrine d'Aïdda. Elle voulut poursuivre ; sa voix s'étouffa dans sa gorge.

Gabrielle, qui s'était rapprochée, la serra dans ses bras.

– Dieu te pardonnera si tu pardonnes, ma sœur, murmura-t-elle ; si tu as pitié, Dieu aura pitié de toi !...

L'Africaine essuya d'un revers de main les larmes qui brûlaient sa paupière, et répondit avec une sauvage énergie :

– Je ne veux ni pardon ni pitié !

Elle fit sur elle même un violent effort, et reprit d'une voix assourdie :

– Lâche ! lâche ! lâche ! que je suis ! je n'eus que des pleurs pour répondre à l'aveu de sa trahison… Chaque fois qu'il me parle de mourir, je perds la vertu de ma race, et ma force devient faiblesse.

Sais tu ce que je fis ? Je le suivis dans son appartement, j'entrai avec lui dans cette chambre témoin de nos amours, où les nobles toiles pendues aux murailles avaient autrefois entendu ses serments.

Inez était là, toujours, le vieillard l'avait déposée sur le lit. Ce fut moi qui baignai d'eau froide son visage et qui lui fis respirer ces subtiles senteurs dont l'arôme aigu sait ranimer la vie.

Oui, moi, je ressuscitai ma rivale ; moi, moi, je rendis le sentiment et le souffle à la fille de celui qui ravit le souffle et le sentiment à Blanche, ma patronne adorée !…

Vincent se tenait à l'écart. Je voyais ses mains se joindre malgré lui. C'est un culte. Mesure l'amour que j'ai pour lui ; c'est ainsi qu'il l'aime !

Au premier mouvement qu'elle fit, il se laissa tomber à deux genoux et je l'entendis murmurer :

– Quelle soit sauvée et que je meure !

Il fallait le tromper. Les heures avaient passé ; la nuit était noire au dehors. Je quittai la fille du traître et je vins à lui.

– Vincent, lui dis-je, tes frères t'attendent au rendez-vous d'honneur.

Ce fut comme un réveil, car il y a des mots qui font de l'homme un enfant, et chaque âge a son hochet misérable. Ils ont prononcé je ne sais quel serment ; ils conspirent… Et ne suis-je pas moi-même de la conspiration ?…

– Folie puérile et misérable ! s'interrompit-elle en montrant de son doigt tendu la chambre où dormait Inez, la vengeance est là… c'est moi qui la tiens !

Vincent se jeta sur son épée.

– Là aussi on peut mourir ! dit-il.

Puis regardant Inez qui luttait contre les derniers engourdissements de son mal, il reprit :

– Je ne veux pas qu'elle me voie !… Mon aspect lui briserait le cœur… Aïdda ! son père seul fut coupable ; son père seul fut condamné par nos justes haines… Qu'elle soit rendue à sa mère qui la pleure… je l'oublierai.

– Dis-tu vrai ?… m'écriai-je.

– Oui, me répondit-il avec un sourire qui me serra le cœur comme une main de glace, car la mort, ce doit être l'oubli…

Les horloges des églises voisines sonnaient la huitième heure, je promis de ramener la fille du traître à l'Alcazar. C'était la volonté de Moghrab, mon maître, je le savais. Don Vincent embrassa mes mains et s'enfuit.

A peine avait-il passé le seuil qu'Inez appela sa mère. Dans sa pensée, elle avait fait un rêve extravagant et horrible.

Quand ses yeux rencontrèrent les objets inconnus qui l'entouraient, elle fut prise d'un tremblement convulsif, et je crus qu'elle allait retomber dans son évanouissement. Mais nous sommes fortes, nous autres femmes.

Je lui dis avec dureté :

– Senora, Vincent de Moncade ne vous aime pas, mais il a eu pitié : il renonce à sa vengeance si légitime. Suivez-moi : les murs de cette maison crient anathème contre le sang qui coule dans vos veines.

Elle passa ses deux mains sur son front tour à tour.

– Moncade ! murmura-t-elle par deux fois, Moncade !... Vengeance !...

– Levez-vous ! commandai-je.

Elle essaya de se mettre sur ses pieds, mais elle était trop faible et trop brisée. Je la soutins.

Les larmes roulaient lentement sur ses joues, et, de ses lèvres, ce nom tombait toujours :

– Moncade !... Moncade !...

Je lui imposai silence et nous gagnâmes la porte.

Dans l'escalier, je lui demandai :

– De quoi vous a-t-il menacée ?

– Je ne vous connais pas, me répondit-elle ; mais je devine que vous me haïssez... Hélas ! Dieu punit cruellement la fille qui abandonne sa mère... Sais-je comment il m'avait entraînée à le

suivre ?… Je l'aimais jusqu'à n'avoir plus de conscience… Ce qu'il m'a dit ? je ne sais plus… je n'ai pas compris ses paroles… j'ai vu seulement sur son front une pâleur de cadavre et du sang dans ses yeux. Au lieu d'amour, c'était de l'aversion. Je n'ai point deviné pourquoi il me traitait ainsi… Mon cœur a cessé de battre… que s'est-il passé depuis ?

Les valets, sur mon ordre, ont amené la litière. Dans cette maison, chacun me connaît et m'obéit. Les porteurs ont pris le chemin de l'Alcazar, et je n'ai plus prononcé une parole.

Sur ma foi ! je voulais accomplir ma promesse. Mais il y a des destinées. L'émeute grondait autour de l'Alcazar, dont tous les abords étaient fermés.

– Voilà pourquoi j'ai amené la fille du traître dans cette maison…

– Mais ce breuvage ? demanda Gabrielle.

– La nuit a porté conseil, répondit froidement l'Africaine ; si Moncade doit mourir, il ne mourra pas seul.

Parmi le silence qui suivit, on put entendre les marches de l'escalier extérieur retentir sous un pas rapide.

– Moghrab ! dit l'Africaine en mettant un doigt sur sa bouche.

Elle ajouta d'un ton de menace :

– Malheur à toi si jamais je me repens d'avoir parlé !…

Ce dernier mot était encore sur ses lèvres que la haute silhouette de Moghrab se dessinait dans l'ombre de la porte d'entrée. Son regard alla vivement à Gabrielle, qu'il prit sans doute

pour une autre à ce premier instant ; mais son erreur ne dura qu'une seconde, et il dit en faisant quelques pas dans l'intérieur de la chambre :

– C'est toi, pauvre douce enfant… je ne peux pas m'habituer à voir une colombe dans cette aire d'oiseaux de proie…

Il adressa un signe de tête bienveillant à la fille de l'oïdor, qui se reculait effrayée ; puis, se tournant vers la Mauresque :

– Ma fille, reprit-il, nous avons partagé longtemps la même œuvre et les mêmes dangers. Nous avons pour lien une haine commune, et je n'ai pas le droit de contrôler votre vengeance… mais je suis le maître et vous m'avez désobéi… Pourquoi la fille du comte-duc, n'est-elle pas à l'Alcazar.

– Parce que, répondit Aïdda, sans hésiter, le neveu du comte-duc a enlevé la Medina-Celi et qu'il nous faut un otage.

Elle soutint avec fierté le regard perçant que lui jetait Moghrab.

– C'est bien, fit celui-ci froidement ; la reine veille et m'attend au palais… je désire que vous vous rendiez auprès de la reine.

– Il suffit, mon père, répliqua Aïdda d'un air sombre, pourvu qu'il soit convenu que la fille du traître m'appartient.

– Cela est convenu.

– Et que vous n'aiderez point à sa fuite.

– Je m'y engage.

Aïdda jeta sa mante sur ses épaules et sortit, emmenant Gabrielle, qu'elle laissa au seuil de la maison de son père.

Moghrab, resté seul, alluma une lampe et s'introduisit dans la chambre où dormait don Ramire de Mendoze.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

q

Chapitre 1 LE MEDAILLON DE MENDOZE

C'était une pièce assez vaste, dont les murailles toutes nues gardaient la trace de ces peintures arabes que les antiquaires recherchent si passionnément. Le tour des portes et des croisées était marqué par un encadrement d'azulejos ou camaïeux de Hollande, et le plancher se recouvrait d'un riche tapis turc. Les meubles, simples et peu nombreux, avaient l'ancienne forme espagnole. Deux rangées de planches supportaient des fioles et des livres. Un crucifix d'ébène était accroché dans un coin, au-dessus d'une marche de prie-Dieu recouverte de laine.

A vrai dire, rien n'annonçait ici la demeure d'un musulman, mais nous avons déjà fait remarquer cette circonstance que juifs et sectateurs du Prophète avaient des mesures à garder dans la loyale cité de Séville.

L'inquisition et l'audience ne péchaient ni l'une ni l'autre par trop de tolérance.

Comme aspect, c'était la retraite d'un savant, d'un médecin, si vous voulez ; Moghrab avait réservé pour son fameux laboratoire tout ce qui sentait les sciences occultes et les calculs astrologiques.

Par le fait, Moghrab était un médecin. Qui guérit un perroquet peut guérir un homme, et nous l'avons vu à l'œuvre, sous sa seconde espèce, Hussein le Noir, auprès du favori de Philippe IV, Almanzor, ce volatile élégant qui devançait l'histoire et proclamait cent fois par jour la grandeur du petit-fils de Charles Quint, Almanzor devait la vie à Hussein le Noir.

Hussein le Noir avait en outre traité le roi lui-même dans plusieurs maladies, à l'insu de ses docteurs ordinaires. Moghrab, nous ne l'ignorons pas, était le médecin du comte-duc ; le vieux Bernard de Zuniga le consultait quotidiennement, et la reine, au dire de toute la cour, ne prolongeait son existence chancelante que par les soins de son sorcier Soliman.

Or, Soliman, Moghrab, Hussein le Noir étaient une seule et même personne.

A quel but marchait donc cet homme par des routes si tortueuses et si diverses ?...

En entrant dans la chambre où Mendoze sommeillait, il jeta sur le tapis son large sombrero et se dépouilla de son manteau. Ce visage de marbre que nous connaissons apparut aux lueurs de la lampe. Il y avait sur ses traits une fatigue immense ; son front large et puissant semblait s'incliner sous un poids mystérieux.

Son œil brûlait pourtant dans l'ombre profonde de ses orbites, mais c'était l'éclat fiévreux que donne un labeur sans merci ni trêve.

Il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit sur son siège, sa longue barbe balaya sa poitrine, et ses deux mains croisées emprisonnèrent ses genoux.

Le sereno passait, criant la troisième heure de la nuit, et, chose étrange ! annonçant la pluie dont quelques gouttes s'égaraient dans la sécheresse de ce ciel.

Moghrab ferma les yeux comme si le sommeil allait le prendre. Ce large cercle que creusent les lassitudes et que les heures du repos développent cerna plus profondément sa paupière.

Mais il ne dormit pas. Il n'était pas là pour dormir.

– L'Espagne !... murmura-t-il ; Charles-Quint !... l'empire du monde !

Un sourire amer releva les coins de sa lèvre.

– Philippe IV !... acheva-t-il avec colère et dédain.

Puis, avec un accent plus sarcastique :

– Le roi des perroquets et des taureaux !... le plastron de l'Europe !... la queue burlesque d'une splendide histoire !

Le sourire moqueur mourut sur sa bouche, qui se fronça.

– Il y a longtemps qu'on n'a vu mourir un peuple, pensa-t-il tout haut, tandis que ses yeux se rouvraient pour jeter leur regard dans le vide ; ces choses arrivent périodiquement et quand Dieu le veut... L'homme s'agite dans sa misérable impuissance.

Dans sa prunelle ardente, tournée un instant vers le ciel, il y avait comme un reproche.

Mais sa prunelle se baissa ; il fit le signe de la croix et prononça lentement :

– Loué soit Dieu ! Que sa volonté s'accomplisse !

Un silence suivit. La résignation avait peine à entrer dans cette âme vigoureuse. Des rides profondes se creusaient au front de Moghrab, et sa respiration sifflait dans sa gorge.

– L'homme s'agite, répéta-t-il avec effort : j'ai dépensé toute une vie à ce labeur ingrat ; j'ai soulevé le rocher de Sisyphe, mais il est retombé sur ma poitrine écrasée. Est-ce parce que, en voulant sauver l'Espagne, je voulais aussi me venger ?

Mendoze s'agita sur sa couche, Moghrab se leva en sursaut, et passa la main sur son front.

Il s'approcha du lit. Il prit le bras du dormeur et consulta son pouls attentivement. Son visage s'éclaira.

– La jeunesse !… murmura-t-il ; son sommeil est calme.

On dirait qu'il y a un sourire sous ses paupières fermées.

C'était vrai. Parmi la pâleur qui couvrait les traits de Mendoze, quelque chose souriait. Sans doute un rêve heureux passait dans son sommeil. La lampe placée sur la table, à l'autre extrémité de la chambre, n'envoyait à son visage que de lointains reflets, il était impossible de ne point admirer cette franche et vaillante beauté.

Moghrab s'assit auprès du lit. Ses yeux étaient humides, et il y avait bien longtemps que Moghrab n'avait pleuré.

Il se révolta contre ses larmes.

– Pourquoi tous à la fois, mes souvenirs ? s'écria-t-il en redressant sa taille fière ; pourquoi mon passé tout entier ?… J'ai

vu Medina-Celi et je n'ai pas pleuré !... j'ai été m'asseoir sur le gazon qui recouvre la pauvre tombe de ma femme, et je me suis étonné de ne point trouver des pleurs dans mes yeux !... Isabel ! Isabel ! ma jeunesse chérie ! mes illusions ! mon héroïque espoir !... Isabel, parfum de mes belles années !... mon cœur est plein de toi, mon cœur de vieillard ! Pauvre croix plantée dans la mousse ! pauvre nom inscrit sur la pierre !... Isabel ! Isabel !

Ses deux mains se collèrent à son visage inondé.

– Je pleure comme une femme, reprit-il ; mais Dieu seul me voit... Aujourd'hui comme toujours, mon cœur et ma conscience sont ouverts seulement à l'œil de mon souverain maître...

Je n'ai pas pleuré pendant que j'étais captif ; je n'ai pas pleuré pendant que je cachais dans les entrailles du sol mon existence proscrite ; je n'ai pas pleuré sur la terre de l'exil ; je n'ai pas pleuré en quittant le nom de mon père !...

– Non, poursuivit-il avec cette sourde exaltation des désespérés qui remontent par la pensée la pente des années heureuses, il fallait le vivant reflet de mon bonheur perdu, et l'écho réveillé de mes jeunes espérances que la mort a rendues muettes à jamais !...

Il reprit la main de Ramire et la serra doucement entre les siennes. Il y avait là de l'affection, mais cette affection mélancolique s'égarait par dessus la tête de l'enfant pour chercher son aliment dans les nuages du passé.

Il le sentait. Un remords pesait sur son âme.

Il traversa la chambre, les yeux secs désormais, et cependant le cœur plus triste. Il alla prendre la lampe qu'il déposa sur la

table de nuit.

– Isabel !... Isabel !... murmura-t-il encore en contemplant avec recueillement le visage de Mendoze.

Tout un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

Il resta longtemps ainsi plongé dans l'amertume chère de ses souvenirs.

Il écarta les revers de la chemise de Mendoze, non point au hasard, mais en homme sûr de trouver ce qu'il cherche. Une chaîne d'argent pendait au cou du jeune cavalier.

L'objet qu'elle soutenait était engagé sous l'un des appareils. Moghrab l'attira doucement et amena un médaillon de métal qui portait accolés deux écussons : l'un de gueules aux trois éperons d'or, l'autre de sable à l'aigle d'or, regardant un soleil de même. Les deux écussons avaient leur devise. Sala solem, disait l'un fièrement ; l'autre, faisant allusion aux éperons de l'écu, répondait : Para aguijar a haron (pour aiguillonner le paresseux). Au revers du médaillon, trois mots couraient : Haro hero ero.

Moghrab tint un instant dans sa main le médaillon dont il ne pouvait détacher son regard. Il ne parlait plus. Tout son être s'affaissait sous le poids d'une écrasante émotion.

Le médaillon ne pouvait s'ouvrir qu'au moyen d'un secret. Moghrab avait le secret, car il ouvrit le médaillon.

Le boîtier contenait des cheveux.

Moghrab ne pleura pas cette fois ; sa poitrine rendit un sourd gémissement.

Il porta les cheveux à ses lèvres. Vous eussiez dit qu'il allait tomber à la renverse.

Les larmes viennent d'un ébranlement soudain, d'un trouble qui prend le cœur par surprise. Ces profondes émotions, où l'âme se baigne d'elle-même, réfléchie et résolue, sont sans larmes.

Les larmes soulagent. Elles ne coulent guère dans ces crises où l'homme se sent défaillir et mourir.

C'était bon tout à l'heure les larmes. La vue d'un jeune visage rappelant vaguement d'autres traits bien-aimés les avaient fait jaillir. Mais ici, le premier déchirement d'une douleur terrible, incomparable, se renouvelait après quinze années.

– Isabel ! balbutia Moghrab sans savoir qu'il parlait ; Isabel !... les pauvres cheveux de ma femme !

Il les baisait avec religion, et chacune des fibres de son être s'agitait en un tressaillement aigu.

– Ma femme ! reprit-il encore avec de tendres et douces inflexions, mon amour chéri !... mon pauvre bonheur !

La rêverie descendait sur son front.

– C'était un soir, s'interrompit-il ; c'était non loin d'ici, sur les rives de l'île Majeure, à quelques pas des ruines de mon château de Haro qu'ils ont donné à Palomas, ce fils de louve... La brise des nuits empruntait ses plus suaves parfums à ta chevelure...

Nous allions tous les deux, enivrés par ce silence qui parle... Le fleuve chantait, les lauriers-roses agitaient doucement leurs longues branches chargées de fleurs... N'était-ce pas hier, ô ma bien-aimée ?... Tu me dis tout à coup : « Don Louis, vous perdez

vos jours près de moi ; je vous prends une part de votre gloire. Songez-y, don Louis, je ne puis aimer qu'un héros… »

Le lendemain mes équipages étaient prêts, car je ne savais que t'obéir, ma reine ! je te dis adieu ; et le premier message que je t'adressai fut scellé de cette devise orgueilleuse que Dieu a si cruellement démentie : Haro hero ero.

C'était pour vous, Isabel ; vous aimiez la gloire, je voulais de la gloire.

Ses yeux demi-fermés semblaient poursuivre une vision dans le vide.

– Oui… oui… murmura-t-il, je l'entends… tu me parles de ton fils ; tu me dis que je ne suis pas un père… tu me reproches mes rêves du passé devant le présent si digne d'amour… je l'aime, Isabel, j'aime mon fils parce qu'il est le tien… Il sera plus heureux que moi : un pressentiment bien cher me le crie… Il est fort, il est brave… C'est à lui la devise ! C'est lui qui sera le héros !

Il se pencha sur Mendoze endormi, et toucha son front de ses lèvres.

– Je l'aime ! je te dis que je l'aime.

Mais il était distrait en repassant autour du cou du jeune cavalier la chaîne avec le médaillon.

Y a-t-il en vérité des cœurs grands et ardents qui ne peuvent contenir qu'une seule passion ?

Ce Moghrab appelait Mendoze son fils, et il était obligé de répondre au vague reproche de sa conscience : « Je l'aime ! je l'aime… »

Avant de s'éloigner du lit, il étendit la main sur le front de Ramire.

– Demain m'enverra cet amour, pensa-t-il tout haut, tu lui ressembles, enfant ; mes bras et mon cœur te sont ouverts… Dors en paix… Il est du moins un serment que je puis faire à celle qui voit du paradis le fond de ma conscience. Maintenant que j'ai reconnu la preuve de sa naissance, s'il est attaqué, je suis prêt à donner tout mon sang pour le défendre !

Sa nuit ne devait pas avoir de sommeil, car il rejeta son manteau sur ses épaules et rabattit de nouveau sur son front les larges bords de son feutre.

Sa haute taille s'était redressée dans toute sa mâle vigueur. Si la fatigue restait, il secouait la fatigue, et sa volonté de fer lui tenait lieu de repos.

– Demain, dit-il en se dirigeant d'un pas ferme vers la chambre d'Aïdda, nos destinées se jouent avec celles de l'Espagne. Dors tranquille, enfant, tu n'en a pas fini peut-être avec l'épée… Relever l'Espagne et punir les traîtres… telle est mon œuvre ; mais je veux ma vengeance grande et mon but noblement atteint. Fi de ceux qui s'attaquent aux enfants et aux femmes ! On châtie un homme comme le comte-duc non pas dans les affections de son cœur, mais dans les angoisses de son ambition déçue… Il donnerait sa fille pour garder sa puissance… je veux lui rendre sa fille, moi qui lui ravirai son pouvoir !

Il traversait la chambre d'Aïdda. Son regard tomba sur le prie-Dieu qui était à la tête du lit de la Mauresque. Il s'arrêta : ses genoux fléchirent.

– Seigneur, pria-t-il avec une sincère et grave ferveur, protégez le fils d'Isabel ! Je ne vous demande rien pour moi ; je vous demande pour lui toutes les gloires et toutes les joies qu'ambitionnaient mes jeunes années… Le glaive frappe et rentre au fourreau après la bataille : je ferai comme le glaive ; ma carrière est finie… J'aurai été la foudre dans vos mains, Seigneur, la foudre qui éclate et se consume. J'ai pris cette tâche, je l'accomplis jusqu'au bout, et je n'en murmure point… Mais que mon nom ne périsse pas dans la tempête, Dieu tout-puissant, et que ma bien-aimée voie son fils debout sur les marches du trône !…

Il se releva. La porte de la chambre où gisait Inez était toujours entr'ouverte. On voyait sur le tapis le triangle lumineux projeté par la lampe qui brûlait au chevet de la captive.

Moghrab eut un sourire.

Pour un jour encore, dit-il, je suis le sorcier africain. Il faut que le sorcier fasse son office… Par la puissance de mes mystérieux calculs, je retrouve cette jeune fille et je la rends à son père.

En achevant ces paroles, il dépassait le seuil. Un cri s'échappa de sa gorge : la lampe éclairait le lit vide. La prisonnière avait disparu.

Gabrielle faisait sa prière du soir dans sa chambre, située immédiatement au-dessus de celle d'Aïdda. Elle avait peine à parler à Dieu, tant sa pauvre âme, naïve et douce, était ébranlée.

Depuis vingt-quatre heures, une sorte de tourbillon l'avait arrachée à sa vie tranquille. Elle avait vu Mendoze endormi par les carreaux de sa croisée ; il était beau comme ses premiers rêves de vierge. Elle s'était éprise de ce rêve, sans trouble ni remords,

comme une enfant qu'elle était, elle avait joué deux fois sa réputation pour lui venir en aide, et sa récompense avait été un froid sourire.

Elle venait trop tard : ce bel inconnu aimait ailleurs ; mais les événements marchaient, elle n'avait pas eu le temps de se recueillir dans sa tristesse. A la catastrophe sanglante de la maison de Pilate avait succédé le récit de l'Africaine.

Comment dire cela ? Gabrielle aimait et plaignait Aïdda, quoique la conduite d'Aïdda la glaçât d'horreur et de terreur. Elle n'avait point d'autre compagne ; c'était le premier cœur qui se fût ouvert pour elle.

L'Africaine, supérieure à elle par l'intelligence et par la force, lui avait montré jusqu'alors un grand cœur, plein de dévouement et de religieux souvenirs. Elle savait dès longtemps cette lugubre histoire de Blanche tuée par la honte. Elle était de ce pays d'Espagne où la vengeance est dans l'air, où le sang âcre et chaud exagère toute passion, où la rancune se confond avec l'honneur, où la haine implacable prend le nom de vertu. Le milieu où l'on est modifie le sens moral comme le sens physique. Les yeux s'habituent aux ténèbres, le cœur s'aguerrit au choc de l'étonnement ou du dégoût.

Gabrielle aimait encore Aïdda, mais c'était comme les anges du ciel qui s'intéressent aux malheureux que mènent les passions sur la terre. Elle eût voulu lui tendre la main pour l'arracher à ce gouffre de haines et de représailles cruelles.

Si le nom d'Aïdda venait dans sa prière, c'est qu'elle demandait à Dieu de la sanctifier et de la guérir.

Elle s'interrompait souvent. La pensée d'Aïdda évoquait toujours deux autres images ; pour un bourreau il y avait deux victimes : Inez, la fille du comte-duc, cette pauvre enfant innocente sur qui pesait une si odieuse fatalité ; et la Medina-Celi, cette fière fleur de noblesse que le vent du malheur avait courbée.

Gabrielle les voyait toutes deux dans le même nuage, et je ne sais par quelle mystérieuse pente elle arrivait à voir le rédempteur de ces deux agonies sous la forme d'un beau jeune homme au sourire franc, au regard hardi, à la tête hautaine, dont le vent soulevait la brune chevelure.

Le dieu sauveur prenait la taille et le visage de Mendoze.

Oh ! ne l'accusez pas ! elle avait fait son sacrifice. Cet amour si jeune avait déjà gravi les sommets de la résignation. Gabrielle pouvait sourire à l'image de Mendoze, car tous ses vœux étaient pour Isabel.

Pour Isabel, sa rivale préférée !

Elle avait déjà dit bien des fois, tout au fond de sa conscience angélique : Qu'ils soient heureux, mon Dieu !

Et quand l'ombre silencieuse du cloître passait comme un voile de deuil sur sa rêverie, elle souriait encore, ajoutant :

– Seigneur, je n'aimerai que vous, mais je prierai pour eux.

Il y avait bien une demi-heure qu'Aïdda, obéissant aux ordres de Moghrab, avait quitté la maison. Tout dormait dans l'hôtellerie voisine, on n'entendait que le bruit monotone de la pluie tombant goutte à goutte sur la galerie de bois.

Gabrielle, acharnée à la prière qui la fuyait, et s'égarant à chaque instant dans son rêve, inclinait déjà sa tête charmante sur son épaule. Elle allait s'endormir ainsi agenouillée, tant la fatigue l'accablait, lorsque tout à coup un craquement léger se fit entendre au-dessous d'elle.

Elle eut peur. C'était la première fois qu'un sentiment pareil la prenait, car sa frayeur avait trait aux choses de l'autre monde. Elle voyait justement, à l'instant où ce bruit avait frappé son oreille, les joues blanches d'Inez encadrées par ses longs cheveux ruisselants. Il lui semblait que le cercle de bistre tracé autour de ses paupières fermées s'était agrandi et creusé.

Inez avait ainsi l'air d'une morte couchée sur le lit des funérailles.

A cette heure où ses idées vacillaient, troublées déjà par le sommeil, Gabrielle confondait les deux couches en deuil, le lit de la maison de Moghrab et le lit du palais des Moncade : Blanche, la première victime, avec Inez, la seconde.

Elle se disait : « Ce breuvage qui procure l'engourdissement, fait mourir aussi quand on le boit à trop haute dose. »

Elle se rappelait l'assurance d'Aïdda qui avait affirmé péremptoirement qu'Inez ne se réveillerait pas.

La dette de malheur était-elle payée ?

Elle frissonna. Elle écouta, les mains levées déjà pour cacher sa tête craintive.

Le bruit continuait. On marchait à l'étage inférieur. – Mais c'était un pas si lent et à la fois si léger ! – Une vivante pouvait-

elle marcher ainsi ?

Car ce n'était pas Moghrab. Le dur talon de l'Africain sonnait autrement sur les dalles.

Et ce n'était pas Aïdda, puisque Aïdda était chez la reine.

C'était Inez. Gabrielle en avait déjà la certitude.

Et au travers du plancher elle devinait qu'Inez se dirigeait vers elle.

La porte du logis de Moghrab s'ouvrit très doucement ; mais Gabrielle en eut la perception distincte.

On monta une marche de l'escalier, puis deux. Les veines de Gabrielle s'emplirent de froid. Elle allait voir une morte.

Elle se mit sur ses jambes qui chancelaient. Elle regretta l'absence de son père. – La vieille servante dormait tout à l'autre bout de la maison.

Il y avait Moghrab, mais la pensée de l'Africain redoublait les terreurs de Gabrielle.

On montait. – Chaque pas fait semblait un effort. La bouche de Gabrielle s'ouvrit pour crier au secours.

Deux coups légers furent frappés à la porte.

Gabrielle se laissa tomber sur son lit.

Elle avait oublié de rentrer la clef.

On frappa encore, et une voix brisée dit :

– Ouvrez, jeune fille, au nom de Dieu !

Comme Gabrielle paralysée ne bougeait ni ne répondait, la clef tourna dans la serrure, puis la porte roula lentement sur ses gonds.

q

Chapitre 2 LA FILLE D'OLIVARES

C'était un fantôme, en effet, le blanc fantôme d'Inez, la fille du comte-duc. Aucun de ceux qui avaient admiré naguère, aux fêtes de la cour, la brillante héritière du favori, ne l'aurait retrouvée dans cette pâle apparition.

Avant de franchir le seuil, elle se retourna comme pour voir si personne ne montait l'escalier derrière elle. Gabrielle l'avait reconnue du premier coup d'œil, ou plutôt Gabrielle savait déjà que c'était elle, mais la vue de ce spectre vivant changeait son effroi en pitié.

Gabrielle ne songeait déjà plus à ses frayeurs folles ; le rêve s'était évanoui au moment même où la porte ouverte lui avait montré le profil épouvanté de la pauvre captive. Elle se demandait : « Que veut-elle ? » Son esprit ingénieux pour le bien cherchait les voies de salut et travaillait à cette délivrance.

Le regard d'Inez, après avoir plongé dans les ténèbres de l'escalier, revint à Gabrielle. Sa bouche eut un vague sourire.

– C'est vous, c'est bien vous ! dit-elle.

Puis elle ajouta du ton que l'on prend pour faire une confidence :

– Personne ne m'a vue… L'homme noir était dans l'autre chambre… Ne craignez rien, ils ne viendront pas me chercher jusqu'ici.

– Je ne crains rien pour moi… commença la fille de l'oïdor.

– Je sais que vous êtes bonne, interrompit Inez, je vous connais… j'ai mis tout de suite mon espoir en vous.

Sa main quitta l'appui du chambranle, et Gabrielle vit ses genoux trembler. Elle s'élança pour la soutenir ; Inez, confiante, mit ses bras sur son épaule et reprit :

– Je me sens mieux que tout à l'heure… Si vous m'aviez vue ramper en montant les premières marches !… Je serai assez forte pour me rendre où je veux aller…

– Chez votre père, senora ? demanda Gabrielle.

Inez ne répondit point, mais le sourire qui était sur ses lèvres s'effaça.

– Laissez-moi m'asseoir près de vous, dit-elle, là, au pied de votre lit… Mes mains se réchauffent dans les vôtres… J'avais bien froid !

Gabrielle prit ses mains glacées et les pressa contre son cœur.

– Merci, murmura la fille du comte-duc. Vous voyez bien que vous êtes bonne, vous !

– Je voudrais vous sauver, senora.

– Me sauver ! répéta Inez dont les yeux s'égarèrent, Dieu pourrait-il me sauver ?

La main de Gabrielle s'appuya doucement sur ses lèvres.

– Ne blasphémez pas, jeune fille, dit-elle.

– Merci ! balbutia encore Inez en baisant la main qui fermait sa bouche ; Dieu est miséricordieux, puisque je vous ai trouvée sur mon chemin.

Elle se toucha le front tout à coup.

– J'ai à vous parler, reprit-elle en baissant la voix ; cette porte ouverte… si l'homme sortait, il pourrait nous entendre.

Gabrielle ferma la porte.

Inez semblait réfléchir et se recueillir. Elle avait ses deux mains croisées sur ses genoux, l'œil fixe et la tête inclinée. Dans son aspect, quelque chose disait que sa raison vacillante cherchait la route à suivre dans les ténèbres de sa pensée.

La folie menaçante n'a pas seulement sa physionomie propre, elle a des poses qui lui appartiennent. Gabrielle, en revenant, se disait :

– La pauvre enfant a-t-elle déjà trop souffert ?

Elle s'assit de nouveau près d'Inez et l'entoura de caressantes tendresses.

Inez levait sur elle ses grands yeux où il y avait des larmes.

Un peintre eût saisi ses pinceaux devant la grâce exquise, mais triste, de ce groupe : l'enfant écrasée sous sa détresse, et le doux ange des jeunes consolations…

– J'ai à vous parler, dit une seconde fois Inez ; j'ai tout entendu.

– Entendu quoi ?… demanda la fille de l'oïdor.

– Ici… en bas… dans cette horrible maison. Je vous dis que j'ai tout entendu… La tigresse n'avait pas caché ses griffes sanglantes… je me suis défiée d'elle tout de suite…

– Avez-vous vu le fond du cœur de celle que vous outragez, senora ? interrompit Gabrielle ; Aïdda, ma sœur, a bien souffert, elle aussi !

Les yeux d'Inez exprimèrent un soudain effroi.

– Votre sœur ! répéta-t-elle ; mais je vous comprends… Ne vous ai-je pas entendue ?… Vous avez compassion de sa haine comme vous avez pitié de mon malheur !… Où en étais je ? Il me semble parfois que ma mémoire me fuit. Je me suis défiée d'elle… Je voyais son aversion dans son regard… A ses côtés, dans la litière, j'avais mon pauvre corps tout glacé, et cependant son contact me brûlait comme un fer chaud…

Quand nous sommes arrivées ici, j'avais soif, une soif si ardente que j'ai demandé à boire… Nous n'avions pas encore échangé une parole… elle a levé ses yeux sur moi, un frisson a parcouru tous ses membres, puis sa paupière s'est baissée, cachant la lueur sournoise qui venait de s'allumer dans sa prunelle.

– Je vais vous chercher à boire, me dit-elle.

Sa voix était sourde et rauque… Seigneur Dieu ! don Vincent de Moncade a-t-il donc aimé cette femme ? Et ose-t-elle s'agenouiller devant un crucifix ?…

Pardon ! pardon ! j'ai tort, mais moi, je vous le dis, j'ai plus de frayeur que de haine. Si les rôles étaient changés, si j'étais forte, si je la voyais faible, sur ma religion ! je lui pardonnerais.

L'idée me vint tout de suite de ne pas toucher au breuvage qu'elle allait m'apporter.

J'étais seule, je cherchai. Une aiguière d'argent était sur la table. Je bus à longs traits, comme ces pauvres animaux altérés par la sécheresse des sables africains. Puis je m'assis et je l'attendis.

Elle vint, tenant à la main une coupe pleine. Elle me la présenta. Je la regardai fixement. Malgré son audace, elle détourna les yeux. Je trempai mes lèvres dans le breuvage et je fis semblant de boire avidement.

Aïdda, troublée, feignit d'avoir besoin dans la chambre voisine. Je profitai de son absence pour verser le contenu de la coupe dans l'aiguière. Quand elle rentra, elle me demanda :

– Avez-vous bu ?

– Tout, répondis-je, jusqu'à la dernière goutte.

Elle fixa encore sur moi son regard froid et dur.

Puis, me montrant du doigt le lit :

– Reposez-vous, me dit-elle.

– Un mot revenait sans cesse à sa bouche ; il sonnait tantôt comme un injurieux reproche, tantôt comme un navrant gémissement. Elle disait :

– Elle est belle ! elle est belle ! elle est belle !… Une fois seulement elle ajouta :

– Elle a deviné le sort qui l'attend, car elle ne m'a point interrogée !

Moi, je restai immobile, et je faisais en sorte de régler mon souffle, afin qu'elle me crût endormie. Cela dura jusqu'au moment où le bruit de vos pas lui annonça votre présence.

Elle prononça votre nom et quitta le chevet de mon lit pour vous aller chercher.

J'ai entendu votre récit. Je dirai comme vous : « Ne jugeons point nos pères ! » et comme vous aussi : « Dieu puisse-t-il sauver Isabel de Medina-Celi ! »

J'ai entendu le récit d'Aïdda… Touchez ma main : n'est-elle pas de marbre ?… J'ignorais tout ce qui s'était passé au palais de Moncade. J'ai frémi dans la moelle de mes os en écoutant ce terrible drame.

La Vierge m'est témoin que je m'agenouillerai volontiers devant la couche de cette noble fille qui est morte de son déshonneur. Veulent-ils mon sang ? je le donne, si mon sang peut expier le crime de mon père.

J'ai donc été morte aussi moi-même, en présence de cette fière victime !… Ecoutez, jeune fille, pendant que cette Aïdda parlait, une blanche apparition était auprès de ma couche. C'était la Moncade qui venait me rendre sa visite. Elle souriait avec la douce pitié des saintes, et la sérénité de son visage me disait :

– Ma sœur, nous nous rencontrerons au pied de Dieu, et nous nous aimerons…

Inez s'arrêta. Ses grands yeux étaient levés vers le ciel.

– Ce vieillard aimait bien sa fille, reprit-elle d'un accent rêveur ; mais qu'est-ce que l'honneur, s'il peut renaître d'un crime ?… Il veut ma mort… il veut plus que ma mort, il veut ma honte… L'âge affaiblit l'esprit… Que Dieu pardonne au premier marquis de Pescaire et ramène la paix dans son âme !

Mais cette femme, que lui ai-je fait ? quelle excuse pour sa démence barbaresque ?… J'étais heureuse, j'étais tranquille. Nous nous suffisions, ma tendre mère et moi… et bien souvent, le soir, assise à ses genoux, la tête appuyée sur sa main caressante, je lui promettais de vivre et de mourir près d'elle.

J'ignorais cet autre amour plus fort que la piété filiale elle-même. Si quelqu'un fût venu me dire : « Tu aimeras un homme au point d'abandonner ta mère », j'aurais répondu : « Gardez pour de plus crédules votre mensonge extravagant. Ce n'est pas. Il est impossible que cela soit !

Dans mon sentier si calme et si pur, Vincent marcha un jour. J'eus l'âme troublée : je le revis, je l'aimai. Etait-il venu par hasard ? Non ! C'était lui qui avait envoyé ce vengeur, lui, le père ! C'était elle qui avait dit : « Va ! je le veux ! »

Et voilà qu'elle m'accuse ! et voilà que sa haine enfiévrée jusqu'à la rage veut torturer à la fois mon corps et mon cœur !

– Je l'aime ! oui, je l'aime ! interrompit-elle en un cri passionné. Tout mon cœur est à lui… Que je meure, oh ! que je meure par lui si mon destin le veut, mais que je meure aimée !

En ce moment, le pas lent et viril de Moghrab se fit entendre à l'étage au-dessous.

Gabrielle ouvrait la bouche pour parler. Inez mit un doigt sur ses lèvres.

Son regard expressif et brillant disait que sa présence d'esprit était revenue.

Le pas de Moghrab traversa la pièce située immédiatement sous la chambre de Gabrielle, puis il rendit un bruit plus sourd.

– Il me cherche, murmura la fille du comte-duc.

– Redoutez-vous aussi Moghrab ? demanda Gabrielle.

– Certes, certes, répondit Inez ; celui-là n'est point ce que vous pensez, jeune fille ; celui-là dédaigne les sauvages excès de leurs rancunes. Il ne me veut point de mal.

– Eh bien ?

– J'ai peur de lui : ma route est tracée ; j'ai peur de tous ceux qui voudraient m'entraîner hors de ma route.

– Senora, dit Gabrielle, je ne vous comprends pas.

Les yeux d'Inez se baissèrent.

– Celui-là, murmura-t-elle, sait la route par où l'on peut parvenir à toute heure dans la retraite du comte-duc.

– De votre père ! s'écria Gabrielle, dont l'étonnement redoublait.

– Chut !… fit la fille du favori.

La porte du logis de Moghrab venait de s'ouvrir bruyamment.

L'Africain resta un instant immobile sur le palier, comme s'il eût hésité à descendre ou à monter.

Inez retenait son souffle.

Enfin Moghrab prit un parti. Son pas résonna sur les marches. Il descendait.

La porte de la cour s'ouvrit et se referma sur lui.

La taille inclinée d'Inez se redressa, et sa poitrine rendit un long soupir.

– Enfin ! dit elle.

Puis, se levant brusquement :

– Il est temps, reprit-elle ; vous avez bon cœur… voulez-vous me venir en aide ?

– Je le veux de toute mon âme, répondit Gabrielle.

Inez se jeta à son cou.

– Pourtant, murmura-t-elle, cette femme vous a menacée.

– Je ne crains rien que ma conscience, Senora, repartit la fille de l'oïdor avec tranquillité.

– Soyez donc bénie… Je veux sortir de cette maison à l'instant même.

– Je vous en ferai sortir, Senora… et partout où vous voudrez aller, je vous accompagnerai.

– Soyez deux fois bénie !… j'ai hâte.

Gabrielle jeta vivement sa mantille sur ses épaules et dit :

– Me voilà prête.

Elle tendit son bras à sa compagne.

Mais, au moment de franchir le seuil, elle s'arrêta, le regard fixé sur la légère et fraîche toilette d'Inez.

– Ce costume n'est pas bon, dit-elle, pour courir la nuit dans les rues de Séville.

– A cela ne tienne, répliqua Inez ; – n'avez-vous qu'une mante ?

Gabrielle passa dans le cabinet voisin.

Elle en ressortit avec un mantelet long en tissu basque, dont les rayures éclatantes tranchaient, rouge sur noir.

– Ceux qui vous verront passer, Senorita, dit-elle en riant, – vous prendront pour une pauvre fille, car ma capeline est connue dans tout le quartier de Saint-Ildefonse.

Inez avait déjà endossé le mantelet.

– Venez, dit-elle.

Gabrielle lui donna son bras pour descendre l'escalier. Les premiers pas de la fille du comte-duc furent pénibles ; mais l'effort même qu'elle faisait semblait lui donner courage. Avant d'arriver au bas de l'escalier sa marche était déjà raffermie.

A la dernière volée, Gabrielle l'arrêta et lui montra du doigt cette fenêtre de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste où la veille

notre Bobazon avait collé son œil indiscret.

Une lueur sombre passait sous les jalousies rabattues.

– Ils sont là ! dit Gabrielle.

– Qui ? demanda Inez.

– En passant sous cette fenêtre, poursuivit Gabrielle au lieu de répondre, j'ai entendu bien souvent tomber le nom du comte-duc votre père !

– Et que disait-on du comte-duc ?

– On conspirait sa chute et sa mort, senora.

Inez continua de descendre.

– Mon père est puissant, dit-elle, le roi l'aime et le défendra… Venez, j'ai hâte…

Les dernières marches de l'escalier furent franchies.

Nos deux jeunes filles se trouvèrent sous cette voûte où, la veille au matin, Mendoze fugitif était monté dans la litière noire du comte-duc.

Gabrielle avait dans sa poche la clef de la porte de la rue ; elle fit jouer la lourde serrure ; Inez franchit le seuil aussitôt.

– Maintenant, dit-elle d'un ton péremptoire, vous avez fait pour moi tout ce que je souhaitais. Laissez-moi à la garde de Dieu. Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous !

Elle fit un pas ; Gabrielle la retint :

– Y songez-vous, Senora ? s'écria-t-elle, vos pas chancellent encore, et les rues de Séville sont fertiles en mauvaises rencontres. Souffrez que je vous accompagne.

Toute la personne d'Inez avait subi une sorte de transformation. Elle répondit d'un ton bref et presque impérieux :

– Jeune fille, je n'ai plus besoin de vous.

– Moi, reprit Gabrielle qui avait aussi sa fermeté, je ne puis vous laisser partir ainsi, Senora…

C'est la Providence qui vous a mise à ma garde… je ne vous quitterai qu'a la porte de l'Alcazar.

– Suis-je encore votre prisonnière ?… murmura la fille du comte-duc qui fit un effort pour se dégager ; je sais ma route.

Puis, d'un ton si bas que Gabrielle eut peine à l'entendre, elle ajouta :

– Je ne vais pas si loin que l'Alcazar.

Ces symptômes d'aberration d'esprit que Gabrielle avait déjà remarqués en elle apparaissaient plus évidents.

Le cerveau de la pauvre enfant restait manifestement ébranlé par ces horribles secousses.

Gabrielle, usant de sa jeune vigueur, la contint comme eût fait une mère et demanda :

– En quel autre lieu que l'Alcazar voulez-vous donc aller, Senora ?

Inez frappa du pied avec colère, puis elle sanglota, énervée par la lutte ; puis encore, par un brusque mouvement, elle colla sa bouche contre l'oreille de sa compagne :

– Ne vous l'ai-je donc pas dit, jeune fille ? murmura-t-elle avec mystère. J'ai tout entendu… tout… tout ! Je sais ce que Dieu me commande en présence de ces menaces dénaturées… On reconnaît bien la voix de Dieu quand elle parle, n'est-ce pas ?… Laissez-moi, je vous en prie… je vous l'ordonne !

Gabrielle, étonnée et inquiète, loin d'abandonner ses mains, essaya de la prendre à bras-le-corps pour la ramener sous la voûte.

A ce moment la voix de l'oïdor Pedro Gil se fit entendre sur l'escalier. Il appelait d'un ton d'impatience :

– Gabrielle ! Gabrielle !

Celle-ci lâcha prise un instant. Ce fut assez. Avec une agilité qu'on n'aurait pu attendre de ce pauvre corps brisé par la souffrance, Inez avait bondi de l'autre côté de la rue. Elle se perdait déjà dans l'ombre des maisons hautes et formant demi-voûte sur le pavé.

– Inez !… Senora !… s'écria Gabrielle.

L'oïdor, irrité, frappait à la porte de son logis, appelant sa fille à grands cris.

Gabrielle suivait des yeux cette forme blanche qui glissait dans les ténèbres. Une voix déjà lointaine arriva jusqu'à son oreille. Elle disait :

– Merci et adieu !

Gabrielle rentra. La lueur ne brillait plus derrière les jalousies de la fenêtre basse, au rez-de-chaussée de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

– D'où rentres-tu à cette heure ? demanda Pedro Gil avec menace.

Gabrielle balbutia le nom d'Aïdda.

L'oïdor eut un cynique sourire.

– Il y a peu de saintes parmi nos duchesses, grommela-t-il ; attends un peu, cependant… Tu feras ce que tu voudras quand tu seras la femme d'un grand d'Espagne.

La pluie tombait fine et chaude. La nuit avait des profondeurs inaccoutumées sous ce ciel brillant de l'Espagne du sud. Par intervalles le vent sifflait tout à coup, arrachant aux vieilles toitures une plainte aigre et courte. Les rigoles chantaient, les girouettes grinçaient, les jalousies battaient les murailles. L'orage, trop éloigné, ne s'entendait plus ; mais la ville tout entière s'enveloppait d'une atmosphère tiède, fade, lourde comme la vapeur du linge mouillé qui sèche au petit feu d'un pauvre ménage. La terre, humectée, rendait d'étouffantes émanations.

Nul bruit de pas ne sonnait sur le pavé glissant. Séville a peur de la pluie presque autant que du brûlant soleil de midi. Les rues étaient désertes et silencieuses.

Dona Inez n'avait jamais fait un pas hors du seuil paternel sans avoir autour de sa chaise dorée et blasonnée quatre valets armés et un écuyer à cheval. Quand elle descendait de sa chaise sur le gazon fin des promenades, sa duègne d'un côté, sa suivante de l'autre, guidaient sa marche souriante.

Elle n'avait pas besoin de savoir sa route. On pensait pour elle, pour elle on marchait, et si son caprice d'enfant convoitait une fleur, que de mains empressées suppléaient aux mignonnes paresses de ses mains !...

Cette nuit, elle allait seule et perdue comme une aveugle. Ses yeux avaient un bandeau de larmes. Ses pieds saignaient déjà aux dents tranchantes des pavés.

C'était la fille du comte-duc, l'héritière du plus puissant seigneur qui fût dans les Espagnes ; c'était dona Inez, cette pauvre enfant, qui marchait là-bas, à tâtons, chancelant, tâtonnant, s'égarant à droite, à gauche, et obligée bien souvent de s'asseoir, oppressée, sur la borne humide plantée à la porte de l'artisan.

Elle n'avait eu d'abord qu'une idée : fuir la protection de Gabrielle, qui l'aurait empêchée d'accomplir son dessein.

Gabrielle voulait la conduire à l'Alcazar.

Inez avait couru tout d'un temps jusqu'au détour de la rue de l'Infante.

Mais l'effort était excessif pour sa chancelante faiblesse. Elle était tombée sur la marche d'un seuil, épuisée, haletante.

Elle écoutait. La fille de l'oïdor allait-elle la poursuivre ?

Elle se disait :

– Je ne ferai pas de bruit, je retiendrai mon souffle. Dans ces ténèbres, Gabrielle passera sans me voir.

Gabrielle ne vint point.

Au bout d'une minute, Inez parvint à se relever.

– Allons, pensa-t-elle, du courage ! J'ai bien remarqué ces rues où nous avons passé ; je sais mon chemin, j'arriverai… Du courage !…

Où donc voulait-elle se rendre ainsi ?

Quelle idée fixe et dominatrice surnageait dans le chaos de son esprit ?

Elle n'était pas folle. Elle raisonnait. Son intelligence travaillait.

Or, savez-vous quelle distance prodigieuse peut mesurer l'écart qui existe entre les facultés humaines ? Avez-vous chiffré la différence qui sépare le génie calculateur de Newton du cerveau rabougri de ce nain qui ne peut compter jusqu'à six ?

Vous est-il arrivé d'établir une comparaison entre les sens exercés de l'Indien, trouvant, à l'aide de je ne sais quels signes mystiques, sa route au travers des plus incommensurables labyrinthes du désert, et par exemple, la femme élégante de nos civilisations qui va s'égarer, si elle quitte son équipage, au coude même de la rue où un brillant hôtel ouvre sa porte cochère ?

Elles sont ainsi parce que jamais, au grand jamais, elles n'ont besoin de se guider elles-mêmes. L'usage de leurs sens serait pour elles un luxe. Autour d'elles, d'autres sens agissent : des sens qui font leur métier mercenaire.

Exagérons-nous ?… Gageons que mademoiselle votre fille ne saurait pas, madame la marquise, aller de votre hôtel à l'Opéra italien, où tant de lorgnons admirent trois fois la semaine son délicieux sourire !

Gageons. Nous avons gagné. – Si nous avons perdu par hasard, c'est que l'adoré sourire serait, à votre insu, madame, pour quelqu'un dont le douzième aïeul était absent de la croisade.

Celles qui dérogent apprennent le nom des rues. Le besoin est un maître habile. L'Indien voyageur ne prendrait pas tant de peine s'il avait chevaux, voiture et carrosse.

Elle ne savait rien, cette pauvre belle Inez. Elle était comme l'enfant qui n'a jamais marché qu'avec les jambes de sa nourrice. Au bout de vingt pas elle se dit : « Toutes les rues se ressemblent ; ce sont des maisons qui surplombent, des porches noirs, des jalousies tombantes. »

Les navigateurs ont des étoiles.

Quand Inez levait les yeux, c'était, au-dessus de sa tête, une étroite bande du ciel qui allait fuyant et s'aiguisant, – toujours de même.

La solitude pesait sur elle comme un écrasant fardeau.

Le découragement venait, qui doublait sa fatigue.

Avant d'arriver à la place de Jérusalem, elle s'était arrêtée déjà trois fois.

L'aspect de la place l'étonna d'abord. Elle se souvenait vaguement d'avoir traversé une place. Mais plusieurs rues s'ouvraient sur celle-ci ; laquelle prendre ? En face d'elle était un noir édifice dont la corniche coupait carrément le ciel. Inez ne connaissait point la maison de Pilate.

Elle fit un effort pour s'orienter. Elle tourna sur elle-même une fois, deux fois, en cherchant la direction à choisir.

La troisième fois, elle n'aurait plus dit par quelle rue elle venait de déboucher sur la place.

Elle se mit à marcher au hasard, épuisée et désespérée. Elle eût voulu, tant sa détresse était grande, retrouver Gabrielle, lui confier son secret et la prendre pour guide. Mais où était maintenant le logis de l'oïdor ?

Elle ne savait ; tout était noir, tout était pareil. Le malheureux marin, ballotté sans boussole entre la mer immense et le ciel en deuil, n'est pas plus perdu que ne l'était la fille du favori de Philippe IV.

Elle se disait pourtant, la pauvre Inez, comme on répète à son insu un refrain : Courage ! courage !

Hélas ! courage ! la pluie pénétrait jusqu'à sa chair ; ses petits pieds endoloris ne pouvaient plus la porter ; les bourdonnements de la défaillance tintaient autour de ses oreilles.

Elle crût rêver. Tout à coup un bruit de fête s'éleva dans le silence de la nuit. Elle entendit des éclats de rire et comme un tumultueux concert d'applaudissements ; puis, au-dessus de ces turbulents murmures, les accords clairs de plusieurs mandolines accompagnées par l'agile roulement des castagnettes andalouses.

Tout soulage l'enfant égaré, tout ce qui est humain. Inez sourit du fond de sa détresse. Elle sentait battre enfin le pouls de cette solitude morne. Quelque chose lui criait : il y a de la vie.

C'était peut-être la première fois que la guitare de nos saltarines et les rires de nos jeunes courtisans, rassemblés dans la salle Mauresque du Sépulcre, servaient à quelque chose de bon.

Malgré ce soulagement passager, bien en eût pris à la pauvre Inez, si le décret de son père qui ordonnait la fermeture des délicias de Séville eût été mis à exécution cette nuit-là même.

Elle revint sur ses pas, car elle était déjà tout près de la ruelle qui conduisait à l'abreuvoir de Cid-Abdallah, en tournant les jardins de Pilate. Elle s'approcha de ce porche dentelé d'où les sons de la joyeuse musique semblaient partir. Le porche était déjà un abri. Elle s'assit sur les dalles et reprit haleine, rassurée qu'elle était par le voisinage de la fête.

Le sang se réchauffait dans ses veines. Elle avait rabattu l'épaisse dentelle de son voile de manière que les plis doublés pussent cacher entièrement son visage.

– Si ce sont des bourgeois, pensait-elle, sans doute, ils ne m'ont jamais vue ; si ce sont des gens de cour, comment me reconnaîtraient-ils, sous ce masque, avec la mante des filles du pays basque ?... Je leur demanderai mon chemin.

Elle attendait désormais, calme et reposée, la sortie de quelqu'un des invités pour l'aborder et l'interroger.

Mais le temps passait. Personne ne sortait. La gaieté devenait de plus en plus bruyante derrière les vieilles murailles de la maison arabe. La mandoline pressait les mouvements de la danse, et les castagnettes vives pétillaient comme un feu de bois vert. Inez se lassait d'attendre.

Quatre heures de nuit sonnèrent à l'horloge de Saint-Ildefonse ; les trompes retentirent quatre fois, puis la voix rauque du gardien annonça l'heure accomplie du haut des tours.

Une inquiétude sourde serra le cœur d'Inez.

– On a creusé deux tombes dans les caveaux… murmura-t-elle, pendant que tout son corps frissonnait. Il n'y a qu'une morte… L'autre attend un vivant… ou une vivante ! – Et que de temps écoulé ! reprit-elle. – Le vieillard est impatient de se venger… je suis en retard…

Tout en parlant, elle essayait de se lever ; mais l'humidité et le repos avaient changé en engourdissement la fatigue de ses membres. Un bruit nouveau et plus proche la mit sur ses pieds comme par enchantement.

Elle n'avait point cherché où pouvait être la porte de la maison. – Le concert des voix qui éclata tout à coup non loin d'elle lui fit tourner les yeux vers l'endroit d'où partait le son.

Elle aperçut la porte basse qui se trouvait à dix pas du pilier qu'elle avait pris pour dossier.

On marchait derrière cette porte, et l'on s'en approchait.

– Il fait étouffant, cette nuit, disait une des voix.

Une autre :

– Le vin de ce Galfaros aigrit en vieillissant.

– Palomas et Moncade !… Ventre-saint-gris ! mes compagnons, voilà deux bons vivants qui font honneur a notre confrérie !…

La main défaillante d'Inez essaya de contenir les battements de son cœur.

– Tais-toi, Narciso, tais-toi, répliqua-t-on. Je ne suis pas bien vieux, et pourtant j'ai vu des portes de forteresses s'ouvrir pour

des bavards de ton espèce.

– Jarnibleu ! cousin de Silva, quand l'émeute entre au palais, les forteresses chôment. On a besoin de nos épées !... Personne ne m'empêchera de dire que la litière de ce matin et les deux nègres appartenaient à la belle marquise d'Andujar ; et tout le monde sait bien que la fille du comte-duc a été enlevée hier par notre ami don Vincent, second marquis de Pescaire.

Inez, appuyée contre son pilier pour ne point tomber à la renverse, entendit qu'on faisait tourner une clef dans la serrure.

Elle eût voulu fuir, mais ses jambes paralysées la clouaient au sol.

– Tais-toi, Narciso, tais-toi ! reprenait le chœur.

La porte s'ouvrit. Inez était parvenue à tourner la colonne.

Elle vit, à la lueur d'une torche, une demi-douzaine de jeunes seigneurs aux visages fatigués et pâles, sauf un, celui que l'on appelait Narciso. Narciso avait une tête joufflue, portée par un cou gros et court qui disparaissait entre deux bonnes épaules dodues.

L'homme qui tenait les flambeaux était seul découvert. Il s'inclina sans franchir le seuil.

– Maître Galfaros, lui dit le plus petit Narciso, garde la porte ouverte toute la nuit. Nous reviendrons chez toi.

– Il suffit, noble seigneur, répondit l'honnête tavernier.

– Messeigneurs, interrompit un des jeunes gens, il fait une pluie battante. Dans toute la loyale cité de Séville, je parie qu'il n'y a pas une âme dehors cette nuit.

Inez, cependant, plus morte que vive, se traînait de pilier en pilier. Encore quelque pas, elle allait atteindre l'extrémité des arcades mauresques. Nos jeunes fous sortirent du porche en tumulte pour voir le temps qu'il faisait.

– Silva a raison, dit Soto-Mayor, voici un ciel défavorable. Le gibier fera défaut.

– Taïaut ! taïaut ! cria en ce moment Narciso de Cordoue. Voyez, seigneurs, à vingt-cinq pas de vous.

Son doigt tendu montrait Inez, qui, sur le point de tourner l'angle des arcades, recevait un reflet des rayons de la torche sur sa capeline aux éclatantes couleurs.

– Bravo, Narciso !

– En chasse ! en chasse !

Ils s'élancèrent tous à la fois. Inez, dans un suprême effort, fit quelques pas en courant, puis elle tomba brisée en murmurant :

– Grâce ! messeigneurs !

q

Chapitre 3 LE SERMENT DE MONCADE

Ce bon vivant de petit Narciso avait mis son poing sur sa bouche et jouait gaillardement une fanfare.

Luna et Soto-Mayor l'avaient devancé.

– N'ayez pas peur, ma belle enfant, nous sommes de galants cavaliers !

– Relevez-vous, de grâce, et cessez de trembler…

Jaime de Silva essayait de soutenir Inez, qui se laissait aller comme morte.

– Allons, Galfaros, la torche ! Ce visage doit être céleste !

– Un fauteuil, Galfaros !

– Ventre-saint-gris ! ajouta Cordoue, je prétends être un des porteurs !

Inez disait d'une voix défaillante :

– Messeigneurs, au nom de vos mères, laissez-moi, je vous en prie.

Galfaros, obéissant, s'approchait avec la torche.

– Un fauteuil ! un fauteuil !

– Elles font toutes semblant de ne pouvoir marcher !

– C'est une bourgeoise par la mante, dit Luna.

– C'est une duchesse par la robe.

– Une divinité par le profil, seigneurs ! s'écria Soto-Mayor qui venait de glisser un regard sous le voile.

– Oh ! faisait Inez suffoquée, laissez-moi… Vous n'avez donc point de sœurs ?

– Dieu vivant ! répondit Cordoue. Y a-t-il de quoi tant se plaindre ? Nous vous offrons un abri par un temps affreux… bon gîte, bonne table, musique exquise…

– Chut ! fit Luna ; le pas d'un cheval !…

– C'est le guet, répliqua Soto-Mayor. Il est loin…

Deux valets apportaient un fauteuil.

– Eh mais ! s'écria Galfaros, qui leva son flambeau, s'il plaît à Vos Seigneuries, je connais cette mante basque… elle passe sous mes fenêtres trois ou quatre fois par jour.

– Son nom ! dis son nom, Galfaros !

Un cri d'angoisse expira dans la gorge d'Inez.

Galfaros baissa la voix :

– Mon avis, messeigneurs, dit-il, c'est que vous jouez ici un jeu périlleux… L'oïdor Pedro Gil est un homme puissant et vindicatif…

– Est-ce la femme de l'oïdor Pedro Gil ?

– Sa fille, plutôt ; ce robin de Pedro Gil a une fille…

– Il est insolent !

– Il est rapace !

– Il est coquin de la plante des pieds à la pointe des cheveux !

Inez fut placée, bon gré, mal gré, sur le fauteuil. De ses deux mains crispées convulsivement elle parvint à maintenir son voile collé contre son visage.

Cordoue avait dit :

– Le guet approche… hâtons-nous d'emporter notre gibier.

Le pas du cheval retentissait, en effet, lent et sonore, dans la rue des Cabellerizas.

Nos jeunes fous prirent à quatre les pieds du fauteuil et l'élevèrent sur leurs épaules afin de faire à la fille de Pedro Gil une entrée triomphante dans la maison du Sépulcre.

Ils venaient voir, applaudissant d'avance, par leurs cris et par leurs rires, au succès inespéré de la chasse.

Tout le monde était en belle humeur, car la nuit triste promettait de s'achever gaiement.

– Rangez vous sur deux files ! ordonna le petit hidalgo tout bouffi d'allégresse ; bas les toques !… Sirènes, prenez vos mandolines et vos guitares…

Galfaros, effrayé, répétait tout bas :

– Prenez garde ! prenez garde !… Pedro Gil ! Moghrab ! le comte-duc ! c'est plus qu'il n'en faut pour mettre le feu à ma pauvre maison !

Mais sa voix n'était pas entendue. Nos jeunes fous, enchantés du succès de leur plaisanterie, se dirigèrent vers la porte en grande pompe. On n'eût pas fait plus d'étalage s'il se fût agi de la reine.

Les plaintes de la pauvre Inez s'étouffaient dans la clameur générale.

– Gloire ! gloire ! répétait-on, gloire à la fille de l'oïdor !

Comme le cortège approchait du seuil, Galfaros dit avec tout l'effroi des coquins de sa sorte qui flairent l'intervention de la loi :

– Entrez, au nom de Dieu !... voici le guet !

Au lieu d'entrer, on s'arrêta. Toute la bande joyeuse était montée à ce diapason extrême de l'orgie.

– Est-ce bien le guet ? demanda Cordoue.

– Est-ce l'alferez Crabon ou l'alferez Rodriguez ?

– Invitons l'alferez Rodriguez, c'est un bon vivant.

– Invitons l'alferez Crabon, il boit comme un poisson.

– Holà ! guetteurs de nuit ! il y a du vin pour tout le monde !...

La foule s'éparpillait sous les arcades. On comptait bien rosser le guet, si le guet refusait de boire. Le guet assommé ! quel assaisonnement à une débauche nocturne !

Tous les regards étaient fixés sur l'ouverture de la rue des Cabellerizas. Quatre des jeunes seigneurs tenaient toujours les pieds du fauteuil où était Inez, demi-morte.

Il y avait des paris sur la question de savoir si c'était l'alferez Crabon ou l'alferez Rodriguez.

On fit silence. Une lueur apparut au coin de la rue. Le pas du cheval sonnait distinctement.

Un immense éclat de rire s'éleva, parce que la lueur n'était que la lanterne balancée au bout de la hallebarde pacifique du sereno, qui se mit à psalmodier en dormant :

– Il est quatre heures... il fait beau temps !

Pouvoir de l'habitude ! le pauvre diable était trempé jusqu'aux os.

Mais l'éclat de rire dura peu. Tout à coup la haute silhouette d'un cavalier se dessina aux pâles rayons de la lanterne. Ce n'était ni l'alferez Crabon, ni l'alferez Rodriguez.

– Don Vincent de Moncade ! murmura Galfaros ; il ne manquait plus que celui-là.

Le fauteuil où était Inez tressaillit si violemment sur les épaules de nos quatre hidalgos, qu'ils furent sur le point de lâcher prise.

Un cri de délivrance fut poussé en même temps.

– Moncade !... A moi, don Vincent de Moncade !

Tous les regards se dirigèrent vers Inez. Galfaros leva sa torche. Le vent faisait voltiger le voile de la prétendue fille de l'oïdor, qui tendait ses bras en avant au risque de se précipiter sur le pavé.

Le cavalier s'était arrêté. Il regardait avec étonnement cette foule et ses lumières.

Galfaros jeta sa torche et se précipita tête baissée dans sa maison, en gémissant :

– Que Dieu nous soit en aide !... j'ai à choisir, maintenant, entre le gibier et le bûcher !

Les saltarines disaient :

– Ce n'est pas la fille de Pedro Gil !

Et Inez, debout, chancelante, prête à tomber de cette hauteur :

– Moncade ! au secours ! au secours !

Le cheval sembla bondir de lui-même. Quatre gerbes d'étincelles jaillirent à ses pieds. Inez, folle, se pencha en avant, les bras tendus. Moncade la saisit à la volée, en passant au galop, et la maintint de sa main gauche, serrée contre son cœur. De la droite, il tira son épée et fit volter son cheval à l'aide de ses genoux crispés convulsivement.

Un cri de terreur s'était élevé de la foule, tandis que le sereno, réveillé et embouchant sa trompe, jetait à trois reprises différentes le signal d'alarme.

En voyant Moncade qui revenait, l'épée à la main, les femmes s'enfuirent épouvantées et les hommes dégainèrent. Les yeux de Moncade étaient des éclairs sanglants.

Le poitrail de son cheval jeta Jaime de Luna renversé sous le porche, tandis qu'un revers de son épée faisait une profonde entaille au crâne de Soto-Mayor. Silva tomba d'un coup de pointe ; Cordoue roula sur les dalles, la figure écrasée par un coup de pommeau.

Puis Moncade, piquant des deux, longea comme la foudre la galerie mauresque, frappant, taillant, assommant.

Il ne prononça pas une parole pour appuyer la terrible éloquence de son épée.

Le porche était comme un champ de foin où la faux a passé.

Moncade avait disparu, montant avec son précieux fardeau le parvis de Saint-Ildefonse.

Comme il s'éloignait, caché déjà par l'angle de l'église, le guet, le vrai guet cette fois, arrivait prudemment et au petit pas, à l'appel du sereno. L'alferez Rodriguez et l'alferez Crabon ramassaient une demi-douzaine d'hidalgos blessés et souillés de boue.

Maître Galfaros, paraissant à une croisée, se plaignit avec amertume du bruit que l'on faisait autour de sa maison tranquille. Il paya l'impôt honoraire au sereno, et la pluie patiente se chargea de laver les traces du sang sur le pavé.

Moncade galopait cependant au travers des rues noires et emmêlées qui sillonnent le quartier de Saint-Ildefonse.

Inez, suspendue à son cou, murmurait :

– Je t'aime ! je t'aime !...

Moncade ne répondait point, mais Inez sentait battre son cœur contre le sien.

Elle disait parfois d'une voix tremblante et si douce que les yeux du jeune cavalier se mouillaient :

– Et toi aussi tu m'aimes... je le sais, oh ! je sais tout, Vincent ! mon amour ! mon sauveur !

Moncade arrêta son cheval sur la place où se dressait la maison de son père.

Il essuya son front en sueur.

Puis, avec un douloureux effort :

– Senora, dit-il, avez-vous oublié ce qui s'est passé entre nous ?

– Tu m'aimes, répondit Inez ; le poignard dont tu me frappais traversait en même temps ton pauvre cœur… Je te dis que je sais tout, Vincent !…

Moncade détourna d'elle ses yeux humides et troublés.

– Vous, aimer…

– Ecoute, dit-elle, tu m'as brisée, c'est vrai, Vincent… quand je t'ai vu froid et sévère dans cette chambre que j'avais rêvée si riante et si fleurie, la chambre de nos noces, j'ai senti mon pauvre cœur défaillir… Tu m'as parlé de ta sœur morte, de vengeance, de déshonneur… que sais-je ?… Vincent, je ne comprenais pas… Ta menace horrible et qui ne venait pas de toi s'arrêtait au seuil de mon cœur… Si la lumière est enfin entrée en moi, c'est qu'une autre bouche, une bouche ennemie, m'a traduit tes paroles… Non, je ne comprenais pas, Vincent… Tu me parlais une langue qui nous était à tous deux inconnue… et si je suis tombée morte à tes pieds, c'est qu'une pensée a surgi en moi, une seule : « Il ne m'aime plus !… »

– Senora, interrompit Moncade, j'ai été un instrument de haine et de vengeance… mais j'avais donné mes ordres pour que vous fussiez reconduite au logis de votre père.

– Ne le sais-je pas, Moncade ? Vous êtes un noble cœur.

– Comment se fait-il que je vous retrouve à cette heure !…

– Seule, éperdue, livrée à la folle cruauté de ces jeunes gens ? Don Vincent, je vous raconterai l'histoire de ces quelques heures qui ont duré pour moi autant que toute ma vie…

Moncade se raffermit en selle, disant :

– Ce n'est, en effet, ni le temps ni le lieu d'un tel récit, Senora ; je vais vous ramener au palais de l'Alcazar.

Il sentit un sanglot qui déchirait la poitrine de la jeune fille.

– J'y serais déjà si je l'avais voulu… balbutia-t-elle.

– Et pourquoi ne l'avez-vous pas voulu ?

– Parce que je vous aime, seigneur, parce que je sais tout… Cette femme ne croyait pas que je pusse l'entendre… elle a tout dit… tout… Je ne veux pas retourner chez mon père…

Par un brusque mouvement elle se détacha de Moncade et se laissa glisser à terre…

– Que faites-vous, senora ? s'écria le jeune marquis.

– Je suis arrivée au terme de ma course, répondit la jeune fille avec une soudaine fermeté. Cette maison est la mienne pour vivre et pour mourir !

Elle s'approcha de la grand'porte, et le marteau soulevé rendit un son retentissant.

Ils étaient tous les deux dans la chambre de don Vincent de Moncade, auprès du lit où, la veille, on avait couché Inez privée de sentiment.

Don Vincent était assis aux côtés d'Inez, sur l'ottomane. Son visage pâle et fatigué disait le trouble de ses pensées.

Inez aussi était pâle, mais elle était calme, et l'exquise beauté de ses traits faisait songer à ces saintes que Dieu rappelle à lui toutes jeunes, parce que le ciel jaloux les enviait à la terre.

Elle venait de raconter l'emploi de sa nuit. Moncade savait désormais pourquoi la fille du comte-duc n'était pas rentrée à l'Alcazar.

Tout son cœur s'élançait vers cette douce enfant, qui lui donnait à l'heure même la preuve d'un si profond amour ; mais il y avait entre eux une barrière que l'élan de son cœur ne pouvait pas franchir.

– Senora, lui dit-il, nous serons malheureux toute notre vie… Malgré les explications que vous avez surprises, malgré ce que vous avez vu, votre âme candide n'a point encore saisi le sens de ma première menace, de cette menace qui n'était pas encore achevée quand vous êtes tombée sans vie à la place où nous sommes. Nous entendons d'une façon étrange le mot honneur de ce côté des Pyrénées ; nous sommes les héritiers des conquérants cruels et impitoyables… Ma sœur, ma pauvre sœur était la joie de cette maison solitaire…

Le vieillard est resté pendant des années immobile et muet au chevet de sa fille morte… Dieu seul sait ce qui se passait dans son cœur… Senora, j'ai maudit mon père et ma volonté est désormais de lui désobéir… Comment vous serait-il possible de comprendre l'horreur de cette sauvage vengeance, puisque moi, un homme, j'ai reculé devant son accomplissement !

– Parce que vous êtes noble et grand, Vincent, prononça tout bas la jeune fille, et aussi parce que vous m'aimiez.

Le regard de Moncade exprimait un étonnement mélancolique.

Elle prononça ces dernières paroles avec une sorte d'emphase.

Ils avaient le dos tourné à la porte d'entrée.

Une tête austère de vieillard entourée de cheveux blancs s'encadra dans le noir du corridor.

Don Hernan de Moncade avait les yeux baissés.

Ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine. Il s'arrêta debout sur le seuil ; il écouta.

– Allez-vous me donner un conseil, Senora ?... prononça don Vincent avec une sorte d'effroi.

Inez fut quelque temps avant de répondre.

Elle avait redressé sa taille haute et noble. Vous eussiez retrouvé en elle à cette heure la fière beauté des créations du génie antique.

– Je vais vous donner à choisir entre deux conseils, Seigneur... dit-elle enfin, – obéissez ou désobéissez.

Elle fit une pause.

– Seigneur, reprit-elle en contenant sa voix qui voulait éclater, – c'est à votre tour de ne point comprendre. Vous êtes homme pourtant, et je ne sais point de plus vaillant cœur que le vôtre.

Je m'explique : obéissez, vous dis-je ; ce mot ne peut avoir qu'un sens, il est mortel ; ou désobéissez dans la liberté virile de votre âge et de votre vouloir. Prenez-moi par la main, moi qui me suis confiée à vous sans réserve et sans arrière-pensée... conduisez-moi au pied de l'autel et dites à Dieu : « Celle-ci est ma femme. »

Le vieillard eut par tout le corps un rapide frémissement.

Il garda sa pose immobile.

Don Vincent avait courbé la tête.

– A deux pas d'ici, répondit-il d'une voix sourde, ma sœur assassinée attend la sépulture chrétienne. Un peu plus loin, sur sa couche brûlante, mon père, qu'il soit éveillé ou qu'il rêve, répète la formule de son terrible serment. Je suis le père de Blanche de Moncade, et vous êtes la fille du comte-duc.

Inez se leva. Elle se pencha sur la tête courbée de Vincent pour y déposer un long baiser.

Puis elle se mit à genoux.

– Obéissez donc, Seigneur, dit-elle ; car je sortirai d'ici votre femme, ou j'y resterai morte !

Un pas lent et lourd fit craquer le parquet de la chambre.

Ils se retournèrent tous les deux.

C'était don Hernan de Moncade qui venait à eux marchant comme une statue.

Il y avait un fauteuil devant l'ottomane.

Le vieillard s'y assit droit et muet.

– Mon père, balbutia don Vincent frappé de stupeur.

– Mon père ! répéta dona Inez, qui les regarda en face tour à tour.

Son accent était hautain et froid.

Les paupières du vieillard battirent, mais ne se relevèrent point.

Inez se releva et fit un pas vers lui.

– Mon père ! dit elle une seconde fois.

Puis elle ajouta :

– Vous m'avez entendue ici-bas, comme Blanche, ma sœur, vient de m'entendre au ciel.

– Pardonnez-lui, Seigneur, s'écria don Vincent ; elle m'aime ; c'est vous qui l'avez voulu, et tout mon cœur est à elle…

Le vieillard l'interrompit d'un geste en quelque sorte automatique.

Inez dit :

– Je ne veux point de pardon… je demande justice.

Pour la première fois, le vieillard jeta les yeux sur elle.

– Sa mère est une sainte… murmura-t-il ! elle ressemble à sa mère !

– Ne me parlez pas de ma mère, Seigneur, prononça Inez d'un ton de commandement ; c'était mon unique amour ici-bas. Je ne connaissais de chagrins que ses pleurs, de joie que ses sourires… Vous êtes venu, vous ou votre ambassadeur : j'ai abandonné ma mère… Seigneur, ma famille est ici, je n'en ai point d'autre… Qu'y a-t-il pour nous sur cette terre en dehors de ces deux alternatives : Vivre ou mourir ? C'est ici ma maison ou c'est ici ma tombe !

Don Hernan passa le revers de sa main tremblante sur son front.

Ses yeux, grands ouverts, s'égaraient dans le vide.

– La fille du comte-duc m'a appelé son père ! dit-il, cherchant à la fois ses idées et ses mots ; et le toit de ma demeure n'est pas tombé !... quel rêve extravagant et impie ! Vincent, marquis de Pescaire... tu m'as maudit !... Dieu t'a-t-il entendu ?

Moncade embrassa les genoux du vieillard.

– Ce fut un blasphème, mon père, prononça-t-il avec effort ; elle m'a donné sa vie... faut-il vous la donner à mon tour, cette pauvre existence que nous avons si cruellement brisée ?... j'y consens et j'y joins la mienne... et du fond du cœur, je vous bénis, mon père !

Il regarda Inez. Elle lui tendit la main.

– Merci, dit-elle, noble Vincent ; toi, tu m'as comprise !

Les yeux de don Hernan semblaient grandir parmi la pâleur de son visage. Vous eussiez dit qu'un vent mystérieux agitait les longues mèches de sa chevelure.

Sa poitrine sifflait, ses mains crispées s'attachaient aux deux bras du fauteuil.

– J'ai juré... balbutia-t-il, – j'ai juré ! que voulez-vous de moi ? Ma fille... la fille de mon sang et de mon âme... Blanche de Moncade n'est pas vengée !... que voulez-vous de moi ? Elle était belle comme vous, jeune fille ; comme vous fière et vaillante... Savez-vous ce qui oppresse mon cœur et ce qui glace mon sang dans

mes veines ?... C'est que je ne vous hais pas... c'est que je suis traître à ma sainte et juste colère.

Vincent prosterné lui saisit les deux mains :

– Mon père bien-aimé, dit-il, – mon père respecté... Dieu n'entend pas les serments de la haine... Notre Blanche, qui est une bienheureuse aux pieds du Seigneur et qui chante nuit et jour l'hymne des célestes miséricordes, notre Blanche n'a pas pu franchir les portes du ciel sans pardonner... Ecoutez-moi, c'est Blanche qui vous parle.

– Tu mens, interrompit une voix rauque dans l'ombre du corridor.

Le vieillard se redressa, l'œil brillant, les narines gonflées. Comme il suffit de la fanfare guerrière pour ranimer l'agonie du cheval de bataille, ce cri de haine ralluma son regard et fondit la glace de son sang.

– Aïdda ! murmura-t-il ; sois la bienvenue !

– Aïdda ! répéta Vincent douloureusement ; Dieu nous abandonne !

Inez rabattit son voile et croisa ses mains sur son sein.

La Mauresque entra d'un pas saccadé. Sa joue était livide ; ses yeux rayonnaient d'un feu sombre.

– La morte était seule, dit-elle, comme pour excuser sa venue.

Puis, piquant don Vincent de son regard aigu comme la pointe d'un dard :

– Tu mens, marquis, répéta-t-elle ; Blanche est aux pieds du Dieu juste et impitoyable qui n'a pas de pardon pour les traîtres. De quel Dieu nous parles-tu, toi qui étais gentilhomme hier et qui te fais aujourd'hui l'avocat hypocrite de ta honte et de ta faiblesse ? Es-tu chrétien ? Crois-tu à l'enfer ? Blanche est aux pieds du Dieu dont la colère attise le feu éternel… Hier, tu maudissais ton père ; c'était hardi, c'était le crime viril d'un Espagnol en fureur.

Je t'aimais hier, et ton père étonné s'enorgueillissait de ton audace… Aujourd'hui, tu viens, escorté de cette fille habile et rompue aux lâches comédies de la cour… Tu prêches comme un moine, don Vincent, tu joues des saynètes comme un histrion dans les foires… Aujourd'hui, ton père a dégoût de toi… Aujourd'hui, je te hais et je te méprise !

Elle saisit d'un geste violent le bras du vieillard.

– Venez, seigneur, dit elle, la morte n'a plus que vous, et vous n'avez plus que la morte… Laissez celui-ci à sa trahison, et si vous vous arrêtez sur le seuil de cette chambre, à votre tour que ce soit pour maudire !

Don Hernan lui donna son bras.

Inez mit sa main sur l'épaule de Vincent atterré.

– Nous ne sommes pas vaincus, Moncade, dit-elle d'une voix haute et claire ; – nous ne sommes pas jugés… Hier, pendant que j'étais aveugle et sourde, on m'a portée dans la chambre funèbre, où mon corps inerte a fait amende honorable, j'y veux retourner aujourd'hui de mon plein gré ; ma bouche baisera les pieds de la sainte…

– Sacrilège ! commença la Mauresque.

– Silence, femme ! interrompit Inez avec tant de force que le vieillard en tressaillit ; – vous êtes ici pour représenter le dieu de l'enfer… Laissez agir et parler ceux qui élèvent leurs âmes vers le Dieu du ciel… Votre main, mon époux et mon meurtrier !… Suivez-nous, mon père, car c'est maintenant l'heure solennelle entre toutes, et votre serment va encore s'accomplir !

Elle entraîna don Vincent dans son élan irrésistible et passa le seuil la première.

– Qu'y a-t-il donc dans le cœur de cette enfant ? murmura don Hernan. Aïdda, je n'ai jamais senti si lourd le poids de ma vieillesse… N'y aurait-il que le néant derrière ce grand mot : la vengeance ?…

– Il y a l'honneur reconquis ! répondit la Mauresque. Venez ! il vous faut la vue de cette couche funéraire au-devant de laquelle vos genoux ont usé la dalle… Vous faiblissez, seigneur, parce que vous avez attendu trop longtemps ! Blanche ! Blanche ! ce nom adoré est notre cri de guerre…

– On a creusé deux tombes, balbutia le vieillard ; le serment meurt avec celui qui l'a prononcé…

– Blanche ! répéta l'Africaine, venez !

Don Hernan se mit en marche, mais un autre nom vint à sa lèvre.

– Inez !…

Aïdda ne l'entendait pas, elle poursuivait :

– Ils ont compté sur la faiblesse de votre âge ; ils se sont dit : « La souffrance trop longue a usé ce grand cœur… » Mais je suis là, moi ; je suis là pour siffler la mise en scène de cette effrontée comédie… Je ferai tomber leur masque avec ce seul nom : Blanche ! Blanche !

Ils arrivaient dans la chambre mortuaire.

– Blanche ! Blanche ! répéta une voix douce comme le chant des anges : belle et noble victime ! Blanche ! ma sœur par l'infortune, par l'amour, par le crime !… Je baise tes pieds parce que tu es une sainte et une martyre… Je baise tes mains parce que nous partageons une même destinée et que nos âmes auront le même âge dans les jardins du ciel…

Tu m'aimeras, Blanche, comme je t'aimerai… Nous étions mortes ici-bas ; tu vis déjà et tu m'appelles…. Je vais à toi, Blanche ; je veux vivre !

La main ridée du vieux marquis, pesant sur l'épaule de la Mauresque, l'avait forcée à s'arrêter. Il était toujours droit et portait haut sa tête sévère, couronnée de cheveux plus blancs que la neige ; mais des frémissements soudain agitaient tous ses membres. Ses yeux élargis avaient un regard fixe ; la pâleur de ses joues se marquait de plaques terreuses, et le souffle avait peine à remonter à sa poitrine.

La chambre funèbre présentait l'aspect que nous avons décrit. La lumière des cierges éclairait vivement le lit entouré de blanches draperies, et sur lequel la morte reposait dans son frais costume de jeune fille.

L'embaumement, pratiqué avec art, lui laissait de loin toutes les apparences de la vie. A certains jeux de lumière, la suave beauté de ses traits semblait sourire. A cet instant surtout, l'illusion était complète.

Vincent se tenait debout et découvert à la tête du lit. Au pied, Inez était agenouillée.

C'était pour contempler ce tableau que don Hernan de Moncade venait de s'arrêter.

Aïdda le regardait aussi, mais d'un œil indigné, car, pour elle, c'était la dernière des profanations.

– Voici douze ans, jour pour jour, dit-elle, que le père de cette fille renvoya l'héritière de Moncade…

Le vieillard rendit un sourd gémissement.

– Ma haine ! ma haine ! murmura-t-il avec une angoisse étrange : un Espagnol doit se venger !…

– Enfin, s'écria l'Africaine ; voici le cri d'un cœur de gentilhomme !

Inez venait de se relever, après avoir baisé, comme elle l'avait dit, les pieds et les mains de la morte. Elle se retourna lentement vers l'intérieur de la chambre.

Son visage était en pleine lumière. Tout martyr a son auréole. Il y avait autour de son front charmant dans sa pâleur comme un cercle de rayons.

Elle aussi souriait ; son sourire serrait le cœur.

– Don Vincent de Moncade, dit-elle avec la mélancolique sérénité des belles morts, je vous ai aimé par dessus tout en ce monde. Vous m'avez fait bien du mal, à moi, pauvre jeune fille innocente et heureuse… Pour tout le mal que vous m'avez fait, promettez-vous de m'accorder un don ?

– Je le promets, répondit le second marquis de Pescaire, les yeux baissés, mais la tête haute.

Un amer sarcasme allait tomber des lèvres d'Aïdda : ce fut don Hernan qui lui imposa silence.

– Don Vincent de Moncade, poursuivit Inez, je vous pardonne, et je prie Dieu qu'il vous octroie une compagne digne de vous… Le don que je réclame de votre honneur, le voici : vous ne me défendrez ni par votre main ni par votre épée, à cette heure de vengeance.

La poitrine du jeune cavalier rendit un long gémissement.

– Tu as promis, Moncade ! s'écria l'Africaine.

Et don Hernan, comme un écho inerte et sourd, répéta :

– Moncade ! tu as promis !

Don Vincent fit un pas vers Inez. Il chancelait comme un homme ivre.

– J'ai promis, râla-t-il ; mais je l'aime !… Mais tout ceci est extravagant et impie… Ne voyez-vous pas que la tête de cette enfant est perdue ?…

– Tais-toi, Moncade ! ordonna Inez ; j'ai ma raison.

– Dieu vivant ! s'écria le vieillard dont le visage de marbre reprenait vie, elle a raison ; tais-toi !

Tout le sang de l'Africaine était à ses tempes. Elle attendait comme le tigre attend sa proie.

Et dans sa gorge haletante ce mot grondait :

– Il l'aime !

Don Hernan et Inez se regardaient fixement.

Don Vincent, défaillant, s'appuyait à la colonne du lit.

Inez et don Hernan se prirent à marcher l'un vers l'autre d'un pas égal et lent.

Ainsi allaient ces champions du jugement de Dieu dans le champ clos, calmes et fiers tous deux, et la main sur leur épée.

C'était aussi un jugement de Dieu, mais l'arme était bien autrement terrible que l'épée !

Le vieillard s'arrêta le premier. Il était en proie à un trouble extraordinaire, à un trouble poignant et trop violent pour sa nature, que le chagrin encore plus que le temps avait usée et minée.

Vous avez rencontré, dans les futaies séculaires, de ces chênes droits et fiers qui portent haut le restant de leurs feuillées. Chaque printemps met encore à leur cime une couronne de verdure ; leur tête domine noblement les jeunes arbres voisins qui grandissent alentour.

Mais ils n'ont plus de moelle ; le tronc est creux ; c'est par l'écorce que la sève monte ; ils sont malades au cœur, ces géants de la forêt !

Ils sont robustes. Le tronc a résisté aux tempêtes ; les racines, promenant sous la terre leurs chevelures d'attaches solides, soutiendraient un temple. Mais il est un endroit à quelques pieds du sol où la gangrène gagne, gagne, attaquant l'écorce vive.

Au premier coup de vent le géant tombera.

Don Hernan de Moncade fit un geste qui ressemblait à une prière, pour empêcher Inez de s'approcher davantage. Comme Inez avançait toujours, il baissa les yeux et dit :

– J'ai fait un serment !... j'ai fait un serment !...

Sa voix altérée sonnait comme une plainte sourde.

– Un serment solennel est deux fois sacré ! ajouta la Mauresque en scandant chaque mot avec l'énergie de sa haine.

– Seigneur, dit Inez dont le calme semblait grandir au milieu des terribles émotions de cette scène, je viens à vous pour que votre serment soit accompli.

Elle voulut mettre un genou en terre. Don Hernan recula d'un pas.

– Je vous défends de vous agenouiller devant moi ! s'écria-t-il. Que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ?... Saisissez la, Vincent !... Qu'elle sorte de cette maison... et vous-même avec elle !... Allez loin ! bien loin ! et que Dieu vous oublie !

Son corps eut une large oscillation. Don Vincent et Aïdda s'élancèrent ensemble pour le soutenir.

Mais il se redressa, repoussant à la fois l'un et l'autre secours.

– Mon père !… mon vénéré père !… murmura Vincent ; écoutez la voix de votre cœur !

– Je suis la voix de la morte ! prononça durement Aïdda ; elle aussi vous appelait mon père… Dieu n'oublie rien… Le serment d'un hidalgo est une chaîne de fer !

Le vieillard était immobile entre ces deux forces contraires. Il avait repris son apparente insensibilité.

– Laissez parler la fille du comte-duc ! dit-il d'un ton impérieux ; nos pères accordaient merci à l'ennemi qui s'agenouillait en demandant la vie.

– A genoux, donc, race de traîtres ! s'écria l'Africaine ; voici deux parjures : le père et le fils… Mais le serment nous appartient à tous les trois… J'hérite des deux parts abandonnées, et je l'accomplirai tout entier.

Inez releva sur elle son regard éclatant de résignation et de sérénité.

– Je vous plains, femme, dit-elle.

Ce fut un rugissement de lion qui sortit de la poitrine de la Mauresque.

Inez poursuivit en s'adressant au vieillard :

– Vous vous êtes mépris, seigneur, je ne m'agenouillerai pas pour demander merci. Le condamné se prosterne sous la hache ; ainsi faisais-je, moi qui n'attends plus que la mort. Je venais à vous pour vous dire : Votre serment, une chaîne de fer, vous garrotte et vous lie ; votre serment réclame mon honneur et mon sang. Je ne puis vous apporter que ma vie, car mon honneur ap-

partient aussi à don Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire, votre fils.

Laissez-le, cet honneur, descendre avec moi dans la tombe. Si la loi des vengeances est implacable, qu'elle soit juste, Vincent, mon bien aimé maître, me rend cet honneur qui est à lui. La fille de Guzman est-elle assez noble pour accoler son écusson à celui de Moncade, seigneur ?... Les fosses sont creusées l'une après l'autre... Tuez votre seconde fille, et lavez avec son sang l'affront fait à la première ; mais que ce sang soit pur, afin de laver mieux... et que votre fils, mon époux, puisse prier entre deux fosses remplies, après que votre poignard aura béni les noces vengeresses !

Elle arracha la dague qui pendait à la ceinture du vieillard, et lui en présenta la poignée de la main droite.

Elle abandonnait sa main gauche aux baisers de Vincent qui la baignait de ses larmes brûlantes.

Elle était belle, en vérité, belle comme le suprême sourire des saintes.

Aïdda, ramassée sur elle-même et souffrant tous les tourments de l'enfer, la couvait d'un regard de bête fauve.

Don Hernan de Moncade ne prit pas de suite le poignard.

Il hésitait.

L'œil de Vincent dardait jusqu'à lui sa muette et ardente prière.

Sa gorge rendit un cri de profonde angoisse. Le vieillard avait enfin avancé la main et pris la poignée de la dague.

– Celle-ci a le cœur espagnol, prononça-t-il d'une voix plus vibrante et plus forte, celle-ci eût glorifié ma maison… ma noble mère l'eût regardée d'un bon œil, assise au foyer de la famille.

Il semblait qu'un flux de vigueur fût revenu en lui. Sa pose était hautaine, son œil grand ouvert, sa tête fièrement relevée.

Inez lui souriait doucement.

Dans le silence qui suivit, on n'entendit que les sanglots de Vincent et le râle grondant dans la gorge de l'Africaine.

– Dona Inez, reprit le vieillard, j'ai compté les jours et les heures dans l'attente du moment que voici… Dieu a voulu que les désirs de l'homme fussent aveugles, dès qu'ils ne sont point inspirés par la miséricorde et l'amour…

Cette heure tant souhaitée est amère et cruelle entre toutes les heures de ma vie… Cette arme brûle ma main, je ne veux pas de ma vengeance.

Il laissa tomber le poignard à ses pieds.

D'un bond de panthère, Aïdda le saisit, et, se relevant ivre de fureur, elle s'élança sur sa rivale en disant :

– La vengeance qu'on jette, je la ramasse ; Blanche de Moncade, moi seule ici je me souviens de toi !

Elle frappa d'un premier coup de poignard don Vincent qui faisait à Inez un rempart de son corps. D'un second elle cherchait le cœur d'Inez, lorsqu'une main d'acier la saisit aux cheveux.

C'était le vieux Hernan, qui lui tordit les reins d'un bras puissant et la renversa terrassée. Il la poussa du pied comme une es-

clave. Comme une esclave, Aïdda rampa, sombre mais silencieuse, sous le pied qui l'écrasait.

Le couteau avait glissé sous le baudrier de don Vincent ; sa poitrine n'était qu'effleurée.

Don Hernan porta la main à son cœur. Un voile sembla passer sur son regard.

– Femme, dit-il, moi seul avais le droit de punir !... Je te défends d'ouvrir la bouche... mes paroles sont comptées... ne vois-tu pas que mon heure approche !

Vincent le regarda et poussa un cri de terreur !

Debout et droit qu'il était, quelque chose de funèbre planait autour de lui. Sa face était décomposée ; un rayon vitreux remplaçait son regard.

– Où es-tu Vincent ? reprit-il ; je ne te vois plus.

La main du jeune marquis tressaillit douloureusement en touchant sa main froide.

Don Hernan s'appuya sur lui.

– Conduis-moi vers ma fille, ordonna-t-il.

Il alla jusqu'au lit ; mais Vincent fut obligé de relever la tête de la morte pour que don Hernan, dont tout le corps était rigide, pût déposer un baiser sur son front.

– Je te voyais, mon enfant chérie, dit-il tout bas. C'est toi qui murmurais à mon oreille : « Ne me venge pas ! ne me venge pas !... » Restez tous auprès de moi, s'interrompit-il à voix basse ; pas de médecin... un prêtre pour aider mon âme à se détacher de

mon corps… J'ai vu mourir mon père, il souriait, c'était un chrétien… J'ai reçu le dernier soupir de ma mère ; elle priait pour nous, c'était une sainte… Moi, j'ai le cœur triste et je ne peux pas pardonner.

Sa voix allait faiblissant. Il appela :

– Vincent de Moncade !

– Me voici, mon père, répondit le jeune marquis ; votre main est dans les miennes.

– Don Vincent, répéta le vieillard, mon serment meurt avec moi ; je vous relève de votre promesse… Pour ce qui regarde l'avenir, faites selon votre foi… Dona Isabel est digne de vous, et notre Cid épousa Chimène…

Il sentit une lèvre sur sa main.

– Est-ce toi, Aïdda ? demanda-t-il.

– Seigneur, répondit la Mauresque, la fille du comte-duc est entre moi et mon maître mourant… mon maître qui m'a frappée et foulée aux pieds pour la fille du comte-duc !

Don Hernan retira sa main et poussa un long soupir.

– La fille du comte-duc ! répéta-t-il. Blanche ! viens-tu me chercher ?… Oh ! tu descends du ciel pour prendre mon âme… Nous aurons deux tombes voisines… C'était pour moi qu'on fouillait hier la terre des caveaux.

– Mon père, pardonnez, au nom de Dieu ! supplia Vincent.

Et une autre voix douce comme celle des anges.

– Pardonnez, pardonnez, mon noble père !…

Don Hernan s'affaissa dans les bras de son fils.

– Blanche !… dit-il encore, c'est toi qui as prononcé ce mot pardonnez !…

Sa poitrine eut une courte convulsion.

Il y avait trois visages penchés avidement au-dessus du sien pour guetter sa dernière parole.

Ce fut comme un souffle exhalé.

– Mon Dieu ! soyez béni… Enfant… noble enfant… je pardonne…

Les lèvres d'Inez se collèrent à sa joue.

Il ne respirait plus. On vit poindre comme un reflet de quiétude sereine parmi l'austère beauté de ses traits.

Un grand silence emplit la chambre. Vincent et Inez étaient prosternés… Ces deux visages de morts restaient tournés l'un vers l'autre, et leurs sourires immobiles se répondaient.

La voix d'Aïdda troubla ces muets recueillements.

– Moi, je ne pardonne pas ! dit-elle, arrachant chaque mot de sa gorge sifflante ; moi, je maudis mon maître décédé comme tu as maudit ton père vivant, Vincent de Moncade !…

Elle était debout sur le seuil ; sa main brandissait le poignard de don Hernan.

– Moi, acheva-t-elle en étendant son bras armé, je vous hais maintenant d'une seule et même haine.

Chapitre 4 SULTAN YUSUF

Il n'était pas plus d'une heure après minuit quand le bon duc de Medina-Celi, à la tête de ses trois serviteurs, passa la grande porte de la maison de Pilate. En quelques minutes la cavalcade eut atteint la porte Royale, fermée depuis le couvre feu sonné. Dans le corps de garde, les mercenaires dormaient ou causaient des événements de la soirée. Grande avait été l'émotion parmi la garnison de Séville. Les moindres soldats savaient que la consigne la plus sévère avait été donnée pour le lendemain.

S'il était permis d'employer une locution toute moderne, nous dirions que la ville était par le fait en état de siège.

Le même corps de garde réunissait les miquelets qui étaient la garnison proprement dite de Séville, les hallebardiers du quartier équipés par la bourgeoisie, et les deux cavaliers de l'hermandad qui renforçaient chaque poste dans les grandes occasions.

Les hallebardiers bourgeois avaient tout naturellement la plus mauvaise place sur la paille et la plus petite cuiller à la gamelle. L'hermandad tenait le haut bout, à la condition de souffrir patiemment certaines plaisanteries risquées par la troupe diabolique des miquelets.

Deux hallebardiers veillaient au-devant du poste.

Au bruit de cette cavalcade chargeant à fond de train, leur première pensée fut de prendre la clef des champs ; ils préférèrent,

après réflexion, se retirer en bon ordre sur le corps de garde. Tous deux jetèrent leurs piques afin de mieux courir.

– Alarme ! alarme ! crièrent-ils en poussant la porte vermoulue.

Les causeurs eurent la parole coupée, les dormeurs se mirent sur leurs pieds en sursaut.

– Qu'est-ce, Geronimo ? qu'est-ce, maître Miguel ?

Geronimo répondit :

– Merci de nous tous ! les desservidores sont plus de mille, tous montés comme saint Georges (puisse-t-il nous venir en aide, et aussi saint Jacques !) tous armés comme des citadelles !

Mais Miguel disait :

– Les Français sont entrés dans la ville par la porte du Soleil… et les Anglais hérétiques par dessus les murailles… Ils mettent le feu partout sur leur passage…

On frappa rudement aux châssis de la croisée.

Les miquelets sautèrent sur leurs armes, tandis que les deux cavaliers de l'hermandad s'accotaient prudemment dans le coin le plus obscur du taudis.

– Holà ! qu'on ouvre la porte ! criait-on cependant au dehors.

– Qui vive ? demanda le sergent des miquelets.

– Medina-Celi, par le roi !

Les miquelets sortirent bravement avec la lanterne du poste.

L'alferez fit porter les armes et mit chapeau bas pour examiner le sauf-conduit.

– Monseigneur, dit-il, j'ai connu de braves soldats qui vous avaient vu l'épée à la main… Là-bas, en Flandre, nous racontions de vos histoires, autour du feu de nuit… Votre Grâce daignera-t-elle nous dire le fin mot de tout ce qui se passe ?

– Ma Grâce n'a pas le temps, mon camarade, répondit le bon duc en riant ; ce serait long, et j'ai de la besogne… Ouvre la porte.

– A la herse, Miguel et Geronimo ! commanda l'alferez.

Les deux pauvres diables sortirent tout défaits. Les ferrailles de la porte crièrent, et les battants tournèrent sur leurs gonds rouillés.

Les sergents, les miquelets et même les cavaliers de l'hermandad vinrent se ranger en haie des deux côtés de la herse.

Le bon duc jeta sa bourse au sergent.

– Vive Dieu ! cria celui-ci, ce n'est pas le comte-duc qui agit comme cela ! Que Dieu vous protège, Medina-Celi, car vous voyagez cette nuit, j'en suis certain, pour le bien de l'Espagne.

– Part à tous, n'est-ce pas, bon duc ? demandèrent les cavaliers de l'hermandad.

Les trois Nunez passèrent les premiers.

Medina-Celi s'approcha du sergent et lui dit tout bas :

– D'autres sont passés depuis la douzième heure ?

– Oui, Seigneur.

– A cheval ?

– A cheval.

– Combien de cavaliers ?

– Une douzaine pour le moins.

– Avec un sauf-conduit ?

– Donné au nom du seigneur comte de Palomas.

– Et… ces cavaliers escortaient une dame ?

– Une dame, Excellence… malade, s'il m'est permis de dire mon avis, car deux cavaliers la soutenaient sur sa selle.

Le bon duc piqua des deux et partit comme un éclair ; ses trois compagnons prirent le galop derrière lui. Les bénédictions du sergent des miquelets et des archers de l'hermandad l'accompagnèrent.

On partagea la bourse. Miguel et Geronimo eurent pour leur part quelques bons coups de hampe de hallebarde.

A quelques centaines de pas de la ville, le Medina-Celi attendit son escorte.

– Enfants, dit-il, je suis mieux monté que vous, et le temps presse… Voici mes instructions, car nous allons nous quitter… Quoi qu'il vous arrive en chemin, suivez votre route… Dans le cas où vous rejoindriez cette cavalcade qui nous précède, ne la dépassez point, mais restez à distance d'entendre et de voir… Vous côtoierez la rive droite du fleuve jusqu'à la pointe de l'île Majeure… Vous traverserez l'eau au gué de Sainte-Luce, à moins que le drapeau ne flotte à la perche, en face du bac… Il faudrait prendre

alors le bac… Dans les deux cas, le rendez-vous est à l'hôtellerie de l'Etoile, dans l'Isla-Mayor… Vous demanderez le seigneur Esteban, et vous attendrez à l'écurie avec vos chevaux tout sellés.

– Il suffit, maître, répondirent les trois Nunez d'une voix.

Le bon duc reprit sa course, longeant cette haie fleurie qui croît au bord du Guadalquivir. Les Nunez le perdirent de vue dans l'ombre au bout de quelques minutes. Sultan Yusuf méritait son titre : c'était bien le roi des coureurs. Il perçait la nuit comme une flèche, et cependant son souffle, en traversant ses naseaux, rendait un son égal et doux.

Les trois Nunez galopaient le long du bord et suivaient ce capricieux méandre du fleuve, caché derrière les lauriers-roses. Medina-Celi, au contraire, coupait droit au travers des prairies et des moissons. Il savait son chemin et nul obstacle n'arrêtait la course de Yusuf.

La pluie n'avait pas encore commencé de tomber ; les nuages rapides voyageaient au ciel, séparés entre eux par de larges flaques d'azur. L'orage grondait vers l'est, où la cime des sierras se détachait parfois dans un éclair.

Il nous souvient d'avoir déjà dans ces pages décrit le vol hardi d'un cavalier dévorant l'espace dans ces prairies enchantées. C'était aussi à une heure silencieuse. Le tourbillon poudreux de cette course éveillait à peine sur son passage la nature endormie. Le lourd soleil pesait sur les plantes inclinées ; tout s'engourdissait au feu des implacables ardeurs du Midi.

Et le cavalier allait ivre de sa propre vitesse, l'œil ébloui, le cerveau transporté, donnant au vent de sa course les masses

éparses de ses longs cheveux.

Là tout était mouvement désordonné, jeunesse folle.

Ici, cheval et cavalier glissaient comme ce trait qu'on aperçoit à peine, qui ne prend pas de place dans l'air, traversé en ligne droite, et qui, de l'arme au but, n'a piqué qu'un point dans l'espace, dard silencieux mais terrible, qu'on n'a point vu venir et qu'on n'entend pas frapper.

Le cavalier et le cheval ne faisaient qu'un, immobiles tous deux dans leur prestigieux élan, tous deux sombres et muets.

Point de hennissements du cheval, point de cris de l'écuyer. Ils allaient, muets et sombres, plus rapides que le vent.

C'est déjà l'âge moderne. La tradition n'a pas donné de nom à l'épée du bon duc, ce dernier personnage légendaire de la romantique Espagne ; mais Sultan Yusuf, son coursier, est inscrit au panthéon des chevaux.

Et tous deux, le maître et le cheval, ont un caractère propre qui les sépare des temps héroïques.

Yusuf, c'est le cheval arabe dans tout son réalisme ; il ne ressemble pas plus aux destriers de la Table ronde que le bon duc ne ressemble aux paladins de la cour fabuleuse de Charlemagne. Le bon duc, malgré l'exemplaire pureté de sa vie, appartient très étroitement à son siècle. Il n'a de droit que l'intention. La mine creusée en zigzag est volontiers sa route, et ce bras qui manie si rudement l'épée n'a recours à l'épée qu'à la dernière extrémité.

Au milieu de ces brumes politiques et parmi les imbroglios innombrables qui composèrent la comédie de ce règne, c'était sans

doute une mauvaise arme que l'épée. L'épée, qui brise le fer et qui tranche parfois le nœud gordien, ne peut rien contre les nuages.

Les contemporains du bon duc lui ont donné souvent ce sobriquet étrange pour le dernier des chevaliers, mais significatif au plus haut point : el Astuto, le rusé. Les contemporains eurent pour cela leurs raisons, car il ne faut point oublier qu'il s'agit ici de l'homme qui défia notre grand Condé en combat singulier, et qui jeta son gant sur les genoux de Jean de Bragance au milieu de toute sa cour.

Le mot rusé, appliqué à Medina-Celi, modèle de loyauté et de vaillance, ne peut être pris qu'en bonne part. Il veut dire : adresse, science diplomatique, ressources de l'esprit.

Ca n'est donc pas seulement le principal trait de sa vie qui rappelle le grand drame de famille dont Ulysse fut le héros dans les jours antiques. Medina-Celi est véritablement l'Ulysse de ce peuple dont Rodrigue de Bivar fut l'Ajax et l'Achille.

Nous ne pouvons omettre ici un trait qui complète la singularité de cette physionomie : c'était un bon vivant. Cet homme, qui pratiquait dans toute sa rigueur l'ascétisme politique de sa devise, c'était un gai compagnon, il savait tenir tous les rôles.

Il y avait une heure que Sultan Yusuf soutenait la même allure. En cet espace de temps, le bon duc avait franchi près de six lieues françaises. Le ciel se couvrait de plus en plus, et quelques gouttes de pluie venaient fouetter son visage. Il se trouvait au milieu des champs dans un terrain plat. Une ligne ronde d'une parfaite uniformité bornait l'horizon. La lune était couchée et nul signe ne pouvait indiquer la route.

Le bon duc caressa doucement le garrot humide de Yusuf, et lui fit sentir la bride. Yusuf s'arrêta roide sur ses quatre pieds frémissants. Un souffle court rejeta hors de ses naseaux deux colonnes de fumée.

– Tu vaux ton père, Sultan ! lui dit le bon duc à voix basse et d'un ton caressant.

Le noble animal, comme s'il eût compris cet éloge laconique, releva sa tête élégante et gracieuse.

A quelques pas il y avait un tertre, et sur le tertre la tour ruinée d'un moulin à vent. Medina-Celi, jetant la bride sur le cou de Yusuf, mit pied à terre et gravit le mamelon. Il parvint à atteindre le sommet de la tour et consulta l'horizon. Il espérait sans doute reconnaître au lointain quelques aspects, découvrir quelque lumière ou saisir certains bruits qui pussent le remettre dans sa route perdue. Mais la pluie, fine comme un brouillard, voilait la campagne ; les objets disparaissaient derrière cette vapeur, et aucun bruit ne rompait le silence de la nuit.

– Le fleuve est loin, murmura le bon duc ; je devrais entendre les cascades d'Oran… Si j'allais dépasser l'escorte sans la voir !…

Il redescendit le tertre et se mit à genoux pour coller son oreille contre terre.

La terre vibrante lui apporta comme une lointaine trépidation.

– L'escorte ! dit-il en lui-même.

Il regagna en courant l'endroit où son cheval était arrêté. D'un bond il sauta en selle, puis, s'orientant avec un soin minutieux, il

tourna la tête du vaillant animal un peu à gauche de la direction précédemment suivie.

– Hop ! fit-il.

Sultan Yusuf s'enleva et partit comme un trait.

Au bout de trois ou quatre minutes, la végétation plus riche annonça l'approche du Guadalquivir. Le bon duc entra dans un immense champ de maïs, dont les larges pailles desséchées sonnaient sous la pluie.

Pour la seconde fois il s'arrêta et il écouta.

Le galop d'une cavalcade s'entendait distinctement, bien que le pas des chevaux s'assourdît sur la terre détrempée. Ce n'était pas les trois Nunez, car ils avaient ordre de garder le silence, et les cavaliers de cette escorte invisible causaient en riant bruyamment.

D'ailleurs, il n'y avait point à s'y tromper : trois chevaux n'auraient pu faire ainsi trembler le sol. C'était une troupe nombreuse.

– Hop ! dit encore le bon duc qui inclina sur la droite la tête de son cheval.

Yusuf, léger, infatigable, franchit les épis de maïs et atteignit l'extrémité du champ en quelques bonds. Medina-Celi ne l'excitait ni de l'éperon ni de la voix. Yusuf piquait droit à travers la campagne, comme un navire fin voilier trace son sillage intelligent au milieu de l'immensité des mers.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'une éclaircie montrait au bon duc la ligne de lauriers-roses qui bordait le fleuve.

Yusuf avait gagné une lieue en suivant la corde géométrique qui soutendait l'arc de cercle décrit par le cours sinueux du Guadalquivir. Le chemin était à cet endroit largement tracé et conduisait à une sorte de débarcadère qui coupait la route en pente douce.

Une perche était plantée non loin de là, et portait un drapeau que l'humidité collait à la hampe.

– Holà ! Ambrosio ! cria le duc.

Sa voix mâle et retentissante alla chercher l'écho sur l'autre rive, où l'on distinguait dans la brume une toute petite cabane.

A la fenêtre de cette pauvre habitation, une lueur se montra, puis on put entendre un bruit de chaînes.

– J'ai bien fait de prendre de l'avance, pensa Medina-Celi ; Ambrosio n'est pas plus vif qu'au temps jadis.

Ambrosio n'était pas plus alerte, en effet. On aurait pu compter chacun de ses pas. Il rejeta la chaîne dans son bac et y descendit en grondant. Il fallut le temps de border les avirons ; ce fut long. Les avirons bordés, il rama en homme qui fait un métier absolument contraire à sa vocation.

Le bac toucha terre cependant, et le bon duc y fit entrer son cheval.

– Payez d'avance, l'homme, dit Ambrosio, c'est la règle… un maravédis pour vous et deux pour votre bête.

Medina-Celi lui mit dans la main les trois petites pièces de cuivre, et Ambrosio donna son premier coup de rame.

En nageant, il chantonnait une mélodie arabe, douce, lente, monotone.

– Voilà trente ans que tu chantes la même chanson, Ambrosio, dit le bon duc.

Le batelier cessa de fredonner et leva son œil paresseux sur son passager.

– Me connaissez-vous depuis si longtemps, l'homme ? demanda-t-il.

C'était un fils de cette rude colonie de phoques établie entre Tarifa et Marbella. Leurs pères venaient, dit-on, de la Gaule celtique. Ils sont laconiques et durs dans leur langage, au milieu de ce pays andalous où personne ne ménage les verbeuses caresses de la courtoisie espagnole.

– Il y a vingt ans, répondit le duc, je passais ton bac deux fois par jour.

– Vingt ans ! grommela Ambrosio ; notre seigneur don Louis faisait de belles chasses dans l'île Majeure, et il y avait au château de nobles compagnies.

– Est-ce que tu regrettes ton seigneur don Louis, Ambrosio ? demanda Medina-Celi.

Le batelier haussa les épaules.

– Pourvu qu'il y ait toujours du monde à passer ! murmura-t-il.

Il donna un coup de rame et ajouta :

– Ceux-là autrefois ; ceux-ci aujourd'hui. Le fleuve en a vu bien d'autres !

Medina-Celi mit sa main sur son bras.

– Ambrosio, demanda-t-il, te souviens-tu du jeune duc Hernan ?

Le batelier se retourna à demi.

– J'avais ma femme et trois enfants, dit-il, deux beaux garçons et une douce fille… Ma maison est vide, mon cœur aussi… Le jeune duc Hernan est en prison, l'homme, et sa barbe doit être grise.

Il reprit sa chanson où il l'avait laissée. Le bon duc était pensif.

Un bruit sourd et lointain venait du nord.

– Hâte-toi, Ambrosio, dit Medina-Celi, voici de la besogne qui t'arrive.

– Que je me hâte ou que je ne me hâte pas, l'homme, il y aura toujours assez d'argent chez moi… Tu m'as fait songer aux enfants… Puisque tu parles des jours passés, voilà vingt ans, les deux garçons et la petite fille jouaient là-bas, dans les lauriers… On a le cœur au travail quand le travail amène la gaieté dans la maison.

Le bruit grandissait. Ambrosio poussa un gros soupir.

– En ce temps-là, reprit-il, quand je guindais le drapeau en tête du mât, c'était fête… Les enfants disaient :

« Le gué de Sainte-Luce ne nous volera plus ni un cheval ni un cavalier ; le fleuve est à nous !… »

– Holà ! Ambrosio ! holà ! crièrent plusieurs voix sur l'autre rive.

– Va bien ! répondit tranquillement le passeur.

L'eau porte le son. Le bon duc put entendre que les gens de l'autre rive disaient :

– Il n'est pas à mi-chemin.

Une voix plus impérieuse commanda :

– Vire, Ambrosio, vieux loup, nous sommes pressés !

– Par le Dieu vivant ! fit le batelier, qui cessa de nager, c'est le comte de Palomas, notre seigneur !... On ne désobéit pas à celui-là sans risquer de perdre la vie.

– Tu lui désobéiras, pourtant, Ambrosio, dit le bon duc qui tira son épée, nage !

Le batelier croisa ses bras sur sa poitrine, laissant le bac courir à la dérive.

– L'homme, murmura-t-il, si les enfants vivaient, mon aviron ne craindrait point ta rapière... mais à quoi bon défendre quelques jours maudits ?

– Vire, Ambrosio ! vire, misérable vieillard ! ordonnait la voix de l'autre rive.

Malgré sa philosophie, le passeur se mit sur ses pieds et brandit une de ses longues rames en disant :

– L'homme, dépose ton épée.

Il n'eut pas le temps de frapper, Medina-Celi avait jeté son épée, en effet ; mais ses deux mains se nouaient derrière les reins du batelier, qui tomba étouffé au fond du bac. Le bon duc saisit les rames, et le chaland, poussé par son bras vigoureux, coupa droit le fil de l'eau.

Palomas et ses compagnons eurent beau s'enrouer sur l'autre bord, on ne leur répondait plus.

En quelques minutes, le bac atteignit la rive de l'Isle-Mayor. Ambrosio, couché sous le pied du bon duc, n'avait pas bougé. Quand celui-ci se leva pour prendre la bride de son cheval, le batelier dit :

– Il y avait Louis de Haro, monseigneur, qui était plus robuste que moi… et don Hernan Perez de Guzman, qui était plus robuste que Louis de Haro.

Il tenait son bonnet à la main. Le bon duc y jeta une pièce d'or.

– Si le bâtard que tu appelles maintenant ton maître, répliqua-t-il en sautant sur Yusuf sans toucher l'étrier, veut te frapper comme un lâche qu'il est, dis-lui ceci : « Je viens de passer un gentilhomme qui porte avec lui ce que Votre Seigneurie a oublié dans la maison de Pilate. »

– Holà ! Ambrosio ! traître ! pendard ! veux-tu coucher au fond du Guadalquivir, cette nuit ?

Le Medina partit au trot de son cheval, et le batelier reprit ses avirons.

Palomas, furieux et trempé jusqu'aux os, l'attendait le fouet à la main.

– Maître, lui dit Ambrosio, je suis de Tarifa, où chaque coup de fouet vaut un coup de couteau.

– Le drôle serait capable de nous jouer quelque méchant tour en passant le fleuve, fit observer Manuel Concha, écuyer de Sa Seigneurie.

– Qui avais-tu dans ta barque ? vieux loup, demanda le comte.

– Un homme par le visage, Monseigneur, un diable pour la force.

– C'est lui qui t'a empêché d'obéir ?

– Je suis vieux, Excellence… il m'a terrassé.

– T'a-t-il dit son nom ?

– Il m'a dit qu'il apportait de Séville ce que Votre Seigneurie a oublié dans la maison de Pilate.

Don Juan devint rêveur.

Manuel et Andrès, chambriers de Sa Seigneurie, firent entrer dans le bac un cheval qui portait une dame voilée. Cinq autres prirent place avec leurs cavaliers. Le bac avait sa charge.

Ceux qui restaient sur le bord murmuraient.

– Patience, mes vaillants, leur dit le comte ; nous n'irons pas ce soir plus loin que l'hôtellerie de maître Colombo, et nous trouverons là de quoi nous refaire.

Le bon duc avait repris sa route, mais il ne se pressait plus, et Sultan Yusuf avait vacances. L'Isle-Mayor, terroir opulent et d'une fertilité admirable, était alors couverte de bosquets enchantés qui lui donnaient l'aspect d'une forêt des temps féeriques.

Les sentiers tapissés de gazon dont la fraîcheur était sans cesse entretenue par les infiltrations de l'eau du fleuve, couraient entre deux bordures de citronniers, d'orangers ou de grenadiers qui atteignaient une hauteur extraordinaire. Tout était fruits ou fleurs. Les poètes du siècle précédent, qui l'avaient surnommée « l'île des parfums », ne faisaient que lui rendre justice.

Le champ de roses de la reine occupait une étendue de plus d'une lieue carrée, et fournissait ces essences renommées que toute l'Europe vantait à bon droit.

Dans l'intérieur, on trouvait des massifs de myrtes tellement impénétrables que les piqueurs y marchaient la hache à la main, les jours de grande chasse royale.

L'ancien domaine du Haro était situé dans l'île majeure, dont il occupait à peu près les deux tiers. L'autre tiers était possession de la couronne.

Le roi Philippe IV, dans ces dernières années, avait donné le vieux château et le domaine à don Juan de Haro, en le créant comte de Palomas.

Le bon duc savait, à ce qu'il paraît, son chemin ici comme aux environs de Séville, car il allait sans hésiter au milieu de ces sentiers tournoyants et emmêlés comme les allées d'un labyrinthe

tracé à plaisir. La campagne tranquille rendait sous la pluie un large murmure.

Tout se taisait, hormis ce bruit monotone et continu.

Tout à coup, au détour d'une allée, l'horizon s'élargit et la nuit sembla s'éclairer. Un sol rocheux sonna sous le sabot de Yusuf. Au lieu des terrains plats et humides que nous venons de traverser, le plan de la route s'éleva soudain, et l'horizon agrandi mouvementa ses lignes.

On entrait dans une vaste percée qui devait être le point culminant de l'île et révélait en quelque sorte sa carcasse osseuse. Il n'y avait plus de taillis. De hauts arbres s'élançaient çà et là par bouquets.

Juste en face du sentier, une sombre masse se dressait, qu'on aurait prise dans ces ténèbres pour un amas de ruines entassées et déchiquetées, si plusieurs lumières n'eussent brillé ça et là au milieu de ces noires murailles, dessinant des fenêtres cintrées et de longues ouvertures ogivales.

A mesure qu'on s'approchait, la tournure de ce bâtiment devenait plus grandiose et aussi plus étrange. Les lignes s'en découpaient hardiment sur le gris uniforme du ciel. Il y avait, d'un côté, un lourd manoir, solide dans sa carrure, aux angles duquel on devinait des tours trapues. Il y avait au centre un faisceau de tourelles aiguës dont quelques-unes, ruinées à diverses hauteurs, dentelaient leurs sommets où des forêts de plantes pariétaires pendaient comme des chevelures ; au-dessus de ce groupe, la frêle pointe d'un beffroi piquait les nuages ; il y avait enfin, du côté de l'orient, une longue muraille, percée symétriquement de

fenêtres ogives, et qui, dessinant au loin sa riche perspective, figurait le fantôme d'une cathédrale gothique.

L'effet produit par ces aspects inattendus tenait de la féerie. C'était un rêve que toutes ces grandeurs architecturales au sein de cette solitude muette !

Encore, la plupart des détails disparaissaient-ils sous le voile gris de la brume. Un rayon de lune eût fait jouer toutes ces lignes cachées, et vivifié les mille caprices de ce paysage, digne des contes de l'Orient.

Le bon duc pressa le pas de son cheval.

Son œil était fixé sur les ruines. A deux ou trois reprises, un grave soupir se dégagea de sa poitrine oppressée[1].

– C'était hier notre jeunesse !... murmura t-il ; rien n'a changé ici... Le vieux Colombo ne dort pas plus qu'autrefois ; va-t-il me reconnaître ?

La route contournait un monticule pierreux ; elle s'enfonçait un instant sous un massif de grands chênes, et débouchait enfin devant les douves de l'ancien monastère de Sainte-Luce, comblées en cet endroit dans une largeur suffisante pour continuer la voie charretière.

De près, l'antique monastère changeait de physionomie. La masse centrale et toute la partie qui regardait l'orient étaient irrémissiblement ruinées.

Le squelette de la chapelle surtout était lézardé à jour. Au contraire, la portion occidentale, récrépie et restaurée, avait presque l'air d'un bâtiment moderne.

Une enseigne couronnait la porte principale.

Le bon duc descendit de cheval et souleva le lourd marteau de fer qui éveilla, en retombant, tous les échos des cloîtres abandonnés de la vieille basilique.

Un silence profond répondit à cet appel.

L'hôtellerie ne dormait pas cependant, puisque des lumières continuaient de briller à plusieurs croisées.

– Holà ! maître Colombo ! cria le bon duc d'une voix retentissante.

Point de réponse encore.

Il y avait de grandes pierres éparses à droite et à gauche du sentier. Le bon duc en saisit une à deux mains.

– Eh bien ! eh bien ! dit une voix aigrelette au-dessus de la porte ; ne pouvez-vous dire honnêtement le mot d'ordre, Seigneur cavalier, sans déranger les roches qui servent de balustrade ?

Medina-Celi leva la tête. Une figure grimaçante s'encadrait dans l'œil-de-bœuf qui surmontait l'entrée.

– Je ne connais pas ton mot d'ordre, répondit-il ; voici le mien : Je veux un gîte pour moi et mon cheval.

– Les règlements du comte-duc défendent d'ouvrir après onze heures de nuit, objecta la voix.

– Va dire à Colombo que les règlements du comte-duc défendent les lumières allumées après minuit sonné… Si dans une minute la clef n'a pas tourné dans la serrure, j'enfonce la porte…

La petite figure grimaçante disparut de l'œil-de-bœuf et fut remplacée par une longue tête pâle et maigre.

– Sommes-nous de la suite du seigneur comte pour parler si haut, mon gentilhomme ? demanda une voix de basse-taille.

Le bon duc s'impatientait pour tout de bon.

– Ouvre, maraud, ou gare à tes épaules ! s'écria-t-il.

– Voilà qui est bien dit, pourtant ! grommela la grosse voix ; Seigneur, si vous saviez seulement ce qu'il y a autour de l'écusson d'azur aux trois éperons d'or ?

– Il y a une devise, parbleu !

– Parfait ! Quelle devise, très honoré hidalgo ?

– Para aguijar a haron… et pour aiguillonner ta paresse, Colombo, le plat de mon épée vaudra bien une paire d'éperons, tu vas voir !

– Par saint Antoine ! grommela l'hôtelier, je connais cette voix-là… C'est un de nos gentilshommes… Quelle diable de manie de se faire prier ainsi pour dire le mot d'ordre !

Medina-Celi l'entendait descendre l'escalier.

Malgré son impatiente colère, ces mots : « Je connais cette voix-là » avaient amené un sourire à sa lèvre.

Au bout de quelques secondes, la porte roula sur ses gonds.

q

Chapitre 5 L'HOTELLERIE DE MAITRE COLOMBO

Colombo, petit vieillard à longue figure juive, se montra sur le seuil avec une lanterne sourde.

– Votre Seigneurie arrive trop tard, dit-il ; tous nos gentilshommes sont partis. Et voyez mon embarras, le seigneur comte m'a dépêché un exprès avec ordre de lui préparer la médianoche pour cette nuit.

L'âme de la lanterne allait et venait, cherchant à mettre en lumière le visage du bon duc, mais celui-ci avait rabattu les bords de son large sombrero. On ne pouvait voir que la pointe de sa barbe.

– Une petite place à l'écurie pour mon cheval, ami Colombo, dit-il ; pour moi un matelas et un morceau à manger… Nous ne tiendrons pas beaucoup de place.

– Où diable ai-je donc entendu cette voix ? grommela l'aubergiste… Entrez, Seigneur, reprit-il, mais c'est à vos risques et périls… Don Juan de Haro aime à être seul dans mon hôtellerie.

Les hommes de son escorte ont des façons brutales… Entrez ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé l'un des nôtres à la porte par un temps pareil.

Il s'effaça. Le bon duc passa le seuil en tenant son cheval par la bride. Colombo se prit à tourner curieusement autour de lui.

– Une noble bête, dit-il ; depuis trente ans que je tiens l'hôtellerie de l'Etoile-Sainte-Luce, j'en ai vu passer ici venant de Tan-

ger ou de Ceuta… Votre Seigneurie doit tenir à ce cheval, qui me rappelle le meilleur coursier des écuries du Medina-Celi… Je vous parle de longtemps… Sultan Bajazet… La renommée de ce vaillant cheval est peut-être venue jusqu'à vous ?

– Oui, répondit le bon duc.

Colombo se baissa pour glisser un regard sous les bords du chapeau.

Il reçut en plein visage la bride que le Medina lui jetait.

– Pour vous servir, Seigneur… balbutia-t-il tout étourdi, et je dis que Leurs Seigneuries ont dû regretter votre absence… Voilà une heure que le conseil s'est séparé… Il était nombreux… Le mécontentement augmente dans Séville comme ailleurs, et je puis affirmer que je n'ai jamais vu tant de desservidores réunis… Puis-je sans indiscrétion demander le nom de Votre Excellence ?

– Esteban ! répondit le Medina.

Colomba eut un haut-le corps.

– Esteban ! répéta-t-il ; caramba !… Esteban ! cela n'est pas possible. Et pourtant cette voix…

Le bon duc montait le perron du vestibule ; il ôta son chapeau.

Colombo, lâchant aussitôt la bride du cheval, se précipita sur lui et le saisit au collet en poussant des cris de paon.

– Un étalon arabe à toi, misérable gueux ! gronda-t-il, la gorge étouffée par une colère folle ; et je crois, Dieu me pardonne ! que je t'ai donné de l'Excellence !… Tu as volé le cheval, bandit ! Je savais bien que je connaissais cette voix. Ah ! félon hypocrite,

oses-tu revenir dans cette maison où tu as été logé et hébergé trois jours durant pour l'amour de Dieu, et dont tu as indignement volé le maître !

– Vous ai-je volé, maître Colombo ? demanda le bon duc, qui le regardait en face d'un air riant.

– Feliz ! Gaspar ! Ruiz ! Juan ! Pedrillo ! appela l'aubergiste ; venez tous, et qu'on m'étrille ce drôle pour les trois pièces de mon argenterie qu'il a emportées sous son manteau !... Voilà comme il paye l'hospitalité !... Par les douze apôtres, infâme scélérat, tu vas mourir sous le bâton !

– Laissez dormir votre valetaille, maître Colombo, dit le Medina paisiblement ; si je vous ai dérobé trois pièces d'argenterie, je vous en rembourserai la valeur.

– Et tu crois t'en tirer ainsi ?...

– La paix, bonhomme !... fit le prétendu Esteban, qui tira de sa poche une pleine poignée d'or et la répandit sur la table ; vous ne savez pas quel personnage est devenu Esteban d'Antequerre depuis le temps où vous l'hébergiez gratis.

– Mais c'était avant-hier, balbutia Colombo.

– La paix, vous dis-je !

Le bon duc s'était redressé.

Colombo soutint un instant son regard, puis ses yeux se baissèrent.

– Vous êtes bien Esteban ! murmura-t-il ; et pourtant... autrefois... il me souvient d'un autre visage... Caramba ! caramba ! voi-

ci que je perds la tête… le cheval ressemble à Sultan Bajazet. Homme ou diable, que venez-vous faire chez moi ?

Le bon duc lui tendit la main brusquement.

– Ne te souviens-tu que de la devise de don Louis ? demanda-t-il.

– Que voulez-vous dire, Seigneur ?

– Mas el rey que la sangre ! prononça lentement le prétendu Esteban.

– C'est la devise du duc Hernan, cela !

Il sentit sa main serrée fortement.

– Palomas va venir, Colombo, reprit l'étranger ; le duc Hernan, dont tu parles, avait une fille…

– Par les cinq plaies ! s'écria Colombo, la fille du duc chez moi !

– Ecoute bien, et ne te mêle point des affaires de ceux qui sont au dessus de toi… Isabel de Medina-Celi n'a pas besoin de ton aide…

– Etes-vous donc contre elle aussi ?

– Ecoute, te dis-je ! Trois hommes viendront tout à l'heure, qui demanderont le seigneur Esteban ; qu'ils aient, eux et leurs montures, un abri séparé des gens de la suite de Palomas.

– Cela sera, je le promets.

– Que mon cheval soit pansé comme il faut.

– Je m'en charge.

– Pas un mot de notre entretien au comte de Palomas ni à ses valets !…

– Pas un mot.

– Une chambre fermée pour la jeune dame qu'ils ont enlevée cette nuit…

– Ma chambre, s'il le faut !

– Non… ta chambre pour moi, Colombo… Et, dès que tu auras installé tes hôtes, tu reviendras chercher mes ordres !

Le marteau de la porte battait à toute volée, les chevaux hennissaient, les cris et les jurons se croisaient. C'était l'escorte de don Juan de Haro qui arrivait sur les glacis du vieux monastère. Ils étaient là une douzaine de sacripants dignes de leur maître et capables de tout, hormis de bien faire. La pluie traversait leurs manteaux ; ils avaient faim et soif ; ils étaient d'humeur détestable.

Le vocabulaire espagnol ne laisse pas d'être riche en injures ; la collection complète des invectives qu'il renferme, et d'autres inédites, furent lancées en gerbes à la tête du valet qui vint ouvrir la porte.

– Colombo ! qu'on m'amène le traître, s'écria le jeune comte… Et vous, mes drôles, s'interrompit-il, ménagez vos paroles…

Je pardonne beaucoup à vos estomacs creux et à vos capes transpercées par la pluie.

Deux ou trois éclats de rire moqueur grincèrent dans les ténèbres.

– Par la mort ! s'écria Palomas, s'il n'est besoin que de couper une paire d'oreilles pour vous rendre raisonnables, je suis d'humeur à faire cette besogne-là… Un tapis, Colombo, malheureux ! un tapis sous les pieds de ma noble fiancée !

On n'aurait point su dire si l'ironie dominait dans cet empressement. Les valets de l'hôtellerie accouraient avec des flambeaux. La lumière, traversant déjà la dentelle qui voilait le visage de la Medina-Celi, éclairait vaguement sa fière et suave beauté.

Le jeune comte la regardait, et ses yeux brillaient sous les bords amollis de son feutre. Il y avait dans ce regard de l'admiration.

Isabel était encore à cheval. Ses yeux se baissaient, mais son front restait haut. Si les terreurs de cette lutte sanglante qui l'avait un instant entourée, près de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, l'avaient écrasée d'un trop violent coup de massue, si la vue de Mendoze sanglant et renversé l'avait brisée, si cette course dans les ténèbres, cet enlèvement, la menace terrible suspendue sur sa tête, et tout enfin, tout ce que cette nuit contenait de malheurs et d'épouvantes l'avait d'abord atterrée, sa vaillance native avait repris le dessus. Elle était pâle comme une morte, il est vrai ; mais sa pose et le rayon sombre qui glissait entre ses paupières demi-closes disaient ce qu'il y avait en elle de résolution héroïque.

S'il n'avait eu honte, Palomas se serait mis à genoux devant celle qu'il insultait naguère ; il l'aurait adorée comme les dévots se prosternent aux pieds de la madone.

Il n'avait parlé qu'une seule fois à Isabel depuis le départ de Séville : c'était au passage du bac d'Ambrosio. Ce qu'il lui avait dit importe peu. Isabel avait répondu :

– Quand vos pareils vinrent une nuit près d'Eleonor de Tolède, ma mère, de la part du roi, elle leur montra son poignard béni, dont le manche renferme un fragment de la vraie croix… Avec ce talisman, on est toujours maîtresse de soi même… Ma mère m'a donné son poignard… Quoi que vous fassiez, seigneur, vous n'aurez que ma vie !

Colombo cependant accourait lui-même derrière ses valets. Sans prendre le temps de saluer Palomas, son seigneur, il étendit un tapis aux pieds du cheval d'Isabel.

– Allons, lourdaud ! une chaise ! et qu'il n'y ait pas une seule tête couverte sous le vestibule ! celle-ci sera demain comtesse de Palomas.

Don Juan vint mettre un genou en terre sur le tapis. Le pied d'Isabel effleura son autre genou. Elle descendit d'elle-même et marcha d'un pas ferme vers le vestibule.

Don Juan, qui semblait vouloir jouer jusqu'au bout la comédie des empressements chevaleresques, la suivait tête nue et offrant vainement l'appui de son bras. Vous eussiez dit, tant il était courtisan soumis, un Walter Raleigh derrière une Elisabeth reine.

Les écuyers, valets et chambriers de Sa Seigneurie raillaient bien un peu, mais c'était tout bas. Sa Seigneurie avait parlé d'oreilles coupées.

D'ailleurs, la comédie devait durer peu. Il n'était pas dans la nature du neveu du comte-duc de s'attarder longtemps à ces

fades prémisses.

Colombo arrivait tout essoufflé, précédant la chaise dont on n'avait plus que faire.

– As-tu préparé un appartement ? lui demanda don Juan.

– Oui, seigneur, d'après vos ordres respectés.

– Un appartement digne de la comtesse ?…

– Le propre appartement de la senora marquise, Excellence.

– La paix, misérable ! Je ne veux pas que les servantes grossières de ton taudis approchent de ma noble Isabel, entends-tu ?

– Il sera fait selon le bon plaisir de Votre Seigneurie ; j'attends ses instructions.

– Mes instructions, les voici ; ta femme, Colombo, sera la duègne de ma belle comtesse… ta fille lui servira de chambrière… Et toi, toi-même, entends-tu ? jusqu'à demain, tu veilleras sur son sommeil.

– Il suffit, monseigneur.

Don Juan s'inclina profondément devant Isabel pour prendre congé. Il voulut lui baiser la main.

– Je ne veux ni duègne, ni chambrière, ni garde du corps, seigneur, dit elle ; si votre plaisir est d'exaucer ma prière, vous m'ouvrirez une chambre où je puisse être seule et dont je garde par devers moi la clef.

Un sourire passa sur la fine moustache noire de Palomas.

– Puis-je rien refuser à ma souveraine ?… murmura-t-il avec une hypocrite soumission.

Il fit un signe à l'hôtelier, qui se mit aussitôt en marche, accompagné de deux valets porteurs de flambeaux. Isabel le suivit, laissant Palomas courbé en deux. Tous les gens de sa compagnie, rangés sur deux haies, balayaient la dalle avec la plume de leurs feutres.

Isabel, seule femme parmi tous ces mécréants, ne tremblait plus. Elle passa le seuil du vestibule sans se retourner. On l'entendit qui disait à l'aubergiste dans le corridor :

– Je suis la Medina-Celi… s'il y a trahison chez vous, que mon sang retombe sur la tête de vos enfants !

Tout de suite après son départ, la scène changea sous le vestibule :

– Allons, marauds ! s'écria Manoël Concha en s'adressant aux garçons de l'hôtellerie ; des brasiers pour nous sécher, du vin pour nous réchauffer le cœur !

– Et qu'on soigne nos chevaux comme s'ils appartenaient au comte-duc, ajouta Andrès ; nous sommes de sa famille.

– N'y a-t-il plus de servantes ici ? demanda Carlos, le coureur de sa Seigneurie, pour débotter des gentilshommes.

– Par saint Antoine et son compagnon de chambrée, si le puchero n'est pas prêt, je mets le feu à la cuisine !

Les manteaux entassés formèrent une montagne humide, et, soit dit sans offenser la délicatesse du lecteur, une montagne violemment odoriférante. L'Espagnol du temps de Philippe IV por-

tait déjà avec lui son parfum. Les épées furent jetées le long du mur et les feutres ruisselants pendirent aux clous hospitaliers qui hérissaient le lambris.

En France, les voyageurs demandent l'aiguade pour baigner leurs visages et leurs mains.

Nos coureurs de nuit avaient horreur de l'eau et réclamaient du vin à grands cris.

Don Juan était resté tout rêveur. Son œil distrait se fixait sur la porte par où Isabel avait disparu. Quand Andrès s'approcha pour lui enlever son manteau, il poussa un long soupir.

Mais, tout de suite après, il éclata de rire et, promenant un regard sur ses affidés étonnés :

– Holà ! mes braves ! criez tant que vous voudrez ! buvez, mangez, sacrez ! je suis en belle humeur et j'ai fantaisie de me mêler cette nuit à vos bombances.

– Vive monseigneur ! s'il fait cela ! s'écria Manoël ; nous tâcherons de le réjouir jusqu'au petit jour, et à l'aube nous redeviendrons ses très humbles esclaves.

– Combien sommes-nous ? demanda le jeune comte ; douze croquants et un grand d'Espagne. Allons, Colombo, treize à table !... mets notre couvert dans la grande salle et sers-nous comme si nous étions douze comtes et un vilain !

– Mort de mon sang ! gronda Andrès : je suis de Biscaye et vaux bien un comte !

– Chez nous, en Aragon, ajouta Concha, le dernier valet de chiens est noble comme le roi !

– Oh ! oh ! fit Carlos ; parle-t-on de noblesse ? Trouvez-moi un roturier dans toutes les Asturies, où j'ai eu l'honneur de naître du fait de quelque haut seigneur, puisque je ne connais ni mon père ni ma mère.

Un Léonais réclama, un Galicien protesta, un Basque jura que le roi Pélage n'était pas son cousin, et un blême Castillan prit le ciel à témoin qu'il avait du sang de Gensséric dans les veines.

C'est la folie du terroir ; l'oignon fait l'hidalgo.

Les deux battants de la grande salle furent ouverts avec bruit, et la nappe, qui n'avait guère servi plus de dix fois, s'étala pompeusement sur les planches soutenues par deux tréteaux. Quatre brasiers d'un rouge clair pétillèrent aux quatre coins, tandis que des flacons de vin blanc navarrais faisaient sauter leurs bouchons avec bruit.

Don Juan prit à part Colombo et lui parla tout bas.

– S'il plaît à Votre Seigneurie, répliqua l'hôtelier, dona Isabel a refusé jusqu'au bout les services de ma femme et de ma fille. Elle s'est barricadée dans sa chambre et, par le trou de la serrure, je l'ai vu agenouillée près de son lit, elle priait.

– Est-ce tout ?

– Non, seigneur… Après sa prière achevée, dona Isabel a fermé solidement sa croisée, puis elle a fait le tour de sa chambre pour en examiner les murs.

– Après ? demanda Palomas dont les sourcils se froncèrent.

– Elle a cherché avec soin, seigneur, mais la porte secrète est si bien dissimulée…

– Elle ne l'a pas trouvée ?

– Un alguazil tâterait les murailles sans la découvrir.

– A la bonne heure, Colombo !

Don Juan se frotta les mains en homme qui vient de remporter une victoire.

– A table, messieurs, à table ! s'écria-t-il.

Les gens de Palomas entourèrent la nappe en tumulte. Le potage à la moelle fumait déjà au centre de la nappe.

Colombo prit le couvercle qu'un valet emportait et le remit gravement sur la soupière.

Ce fut un cri général :

– Que fais-tu, Colombo ? Colombo, te moques-tu de nous ?

L'hôtelier se tourna, sérieux et tranquille, vers le comte de Palomas, et dit :

– Sa Seigneurie vous a invités à sa table, faute de mieux… je dois lui annoncer qu'elle a ici un autre convive.

Il y eut des poings mis sur les hanches et des crocs de moustaches redressés fièrement.

– Ici ? répéta le jeune comte, qui, en même temps, fit signe à sa compagnie de se tenir en repos.

– Dans ma maison, répondit Colombo.

– Et quel est ce convive ?

– Seigneur, c'est don Esteban.

– Don Esteban !… fit Palomas, qui cherchait dans sa mémoire ; don Esteban de quoi ?

– Don Esteban tout court.

– Est-il ici depuis longtemps ?

– Depuis une demi-heure.

– Et il vient ?…

– De Séville.

– Serait-ce le passager d'Ambrosio ? murmura don Juan, l'homme qui prétend m'apporter ce que j'ai oublié à la maison de Pilate !

Les officiers de la suite de don Juan murmuraient.

– La paix, mes braves ! dit-il ; cherchez plutôt si quelqu'un de vous ne connaîtrait pas ce don Esteban.

– C'est le nom d'un effronté compère, repartit Manoël, qui se fait appeler le roi des gueux…

Don Juan se frappa le front et tira précipitamment de son sein les lettres qu'il avait reçues pendant qu'il soupait en compagnie du bon duc, à la maison de Pilate.

Il parcourut rapidement la première qui lui tomba sous la main :

« – Le duc Hernan… murmura-t-il, échappé de sa prison… a sauvé le roi… à la tête des gueux de Séville… Depuis dimanche au soir je m'attendais à ce coup de théâtre… »

La lettre portait les initiales de don Balthazar d'Alcoy.

– Mais c'est impossible ! s'interrompit don Juan ; impossible matériellement, puisque je soupais avec le duc Hernan à l'heure où l'émeute était à l'Alcazar.

Il froissa la lettre entre ses doigts avec impatience.

– Mais, si c'est impossible, reprit-il, que veut dire ce billet du président de l'audience ? Don Pascual me mande à peu près la même chose… Ils croient avoir besoin de moi… Moghrab leur a prédit que je succéderais à mon oncle le comte-duc… Ils n'oseraient me tromper !

– Excellence, demanda Colombo paisiblement, dois-je enlever ce couvert et conduire vos gens à l'office ?

Palomas hésita un instant avant de répondre, puis, interrogeant à son tour :

– A-t-il une suite, ce don Esteban ? dit-il avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

– Il est seul.

– Et quelle raison allègue-t-il pour l'honneur d'être admis à ma table ?

– Je vais rapporter à Votre Excellence ses propres paroles : « Va dire à don Juan de Haro, m'a-t-il ordonné, qu'il doit me rendre cette nuit la médianoche, parce que hier soir je lui ai offert le souper. »

Palomas frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

– Ah ! ça ! s'écria-t-il, est-ce que ce serait vraiment mon coquin de beau-père ?

Colombo ne broncha pas. Manoël, Andrès, Carlos et les autres s'impatientaient hautement.

– Hors d'ici, mes drôles ! commanda don Juan ; hôtelier ! mets ces bêtes gourmandes à l'office, à la cuisine, à l'étable, où tu voudras... mais qu'ils ne manquent de rien, car il ne sera pas dit que Palomas fait jeûner sa suite une veille d'épousailles... Par mon patron ! mes vaillants, ne froncez pas le sourcil ! vous n'en boirez que mieux loin de l'œil du maître... et il va se tenir un véritable conseil où vos longues oreilles seraient de trop... Secrets d'Etat, mes enfants !... allez au diable !... Et cependant, se reprit-il, rebouclez vos ceinturons en passant dans le vestibule ; les temps sont durs, et je veux mourir sur le bûcher si je connais bien le terrain où je marche... Au premier appel, mes braves, debout et l'épée à la main !

– A la bonne heure, dit Andrès, monseigneur se souvient enfin qu'il parle à des gentilshommes !

– Monseigneur n'a qu'à prendre tranquillement son repas ajouta Manoël ; quand ce don Esteban aurait avec lui cent hommes, bien armés, nous sommes douze ; les scélérats n'ont qu'à bien se tenir !

Carlos prononça aussi quelques paroles pleines de dignité. Les autres frisèrent leurs crocs, et tous sortiront fiers comme une douzaine d'Artabans.

On les entendit bientôt malmener les valets et pourchasser les servantes.

– Viens çà ! dit Palomas à Colombo ; tu avais autrefois dans ta cave un vin dont ils se servent à la cour de France pour griser vite et bien.

– Du bon vin bordelais, Excellence, clair, limpide, brillant comme le rubis… du vin épicé de la propre main d'Eléonor Galigaï, la savante Florentine… Chaque flacon me coûte quatre pistoles doubles.

– En as-tu encore, Colombo ?

– Deux flacons, oui, Monseigneur.

– Tu nous les serviras tous deux.

– J'ai refusé à don Narciso de Cordoue de lui en livrer un pour cent douros, Excellence.

Don Juan jeta sa bourse sur la table.

– Qu'il y ait, dit-il, une faveur rose au collet de ces divins flacons… et vas prévenir le seigneur Esteban que don Juan de Haro, comte de Palomas, se fait un honneur et un plaisir de lui offrir la médianoche.

Colombo prit la bourse, s'inclina et sortit.

Le jeune comte mit ses bottes mouillées contre la galerie d'un brasero, et renversa sa tête bouclée sur le dossier de son fauteuil.

La réflexion creusait des rides à son front d'une étroitesse féminine. Ses yeux étaient fermés à demi, et ses lèvres, à son insu, laissaient aller çà et là de rares et confuses paroles.

– Ce Moghrab, pensait-il, m'a montré un soir mon étoile dans le ciel… Je crois à cela, moi !… mais c'est qu'il y a bien des

étoiles !… La mienne est brillante… Et de par Dieu ! tout ne m'a-t-il pas réussi comme si un bon diable ou un bon ange se mêlait vraiment de mes affaires ici-bas ? Ils se sont mis quatre pour me faire comte : Alcoy, don Pascual, Olivarès et ma belle marquise… Tout seul, je vais me faire duc… Faut-il que ce rustre de Mendoze ait pu fixer un instant son regard ! je le tuerai, si cela n'est fait déjà…

Il n'y a pas dans l'univers entier deux femmes comme Isabel !… je vois toujours cette perle qui se balançait à ses cils… une larme… Eh bien, soit ! je suis amoureux comme un majo à sa première conquête… Tant mieux ! j'avais peur d'être blasé !… Ah ! ah ! ventre-saint-gris ! si je suis jamais le favori du roi, on verra de belles fêtes en Espagne… Et pourquoi non ? Indépendamment des astres, qui peuvent se tromper, je fais venir du Brésil un perroquet miraculeux… Almanzor et le ministre feront en même temps la culbute…

Il souri, en lissant d'un doigt délicat la soie luisante de sa moustache.

Puis un nuage descendit sur son front.

– Esteban… murmura-t-il, Medina-Celi !… ceci est un point noir dans mon ciel resplendissant… Il y a là un mystère… mais, bah ! si je m'en donne la peine, c'est en me jouant que je le percerai !

– Il suffit, hôtelier, dit la voix du bon duc en dehors ; vous pouvez vous retirer, mon ami ; je n'attendais pas moins de la courtoisie du seigneur comte de Palomas.

Don Juan tressaillit et se retourna vers la porte, qui s'ouvrit juste en ce moment. Medina-Celi, portant haut sa belle et noble tête, se présentait sur le seuil.

– J'en étais sûr ! s'écria Palomas en se levant ; c'est le seigneur beau-père !

– Seigneur mon gendre, dit le bon duc qui s'inclina en souriant, je gage que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer cette nuit sur vos terres.

– Franchement, seigneur beau-père, répliqua Palomas, à la façon dont nous nous étions quittés hier au soir… Mais prenez donc un siège et faisons, s'il vous plaît, honneur à la cuisine de maître Colombo.

Pendant que Palomas rêvait et s'applaudissait d'avoir au ciel une étoile pour lui tout seul, les valets de l'hôtellerie avaient chargé la table de mets succulents et choisis. Les deux seuls couverts qui restaient se trouvaient placés l'un à côté de l'autre. Un honnête chapelet de flacons faisait un cercle autour des mets. Deux de ces flacons avaient au goulot une mince faveur rose.

Le beau-père et le gendre prirent place après les cérémonies voulues.

– Mon gendre, dit le bon duc, vous traitez magnifiquement.

– A la guerre comme à la guerre, seigneur, répondit Palomas ; nous sommes ici dans un pays perdu, et certes je n'ai point la prétention de vous rendre les délicatesses raffinées de votre palais ducal.

Medina-Celi porta la première cuillerée de potage à ses lèvres.

– Exquis ! s'écria-t-il.

– Je vous demande grâce, repartit le jeune comte, pour ce brouet villageois… Quand je vous traiterai au palais de l'Alcazar, à la bonne heure !

– Vous comptez donc toujours être premier ministre, mon gendre ?

– Plus que jamais, beau-père.

– Donc, à la santé de Votre Grâce !

Le bon duc vida son verre avec une courtoisie grave. Puis il le remit sur la table en disant :

– Par Medina-Sidonia !… ce merveilleux cru est cousin germain de nos rota.

Palomas fit raison et répondit :

– Mais nos rota sont les aînés, seigneur, comme nous autres, Medina-Celi, nous sommes les aînés et les maîtres de Medina-Sidonia !

Il eût fallu l'œil perçant d'un observateur pour découvrir le pli amer qui se forma sous la moustache du bon duc.

q

Chapitre 6 MEDIANOCHE

Et maintenant, beau-père, reprit don Juan qui repoussa son assiette, puis-je savoir quelle bonne aventure me procure l'honneur de vous revoir si tôt ?

– Il y a, en effet, une aventure, mon gendre… Il y a, de plus, deux raisons majeures… en tout, trois motifs, dont chacun isolément pouvait motiver ma course nocturne.

– Vous aviez un sauf-conduit pour sortir de Séville ?

– Signé du roi, comme le vôtre.

– Et vous étiez bien monté, beau père, car nous avons fait diligence.

– J'étais, à ce qu'il paraît, mieux monté que vous.

Le bon duc désigna du doigt une soupière d'étain d'où s'échappaient les parfums mélangés d'une olla-podrida copieuse et cuite à point. Palomas s'empressa d'y plonger la cuillère.

– Veuillez me pardonner, seigneur, j'aurais dû vous prévenir.

– A la condition que vous ne m'oublierez plus, seigneur, répondit le Medina-Celi ; notre souper est loin, et il y avait longtemps que je n'avais fourni une course de sept lieues en cinq quarts d'heure.

– Vive Dieu ! beau-père ; je vends mes écuries ; nous avons mis un tiers en plus.

– Une moitié, mon gendre, je me suis informé de vous à la Puerta Real.

– Et c'est vous, je n'en doute point, qui nous précédiez au bac du vieil Ambrosio ?

– Moi-même.

– M'est-il permis de vous demander quel objet oublié vous me rapportez de la maison de Pilate ?

– Mon gendre, tout vous est permis ; mais buvons, je vous prie.

Le bon duc et le comte de Palomas avalèrent chacun une ample rasade. Don Juan comptait sur la solidité de sa tête, et non sans raison.

Les deux flacons roses n'avaient point encore été entamés.

Quand les verres furent vides, le bon duc reprit :

– Mon gendre, en répondant à votre question, je vous fais observer que c'est là mon premier motif… Vous aviez oublié à la maison de Pilate une chose nécessaire, indispensable même, car, malgré tout votre crédit, vous ne trouveriez pas dans l'Espagne entière un prêtre ou un moine qui voulût marier une fille noble sans le consentement verbal ou écrit du père…

– Ah bah ! fit don Juan avec un sourire insolent.

– Ceci, poursuivit le bon duc, dont la gravité redoublait, depuis la malheureuse fin du fra Eusebio, le moine qui maria secrètement autrefois votre illustre parent don Luiz de Haro, marquis de Buniol, avec ma bien-aimée cousine dona Isabel d'Aguilar.

– Beau-père, prononça Palomas du bout des lèvres, il est naturel que vous soyez plus fort que moi sur l'histoire ancienne…

Quant aux questions de droit, vous m'avez prouvé tantôt que vous étiez un puits de science.

– En conséquence, acheva le bon duc, ne sachant personne autour de moi d'assez dévoué pour que je pusse lui confier mon consentement écrit, je vous apporte mon consentement verbal… J'assisterai à la cérémonie.

– Beau-père, grand merci ! murmura don Juan, qui ne put retenir une grimace.

Le bon duc lui adressa un signe de tête amical, comme s'il eût été satisfait de la reconnaissance témoignée. Il avait la bouche pleine ; il mangeait comme un bienheureux.

– Passons maintenant au second motif, Seigneur, puisque vous en accusez trois.

– Buvons auparavant, mon gendre… Par les eaux du Jourdain, comme jurait, dit-on, mon grand aïeul, le marquis de Tarifa ; vous étiez un bien autre vivant hier au soir !

– Excusez-moi, beau-père… cette pluie m'a percé jusqu'aux os.

– Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui !… Je bois donc seul et à tous vos souhaits, Seigneur… Quant à mon second motif, c'est l'aventure… Et, sur ma foi ! l'aventure mérite d'être racontée. Le vin est un bienfait de Dieu, jeune homme ; il rend plus expansif, et j'aurais peut-être tort de me confier à un autre que vous… mais à présent que vous êtes de la famille… Avez-vous remarqué mon trouble, et, je puis le dire, mon chagrin lorsque cette jeune fille… comment la nommez-vous ?

– Encarnacion.

– Le nom d'une fête solennelle et d'un grand mystère ! Lorsque cette jeune fille, disais-je, est venue nous parler d'un fantôme qui rôdait autour des appartements de la duchesse ma femme ?

Don Juan baissa les yeux pour ne point montrer l'éclair de curiosité qui s'allumait dans sa prunelle.

Jusqu'à ce moment il avait gardé certain doute vague et qu'il n'aurait point su formuler lui-même.

Maintenant il n'y avait plus l'ombre d'un prétexte pour ne pas croire : cet homme faisait allusion à un détail qui n'avait eu d'autres témoins que la camériste, don Juan lui-même et le bon duc.

– Leurs lettres ont beau dire, pensa Palomas, il n'y a pas de ressemblance qui tienne ; c'est avec celui-là que j'ai soupé hier au soir.

– N'avez-vous point entendu ma question, Seigneur ? demanda le Medina-Celi.

– Si fait, si fait, mon beau-père ; j'ai très bien remarqué le trouble dont vous parlez, et j'en ai été fort étonné, car je crois peu aux fantômes.

– Moi, mon gendre, je n'y crois pas du tout, et c'est bien pour cela que j'ai martel en tête. Savez-vous que ce n'est pas une mince position que celle du roi des gueux !

Palomas regarda avec étonnement.

Le sang monta aux joues pâles du bon duc, et sa langue semblait s'épaissir déjà légèrement.

Don Juan pensait :

– Nous n'aurons même pas besoin du vin de Galigaï !

Et il se demandait en même temps :

– Pourquoi diable entame-t-il ce sujet du roi des gueux ?

Le bon duc cligna de l'œil.

– Vos oncles ont dû vous instruire, dit-il d'un ton confidentiel.

– M'instruire de quoi, s'il vous plaît, seigneur ?

– A supposer que don Pascual et le président aient gardé le silence, Pedro Gil… (ah ! quel coquin !…) a dû vous apprendre…

– M'apprendre quoi ?…

– Vous ne buvez pas assez… on n'a les idées bien saines qu'après le premier flacon vidé… souffrez que j'emplisse votre verre.

Il avait pris au hasard une des bouteilles à faveur rose.

Don Juan retira son verre.

– Je suis Espagnol, Seigneur, dit-il sèchement ; je n'aime pas le vin de France.

– Est-ce du vin de France ? s'écria joyeusement le bon duc ; sur ma foi ! je suis Espagnol aussi, mais tous les bons crus sont mes compatriotes… à votre aise, je me charge du vin bordelais… mais alors à vous ce porto rouge qui ressemble à de l'or liquide !

Au hasard encore, il choisit une bouteille à court goulot, contenant ce roi des vins portugais qui semble une dissolution

d'ambre et de rubis.

– Soit, dit Juan de Haro, qui tendit son gobelet.

Le bon duc reprit en lui versant une rasade :

– Je ne suis pas beaucoup plus Medina-Celi que vous n'êtes Haro, mon gendre.

– Comment ! insolent coquin !... pensa Palomas, blême et tremblant de colère.

– Là !... là !... interrompit le bon duc avec un rire épais où il y avait de l'ivresse, ne nous fâchons pas, Seigneur... Voulez-vous être un véritable Haro ? je ne m'y oppose pas... qu'est-ce que cela me fait ?... J'ai entendu, de ci de là, des gens qui vous appelaient bâtard, mais il y a de méchantes langues par tous pays... moi, d'abord, pour vous faire plaisir, je vous proclame Haro de tout mon cœur... c'est don Luiz, marquis de Buniol, qui est un bâtard... et de tout cela je me lave les mains dans la cuvette de Ponce-Pilate qui a baptisé mon palais...

Don Juan fixait sur lui son œil inquiet et courroucé.

Le bon duc avala une demi-douzaine de doubles bouchées, puis il reprit :

– Soyez de la maison d'Autriche si vous voulez, mon gendre. Il ne s'agit pas de vous. Moi, voyez-vous, je ne suis Medina-Celi que depuis vingt-quatre heures, voilà le fait. La position a du bon et du mauvais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce scélérat de Pedro Gil m'a emmanché là-dedans un peu à l'improviste, et que, du coup, ma pauvre royauté est à vau-l'eau.

– Parlez-vous sérieusement, Seigneur ? balbutia Palomas qui restait devant lui bouche béante.

– Buvez, mon gendre…

– Si vous n'êtes pas Medina-Celi, prononça durement don Juan, je vous défends toute espèce de familiarités avec un homme tel que moi.

Le bon duc eut un rire pesant et silencieux qui indique et augmente l'ivresse.

– Buvez, buvez, répéta-t-il.

Machinalement Palomas porta son verre à ses lèvres. Il but d'un trait, puis il regarda les quelques gouttes de liquide restant au fond du verre.

– Ce vin a un bouquet singulier, dit-il.

– On vous traitera, Seigneur comte, reprenait gravement le bon duc, avec tout le respect que vous méritez… Je vous fais observer seulement que vos trois oncles, le vénérable Zuniga, le noble Alcoy et le vaillant Pascual de Haro, sont les complices de Pedro Gil, et que mon imposture a, de par leur puissante entremise, toute la solide apparence qu'il faut pour devenir sous peu une bonne et belle réalité…

Jamais, sur mon ancien sceptre et sur ma besace ! je n'ai goûté de si miraculeux vin de bordeaux.

Il revint à la bouteille, qui était presque vide.

Don Juan, dans sa distraction, fit de même et se versa une seconde rasade de ce vin portugais qui avait un si étrange bouquet.

Ils burent ensemble.

Après quoi le Medina-Celi, vrai ou faux, mit commodément ses coudes sur la table.

– Je crois bien, reprit-il, étant donnée la vive et fine intelligence que Dieu vous a départie, je crois que vous comprenez maintenant l'aventure… J'étais dans la maison de Pilate comme un rat dans un fromage. Quand la soubrette a parlé de ce diable de fantôme, la chair de poule m'est venue.

Vous avez bien dit, Seigneur : « Il n'y a point de fantômes… et, s'il n'y en avait, je ne m'en soucierais guère ! » Ce que j'ai craint tout de suite, c'est un Medina-Celi de chair et d'os !…

– Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire d'évasion ? demanda Palomas.

– Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, Seigneur, je comprends l'histoire de l'évasion… Ils savent votre fierté… On a craint vos scrupules…

– Et l'on a bien fait, par la sainte croix !…

– Bâtonnez Pedro Gil, ce sera l'œuvre d'un gentilhomme et d'un chrétien… Pour me faire abandonner mon sceptre et ma couronne, on m'avait dit : « Don Hernan Perez de Guzman est mort assassiné dans le préau de la forteresse d'Alcala. »

– Et n'est-ce point vrai, cela ?

– Puisque la jolie Encarnacion a rencontré le fantôme !…

A son tour le comte de Palomas avait les pommettes empourprées. On voyait briller à ses tempes des gouttelettes de sueur, et

ses doigts étaient agités de petits tremblements fébriles.

Au dehors, la pluie fouettait patiemment les châssis de la croisée.

Quand nos deux convives faisaient silence, on entendait parfois un grand murmure, accompagné de joyeux cliquetis. C'étaient nos braves de l'escorte de Palomas qui se consolaient à l'office et faisaient danser en conscience les verres et les assiettes de maître Colombo.

– De par le ciel ! gronda Palomas qui semblait faire effort pour coordonner ses idées, est-ce qu'on aurait osé sa moquer de moi ?

– Buvez, Seigneur, lui dit le duc avec bonhomie, et soyez juste… vous êtes un jeune hidalgo instruit et fort avisé ; pourquoi ne raisonnerions-nous pas sérieusement une fois en notre vie ?… De bon compte et de bonne foi, si j'étais le vrai Medina-Celi, vous aurais-je accordé la main de ma fille ?

– Et pourquoi non, faquin ? s'écria Palomas.

– Mauvaise route que celle où nous entrons là, Seigneur, prononça le duc d'un ton ferme et froid ; ce vin me monte un peu à la tête ; j'ai, moi aussi, ma provision de gros mots… si vous me dites maraud, je vous répondrai drôle !… et nous nous briserons quelques bouteilles sur la tête avant de mettre l'épée à la main !…

Don Juan éclata de rire.

– Il faut, en effet, que le vin te travaille la cervelle, maître Esteban, dit-il avec une gaieté soudaine ; hier tu étais poltron comme un lièvre…

– Vous riez, interrompit le roi des gueux démissionnaire ; voilà qui est bien : j'admets que vous m'avez fait des excuses et je les accepte… Pourquoi non ? disiez-vous… parce que le vrai Medina-Celi est le plus grand seigneur de toutes les Espagnes et qu'il doit vous regarder, sauf le respect que je vous dois, comme un piètre parvenu…

– Vas-tu perdre encore le respect.

– Et admettons pour un moment, poursuivit Esteban, que le Medina-Celi vous eût accordé la main de sa fille, pensez-vous que sa rapière n'eût pas décousu d'elle-même votre pourpoint quand vous avez parlé d'enlever sa fille et d'ajouter le nom de dona Isabel, – j'emploie vos expressions dans toute leur impertinence, – à la liste de vos maîtresses ?

Don Juan frappa du poing la nappe et murmura :

– Ceci est pourtant la vérité !

Il emplit son verre jusqu'au bord et ajouta :

– Je mettais tout cela sur le compte des quinze ans de captivité.

– Seigneur, dit gravement Esteban, les heures de la captivité sont funestes aux cœurs faibles, mais elles élèvent les grandes âmes…

Medina-Celi est entré brave cavalier dans sa prison. Puisque sa prison ne l'a pas tué par quinze années de tortures, Medina-Celi doit être sorti de la forteresse d'Alcala, solide comme une lame éprouvée, dur comme une cuirasse que nul fer n'a pu per-

cer… L'acier n'a tout son prix que par la trempe ; Medina-Celi s'est trempé dans le malheur !

Don Juan venait de boire.

– Comment ai-je pu prendre ce fastidieux bavard pour un duc ! murmura-t-il.

Esteban s'inclina.

– Voilà toute l'histoire, s'écria-t-il allègrement ; on ne s'est pas moqué de vous… c'est vous qui vous êtes précipité tête baissée dans le panneau ouvert pour d'autres… et quand je vous ai cité en latin des textes de loi…

– C'est parbleu vrai… Mais tu as donc étudié, toi, maître Esteban ?

– J'ai l'honneur d'être un condisciple de Sa Grâce le comte-duc, Seigneur… Pensez-vous que le premier duc venu pourrait être roi des gueux ? Mais ne nous vantons pas et suivons le fil de notre argumentation.

– Le fil… balbutia le jeune comte qui passa sa main sur son front ; la tête me tourne comme si je buvais du vin portugais pour la première fois…

– Ce n'est rien, Seigneur… vous avez une tête à mettre dix Flamands sous la table… et tenez, le bordelais m'émoustille ici… j'y reviens !

Il décoiffa le second flacon marqué d'un ruban, et avala une rasade en disant :

– A toutes les prospérités de Votre Seigneurie !

– Ce misérable a un cerveau de fer ! gronda Palomas.

– Où en étions-nous ? reprit le soi-disant Esteban. A Encarnacion ! Les paroles de cette fille détruisirent en moi tout le bon effet de notre souper. Je devins sombre ; j'avais une vision particulièrement désagréable… je voyais ce grand diable de duc tout fait comme moi : ma taille avantageuse, ma figure qui sut fréquemment plaire aux dames, mon air, mon port, ma démarche qui n'est ni sans dignité ni sans grâce. Il avait à la main une scélérate de rapière d'une longueur exceptionnelle, et piquante comme la pointe d'une aiguille. Avez-vous ouï parler, Seigneur, de ces fanatiques Hollandais qui adorent le Dieu Tulipe ?

J'en connus un dans la cité de Harlem qui paya trois mille rixdales à son voisin pour le frère jumeau de l'un de ses oignons. Pensez-vous que c'était pour posséder deux fleurs pareilles ? Point. Il écrasa bel et bien la bulbe sous son talon batave : il lui fallait une tulipe unique en ce monde. Par les sept douleurs ! ce diable de Medina-Celi, dans ma vision, me passait au travers du corps son extravagante rapière, afin de rester unique comme la tulipe du jardinier de Harlem !

– Tu es un drôle de corps, l'ami, dit Palomas dont le malaise faisait trêve ; mais à tant parler et à tant boire, comment n'es-tu pas ivre déjà ?

– Cela commence, Seigneurie…

– Nos gens ont déjà le diable au corps, reprit don Juan qui prêta l'oreille.

La maison s'emplissait, en effet, d'un tapage infernal. L'orgie allait bon train à l'office.

– Voulez-vous qu'on les fasse taire ? demanda Esteban.

– Point, point, l'ami… ce sont de bonnes lames… ne les empêchons pas de se divertir.

– Alors, buvez, Excellence. Il y a un moment où le vin fait du mal… pour guérir cela, il faut le vin.

– Va pour le vin ! Je finirai bien par avoir raison de toi !

– Certes, il n'est point de jeu où je puisse égaler un Seigneur tel que vous. Quand vous fûtes parti, je songeai à me barricader avec mes deux braves, deux de mes sujets, dont la tournure aurait dû vous ouvrir les yeux. Mais qui peut répondre des issues secrètes ?

J'avais ouï dire que dans la maison de Pilate il y avait un certain corridor mystérieux d'où l'on pouvait tout voir et tout entendre. Je me pris à penser ceci : Qui sait si le duc Hernan, invisible, n'a pas assisté à notre souper ?

Ces dernières paroles furent prononcées d'un accent si étrange, que don Juan de Haro, malgré le trouble croissant de sa cervelle, ne put s'empêcher de tressaillir.

– Quelle idée ! balbutia-t-il.

– On a d'étranges idées, Seigneur, quand la frayeur travaille l'imagination… Je me dis : « Le métier ducal a du bon. Si je puis seulement gagner du temps, nos puissants protecteurs et alliés sauront bien faire disparaître ce fameux revenant… Prenons la clef des champs, et allons porter à notre illustre gendre le consentement qui lui fait défaut… »

– Vas-tu recommencer ta raillerie, l'ami ? fit don Juan avec une fatigue lourde.

Esteban l'examina d'un œil perçant.

Il rapprocha de lui son siège.

– Seigneur, dit-il en brisant sur la dalle le flacon de vin portugais à demi vide, il est besoin que vous vous teniez éveillé : je n'ai pas fini… ce joli nectar de Porto ne réussit pas à tout le monde… Un verre d'eau fraîche, s'il vous plaît, et nous essayerons d'une autre ambroisie.

Don Juan se laissa faire. Il murmurait en regardant son compagnon de table :

– Quelle tête de granit ! On dirait que c'est moi qui ai bu la potion de la Florentine !

Cet étrange et insaisissable sourire reparut sous la moustache du roi des gueux.

– Excellence, reprit-il, dans cinq minutes il n'y paraîtra plus : c'est le temps orageux qui vous a tourné le cœur… le rota que voici, sorti d'un cru dont vous allez devenir propriétaire en épousant ma fille, va vous faire l'effet d'un cordial magique… Mais abrégeons : me voici parti de la maison de Pilate, où je laisse mon noble Sosie, et courant sur vos traces le long du Guadalquivir.

– Ah çà ! interrompit don Juan, gardes-tu le fol espoir d'éterniser cette comédie.

– Espoir n'est pas le mot, Seigneur, repartit froidement Esteban ; si vous le permettez, j'ai une bonne et belle certitude.

– Et tu comptes que je m'abaisserai à jouer un rôle dans cette farce ?

– S'il ne vous plaît pas d'être mon gendre, Seigneur comte, la cour d'Espagne ne manque pas, Dieu merci, de jeunes et nobles cavaliers…

– Ce n'est plus de l'impudence, mon brave, prononça Palomas avec dédain, c'est purement et simplement de la folie.

– Bravo ! s'écria Esteban, vous avez dit cela d'une voix plus ferme… Voilà que vous vous remettez… Au cordial, Excellence !

Il déboucha le rota avec précaution et versa deux rasades.

La sienne fut aussitôt lampée rubis sur l'ongle.

Don Juan, qui était tourmenté d'une soif ardente, vida également son verre.

– A la bonne heure ! dit-il, voilà une liqueur royale !

– Vous sentez-vous de force à parler raison ? demanda Esteban avec une certaine brusquerie.

– Ce ton ?… commença Palomas.

– C'est le ton qui convient, Seigneur. Dans cinq minutes, il faut que nous soyons de beau-père à gendre comme par le passé… ou bien il faut que notre marché soit rompu. La chose est à prendre ou à laisser, comprenez bien cela.

Don Juan prêta complaisamment l'oreille au tapage de ses familiers.

– Je comprends, pensa-t-il, que je suis chez moi… et que le pays d'Espagne ne se remuera point de fond en comble en apprenant que le gueux Esteban d'Antequerre s'est noyé par hasard dans le Guadalquivir… Je vous écoute, l'ami, reprit-il tout haut.

– C'est le parti le plus sage. Du moment que vous m'écoutez, nous sommes d'accord. Suivez bien mon argumentation, je vous prie ; vous voulez être duc de Medina-Celi…

– Accordé ce premier point.

– Et, pour arriver là, il ne vous répugne pas d'épouser dona Isabel ?

– Accordé.

– La seule chose donc qui vous arrête, c'est le beau-père ?

– Précisément.

– Vous voudriez être le gendre du vrai Medina-Celi ?

– Cela ne fait pas de doute.

– Eh bien ! mon gendre, topez-là ! je suis le véritable don Hernan.

Palomas rejeta sa tête en arrière et ouvrit de grands yeux effarés.

– Est-ce un cauchemar ? balbutia-t-il, vous venez de dire vous-même, il n'y a qu'un instant…

– Buvons et raisonnons… Pour vous, quel est le vrai Medina-Celi ? celui qui peut vous donner l'héritière avec l'héritage, n'est-ce pas ! Quel est au contraire l'imposteur ? celui qui ne possède

ni l'autorité de père ni le titre ducal ? Mon gendre, et si vous repoussez ce nom, cette fois ce sera la dernière… j'ai moi aussi ma fierté, de par le Dieu vivant ! mon gendre, faisons ensemble la balance des positions : j'ai pour moi la possession, chose importante dans la loi de tous les pays ; j'ai pour moi la reconnaissance formelle de tous mes officiers et de tous mes valets, la reconnaissance de ma fille, la reconnaissance de la duchesse Eleonor, ma femme ; n'est-ce rien cela ?

J'ai pour moi le témoignage de l'oïdor Pedro Gil… Vous souriez ? passons. J'ai pour moi le témoignage de don Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville ; celui de don Pascual de Haro, commandant des gardes, et celui de don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'Etat, vos trois oncles, seigneur. Ils ont placé sur ma tête leur va-tout politique, sur ma tête et sur la vôtre ; ils nous ont mariés… Si vous divorciez, ce ne serait pas moi qu'on abandonnerait.

– Ce serait moi, peut-être ?… interrompit Palomas en riant.

– Vous l'avez dit, seigneur : ce serait vous… mais peut-être est de trop… ce serait vous certainement, vous nécessairement… Vous figurez-vous trois grands d'Espagne venant avouer qu'ils ont menti ?…

La tête de Palomas s'inclina sur sa poitrine. Ses sourcils étaient froncés. Il réfléchissait laborieusement.

– Mais l'autre ?… murmura-t-il en portant à ses lèvres son verre, qu'Esteban avait toujours soin de remplir.

– L'autre sera le faux duc, répondit Esteban sans hésiter. C'est moi qui ai le sauf-conduit du roi, c'est moi que Philippe attend

demain matin en audience royale… Je ne veux pas prétendre que ce quiproquo audacieux pût indéfiniment se prolonger, mais l'autre n'aura pas le temps… l'autre arrive trop tard… l'autre a eu les coups, les blessures, la captivité, la proscription… l'autre est sous le poids d'une étrange et prodigieuse fatalité… Qu'il vienne, on lui dira : « Tu mens ! » qu'il élève la voix, on lui nouera le bâillon sur la bouche ; qu'il bouge, l'audience de Séville, sinon le Saint-Tribunal lui-même, lui infligera le châtiment réservé aux imposteurs…

– Et cependant, objecta Palomas, c'est lui qui était hier au soir dans la cour de l'Alcazar ?

– Non, c'était moi…

– As-tu le front d'affirmer ?

– C'était moi…

– Je ne t'ai pas quitté… tu étais mon convive !

Esteban ouvrit son pourpoint et présenta un pli de parchemin scellé du sceau royal.

Le secrétaire des commandements de Sa Majesté convoquait don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, au lever du roi. Le roi voulait le remercier de la loyale et vaillante conduite qu'il avait tenue dans la cour de l'Alcazar.

Don Juan parcourut cet ordre et le reposa sur la table.

Il garda le silence pendant une longue minute.

Esteban s'était renversé sur son siège, le front serein et le sourire aux lèvres. Il achevait de boire à petites gorgées le restant du

vin de la Galigaï.

Tout à coup, don Juan agita la sonnette placée près de lui sur la nappe, Colombo montra son jaune et long visage à la porte entre-bâillée.

– Va dire à mes gens que c'est assez boire, ordonna le jeune comte ; ils auront peut-être de la besogne cette nuit… va !

Colombo s'inclina en signe d'obéissance, et la porte se referma.

Don Juan tendit son verre et regarda son compagnon en souriant.

– Versez, beau-père, reprit-il, vous êtes un habile homme et vous m'avez convaincu… Notre pacte est signé : vous êtes le Medina-Celi… trinquons une dernière fois en famille, et allons nous reposer, car vous m'avez battu de plus d'une manière : je crois que je suis ivre.

Ce singulier personnage du roi des gueux resta froid devant sa victoire comme il l'avait été pendant la lutte. Il trinqua, il but, puis il dit :

– Mon gendre, nous n'avons accompli que les deux tiers de notre tâche. J'avais, vous le savez, trois motifs pour courir les champs cette nuit ; nous n'avons encore parlé que des deux premiers, permettez-moi de vous déduire le troisième.

q

Chapitre 7 LA CHAMBRE DE LA MARQUISE

Don Juan avait raison : l'ivresse le prenait, mais ce n'était plus cette ivresse lourde et malade qui avait un instant paralysé sa langue et pressé ses tempes comme un étau ; c'était la bonne insouciance que procurent les fumées d'un vin généreux et sincère.

Les idées vacillent, il est vrai ; le rire un peu idiot fatigue la respiration ; la main engourdie perd sa force, et le corps balancé cherche en vain son équilibre. Mais il n'y a point de souffrance, et l'esprit, emmaillotté dans la demi-transparence d'un brouillard, a la prétention innocente d'être plus actif que jamais.

On a, dans cet état, la conscience menteuse d'une vigueur extraordinaire ; le broc tombe des mains et l'on se croit capable de soulever des montagnes. Tel qui ne saurait faire un pas sans broncher parie volontiers, en ces moments, de dépasser un cheval à la course.

Don Juan était ainsi depuis que le rota, topaze liquide, avait remplacé dans son verre l'améthyste ambrée du vin de Portugal. Nous suspectons ce vin de Portugal. Colombo avait revu Esteban avant d'apporter sur la table les deux fameux flacons à faveurs roses.

De deux choses l'une : ou la Galigaï ne savait pas son métier, ou le vin de Bordeaux vendu au prix exorbitant de cent douros n'avait point passé par les mains de la Florentine.

C'était peut être le vin de Portugal qui était fée....

Don Juan lui avait trouvé dès l'abord un singulier bouquet.

C'était un intrépide joueur que ce prince de Palomas. Il venait de le prouver une fois de plus sans le savoir, car la dose d'essence qu'il avait absorbée aurait mis deux miquelets à la renverse.

Mais un héros, c'était le bon duc. En face de cet homme, il était impossible de ne pas boire. Son verre s'emplissait, son verre se vidait. Les bouteilles alignées passaient au rebut, son œil restait froid, sa joue demeurait pâle.

Don Juan le contemplait avec une sincère et profonde admiration.

– Beau-père, demanda-t-il en riant de bon cœur, combien pensez-vous qu'il faille de bouteilles pour me déduire votre troisième motif ?

– J'ai vu le temps, répondit Esteban, où je tenais assez bien ma place à table, mais je me fais vieux… Que chacun de nous en prenne à sa soif et ne nous moquons point l'un de l'autre. Une rasade, s'il vous plaît, au traité de paix que nous venons de signer.

– Ventre-saint-gris ! répondit Palomas, deux si vous voulez… et quatre… et soixante !… On peut me mettre entre deux vins, mais j'y reste… J'avalerais maintenant trois outres de vin des îles sans inconvénient pour ma cervelle !

– Cela se voit, seigneur, cela se voit ! Vous avez l'œil clair et la langue agile… Voici donc que nous causons maintenant de bonne amitié, comme des associés qui mènent à bien leurs affaires… Mon troisième motif serait resté sous le boisseau, si nous n'en étions venus à cette heureuse alliance.

J'aurais gardé mes petits moyens en vous laissant vos illustres avantages… Mais à présent que je suis bel et bien pour vous,

comme pour tout le monde, le duc Hernan de Medina-Celi, votre beau-père, vous avez intérêt a ce que je fasse à la cour une figure à peu près convenable… Franchement, seigneur, trouvez-vous que j'aie l'air d'un duc ?

– Heu ! heu ! fit don Juan que son rire béat ne quittait plus ; trouvez-vous que j'aie l'air d'un archevêque, moi, beau-père ?

– Vous avez l'esprit facétieux… Medina-Celi, dont je suis le vivant portrait, passait pourtant pour un cavalier de noble mine…

– Ce n'est pas moi qu'on prendrait à de pareille glu ! se récria Palomas ; ventre-saint-gris ! tout de suite en vous voyant, je me suis dit : Quel hareng pour sentir la caque !

– Vous me donnerez des leçons de bonne tenue, seigneur comte.

– Seigneur duc, vous pourriez prendre de pires almanachs !

– Il y avait donc bien de quoi courir après vous, mon gendre, vous le voyez, puisque c'est demain, à la première heure, que je dois paraître en présence du roi.

Don Juan fit cette fois un grave signe d'affirmation et vida son verre à petites gorgées.

– Un duc de Medina-Celi, dit il d'un ton professoral, entre chez le roi avec son manteau et son épée ; il a droit au tabouret si le roi s'assied ; si le roi se couvre, il peut déposer son feutre sur la table…

Au baisemain, il ne fléchit le genou qu'à demi… le roi l'appelle son cousin… Si le roi se lève, il a le droit de dire : « Sous votre plaisir, respecté seigneur », et de continuer son discours.

Esteban frappa ses mains l'une contre l'autre.

– Par la sambleu ! mon gendre, s'écria-t-il, je vous demande si l'on peut deviner ces choses-la !... Me voici ferré sur le cérémonial, et du fond du cœur je vous rends grâces.

– Chez la reine... commença Palomas qui prenait goût à son métier de pédant.

– Nous allons venir à la reine, Seigneur, mais je veux vous ouvrir mon âme tout entière. Il est un point qui m'embarrasse bien autrement que l'étiquette... Saint patron ! que n'ai-je appris à l'université de Salamanque un peu de politique au lieu de pâlir sur les Pères de l'Eglise et sur les auteurs grecs !

Palomas éclata de rire.

– Nous voulons donc devenir homme d'Etat ? demanda-t-il d'un accent de pitié protectrice.

– Bonté du ciel ! mon gendre, nous voulons seulement faire de notre mieux et nous maintenir à la nage au milieu de cet océan si fertile en plongeons !

– On emploie aussi d'autres métaphores, dit don Juan qui se divertissait à son lourd persiflage ; on dit : « Le sol des cours est glissant... le terrain des cours est semé de pièges et de chausse-trappes. »

– J'emploierai, mon gendre, les figures de rhétorique qui vous agréeront le mieux, désirant ne point choir sur le verglas de ce sol et ne point me faire prendre, comme un misérable loup dans ces filets, ni dans ces pièges.

A boire, beau-père, riposta don Juan, – ce que j'aime en vous, c'est votre naïveté… Au moins, si vous n'en savez pas bien long, vous ne nous en faites pas accroire !… Allons ! tel que vous me voyez, je sais ma cour sur le bout du doigt : interrogez, je vous répondrai.

Esteban rapprocha son siège et s'accouda sur la table.

– Je pense bien, reprit-il, que je ne puis devenir en une seule séance un fin politique tel que vous… mes prétentions ne sont pas bien élevées… que je sache seulement où mettre pied et je serai content ?

En vérité, beau-père !… Rien que cela !… Mais, foi de gentilhomme ! lequel d'entre nous peut se vanter d'en savoir si long ?… Le comte-duc chancelle à son tour et va faire le saut périlleux, justement parce qu'il a risqué un pas de trop à droite, à gauche, en avant ou en arrière…

Connaissez-vous votre carte d'Espagne ? Il y a, n'est-ce pas, de nombreuses provinces ? Il y a beaucoup de districts ; dans chaque district il y a des cantons, dans chaque canton des régies, dans chaque régie des paroisses, dans chaque paroisse des enclos, dans chaque enclos des compartiments réservés à diverses cultures… Eh bien ! il serait plus facile de connaître par leur nom chacun des carrés de terre qui composent chaque enclos, formant lui-même la paroisse, etc., etc. ; – car je perds haleine, ou le diable m'emporte ! – que de savoir par le menu cette autre carte aux mille myriades de divisions baroques et fantasques qui est celle de la cour… A boire !

Il reprit son souffle et s'éventa avec son mouchoir.

Esteban, disciple attentif et avide de s'instruire, l'écoutait religieusement.

– Es-tu assez sain d'esprit pour entendre discourir un homme de ma force, l'ami ? continua brusquement Palomas, dont les paupières s'injectaient de rouge ; il me semble que tes yeux sont sanglants… et n'ai-je pas remarqué que tu battais la campagne ? C'est que, vois-tu, vieux pécheur, je ne voudrais pas perdre ma peine… Jeter les perles aux animaux que tu sais, voilà une sotte besogne. Prouve-moi que tu n'es pas ivre si tu veux que je continue.

Il s'interrompit en un ample hoquet.

Puis, sans attendre la réplique :

– Bien ! bien ! comment veux-tu t'instruire si tu parles toujours ? le défaut de tes pareils, c'est l'inutile bavardage… Ventre-saint-gris ! tous les gens d'esprit ne sont pas en France…

J'ai démontré une fois à ce manant de Calderon, que si je voulais, je ferais cent fois mieux que lui les pièces de théâtre… Nommez-moi général d'armée et vous verrez ce que Medina-Sidonia pèsera auprès de moi !… Le comte-duc ! il se croit ministre, cet homme !… Vous verrez, vous verrez, dès que j'aurai pris sa place ! Pense-t-on qu'Almanzor, le perroquet, ne me dirait pas aussi : « Juan est grand », si j'étais roi ?… Il s'arrêta pour saisir le bras d'Esteban.

– Approche, reprit-il en criant à tue-tête, approche encore, que je te dise un grand secret… Tu es le seul homme que j'estime en Espagne… Je fais semblant d'être un fou… je joue le rôle de Brutus innocent… Ils croient me tenir… ils comptent gouverner

sous mon nom… je les mettrai dans un trou, tous tant qu'ils sont… j'en ferai une olla-podrida de connétables, de secrétaires d'Etat, de généraux, de grands inquisiteurs.

As-tu entendu parler de Machiavel ?… Moi, je n'ai pas lu Machiavel, mais je suis plus rusé que Machiavel… je ne dis mes affaires à personne… et si je savais que mon verre eût pénétré mon secret, par la mort ! j'en ferais un millier de tessons !

Il lança son verre à la volée contre les dalles.

Puis il croisa les bras sur sa poitrine d'un air fier, regardant Esteban et se laissant aller au rire énervant de l'ivresse :

– Approche encore, continua-t-il ; n'aie pas peur… je ne te ferai pas de mal… Je t'aime bien mieux que le vrai duc, parce que, dès qu'on le voudra, il ne faudra qu'une chiquenaude pour te faire disparaître… Tu es un mannequin, on a raison d'un mannequin avec une allumette.

Voyons, tiens-toi ! on va te coucher, si tu es ivre… Voilà pourtant un olibrius qui a voulu me tenir tête ! Interroge-moi donc, puisque je t'en ai donné la permission !

– Mon gendre ! répliqua Esteban, il faut pardonner à mon trouble… je ne suis point habitué à fréquenter des hommes de votre sorte… A votre âge ! déjà tant de profondeur et de science politique !…

– Eh ! eh ! beau-père, est-ce à Salamanque que vous trouveriez un professeur comme moi ?

– Ni à Salamanque ni ailleurs, mon gendre… Ce que je voudrais surtout savoir…

– Versez !… Si je n'avais pas soif, je parlerais mieux qu'un livre !

– Ce qu'il me plairait d'apprendre, c'est la position de chacun à la cour. On dit que là, autant de visages, autant de masques.

– Vous n'y êtes pas, beau-père… trois ou quatre masques par visage : pour ma part, moi, j'en ai bien une demi-douzaine. Ah ! ah ! qui peut se vanter de me connaître ? Est-ce le sorcier Moghrab ? est-ce Pedro Gil ? est-ce ma belle marquise ? sont-ce mes oncles, ou mes très chers amis de la maison du Sépulcre ?

– Parlez-moi de tous ces gens-là, seigneur.

– Je parlerai de qui je voudrai, balourd !… Oublies-tu que tu t'adresses à un comte ?… Mort de ma vie ! n'y a-t-il plus de neige sur les sierras ? Ce vin est tiède ; il en faudrait un muids pour rafraîchir la gorge… Tu veux des nouvelles du connétable de Castille ? Les petits enfants savent qu'il est l'homme du cardinal : la France le paye fort cher et il fait belle figure…

Don Pascual de Haro travaille pour l'Angleterre. Buckingham a payé trois fois ses dettes depuis deux ans… aussi don Pascual me prêche-t-il la modération dans mes dépenses… Alcoy, le beau-père du comte-duc, est cousin du roi de Portugal par sa femme : il intrigue en faveur de Bragance. Le vieux Zuniga va tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; il reçoit, dit-on, quelques présents des révoltés de Catalogne… Ce sont tous, du reste, de bons sujets, partageant à l'égard de notre seigneur le roi, l'opinion du perroquet Almanzor…

– Et parmi tous ces illustres hidalgos, demanda Esteban, y en a-t-il qui travaillent pour l'Espagne ?

Don Juan fronça le sourcil et répondit :

– Beau-père, vous êtes plus bouché que ce flacon d'Alicante… ou vous êtes un mauvais plaisant… L'Espagne ne paye pas… Qui diable va s'occuper de l'Espagne ?

– Excusez mon ignorance, seigneur… Vous avez prononcé encore d'autres noms ?

La reine ?

– Une sainte de bois qui ne nuit à rien, mais qui ne sert à rien.

– Vos amis de la maison du Sépulcre ?

– Des caricatures habillées à la française… cœurs d'étoupes… épées de plâtre…

– Mais où donc, demanda Esteban avec une involontaire énergie, où donc sont les fils des vieux Castillans ?

– Dans les romances moisies, beau-père, dans le fatras de Lope et dans les bouquins de Guilhem de Castro… Faut-il que je me verse moi-même ?

Pendant un instant, sa verve railleuse avait fouetté son ivresse. Il avait été presque brillant d'expression et de malice dans le bilan politique qu'il venait de faire en quelques mots, mais son œil s'éteignait de nouveau, et une couche s'ajoutait à l'épaisseur de sa langue.

– Tous ces gens, demanda Esteban, malgré leurs vues contraires, sont-ils capables de s'entendre ?

– Oui, répondit don Juan, s'ils se sentent vaincus… pour renverser le roi…

Il ne vit point le rapide et court frémissement qui parcourait les membres de son compagnon d'orgie.

– Mais, reprit celui-ci, le comte-duc ?

– Le comte-duc, mon oncle, interrompit don Juan dont la pesante somnolence s'éveilla en un véritable éclair de finesse, est un habile bachelier. Il connaît l'histoire et sait bien comment une race remplace une autre race sur un trône.

Le nom de Guzman est royal à son sens. Et pour lui, Gaspar de Guzman vaut bien Hugues-Capet de France ou le père de l'empereur Charlemagne.

– Vous croiriez que le comte-duc veut s'asseoir sur le trône ?

– Je serais neveu du roi, répondit Palomas ; mais il n'y a pas dans ce pédagogue l'étoffe d'un usurpateur… Si le cœur m'en disait, beau-père, regardez-moi bien : n'ai-je pas le front qu'il faut pour porter une couronne ?

Esteban ne put s'empêcher de sourire. Il songeait à Cuchillo le toréador, qui eût fait aussi, selon sa propre opinion, un bien digne monarque !

Don Juan le regarda de travers.

– De quoi ris-tu, mendiant ? s'écria-t-il dans une soudaine colère. Hier encore la belle marquise me disait : « C'est toi qui est le roi, et sais-tu ce que peuvent les femmes ?… Les gens que le comte-duc croit tenir, je les ai, Moghrab est à moi, Pedro Gil m'appartient. »

– Voilà deux fois que vous prononcez ces noms-là, Seigneur, interrompit Esteban.

Le jeune comte haussa les épaules avec fatigue et repoussa son verre.

– Deux coquins subalternes, dit-il en bâillant. Moghrab est un charlatan assez avisé qui jette de la poudre aux yeux des sots avec de prétendus calculs astrologiques. Pedro Gil, que tu connais aussi bien que moi, est un ancien intendant fripon, présentement magistrat, adroit comme un singe, rusé comme un renard ; sa patte de velours a des griffes de tigre. Ils ont tous deux de jolies filles. Ils trompent tout le monde, et moi je les joue sous jambe.

– Et quelle position, selon vous, Seigneur, un duc de Medina-Celi doit-il prendre vis-à-vis de tous ces gens là ?

Don Juan bâilla longuement.

– Tu ne m'amuses plus, l'ami, dit-il. Ne vois-tu pas qu'il y a dix grandes minutes que je ne bois plus ?

– Mais, murmura Esteban, qui baissa les yeux, je ne me suis pas encore informé de ma fille.

– Je te rends cette justice que tu joues ton rôle de père pitoyablement. Je vais t'en donner des nouvelles de ta fille. La noble Isabel, délivrée de ce rustique Amadis qui voulait l'enlever, a été conduite avec respect dans cette hôtellerie.

On l'a laissée barricader sa porte tout à son aise et traîner des meubles au-devant de sa croisée. Elle est en sûreté, de par Dieu ! son honneur ne court aucun risque, puisque nul autre que moi ne peut pénétrer dans sa retraite.

– Ah ! ah ! fit Esteban, dont une légère rougeur colora la face pâle ; nul autre que vous, Seigneur ?

Palomas eut un sourire cynique.

– Sur mon salut ! s'écria-t-il, je crois que le drôle va faire semblant de s'effaroucher.

– Vous savez mes conventions, Seigneur, répliqua doucement Esteban ; dona Isabel doit être votre femme.

– Sans doute ; je l'ai promis… je ne m'en dédie pas.

– Veuillez réfléchir…

– Va-t-en au diable, coquin ! gronda Palomas, qui fit un effort pour se lever ; j'ai la clef dans ma poche… la clef de la porte masquée. Ta main !… Aide moi, ou appelle Colombo.

– Pas n'est besoin de Colombo, Seigneur… Tout mendiant que je suis, s'il s'agissait vraiment de ma fille…

– C'est juste, c'est juste… Dona Isabel est une étrangère pour vous. Aussi, beau-père, ce n'est pas vous insulter que de vous demander un peu de complaisance.

Esteban lui tendit la main pour l'aider à se mettre sur ses pieds. Palomas, malgré son ivresse, remarqua que cette main tremblait.

Il releva sur son compagnon son œil demi-clos et le baissa aussitôt sous le regard de feu dont Esteban le couvrait.

– Qu'avez-vous donc, beau-père ? balbutia-t-il.

– Je n'ai rien, répondit le roi des gueux, dont la voix était calme et ferme.

– Ce diable de vin bordelais vous a allumé la prunelle, reprit don Juan qui chancelait, malgré l'appui qu'on lui prêtait ; je ne vous ai jamais vu ainsi.

– Marchons-nous ? demanda Esteban.

– C'est facile à dire… grommela Palomas ; essayons…

Il fit un pas. Ses jambes se dérobaient sous lui.

– Buvez, Seigneur, dit le roi des gueux, cela vous remettra.

– Crois-tu ?… Ta tête est meilleure que la mienne… donne !

Esteban lui versa un dernier verre et le lui présenta. Le gobelet sonna contre les dents de Palomas, qui avala quelques gorgées et parvint à se redresser.

– A la bonne heure ! fit-il ; conduis-moi… le corridor à gauche en sortant d'ici… Ah ! ah ! la belle a un poignard… mais je me moque de son poignard.

– Seigneur, dit Esteban avec gravité, quand une fille comme la Medina se munit d'un poignard, ce n'est pas pour frapper, c'est pour mourir…

Palomas lui jeta un coup d'œil atone et répondit avec son sourire hébété :

– Est ce que cela me regarde ?

Esteban ne le frappa point. Il le lâcha seulement et don Juan tomba comme une masse sur le carreau. Sa chute et le froid des dalles l'éveillèrent à demi.

– Traître ! s'écria-t-il, misérable traître !... A moi, Colombo !... à moi, Manoël ! Andres ! Carlos !... Personne ne viendra donc !

– Personne ne viendra, brute immonde ! répondit le prétendu Esteban, corps sans âme !... vil bâtard déguisé en gentilhomme !... Vois, je te méprise à ce point, que je ne daigne pas même te frapper du plat de mon épée !

Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, et sa noble taille se développait dans toute sa fierté.

Palomas, écumant de rage, faisait des efforts insensés pour se relever. Il se roulait, inondé de sueur et de vin, dans d'indicibles souillures ; sa bouche vomissait des sons inarticulés qui voulaient être des injures.

Le bon duc l'écoutait immobile et impassible désormais.

Au bout de quelques minutes, le jeune comte poussa un dernier rugissement, et s'affaissa ivre-mort, couché sur les dalles.

Le duc appela tout bas :

– Colombo !

La porte s'ouvrit aussitôt. La figure effrayée de l'aubergiste se montra sur le seuil.

– Dort-il bien ? demanda-t-il avant d'entrer.

– Comme un bœuf qu'on vient d'assommer, répondit le bon duc.

Colombo risqua un pas à l'intérieur de la chambre.

– Les trois jeunes gens sont à l'écurie depuis longtemps, dit-il.

– C'est bien. Que font les valets de celui-ci ?

– Ils ronflent.

– Que fait la Medina-Celi ?

– Elle prie.

– La chambre où tu l'as mise a vu bien des folles orgies, Colombo.

– A qui le dites-vous, maître ?... soupira l'hôtelier, qui leva les yeux au ciel d'un air moitié contrit, moitié goguenard.

– Elle est sanctifiée maintenant... Tu en feras murer les portes.

– Oui, Monseigneur.

Le bon duc se tourna vers la fenêtre. L'aube mettait déjà aux carreaux des reflets bleuâtres.

– Cet homme a sur lui la clef de la porte secrète, dit-il ; prends-la et donne-la moi.

– Que je touche le seigneur comte de Palomas !... s'écria Colombo épouvanté.

Le Medina-Celi poussa du pied le dormeur, qui resta insensible.

Colombo, rassuré par cette épreuve, se mit à genoux et fouilla les poches de son pourpoint. Il n'eut pas de peine à trouver la clef. Le bon duc la prit et dit :

– Que mes trois serviteurs se tiennent prêts, et que le cheval du comte de Palomas, tout sellé, tout bridé, m'attende à l'écurie !

Quand il eut passé le seuil, Colombo, dont le visage était allongé de moitié, resta en tête-à-tête avec son seigneur vautré sous la table.

– Il s'éveillera pourtant ! murmura-t-il en laissant tomber ses bras le long de son maigre corps ; je ne répondrais pas de garder mes oreilles jusqu'à ce soir !

Le bon duc, cependant, s'était engagé dans un sombre corridor qui s'étendait à gauche de la porte d'entrée, il allait d'un pas assuré, en homme qui connaît parfaitement son chemin.

Au bout du corridor, il y avait un escalier de quelques marches, éclairé par une meurtrière, dont le jour naissant marquait déjà la ligne étroite. L'escalier aboutissait à une porte.

Le bon duc chercha la serrure à tâtons et y introduisit la clef de don Juan.

Il ouvrit avec précaution, mais le pêne cria en glissant hors de la gâche et produisit un faible grincement.

Un bruit soudain répondit à ce bruit. C'était quelqu'un d'agenouillé qui se relevait en sursaut.

– Seigneur mon Dieu ! dit une voix sourde et altérée par une profonde angoisse, pardonnez-moi si je préfère la mort à la honte de mon nom !

La chambre était obscure. Medina-Celi sentit l'odeur d'une lampe qu'on venait de souffler.

Il ne s'était pas attendu à ces ténèbres. Il restait debout auprès de la porte, immobile et contenant à deux mains les battements de son cœur.

Il n'osait ni parler ni bouger, parce qu'une crainte horrible naissait en lui et figeait son sang dans ses veines.

Sa fille était là, devant lui, à quelques pas. Il ne distinguait ni sa pose ni son visage ; mais ses yeux habitués à la nuit devinaient aux lueurs pâles que tamisaient les rideaux fermés une forme blanche et svelte.

Il savait que cette forme blanche était Isabel ; il savait qu'Isabel avait le poignard à la main. Peut-être la pointe du poignard touchait-elle déjà le sein si jeune et si beau !...

Tous les dangers de la situation se ruaient à la fois sur sa pensée avec une netteté tardive et accablante. C'était la fin d'une nuit de fièvre.

Isabel l'avait passée tout entière, cette nuit, à lutter contre ses trop légitimes terreurs. Un instant la fatigue l'avait-elle domptée ? Ses pauvres yeux s'étaient-ils fermés en un sommeil plein de rêves et de terreur ?... Les sauvages fracas de l'orgie l'avaient sans doute éveillée.

Elle avait dû se pencher haletante hors de sa couche. Elle avait dû frémir à je ne sais quels bruits illusoires, fils poignant de la peur... des pas qui rôdent dans l'ombre... des voix qui parlent tout bas... des trappes qui s'ouvrent pour rendre vaines les barrières des portes et des croisées... que sais-je ? Chacun de vous a tremblé la fièvre aiguë de la peur ; fût-ce au lointain du premier âge, chacun de vous sait comment ce mal, cruellement ingénieux, transforme les objets, les sons, les yeux de la lumière ou de l'ombre...

Et la plupart d'entre vous n'ont eu que des peurs folles...

Qu'est-ce donc, quand le danger est là, le vrai danger, le danger mortel, menaçant comme l'épée de Damoclès dont le fil s'use et va se rompre ?

Elle n'avait que son poignard pour refuge, cette noble fille, dans ce lieu inconnu, où nul ne pouvait la protéger ni la défendre. Derrière les illusions de ces épouvantes se dressait la réalité. C'était une question d'heures ou de minutes. Elle s'était trompée jusqu'alors, mais cet homme allait venir…

Don Hernan avait à la fois toutes ces pensées. Il voyait cela, pour ainsi dire, et il se reprochait amèrement de ne l'avoir pas vu plus tôt.

Comment faire ? Au moindre mot, au premier pas, l'œuvre du vertige allait s'achever.

Le bon duc n'avait sauvé qu'un cadavre !

Car il n'y avait point à espérer qu'elle reconnût sa voix. Toutes les voix, dans son délire, devaient ressembler à celle du nocturne et lâche ravisseur. C'était lui qu'elle attendait, lui seul ! Et connaissait-elle seulement le son des paroles de son père ? Elle croyait avoir vu son père un instant, ce qu'il fallait pour l'entendre renier et insulter Ramire de Mendoze !…

Ramire ! c'était une inspiration du ciel ! Quand ce nom vint à la pensée du bon duc, ses yeux s'emplirent de larmes reconnaissantes. Il sentit la bonté de Dieu pénétrer tout son être, et le mot miracle monta de son cœur à ses lèvres…

– Mendoze vous cherche, Senora, prononça-t-il avec effort ; Mendoze est là… et votre mère…

Il écouta. Son cœur battait à briser sa poitrine. Un silence se fit qui lui sembla long comme un siècle.

Il entendit d'abord le poignard tomber, puis un long soupir, puis la chute d'un corps qui s'affaissait sur le sol.

Mais une voix chère s'éleva en même temps, qui disait :

– Ramire !... Soyez bénie, sainte Vierge !

Le bon duc s'élança dans le corridor. Sa joie triomphante débordait hors de sa poitrine.

– Hôtelier ! cria-t-il, un flambeau ! ma fille ne s'est pas tuée ! ma fille est vivante ! la miséricorde divine a sauvé ma fille !

On devine juste à ces heures. Tout ce que le bon duc avait pensé était vrai.

Le flambeau apporté par l'aubergiste éclaira une chambre en désordre et qui semblait préparée pour un siège. La lampe éteinte était sur la table de nuit ; autour du lit, les sièges alignés formaient un naïf rempart. La commode avait été roulée devant la porte ; une lourde table collait les rideaux à la croisée.

A peine reconnaissait-on parmi ce chaos, qui était l'œuvre des terreurs d'Isabel, la destination de cette pièce, moitié chambre d'auberge et moitié boudoir ; cependant le lit à baldaquin montrait sa souriante couronne où s'enguirlandaient des Amours joufflus avec des roses ; il y avait un luxe étrange et plein de contrastes.

Les murailles nues attendaient encore leurs draperies de lampas bleu de ciel, pareilles aux courtines du lit. La toilette gra-

cieuse et chargée d'un triple rang de flacons d'essences, n'avait qu'une aiguière de terre cuite.

Les fleurs demi-fanées étaient dans des vases de faïence rustique. Au milieu des chaises vermoulues et des fauteuils blessés qui rendaient le crin de leurs entrailles, la belle marquise avait voulu une adorable causeuse de soie brochée blanc et or.

A la guerre comme à la guerre. Si bas tombé qu'il fût, le roi d'Espagne avait ses galions. Quelque beau jour, cette ébauche de paradis devait s'achever.

Auprès du lit, sur le tapis turc aux éclatants ramages, la Medina-Celi était affaissée. Sa belle tête aux cheveux dénoués portait contre le matelas. Le poignard de la duchesse Eleonor gisait à terre, non loin d'elle.

Colombo restait debout à quelques pas. Le duc Hernan était agenouillé près de sa fille et lui faisait respirer des sels.

– Bel ! murmura-t-il avec ces caresses d'accent qui font de l'homme une mère ; Bel ! ma chérie, mon dernier amour… si tu étais morte, je n'aurais pas pu te suivre, car j'ai ma tâche inflexible… C'est moi qui t'aurais tuée, Bel, si tu étais morte… c'est moi, par mon imprudence et ma folle précipitation… Mais j'avais si grand besoin de te revoir, enfant adorée !… Je crois maintenant que Dieu me pardonnera ton bonheur pour récompenser le martyre de ma vie… N'a-t-elle pas fait un mouvement, Colombo ?

– Je vois la senora immobile, Excellence, répondit l'hôtelier.

– Elle est froide, mais son cœur bat doucement, et quand j'approche ma joue de ses lèvres, je sens un souffle tiède… Je n'ai plus peur.

Il déposa un baiser long et plein de recueillement sur le front de la jeune fille, qu'il avait ramenée dans ses bras.

– J'ai donné au roi quinze ans de ce bonheur !... pensa-t-il tout haut ; est-ce assez ?

La paupière d'Isabel eut un tressaillement léger avant de s'ouvrir. Son premier regard rencontra le sourire baigné de larmes du bon duc.

– Seigneur !... fit-elle.

Puis, par réflexion :

– Mon père !...

Medina-Celi l'attira contre son cœur avec passion.

– Elle se dégagea d'un brusque mouvement.

– Qui donc m'a parlé de Mendoze ?... balbutia-t-elle en prenant son front dans ses mains.

– Moi, c'est moi, répondit le bon duc ; moi, le meilleur ami de Mendoze...

– Vous !... prononça lentement Isabel ; vous avez voulu le payer !... Mais je l'ai vu blessé... mourant ! s'interrompit-elle avec une soudaine violence. Et je sais que vous vouliez me livrer à cet homme... à ce lâche...

Elle recula en marchant sur ses genoux, et ajouta :

– N'est-ce pas vous qui avez fait pleurer ma mère ?

Le bon duc se releva. Son visage était tout brillant de sérénité.

– Tu m'aimeras mieux pour le mal que tu me fais, enfant… murmura-t-il.

Puis, d'un ton bref et presque impérieux :

– Dona Isabel, je vous ai donné les heures de cette nuit. Le reste de mon temps appartient au roi. Vous êtes désormais à l'abri de tout danger, et, avant que le soleil soit levé, l'autorité royale vous couvrira de son égide tutélaire… Mendoze n'est pas mort, je vous l'affirme sur mon honneur de gentilhomme… Avez-vous vu parfois votre sainte mère sourire à ce portrait qui regarde sa couche ?… Votre naissance, ma fille, fut l'épanouissement et la joie d'un saint amour… Dieu nous frappa… La clémence du roi saura guérir la plaie qu'ouvrit un jour sa colère… vous êtes la Medina-Celi. Après Dieu et après le roi, c'est à votre père que vous devez obéissance.

La jeune fille se rapprocha et porta la main du bon duc à ses lèvres.

– Moi, dit-elle, je voulais vous aimer… Au nom du ciel, seigneur, est-ce un crime d'obéir à sa mère ? Ma mère m'a donné un fiancé…

– Le roi seul marie les filles des Medina-Celi, Senora. Nous sommes au roi comme le prêtre appartient à l'Eglise. Tout par le roi, telle est la religion de nos pères.

q

Chapitre 8 TRISTESSE DE BOBAZON

A travers les longs cils d'Isabel, un rayon sombre glissait ; ses yeux se fixaient sur le poignard qui restait à terre.

– Vous n'avez pas besoin de cela, ma fille, prononça le bon duc avec douceur.

– Ma mère en eut besoin un jour, murmura la Medina-Celi.

Don Hernan leva la main comme pour lui imposer silence ; mais Isabel acheva :

– Seigneur, ce fut contre le roi !...

Les sourcils du bon duc s'étaient froncés violemment ; il courba la tête et resta un instant pensif.

Quand il se redressa, ses joues étaient pâles, ses yeux rougis disaient le terrible effort qu'il venait de faire sur lui-même.

– Tout par le roi ! répéta-t-il d'une voix lente et grave ; Eleonor de Tolède avait le droit de mourir, parce qu'il y a une chose qui est au-dessus du roi : l'honneur...

Hôtelier, lève ton flambeau ! s'interrompit-il brusquement ; précède-nous... Senora, veuillez vous appuyer sur moi.

Isabel jeta sa mante de voyage sur ses épaules et rabattit son voile. Pendant cela, maître Colombo débarrassait la porte principale, qui fut ouverte. Isabel frémissait de tous ses membres en descendant le grand escalier. La vue des trois Nunez l'étonna et ne la rassura point. Sa mère lui avait dit, en parlant de la maison de Pilate : « Ici, je ne puis compter sur personne. »

Et quand sa mère avait pris ce parti suprême de la remettre aux mains de Mendoze, à qui l'avait-elle confiée ? A une étrangère, à la fille d'un ennemi.

Il y avait cinq chevaux sellés dans l'écurie, pas un des serviteurs de Palomas n'était là.

Le bon duc déchira une page de ses tablettes.

– Approche, dit-il au plus jeune des trois frères, et ne bouge pas.

La large épaule de Nunez servant de pupitre, le bon duc traça rapidement quelques lignes au crayon.

C'était ainsi conçu :

« Frère,

« Je veux que ma fille ait pour asile l'enceinte même de l'Alcazar. Je ne puis défendre deux maisons à la fois. Le roi avant le sang. C'est la maison du roi que je défendrai.

« A la cour on ne connaît plus ceux de mon nom. Je te charge de conduire ma fille chez la reine, et je t'offre le baiser de paix.

« A ceux qui te remettront ce pli, les mots de ma devise.

Signé HERNAN. »

Il plia la feuille en quatre, et, perçant de la pointe de son poignard le coin où les quatre angles libres du papier se réunissent, il les noua à l'aide d'un poil de sa barbe.

Après quoi il mit cette adresse :

« Au Maragut Moghrab. »

– En selle ! ordonna-t-il.

Ce fut lui qui prit le soin de placer Isabel sur le cheval du comte de Palomas.

– Maintenant, dit-il en s'adressant à ses trois serviteurs, je mets à votre garde l'honneur de Medina-Celi… La limite que j'avais marquée a été franchie. J'ai mes griefs et mon droit… Défendrez-vous la fille de votre maître jusqu'à la mort ?

– Jusqu'à la mort ! répondirent les trois frères.

Ces voix jeunes et loyales vibrèrent jusqu'au fond du cœur d'Isabel.

– Seigneur, dit-elle, en se penchant sur la main du bon duc qui tenait encore son cheval par la bride, pardonnez-moi si j'ai douté de vous !

Les lèvres du bon duc effleurèrent son front.

– Enfant, murmura-t-il, notre tâche n'est pas achevée… Quand les heures de trouble et de tristesse auront fui, quand tu seras heureuse et glorieuse, ton père viendra demander pour sa récompense un sourire et un baiser.

Il se tourna vers les Nunez.

– Bride abattue jusqu'à Séville ! ordonna-t-il ; cette lettre à son adresse, et obéissance à l'homme qui vous dira : Mas el rey que la sangre !… Allez sous la garde de Dieu !

Les Nunez mirent dona Isabel au milieu d'eux et descendirent au galop le sentier qui conduisait sous le couvert.

Le bon duc, resté seul, promena son regard vers l'Orient, où les nuées blanchissant détachaient déjà la cime des arbres. Il rentra dans l'écurie et donna un coup d'œil au harnachement de Sultan-Yusuf. Après quoi, il attendit, immobile devant la porte qui allait de l'écurie à la salle, où dormaient les gens du comte de Palomas.

– Je croyais que Votre Grâce devait être à Séville avant la senora ? dit Colombo, qui avait grande hâte de le voir partir.

– Tu croyais bien, répondit le Medina-Celi ; mais je veux qu'ils aient le temps de mettre le bac entre eux et ceux qui pourront les poursuivre… Je veille.

Il continua de marcher de long en large.

Au bout de quelques minutes, il dit :

– La barque d'Ambrosio doit avoir quitté la rive…

Il tira son épée et trancha l'une après l'autre toutes les sangles de selles pendues aux murailles de l'écurie.

– Merci de moi ! s'écria Colombo ; ils s'éveilleront, Seigneur ; mon dernier jour est venu !

Le bon duc, au lieu de lui répondre, prit la longe d'un cheval de service et la passa dans un des anneaux de fer fixés sous les râteliers.

– Voici ton salut, pauvre Colombo ! dit-il, avance !

L'hôtelier obéit machinalement. Le bon duc lui garrotta les deux mains et les deux pieds, après l'avoir attaché à l'anneau de fer.

– Tu as cédé à la force, reprit-il, maintenant, adieu, Colombo. Je suis content de toi… demain, il n'y a plus ni conspirateurs à courte vue, ni fils de coquin affublé du nom de Haro… Il y aura le roi en face du peuple, comme le soleil regarde et féconde la terre quand les nues jalouses n'interceptent plus ses rayons… Au lieu du châtiment que tu as mérité pour avoir donné asile aux traîtres, tu auras une récompense, parce que tu t'es souvenu de tes anciens seigneurs… Je pars : éveille-les si tu veux, et crie bien haut pour qu'il ne te soit point fait de mal !

Le Medina-Celi sauta en selle. Il descendit le tertre au petit trot pour faire les jambes de Sultan-Yusuf, qui n'avait eu qu'un repos de trois heures.

Il n'était pas à mi-chemin du bois que le malheureux Colombo se mit à pousser des hurlements lamentables.

Le bon duc se retourna. L'ancien monastère sortait de l'ombre avec ses arcades brisées et ses longues perspectives de galeries en ruines. Il n'y avait encore personne dans l'écurie ; Colombo jouait son rôle en conscience.

Au moment où le bon duc atteignait le bois, des cris confus répondirent aux plaintes de l'hôtelier. L'alarme était enfin donnée. Les gens de Palomas s'éveillaient.

Le Medina-Celi piqua des deux, et Yusuf allongea aussitôt son galop léger et rapide.

Une demi-heure après, dans ces champs de maïs qui bordent le cours du Guadalquivir, les trois Nunez, entourant toujours dona Isabel, hâtaient la course de leurs montures.

Le soleil restait encore au-dessous de l'horizon, mais ses rayons mettaient déjà des bordures roses aux vapeurs nocturnes attardées dans le ciel bleu. La campagne était déserte. Le fleuve, caché derrière sa bordure de lauriers fleuris, chantait comme un ruisseau.

C'est à peine si le galop régulier des quatre chevaux, frappant la terre molle et détrempée, interrompait le silence de cette solitude.

Tout à coup, l'aîné des Nunez montra du doigt, dans la campagne, un point noir, tachant vers l'ouest la brume blanchâtre qui rasait le sol.

Nos cavaliers ne s'arrêtèrent point, mais tous les yeux se fixèrent sur le point noir qui grandissait.

Il glissait, véloce comme un trait, au travers de la plaine.

Quand il fut juste en face de la cavalcade, on put distinguer pendant un instant un homme dont le sombre manteau flottait au vent de sa course effrénée. Il était allongé sur l'encolure de son cheval. Vous eussiez dit, dans le clair obscur du matin, le dernier fantôme fuyant devant le jour.

Il passa. Son feutre s'agita. Il disparut.

Les trois Nunez se découvrirent. Isabel envoya un baiser en disant : Mon père…

Du haut des vieilles tours romanes, auxquelles répondaient les minarets de toutes les mosquées redevenues chrétiennes, le cri de sept heures tombait, quand le Medina-Celi repassa la Puerta-Real. Le son des trompes vibrait encore qu'il arrêtait son cheval à

la poterne des jardins de Pilate, donnant sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah.

A son approche, une ombre avait glissé derrière la fontaine.

Le bon duc avait un de ces regards perçants et toujours présents auxquels rien n'échappe ; mais il ne voulut pas prendre garde. Il n'avait pas le temps, et d'ailleurs il ne craignait désormais ni les espions ni les embûches.

Aux espions son visage découvert, aux mal-voulants sa bonne épée.

Il tira de son sein la clef de la poterne et l'ouvrit. Son pied toucha terre. Il fit entrer Sultan-Yusuf tout fumant de sueur et le couvrit de son propre manteau pour l'attacher à un arbre.

Puis il se dirigea d'un pas rapide vers la maison de Pilate, où il s'introduisit par l'entrée particulière qui donnait accès dans les appartements d'Eleonor de Tolède.

Dès que la poterne du jardin fut refermée, l'ombre sortit de sa cachette.

La grosse figure futée de notre Bobazon se montra, enfoncée entre ses deux épaules larges et trapues.

Il s'était levé aussi matin que le Medina-Celi. Nous donnons ce simple villageois de l'Estramadure pour l'un des hommes les plus laborieux de son siècle.

– Encore un mystère ! grommela-t-il entre ses dents ; ce gaillard ressemble comme deux gouttes d'eau au spectre qui rôdait dans le jardin hier au soir… je jurerais qu'il a fait du chemin depuis ce temps-là, car son cheval ruisselle… Saint-Jacques et

Saint-Philippe ! si je peux seulement garder ma tête au bout de mon pauvre corps, je ferai des douros avec tout ce que je sais, c'est bien sûr.

En attendant, il aiguisait un large couteau qu'il avait sur le rebord de la fontaine.

Bobazon, garçon intelligent et un peu avide, n'avait pas, du moins, le cœur sanguinaire. Ce ne pouvait être dans des intentions violentes qu'il s'était procuré ce couteau. Cependant il en affilait le tranchant avec un soin qui avait quelque chose de tragique.

– Je ne les connaissais pas, pensait-il tout haut ; je ne les avais jamais vus. Pourquoi ma main frémit-elle ? Ce n'est pas un crime, non, que d'entamer un cuir pour mettre quelques maravédis de côté.

Il poussa un gros soupir.

– Comme l'amitié naît par les rapports fréquents ! reprit-il, et comme elle grandit vite quand les caractères s'accordent !... Nous ne nous étions plus quittés depuis le jour où j'allais les prendre dans les prairies... Pepino était plus porté sur sa bouche que Micaja, mais au demeurant c'était une bête sobre et d'humeur égale... Micaja était moins obéissant, mais quelle gaieté pour la moindre aubaine !... Avec l'écorce de mon melon, hier, je leur ai fait bien plaisir à tous deux. Je penserai longtemps à ces deux pauvres animaux, qui étaient de ma famille... Il y avait un sort entre nous ! j'avais beau les vendre, ils me revenaient toujours... Et rien qu'à continuer ce petit commerce-là, j'aurais doucement gagné l'aisance de ma vieillesse.

Il regarda le fil de son couteau, qui était pur, brillant et tranchant.

– S'ils étaient vivants, poursuivit-il, je leur aurais donné l'avoine ce matin… oui, l'avoine, je ne mens pas !… Mon boursicot est rond, je peux bien répandre un peu de bien-être autour de moi.

– Allons ! s'interrompit-il en essuyant son couteau contre sa cuisse ; la vie est faite comme cela… on hérite de ses meilleurs amis… je ne peux pas les ressusciter ; je vais les écorcher puisque j'ai fait les frais d'un couteau.

Il se leva et traversa tristement la place pour se rendre au lieu où la bataille s'était livrée, le soir précédent, entre Mendoze et les ravisseurs de la Medina-Celi.

Les cadavres de Pepino et de Micaja gisaient encore à la même place, sur la terre, où la pluie avait en partie lavé les traces du sang.

Bobazon s'arrêta entre eux deux. Deux grosses larmes coulèrent sur sa veste.

– Ah ! mes vrais amis, dit-il avec un attendrissement profond, vous allez encore me faire du bien après votre mort !

C'était assez d'émotions. Il avait prouvé la bonté de son cœur.

Ayant essuyé ses yeux d'un revers de main, il se donna tout entier à sa besogne en commençant par Micaja ; c'était celui des deux chevaux qu'il avait toujours le mieux aimé. Sa main était ferme désormais, son œil alerte : il y a temps pour tout.

Cet excellent Bobazon savait, à ce qu'il paraît, plus d'un métier. Les incisions furent pratiquées avec une netteté irréprochable, et la peau de Micaja, vivement décollée, s'étendit sanglante sur le sol. Pepino n'attendit pas longtemps son tour.

Le front de Bobazon dégouttait de sueur, mais on sait que le travail est un calmant pour les grands chagrins. Notre ami se disait avec une douce mélancolie :

– Deux bons cuirs bien souples et bien sains… Pourquoi ne mange-t-on pas la chair du cheval ? Voici quatre cents livres de viande salubre et nourrissante qui vont être perdues… Mais la mode n'y est pas ; on ne peut rien contre la routine… Je vais toujours porter les peaux au corroyeur de la rue de la Sterpe.

Il arrangea de son mieux les deux cuirs en un seul faix, qu'il chargea gaillardement sur son épaule.

– Quinze douros sont toujours bons à gagner, pensait-il pour adoucir l'amertume du dernier adieu.

– Halte-là ! garçon ! dit une voix claire, à sa droite, au moment où il allait prendre sa course.

Il faillit tomber à la renverse.

Un gros éclat de rire se fit entendre à sa gauche.

Il laissa choir son fardeau.

Il y avait une manière de géant qui lui barrait le passage du côté de la ruelle, de l'autre côté se tenait debout et le poing sur la hanche un personnage au brillant costume de majo, qui le regardait en riant de tout son cœur. Un groupe, composé de quatre ou

cinq drôles à mines patibulaires, stationnait en outre à quelques pas de la fontaine.

C'était, pour notre Bobazon, la place aux aventures.

Il avait mis tant de cœur à la besogne, que tous ces gens avaient pu s'approcher sans être vus ni entendus. Pour lui, tous ces gens sortaient de terre.

– Que voulez-vous de moi ?… balbutia-t-il dans le premier trouble de sa surprise ; je ne suis qu'un pauvre homme…

– L'ami, interrompit le géant qui semblait ivre à demi, tu écorches comme un ange… si tu veux venir à mon étal, tu gagneras trois douros par semaine et le pain.

Bobazon remarqua seulement alors que la porte des abattoirs du boucher Trasdoblo était ouverte. Quant au personnage qui était à sa droite, du premier coup d'œil il l'avait reconnu pour Cuchillo le toréador.

– Mes maîtres, dit il, vous avez voulu effrayer un homme de la campagne. Je suis d'un joyeux naturel et ne vous en portes point rancune… Ces deux chevaux m'appartenaient, j'ai le droit de profiter de leurs cuirs.

Il se baissa en même temps pour relever son faix.

Trasdoblo et le toréador s'étaient rapprochés l'un de l'autre.

– Des épaules de taureau ! dit le boucher.

– Et un poignet ! ajouta Cuchillo ; c'est une trouvaille !

– L'ami, reprit-il tout haut, nous te cherchions dans Séville ; nous voulions lier connaissance avec toi.

– Savez-vous donc mon nom ? demanda Bobazon qui les regarda de travers.

– Tu viens de nous le dire : ces deux animaux appartenaient au jeune rustre qui a tiré l'épée contre le noble comte de Palomas, capitaine des gardes du roi… tu as l'accent de l'Estramadure : tu dois être son valet.

– Allez à d'autres, se récria aigrement Bobazon, s'il vous faut des valets !… Je suis un homme libre et vivant de sa peine. Mon père ne se serait pas troqué contre un hidalgo. Ma mère…

– Au diable le bavard ! fit Trasdoblo ; avancez, vous autres, et qu'on l'emmène à la maison !

Le groupe qui était auprès de la fontaine s'ébranla.

Bobazon crut reconnaître quelques-unes de ces figures de sacripans.

– Prenez garde, dit-il d'un ton fier, voulant user de ce mystérieux verbiage qui lui avait tant de fois réussi depuis son arrivée a Séville ; il ne fait pas bon à s'attaquer à certaines gens. Savez-vous seulement de quoi il retourne et quel est le vrai nom de ce Mendoze dont vous parlez à tort et à travers ?

– Non, répondirent à la fois tous les assistants, qui l'entourèrent de plus près.

– Et sidi Moghrab… poursuivit Bobazon au hasard, vous a-t-il dit son secret ? les deux gitanos qui sont morts hier à cette place, est-ce vous qui les avez enlevés ?

– Non, répondirent encore le boucher et le toréador.

Ce dernier ajouta :

– Quel diable d'homme es-tu, l'ami ?

Bobazon crut avoir cause gagnée pour le coup.

Il se redressa et appela sur sa grosse lèvre un sourire dédaigneux.

– Si quelqu'un vous demande cela, prononça-t-il fièrement, vous répondrez que vous n'en savez rien, mes maîtres. Ceux qui sont en haut peuvent descendre, ceux qui sont en bas peuvent monter… Pedro Gil n'a point passé toute la nuit dans la salle basse de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

– Que dis tu ?… s'écria le toréador stupéfait.

– A bon entendeur, salut, maître Cuchillo !…

– Tu me connais ?

– Et j'en connais bien d'autres !… Tu sauras cela, Hadjar, païen maudit… Et toi aussi, Pepe, et toi aussi, Nombres !

Les trois hommes ainsi nommés tressaillirent ; ils étaient de ceux que Bobazon avait vus recevant de l'argent de l'oïdor.

Bobazon, triomphant, reprit :

– C'est un rude seigneur que le Medina-Celi… Dites-moi pourquoi les quatre cierges brûlaient cette nuit dans les fourrés du jardin de Pilate ?…

Ceux qui faisaient cercle autour de lui s'entre-regardaient.

Bobazon triomphait. Cette clef qu'il avait trouvée ouvrait décidément toutes les portes.

– Que chacun de nous aille à ses affaires ! reprit-il brusquement. Il n'y a pas déjà si loin d'ici à la forteresse d'Alcala… Seigneur boucher, aidez-moi à recharger ma marchandise.

Trasdoblo avança machinalement d'un pas ; les grosses couleurs de ses joues avaient pâli.

Bobazon, pour parfaire sa victoire, ajouta en s'adressant à Cuchillo :

– Il n'en coûte pas cher d'avoir comme vous un brin de myrte à son chapeau, l'homme !… Nous venons d'un pays où on sait bien ce qu'il y a autour de l'écusson aux trois éperons d'or !

– De par le ciel ! s'écria Cuchillo, c'est un des nôtres !… à moins qu'il ne soit espion du comte-duc ! Il n'était pas à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste, j'en suis sûr !…

D'un mouvement rapide il le prit au collet, tandis que Trasdoblo et un autre lui saisissaient les poignets.

Bobazon se mit à crier détresse.

Le pouce de Cuchillo pressa sur sa gorge. Le son s'éteignit.

– Etais-tu à l'île Majeure, cette nuit ? demanda le toréador.

– A l'île Majeure ? répéta Bobazon étranglé ; seigneurs, je vous prie d'avoir pitié de moi.

– A l'île Majeure, chez l'hôtelier Colombo ?

– Oui… non… répondit Bobazon ; je vous jure que je ne sais rien, mes bons maîtres… J'ai voulu m'en faire accroire et Dieu me punit.

– A l'abattoir ! ordonna Cuchillo ; le drôle a changé de gamme, mais il continue à se moquer de nous.

Bobazon eut beau protester, il fut enlevé à la force des bras et porté dans l'enclos de Trasdoblo. On le déposa au milieu du hangar, sur la pierre maculée où tant de bœufs innocents avaient poussé leur dernier beuglement.

– Ici, dit Cuchillo d'un air terrible, nous ne craignons ni les passants, ni les espions… Nous allons te juger, te condamner, nous allons t'exécuter sans tambour ni trompette !

– Malheur à moi ! sanglota Bobazon ; que Dieu ait pitié de mon vieux père, de ma mère vénérable, de ma femme bien-aimée et de mes pauvres petits enfants !

Quand il ne triomphait pas insolemment, ce digne Bobazon s'agenouillait jusqu'au ventre.

Ses juges, cependant, s'étaient groupés à quelques pas et semblaient tenir conseil. Il tendait l'oreille avidement, tout en restant couché comme une masse sur sa dalle. Quelques paroles décousues arrivaient jusqu'à lui.

– On le mettra au premier rang… disait le boucher.

– Il s'en tirera comme il pourra… ajoutait un autre.

Et Cuchillo :

– Cet animal doit être fort comme une paire de buffles.

Un éclair d'espoir lui traversa la cervelle. Ces gens voulaient l'employer à quelque dangereuse besogne. C'était à tout le moins un sursis.

– Qui a terme ne doit rien, pensa Bobazon. Ventre-Mahon ! nous en avons bien vu d'autres.

Il se remit sur son séant et dit d'un ton insinuant :

– Mes chers seigneurs, vous plairait-il apporter ici mes peaux, afin qu'elles ne restent point à la merci du premier venu.

– Vous voyez bien que c'est un pauvre diable, conclut Cuchillo, mettant fin à la délibération ; nous avons à remplacer Ismaïl et Sélim… les sujets deviennent rares. Laissez-moi faire, je me charge de celui-là.

– L'ami, dit-il en revenant vers Bobazon, ton vieux père m'intéresse, ta respectable mère aussi, et le reste de ta famille. J'ai plaidé pour toi. Mes nobles amis consentent à te faire grâce de la vie à une condition…

– Voyons la condition, répliqua froidement Bobazon.

– Comment, coquin ! s'écria le toréador, tu ne tombes pas à mes genoux ?

– Il sera toujours temps, mon cher maître. Voyons la condition.

Cuchillo l'examinait attentivement.

– Aurais-tu la main ferme et agile si on y mettait un poignard ? demanda-t-il.

– C'est selon, répondit Bobazon.

– Qu'entends-tu par là ?

– J'entends : selon l'usage auquel serait destiné le poignard.

– Un poignard est fait pour tuer.

– Sans doute… mais qui ?

– Que t'importe cela ? dit le toréador en fronçant le sourcil.

– Ne vous fâchez pas, mon bon maître… cela ne m'importe point… Est-ce pour la bonne cause ?

– C'est pour la bonne cause.

– Sera-t-on bien payé ?

– Vingt onces d'or.

– Bobazon fit la grimace.

– J'ai eu cinquante onces pour porter les deux sacs de son… murmura-t-il.

– Que dis-tu ?

– Rien, mon maître… je réfléchis.

– Hadjar ! appela le toréador.

Le plus noir des cinq gibiers de potence s'approcha.

– Prends la massue ! ordonna Cuchillo.

Le gitano s'empara du maillet sanglant qui servait à étourdir les bœufs avant de les égorger.

– Que faites-vous, maître ? s'écria Bobazon éperdu.

– Rien, l'ami… continue de réfléchir… je te donne une minute.

Bobazon se mit sur ses pieds et tendit la main au toréador.

– C'est de l'ouvrage mal payé, dit-il ; mais du moment qu'il s'agit de la bonne cause, j'accepte… A quand la besogne ?

– Pour l'heure de la sieste, aujourd'hui.

– Et d'ici là serai-je libre ?

– Libre de manger, de boire, de dormir, sous les yeux de ces dignes garçons qui vont te garder à vue.

Bobazon parvint à sourire.

– A la bonne heure ! dit-il, j'ai faim et soif… j'aurai sommeil, et, quand l'heure sera venue, saint patron ! vous verrez de quel bois je me chauffe.

A ce moment, le bon duc pénétrait dans le vestibule de la maison de Pilate, où l'antique litière de la famille, timbrée aux armoiries du grand marquis de Tarifa, l'attendait toute préparée.

Savien, à la tête des écuyers, se tenait en dehors du seuil. Le seigneur Osorio était debout auprès de la chaise, et son cheval, brillamment caparaçonné, piaffait au bas du perron.

Il y avait en outre dans la cour quatre valets à cheval pour marcher, deux en avant, deux en arrière de la chaise.

Tous les autres serviteurs faisaient la haie.

Un silence respectueux ou plutôt craintif régnait dans le vestibule.

Tous les regards étaient fixés sur le maître avec une anxieuse curiosité. Cette maison était pleine d'un mystère étrange. Les vieux murs bâtis par le grand marquis n'étaient pas assez épais pour contenir et garder ce secret.

Il s'évaporait, ce secret, comme les effluves subtiles qui défient la clôture hermétique du vase le mieux bouché. Il était dans l'air ; on le respirait.

Quel était-il ? Personne peut-être n'aurait pu le dire. Mais tout le monde dévorait des yeux le Medina-Celi, comme si chacun se fût attendu à quelque merveilleux changement à vue.

L'idée du surnaturel était éveillée. Elle se mêlait à certaines rumeurs venues du dehors, à certaines indiscrétions échappées au-dedans.

On se demandait où étaient les trois fils Nunez, puisque le quatrième cavalier de l'escorte nocturne était revenu.

Ou plutôt on se disait : Un homme ne peut être à la fois présent et absent. Don Hernan Perez de Guzman est avec les trois Nunez ; comment le voyons-nous ici ?

– Je vous salue, seigneur Osorio, dit le bon duc avec affabilité ; depuis combien de temps la senora duchesse est-elle partie ?

– Depuis quelques minutes à peine, monseigneur, répondit le majordome.

– Pourquoi n'a-t-elle pas fait usage de la chaise d'apparat ?

– Parce qu'on est venu la quérir avec l'un des carrosses de Sa Majesté.

– Bonjour, mes amis, que Dieu soit avec vous ! dit Medina-Celi en saluant de la main à la ronde.

Puis il ajouta :

– Ouvrez la portière, écuyer !

Comme il s'asseyait sur la banquette, le vieux Nunez traversait la cour, menant par la bride Sultan-Yusuf rendu de fatigue.

Il y eut parmi les serviteurs de la maison de Pilate un frémissement soudain et court comme une secousse électrique. Savien, qui était auprès de la portière, ouvrit la bouche pour adresser peut-être une question à son seigneur.

Mais le bon duc agita sa main une seconde fois et dit :

– Au palais du roi !

Les porteurs se mirent en marche aussitôt. Les hommes de pied s'ébranlèrent ; les cavaliers caracolèrent.

Comme les deux battants du portail se refermaient, la vieille Catalina Nunez prit Savien par la main, et, sans mot dire, l'entraîna vers le vestibule. Elle monta l'escalier qui conduisait aux appartements du maître, et prit, à droite de la porte principale, un couloir étroit desservant la chambre à coucher.

Elle mit son œil à la serrure de la porte qui terminait le couloir.

Après avoir regardé un instant, elle se releva en silence et fit signe à l'écuyer de l'imiter. Savien regarda à son tour.

– C'est bien lui ! murmura le vieux serviteur.

– Et n'est-ce pas bien lui aussi qui vient de partir pour l'Alcazar ? demanda la Nunez.

– Femme, je vois celui-ci.

– N'avez-vous pas vu celui-là ?

Ils redescendirent en silence et gagnèrent l'écurie, où Nunez était en train de panser Sultan-Yusuf.

Nunez écouta le récit de sa femme, corroboré par le témoignage de Savien.

– Il secoua la tête et dit :

– Chacun sait l'histoire du prêtre d'Avila, qui vendait son âme au démon pour avoir deux corps.

q

Chapitre 9 L'ANTICHAMBRE DU ROI

On avait d'ordinaire où se promener dans l'antichambre royale, située au bout de la galerie des ambassadeurs et donnant par trois grandes arcades sarrasines sur la cour des Marionettes, comme l'appartement du roi lui-même.

C'était une très vaste pièce, à la voûte en forme de tiare, dont les nervures hardies cachaient leur point d'intersection sous la fameuse étoile d'or de Mudarra. Philippe III y avait tenu une assemblée d'évêques, lors de sa querelle avec le Saint-Père. Le banc sculpté, recouvert en cuir Cordouan, qui tenait l'entre-deux des premières croisées, gardait le nom de Christophe Colomb, sans doute parce que l'illustre navigateur y avait attendu plus d'une fois durant de longues heures le bon plaisir de Sa Majesté.

L'Espagne du sud se lève matin, parce qu'elle dort une partie de la journée.

Il n'était pas rare de voir, dès sept heures, les chaises des courtisans diligents alignées devant la porte des Bannières.

Huit heures venaient de sonner à l'horloge du palais, L'antichambre était pleine. Il y avait des chevaux à tous les anneaux du cloître de Philippe II, et les chaises vides encombraient littéralement la cour d'entrée. De mémoire d'huissiers, on n'avait vu tant de courtisans attendre le baisemain.

Les vingt-quatre de Séville, rangés en bon ordre, occupaient le fond de la salle, vêtus de leurs dalmatiques de velours.

Tous les ministres étaient présents, sauf le comte-duc. Le connétable et l'amirante de Castille s'entretenaient avec Medina-Sidonia, l'illustre généralissime, qui semblait avoir quitté son armée tout exprès pour ajouter à la solennité de cette démonstration de la noblesse espagnole.

Car il était évident que tous ces fidèles et loyaux hidalgos, y compris notre vieil ami Bernard de Zuniga, y compris Pascual de Haro, y compris Alcoy lui-même, étaient là pour assurer le roi de leur inébranlable dévouement.

Aux heures de trouble, il est bien d'entourer ainsi le trône qui chancelle. Aussi toute la grandesse d'Espagne égrenait là son historique chapelet. On comptait dans la chambre de l'Etoile trois douzaines de Guzman pour le moins, un Medina-Torre, quatre ou cinq Mendoza, deux Cordoue, autant de Sylva, le double de Luna, le triple de Lara.

Les Cordez, nés d'hier, coudoyaient la descendance des antiques Alvarez ; Sandoval, drapé dans la noblesse de sa disgrâce, passait taciturne et fier, parmi les Pacheco, les Hernandez et les Gomez, anciens adorateurs, devenus apostats.

Celui-ci, jeune encore, mais roide dans sa fraise, c'est Pierre de Tolède, marquis de Villena, petit-fils de la tragédie d'Egmont ; celui-là, leste et pimpant dans son habit à la française, c'est Porto-Carrero, gouverneur premier d'Alicante et aïeul du petit abbé qui joua la comédie de Cellamare.

Voici les maîtres de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques : Ramirez, qui fait remonter son blason à Ataulphe, successeur d'Alaric ; Ximenez, descendant de cet obscur soldat qui faillit étrangler un jour, pour quelques pistoles, son frère, le grand cardinal d'Espagne, ministre de Ferdinand et d'Isabelle, Jean de Castio, fils des rois d'Aragon.

Voici encore Jean de Vasconcellos, inquisiteur de la foi, transfuge du Portugal et l'un des plus dignes successeurs de Thomas Torquemada.

Voici le duc de l'Infantado, un Silva : voici le marquis d'Albacète, un Tellès…

Et cent autres, soldats, magistrats, contadors majeurs, évêques, familiers du saint tribunal, aventuriers du nouveau monde, poètes, que sais-je ! Toute la cour était là.

Des groupes se formaient. On causait très vivement. Il y avait de quoi, car l'étiquette veut en Espagne que les secrétaires d'Etat ne fassent point antichambre, et plusieurs ministres, le vieux Zuniga en tête, faisaient antichambre, depuis une grande demi-

heure. Quel travail si important pouvait occuper le roi ? Le moment fixé pour l'ouverture des portes était passé depuis longtemps, et les portes restaient closes.

Un jour comme celui-ci ! un jour où la chambre de l'Etoile regorgeait de grands d'Espagne ! un jour où il y avait dans l'antichambre royale plus de ducs et plus de princes qu'on n'y voyait ordinairement de simples hidalgos !

Le roi était-il seul ? consultait-il son médecin ? avait-il la reine ?

Le roi était-il malade ? sérieusement malade ? Chose plus grave, Almanzor avait-il passé une mauvaise nuit ? Depuis le voyage de Séville, la santé de ce favori se montrait chancelante.

Les groupes se formaient et se séparaient ; on causait ; les yeux en disaient plus que la langue. Les gens s'abordaient avec une grimace significative ou bien un haussement d'épaules qui avait son éloquence.

C'était ici une agitation sourde, là une émotion bavarde, selon les rangs, selon les âges, selon les caractères et les tendances. Il en résultait un murmure continu, mais inégal, un bourdonnement qui avait des défaillances soudaines, coupées de brusques rinforzando.

Chaque fois qu'un nouvel arrivant se présentait, c'étaient de nouvelles plaintes et de nouveaux étonnements. S'il s'agissait d'un homme d'importance, on allait jusqu'au vieux Cosmo Baïeta, gravement assis devant la draperie qui cachait le poste des gardes du roi. Cosmo se levait, ainsi que les deux chambriers se-

conds, ses collègues ; tous les trois s'inclinaient peu ou beaucoup, suivant le titre du visiteur, et Cosmo répondait invariablement :

– Il ne fait pas jour chez Sa Majesté.

Le nouveau venu s'éloignait, et la foule complaisante l'entourait pour lui offrir les cents mots qu'elle avait trouvés comme explication à cette énigme.

De temps en temps, Cosmo soulevait solennellement la draperie et passait derrière.

Chacun pouvait voir alors les uniformes des trabucaires de la garde. Ces soldats, l'élite des troupes espagnoles, étaient debout en ligne de bataille et l'arme au bras ; leur officier, immobile et l'épée à la main, tournait le dos à l'antichambre. On avait essayé en vain de reconnaître ce gentilhomme, qui était le successeur du brave Philippe de Gama, tué dans la cour de l'Alcazar par le gueux Caparossa. On avait distingué seulement un long crêpe qui pendait à la garde de son épée.

Tout ceci avait un aspect théâtral et inusité, les imaginations étaient frappées. Quelque événement majeur se préparait, il n'y avait point à en douter. Les plus petites choses prennent ainsi une physionomie dramatique quand on approche d'une grande péripétie.

Mais Dieu sait qu'il y avait encore d'autres symptômes. Jamais antichambre bourrée de courtisans inquiets, écouteurs, bavards, curieux, avides ou poltrons, n'eut plus ample moisson de propos errants, de vagues on-dit, de bruits sortant de terre. Chacun apportait son cancan ; il y avait des caquets qui naissaient là tout à

coup du choc de deux langues oisives, qui grandissaient instantanément et qui faisaient le tour de la salle en un clin d'œil.

Des nouvelles vraies couraient parmi ces faux rapports. Le pouls de la foule battait la fièvre chaude. C'était un concert de rumeurs, ou mieux une foire, ou mieux encore une Bourse.

Là s'arrête le possible. En fait d'audacieuses balivernes, la Bourse est le dernier terme de comparaison. Il n'y a rien au-dessus ni au-dessous.

Ici, seulement, les nouvelles de fantaisie étaient du luxe positivement. Rien qu'en ressassant les événements connus ou mystérieux de la veille, les commérages de cette noble cohue auraient pu durer toute la semaine. Chaque groupe avait à broder son thème distinct. On était servi selon l'âge qu'on avait, selon le rang qu'on occupait.

Les hommes d'Etat assis sur la banquette de Christophe Colomb et présidés par les fidèles lieutenants du comte-duc, Bernard de Zunica, Pascual de Haro, Baltazar de Alcoy, s'entretenaient de la récente émeute.

Il n'y avait qu'une voix : le comte-duc avait été sublime. Entre tous les noms glorieux qui étoilent les pages de l'histoire d'Espagne, son nom devait rester le plus glorieux.

Ceci tout haut. – Tout bas, ils s'arrangeaient de manière à ce que le diable n'y perdît rien.

Auprès de la portière qui cachait la garde royale, les magistrats, les gens d'église et les respectables membres du saint tribunal refaisaient, plus éloquentes, les lamentations du prophète Jérémie. La fin du monde arrivait grand train. Il fallait l'épreuve du

sang pour régénérer la vieillesse de l'univers. Avec un auto-da-fé d'importance convenable, en brûlant par exemple un quart de Séville dans de bonnes intentions, on pouvait espérer encore quelques jours de calme et de prospérité.

Mais comment dire les élégiaques tristesses des contadores ? L'homme d'argent, quand il pleure, est capable d'attendrir le marbre !

Le crédit s'en allait, Dieu clément ! Le commerce amaigri se mourait d'étisie ; l'impôt paralytique résistait aux plus énergiques moyens de la médecine fiscale.

Où allait cependant l'or des galions ? Y avait-il en Espagne des trous sans fond pour enfouir les richesses du nouveau monde ?

Les poètes, – ils sont effrontés, – glissaient un madrigal parmi ces doléances financières.

Les soldats, petits et grands, causaient femmes ou brelan. Gloire à Mars ! Les courtisans, de tout poil, de toute robe, allaient, venaient, pirouettaient à la française, tandis que les vieux hidalgos, roides comme des hallebardes et ressemblant tous au vertueux don Quichotte de la Manche, les contemplaient, du haut de leurs faces chevalines, avec un inexprimable dédain.

Dans l'embrasure de la seconde fenêtre, ceux de nos bons compagnons de la maison du Sépulcre que la rapière de Moncade n'avait pas mis au lit formaient le noyau d'un groupe nombreux et composé de toutes les jeunes élégances. Nous eussions reconnu là don Narciso de Cardova, qui avait, hélas ! un emplâtre sur l'œil ; don Jaime de Lera, orné d'une assez belle balafre, et le ca-

det de Silva, dont le front bosselé portait la marque brutale d'un pommeau d'épée.

Les diverses blessures étaient censées avoir été portées tant bien que mal au bilan de l'émeute de la veille ; don Narciso surtout avait déclaré nettement qu'il était venu borgne en défendant le roi.

– Et c'est une grande inconvenance, avait-il ajouté, de faire attendre des gentilshommes qui ont risqué leur vie pour le service de Sa Majesté.

– Narciso, lui dit le cadet de Saldana, tu n'as pas autant fait que Soto-Mayor, qui est entre ses draps avec un coup fendant au beau milieu du crâne… Toi qui as du bonheur, je gage que tu auras l'ordre du roi et quelque héritière pour cette confusion…

– Un coup de coude ! intercala le jeune marquis de Penaflor.

– Mort et passion ! s'écria le gros petit homme qui mit la main à son épée.

– Là ! là ! Cordoue, mon ami, mettons un coup de poing, et ne nous fâchons pas.

– Seigneurs, reprit Saldana, quelqu'un de vous sait-il des détails sur la bagarre qui a eu lieu devant le logis de maître Galfaros ?

Cordoue tourna le dos. Lera et Silva s'accoudèrent sur l'appui de la croisée.

– Chut ! fit Julian de Luna qui arrivait le bras en écharpe, le sujet est brûlant, Seigneur ; dona Inez de Guzman, la fille de notre respecté ministre, n'est pas encore retrouvée.

– Est-ce aussi en défendant le roi que tu as été estropié, Luna ? demanda Penaflor.

– Marquis, c'est en coupant les deux oreilles à un fat qui se permettait vis-à-vis de moi des questions indiscrètes.

Deux mains encore à la garde de deux épées.

Ils ne faisaient que cela, ces bons jeunes hidalgos !

– La paix ! la paix ! Seigneurs ! dit Saldana, on sait votre vaillance !

– Etiez-vous par hasard à la maison du Sépulcre, cette nuit ? ajouta-t-il.

Luna, Silva, Leva et Cordoue furent unanimes pour répondre par la négative.

– Eh bien ! reprit le cadet de Saldana, c'est une cause singulière ; je n'ai pas encore pu rencontrer un seul de nos amis qui fût à cette bagarre… et pourtant le Sépulcre était plein… Maître Galfaros fait de grands hélas ! quand on lui parle de cette affaire, et reste muet comme une tombe… Les saltarines elles-mêmes gardent le silence.

– Parce que tu ne sais pas les faire parler, dit le petit Cordoue avec tout son aplomb reconquis : moi je n'ai qu'à pincer le bout du doigt de Serafina ou de Carmen, elles me défilent tout leur chapelet.

– Et quel chapelet t'ont-elles défilé, Narciso, heureux mortel ?

– Un conte à dormir debout, répondit Lera ; la fille de Pedro Gil, la belle Inez de Guzman, le marquis de Pescaire… que sais-

je ?

Le groupe éclata de rire et Penaflor s'écria :

– Voilà ce qui s'appelle raconter une histoire.

– La chose certaine, reprit Narciso, trop naïf pour dissimuler sa rancune, c'est que ce coquin de Moncade ne le portera pas en paradis !

– Quoi donc ? quoi donc ? demanda-t-on de toutes parts.

Le talon de Silva pesa sur l'orteil du petit homme, qui poussa un cri de douleur.

– Eh bien ! pardieu ! s'écria Luna, ne savez-vous point que c'est Moncade qui est le coupable ? Il a enlevé la fille du comte-duc ?

– Et il est en fuite ?

– Non pas… ses accointances avec les traîtres desservidores ne sont plus un secret pour personne… Il a levé le masque, et sa tête est mise à prix comme celle de ce jeune paysan d'Estramadure qui a blessé le comte de Palomas…

– C'est un homme perdu ! acheva péremptoirement Cordoue.

Une voix mâle et sonore prononça derrière la draperie le commandement d'armes, qui, en Espagne, correspondait à notre garde à vous :

– Alerta !

Tous les jeunes courtisans tressaillirent et tendirent l'oreille.

Cosmo Baïeta ayant soulevé à ce moment la draperie, chacun put glisser un regard dans le corps de garde.

L'officier était tourné vers l'antichambre. Il avait l'épée haute, la lumière tombait d'aplomb sur son beau visage pâle et triste.

– Moncade ! s'écria Cordoue stupéfait.

– Le marquis de Pescaire ! répéta-t-on de toutes parts dans la salle.

– C'est don Vincent de Moncade qui a remplacé Philippe de Gama tombé en défendant le roi !...

Tous les yeux se tournèrent vers les ministres et hommes d'Etat qui cachaient leur étonnement sous une affectation de grave fierté.

– Seigneurs, dit le vieux Zuniga en forme d'explication, depuis quand Sa Majesté doit-elle compte de ses décisions !... L'épée de Moncade est en deuil... Don Hernan, premier marquis de Pescaire, est décédé en son palais, cette nuit... Priez Dieu pour son âme et n'enviez point la consolation donnée à son illustre et loyal héritier.

Il y eut un silence.

– Le roi s'est-il fait desservidor ? demanda Cordoue dans le groupe des jeunes courtisans.

Dans le concile des hommes d'Etat, Alcoy dit :

– Le comte-duc, mon très honoré gendre, va-t-il démarquer tous ses points ?

– Une chose acquise, ajouta le vieux Zuniga, c'est que ce n'est pas Gaspard de Guzman qui tient conférence avec le roi.

– Qui donc est avec le roi ?

Cette question fut répétée d'un ton haut et superbe par un personnage de haute taille, portant le costume ecclésiastique, et qui arrivait escorté de quatre chanoines servants.

– Qui donc est avec le roi, pour que la porte de Sa Majesté soit refusée à don Amado Azevedo, légat apostolique et archevêque de Tolède ?

Cosmo Baïeta plia en deux sa vieille échine ; mais il répondit au prélat comme il avait fait à tous les autres.

– Monseigneur, il ne fait pas jour chez le roi.

Un huissier du palais vint jusqu'au seuil du corps de garde !

– Le seigneur comte de Palomas ! appela-t-il : de par le roi !

Alcoy, Pascual et le vieux Zuniga cherchèrent des yeux dans la foule.

Alcoy répondit :

– Dans dix minutes, don Juan de Haro, mon neveu, sera ici mort ou vif !

Il sortit.

La draperie se referma.

Un long murmure succéda au silence profond qui avait empli l'antichambre pendant que parlait le messager royal.

Ce n'était certes pas du légat apostolique, archevêque de Tolède, que la foule s'occupait en ce moment. L'orgueilleux prélat avait manqué son entrée.

Don Juan ! don Juan de Haro ! le comte de Palomas ! l'heureux homme auquel pensait Sa Majesté ! voilà le nom qui était dans toutes les bouches !

– Que vous disais-je ? s'écria le marquis de Penaflor, pendant que le cercle des hommes d'Etat se resserrait, la prophétie court les rues… nous aurons don Juan pour premier ministre.

– Si je savais, murmura Cordoue en caressant ses manchettes d'un air avantageux, qu'en faisant un doigt de cour à la belle marquise…

– Tu es trop rose, Narciso !

– Trop dodu ! trop joli !

Narciso frisa sa moustache et dit :

– Le fait est que ces dames ont de grandes bizarreries dans leurs goûts.

– Mais je ne la connais pas, moi, votre prophétie, marquis, reprit don Julian de Luna.

– La prophétie n'est pas à moi, très cher ; elle appartient à ce Moghrab, dont toute la cour prend, Dieu merci ! les almanachs… Moghrab a cherché six mois ; il a couvert de chiffres plusieurs acres de parchemin…

– Et il a trouvé le nom du successeur de Sa Grâce le comte-duc.

– Juan de Haro, comte de Palomas ?…

– Non pas… à un acre de chiffres par lettre, cela ne va pas si vite… Il a trouvé les quatre lettres du nom de Haro… puis il a trouvé que le nom de baptême dudit Haro n'avait que quatre lettres.

– C'est bien cela, Juan ! firent tous les jeunes seigneurs.

– Et que dit Sa Grâce, le comte-duc ? demanda Saldana.

– Le comte-duc songe bien à cela ! répondit Silva, il est tout entier à son malheur de famille… Dona Inez enlevée…

– Seigneur, interrompit Penaflor, avez-vous ouï conter la fameuse histoire de la litière noire portée par deux jeunes filles ?

– C'est vieux comme Hérode, marquis ! cela date de vingt-quatre heures.

– D'accord, mais la litière noire revenait de chez Moghrab, et la litière noire est retournée chez Moghrab cette nuit…

– Voyez, Seigneurs, voyez ! s'écria le petit Narciso en se dressant tout à coup sur ses pointes.

Son doigt tendu montrait une jeune femme voilée qui traversait en courant la cour des Marionnettes.

– Sur l'honneur ! dit Silva, quand on parle du loup…

– On voit la louve ! interrompit Penaflor… Vous avez reconnu Aïdda la Mauresque.

– La fille du maragut Moghrab !

Toutes les têtes se massèrent à la fenêtre.

– Je parie qu'elle va chez le comte-duc, dit Penaflor à voix basse.

La femme voilée monta en effet le perron qui conduisait aux appartements du ministre. Le valet gardien l'arrêta. Elle souleva un coin de son voile. Le valet gardien s'effaça aussitôt pour lui livrer passage.

Nos gentilshommes n'avaient pas eu le temps de quitter la fenêtre qu'une litière noire aux stores fermés faisait son entrée dans la cour.

– On dirait la chaise de Sa Grâce, murmura Silva.

– La chaise des excursions mystérieuses, ajouta Cordoue.

La litière, au lieu de traverser la cour des Marionnettes, tourna brusquement à droite, et ses deux porteurs s'arrêtèrent devant le pavillon qui formait l'angle du patio.

– C'est pour la reine, dit Silva.

Le pavillon et ses dépendances formaient en effet la demeure privée d'Elisabeth de France, femme de Philippe IV.

La portière de la chaise s'ouvrit. Une jeune femme voilée mit pied à terre.

– Encore ! s'écria Cordoue ; il en pleut, ce matin !

– Messieurs, quelqu'un de vous reconnaît-il celle-ci ? demanda Penaflor.

Pendant qu'il parlait, une seconde personne sortait de la litière.

C'était un homme, un homme de haute taille, vêtu du costume musulman et la tête cachée sous un ample bernuz blanc.

– Moghrab ! dit Cordoue ; le maragut !

– Non pas, répliqua Penaflor ; Soliman, le sorcier de la reine !

– Vous vous trompez, Seigneurs, dit une voix railleuse et froide au milieu d'eux, Hussein le Noir, médecin de notre sire le roi !

Tous se retournèrent à la fois, silencieux et interdits.

Don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire, portant le costume de capitaine des trabucaires de Sa Majesté, était debout auprès de la fenêtre.

– Seigneur, lui dit Silva en serrant furtivement sa main, nous avons ensemble un compte à régler.

– Saurons-nous votre heure, capitaine ? lui demandait en même temps tout bas don Julian de Luna.

Lera et Cordoue lui adressèrent également quelques paroles à la dérobée.

Moncade montra le crêpe qui était à la garde de sa rapière.

– Patience, messieurs, dit-il.

Les autres gentilshommes qui n'avaient point été mêlés à l'affaire de la maison du Sépulcre s'approchèrent la main tendue.

– Vous avez quitté votre poste, don Vincent ? commença Penaflor.

– Un autre l'occupe, marquis, répondit Moncade.

– Et saurez-vous nous dire ce qui tient fermé si tard la porte du roi ?

– Marquis, vous parliez tout à l'heure de prophéties. La porte de notre royal sire reste close, parce que le destin est là derrière.

– Le destin ! répétèrent les jeunes fous devenus sérieux.

Moncade montra du doigt le cavalier mauresque et la jeune femme voilée qui entraient de compagnie sous le vestibule du pavillon de la reine.

– Vous souvenez-vous, Seigneurs, dit-il, du jeune paysan qui vint s'asseoir, l'autre matin, près de nous, sous le porche de la maison du Sépulcre ?... Don Juan de Haro l'insulta sans raison et sans mesure... Le jeune homme fut patient jusqu'à l'heure où don Juan perdit le respect envers la femme et la fille d'un illustre proscrit... La main du jeune homme alors mit hardiment dans la poussière la toque du comte de Palomas.

– Nous n'avons point oublié cela, dirent quelques voix.

– Deux femmes passaient, reprit le marquis de Pescaire, se rendant à l'office de Saint-Ildefonse... la mère et la fille... Eleonor de Tolède, Isabel de Medina-Celi... Toutes deux sont au palais, Seigneurs, la mère s'entretient avec le roi, voici la fille qui monte chez la reine...

– Et le provincial dont la tête fut mise à prix !

– Haut les armes ! commanda en ce moment une voix vibrante et jeune derrière la draperie.

On entendit en même temps le bruit de la manœuvre exécutée avec cette brève précision des troupes d'élite.

– Je veux perdre mon nom si je ne connais pas cette voix-là, murmura Cordoue.

– Les officiers de la garde ont-ils tous été changés ?... demanda Silva.

– Le roi travaille, répondit Moncade avec une singulière emphase.

C'était désormais dans l'antichambre une sorte d'ébullition parmi une foule anxieuse, dont la fièvre courtisanesque arrivait à son paroxysme. On avait saisi çà et là quelques bribes de l'entretien engagé entre nos seigneurs. Certaines paroles allaient de bouche en bouche.

– Le roi travaille !... Le roi travaille !...

On pouvait entendre ces mots qui dominaient la rumeur confuse, comme les notes claires et intelligibles du chant dominent, dans l'œuvre d'un maître, le savant tapage de l'orchestre.

– Le roi travaille !

Chez nous, en France, on disait parfois :

– Le roi s'amuse.

Un de nos plus grands poètes modernes a poussé ce cri railleur et amer. – Mais combien est plus profonde l'amertume contenue dans cet autre cri : « Le roi travaille ! » Et que plus sanglante est la raillerie !

Que pouvait signifier ce mot travail appliqué à Philippe IV ? Le comte-duc n'était-il pas sa tête et sa main ? Philippe avait-il fait choix d'une autre main et d'une autre tête ?

La salle de l'Etoile eût été, certes, en ce moment, un lieu précieux pour un observateur ou un philosophe. Le vide se faisait peu à peu autour de nos hommes d'Etat, groupés entre les deux premières fenêtres. Il y avait maintenant de la place, dans cette antichambre trop étroite, car le cercle s'élargissait incessamment autour de la banquette de Christophe Colomb, où Zuniga, Pascual de Haro, le connétable de Castille et autres essayaient en vain de faire bonne contenance.

Et pourtant la presse était plus drue que jamais. A chaque instant, quelque nouvel arrivant venait grossir la foule.

Ces retardataires, fidèles à la règle : « A tout seigneur, tout honneur », allaient d'abord déposer sur l'autel de la faveur leurs courbettes et leurs sourires. La vue de nos hommes d'Etat tout pâles et qui semblaient changés en statues de sel les étonnait et les effrayait. Ils interrogeaient leurs consciences. Mais dès qu'ils s'étaient éloignés, la cohue s'emparait d'eux et les étourdissait de ses mille voix. Nos hommes d'Etat ne les revoyaient plus.

Le roi travaillait.

Don Pascual avait déjà essuyé plus d'une fois la sueur froide de son front. Le vieux Bernard de Zuniga répétait tout bas :

– Haro !... et le nom de baptême de quatre lettres ?... Moghrab m'aurait-il trompé ?...

Toute mer a son niveau. Si l'alluvion enrichit une côte, le rivage opposé se mine et s'appauvrit.

Pendant que la cour s'éloignait des partisans avoués du comte-duc, certains personnages, abandonnés depuis longtemps, voyaient fleurir autour d'eux des plates-bandes de sourires. Les

Sandoval, les Tolède, les Aguilar, Medina-Sidonia, Medina-Torres, tous ceux qu'avait tenus à distance le bras haineux du favori ne voyaient plus que des regards amoureux sur leur passage.

Il y avait queue derrière Moncade pour obtenir la grâce de lui toucher la main, en le complimentant avec larmes sur le trépas soudain de son illustre père.

Et Dieu sait ce qu'on disait du comte-duc, cet impuissant et misérable pédant, ce pleutre dont les deux mains tenaient un bandeau sur les yeux de Sa Majesté, ce parvenu qui avait gardé à son manteau toute la sordide poussière des bancs de l'école !...

Moncade écoutait froid et triste.

Au plus fort de la clameur générale, il fit de la main un geste dédaigneux, et dit :

– Seigneurs, le roi a bien voulu signer ce matin le contrat de mon union avec dona Inez de Guzman, fille de Sa Grâce le comte-duc.

Ceux qui le serraient de plus près faillirent tomber à la renverse.

Mais les péripéties n'avaient pas le temps de naître aujourd'hui dans l'antichambre du roi ; à peine sorties de l'œuf, on les voyait disparaître sous d'autres péripéties.

Un tumulte se fit à la porte d'entrée. C'était don Juan de Haro, comte de Palomas, qui arrivait dans son costume de capitaine des gardes. Tous nos hommes d'Etat se levèrent, et un rayon d'espoir brilla dans leurs yeux. Don Juan portait la tête haute ? il avait aux lèvres le plus insolent de ses sourires.

Où en était-on ? La foule abasourdie oscilla comme une mer.

Il ne manquait plus là que le comte-duc lui-même, venant prouver son existence à la manière du soleil qui sort de son nuage et prosterne dans la poudre ses obscurs blasphémateurs.

Un silence soudain régna dans la salle.

– Avez-vous vu don Baltazar de Alcoy, mon neveu ? demanda Pascual en abordant le comte de Palomas.

– J'ai vu dans la cour, répliqua superbement don Juan, les hommes de ma compagnie qui m'ont appris qu'un autre avait eu l'insigne audace de prendre mon poste. Don Pascual de Haro, commandant des gardes du roi, est-ce vous qui avez signé le décret ?

Don Pascual était livide. Zuniga joignit ses mains tremblantes.

– La signature ! murmura-t-il en un gémissement. Y a t-il des décrets qui ne me passent point par les mains ! Ah ! Seigneur mon Dieu ! la signature !

Don Juan fit quelques pas dans l'intérieur de la salle, son regard se heurta contre le cercle de figures glaciales qui l'entourait.

Il n'y eut à lui donner la main que Moncade, et Moncade lui dit :

– Don Juan, tu es perdu !

– Par la mort de mon âme ! s'écria le jeune comte, tous ces gens sont-ils fous ?… Perdent-ils le respect, parce que mon oncle, le comte-duc, se lève aujourd'hui un peu plus tard qu'à l'ordi-

naire ?... Holà, Baïeta, vieil homme ! qu'on m'ouvre sur-le-champ les portes de l'appartement de Sa Majesté !

Pour les uns, le vieux Cosmo Baïeta s'inclinait un peu ; pour les autres, il se courbait très bas, c'était un thermomètre bien gradué, très sensible, qui marquait les différents degrés de la faveur.

A l'appel de don Juan de Haro, Cosmo Baïeta demeura droit et roide.

Et comme le jeune comte marchait vers lui d'un pas menaçant, le vieillard entr'ouvrit la draperie et prononça un mot à voix basse.

– Alerta ! commanda aussitôt l'officier des gardes.

– Ah ! ah ! fit don Juan, voici la voix de mon remplaçant.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. La portière s'ouvrit toute large, et un beau jeune homme, très pâle et le bras gauche en écharpe, mais la mine fière, la tête haute, et portant à miracle l'élégant uniforme de capitaine des gardes du roi, vint se placer debout au-devant de lui, l'épée nue à la main.

Ce fut dans la salle de l'Etoile un étonnement général, mais qui avait des sources bien diverses.

La plupart des assistants n'avaient jamais vu le nouveau capitaine. D'autres l'avaient aperçu la veille au soir aux côtés du roi des gueux, dans la cour de l'Alcazar : pour ceux-là aussi c'était un inconnu.

Un cri s'échappa du groupe formé par nos évaporés de la maison du Sépulcre.

– Le paysan d'Estramadure ! balbutia Narciso de Cordoue.

– Don Ramire de Mendoze !... l'homme au pourpoint de buffle !...

– Celui dont la tête fut mise à prix...

– Silence, Seigneurs ! ordonna Moncade.

Il s'était rapproché de don Juan, qui avait reculé d'un pas, blême de rage et la lèvre écumante.

– C'est toi, balbutiait le neveu du comte-duc, toi qui m'as remplacé ! toi, misérable rustre !...

Mendoze dépliait lentement un parchemin qu'il avait tiré de son sein.

– Au nom du roi, don Juan de Haro, comte de Palomas, dit-il, rendez-moi votre épée !

Le neveu du favori dégaina d'un geste violent. On put bien voir que ce n'était pas pour rendre son épée.

– Est-ce parce que la Medina-Celi, s'écria-t-il, a passé cette nuit dans la chambre que je prête d'ordinaire à la maîtresse de Philippe d'Espagne ?...

Sa voix rauque fut étouffée par la main de Moncade qui lui ferma la bouche.

L'épée de Mendoze était restée immobile.

Les gardes s'emparèrent du comte de Palomas, en qui un abattement subit et complet avait succédé aux extravagances de la rage.

Au milieu de la stupeur universelle, la voix vieillotte de Cosmo Baïeta s'éleva :

– Seigneurs, disait-elle, Sa Majesté vous remercie… Elle ne recevra pas ce matin.

Il n'y eut pas un murmure.

Depuis une minute, Philippe était roi.

– Sa Majesté a travaillé, dit seulement Penaflor à ses voisins, elle va se reposer.

Il se trompait.

Cette étrange comédie de l'antichambre royale devait avoir un dénouement plus étrange encore.

Au moment où la grande porte s'ouvrit pour donner passage aux courtisans congédiés, un homme, revêtu du costume mauresque et portant sur la tête un ample bernuz noir à franges blanches, se présenta.

A l'aspect de cet homme, les huissiers écartèrent sans façon la noble foule et dirent :

– Faites place !

Personne n'avait la volonté de résister ; mais la masse des courtisans fut lente à s'ouvrir. Pendant que le mouvement s'opérait, ceux qui étaient derrière ne voyaient rien.

Nos hommes d'Etat surtout, réunis en un petit groupe, échangeaient des œillades mornes et découragées.

Un nom vint jusqu'à eux : Moghrab le maragut !…

En même temps, la foule s'ouvrait d'un bout à l'autre de la salle, et l'homme au bernuz blanc passait silencieux.

Bien des regards avides essayaient de percer son voile.

Parvenu en face de l'entre-deux où nos hommes d'Etat attendaient humblement leur tour de sortir, il s'arrêta et fit un signe. Le vieux Zuniga, la tête basse, s'approcha comme un écolier qui vient à l'ordre de son maître.

L'Africain lui dit quelques mots à l'oreille et continua son chemin.

Derrière lui, le flot se refermait. Chacun voulait connaître la fin de l'aventure.

L'Africain, pendant tout le reste de son trajet, ne daigna plus accorder à personne ni un geste ni même un coup d'œil.

Le capitaine des gardes baissa son épée devant lui, et les soldats lui firent le salut des armes.

Cosmo Baïeta l'attendait, incliné jusqu'à terre.

– Va prévenir le roi, lui dit l'Africain d'une voix distincte et sonore, que sidi Hussein le Noir veut l'entretenir sur l'heure.

Vous eussiez entendu une mouche voler, tant on attendait curieusement la réponse de ce Baïeta qui avait refusé, depuis une heure, la porte royale à des grands d'Espagne, à des prélats, à des ducs, à des princes.

Cosmo Baïeta répondit :

– Il n'est besoin, Seigneur ; vous êtes le bienvenu.

Et il le précéda chapeau bas.

L'instant d'après, sous les arcades de la cour des Marionnettes, le vieux Zuniga, Pascual de Haro, le connétable et don Balthazar de Alcoy s'en allaient tristement ; nul ne faisait attention à eux. Ils ne comptaient plus. On les regardait par dessus l'épaule en passant. L'impertinence de tous ceux qui, la veille, étaient à leurs genoux, proclamait leur disgrâce.

Ils avaient entendu Sa Grandeur, l'archevêque de Tolède, demander, en traversant le vestibule, le logis du seigneur capitaine Ramire de Mendoze, afin d'aller lui offrir ses compliments sincères.

Les Sandoval, les Aguilar et tous ceux qui avaient tenu le haut bout sous les précédents ministères s'éloignaient escortés par une formidable cour.

Quand la foule se fut écoulée, quand ils se virent seuls au milieu de ces royales galeries, où le plat encens des gens de cour les avait si souvent enivrés, ils s'arrêtèrent silencieux.

– Partie perdue ! murmura, le premier, Pascual de Haro ; je me démets de mon commandement et je vais passer l'hiver dans mon château des Asturies.

Deux grosses larmes roulèrent dans les rides du vieux Zuniga.

– La signature ! soupira-t-il. Que vous soyez punis, vous seigneurs, vous aviez fait des rêves ambitieux… Mais moi, sur mon salut éternel, je ne voulais que garder la signature !

Le connétable de Castille prit la parole à son tour :

– Moi, je ne jette pas si vite le manche après la cognée, dit-il ; don Baltazar de Alcoy, qui est de bon conseil, n'a pas encore ouvert la bouche. Et nous ne savons pas encore, seigneur de Zuniga, ce que l'Africain vous a dit, quand il vous a parlé tout bas dans l'antichambre.

Alcoy releva la tête, et un éclair brilla dans ses petits yeux gris.

– L'Africain a parlé ? répéta-t-il vivement.

Le vieux Zuniga laissa tomber son menton sur sa poitrine.

– L'Africain, balbutia-t-il, m'avait dit que Juan de Haro serait le successeur du comte-duc… Nous élevions ce vizir à la brochette… Hélas ! hélas ! nous avons tué notre poule aux œufs d'or ! Je regrette le comte-duc, je regrette…

Alcoy lui saisit le bras.

– Répétez-nous les propres paroles de l'Africain, seigneur ! prononça-t-il d'un ton impérieux.

Le vieux ministre passa ses doigts tremblants sur son front.

– Ai-je des ordres à recevoir déjà ? pensa-t-il tout haut.

Il sentit que la main d'Alcoy lui serra le bras fortement. Le rouge de la honte lui monta au front.

– Voilà vingt ans que je suis ministre du roi… murmura-t-il.

– Et vous le serez vingt ans encore, cousin, si vous parlez comme un homme ! répliqua le président de l'audience en affectant une sorte de gaieté.

Don Bernard de Zuniga interrogea l'une après l'autre les physionomies de ceux qui l'entouraient.

– Voulez-vous que nous nous engagions par serment à vous conserver la signature ? demanda Alcoy, cachant de son mieux le dédaigneux sourire qui était sous sa moustache.

– Finissons ! s'écria don Pascual de sa plus grosse voix.

Don Bernard joignit ses mains sèches et jaunies.

– Je le veux bien, répliqua-t-il ; jurez, mes chers amis, jurez que vous me garderez la signature… jurez sur ce que vous avez de plus cher et de plus sacré… et que Dieu vous entende.

Ses larmes ruisselaient sur le velours de son pourpoint.

– Seigneurs, reprit-il après ce moment de faiblesse, voici ce que m'a dit Moghrab : « Rendez-vous ce matin dans la salle de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Les hommes sont engagés ; tout est prêt… A l'heure de la méridienne, le va-tout doit être joué aujourd'hui ou jamais. »

q

Chapitre 10 LA TOILETTE DU ROI

Almanzor et ses deux collègues dormaient sur leurs perchoirs.

Les premiers rayons du soleil, frappant les draperies closes des croisées, éclairaient vaguement le grand Christ noir qui formait le fond du calvaire servant de prie-Dieu à Sa Majesté.

De temps en temps, les bruits de l'antichambre venaient par bouffées comme un lointain murmure.

Le roi n'était pas absent, cependant, car on entendait sa voix grêle dans la pièce voisine, tantôt discourant avec volubilité, tantôt chantant, non sans prétention, des lambeaux de romances françaises.

La chambre voisine, c'était la toilette royale, un des plus charmants morceaux du vieux palais. On l'avait ornée tout exprès pour le voyage de Philippe, avec une magnificence véritablement orientale.

Elle donnait, par deux fenêtres mauresques, sur les admirables jardins de l'Alcazar.

Une grande ogive, séparée en deux par une gerbe de colonnettes, séparait ce réduit de la grande étuve connue sous le nom de bains du Calife, et qui était éclairée par vingt-quatre trèfles à jour. La piscine en était si vaste que le roi pouvait s'y livrer quotidiennement au plaisir de la natation.

Le roi était là en compagnie du bon duc.

Le roi était debout auprès d'une croisée et se regardait dans un admirable miroir de Venise dont le pivot en ébène incrusté de nacre était une merveille de délicatesse.

Le bon duc s'appuyait à l'angle d'un bahut et contemplait son maître d'un œil mélancolique.

Evidemment, Philippe sortait des mains de son barbier. Ses noirs cheveux brillaient comme si chaque boucle, gardant le pli de la papillote, eût été piquée d'une étincelle ; sa barbe formait

un fer de lance d'une irréprochable netteté, et les deux crocs de sa moustache, galamment gaufrés, dessinaient selon l'art, l'ondulante symétrie de leurs fourches.

Mais, malgré ces soins intelligents et coquets, c'était un visage de malade qui surgissait dans sa collerette empesée à la Louis XIII. Bien que ses joues fussent maigres, sa peau déteinte et molle semblait tomber ; sa lèvre était flétrie sous le rouge emprunté au pinceau. Sa taille se voûtait, son regard était morne.

– Je cherche en vain la première ride, dit-il ; tous les gens de notre âge ont des rides. Vois Gaspar ? Il a bien vieilli. Toi aussi Hernan. Dans les temps, on te trouvait presque aussi beau cavalier que moi.

Il regarda du coin de l'œil le Medina-Celi dont la mâle beauté ressortait vaguement dans le demi-jour du fond de la salle.

– Tu ressembles à une vieille toile de Pacheco, Hernan ! reprit-il, cela me fait plaisir de te voir. Quand j'étais enfant et toi marquis, nous faisions deux gais compagnons ; mais pourquoi es-tu resté en prison si longtemps, mon pauvre Hernan ?

– Parce que le roi m'avait oublié, répondit le bon duc avec respect.

– Quant à cela, tu as raison, s'écria Philippe en riant. Sais-tu, ami, qu'on a fort à faire sur un trône ? mais je veux mourir si, à ta place, je ne me serais pas échappé plus tôt…

Tu savais bien qu'en me montrant seulement ton visage, ta grâce venait d'elle-même sur mes lèvres.

Medina-Celi appuya la main contre son cœur.

– Vous avez l'âme grande, Sire, prononça-t-il d'une voix profondément émue.

– Oui, oui, fit le roi, je suis grand, l'Europe entière le dit, et même l'Asie, car Almanzor vient des Indes orientales… Parlez, seigneur duc, je vous écoute.

– Royal sire, dit aussitôt Hernan qui se redressa, j'ai tardé vingt-quatre heures à me rendre aux pieds de Votre Majesté, parce que le hasard m'a mis tout de suite sur les traces d'une lâche et odieuse conspiration dirigée contre le comte-duc.

– Et tu t'es mêlé de le défendre, toi, Perez ! se récria le roi.

– Le comte-duc est pour moi le ministre de Votre Majesté, répondit gravement Medina-Celi.

– Tu es un homme de l'âge d'or !

– Et les conspirations dirigées contre les ministres, poursuivit le Medina-Celi, finissent parfois par atteindre les rois.

– Oui-dà ! Perez ! j'oubliais que tu étais un philosophe et un grand politique… Par les cinq plaies de Notre-Seigneur ! Gaspar avait raison de te garder sous les verrous, tu lui fais ombre, ami duc ! J'ai songé à toi plus d'une fois cette nuit. Sais-tu que nos vieux miquelets se souviennent encore de toi, et que si je te nommais connétable de Castille, dans toutes nos places d'armes les épées danseraient en rond autour des fagots flambants ?

Le bon duc s'inclina en silence.

– Et pourquoi t'appelait-on hier le roi des gueux ? demanda brusquement Philippe.

– S'il plaît à Votre Majesté d'écouter le récit de ce que j'ai fait pendant ces vingt-quatre heures…

– Non pas, non pas, interrompit Philippe effrayé, les rois n'ont pas le temps d'ouïr de longues histoires… Qu'est ceci ?

Il s'était retourné au bruit d'un pas qui foulait les dalles de sa chambre à coucher.

La figure à la fois humble et importante du vieux Cosmo Baïeta se montra au seuil.

– Un ordre à signer, Sire, si c'est le bon plaisir de Votre Majesté.

– Encore !… fit le roi avec une impatience d'enfant ; le comte-duc abuse…

– Ce n'est pas de la part du comte-duc, interrompit Baïeta.

– Et de la part de qui ?

Le vieux chambrier prononça tout bas le nom d'Hussein le Noir.

Le roi prit le parchemin qu'on lui tendait, ainsi que la plume trempée d'avance dans l'encre.

– Mendoze !… murmura-t-il, don Ramire de Mendoze !… Qui est celui-là ? Au moins, je connaissais Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire.

Il signa sur le coin de sa toilette.

– On m'accablera si bien que je me retirerai dans un cloître comme mon aïeul, l'empereur Charles-Quint… Sont-ils beaucoup

dans l'antichambre ?

– Toute la cour et tout Séville, répondit Cosmo.

La figure du roi exprima un naïf contentement, puis ses sourcils se froncèrent.

– Et ce païen qui ne veut pas que je reçoive !... grommela-t-il ; je crois que Gaspar était mon maître... Le païen succède à Gaspar.

Cosmo se retira.

– Perez, dit le roi, si je te faisais mon premier ministre, est-ce que tu voudrais me régenter comme les autres ?

– Majesté, répliqua Hernan, je suis venu vous rendre mon épée après avoir déposé entre vos mains royales tout ce que j'ai de plus cher au monde... je suis prisonnier d'Etat.

– Vit-on bien, Perez, dans cette forteresse de l'Alcala ?

Puis fermant la bouche du bon duc d'un geste :

– Ecoute, ce païen m'est presque aussi odieux que le traître Guzman !

Pendant qu'il parlait ainsi, Philippe avait les sourcils froncés, et un vague reflet de virilité s'allumait dans son regard.

Il se rapprocha vivement du bon duc.

– Tous tant qu'ils sont, murmura-t-il, ils ont la marotte de mettre une chaîne au cou du roi... Par les sept sacrements ! j'ai les preuves en main ! Le traître Gaspard avait fomenté lui-même

cette révolte pour se rendre nécessaire… Sais-tu ce que je ferai, Perez, je présiderai de ma personne le Conseil.

– Que Dieu entende Votre Majesté.

– Ne m'en crois-tu pas capable ? s'écria Philippe avec une colère sans motifs ; par saint Jacques ! je suis brave… Il y a des instants où je donnerais tous les joyaux de ma couronne pour voir l'ennemi face à face… Et je suis sage aussi, Perez et j'aime mon peuple… Et Dieu m'avait créé pour être un bon roi.

Le Medina-Celi lui prit la main et la baisa.

La pensée de Philippe tournait déjà dans son débile cerveau.

– Tu as bien fait, duc, de te fier à ma clémence : tu es libre ! le roi te fait libre !

Don Hernan fléchit un genou.

– Tu as bien fait, reprit Philippe, de mettre sous la protection du roi ta femme et ta fille… Toute protection appartient au roi… Le roi doit tout faire…

Dieu accorde des grâces spéciales à ceux qui sont les pasteurs des peuples… Ils sont plus forts et plus habiles que les autres hommes… Vois, moi qui te parle, ai-je plié sous le poids de mon sceptre ?

Il redressait de son mieux sa taille courbée et posait vaillamment le poing sur sa hanche.

– Ecoute, fit-il tout à coup.

Dans la chambre à coucher, Almanzor s'éveillait et disait :

– Philippe est grand !

Les deux autres perroquets, favoris présomptifs, pris d'une belle émulation, répétèrent de leur voix un peu rauque :

– Il est grand, Philippe !

Du soir au matin, j'entends cela, poursuivit le roi d'un accent sérieux, de la bouche des hommes et de la bouche des bêtes… Je n'en ai point d'orgueil… Ma gloire appartient à celui qui tient dans sa main l'existence illustre des monarques comme la vie humble et misérable des mendiants de la rue. Y a-t-il beaucoup d'orateurs pour parler avec autant d'élégance et de force, ami Perez ?

– Bien, bien, s'interrompit-il. Pas de flatteries, j'en suis repu, je sais ce que je vaux…

Nous nous rendrons ce matin chez la reine pour voir Isabelle de Medina-Celi, continua Philippe. Duc, le roi peut aborder des sujets qui sont interdits au commun des hommes. La noble Eleonor de Tolède est belle comme aux jours de notre jeunesse.

Le bon duc était pâle et tenait les yeux baissés.

– C'est peut-être une couronne que tu lui ravis, Hernan, poursuivit le roi, en posant sur sa tête la couronne ducale… Les filles de Guzman et de Tolède peuvent gravir les marches d'un trône ! Est-elle belle comme sa mère, la Medina-Celi ?

– Sire… commença le bon duc.

– Oh ! fit le roi avec un sourire d'enfantine fatuité, ne crains rien, mon compagnon ; nous ne sommes plus l'adolescent aux ardeurs légères qui voltigeait d'amours en amours… Nous avons

pris la mâle constance qui sied à un chevalier… notre cœur est fixé, nos ailes sont coupées… la belle des belles règne sur notre âme, à toujours et sans partage.

Il tira de son sein un médaillon d'or ciselé, entouré d'un cercle de diamants, dont l'eau admirable lança une gerbe d'étincelles.

Il l'ouvrit avec un recueillement dévot.

A l'intérieur du médaillon reposait une fine miniature peinte sur nacre. C'était le portrait de la belle marquise.

– Vois ces lèvres de corail, poursuivit le roi pieusement, vois ces dents perlées et ce nez mignon aux narines roses et légèrement gonflées… vois ces yeux divins, demi-voilés par une céleste langueur… vois la précieuse abondance de cette chevelure, plus brillante que le jais, plus douce que la soie… vois ce teint où les roses et les lis marient à l'envi leurs teintes les plus suaves… Ami, voici l'amour d'un grand roi… Objet charmant qui serait digne de l'amour d'un dieu !… car cette peinture, c'est l'objet d'une réalité mille fois plus adorable… Et le cœur, ami ! et le cœur ! un million de fois plus adorable que le visage.

C'est l'ange qui m'a donné son âme tout entière et qui m'aimerait pauvre pâtre dans la montagne, comme elle me chérit sur le trône de mos aïeux.

Pour cause, les paupières du Medina-Celi ne se relevaient point.

– C'est juste ! c'est juste ! dit Philippe en refermant brusquement le médaillon ; tu es un esprit timoré, une conscience austère… Sache donc, ami, que trois inquisiteurs de la foi ont accordé indulgence plénière à ma félicité. Les rois, mon compagnon,

sont régis là-haut par une loi spéciale… et je trouve cela équitable.

Il remit le portrait dans son sein après l'avoir baisé tendrement.

Il disait vrai : Medina-Celi était une âme austère ; mais Medina-Celi se souvenait de cette chambre de l'hôtellerie de Colombo, dans l'Isla-Mayor, où la belle marquise donnait ses rendez-vous au comte de Palomas.

Le roi regagna sa toilette en chantant.

Puis s'interrompant tout à coup :

– Là-bas, à Alcala, n'entendez-vous jamais parler de mes corridas ? demanda-t-il.

– Jamais, Sire, répondit don Hernan.

– C'est donc l'autre monde, mon pauvre compagnon ? Tu ne te doutes guère alors des progrès que j'ai introduits dans ce noble divertissement. A Valladolid, lors de la dernière course, le matador était… mais devine, ami duc, qui était le matador.

– Que Votre Majesté daigne excuser mon ignorance.

– Le matador était une femme, prononça le roi avec une modestie orgueilleuse, t'attendais-tu à cela ? parle franchement.

– Certes, Sire, je ne puis dire…

– A la bonne heure !… Eh bien, j'en prépare un pour mon retour à Madrid… car Séville n'a pas mérité cette récompense… Tu la verras, de par tous les saints ! mon vieux compagnon… tu la verras de tes propres yeux… La senora Romba y sera… et Leones,

et Fuentes le Grenadin, et le fameux Portugais da Cunha, que j'ai pris au traître Bragance. Tous à la fois, duc !... Voilà le progrès ! Jadis il n'y avait qu'un seul gracioso... j'en ai voulu deux d'abord, puis trois, puis quatre... J'en aurai cent dans mon arène d'Aranjuez, si Dieu veut que j'achève ce merveilleux monument... Et des taureaux !... sais-tu ce que me coûte chacune de leurs cornes ?

L'horloge de la chambre à coucher sonna.

Le roi s'arrêta court.

– Hussein le noir va venir, dit-il avec ennui et fatigue.

– Sire, répondit le Medina, faut-il que je prenne congé de Votre Majesté ?

Philippe restait tout pensif.

– Il n'y a que toi, prononça-t-il à voix basse après un instant de silence, il n'y a que toi pour honorer le roi... Tu pratiques ta devise, Perez, car tu étais hier dans la cour de l'Alcazar, au lieu de protéger ta femme et ta fille menacées toutes deux... Le Roi avant le sang ! noble cri d'une grande âme !... Tu n'as point conspiré, toi, bien que tu sois couvert encore des blessures à peine cicatrisées qu'on t'a faites dans le préau de ta prison... Par le ciel ! j'ai peur des saints... tu te laisserais empoisonner, assommer ou étrangler si tu avais le pouvoir pendant une heure !

Hernan répliqua :

– Royal Sire, je ne vous demande pas le pouvoir... je demande que vous gardiez le pouvoir.

– Je sais, je sais... ne recommence pas ton explication... Tout par le roi : c'est clair... Le comte-duc disait : « Tout par moi, » le

païen Hussein, sous prétexte de me sauver, pèse déjà sur moi comme un fardeau de plomb !…

– Il n'y a que le roi qui puisse sauver le roi, prononça lentement le bon duc ; le roi, c'est l'Espagne. Pourquoi laisser un intermédiaire entre l'Espagne et le roi ?

– Sans doute, sans doute, murmura Philippe qui fut pris soudain d'un bâillement ; tu as de forts saines idées, ami duc. Le peuple et le roi, le roi et le peuple, tu arranges cela adroitement… Mais le peuple ne peut pas être ministre du roi.

– Respecté Sire, c'est le roi qui est le ministre du peuple ; sans cela la devise de ma race serait un blasphème ou un non-sens.

– Oui-dà, Perez ?… Une autre fois, nous raisonnerons tous deux… Holà. Garcias !

Un chambrier sortit de l'étuve.

– Je ne prendrai pas mon bain ce matin, dit Philippe ; je me sens en appétit ; qu'on serve !

Le chambrier se retira. Philippe regarda le bon duc en face.

– Hernan, demanda-t-il, veux-tu me débarrasser de Gaspar ?

Le bon duc ne fit paraître aucun étonnement et répondit sans hésiter :

– Il suffit de la volonté du roi pour renverser son ministre.

– Peut-être… mais veux-tu me débarrasser du païen qui me dicte déjà des lois et nomme les officiers de ma garde ?…

– Sire, je le veux, répondit le bon duc.

Philippe jeta un manteau léger sur ses épaules.

– On ouvre, murmura-t-il ; c'est lui… Ami duc, il est sorcier, je te préviens… Je te donne carte blanche… Par les trois vertus théologales ! J'ai un appétit de lion… Au revoir !

Il souleva la draperie qui recouvrait la porte des étuves, et s'enfuit comme un écolier qui entend le pas de son maître.

Medina-Celi le suivit des yeux. Quand Philippe eut disparu, un profond soupir souleva sa poitrine.

Ce fut tout. Pas une parole ne tomba de ses lèvres.

La porte de la chambre royale qui donnait sur la salle de l'Etoile venait, en effet, de s'ouvrir. Un pas lent et sonore retentissait sur les dalles.

– Le roi n'est point ici ? demanda une voix grave qui fit battre le cœur du duc.

On s'était arrêté : comme il n'y eut point de réponse, le pas sonna de nouveau sur la mosaïque.

– Mon royal Seigneur, demanda la même voix au seuil même du réduit de toilette, veut-il recevoir le médecin de son perroquet ?

Il y avait dans ces paroles une nuance de moquerie.

La porte s'ouvrit.

Le bernuz noir frangé de blanc de sidi Hussein se montra. On ne voyait point le visage de l'Africain, mais il était facile de deviner que son regard faisait rapidement le tour de la chambre.

Le bon duc s'ébranla enfin et sortit de l'ombre en disant :

– Don Luiz, voici la seconde fois que nous nous rencontrons ; soyez le bienvenu, si vous êtes resté sujet loyal.

Le premier mouvement de l'homme au bernuz fut de reculer, car la surprise le laissa complètement hors de garde.

Ce fut à peine l'affaire d'une seconde. Il franchit le seuil et rejeta en arrière les plis de son capuchon arabe. On put voir alors sans voile ce visage fier et intelligent que nous avons décrit plus d'une fois, quand le fil de ces aventures a mis sous notre plume le nom de Moghrab.

L'expression de ce visage avait changé. Il y avait du rouge à ce front d'ordinaire si pâle ; le rayonnement ardent de ce regard de feu se troublait.

Le bon duc et lui se trouvèrent bientôt en présence, car chacun d'eux avait marché d'un pas égal.

Celui qu'on venait d'appeler don Luiz tendit sa main le premier ; le bon duc la prit et la serra avec une émotion presque solennelle, ils restèrent ainsi se regardant et ne se parlant point.

Puis leurs bras s'ouvrirent en même temps, et leurs yeux se mouillèrent tandis qu'ils se tenaient embrassés étroitement.

Le même mot était sur leurs lèvres tremblantes :

– Frère !... mon frère bien-aimé !...

– Que Dieu te bénisse, Louis de Haro, mon meilleur, mon plus ancien ami ! dit enfin le Medina Celi. – J'ai souhaité te revoir

presque aussi passionnément que j'ai demandé à Dieu d'embrasser, avant de mourir, ma femme et ma fille !

– Que Dieu te bénisse ! Hernan, mon noble frère d'armes ! Heureux ou malheureux, je n'ai pas passé un jour sans penser à toi… je n'ai pas adressé au ciel une prière sans que ton nom y fût mêlé… Que Dieu te bénisse et que Dieu soit béni pour la joie qu'il me donne !

q

Chapitre 11 FRERES D'ARMES

C'étaient deux nobles et fières têtes. La beauté, chez tous les deux, avait survécu à l'âge viril, et l'émotion partagée rendait à leurs traits je ne sais quelle auréole de jeunesse. Ils étaient grands tous deux également, tous deux également robustes.

Les épreuves de la vie avaient mis à leurs fronts une austérité pareille. Ils réalisaient, en un mot, dans toute son héroïque ampleur, l'idée qu'on peut se faire des deux chevaliers castillans, jumeaux de vaillance et de gloire, au temps des grandes audaces et des longues épées.

Il y avait encore entre eux d'autres similitudes. Sous les hardiesses de leurs regards on découvrait une pareille mélancolie. Si le Medina souffrait de ses blessures récentes, Louis de Haro portait plus péniblement le fardeau de ses fatigues et de cet effort inquiet, incessant, inépuisable, qui enfiévrait depuis des années ses nuits comme ses jours.

Enfin, pour dernier trait de ressemblance, ni l'un ni l'autre n'appartenait à cette classe de demi-dieux qui n'ont pour arme que le glaive ou la massue. C'étaient deux fils de Minerve. L'intelligence, il faut dire plus, la finesse des âges disputeurs et lettrés brillait dans leurs regards.

La légende andalouse, qui donne au Medina le surnom de el Astuto, le rusé, eût trouvé peut-être un sobriquet plus significatif encore pour don Luis de Haro, ce lion à la patte de velours qui étouffait son rugissement depuis tant d'années.

Ils étaient forts deux fois, ces hommes, ou plutôt il n'y avait qu'eux d'hommes dans cette tourbe ameutée autour du trône. Leur alliance allait les grandir si haut, qu'un seul de leurs gestes devait pulvériser l'armée des Myrmidons et faire place nette à la cour, cette étable d'Augias.

Un seul Hercule suffit pour douze travaux ; ils étaient deux Hercules en face d'une œuvre unique.

Un proverbe espagnol dit : Ne chargez pas deux fois l'arquebuse…

Don Hernan et don Luiz restèrent longtemps embrassés.

Un monde de souvenirs se pressait en eux. Leur jeunesse heureuse et brillante passait avec tous ses espoirs et toutes ses joies devant leurs yeux humides. Leurs cœurs battaient à l'unisson. Ils se regardaient et ne pouvaient se rassasier de cette chère angoisse qui se dégage comme un subtil parfum des cendres remuées du passé.

– Frère, dit don Luiz, tes ordres sont accomplis, j'ai reçu ta fille des mains de tes serviteurs et l'ai conduite chez la reine. La

reine est une noble femme. Elle a accueilli comme il faut la Medina-Celi d'abord, puis Eleonor de Tolède, envoyée de par le roi… j'ai vu la mère et la fille dans les bras l'une de l'autre.

– Merci, frère, répondit le bon duc ; je savais bien que je pouvais compter sur toi.

– Isabel ! reprit don Luiz, dont la voix s'altéra, ta fille a nom Isabel !… Frère, nous avons vécu séparés, et il faut que je te dise qui je suis… les jours se sont accumulés pour faire des mois et des années. Qu'est le temps, sinon le linceul des souvenirs ? Moi, frère, je n'ai rien oublié… Je vis tout au fond de ma mémoire… Mon veuvage est toujours d'hier, et je reste l'amant d'une morte.

Le Medina-Celi lui serra les deux mains silencieusement.

– Isabel ! prononça encore Louis de Haro ; quand j'ai entendu le nom d'Isabel, porté par la belle et chère enfant qui est tout ton espoir, les larmes ont ébloui mes yeux, et j'ai senti mes jambes faibles sous le poids de mon corps. Te souviens-tu, frère ? elle avait cet âge quand elle vint à la cour.

Ma jeunesse n'avait été qu'une longue folie. Que fallut-il pour faire de moi un homme ? un de ses regards… Pour me ramener à l'homme et à Dieu ? son premier sourire…

– Frère, s'interrompit-il, le temps est court, je le sais bien, et je comprends la signification de ta présence en ce lieu… C'était le roi que je venais chercher, c'est toi que je trouve : il y a des destinées… Le sort de l'Espagne va se jouer entre nous, je le sais bien… je le sais bien… Mais on accorde au coureur essoufflé le temps de reprendre haleine… Laisse-moi, oh ! laisse-moi cette minute si pleine d'amertume et de bonheur !… J'ai revu dona

Eleonor, qui était la sœur d'Isabel, et je n'ai pu m'agenouiller devant elle pour adorer mes pauvres souvenirs. Derrière la souveraine beauté de cette mère éplorée et si heureuse dans les bras de son enfant, j'ai vu l'adoré sourire de ma sainte…

Elle était mère aussi… sais-tu ? Plains-moi si tu ne peux pas me comprendre… L'aspect de mon fils m'a serré le cœur, l'aspect du fils de mon amour. Quand son premier cri rompit le grand silence de cette pauvre maison d'Estramadure, la nuit sinistre, la nuit qui fit vieillir mon cœur de cent ans, Isabel ne pouvait déjà plus l'entendre… Cette vie naissante sortait du sein de la mort… Mon fils me coûtait ma femme, c'est-à-dire ma félicité tout entière… Les créatures de Dieu ne se ressemblent point… Pour mon âme, il n'y avait qu'un bien… je ne voulus pas de ce marché cruel… je blasphémai le ciel en maudissant le pauvre être qui m'était donné pour prix de ma perte irréparable…

Que dire ? Après vingt années, quand je l'ai revu, ce fils que mon regard craintif avait suivi de loin dans son humble carrière, c'est Isabel que j'ai retrouvé dans mon cœur… rien qu'Isabel ! rien que ma femme ! Je me suis penché sur le sommeil de ce noble jeune homme… rien en moi n'a tressailli, rien que la douloureuse fibre du souvenir… Sais-je son nom ?… que m'importe son nom !… Isabel… oh ! comme Isabel l'eût adoré celui-là qui l'a tuée !

Ses deux mains froides couvrirent sa face, pendant qu'un large gémissement s'échappait de sa poitrine.

– Frère, poursuivit-il, essayant de taire ses sanglots, depuis quelques heures j'ai bien pleuré ; je n'avais pas pleuré depuis vingt ans… Je ne sais pas si je pleurais la nuit du deuil… Frère, il

y a des choses qui annoncent à un homme la fin des dures épreuves de cette vie… Le nom de Dieu est aujourd'hui plus souvent sur mes lèvres et dans mon cœur.

La fatigue a fermé mes yeux ce matin pendant quelques minutes… Isabel m'a souri triste et douce… Je devinais sur sa bouche pâle ces mots, qui me donnaient déjà la joie céleste : Bien-aimé, je t'attends…

Il s'affaissa dans les bras de don Hernan.

– Sois homme, don Luiz, dit celui-ci, et laisse-moi ma force.

– Heureux ! heureux ! prononça Louis de Haro d'une voix brisée ; tu as ta femme pour aimer ta fille… ta tendresse d'époux te fait deux fois père… Ne me dis pas que je suis une âme égoïste et dénaturée, je sais tout… ta fille… celle qui porte le nom de ma femme chérie… celle que ma compagne bien-aimée bénit du haut du ciel… ton Isabel à toi, la filleule de mon Isabel, a été envoyée par la Providence, sur les pas de l'enfant abandonné…

Il aura une famille… Tu as fait dessein dans ton cœur, toi le plus noble des hommes, de couronner ainsi la fraternité de nos armes et la fraternité de nos amours.

– Don Luiz, interrompit le bon duc, ton fils m'a sauvé la vie et ma fille l'aime. Remercie la Providence et non pas moi… Don Luiz, pour la seconde fois, sois homme… Ton fils t'est cher… tu te mens à toi-même et tu fais insulte à la sainte femme qui est maintenant dans la tombe en opposant son souvenir aux mouvements de ton cœur.

Louis de Haro avait la tête baissée.

– Tu es venu ici chercher le roi, reprit le bon duc. Le roi m'a chargé de t'écouter et de te répondre.

Don Luiz releva ses paupières. Dans l'ombre profonde de ses sourcils froncés, ses yeux brûlaient.

– Moise vit le pays de Chanaan du haut de la montagne, murmura-t-il avec accablement, mais il ne lui fut point donné de franchir la limite de la terre promise… Une voix parle au-dedans de moi et me dit : « Les temps ne sont pas venus. » Hernan, mon frère, tu seras le père de la nouvelle famille… moi, j'ai mon asile tout prêt, là-bas, dans l'humble cimetière où dort Isabel d'Aguilar.

– Par la passion du Christ ! s'écria rudement le Medina-Celi, l'heure s'écoule et j'ai assez pleuré !

Don Luiz se redressa de toute sa hauteur. Il tendit la main d'un geste mâle et fier. Le bon duc la prit. Don Luiz dit :

– Merci duc… Me voici prêt à parler de l'Espagne et du roi.

– C'est tout un, seigneur, répliqua don Hernan ; commencez, je vous prie.

– Je venais vers le roi, dit Louis de Haro, pour déchirer sous ses yeux mon déguisement trop longtemps porté, pour lui dire mon nom, pour lui offrir mon épée…

– C'est le devoir, prononça froidement le bon duc ; je vous approuve, Seigneur.

– A une condition, cependant, poursuivit don Luiz.

– Voilà où est le mal, Seigneur, interrompit le Medina-Celi, on ne pose pas de condition au roi.

– Lorsque c'est pour sauver l'Etat, Seigneur ?

– Le roi est l'Etat.

– Pour sauver le roi, alors ?

– Seigneur, fi de celui qui met des restrictions à sa foi ! le chrétien croit sans condition ; sans condition nos pères servaient et se dévouaient.

– Vos pères à vous, seigneur !... Mais si grand que soit Perez de Guzman, l'Espagne libre est plus grande que lui !

– L'Espagne, pour moi, veut dire le roi, comme le roi signifie l'Espagne.

– J'aime trop l'Espagne, ma patrie, pour ne lui laisser qu'une tête, Seigneur.

– Seigneur, je ne suis qu'un homme. Dieu fit cela : que sa volonté soit accomplie !

Louis de Haro s'inclina gravement, mais un sourire sarcastique était à ses lèvres.

– Duc, dit-il en baissant la voix, je n'espérais point sitôt vous mettre à bout de raisons... En êtes-vous déjà à vous réfugier derrière la volonté de Dieu ?...

Je vous demande où est le témoignage de cette volonté exprimée ?... L'Espagne s'agite... Il se fait dans les esprits un travail qui étonne les uns et qui épouvante les autres... Dieu permet cela, Seigneur, Dieu ne proteste point, lui qui a son tonnerre ! Croyez-

moi, ne blasphémez pas Dieu pour trop respecter le roi… Devant la majesté de Dieu, la majesté d'un roi n'est que poussière… Le roi mineur a son Conseil, le roi aveugle doit-il être condamné à n'avoir point de guide ?

Don Louis se tut. A son tour le bon duc s'inclina grave et calme.

Après un silence, il répondit :

– Je crains les guides.

Le rouge monta au visage de Louis de Haro, qui pourtant reprit en domptant sa colère :

– Duc, je ne prends pas ce mot pour un outrage… je suis le fidèle sujet du roi.

– A Dieu ne plaise, seigneur ! répondit Hernan avec vivacité.

Puis, prenant la main de don Louis, il répéta d'un ton pénétré :

– A Dieu ne plaise !

Un cri aigu se fit entendre dans la chambre royale, et fut suivi de clameurs si étranges que nos deux gentilshommes se précipitèrent vers la porte d'un commun mouvement. A peine eurent-ils passé le seuil qu'une scène inattendue fit tomber leurs rapières dégainées.

Almanzor, hérissé sur son perchoir, se défendait du bec et des ongles contre les deux jeunes perroquets, qui étaient parvenus à sortir de leurs cages.

C'était un combat à mort ; leur sang coulait, et les trois champions, acharnés à leur querelle, répétaient tous les trois le même cri avec des modulations diverses et insensées.

– Philippe est grand !… Philippe est grand !…

Un coup de sombrero du bon duc mit fin à la mêlée. Don Louis referma sur les deux jeunes séditieux les portes de la prison.

– Seigneur, dit Medina-Celi en rentrant dans la seconde pièce, ceci peut servir d'apologue ; en Espagne, chacun crie : Vive le roi ! quand les passions déchaînées déclarent la guerre civile.

– Seigneur, répliqua don Louis, j'accepte l'apologue, il est en ma faveur. Que les perroquets ou les favoris se déchirent entre eux, cela n'importe point à l'Espagne… Mais c'est trop discuter à vide. Plaît-il à Votre Grâce d'entendre ce que je voulais dire au roi ?

– Cela me plaît, pour obéir à la volonté du roi, répondit don Hernan qui s'assit.

Louis de Haro prit place à côté de lui.

L'un et l'autre avaient déposé leurs rapières nues sur la table qui occupait le centre de la pièce. Don Louis se recueillit un instant, puis il dit :

– Duc, il faut que tu me juges avant de connaître mes desseins. Moi, je te connais ; tu n'as qu'un dogme, les cinq mots de ta devise. Ce fut la parole d'un héros qui défendait le père couronné contre le fils rebelle. Nous n'en sommes plus là. Ton grand

aïeul mettrait encore le roi avant le sang de ses veines, mais avant le roi et au-dessus du roi, il placerait la patrie.

Duc, tu m'as oublié ; il faut que je rouvre pour toi le livre de ma conscience.

Sais-tu ma vie, seulement, depuis cette nuit où, trompant le poignard des assassins, je restai immobile et muet sur un monceau de cadavres, laissant flairer mes plaies saignantes par les chacals de la plaine ? Nos destinées sont étrangement semblables, duc. Pour toi, comme pour moi, les assassins ont touché le prix du meurtre. De moi comme de toi, on a dit : « Il est mort ! » et mes collatéraux avides se sont partagés mon héritage. Mais tu n'as été mort qu'un jour, duc, et moi, voilà plus de dix années que je suis rayé de la liste des vivants.

Je ne dirai pas mon histoire. Elle est trop longue ; nous n'avons pas le temps.

Je te montrerai seulement du doigt la route parcourue par mon esprit pendant ces années de luttes et d'épreuves.

Don Louis continua ainsi :

– D'abord, je voulus me venger. Ce fut dans tout son délire la sauvage passion qui a son germe dans le cœur de tout Espagnol. Gaspar de Guzman était l'auteur de tous les maux ; chacune des blessures qui sillonnaient mon corps ou saignaient dans mon âme venait de sa main. Il m'avait tué ma femme dans la misère et dans le désespoir ; il avait fait de moi un proscrit et un fantôme.

Oui, ce fut la vengeance qui me mit les armes à la main, et tu le sais bien, duc ; car si ta devise, magnifique marque d'esclavage, est le cri de guerre du dévouement quand même, ma devise à moi

fut inscrite sur le drapeau des Catalans révoltés, et courut de bouche en bouche par toutes les Espagnes.

J'étais là ; c'était moi. J'étais à Burgos quand la capitainerie générale fut prise d'assaut par les paysans, j'étais à Léon quand la maison de l'alcade-mayor fut incendiée ; j'étais à Madrid quand le palais du comte-duc lui-même fut attaqué trois nuits de suite par la mystérieuse armée des cavaliers gris ; j'étais à Barcelone quand Miraflorès fut chassé par le peuple. J'étais partout.

Mais, nous autres Espagnols, nous sommes une race fidèle à la façon du chien, animal noble et fier qui caresse le fouet de son maître.

A chaque membre de ce grand corps, je savais donner successivement la fièvre ; mais la contagion circonscrite s'arrêtait à quelques pas. Le mal ne gagnait point le tronc. Aussitôt que j'étais parti, chaque ville ou chaque province retombait dans sa lourde inertie.

– Que Dieu sauve l'Espagne ! s'écria le bon duc, c'est un loyal pays.

– Que Dieu sauve l'Espagne ! répéta don Louis ; c'est un pays qui râle.

Puis il reprit :

– Traqué de tous côtés, poursuivi, chassé comme une bête fauve, je regardai un jour autour de moi. Je me vis seul. Mon éperon n'avait pas assez profondément mordu cette chair fainéante. J'étais las. Je fis comme le cerf aux abois qui se plonge dans l'étang. Je passai le détroit. J'allai demander un asile à l'Afrique païenne.

Ma haine m'avait donné une fille. Duc, te souviens-tu de cette angélique enfant qui partageait entre ta femme et la mienne ses caresses et ses sourires ?

– Blanche de Moncade… murmura le Medina-Celi qui baissa les yeux. Pourquoi me parles-tu de Blanche de Moncade ?

– Parce que la fille adoptive de Blanche de Moncade partagea désormais ma vie errante et mes fatigues.

Louis de Haro n'était plus. Aïdda la Mauresque me prêta le nom de son père, un maudit mort sous le san-benito ; je m'appelai Moghrab le maragut.

Et j'attendis, étudiant à tout hasard ces sciences follement ténébreuses qui prétendent arracher à Dieu par le calcul humain les redoutables secrets de l'avenir.

Je savais que l'ignorance et la superstition s'étendent comme un réseau sur notre malheureuse Espagne.

Je savais que, du haut en bas, à la cour comme au village, règne souverainement chez nous cette vague passion de franchir les limites de la nature.

C'était une arme peut-être. Je la fourbis et j'appris à la manier.

C'était une arme.

Un jour, ma fille Aïdda me dit : « Blanche, ma marraine, attend là-bas la sépulture chrétienne. Les hommes ne se vengent pas. Il faut une femme pour mettre Blanche de Moncade en terre sainte. Je pars. »

Nous partîmes. En touchant la rive espagnole, j'interrogeai mon cœur et j'y cherchai mes haines. Duc, tu peux me croire, ma haine était morte.

J'allai au tombeau d'Isabel pour y récolter la moisson de mes colères.

Il me semblait que ne plus haïr était un blasphème et une apostasie.

Au tombeau d'Isabel je ne trouvai que des pleurs.

L'enfant était parti ; le jeune homme qui portera mon nom étudiait à Salamanque.

La nombreuse famille où j'avais trouvé jadis l'hospitalité, le vieux paysan Mendoze, sa femme, ses fils, ses filles, tous ceux-là qui avaient conduit mon Isabel au pauvre cimetière de Guijo, étaient morts.

Tous morts ! Et la tour du comte, comme on appelait leur masure chancelante, fermait sa porte, au-devant de laquelle l'herbe poussait.

J'avais franchi une fois, duc, en compagnie d'Aïdda, ma fille, le seuil de ton château de Penamacor… Je me tais. Tu as l'âme grande. Et moi, qui ne fais plus, pourquoi essayerais-je d'inoculer à ton cœur le poison de la vengeance ?

Cette fois, je passai sans m'arrêter devant la porte de ta demeure. Ma tâche était tracée ; j'avais perdu bien des jours…

C'est au centre du fruit que le ver rongeur doit accomplir son œuvre. Je pris la route de Madrid. Ma place était à la cour.

Sur la gloire de mes pères et sur l'espérance de mon salut éternel ! je n'avais plus qu'une pensée : sauver l'Espagne, qui glisse sur le penchant de sa ruine…

J'ai vu là-bas, sur la terre africaine, l'étrange fête des fiancées de la mort. On a fait à l'amante du guerrier décédé un lit de feuillage et de fleurs. La jeune fille, souriante et résignée, se couche dans ce berceau éclatant de mille couleurs.

Douze vierges l'enlèvent sur leurs épaules et, rythmant le long du chemin leur chant doux et monotone, elles portent la couche fleurie jusqu'au prochain torrent. L'onde rapide semble frémir au contact de cette frêle nef qui tournoie un instant, puis s'échappe et fuit comme une flèche au fil de l'eau.

Les vierges courent sur la rive, chantant toujours et jetant au torrent les roses éparses dans leurs tresses.

La victime, mollement étendue sur ses fleurs, sourit en regardant le ciel.

La cataracte est proche. On entend déjà sa voix mugissante. L'eau du torrent blanchit, tourmentée dans ses profondeurs.

Les vierges essoufflées s'arrêtent. La nef tourbillonne dans l'écume et disparaît…

Oui, c'est l'image de notre Espagne, belle aussi et souriante, et veuve de ses rois glorieux.

Elle va, la fiancée des grands morts, dans ses habits de fête et couronnée de fleurs, vers le gouffre ouvert pour l'engloutir…

Ma place était à la cour. C'est au cœur de la plaie que le scalpel du chirurgien doit entrer.

Je ne savais pas moi-même la puissance de l'arme que j'avais aiguisée dans l'exil. Le sorcier païen fut en quelques mois le maître de cette cour chrétienne. Moghrab le maragut entra chez le ministre Zuniga d'abord, puis chez le comte-duc.

Bien plus, le comte-duc s'introduisit nuitamment chez le maragut Moghrab.

Te faut-il d'autres preuves, seigneur duc ?

Moi, Louis de Haro, j'ai eu dix fois sous ma main le meurtrier d'Isabel d'Aguilar, et je ne me suis pas vengé.

Par un stratagème naïf et dont ne voudraient pas nos faiseurs de comédie, Moghrab changea de costume et de nom pour s'introduire chez Philippe d'Autriche. Il fut sidi Hussein le Noir, médecin des oiseaux et des hommes, distillateurs des philtres amoureux.

Chez la reine, il se nommait Soliman, nécromancien, astrologue… que sais-je ?

Pour d'autres… mais cela suffit, n'est-ce pas ?

L'œil de don Louis était ouvert sous le bernuz de Hussein, comme sous le turban de Moghrab. Don Louis voyait, don Louis agissait…

Et don Louis – tu ne m'as pas fait cette observation, duc, parce que tu ne songes jamais à toi-même – et don Louis, tout-puissant, oubliait son frère d'armes, captif dans la forteresse d'Alcala.

L'as-tu pensé, Hernan ?

Tu as rompu ta chaîne trois jours trop tôt, à mon insu et malgré moi.

Tu es venu jeter au-devant de mes pas le seul obstacle que je ne puisse briser en me jouant : notre sainte amitié, notre fraternité si chère !

Te doutes-tu de ce qu'est cette cour ? Mon œuvre s'accomplissait dans l'ombre, mais c'était une large tranchée ouverte hardiment sous le sol. Je voyais tout, ai-je dit, mais l'œil d'un homme peut-il suivre en leurs détours infinis les mille intrigues qui se nouent, qui se croisent, qui se brouillent autour de ce trône chancelant ?

Une de ces infimes machinations, ourdie dans la fange, près de moi, trop près de moi, est venue à la traverse de tous mes desseins. Pedro Gil l'ancien intendant de Penamacor, a voulu se venger de toi et faire du même coup sa fortune. Il a noué l'intrigue subtile et merveilleusement perfide qui devait te faire disparaître, en jetant notre noble Isabel aux mains de ce vil débauché, de ce honteux bâtard de ma race, Juan de Haro.

C'est à cause de toi, duc, que j'ai hâté l'explosion de la mine. C'est ta présence qui a fait l'émeute d'hier soir. J'espérais devancer ton action, j'avais tort. Aussitôt libre, le bras de Medina-Celi devait agir et triompher…

Don Louis s'arrêta pour reprendre haleine. La dixième heure sonnait au beffroi du palais.

– Et si vous n'aviez pas trouvé Medina-Celi au-devant de vous, seigneur, continua le bon duc avec calme, que prétendiez-vous faire ?

– La loi civile qui nous régit, répliqua Louis de Haro, sans hésiter, impose un tuteur au maître incapable d'administrer ses domaines…

– Voici donc le grand mot prononcé ! s'écria Medina-Celi, dont le visage s'empourpra soudain, la tutelle du roi !… c'était de quoi enflammer la plus haute ambition, seigneur.

– Seigneur, répondit don Louis, dont la lèvre plus pâle trembla légèrement, je vous disais naguère : « La haine est morte en moi. » Je vous dis maintenant : « En moi, l'ambition n'est pas née. » Je crois vous avoir démontré sans réplique la sincérité de ma première affirmation ; ainsi ferai-je pour la seconde… L'heure nous presse désormais, permettez que j'achève.

Je venais me mettre aux genoux du roi pour le supplier d'avoir pitié de lui-même et de l'Espagne. Je venais lui dire : « Respecté seigneur, écoutez l'ami humble, et le petit compagnon de votre royale enfance. Vos ministres vous trompent, vos salariés vous trahissent, vos peuples s'éloignent de vous, et l'étranger menace. »

– Tout cela est vrai, don Louis, interrompit Hernan ; un autre que vous l'a déjà dit au roi.

– Cet autre a bien fait, seigneur, mais je ne me serais pas borné à signaler le mal ; j'apportais avec moi le remède… J'aurais dit encore au roi : « Bien aimé sire, vos serviteurs perfides vous ont enlevé systématiquement la connaissance des affaires. Il est indispensable de frapper de grands coups au dedans comme au dehors… La Hollande, la France et le Portugal, soutenus déjà par l'Angleterre, vous pressent de toutes parts.

Une politique honteuse fomente au sein de vos cités des mécontentements qui vont toujours croissant… Et daignez méditer cette parole, royal sire : Le peuple enfant arrive de nos jours à l'âge d'adolescence. La France est agitée d'une étrange fièvre… L'Angleterre, qui sait si bien manier au loin l'arme des dissensions, tressaille aux premiers symptômes d'un mal inconnu… La terre tremble sous les pieds de son Parlement, la couronne chancelle sur la tête de Charles Stuart… Il faut un bras fort, à l'heure où nous sommes, pour étayer un trône… Buckingham faiblit sous le faix, et Richelieu use sa vie à cette œuvre. Si Vous balayez d'un souffle de votre souveraine volonté la tourbe de traîtres qui vous environne, vous resterez seul en face d'une tâche écrasante. Ils sont nombreux, ils sont puissants… et vous si peu habitué à régner…

Le bon duc se leva. Il retint cependant les mots qui étaient sur sa lèvre, et dit :

– Achevez, seigneur.

– J'achève… et je parle toujours au roi : Sire, il vous faut un homme, un lieutenant, un autre vous-même.

– Ambitieux ! ambitieux ! murmura le bon duc qui se prit à marcher à grands pas.

Un sourire plein de sérénité vint aux lèvres de Louis de Haro.

Il attendit que la course précipitée de son interlocuteur l'eût ramené en face de lui.

– Duc, vous vous trompez, prononça-t-il alors d'une voix calme et plus basse, je devine votre pensée… Vous vous dites : « Cet homme, ce lieutenant, cet aller ego du roi proposé par don

Louis de Haro, c'est don Louis de Haro lui-même… » Vous vous trompez, vous dis-je… Ce protecteur de la majesté royale, ce connétable et ce maire du palais, ce tuteur, ce sauveur du roi et de l'Espagne, c'était, dans ma pensée, don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi.

Le bon duc fit un geste d'étonnement et recula d'un pas.

– Celui-là seul, reprit don Louis, a le bras, l'esprit et le cœur qu'il faut pour accomplir mon œuvre. Celui-là seul est à la fois grand et pur. Celui-là seul est digne d'être proposé par l'Espagne et digne d'être accepté par le roi…

q

Chapitre 12 LA MORT DU LION

Le bon duc restait debout devant don Louis, l'œil grand ouvert et peignant une sorte d'effroi les bras convulsivement croisés sur sa poitrine.

– Tentateur ! murmura-t-il après un long silence et en détournant les yeux ; tentateur !

– Seigneur duc, répondit don Louis qui lui tendit la main, je vous ai prouvé que je n'avais ni ambition ni haine… Prouvez-moi que le vain orgueil des obstinés ne ternit point vos qualités si rares… ne fermez point votre cœur à l'appel de la patrie… soyez Espagnol sans cesser d'être l'ami du roi !

Hernan semblait être en proie à une extrême agitation.

Il prit la main que don Louis lui tendait et la pressa entre les siennes, puis il l'attira contre son cœur en une brusque et fraternelle accolade.

– Tu aimes le roi, n'est-ce pas, frère ? dit-il, n'est-ce pas que tu es dévoué au roi ?

– Après l'Espagne, répliqua Louis de Haro, le roi est mon culte le plus cher.

– Je te crois, je te crois, mon frère, poursuivit Medina-Celi, dont l'émotion grandissait. Réponds donc avec franchise : pour parler ainsi au roi, tu as des moyens d'action, des partisans, de la puissance ? Je te connais, don Louis ; en des matières si graves, tu parles à coup sûr…

De quelle armée disposes-tu pour offrir au roi ta médiation ou ton aide ? Qui sont tes soldats ? Derrière toi, qu'y a-t-il ?

Don Hernan se tut ; son regard anxieux était fixé sur son frère d'armes.

Un nuage de tristesse vint au front de celui-ci.

– J'avais espéré mieux !… prononça-t-il tout bas.

Puis, élevant la voix :

– Ai-je oublié de vous le dire, seigneur ? reprit-il, et n'entendîtes-vous jamais parler des desservidores ?

– Les desservidores ! répéta don Hernan, dont la paupière se baissa pour cacher peut-être la flamme qui, malgré lui, s'allumait dans son regard.

– Les premières semences de ma haine avaient été lentes à germer, poursuivit Louis de Haro avec fatigue. J'étais abandonné, quand je quittai l'Espagne pour la terre de l'exil avec Aïdda, ma fille… Quand je suis revenu, le temps avait travaillé sans moi… j'ai trouvé une moisson abondante et trop riche… Les desservidores sont partout, seigneur ; ils vous entourent, ils vous pressent ; cherchez-les dans la fange des faubourgs et sur les terrasses de la ville noble, dans le corps de garde des trabucaires et sur les marches du trône, dans les villes, aux champs, à la cour, au centre et à la circonférence… Vous avez parlé d'armée… c'est trop peu… Ne vous y trompez pas : il s'agit d'une nation…

– Et vous êtes le chef de ce peuple, don Louis ?

– Le chef suprême.

Le bon duc reprit sa promenade pensive.

Des rides se creusaient à son front. Son regard était austère et sombre.

– Seigneur, dit don Louis, j'attends votre réponse, si vous avez mission de m'en faire une au nom du roi.

– Au nom de Dieu ! Louis, mon frère ! s'écria le bon duc dont la voix tremblait, au nom de Dieu mort sur la croix, au nom de notre amitié si tendre… au nom de ton fils et de ma fille qui s'aiment comme nous nous aimions… écoute ! au nom d'Isabel, ta femme, renonce a tes desseins !… ne touche pas au roi, hidalgo, c'est là le parricide !… Tu as dit vrai, tu as dit trop vrai : le monde marche. Monte-t-il ? Descend-il ? je ne sais ; mais il marche. Le peuple est né, il grandit…

Si j'étais roi, je ne voudrais pas d'autre ami que le peuple… Tes desservidores, c'est le contraire du peuple… C'est la petite et la grande noblesse, ce sont les gens d'épée, les gens de robe, les cantadores, les prêtres, les inquisiteurs… je les connais : tu as raison, ils sont puissants… puissants pour le mal… Ceux-là s'agitent : le peuple progresse dans sa souffrance et dans son calme… Tu as prononcé le nom de Richelieu… je le voyais de ma prison… sa hache a deviné le peuple… Les desservidores, là-bas, en France, finissent sur l'échafaud… Mais le glaive qui tranche la tête d'un duc et pair ne peut-il s'égarer jusqu'à la tête d'un roi ? Charles Stuart, as-tu dit ?… Il y a eu une reine de ce nom, dont le dernier oreiller fut un billot… Frère ! ne touche pas au roi ! ma vue se trouble en regardant l'avenir… Qu'est-ce que la royauté ? un prestige. N'y touche pas ! la main la plus pure ternit le miroir de l'épée nue. Le sceptre, c'est l'arche, n'y touche pas, n'y touche pas !

Il essuya d'une main tremblante la sueur de son front. Don Louis était ému. On ne saurait trop dire si cette émotion naissait des arguments de Medina-Celi ou de la passion même qui débordait de son âme.

La valeur d'un syllogisme change selon le siècle. – Nous avons vu, hélas ! nous qui parlons, la valeur de certains syllogismes changer suivant l'année, suivant le jour, suivant l'heure !

Il y avait dans le plaidoyer du bon duc, non seulement la conviction ardente, mais encore la vérité actuelle et la raison du moment.

Le XIXe siècle, si fier, n'a-t-il pas, comme le XVIIe son inconnu devant lequel il recule ?

Don Louis garda le silence, pendant que le bon duc reprenait haleine.

Celui-ci poursuivit bientôt, les mains jointes et les yeux mouillés :

– Frère, pourquoi nous disputons-nous ? Jadis nos cœurs s'entendaient. Tu m'aimes toujours, je le vois dans ton regard… Je crois toujours ce que tu m'as dit ; sur l'honneur, je le crois ! Tu me laissais dans ma prison pour m'épargner les dangers de la bataille ; tu m'avais choisi, dans ta constante tendresse, pour être le médecin des mille plaies de la guerre civile ; j'étais pour toi d'avance le modérateur entre les factions victorieuses et le roi vaincu. Sois remercié ! j'eusse accepté ce rôle avec résignation. Mais Dieu a permis que je fusse libre avant le combat.

Tu me connais, frère, et tu sais bien que, moi vivant, le combat ne se livrera pas. Je ne raisonne plus, je prie… Veux-tu que je m'humilie devant toi qui es la force ? Veux-tu que je me prosterne et que j'embrasse tes genoux ?

– Seigneur duc !… balbutia don Louis qui détourna la tête en lui retenant les deux mains.

– Tu ne veux pas ! reprit Hernan. Eh bien ! debout ou prosterné, frère, je suis un suppliant devant toi !… Reviens à nous franchement et loyalement. Souviens-toi de tes aïeux. Souviens-toi du serment que tu fis, toi, grand d'Espagne, au couronnement de Philippe…

– J'ai fait un autre serment ! murmura Louis de Haro.

– Y a-t-il rien au-dessus du serment fait au roi ?

– Il y a le serment fait à la patrie.

La haute taille de Medina-Celi se redressa lentement.

– Seigneur, dit-il d'une voix où tremblait déjà la colère, vous êtes venu ici, au palais de votre souverain, apportant la proposition d'une paix dérisoire dans l'un des plis de votre manteau… Déroulez l'autre pli, et dites votre menace de guerre.

Le visage de Louis de Haro exprimait une grave et sincère tristesse.

Avant de répondre, il hésitait.

– Le revers d'une condition imposée, n'est-ce pas un cartel ? demanda le Medina-Celi. Dites-nous l'heure, dites-nous le lieu de la bataille impie, afin que votre roi se prépare à vaincre ou à mourir !

Ce fut un gémissement profond qui s'échappa de la poitrine de don Louis.

– Frère, s'écria-t-il, de nous deux c'est toi qui es le traître au roi !… Ta parole n'est pas celle du roi !… Tu entraînes la monarchie à jouer son va-tout sur une carte fatale ! Je veux voir le roi, je veux parler au roi !

Il fit un pas vers la porte de l'étuve. Don Hernan lui barra le passage en disant :

– Le roi ne veut pas te voir ; le roi ne veut pas t'entendre.

Don Louis s'arrêta.

– Seigneur, prononça-t-il avec une tristesse navrée, je prie Dieu du fond du cœur que le poids du sang versé ne retombe pas

sur votre tête.

– Tu vas donc verser le sang, Louis de Haro ? demanda le bon duc, dont la prunelle jetait de sombres éclairs. Quel sang vas-tu verser ?

– Frère ! s'écria don Louis, qui fléchit brusquement le genou, aie pitié de ton maître ! aie pitié de toi-même ! Ce ne sera pas un combat : tu es seul ; nous sommes l'Espagne entière.

– J'ai pitié, frère, puisque ce nom revient à nos lèvres… frère, j'ai pitié de toi… Suis je seul, en effet ? êtes-vous, en effet, cent mille ? J'ai pitié de toi, j'ai pitié de vous tous, moi seul avec Dieu contre vos multitudes… moi seul loyal contre vous tous traîtres !… Relève-toi !… Je t'aime dans ton égarement comme Brutus aimait les fils qu'il envoyait à la hache… Je t'aime et je te condamne, je t'aime et je te maudis… Pour la seconde fois, ton lieu, ton heure ? j'ai hâte !

Don Louis se releva, ses bras tombaient le long de ses flancs.

– J'ai fait de mon mieux, duc, répliqua-t-il à voix basse ; le lieu, c'est ici… l'heure, elle va sonner… mes soldats m'attendent… L'Espagne est comme vous, elle a hâte… Adieu !

Il étendit sa main. Le bon duc la saisit.

– Et si tes soldats ne te voyaient pas venir, frère ? manda-t-il d'une voix si étrange qu'un tressaillement courut par tous les membres de don Louis.

– Une trahison ! de ta part ! Frère, murmura-t-il, ce n'est pas possible ?

– Ils attendraient leur chef, n'est-il pas vrai ? poursuivit Hernan qui contenait les éclats de sa voix ; c'est leur chef qui doit donner le signal… ils ne bougeraient pas !

Don Louis essaya de se dégager sans répondre, mais la main de Medina-Celi était d'acier.

– Une trahison !… de ma part ! répéta-t-il, je m'appelle Perez de Guzman : tu as raison, c'est impossible !… Mais tu m'as dit ton heure, elle va sonner… mais tu m'as dit ton lieu : c'est ici… mais ce n'est pas moi qui ai parlé de duel ni de bataille… Louis de Haro, tes soldats t'attendront : tu es ici, je te garde !

Il lâcha d'un geste violent la main qu'il tenait, et prit sur la table son épée nue.

Le premier mouvement de don Louis fut de se précipiter sur la sienne, mais il se contint, et l'effort terrible qu'il fit sur lui-même corda les veines de ses tempes.

– Hernan ! murmura-t-il, tu crois servir le roi… Hernan, sur ma conscience et devant Dieu ! je te jure que, si tu me barres le passage, Philippe d'Espagne est menacé de mort.

La pointe de l'épée du bon duc touchait les dalles. Il avait les deux mains croisées sur la garde. Sa robuste pose eût fait l'étude d'un peintre.

– J'aime mieux pour mon roi la mort que la honte, répondit-il : le fer sacrilège peut tuer Philippe ; c'est la royauté même qui tomberait, étouffée par une capitulation infâme. Tu ne sortiras pas !

Sous les cils rabattus de don Louis, une flamme brilla.

– Hernan, dit-il encore pourtant, ceux qui m'attendent sont des soldats… des gentilshommes… des Espagnols… Ils veulent la patrie libre et grande sous le roi respecté ; mais une autre conspiration rugit dans l'ombre ; frère, c'est l'épée de mes soldats qui doit protéger la poitrine de Philippe contre le poignard des assassins. Ne me retiens pas si tu veux sauver le roi !

– Don Louis, répliqua le Medina-Celi, je ne veux pas que tu sauves le roi… les assassins me trouveront comme tu me trouves… Dieu protège l'Espagne… ce jour sera pour tous celui de la justice… tu ne sortiras pas !

Louis de Haro marcha lentement vers la table, où il prit à son tour son épée nue.

Il revint à sa place en la tenant dans sa main gauche.

Hernan de Medina-Celi passa également son épée dans sa main gauche. Ils avaient la même pensée : leurs mains droites se joignirent, puis d'un commun mouvement leurs poitrines se rapprochèrent. Un instant ces deux vaillants cœurs battirent l'un contre l'autre.

Ils avaient tout dit. Entre eux désormais aucune parole ne fut échangée.

Seulement quand Louis de Haro se redressa, il prononça tout bas :

– Une dernière fois, Hernan Perez de Guzman, de Medina-Celi, au nom de notre Seigneur le roi, qui est en péril, je te somme de me livrer passage !

– Au nom du roi libre et absolu, répondit le bon duc, Louis de Haro, marquis de Buniol, je te refuse le passage et je te retiens prisonnier.

– Que Dieu soit juge ! ajoutèrent-ils ensemble en faisant le signe de la croix.

Puis les deux épées se touchèrent en rendant un son clair et furtif.

Dieu seul était juge et Dieu seul témoin.

Entre ces deux hommes qui venaient d'échanger le baiser fraternel, il ne pouvait y avoir de vains ménagements.

Pour que l'épée nue brillât dans chacune de ces mains, il fallait deux convictions si profondes et séparées par un tel abîme qu'une fois le fer dégainé la bataille devait être mortelle.

Pour tous deux, le devoir était dans la lutte, un devoir si étroit et en même temps si sacré que le cri du cœur devait se taire, étouffé par la lourde main de la destinée.

Louis de Haro avait droit, car les meilleures années de sa vie avaient été dépensées à son œuvre. On lui faisait obstacle au moment même où il allait toucher le but poursuivi depuis si longtemps. Cet homme, qui était devant lui, par son aveuglement obstiné découvrait le roi, que la conspiration de la camarilla entourait dans l'ombre, et il couvrait au contraire le comte-duc avec toute sa séquelle de traîtres.

Louis de Haro avait droit, car il venait de prouver sans réplique qu'il n'agissait ni par ambition, ni par haine.

Mais Medina-Celi avait droit aussi, lui, le chevalier de loyauté. Il obéissait à la loi rigoureuse de sa race. Celui-là qui était son frère d'armes et son meilleur ami venait imposer des conditions à Philippe d'Espagne ; celui-là prononçait ce mot si grand, mais si nouveau : « La patrie », et mettait une statue de marbre à la place du Dieu vivant ; celui-là se posait en protecteur du trône, comme si tout trône protégé n'était pas d'avance abattu.

Medina-Celi avait droit, puisque la logique rigoureuse de son dévouement allait jusqu'à préférer la mort à la protection.

Il voyait clair, ce dernier-né des fidèles antiques. Quand le roi est mort, on peut crier : Vive le roi ! Quand le roi s'abaisse sous un joug, c'est la royauté même qui agonise ou s'humilie.

Ils avaient droit tous deux. Ni l'un ni l'autre ne devait fléchir, moins encore reculer.

Ce fut une lutte terrible et silencieuse. Le silence de Medina-Celi disait : Foi ! Le silence de don Louis répondait : Liberté !

Ou mieux, tous deux disaient : Honneur ! l'honneur du roi, l'honneur de l'Espagne !

Ce fut une lutte grandiose et stoïque, où le triomphe devait être sans joie et la chute pleine d'amertume.

Deux âmes héroïques, deux bras d'Hercule !

Deux regards d'aigle qui entraient l'un dans l'autre ; deux passions austères et profondes ; deux vaillances égales.

Même adresse, même vigueur, même sang-froid.

C'était à don Louis d'attaquer ; il voulait forcer le passage, son épée alla droit à la poitrine de Medina, qui para et se remit en garde sans riposter. Don Louis redoubla ; don Hernan para encore et sa rapière flamboya entre les deux yeux de don Louis qui, parant de trop court, fut obligé de se rejeter en arrière.

On eût pu voir alors le sang qui montait lentement à ces deux visages pâles.

Les jeux du fer ont de prodigieux entraînements.

Au bout de quelques minutes, les mains frémissaient impatientes, les pieds convulsifs mordaient le sol, les cheveux agitaient leurs masses pesantes et baignées de sueur, les gorges sifflaient, les yeux brûlaient.

Et les rapières endiablées, multipliant leurs chocs précipités, entouraient les deux adversaires d'une large gerbe d'éclairs.

Car le gai soleil des matinées andalouses entrait par les croisées ouvertes et jetait à pleines effluves sur cette scène épique ses radieuses clartés. La brise tiède et molle faisait comme le soleil, apportant les senteurs embaumées des jardins. Les oiseaux chantaient sous le feuillage humide encore de l'ondée, et l'ombre des bosquets envoyait çà et là quelque refrain amoureux, soutenu par les crépitants accords de la mandoline.

Le flanc du bon duc saigna le premier.

– Rends-toi, Hernan ! cria don Louis ; un démon pousse mon bras : je vais te tuer !

Le Medina-Celi répondit par une série d'attaques si foudroyantes que Louis de Haro, ébloui et troublé, se réfugia der-

rière la table.

– Rends-toi, frère, dit le bon duc ; Dieu est avec moi. Je le sens et j'ai peur. Ce n'est pas moi qui frappe, c'est la volonté divine.

Un rugissement de colère s'échappa de la poitrine de don Louis. A son tour, il chargea le bon duc ferme comme un roc et conservant son avantage. Don Louis, profitant des larges licences de l'escrime espagnole, parvint à saisir de la main gauche l'épée de son antagoniste et lui déchargea sur le crâne en fendant à tour de bras.

Le bon duc passa sous l'épée qui, rencontrant l'angle du marbre, se brisa en éclats.

Le bon duc lâcha aussitôt la poignée de sa rapière, qui resta par la lame entre les mains de Louis. Mais don Louis la jeta.

Tous les deux avaient déjà le poignard au poing.

Là-bas, c'est aussi une arme de combat, et qui a son escrime comme l'épée. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, en Espagne, tout homme de guerre était exercé au maniement de la dague, qui est restée sous un autre nom, jusqu'à nos jours, l'engin meurtrier des duels populaires.

Les manteaux, prestement roulés, firent un bouclier à chacun des deux champions. Ils se rasèrent en même temps sur leurs jarrets pliés, comme deux lions qui vont bondir, puis ils se rapprochèrent par un mouvement nerveux du pied, pivotant sur le talon.

Bientôt ils furent face à face, les yeux dans les yeux, genou contre genou ; le vent brûlant de leurs haleines se croisait.

Don Louis dirigea une feinte au visage, en même temps qu'il rabattait le poignard du bon duc par une brusque pesée de son bras gauche. Le bon duc rejeta sa tête en arrière. Don Louis, ramenant son bras droit à l'épaule, lança son coup droit en pleine poitrine, en poussant un soupir de triomphe.

Mais le bon duc avait volté sur place. Don Louis passa, emporté par son élan. Il avait rencontré le vide.

Le bon duc ne frappa point pendant qu'il tournait le dos.

Il attendit. Au moment où Louis de Haro revenait sur lui, furieux, il donna son manteau à l'attaque et frappa un coup, un seul.

Don Louis chancela, puis tomba sur ses genoux.

Le poignard s'échappa des mains du bon duc.

Don Louis voulut profiter de ce moment de stupeur pour se traîner vers la porte.

Le Medina-Celi, défaillant, vint se mettre au-devant de lui.

– Frère, murmura Louis de Haro, les deux mains sur sa blessure, laisse-moi… je t'en conjure… j'aurai la force et le temps… ils vont venir… Tu as tué le roi !

– Frère, répondit le Medina-Celi, plus pâle que le mourant lui-même, tu ne sortiras pas… Le roi est sous ma garde… Un seul homme me faisait peur : c'était toi.

– Tu ne sais pas… tu ne sais pas… reprit don Louis, dont la voix s'affaiblissait, ils sont réunis chez le traître Pedro Gil. J'avais contre leurs poignards les épées de mes gentilshommes.

– Mais je ne pourrai pas !… s'interrompit-il, la mort vient… Ne pleure pas, Hernan !… je vais rejoindre Isabel… je vois déjà son sourire… En face de la mort, mon frère, je le déclare et je le jure, j'ai agi selon mon honneur !

– Frère !… frère !… balbutia le bon duc qui s'agenouilla près de lui, tu ne mourras pas !

Un pâle sourire vint aux lèvres de don Louis :

– Dieu a fait son choix entre nous, prononça-t-il avec effort, ne me pleure pas, te dis-je… je meurs content… prends le médaillon qui est suspendu à mon cou… porte-le à don Vincent de Moncade, capitaine des trabucaires de la garde… Il t'obéira…

– Frère ! mon noble frère ! répétait don Hernan.

Don Louis fit un mouvement comme pour lui tendre les bras.

Le bon duc se jeta sur lui, ivre et fou de douleur.

– Hâte-toi !… fit Louis de Haro d'une voix presque inintelligible, c'est à l'heure de la méridienne…

Puis, s'interrompant dans un suprême effort :

– Les enfants !… ajouta-t-il, qu'ils soient heureux !… Qu'ils ne sachent jamais !… Je t'aime, frère, et je donne mon âme à Dieu…

Il eut entre les bras du bon duc un court et faible tressaillement.

Le silence régna dans la toilette du roi.

Des pas sonnèrent sur les dalles de l'étuve.

– Hernan ! dit la voix grêle de Philippe d'Espagne, as-tu renvoyé le païen ?

Et comme il n'avait point de réponse :

– J'avais oublié un nom, poursuivit-il, dans ma liste de toréadors pour ma course triomphale... Cuchillo en sera ! Cuchillo, la première épée des Espagnes !

Il poussa la porte. Il recula frappé de stupeur en voyant le Medina-Celi accroupi sur le sol et les lèvres collées au front de celui qu'il appelait le païen.

– As-tu tué sidi Hussein, mon sorcier ? s'écria-t-il.

A la voix du roi, don Hernan sembla sortir d'un sommeil. Il se releva lentement.

Ses nobles traits avaient vieilli de dix ans.

– Royal seigneur, dit-il avec un désespoir si navrant que Philippe lui-même en fut ému, j'ai fait comme mes aïeux, je vous ai donné plus que ma vie !

q

Chapitre 13 L'OIDOR PEDRO GIL

Une demi-heure après, tout était en émoi dans les appartements royaux. Philippe IV quittait sa très loyale cité de Séville pour retourner à Madrid. On pliait les bagages de la reine. Les préparatifs du voyage se faisaient en toute hâte. Cela ressemblait à une fuite.

Un cavalier courant à bride abattue s'arrêta devant la maison du forgeron de la rue de l'Infante. Il demanda le seigneur Pedro Gil, oïdor second de l'audience de Séville. Nul dans le quartier ne connaissait ce cavalier, dont le visage disparaissait derrière les plis de son ample manteau.

Du haut de son balcon, Gabrielle répondit que son père venait de se rendre à la maison de Pilate, auprès de Sa Grâce le duc de Medina-Celi.

Le cavalier repartit au galop.

En traversant la place de Jérusalem, il put voir, en effet, l'oïdor Pedro Gil arrêté devant la porte de la maison de Pilate en compagnie de quatre ou cinq seigneurs.

Le gentilhomme enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, et prit la ruelle qui tournait le jardin du palais. Il avait la clef de la poterne donnant sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah. Il entra ; il traversa les bosquets, toujours à cheval, et ne mit pied à terre que devant l'entrée particulière des appartements de la bonne duchesse.

Esteban d'Antequerre, ancien roi des gueux, et présentement sosie du duc de Medina-Celi, était assis devant les restes d'un

bon déjeuner et tuait le temps par des réflexions philosophiques. Il était prisonnier, de par la volonté du duc Hernan ! mais, à tout prendre, son cachot était splendide et l'on y vivait comme il faut. Esteban se disait :

– En restant au lit jusqu'au déjeuner, en déjeunant jusqu'au dîner, en dînant jusqu'à l'heure de dormir, on peut patienter ici une ou deux semaines.

Il se disait peut-être encore beaucoup d'autres choses, quand soudain un pas précipité se fit entendre dans la ruelle de son lit.

C'était littéralement comme si l'on eût marché dans un mur.

Le saint Esteban se retourna.

Un des tableaux pendus dans la ruelle lui sauta aux yeux violemment. Ce tableau venait de tourner sur lui-même.

Il n'eut pas le temps de s'étonner. Le duc de Medina-Celi était près de lui.

– Reprends ta peau, chien ! dit le bon duc, en jetant à la tête d'Esteban son manteau de gros drap et son pourpoint bourgeois ; nous sommes au dénouement de la comédie. Les masques tombent, à chacun sa toison !

C'est le ton qui donne le sens aux paroles.

L'accent de Medina-Celi était dur, froid, impérieux.

Il y avait sur son front une tempête.

– Seigneur, dit Esteban vaguement effrayé, n'ai-je point obéi à vos ordres ? Que voulez-vous de moi ?

– Tes dorures, coquin, répondit Hernan, et vite !… Tu as joué mon rôle de duc… je vais jouer encore une fois ton rôle d'histrion effronté…

Il arracha le pourpoint brillant qui couvrait les épaules du roi des gueux, et s'en revêtit en un clin d'œil.

Esteban l'aidait machinalement. On frappa à la porte principale avec discrétion.

– Quant à cela ! grommela le roi des gueux. Votre Grâce a posé le verrou en dedans ?

– Dépêche !… Au manteau, maintenant.

On frappa de nouveau. Il était facile d'entendre derrière la porte des gens qui s'entretenaient à voix basse.

– Messeigneurs, disait Pedro Gil, ce misérable Trasdoblo m'a trompé… trompé indignement et jusqu'à la dernière heure. Le duc de Medina-Celi n'a pas été tué dans le préau de Alcala de Guadaïra.

– Nous savions cela, interrompit don Pascual de Haro avec rudesse.

– C'est toujours une grande inconséquence, ajouta le président de l'audience, que de s'en rapporter aveuglément à un homme de peu, tel que vous, mon maître… Ceci soit dit à l'adresse de mon vénéré parent, don Bernard de Zuniga.

Une voix pleureuse répondit :

– J'ai fait de mon mieux, mes parents, mes amis ! Ma conscience ne me reproche rien !… La signature est à moi depuis

vingt ans… Je n'ai pas d'ambition… Qu'on me laisse seulement ce que j'ai !

– A la toque, maraud ! ordonne le bon duc ; agrafe ma ceinture… tu vois bien qu'il s'impatientent !

On disait, on effet, dans l'autre pièce :

– Que fait donc ce misérable pour ne pas ouvrir.

Et l'on frappait plus fort.

Le bon duc, ayant achevé sa toilette, saisit le roi des gueux par le bras et l'entraîna dans la ruelle. Le tableau de Montanez laissait béante l'ouverture secrète. Le bon duc y poussa Esteban en disant :

– Un mot, un soupir et tu es mort !

Il referma le panneau, laissant le saint d'Antequerre dans une complète obscurité.

L'instant d'après, la porte principale, roulant sur ses gonds, donnait passage à nos hommes d'Etat, escortés de leur factotum Pedro Gil qui méritait certes bien d'occuper un grade plus important dans cette honorable confrérie.

Esteban, dans son trou, collait l'oreille à la cloison. Il comprenait désormais comment le fantôme était venu troubler son sommeil la nuit précédente, malgré toutes ses sages précautions et en dépit des gardes du corps couchés en travers de sa porte.

Il n'avait qu'une consolation, cet ancien monarque ; il en usait et répétait sur tous les tons :

– Scélérat de Pedro Gil !

Les nouveaux arrivants étaient au nombre de six : don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'Etat ; don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience andalouse ; don Pascual de Haro, commandant des gardes ; le connétable de Castille et l'amirante Jean Sforza, marquis de Tarragone.

Le bon duc les reçut d'un visage ouvert et riant.

L'oïdor entra le dernier. Il referma la porte et remit le verrou avec soin.

– Messeigneurs, dit-il d'un accent délibéré, jusqu'au dernier moment j'ai gardé un espoir ; jusqu'au dernier moment j'ai cru que nous allions trouver cette salle vide. Il n'y a plus de doutes, puisque cet homme est là devant nos yeux, il faut bien que ce soit le vrai Medina qui a passé la matinée en tête-à-tête avec le roi.

– Tu nous a attirés sur le bord d'un abîme, Pedro, murmura le connétable avec accablement.

Le vieux Zuniga se laissa choir sur un siège.

Alcoy demanda :

– Ne venais-tu ici que pour t'assurer de ton erreur ?

L'oïdor, les sourcils contractés, le front plissé, regardait Esteban. Celui-ci prit la parole de son accent le plus gaillard :

– Ah ça ! mes illustres maîtres, dit-il, pensez-vous que cette comédie touche à son dénouement ? Je m'ennuie.

– Tais-toi ! ordonna Pedro Gil.

– Et pourquoi me taire ? seigneur oïdor ? Je l'ai vu votre duc : il m'a paru bon diable.

– Tu l'as vu ! s'écrièrent tous les assistants effrayés.

– Comme je vois vos trois nobles seigneuries…

– Et que t'a-t-il dit ? interrogea Pedro Gil, blême de stupeur.

– Il m'a pris par le bras, répliqua le prétendu Esteban ; il m'a conduit devant une glace et il s'est écrié :

« Par la devise du grand Perez, mon aïeul, depuis que le monde est monde, on ne vit jamais rien de pareil ! Se peut-il que le même moule ait servi pour un croquant tel que toi, l'ami, et pour le premier inscrit sur le livre de la grandesse espagnole ! »

– Il a dit cela ! balbutia le vieux Zuniga ; c'est un homme d'humeur douce et miséricordieuse alors ; peut-être qu'on pourrait s'accommoder avec lui…

– C'est mon avis, appuya Alcoy.

– C'est aussi le mien, ajouta don Pascual ; nous ne sommes pas sans avoir quelques droits à sa bienveillance… Avant-hier, sur la place de Jérusalem, nous lui avons fait nos offres de service…

– Avant-hier ! répéta Pedro Gil. Et vous avez pu garder ce secret ?

– Vas-tu nous faire des reproches, malheureux ? demanda le président de l'audience avec hauteur.

– Mieux que des reproches, Excellence, répliqua l'oïdor en se redressant ; vive Dieu ! tous nos comptes vont se régler ici, et je ne vous tiens pas quittes… Esteban, le Medina ne t'a-t-il pas dit autre chose ?

– Si fait, seigneur oïdor, répondit le roi des gueux ; il m'a dit que Philippe d'Espagne me ferait appeler ce matin, et que si j'avais le malheur de bouger d'une semelle, il prendrait la peine de me fendre le crâne jusqu'aux épaules.

– Et tu te l'es tenu pour dit, n'est-ce pas, Esteban !

– Parfaitement, Seigneurie.

Nos hommes d'Etat échangeaient force regards.

– Est-ce tout ? demanda encore Pedro Gil.

– C'est tout… Sa Grâce a daigné sortir par la porte qui est devant vous, quoiqu'elle fût entrée par le trou de la serrure… J'ai déjeuné comme il faut, et j'attends.

L'oïdor lui tourna le dos.

– Seigneurs, dit-il en s'adressant aux grands d'Espagne qui l'entouraient, ce lieu est du moins propice pour notre suprême délibération. Nous ne craignons ici aucune oreille indiscrète, et personne ne viendra nous chercher dans la demeure de notre ennemi mortel.

– Hernan de Medina-Celi est-il bien notre ennemi ? prononça don Pascual d'un air de doute.

– Est-ce que cet homme peut vous répondre ? murmura le président de l'audience, dont les épaules s'élevèrent avec dédain.

– Prenez place, Excellence, dit Pedro Gil ; nous avons une heure devant nous. Il n'est pas possible d'agir avant la méridienne.

On s'assit.

Le vieux Zuniga ôta ses deux mains maigres, qui couvraient un visage désolé. Jamais ministre d'Etat n'avait été si jaune et si décharné que ce digne hidalgo.

– Je propose, dit-il d'une voix éteinte, de faire notre soumission pleine et entière au Medina-Celi, et j'appuie mon opinion… Le duc Hernan ne veut certainement ni la présidence de l'audience de Séville, ni la connétablie de Castille, ni le commandement des gardes, ni la pauvre place que j'occupe…

– Ni même, continua Alcoy en raillant, la dignité d'auditeur second, dont est revêtu le seigneur Pedro Gil.

– En conséquence, reprit le vieux ministre, il respectera peut-être les positions acquises pour ne point s'entourer d'ennemis… Et si je garde la signature…

– Tout pauvre hère que je suis, messeigneurs, interrompit sans façon Pedro Gil, vis-à-vis de Vos Excellences, il paraîtrait que je suis, ce matin, mieux informé que vous de ce qui se passe à la cour. J'ai une fille, innocente et bon cœur, dont la vie se passe à faire le bien. Dieu puisse-t-il m'en tenir compte !… Au lever du jour, ma fille était dans le logis du maragut Moghrab.

Mais je vous prie, messeigneurs, s'interrompit-il brusquement, quelqu'un de vous a-t-il vu, depuis hier soir, le maragut Moghrab ?

Personne ne répondit, et personne ne remarqua la subite pâleur qui couvrait les traits d'Esteban, accoudé sur la table, à quelques pas du noble conciliabule.

– Personne… dit Pedro Gil.

– Excepté moi ! prononça le roi des gueux avec effort.

– Toi, Esteban, s'écria l'oïdor ; serait-il venu dans ce palais ?

Esteban avait déjà repris tout son calme.

– Y a-t-il parmi vous, messeigneurs, demanda-t-il, des ennemis ou des amis de don Luiz de Haro, l'ancien compagnon du roi ?

Un silence profond suivit cette question.

Esteban poursuivit :

– J'ignore quel intérêt a porté ce don Luiz de Haro à se cacher sous le nom de Moghrab…

– Don Luiz !… don Luiz de Haro !… répétèrent à la fois toutes les voix altérées.

– Don Luiz !… ajouta le vieux Zuniga ; L, u, i, z… quatre lettres !… Moghrab m'avait prédit que le successeur du comte-duc, mon neveu, aurait nom…

– Silence ! ordonna péremptoirement Pedro Gil ; que nous importe ce nouvel adversaire ?… ce n'est qu'un coup de plus à frapper !

– En sommes-nous là ? murmura le connétable qui fit un mouvement pour se lever.

– Je vous laisse juges, messeigneurs, repartit l'oïdor ; je continue l'histoire de Gabrielle, ma fille… Il y avait un blessé chez ce Moghrab. Vous connaissez tous ce blessé, c'est celui dont la tête fut mise à prix avant-hier pour tentative de meurtre sur la personne du comte de Palomas. Pourquoi Moghrab l'avait-il recueilli

chez lui ? Nous sommes à l'heure où les mystères s'éclaircissent : attendons… Un message de la cour est arrivé par courrier royal.

On a éveillé le blessé, malgré ma pauvre Gabrielle, de la bouche de qui je tiens ce récit, et le blessé, après avoir lu le message s'est mis sur ses pieds chancelants. Moghrab est entré, portant sur son bernuz un costume d'officier de la garde du roi. Il a aidé lui-même le jeune homme à s'en revêtir. Après quoi, il lui a imposé les mains, le charlatan qu'il est, en lui disant : « Marche, mon fils ! » Et le jeune homme a marché… Moghrab l'a soutenu dans ses bras pendant qu'il descendait dans l'escalier. Une chaise les attendait à la porte de la rue de l'Infante…

– Nous savons le reste, maître Pedro, interrompit Alcoy, puisque nous avons vu le capitaine Ramire de Mendoze dans l'antichambre de Sa Majesté.

– Je suis forcé de vous démentir, seigneur, interrompit l'oïdor : non !… vous ne savez pas le reste !

– Ce Moghrab est un bien habile calculateur, pensa tout haut le vieux Zuniga ; je n'ai jamais eu la moindre haine personnelle contre notre illustre cousin don Luiz de Haro.

– Qu'y a-t-il donc encore ? demanda don Pascual.

Le faux Esteban devint attentif, tout en feignant la plus parfaite indifférence.

– En servant de valet de chambre au jeune homme, continua l'oïdor, Moghrab ou Luiz de Haro, comme vous voudrez l'appeler, avait laissé tomber son portefeuille.

– Ah ! fit-on tout d'une voix.

Et la curiosité éveillée resserra le cercle.

– Ma fille Gabrielle, poursuivit Pedro Gil, est la compagne et l'amie d'Aïdda la Mauresque, prétendue fille de l'Africain.

Aïdda était absente : elle n'est pas rentrée à la nuit… Et, soit dit en passant, messeigneurs, les plus clairvoyants peuvent avoir parfois un bandeau sur les yeux, car Sa Grâce le comte-duc, servi par la plus belle police qui soit au monde, n'a point soupçonné que cette Aïdda, filleule de Blanche de Moncade, conspirait contre l'honneur de sa maison, comme Luiz de Haro conspirait contre son autorité de ministre… Gabrielle, ma fille, restée seule dans le logis de Moghrab, a trouvé le portefeuille… Elle savait mes liaisons secrètes avec cet homme, elle me croyait son ami ; elle m'a apporté les tablettes afin que je les lui rendisse.

– Et tu les as, ces tablettes ? s'écrièrent tous les assistants à la fois.

– Et je les ai, messeigneurs.

D'un mouvement involontaire, Esteban s'était rapproché.

– Montre-nous ces tablettes, maître ! prononça le président de l'audience d'un ton impérieux.

– Patience, seigneur ; ces tablettes contenaient beaucoup de choses qui ne vous regardent en aucune façon.

– Oses-tu bien !… commença don Pascual.

– Seigneurie, vous allez voir tout à l'heure ce que j'ose et ce que je n'ose point ; qu'il vous suffise pour le moment de savoir que le portefeuille contenait la preuve irréfutable de l'identité de don Luiz de Haro. Une seule des pièces contenues dans ces ta-

blettes vous importe à connaître, j'en fais hommage à Vos Excellences. La voici.

Il tira de son sein un pli de parchemin qu'il développa.

Nos hommes d'Etat l'entourèrent aussitôt.

– L'un de vous, mes respectés patrons, veut-il en donner lecture à haute voix ? demanda Pedro Gil avec sarcasme.

Un silence profond répondit à sa question. Toutes les têtes étaient courbées, tous les sourcils froncés, tous les regards sombres.

Chacun avait parcouru d'un seul coup d'œil la feuille de parchemin.

– Eh bien donc ! reprit l'oïdor, je lirai pour vous, comme c'est mon devoir… C'est une liste de faveurs royales… sautons les noms des absents, et commençons par vous, seigneur connétable… Don Juan de Sandoval, duc d'Uzeda, est nommé connétable de Castille.

Alvares laissa échapper un blasphème.

– Don Manoël de Cuenza, comte d'Aguilar, reprit l'oïdor, est nommé amirante premier et commandeur général des galères de l'Etat.

– Par la mort du Sauveur ! s'écria Sforce, tu mens, faussaire !

– C'est écrit, prononça le connétable d'un ton à demi consolé.

– Ici, un nom effacé, poursuivit Pedro Gil ! le nom de don Hernan de Moncade, premier marquis de Pescaire, nommé capitaine-général de la garde du roi…

– On s'est ravisé, dit Pascual de Haro.

– Avez-vous vu un crêpe à l'épée de don Vincent, seigneur ? répliqua l'oïdor ; le vieux Moncade est décédé cette nuit… ce n'est qu'un nom à changer…

Pascual ferma les poings et rugit une malédiction.

– Don Simon de Sandoval, continua l'oïdor impassible, est nommé président de l'audience de Séville.

– Très bien, dit Alcoy qui parvint à sourire, j'attendais mon tour.

– Don Ramon de Tolède, duc d'Alde, est nommé premier secrétaire d'Etat…

On entendit un long gémissement. C'était le vieux Bernard de Zuniga qui pleurait la signature.

– Est-ce tout ? demanda Alcoy d'un air dégagé.

– Ce n'est pas tout, répondit l'oïdor.

– Pourquoi nous caches-tu le dernier nom ?

– Parce qu'il me plaît de vous faire une surprise… Le dernier nom couronne l'œuvre… le dernier nom est comme le puissant coup de pinceau qui met la vie et la couleur dans les pâles contours d'une esquisse ébauchée…

Le dernier nom est mieux que cela… le dernier nom est la parole mystérieuse et menaçante, écrite sur la muraille de la salle des festins de Balthazar… Il va vous dire ce nom : « Vous n'avez vu encore que la surface de votre ruine, vous n'avez pas mesuré la

profondeur de votre disgrâce… vous n'êtes pas seulement des courtisans chassés, vous êtes des hommes morts ! »

Il y eut un mouvement parmi nos grands d'Espagne, qui se rangeaient tout pâles autour de l'oïdor.

Il avait grandi, ce Pedro Gil, de tout l'abaissement de ses anciens patrons.

– Ce nom ! murmura le premier, Alcoy, dis-nous ce nom !

Les autres répétèrent :

– Ce nom… dis-nous ce nom !

– Ne faut-il pas un successeur à don Gaspar de Guzman, au comte-duc, au favori ? demanda l'oïdor, dont la voix éclata : ce nom, c'est celui de l'homme à qui vous appartenez comme le meurtrier est à la victime. Pour vous comme pour moi, il sort de la tombe. Le successeur du comte-duc se nomme don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi.

Ce fut comme la foudre qui tomba.

Chacun resta muet sous cette terrible menace du sort.

Esteban, à qui personne ne prenait garde, essuya furtivement une larme qui se balançait aux cils de sa paupière.

– Mon frère ! murmura-t-il ; mon noble Louis !

Puis refoulant cette voix de son âme ulcérée et rentrant vaillamment dans son rôle.

– Malpeste ! mes maîtres, dit-il en s'avançant, me voici donc premier ministre du roi de toutes les Espagnes !… Cela valait

bien la peine d'abandonner mon ancien sceptre et ma couronne de monarque pour rire…

– La paix, maraud ! ordonna durement Pedro Gil ; ne t'inquiètes pas, tu vas avoir ta besogne !

– Messeigneurs, ajouta-t-il en promenant à la ronde son regard effronté, faites-moi la grâce de me dire ce que vous pensez de tout ceci ?

Alcoy lui tourna le dos, et, touchant le bras de don Pascual :

– Cousin, murmura-t-il entre ses dents, il y a loin d'ici à la frontière de France…

– En quelques heures, nous pouvons être à Cadix, cousin, répondit le commandant des gardes ; de là, si besoin est, on fait voile pour l'Angleterre.

– Un bon cheval, disait le connétable à Jean Sforce, peut mener un homme à Ayamonte avant la fin du jour…

– Et d'Ayamonte à Catromarim, il n'y a que la Guadiana à traverser…

– Cousin Bernard, demanda Alcoy au vieux Zuniga, êtes-vous de l'humeur des pères conscrits de Rome qui moururent noblement dans leurs chaises curules ? ou vous plaît-il de prendre avec nous la clef des champs ?

Don Bernard de Zuniga joignit avec passion ses mains desséchées ; il regarda le ciel, tandis que deux grosses larmes roulaient dans les rides du parchemin qui recouvrait ses joues.

– La signature !... balbutia-t-il dans son angoisse navrante ; qu'on m'immole !... qu'on me sacrifie !... qu'on me déchire avec des ongles de fer !... Qu'ai-je fait ? quel est mon crime ? Ma grand'mère était une Perez de Guzman ; j'ai épousé une Tolède en premières noces ; je suis l'ami, je suis le parent, le meilleur ami, le plus proche parent de tout ce nouveau ministère !

– Alors, cousin, dit don Pascual, votre serviteur, nous vous faisons nos adieux.

– Arrêtez ! s'écria le malheureux vieillard.

– Ils n'iront pas loin, Excellence, interrompit froidement Pedro Gil.

– Qu'est-ce à dire, maître fripon ? s'écria Alcoy.

– C'est-à-dire, Excellence, que toutes les portes de Séville sont closes depuis une heure, que votre vénéré signalement est donné à toutes les issues... Pensez-vous avoir affaire à des enfants ?

– Nous serions prisonniers ? nous !... dans Séville !

Ceci fut prononcé d'une seule voix. Tous ces visages fanfarons blêmirent, tous ces regards orgueilleux se baissèrent.

– Sur ma foi, si j'en ai, dit l'oïdor d'un ton de persiflage, vous voilà bien bas, tous tant que vous êtes, mes respectés patrons !... Vous faites honte à notre camarade Esteban ; voyez !

Celui-ci ne prenait point garde, et sa physionomie exprimait en effet un amer dégoût.

Aussitôt que les yeux se fixèrent sur lui, il reprit sa pose insouciante et dit :

– Leurs seigneuries ne sont pas à la noce !

– Quant à moi, poursuivit Pedro Gil, je ne cache pas que vous commencez à me faire pitié, Excellences !... Par saint Jacques ! l'idée de combattre ne vous est pas même venue !

– Combattre ! répéta Pascual d'un air découragé.

Les autres échangèrent entre eux des regards abattus.

– Avec quelles armes ?... demanda Alcoy.

Et don Pascual ajouta :

– Maître Pedro, tu nous as trompés tant de fois !

– Et quand donc vous ai-je trompés, Messieurs ? s'écria l'oïdor : le coup que j'ai tenté en votre faveur n'est-il pas adroit et hardi ? Suis-je cause que le Medina-Celi soit sorti de terre ? Quelles ressources étaient dans mes mains ? celles d'un officier subalterne de la justice ; celles d'un misérable salarié !

Vous aviez, vous, la puissance du nom, de la naissance, du rang, de la fortune ; vous occupiez de hautes places ; vous disposiez des finances de l'Etat, de la magistrature de l'Etat, des soldats de l'Etat. L'innombrable armée de la police obéissait à vos ordres... et vous n'avez rien fait ! Avec néant, moi, j'ai ébranlé une montagne. Il s'en est fallu d'un cheveu que je ne vous rendisse les maîtres de l'Espagne... Sang du Christ ! il y a là un enseignement et j'en profite... Je suis plus fort que vous, je dois être avant vous... Depuis quand la tête obéit-elle aux membres inférieurs ? La cause de notre défaite momentanée, c'est cette anarchie même... Prenez-moi pour chef et nous vaincrons.

– Nous t'avons promis déjà des places et des honneurs, dit Alcoy.

– Et des richesses immenses, ajouta le connétable.

– Ce n'est pas assez… Vous vous noyez, je vous tends la corde du sauveteur… Malheur à vous si vous marchandez mon aide !

– As-tu un plan ? demanda Alcoy, après avoir consulté de l'œil ses collègues.

– J'ai un plan, répondit l'oïdor.

– Et des moyens d'exécution ?

– Et des moyens d'exécution.

– Tu les avais donc préparés ?

– Je les ai préparés cette nuit… Et, trêve de questions à ce sujet, mes maîtres ; je réponds à toutes par un seul mot : j'ai toujours travaillé pour moi-même, je n'ai jamais travaillé que pour moi-même.

Pendant que nos grands d'Espagne se consultaient indécis, le vieux Zuniga dit d'un ton dolent :

– Mon avis a toujours été que ce garçon possède une intelligence rare… Laissez-moi lui demander si je garderai la signature…

– Vous n'avez qu'une seule chose à savoir, Messeigneurs, dit Pedro Gil d'un ton sec, c'est ce que je veux.

– Eh bien ! par le diable ! s'écria Pascual de Haro, que veux-tu ?

– Votre envie à tous est-elle de le savoir ?

– Parle ! fut-il répondu à l'unanimité.

Pedro Gil déplia pour la seconde fois son parchemin.

– Toutes les places sont prises ici, hormis une seule, prononça-t-il résolûment ; chacun de vous gardera le poste qu'il occupait… Reste donc la succession du comte-duc.

Une bruyante récrimination couvrit sa voix. Au milieu de l'indignation générale, Pedro Gil restait impassible.

– Un ancien valet ! gronda le connétable.

– Servir sous un tel personnage ! ajouta l'amirante.

– Et que dirait l'Espagne ? s'écria don Pascual.

Le président de l'audience était muet. Le vieux Zuniga disait tout doucement :

– En politique, Seigneurs, lisez l'histoire… Si ce garçon a un moyen de trancher le nœud, il est doué d'un esprit plein de ressources… Le cardinal de Richelieu était un bien petit abbé… Il y a d'autres exemples que je n'ai pas présents. Il s'agit de savoir, pour moi, si l'on me garantit la signature.

Esteban écoutait tout cela, assis sur un coin de table, les bras croisés, la tête inclinée.

Personne n'aurait su dire quel sentiments exprimaient à cette heure les nobles traits de son visage.

– Messeigneurs, reprit l'oïdor, dont le ton se faisait plus incisif et plus bref, nous n'avons plus guère le temps de discuter… Déci-

dons-nous… Si vous tenez à servir sous un ministre titré, je suis veuf, et la Medina-Celi a manifesté une vive répugnance pour le mariage que nous avions résolu.

– Toi ! duc de Medina-Celi !… s'écria Pascual de Haro ; c'est de la démence !

– Ah çà ! fit Esteban, il me semble qu'on ouvre ici ma succession fort à la légère.

– Ecoutez celui-ci, Messeigneurs, reprit Pedro Gil avec son dédaigneux sourire ; il a raison. Nous sommes plongés jusqu'au cou dans un océan d'invraisemblances et de folies.

C'est le temps ! C'est l'atmosphère même de notre beau pays d'Espagne à l'heure qu'il est. Dans le royaume des aveugles, va-t-on s'occuper de la lumière ! Dans ce siècle extravagant, sous un prince maniaque, foin de ceux qui se cramponnent à la logique surannée de l'expérience !… Nos arguments doivent tailler dans le vif. Vous avez d'un côté vos répugnances puériles, vos susceptibilités d'hidalgos ; de l'autre la hache ou la captivité perpétuelle… Avec moi, les honneurs, les richesses, les faciles jouissances de votre noble vie.

– Et la signature ! glissa le vieux Zuniga, qui était converti.

– Sans moi, l'échafaud ou la forteresse d'Alcala… car le Medina-Celi a deux créances contre vous, sans parler de ce qui regarde sa femme et sa fille…

Vous lui avez pris la moitié de son sang et quinze ans de sa vie !

– C'est clair ! ponctua don Bernard ; ce garçon parle avec une admirable netteté !

– Ton plan ? dit Alcoy après un court silence.

– Ton moyen ? ajouta Pascual.

Pedro Gil se tourna vers Esteban.

– Eloigne-toi, grotesque ! ordonna-t-il rudement, et ferme tes oreilles… nous sommes ici désormais le Conseil des ministres… Et moi, premier grand d'Espagne, je vais agiter les secrets de l'Etat !

q

Chapitre 14 LES PREDICTIONS DE MOGHRAB

Esteban, docile, était allé s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. Il savourait à petites gorgées un vaste gobelet de vin de Xérès.

Nos hommes d'Etat étaient rangés autour de la table, sur laquelle Pedro Gil avait déplié une feuille de parchemin.

Il venait d'en lire le contenu à voix basse.

C'était son plan, ou plutôt le couronnement de son plan.

Dans cet écrit, dressé au nom de tous les grands d'Espagne ici présents, on exposait au roi un complot tramé par Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, contre la personne royale ; la

belle conduite du seigneur Pedro Gil, qui, sortant tout à coup de l'humble position où le sort l'avait placé, s'était mis à la tête des soussignés, ministres, généraux, amiraux, pendant que le comte-duc, par son inaction, trahissait la monarchie, et avait sauvé Philippe d'Espagne du danger de mort.

Personne, autour de la table, ne comprenait encore l'idée de Pedro Gil.

Là-bas, dans l'embrasure, le prétendu Esteban, occupé en apparence à sabler son vin de Xérès, l'avait déjà deviné.

– Cet écrit, dit Alcoy, le premier, suppose divers points dont la réalité m'échappe. D'abord il faudrait qu'il y eût en effet contre la vie du roi un complot.

– Il existe, interrompit l'oïdor.

– De la part de Medina-Celi ?

– Non pas.

– De la part des desservidores ?

– Non, pas encore.

– De la part de qui ?

– De la nôtre, Seigneurs.

– As-tu porté l'audace jusqu'à compromettre nos noms ? s'écria le président de l'audience.

Le connétable et don Pascual avaient la main à leurs épées.

– Il n'y a eu qu'un nom de prononcé, répondit Pedro Gil, toujours calme et froid, celui du duc de Medina-Celi.

– Quelle intelligence ! soupira le vieux Zuniga.

– Le duc de Medina-Celi, poursuivit Pedro Gil, a soudoyé pour aujourd'hui, heure de la méridienne, les dix poignards les plus aigus de Séville.

– Horreur ! Pour assassiner le roi ?

– Pour en faire le semblant.

– Et comment croire !...

– Le roi a tenu quinze ans dans les fers le duc de Medina-Celi.

– Mais sa faveur nouvelle...

– Sa faveur nouvelle poserait une probabilité contre notre affirmation, je l'avoue... mais une probabilité ne tient pas contre un fait.

– Où prendras-tu le fait ? demanda Alcoy ébranlé.

– Où il sera... Dans une demi-heure, le duc de Medina-Celi sera arrêté par nous, dans l'appartement royal, le poignard à la main.

Tous les yeux se tournèrent vers Esteban qui s'était assis les jambes pendantes, sur l'appui de la croisée et qui fredonnait un vieil air andalous en se versant une seconde rasade de Xérès.

Tout le monde avait compris cette fois.

– Quel capacité ! murmura Bernard de Zuniga avec transport.

Les autres réfléchissaient.

– Mais, objecta don Baltazar de Alcoy, l'autre... le vrai duc ?

– Oui, répétèrent tous les autres à la fois, le vrai Medina-Celi ?

– Nos dix poignards ne sont pas pour le roi, répondit Pedro Gil sans hésiter ; ils sont pour le vrai Medina-Celi.

Comme on reculait, il ajouta :

– Messeigneurs, je vous le dis une fois encore : je ne travaille jamais que pour moi-même, et ceci est une garantie… Mes plans sont bien faits… ils répondent à toutes les objections.

Je suis l'intendant infidèle de Medina-Celi. Pour moi, il n'y a point de pardon. Medina-Celi vivant m'écraserait, je le tue !

– Seigneurs, dit Alcoy après un silence, cet homme a le génie du mal…

Le premier coup de midi sonna à l'horloge de Saint-Ildefonse.

Pedro Gil se leva.

– Messeigneurs, dit-il, nos vaisseaux sont brûlés… nos hommes ont dû franchir la porte de l'Alcazar… Sautons le pas bravement et laissons-nous choir dans le précipice !

Ils étaient tous debout, tous pâles et défaits comme des gens qui quittent la table de l'orgie.

Ils se regardèrent et se firent peur les uns aux autres.

L'oïdor seul était tranquille et portait sur son visage les marques d'une indomptable détermination.

– Heureusement, cet homme… objecta Alcoy au moment de partir, ne saurait consentir.

Tous s'arrêtèrent, comme si le prétexte même d'un retard eût été pour eux un soulagement.

– Esteban ! appela Pedro Gil avec rudesse.

Le roi des gueux déposa son verre et s'approcha.

L'oïdor lui mit la main sur l'épaule et le regarda en face en disant :

– Un million de réaux ou six pieds de terre. Choisis !

– Je choisis les deux millions de réaux, Excellence, répondit Esteban, mais c'est mon dernier mot.

– Soit, deux millions !

Esteban jeta sa toque en l'air et la rattrapa au vol.

– Ma fortune est donc faite ! s'écria-t-il ; ordonnez, mes dignes Seigneurs, je suis à vous corps et âme !

Pedro Gil passa son bras sous le sien et ils sortirent les premiers.

Les autres suivirent silencieux, mais indignés de se voir à la merci d'un Pedro Gil, et cherchant tout bas le moyen d'échapper à sa domination.

Dans l'escalier, Esteban demanda, du ton le plus naturel :

– Faut-il une épée pour la besogne que vous me destinez, Messeigneurs ?

– N'as-tu pas ton épée, coquin, s'écria l'oïdor.

– Le temps de remonter, Seigneur, fit le roi des gueux, qui était déjà à l'étage supérieur.

Il traversa le corridor comme une flèche.

Le tableau de Montanez tourna sur ses gonds.

Le véritable Esteban, s'indemnisant de sa nuit mauvaise, ronflait de tout son cœur sur un tas de débris. Il s'éveilla en sursaut, secoué par une main puissante.

– Regarde-moi bien, lui dit le bon duc ; il y a ici dans ma garde-robe un costume semblable à celui que je porte. Je t'accorde cinq minutes pour le revêtir, cinq minutes pour gagner l'Alcazar, cinq minutes pour pénétrer jusqu'aux jardins du roi.

Le roi des gueux frottait ses yeux gros de sommeil.

Des pas sonnaient sur les dalles du corridor.

– Esteban ! appelait l'oïdor.

– Regarde-moi bien, dit pour la seconde fois le bon duc.

Puis, répétant les propres paroles de Pedro Gil :

– Deux millions de réaux ou six pieds de terre, acheva-t-il.

Il ressortit, laissant le roi des gueux abasourdi.

Nos grands d'Espagne le virent revenir à eux, bouclant le ceinturon de son épée.

– Ne t'ai-je point entendu parler ? demanda l'oïdor avec soupçon.

– Je remerciais ma bonne étoile, Seigneur ! Deux millions de réaux ! je prendrai à bail la ferme de la gueuserie andalouse… Je ferai de l'or !… vous me verrez sous peu le plus riche contador des Espagnes… A la besogne ! ma fortune est faite !

Nous avons décrit déjà plus d'une fois dans ces pages cette physionomie si particulière à l'Espagne du sud : le silence, l'immobilité, la mort momentanée qui règnent dans les villes et même dans les campagnes à l'heure de la méridienne.

Ce splendide soleil de midi brille en vain ; tous les yeux sont fermés pour ne le point voir ; en vain darde-t-il, du haut de sa course triomphale, ses rayons brûlants comme un feu, chacun s'est abrité derrière un bouclier protecteur, toit de pierre ou toit de feuillage.

On grandit là bas, on vieillit, on meurt, sans avoir jamais aperçu le soleil de midi.

C'était à l'Alcazar de Séville comme dans les contes de fées, quand vient l'heure des enchantements. Vous eussiez dit le palais de la Belle au bois dormant, où chacun s'est arrêté court dans son occupation favorite.

Par les cinq plaies ! pour parler un peu espagnol, par les sept douleurs et au nom de tous les saints de la Péninsule ! si jamais on se mettait à enchanter ainsi nos maisons, quels tableaux curieux et instructifs nous verrions dans Paris !

Mais ne nous laissons point tenter par la digression. Achevons plutôt notre histoire.

L'heure de la sieste avait surpris les gens du roi au milieu des préparatifs du départ. Les chambres du palais, le vestibule et

même les cours étaient encombrés de bagages.

A l'intérieur, maîtres, valets et servantes reposaient. Sous les arcades mauresques, régnant autour des patios, les soldats étaient étendus à l'ombre. Seules, les sentinelles des portes extérieures veillaient.

Il en était ainsi chaque jour, et le palais était ici l'image de la ville. A Séville, les voleurs dorment aussi à l'heure de la méridienne. La trêve du repos protège le seuil abandonné des maisons.

Dans cet immense dortoir de l'Alcazar, on n'entendait que le bruit murmurant des fontaines, versant l'eau froide des sources profondes dans le marbre de leurs bassins. Les esclaves noirs avaient cessé de faire jouer la pompe pour rafraîchir les voiles mouillés pendus au-devant des fenêtres.

Le soleil vainqueur inondait les cours et les parterres, nul n'affrontait ses ardeurs, tout le monde sommeillait.

Au coin de la cour des Marionnettes, déserte et silencieuse, une jalousie trembla au premier étage de l'appartement de la reine. Une main blanche se montra entre les barreaux. Ici, du moins, quelqu'un veillait. Là-bas aussi, sous le cloître encombré par les soldats de la garde, étendus pêle-mêle sur les dalles, une silhouette fière se détacha dans l'ombre d'un pilier.

C'était un jeune homme portant le costume de capitaine.

Il était bien pâle, notre beau Mendoze ; sa démarche semblait languissante et pénible.

Il arriva sous le balcon.

– Isabel ?

– Ramire !

La jalousie releva son mobile écran.

– Il faut que je vous parle, don Ramire.

– Dois-je escalader le balcon ?

Un fantôme voilé de dentelles glissa sur le marbre des degrés. Ramire était déjà sous le vestibule. La main blanche s'éleva d'elle-même jusqu'à ses lèvres.

– Vous êtes blessé, Ramire ? j'ai vu couler votre sang…

– Isabel, vous étiez évanouie. Oh ! je n'ai pas su vous protéger !

– Pouviez-vous me donner plus que votre vie ?

– Au nom du ciel ! où vous a-t-on conduite ?

– Et que vous est-il arrivé, Mendoze ? qui était cet homme que j'ai vu vous soulever dans ses bras ?

Ils avaient tant à se dire ! Isabel sauvée par miracle, Ramire trouvant le salut dans la maison de l'Africain ; et l'Africain encore conduisant Isabel chez la reine, où bientôt sa mère bien-aimée était venue la rejoindre ; puis l'Africain, l'Africain toujours, apportant à Ramire l'ordre du roi et le costume de capitaine des gardes.

Quel rêve ! quelle féerie ! Qu'y avait-il au fond de tous ces événements mystérieux ?

Isabel avait besoin de parler de son père, qu'elle avait vu cette nuit sous un aspect si nouveau.

Mendoze s'arrêta sur le seuil de la chambre d'Isabel.

– Isabel, dit-il, je ne peux pas m'éloigner de mon poste.

– Vous êtes brisé, reposez-vous, Ramire, répondit la Medina.

Puis montrant la croisée entr'ouverte au-devant de laquelle le dernier souffle de la brise balançait la jalousie légère :

– D'ici vous voyez tout, ajouta-t-elle, vous êtes à votre poste.

Ramire se laissa entraîner jusqu'à l'ottomane placée dans l'embrasure.

Il s'assit.

L'heure passait…

Tout à coup Mendoze tressaillit, et ce fut comme un réveil.

Par une fente de la jalousie son œil se fixait, béant, sur la chambre de l'Etoile, située juste en face de lui, de l'autre côté de la cour.

Les fenêtres en étaient ouvertes. A l'intérieur, on apercevait un mouvement confus. Des ombres agitées allaient et venaient. Des éclairs passaient.

Ramire voulut parler, mais sa bouche resta convulsivement ouverte, tant était terrible la violence de son émotion.

Son doigt tendu désigna l'antichambre du roi.

– Mon père ! s'écria Isabel, prise d'un éblouissement.

Puis d'une voix déchirante :

– Des hommes !... des épées nues !... un meurtre.

Ramire avait déjà franchi le seuil d'un bond. Plus rapide que la pensée, il descendit l'escalier.

Au moment où il atteignait le vestibule, une voix retentissante sonna à son oreille comme un son de clairon.

Mendoze, mon fils Mendoze, à moi !... A moi, les amis de l'écusson aux trois éperons d'or !

– Aux armes ! cria Ramire.

Il traversait la cour. Un médaillon tomba à ses pieds, tandis que la voix ajoutait :

– Qui l'aime le rapporte !

– Aux armes ! répéta Ramire qui s'élança sous le cloître, à la tête des gardes du roi réveillés en sursaut.

Le roi dormait. Almanzor était déjà en cage pour le départ.

Il avait signé une trêve avec les deux futurs favoris. Tous trois sommeillaient paisiblement.

Dans l'entre-deux des portes, le gentilhomme chargé de la garde familière faisait la sieste sur le tapis.

La porte donnant sur le corps de garde qui précédait l'antichambre s'ouvrit sans bruit. Un homme masqué entra et posa lourdement sa main sur la bouche du gardien endormi. Un autre homme, également masqué, passa un bâillon sous la main du

premier, puis le gentilhomme fut garrotté solidement. Les deux hommes disparurent une fois cette besogne faite.

Ils portaient tous les deux le costume des trabucaires.

Des bruits étranges venaient cependant jusqu'à cette retraite, d'ordinaire si tranquille à l'heure de la méridienne. Le roi s'était retourné plus d'une fois sur sa couche, écoutant vaguement dans son rêve des pas précipités et des cliquetis d'épée.

De l'autre côté de la galerie des Ambassadeurs, dans ce cabinet de travail où nous avons vu réunis plus d'une fois le comte-duc et le maragut Moghrab, Gaspar de Guzman, penché sur sa table et faisant courir sa plume criarde, écrivait avec une fiévreuse rapidité.

Il était demi-nu. Ses cheveux hérissés, et que la dernière nuit semblait avoir teintés de gris plus énergiquement, étaient tourmentés sans cesse par sa main gauche, tremblante et crispée.

Autour de lui tout était en désordre. Il avait aussi préparé son départ.

Les feuilles dispersées de son fameux libellé : Nicandre, ou antidote contre les calomnies, couvraient littéralement la table où il écrivait, Il arrêtait parfois sa plume brusquement, et jetait un regard sombre sur ces feuilles éparses.

– Néant ! néant ! néant ! grondait-il d'une voix caverneuse. Aveuglement des peuples ! ingratitude des rois ! lâcheté profonde !... Pas un n'est venu depuis ma disgrâce... pas un !... Dans mon antichambre trop étroite hier, personne aujourd'hui ! le vide ! l'abandon !...

Ma disgrâce ! s'interrompit-il : moi, moi, le meilleur ami du roi !... L'Europe s'attend-elle à cela ! Buckingham va rugir de joie ! Richelieu va aiguiser ses griffes sous son manteau rouge !... Ah ! ah ! le ciel se divertit à faire aux hommes de prodigieuses surprises... Ma disgrâce ! ma disgrâce !

Il reprit la plume et écrivit :

« Sire, mon dévouement profond, mon respect sans bornes s'opposent à ce que je caractérise comme il le mérite l'acte de démence politique... »

Il déchira brusquement la feuille.

– Je délire ! murmura-t-il d'un accent plaintif. Ecrire ainsi au roi d'Espagne ! Le sang bouillonne et veut briser les parois de mon cerveau. Je sens la menace de l'apoplexie. Où est Moghrab ? il est où sont les autres... C'est une déroute.

Je veux parler au roi ! s'écria-t-il tout à coup dans un paroxysme d'angoisse ; Philippe ! mon royal seigneur ! au nom de votre vieille amitié, écoutez votre serviteur fidèle !... Je lui dirai ensuite : « Sire ! vous vous faites illusion... vous ne pourrez jamais vous passer de moi... »

Non, non, s'interrompit-il, avec un sourire forcé, je suis trop fin courtisan pour parler ainsi à mon souverain... Jamais de semblables paroles. C'est peut-être parce que j'ai voulu me rendre trop nécessaire...

Il se leva et joignit ses mains levées vers le ciel.

– Pardon, Seigneur ! reprit-il en s'affaissant sur lui-même ; ayez pitié d'une misérable créature... Que vaut le plus grand des

hommes en présence de cette immensité ?… Pour avoir blasphémé, doux Sauveur, je promets dix mille réaux d'aumônes à la cathédrale… Vous voyez bien, mon Dieu ! que je me repens… Il faut avoir compassion de moi. Par la mort ! ai-je mérité le coup qui me frappe ? Soyez juste, puisque vous êtes tout-puissant !

Encore ! encore ! balbutia-t-il en se laissant glisser à deux genoux. Il est manifeste que mon esprit n'est pas dans son assiette… je pourrais le prouver… L'antiquité grecque et romaine nous fournissent plusieurs exemples de grands hommes dont la fermeté fut momentanément troublée…

Oh ! certes ! fit-il avec amertume et colère, ils t'appellent le bachelier de Salamanque… Tu connais merveilleusement ton antiquité grecque et ton antiquité romaine… et tu t'es laissé jouer par des misérables qui savent à peine signer leur nom !… Vanité ! néant ! dérision !

Il reprit son siège et sa plume.

« Sire, écrivit-il sur une autre feuille blanche. Je suis en proie aux crises d'une maladie terrible et mortelle… Sire, on m'a enlevé ma fille unique… Sire, les ennemis de l'Espagne ont réussi à détruire ma santé et mon bonheur domestique. Les siècles à venir pourront-ils croire que Votre Majesté ait choisi un tel moment pour accabler l'ami et le compagnon de sa jeunesse ! Parmi les traits d'ingratitude historique… »

– Malédiction ! s'écria-t-il en écrasant sa plume sur la table ; c'est plus fort que moi… un méchant génie dirige mes doigts ! je ne suis plus maître de moi-même !

Il se renversa sur son fauteuil et mit sa tête brûlante entre ses mains.

– Disgracié ! murmura-t-il avec découragement, chassé de mon poste et de la cour par ordre du roi ! confiné dans ma terre de Luèches !... banni comme un criminel ! congédié comme un valet ! O postérité ! j'en appelle à toi !... O siècles futurs, vous vengerez le seul homme d'Etat qui ait fleuri dans cet âge de fer !... Suis-je abattu ? Non, de par Dieu ! je ne suis pas terrassé. Mon corps gît sur le sol, mais mon âme se redresse... Au sein de ma solitude, je mettrai la dernière main à mon œuvre. Toute ma force, toute mon expérience et toute ma science seront dans ces pages... Tremblez, ennemis ! vous serez pendus au gibet de l'histoire !

Il se mit une seconde fois sur ses pieds et fit quelques pas en chancelant. Le vertige tournoyait autour de ses tempes. Une pensée traversa comme un éclair sa cervelle ébranlée :

– Si j'allais mourir, se dit-il.

Il se redressa et son pas s'affermit.

– Je ne mourrai pas ! s'écria-t-il en frappant du pied ; je résisterai !... n'ai-je pas des motifs de rester à Séville ?... Ne faut-il pas que je cherche ma fille ?... Peut-on empêcher un père de combattre pour son unique enfant ?...

On frappa doucement à la porte qui communiquait avec l'appartement de la duchesse.

Puis un valet entra, portant une lettre sur un coussin de velours.

– Est-ce du roi ?… s'écria le comte-duc ; non… donnez… et sortez !

La lettre était de la duchesse.

« Bénissez le Dieu clément, seigneur, disait-elle. Notre fille est retrouvée. Le roi l'adopte et lui donne pour époux don Vincent de Moncade, premier marquis de Pescaire par la mort de don Hernan, son père… »

Le comte-duc froissa la lettre et s'accouda brisé contre un meuble.

– Ma fille !… balbutia-t-il, le roi !… don Hernan est mort !… C'était un puissant ennemi… La Mauresque m'avait dit cela ce matin… je l'avais oublié… ma mémoire fuit comme un vase usé… Que m'a dit encore la Mauresque ?… Elle voulait se venger… Elle me disait : « Venge-toi ! venge-toi ! » Oh ! malheur ! malheur !… Les rois d'Espagne adoptent les enfants des morts… je suis mort… je ne compte plus sur la terre… On choisit sans mon consentement un époux à dona Inez ! et cet époux se nomme Moncade !… et ma femme me raille, disant : « Vaincu, remercie la clémence du ciel ! »

Ses dents se choquaient l'une contre l'autre, et il y avait de l'écume à ses lèvres.

Il se traîna jusqu'au miroir de Venise qui occupait l'entre-deux des croisées. Il se regarda. Il recula en poussant un cri d'horreur et d'épouvante.

– J'ai vu un fou ! dit-il ; j'ai l'air d'un fou… Suis-je fou, Dieu clément qu'il faut bénir ?… Lira-t-on à la dernière page de mon histoire : « Mort fou. »

Un éclat de rire épuisant lui coupa la parole.

Puis rejetant sa tête en arrière et retrouvant sa pose théâtrale des grands jours :

– Inigo ! Miguel ! appela-t-il.

Deux valets se présentèrent.

– Mes plus riches habits, enfants !… N'ai-je pas toujours été un maître doux et affectueux ?… Dispose ma chevelure, Inigo ; le roi aime les parfums… Miguel, passe le pinceau sur ma moustache… Hâtez-vous tous les deux, vous serez récompensés… peut-être que, en ce moment, vous sauvez l'Espagne de sa ruine… Le roi m'attend… j'en suis sûr… le roi se repent… je connais le roi… Il se dit : « Gaspar n'est pas venu… mon pauvre Gaspar !… » Inigo est-il venu beaucoup de visiteurs ce matin, au lever de Sa Majesté ?

– Une foule, s'il plaît à Votre Grâce.

– Y avait-il des gens de qualité ?

– Toute la grandesse d'Espagne.

Le comte-duc poussa un gros soupir.

– Et le roi ? commença-t-il.

– Excellence, répondit Miguel, le roi n'a pas reçu.

Le comte-duc sauta sur place comme un enfant joyeux. Il frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

– Tu vois bien, Inigo… vous voyez bien tous les deux… Ils divaguent, ceux-là qui croient pouvoir briser d'un seul coup le lien

de l'habitude ! Le roi n'a pas reçu ; le roi est malade… Hâtez-vous, enfants, je double vos gages !

Les deux valets se hâtaient ; mais ils échangeaient de singuliers regards, où il y avait de la compassion et de la moquerie.

En un moment où le besoin de leur service les rapprocha, Miguel dit tout bas à Inigo :

– L'escorte est en bas et les chevaux attendent.

Il y a des petits faits historiques très célèbres, des détails qui sont dans toutes les mémoires parce qu'ils ont une grande signification. Louis XIV dit une fois : « J'ai failli attendre ! » Napoléon dormit au bivouac d'Austerlitz. Tarquin le superbe a ses pavots ; Auguste, Cinna ; Clovis, le vase de Soissons ; Pépin le Bref, son lion ; le duc d'Orléans, devenu Louis XII, son mot déjà bourbonnien ; Henri IV, la poule au pot. C'est le côté légendaire des demi-dieux.

Le comte-duc qui n'était pas un demi-dieu, partit pour l'exil en grande toilette de cour. L'Espagne lui a su gré de cela. Peut-être était-il innocent de cette fanfaronnade qui pomponne sa renommée sombre et triste.

– Ma toque, Inigo ! mes gants, Miguel… mon épée… Celle qui me vient de Sa Majesté… Par le saint sacrement ! ils m'ont tous trahi !… je ferai place nette… Que mon huissier prenne sa hallebarde ! je suis prêt ! en avant !

Il ouvrit lui-même la porte donnant sur ce corridor par où Moghrab avait pénétré la veille dans les appartements privés de Philippe d'Espagne.

Il recula frappé de stupeur. Le corridor était plein de soldats, au-devant desquels était un gentilhomme, portant le costume de capitaine, se tenait debout et l'épée nue.

– Qui êtes-vous ?... balbutia le comte-duc, et que voulez-vous ?

– Je suis don Vincent de Moncade, répondit le gentilhomme, premier marquis de Pescaire, et capitaine des trabucaires du roi... Je veux remplir mon devoir, qui est d'escorter Votre Grâce jusqu'aux portes de la ville.

– Don Vincent de Moncade ! répéta le comte-duc étranglé par une rage soudaine : toi qui m'as volé ma fille !... toi qui épouses comme un lâche, au lieu de te venger comme un hidalgo !...

Le marquis de Pescaire restait immobile, l'épée basse.

– Et qui donc, reprit le comte-duc avec un éclat de voix – qui donc commissionne sans moi et malgré moi les capitaines des gardes de Sa Majesté ?

– Celui qui a droit, seigneur, répondit Moncade : don Luiz de Haro, marquis de Buniol.

La main du comte-duc qui se portait vers son épée retomba comme si elle eût été frappée soudain de paralysie. Il voulut parler, sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Comme il restait immobile et atterré, la porte conduisant aux appartements de sa femme s'ouvrit une seconde fois.

– On n'attend plus que Sa Grâce, dit le majordome, qui se présenta comme un homme préparé à un long voyage, un ordre du roi a pressé le départ.

Le comte-duc chancela sur ses jambes. Deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues terreuses et amaigries.

– Luiz de Haro ! murmura-t-il ; Moghrab l'avait prédit… H, A, R, O ; et le nom de baptême de quatre lettres : Luiz !…

Puis, se tournant tout à coup vers don Vincent de Moncade, la tête haute, le regard rallumé :

– Te voilà vengé, jeune homme ! Sois témoin, ainsi que tes soldats : je pardonne au roi. Tous mes efforts ont été, tous mes vœux sont pour le bonheur et la grandeur de l'Espagne. Je récuse le jugement de mes contemporains ; j'ai confiance en Dieu ; j'en appelle à la postérité !

Il dégaina et jeta loin de lui son épée.

Après quoi, il traversa ses appartements d'un pas solennel et monta sans aide le superbe coursier genêt qui l'attendait en bas du perron.

Dans la rue, la populace l'insulta. Il s'inclina, sourit et dit :

– Espagnols ! vous écrivez ici une page d'histoire !

Le ministre avait vécu ; le comédien survivait et se drapait encore fièrement dans son infortune.

La postérité invoquée a rendu sur sa mémoire un arrêt neutre. Elle a mis en balance de grands défauts et quelques belles qualités. Le bien a de la peine à garder le niveau du mal.

Mais l'Andalousie se souvient du splendide habit que le comte-duc porta sur la route de l'exil.

L'antichambre royale, tout à l'heure si pleine, présentait un étrange aspect. On y voyait trois hommes portant le costume des trabucaires de la garde. Nous les connaissons tous les trois, mais nous étions habitués jusqu'ici à les voir sous d'autres uniformes.

Le premier était Cuchillo, le toréador. Il se tenait campé fièrement dans son embrasure. A ses pieds, le vieux Cosmo Baïeta, les mains et les jambes garrottées, était accroupi et comme pétrifié par la terreur. Le boucher Trasdoblo, gêné aux entournures, et pareil à ces soldats de carnaval qui suivent dans la boue de nos rues les successeurs d'Apis dans la promenade du mardi-gras, faisant faction devant la draperie qui cachait le petit corps de garde où nous avons vu tour à tour Moncade avec son épée en deuil et Ramire Mendoze à la tête de leurs compagnies.

Autant Cuchillo se montrait superbe sous son feutre à plumail, autant le géant Trasdoblo semblait embarrassé de sa massive personne.

Certes, il avait fallu, de la part des sentinelles posées à la porte des Bannières, beaucoup de bonne volonté pour confondre ce pesant animal avec les mercenaires lestes et gaillardement découplés qui composaient la garde du corps. Mais nous savons par avance que le service de l'Alcazar était dans un complet désarroi.

Il y avait encore une autre raison. L'œuvre de Luiz de Haro lui survivait : le palais était au pouvoir des desservidores, qui en occupaient toutes les avenues.

Cette vaste association restait debout comme un colosse qui aurait perdu sa tête et que soutiendrait la largeur de sa base. La pendule que le mourant a montée continue de sonner l'heure après qu'il a rendu le dernier soupir. Les rouages de cette ma-

chine politique dont Moghrab était le constructeur allaient toujours.

Nous venons d'en voir les effets. Le comte-duc, expulsé, chevauchait vers son château de Luèches.

Or, depuis que le monde est monde, il y a des conspirations, et, depuis qu'il y a des conspirations, les conjurés ont toujours fait usage des mêmes moyens et employé des procédés identiques. Il n'y a point de progrès possible à ce qu'il paraît, et le progrès n'est pas nécessaire, puisque les conspirations ont réussi fréquemment et réussissent encore à l'aide de leur mise en scène surannée : Mot d'ordre et signe de ralliement.

Cinq fois sur dix et nous faisons la proportion modeste, signe de ralliement et mot d'ordre sont le secret de la comédie, mais on a vu de ces mines éventées éclater parfaitement et produire leur terrible effet.

Ici, à Séville, cité modèle où la police du comte-duc avait un pied-à-terre à chaque étage de chaque maison, à Séville, où ce redoutable instrument, le saint-office, fonctionnait dans toute sa vigueur, il n'est pas permis de supposer que le secret des desservidores ne fût percé à jour depuis la première heure. Mais nous sommes en Espagne, où les complots les plus désespérés ne s'attaquaient jamais au roi. Conspiration signifiait ici tout au plus : guerre au favori. La police et l'inquisition avaient parmi leurs familiers de nombreux desservidores.

Ceci éclaire le problème.

Pedro Gil, nous ne l'ignorons point, travaillait dans le même sens que Moghrab. Il était, cet ingénieux oïdor, le collaborateur

de tout le monde. Pedro Gil, se séparant de Moghrab au dernier moment, avait ourdi tout seul cette ignoble trame du préau de l'Alcala.

Et aujourd'hui Pedro Gil avait introduit au palais ses dix poignards de contrebande, en dérobant aux desservidores vainqueurs leur mot d'ordre et le signe de ralliement.

Cuchillo, Trasdoblo et les autres avaient franchi la porte des bannières en murmurant à l'oreille des sentinelles la devise du marquis de Buniol : Para aguijar haron…

Il nous est pénible d'avouer que le troisième coquin déguisé en trabucaire était le fidèle valet de Mendoze, notre ami Bobazon en personne.

Nous n'ignorons point la série d'aventures qui avaient conduit cet honnête et digne garçon à ces dangereuses extrémités. Econome, rangé, doué de cette légitime ambition qui porte l'homme à se préparer des ressources pour ses vieux jours, Bobazon, après avoir exploité de son mieux Pepino et Micaja vivants, avait voulu tirer un dernier bénéfice de leurs cuirs.

Qui oserait le blâmer ? Pour employer le langage spécial des jurisprudents, c'était agir en bon père de famille. Le hasard récompensa mal cette prétention si simple, et Bobazon, enrôlé malgré lui parmi les sicaires de Pedro Gil, fut bien obligé de faire contre fortune bon cœur.

C'était là son talent. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il était dans le hangar de Trasdoblo, que déjà il parlait de mettre tout à feu et à sang.

Les gitanos et les mercenaires déserteurs, ses nouveaux collègues, n'étaient que des agneaux auprès de lui. Il effraya Trasdoblo, assassin malgré lui et gagna l'estime de Cuchillo, général de cette ténébreuse armée.

Cuchillo, sachez-le bien, n'était pas là seulement pour de l'argent. Les gens comme Cuchillo sont portés à prendre au sérieux leur gloire pour rire. Le comte-duc avait méconnu son importance. Il était son ennemi comme Moncade ou Luiz de Haro lui-même.

C'était lui qui parlait au moment où nous entrons dans l'antichambre de Philippe IV.

– Ne crains rien, vieillard, disait-il à Cosmo Baïeta, qui restait tremblant à ses pieds ; penses-tu qu'un homme habitué à combattre loyalement le taureau puisse attaquer un pauvre vieux bouc dont les cornes sont tombées ? On t'a mis un bâillon sur la bouche, Baïeta, parce que tu n'es pas à la hauteur… tu aurais crié, ne pouvant te défendre… Or, il ne faut pas effrayer le loup qu'on veut prendre au piège… Ne crains rien pour toi, maître… Tel que tu me vois, je me ferais hacher en morceaux menus comme chair à pâté pour le service du roi… c'est la vérité… Le roi m'a applaudi… Il me connaît… Il ne me céderait pas pour une demi-douzaine de connétables et autres fainéants. Par la merci ! serais-tu du parti du comte-duc ?

Cosmo Baïeta fit un geste d'énergique dénégation, malgré les liens qui le serraient.

– A la bonne heure ! vieillard… Ami Bobazon, veille à la porte, au lieu de nous écouter.

– Seigneur Cuchillo, répliqua Bobazon, à quoi me servirait d'écouter ? je sais tout ce que vous savez, et encore ce que vous ne savez pas.

– Ton orgueil te perdra, l'homme ! prononça sentencieusement le tueur de taureaux ; tu n'es pas de la ville, comment saurais-tu raisonner sur la politique ?... Dieu vivant ! tu n'étais pas seulement de nos conférences à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste !

– M'avez-vous vu chez l'Anglais, seigneur ? riposta Bobazon, et m'avez-vous vu auprès de celui qui apportait les louis de France ? Avez-vous voyagé deux jours et deux nuits avec l'homme qui cache sous ses vêtements l'écusson aux trois éperons d'or ? N'entendîtes-vous parler jamais de buffles qui se faisaient prendre au piège tout exprès pour rentrer à l'étable ? Je ne vous dis point que Leurs Seigneureries aient défiance de vous, encore moins que je suis ici pour vous surveiller. Dieu merci ! je ne suis bavard ; mais à bon entendeur, salut, n'est-ce pas ? et souvenez-vous bien de mes paroles : Ne jugez jamais le fruit sur la mine ; la meilleure poire a une tache. Je sais, pour ma part, plus d'un conte arabe où le calife se déguise en esclave.

– Dieu vivant, gronda Cuchillo, que veut dire cet enfileur de paraboles ?

Le vieux Cosmo regardait Bobazon de tous ses yeux.

Trasdoblo était aux écoutes ! au moindre bruit qui se faisait au dehors, il changeait de couleur.

– Il y a donc ceci, reprit le toréador ; c'est clair comme de l'eau de roche. Le comte-duc veut renverser le roi, parce qu'il sait bien

que le roi le porte sur ses épaules. De par le diable ! voilà une belle idée !... Le roi est gardé à l'heure de la sieste par deux ou trois éclopés comme toi, vieux Baïeta... Quoi de plus aisé que de fendre ces têtes à cheveux blancs et d'enfoncer une porte ou deux ?... le difficile c'était de trouver un complice... Ne touchez pas au roi ! ce mot-là est dans le cœur de tous les Espagnols... Mais il y a un homme qui a été insulté par le roi, opprimé par le roi... On dit que le roi lui prit sa femme dans le temps et le tint pendant quinze ans dans une forteresse... N'est-ce pas cet homme-là qu'il fallait choisir ?... Le vieux renard de comte-duc a tiré le Medina-Celi de son cachot et lui a mis l'épée à la main... Pourquoi hausses-tu les épaules, là-bas, estremeno de malheur ?

– Demandez au seigneur Trasdoblo ce qu'il pense de vos almanachs ! répondit Bobazon.

– Mais !... s'écria le boucher ; je ne sais... je ne veux rien savoir... Paysan !... si tu parles de moi, je t'assomme !

– Il n'y a que les bœufs pour ne se point défendre, Seigneur boucher...

– La paix, tous deux ! s'écria le toréador ; qui donc commande ici ? Est-ce vous ou moi ?... Vous allez bien voir si je me trompe ! Le Medina-Celi va venir, et nous allons lui montrer le chemin de l'autre monde... « Passez donc, Seigneur, je vous prie. – Seigneur, après vous, je connais mon devoir. » Trois coups de pointe au cœur... cela mettra fin aux cérémonies... voilà... Qu'en dis-tu, estremeno ?

– Je te dis que le seigneur Trasdoblo est bien pâle, répondit Bobazon.

Depuis qu'on parlait de Medina-Celi, le boucher avait été obligé de s'asseoir.

– As tu peur, misérable tueur de bétail ? demanda Cuchillo d'un accent terrible.

Le boucher n'eut pas le temps de répliquer. On gratta doucement à la porte extérieure. Bobazon demanda tout bas :

– Qui vive ?

On lui répondit par les mots de la devise de Haro.

Bobazon ouvrit.

Alcoy, don Pascual et le connétable de Castille entrèrent. Ils avaient l'air soucieux.

L'instant d'après, Cuchillo, avec des précautions semblables, ouvrit la porte qui communiquait avec les appartements du comte-duc.

Le vieux Zuniga, blême comme un mort, et l'amirante Jean Sforce, furent introduits.

– Tout est fini ! murmura le vieux ministre ; mon neveu est en exil…

– Et sa fille ? demanda Alcoy.

– Partie avec son époux…

– De par Dieu ! s'écria rudement don Pascual, il s'agit bien de vos affaires de famille ! Où est Pedro Gil ? où est Esteban ?

– Esteban n'est point ici ? répliqua derrière lui une voix saccadée.

L'oïdor, en costume de capitaine des gardes, venait de soulever la draperie placée devant la porte du roi.

Son visage naturellement disgracieux et presque repoussant, avait une expression de volonté terrible. Cet homme avait grandi avec son ambition. Il était bien positivement le maître de ces autres hommes que leur naissance mettait si fort au-dessus de lui et qui, la veille encore, le traitaient comme un valet.

Ils avaient tous été plus ou moins les ennemis du comte-duc ; mais la disgrâce du comte-duc les épouvantait. Lancés tous à la fois dans une série d'aventures de plus en plus risquées, ils se sentaient entraînés par un courant irrésistible. Que faire quand on a perdu plante ? Aller à la remorque du premier qui dit : Je sais nager.

Ils allaient, ministres, généraux, hauts dignitaires. Reculer ou s'arrêter était également impossible. Ils allaient.

L'arrière-pensée qu'ils pouvaient avoir nous importe peu.

Nous faisons ici l'histoire d'une heure. Au-delà de cette heure, il n'y avait que l'inconnu.

Les regards de nos hommes d'Etat étaient fixés sur Pedro Gil avec une anxieuse déférence. Ils ne luttaient plus. Le joug était bien d'aplomb sur leurs têtes. Ils attendaient tout de lui ; ils désiraient sa direction, ils voulaient ses ordres.

Pedro Gil fit un signe de tête amical au toréador. Son front se rida quand il passa auprès de Trasdoblo consterné.

Il traversa l'antichambre et appela du geste nos hommes d'Etat, qui se réunirent en groupe autour de lui, non loin de la

banquette de Christophe Colomb.

– Relevez la tête, Messeigneurs, dit-il ; la partie dépend de votre contenance… ceux qui doivent frapper ont les yeux sur vous.

C'était vrai ; seulement, notre Bobazon avait de plus l'oreille à la serrure de la porte d'entrée, et semblait guetter quelque bruit venant du dehors.

– Mais Esteban !… Esteban !… dirent à la fois Alcoy, don Pascual et le connétable.

– Esteban viendra… Il accomplit mes ordres.

– Est-ce vrai ? demanda le président de l'audience.

Tous regardèrent Pedro Gil en face. On ne le croyait pas, car il n'avait point su cacher son premier mouvement d'inquiétude ; mais quand il répondit : C'est vrai, d'un ton impérieux et ferme, tous les visage se rassérénèrent.

Il montra du doigt la draperie de la porte royale.

– C'est par ici qu'il viendra, reprit-il, soyez prêts à mettre l'épée à la main, et sauvons le roi !

Un bruit se fit à cet instant derrière la draperie.

Pedro Gil dégaina résolûment et fit signe à Cuchillo, qui jeta son manteau sur son épaule et mit l'épée à la main en disant :

– A moi le coup d'honneur !

Dans la pensée de Pedro Gil, Esteban était en fuite. Il fallait donc renoncer à cette partie de la mise en scène préparée qui re-

posait sur le faux duc tué le poignard à la main au moment où il cherchait à pénétrer près du roi.

Mais dans la pensée de Pedro Gil, le vrai Medina-Celi était auprès du roi en ce moment même. Il modifiait donc au dernier instant sa tactique désespérée, et donnait tout au hasard, sauf la mort du bon duc.

Le hasard était complice, à son insu, plus qu'il n'eût osé l'espérer.

Le comte-duc avait quitté Séville ; Louis de Haro n'était plus. Le coup qui allait frapper Medina-Celi achevait de faire le vide autour de Philippe IV.

Mais ce n'est pas pour rien que la légende andalouse donna au bon Perez de Guzman le sobriquet de el Astuto : le rusé. On n'a pas sitôt fait que cela d'épuiser les ressources d'Ulysse.

Voici ce qui s'était passé :

Les stipendiés de Pedro Gil, déguisés en trabucaires, n'avaient éprouvé aucune difficulté pour s'introduire au palais, où régnait le plus entier désordre. Pedro Gil et ses féaux étaient entrés eux-mêmes par la grande porte, dont les gardiens avaient salué bien bas la faveur nouvelle du bon duc dans la personne d'Esteban.

Tout allait bien. Cet Esteban était un instrument admirable !

Cependant il avait fallu se séparer pour pénétrer dans les dépendances de l'appartement royal. Esteban avait alors disparu. Personne ne s'était d'abord occupé de son absence. Chacun de nos conjurés croyait qu'il avait accompagné les autres.

Esteban avait une plus importante besogne. Il était parvenu à s'esquiver en restant le dernier au détour d'un corridor et en revenant sur ses pas en toute hâte. Son plan de conduite était tracé d'avance, car il n'hésita point.

Ayant traversé tout ce quartier du palais qui portait le nom de Philippe II, il gagna les derrières de l'Alcazar et ne s'arrêta qu'à la porte de la Chasse.

Le guichet était gardé par un détachement de la garde flamande, commandé par un officier portant à son feutre une branche de myrte. Esteban s'approcha de lui et tira de son sein la médaille de Louis de Haro.

– Nous attendons depuis ce matin les ordres de Sa Seigneurie, dit l'officier.

– Tout va bien, répliqua Esteban ; le roi saura récompenser ceux qui aiment l'Espagne… J'ai besoin de sortir du palais par la porte des Bannières, dans dix minutes je rentrerai par celle-ci. Me reconnaîtrez-vous ?

– Il suffit d'avoir vu Votre Grâce, répliqua l'officier en s'inclinant.

– Chut !… point de ces mots-là, Seigneur… et de la discrétion, car vous allez tenir en vos mains un des secrets de l'Etat.

Le jeune officier prit aussitôt un air d'importance.

Esteban s'approcha de lui et d'un ton confidentiel :

– Pour voir si vous me reconnaissez, dit-il tout bas, je vous donne ce mot d'ordre. Vous me direz ; Esteban !

– Esteban, oui, Seigneur.

– Et vous ajouterez : Le duc attend au jardin, près de la fontaine des Palmiers.

– Seigneur, il suffit.

– Et sous aucun prétexte, acheva Esteban, vous ne quitterez votre poste avant de m'avoir vu revenir.

– Sous aucun prétexte, Seigneur.

Esteban rentra au palais et se rendit tout d'un temps à la fontaine des Palmiers, où il s'assit à l'ombre d'un lentisque.

Quelques minutes après, un homme enveloppé d'un manteau sombre se présenta à la porte de la Chasse. L'officier, repoussant la sentinelle qui voulait lui barrer le passage, l'introduisit respectueusement.

– Esteban, lui dit-il à l'oreille.

– Après ? riposta le nouveau venu, d'un ton chagrin.

– Le duc attend au jardin, près de la fontaine des Palmiers, poursuivit l'officier en souriant.

– Que le diable l'emporte ! répliqua l'autre.

Il entra et se dirigea vers le jardin du palais, après s'être fait indiquer la fontaine.

L'officier se disait :

– On ne comprend rien à ces comédies politiques. C'est le même homme, et son visage a complètement changé d'expression.

– En avant ! s'écria le bon duc dès qu'il vit paraître le second Esteban ; nous sommes en retard !

Il brisa une petite branche de myrte et la passa à la ganse du feutre de son compagnon.

Celui-ci se laissa conduire le long des allées de buis centenaire. En arrivant sous le péristyle mauresque qui donnait sur les jardins, il dit :

– Je voudrais pourtant bien savoir où je vais, et ce que je fais.

– Tu vas à ta fortune, répondit le bon duc, et tu fais ton devoir.

Esteban eût préféré une réplique plus précise, mais toute son effrontée hardiesse tombait en présence du Medina-Celi.

Les vestibules, du côté du jardin, étaient absolument déserts : le soleil y tombait d'aplomb. Valets et gardiens avaient fui cette torride atmosphère. Le bon duc s'arrêta au pied du grand escalier.

– L'ami, dit-il de sa voix grave et hautaine, je ne te veux point de mal. Tu n'es qu'un instrument. On s'est servi de toi contre moi. A mon tour, je me sers de toi, non point contre mes ennemis, mais contre ceux de mon souverain. Tu seras payé de ton travail et de ton péril.

– Je suis donc en péril, Seigneur, demanda Esteban, qui pâlit.

– Tous ceux qui dorment et tous ceux qui veillent présentement dans l'enceinte du palais sont en péril, répliqua le Medina-Celi : prends cet escalier, le corridor qui le suit te conduit droit à la galerie des Ambassadeurs, au bout de laquelle est l'antichambre royale… C'est là que tu dois te rendre… mais n'oublie

point ceci, c'est ton salut : un détachement des gardes du roi veille à l'ombre du cloître qui entoure le patio des Marionnettes, sous la galerie des Ambassadeurs… En passant penche-toi à une fenêtre et appelle l'officier… montre lui cette branche de myrte qui est à ton feutre et répète-lui ces propres paroles : « Hidalgo ! si tu sais la devise qui entoure l'écusson d'azur aux trois éperons d'or, dis-la. » L'officier te répondra : Par aguijar a haron. Tu ajouteras alors : « Que le Seigneur soit avec vous, hidalgo ! Au nom du maître, l'Espagne a besoin de vous ; pénétrez à l'instant même, de gré ou de force, dans l'antichambre du roi. » Va !

Esteban écoutait encore, que le bon duc avait déjà disparu dans le couloir qui tournait l'escalier.

De ce côté, c'était les étuves.

Esteban resta un moment indécis, puis il monta lentement, grommelant à part lui :

– Je suis en danger !… je vais jouer à colin-maillard… appeler les desservidores… me faire assommer par les gens du roi !… Dans quel diable de guêpier m'a fourré ce coquin de Pedro Gil !

Philippe d'Espagne s'éveilla brusquement. Un homme était debout et penché à son chevet.

C'était un enfant, ce roi. Peut-être, au fond, n'avait-il point de méchanceté, car il n'avait point de crainte. Au milieu des passions imbéciles et sanguinaires qui s'agitaient autour de lui, son sommeil était tranquille et son réveil serein.

Il ouvrit les yeux et demanda en souriant :

– Est-ce toi, Gaspar ?

– Votre Majesté a exilé le comte-duc, répondit le Medina-Celi à voix basse.

– C'est juste ! dit le roi, il paraît que Gaspar me trompait… Dieu te garde, Hernan !… Est-ce toi qui est mon ministre ?

Mais, dis-moi, s'interrompit-il, voyant que le bon duc hochait la tête gravement : – ai-je rêvé cela ?… Don Luiz de Haro a-t-il été tué ?… tué par toi son meilleur ami ?

– Vous n'avez pas rêvé, Royal Seigneur… prononça le bon duc avec effort.

– Si bien, s'écria Philippe ; – j'ai rêvé de taureaux… Quelle espada que ce Cuchillo ! je l'aurai à ma prochaine course, dût-il m'en coûter cinq mille réaux de plate !

Il se prit à écouter et demanda tout à coup :

– Qu'est cela ?

Un bruit confus partait du coin de la chambre la plus voisine de la porte communiquant au corps de garde.

– Sire, répondit le bon duc, c'est aujourd'hui que vous allez reprendre en main votre souveraine autorité…

– L'ai-je donc jamais perdue, Hernan ?

– D'autres l'ont trop longtemps exercée à votre lieu et place, Sire.

– Vierges et martyrs ! s'écria Philippe avec un véritable effroi, penses-tu qu'un roi puisse tout faire par lui-même ?

– Tout faire et tout voir, repartit le bon duc respectueux, mais ferme.

– Malepeste ! Perez… mais les ministres…

– Les ministres sont autour du roi comme les lieutenants autour d'un général.

– Cependant, ami…

– Que Votre Majesté daigne m'écouter… On a pénétré ce matin dans sa chambre à coucher pendant qu'elle faisait la sieste… On a bâillonné et garrotté le gentilhomme couché en travers du seuil.

Philippe se mit sur son séant.

Il regarda du côté de la porte.

En voyant les efforts que faisait le familier pour se dégager, il eut d'abord envie de rire ; mais le rouge lui monta au front et il sauta sur ses pieds.

– A-t-on voulu m'assassiner ? balbutia-t-il.

Le Medina-Celi mit un genou en terre.

– Royal Seigneur, répondit-il, quand nous étions jeunes tous les deux, Philippe d'Espagne a été mon rival en amour. Pendant quinze ans les ministres de Philippe d'Espagne m'ont tenu captif dans ma forteresse… Je supplie Votre Majesté de me prêter attention. Ces mêmes hommes qui ont si cruellement persécuté ma vie ont essayé de déshonorer ma mort… Ils ont cherché, ils ont trouvé un malheureux qui me ressemble par les traits du visage.

– Ah ! ah ! fit le roi, dont la curiosité puérile s'éveillait.

– De ce mannequin, poursuivit Perez de Guzman, ils ont fait un duc de Medina-Celi… Ils lui ont mis le poignard à la main… Puis, pour donner plus de vraisemblance à leur comédie infâme, ils ont osé pénétrer dans la chambre du roi, ils ont bâillonné et garrotté le chambrier du roi… de telle sorte que l'histrion chargé de jouer mon rôle puisse être arrêté en flagrant délit…

– Mais toi… objecta le roi, qui semblait intéressé vivement, n'es-tu pas ici pour crier au mensonge ?

Don Hernan ouvrit ses vêtements, et montra sa poitrine toute labourée de récentes cicatrices…

Voici ce qu'ils ont fait, dit-il : aujourd'hui, Sire, ils comptaient achever leur besogne… On faisait disparaître mon cadavre, et l'histrion, convaincu de haute trahison, portait sur l'échafaud le blason dégradé de Tarifa.

– De par tous les saints ! s'écria Philippe, c'est une audacieuse intrigue ! Le comte-duc n'a pas assez d'esprit pour avoir trouvé cela ! Je devine tout, moi ; si j'avais voulu, j'aurais fait des imbroglios de théâtre…

Medina-Celi jaloux, Medina-Celi martyr se vengeait du roi ; quoi de plus vraisemblable ! Allons, Perez, mon compagnon, le sage Salomon n'aurait pas mieux éclairé ces ténèbres. Vive Dieu ! je suis pressé de voir le coquin qui te ressemble… La journée commence bien !… Je m'étais ennuyé hier… Conduis moi, je vais rendre la Justice !

Don Hernan avait tranché d'un coup d'épée les liens qui retenaient le gentilhomme gardien.

Celui-ci ne put rien dire, sinon qu'étant garrotté déjà et bâillonné, il avait vu un homme dont le visage se cachait derrière un masque.

Le roi ne se possédait plus d'impatience. Il voulait voir, il voulait juger.

– Sire, dit le bon duc, les coupables sont en ce moment dans votre antichambre. L'un des capitaines de votre garde, averti par moi, doit y mener sa compagnie, et Votre Majesté ne court aucun danger sérieux… Permettez, cependant, que je passe le premier.

– Passe ! répliqua le roi. Toi, Ruy, va quérir un détachement de nos trabucaires, et don Baltazar de Alcoy, président de l'audience.

– Don Baltazar est au nombre des traîtres, sire, répliqua don Hernan.

– Passe donc !… Quel spectacle !… Je vais produire sur eux l'effet de la tête de Méduse !

Il redressa de son mieux sa taille fatiguée et disposa les plis de son manteau.

– Va, Ruy, reprit-il en montrant au gentilhomme gardien l'issue qui donnait sur la chambre appelée la Toilette ; sors par les étuves, et hâte-toi !… mes trabucaires et l'alcade mayor de Séville !

Sur un signe du roi, équivalent à un ordre exprès, le bon duc ouvrit la porte du corps de garde.

Il s'arrêta pour écouter.

Un silence profond régnait dans l'antichambre dont il n'était plus séparé que par la draperie.

Il souleva la draperie et ne vit d'abord que trois soldats de la garde et un chambrier couché sur les dalles.

Mais à peine eut-il fait un pas dans l'antichambre, qu'une grande clameur s'éleva.

Une demi-douzaine d'autres soldats de la garde sortirent des embrasures des portes et des fenêtres, en même temps que don Pascual de Haro, Alcoy et le connétable de Castille s'avançaient l'épée haute.

– Sauvez le roi, Messeigneurs, et mort à l'assassin ! ordonna Pedro Gil.

Philippe voulut ouvrir la bouche, étonné qu'il était de voir tant de soldats de la garde dont les visages lui étaient inconnus, mais l'almirante Jean Sforce et l'oïdor, passant derrière le bon duc, le saisirent à bras-le-corps en criant :

– Sauvons le roi ! sauvons le roi ! même malgré lui !

Philippe fut enlevé et porté dans sa chambre, dont la porte se referma sur lui.

On l'entendit qui criait derrière les planches :

– Traîtres ! je vous déclare coupables de lèse-majesté. Ouvrez, sous peine de la hache !

Sa voix se perdit bientôt dans la clameur furieuse.

– Vive le roi ! Mort à l'assassin du roi !

Le regard du bon duc, furtif et rapide comme l'éclair, avait compté les assaillants.

Il eut la force de retenir sa main, qui voulait sauter à son épée.

Il eut la force d'éteindre l'éclair foudroyant de sa prunelle.

Il recula. Il mit sa main tremblante et lâche au-devant de ses yeux, en poussant un gémissement de femme. Ses jambes défaillaient sous lui. Le fer de Cuchillo, qui brillait à deux pouces de sa poitrine, s'abaissa.

Trasdoblo, bouche béante, l'examinait, en se frottant les yeux.

– Ce n'est pas le Medina-Celi ! balbutia-t-il.

Le toréador éclata de rire en demandant :

– Faut-il tuer tout de même ?

– Par le diable ! gronda Pedro Gil, ce n'est qu'Esteban.

Ceux qui étaient derrière, des figures de gibet, foulaient et disaient :

– Tue ! tue !

Les dents du bon duc claquèrent. Cuchillo lui ayant asséné un coup de plat d'épée sur les épaules, il chancela et tomba prosterné.

– Que vous ai-je fait, Seigneurs ?... balbutia-t-il ; à quoi vous servira la mort d'un malheureux tel que moi ?

Alcoy, don Pascual et le connétable dirent à la fois :

– C'est ce misérable Esteban !

– Pourquoi nous as-tu quittés ? demanda rudement l'oïdor.

– Comme je passais le dernier au coude de la galerie, répondit le bon duc dont la voix s'étouffait dans son gosier, un homme tout semblable à moi-même m'a saisi par la nuque en posant sa main sur ma bouche…

– Le Medina-Celi !… dit-on de toutes parts.

Et l'oïdor secouant le bras du bon duc :

– Où est-il ?… sur ta vie ! où est-il ?

– Que Dieu ait pitié de moi ! je ne sais pas…

Il y eut un silence plein de frémissements.

Le connétable, Pascual de Haro, Alcoy et l'amirante Sforce s'étaient groupés au milieu de l'antichambre. Le vieux Zuniga était collé à la muraille, les deux mains sur son épée nue. Il avait les yeux hagards et sortis de la tête. Il balbutiait sans savoir qu'il parlait :

– Le roi sait bien si je lui suis fidèle… Voilà vingt ans que je contresigne… Hélas ! hélas ! comment tout ceci va-t-il finir ?

Neuf des bandits déguisés en gardes entourèrent le bon duc. Pedro Gil était au milieu d'eux.

Le dixième, qui n'était autre que Bobazon, restait auprès de la porte principale.

Il regardait de tous ses yeux, cherchant à comprendre et prêt à tirer, de quelque façon que ce fût, son épingle du jeu.

Philippe ne frappait plus à la porte et ceci était une menace.

– Parle, Pedro Gil, dit don Pascual ; c'est toi qui as fait tout ceci ?

Nous sommes sur une mine chargée et prête à sauter, ajouta Alcoy.

– Quelque soit cet homme, répondit l'oïdor du ton dont on prononce un arrêt sans appel, c'est l'assassin du roi. C'est lui qui a garrotté le chambrier de garde… c'est lui qui a pénétré dans la Chambre royale… Nous sommes-nous trompés ? Qui peut songer à punir l'excès de zèle ?… Cuchillo ! un coup au cœur !… et vous, chacun un coup !… Il faut que ce soit un massacre… Ainsi agit l'indignation loyale en face du plus abominable des crimes !

Cuchillo leva son épée, le bon duc ferma les yeux a demi. Trasdoblo, encouragé par son attitude, le saisit à la gorge.

– Mais l'autre… disaient nos hommes d'Etat.

– L'autre, le voici ! prononça tout à coup Bobazon, ouvrant la porte toute grande et livrant passage à Esteban.

– Chargez ! s'écria Pedro Gil avec triomphe, nous sommes sauvés !… Dieu vivant ! sus ! à l'assassin du roi !

Esteban voulut reculer, mais Bobazon, l'épée à la main, était déjà entre lui et la porte. A la voix de l'oïdor, tous les bravi, excepté Trasdoblo, abandonnant le bon duc, s'étaient rués sur le nouvel arrivant.

Trasdoblo n'avait garde de se joindre à ses compagnons.

Le bon duc venait de lui saisir le poignet. Il se redressa tout d'un coup et dégaina. Le boucher tomba, le crâne ouvert et horriblement fracassé.

En même temps, le bon duc se dépouilla de son manteau, et découvrit son brillant costume, tout pareil à celui d'Esteban. Il roula son manteau autour de son bras droit, et s'avança d'un pas ferme, l'épée et la tête hautes, vers le groupe formé par nos hommes d'Etat, que Pedro Gil avait rejoints.

Ceux-ci le regardaient avec stupeur. Et le roi des gueux demandait grâce, disant lui aussi :

– Mes bons seigneurs, que vous ai-je fait ?... Ce n'est pas moi, vous le savez bien, qui suis le duc de Medina-Celi !

Nous ne croyons pas pouvoir raconter autrement que ne le fait la légende andalouse elle-même cet épique combat, livré par Hernan Perez de Guzman, seul, à quinze adversaires, dont cinq étaient des gentilshommes.

Parmi ces quinze combattants, il y en avait plusieurs de redoutables, entre autres Cuchillo, le connétable de Castille, Jean Sforce et l'ancien commandant des gardes.

Les autres étaient des soldats mercenaires habitués au maniement des armes, des gitanos souples comme des tigres et sachant lancer le couteau catalan avec une terrible adresse.

– De par le ciel ! seigneurs, s'écria Pedro Gil, dont les lèvres blêmirent, celui-ci est le duc ! Il n'y a plus ni à reculer, ni à hésiter, faisons justice au nom du roi !

L'oïdor se mit bravement en garde, en seconde ligne cependant, car Jean Sforce et don Pascual étaient tous les deux en avant de lui.

– Bas les armes, ordonna le bon duc, et je vous garantis grâce de la vie, de par le roi !

– Don Hernan, mon noble cousin, dit le vieux Zuniga, j'ai déposé mon épée…

– Reprends-la, ou je t'assomme ! s'écria Pascual de Haro.

– Nous sommes tous unis dans un même dévouement loyal, ajouta Pedro Gil ; don Hernan Perez de Guzman, surpris en flagrant sacrilège, tout ce que nous pouvons vous promettre, si vous rendez votre épée, c'est d'être livré à la justice de l'audience.

– Pitié ! mes bons seigneurs, pitié ! gémissait Esteban qui étouffait, la gorge serrée par la main du toréador.

– Débarrassez-nous de ce coquin ! commanda l'oïdor.

– L'ami, dit le bon duc en se tournant vers le roi des gueux, si tu fais ton devoir, tant mieux pour toi ; le secours doit être proche… Moi, je n'ai pas besoin d'aide ; le temps qu'il me faut, je le prends !

– Vous voyez bien, messeigneurs, que je suis avec vous ! commença le saint d'Antequerre ; cet homme m'avait donné des ordres… Je n'ai pas prévenu la garde du roi…

– Ils sont complices ! dit Pedro Gil, qui fit un signe.

L'épée de Cuchillo brilla ; Esteban poussa un cri sourd et tomba à la renverse. Un instant il se débattit, puis ce fut l'immobilité de la mort.

Cuchillo et ses compagnons revinrent alors vers le groupe principal, tandis que Hadjar, Nombres et plusieurs soldats ma-

nœuvraient pour entourer le bon duc.

– Commençons donc le boléro, seigneur, dit celui-ci, qui eut un sourire aux yeux et aux lèvres.

D'un mouvement plus prompt que la foudre, il bondit au moment où les deux gitanos allaient le saisir par les jambes. Don Pascual, le connétable et Jean Sforce le reçurent à la pointe de leurs épées, mais son glaive sonna trois fois pour parades exécutées avec une vélocité prestigieuse, et Joan Sforce tomba sur ses genoux, percé d'un coup profond à la hauteur de la gorge.

Le connétable, homme robuste et lourd se sentit enlevé de terre. Don Hernan l'opposa d'abord comme un massif bouclier à la rapière du toréador, qui fondait sur lui de tout son élan. Le connétable percé entre les deux épaules poussa un hurlement de rage. Don Hernan tourna sur lui-même et précipita ce mort au milieu du groupe principal, qui fut rompu comme par le choc d'un quartier de roc lancé par une machine de siège. Il passa dans le trou, élargi par le redoutable moulinet de son épée, et gagna l'embrasure de la fenêtre la plus voisine de cette banquette qui gardait le nom de Christophe Colomb. C'était le but de sa tactique. Il était là dans une forteresse de trois côtés et ne pouvait être pris que de face. Pendant que nos assaillants étourdis se comptaient, il alla tout d'un temps jusqu'au fond de l'embrasure, et mettant son torse dehors, il cria d'une voix retentissante :

– A moi, mon fils Mendoze !... à moi les amis de l'écusson aux trois éperons d'or !

Sa main gauche avait glissé sous son pourpoint. Il arracha le médaillon donné par Louis de Haro mourant, et le jeta dans la cour des Marionnettes, en disant :

– Qui l'aime, le rapporte.

– Il appelle les desservidores à son secours ! s'écria Pedro avec un éclair de joie féroce ; ne craignez plus rien, messeigneurs, le traître a fait l'aveu de son crime ! Nous combattons pour le roi… notre sang est notre témoin… chacun de ces cadavres nous absout et condamne le parricide… Chargeons, de par le Christ ! et qu'en arrivant ses compagnons trouvent la besogne faite !

Don Pascual et Cuchillo, soutenus par trois mercenaires, se prirent à marcher vers l'embrasure. Le bon duc était prêt. Le jour le touchait à revers et donnait à sa haute taille des proportions héroïques. Il avait cet avantage de voir les yeux des assaillants, tandis que les siens restaient dans l'ombre.

– Tirez aux jambes, enfants ! dit le commandant des gardes ; Spada, à toi le front du taureau ; je me réserve la poitrine : en avant ! Cinq coups furent portés, cinq parés : deux épées de mercenaires volèrent en éclats. Cuchillo redoubla, don Pascual aussi, Alcoy se mit de la partie. Pedro Gil s'agitait comme un démon. Il avait de l'écume à la bouche.

– Estremeno ! disait-il à Bobazon, défends cette porte sous peine de la vie !… Reuben, ouvre l'huis du roi !… Il faut que le roi puisse voir comme nous mourons pour l'amour de lui !… Ferme, Cuchillo !… Courage, don Pascual !… Poussez, poussez ! il est à nous !

Don Bernard de Zuniga, toujours collé au lambris, n'était pas tout à fait oisif, bien qu'il ne prît pas une part effective à la lutte ; il tirait à demi son épée, puis il la replongeait au fourreau, puis il dégaînait encore à moitié, puis encore il rengaînait, selon que le dieu signature lui conseillait la paix ou la guerre : c'était un secré-

taire d'Etat bien cruellement embarrassé. Cependant le combat continuait. Don Pascual avait une large blessure à l'épaule, et la tête de Cuchillo saignait par deux plaies. Les mercenaires ne voulaient plus charger, les gitanos tournaient autour des portes.

– Aux couteaux ! ordonna Pedro Gil, qui voyait rouge, et dont les cheveux se hérissaient sur son crâne.

– Cet homme est le démon, grommela un soldat, serrant à deux mains son ventre ouvert.

– Sauve qui peut ! dit un autre.

Le bon duc restait immobile et muet au seuil de son embrasure.

Pedro Gil arracha le couteau catalan de Reuben. Il se mit à l'abri derrière la vaste carrure de don Pascual. Il visa. Le couteau partit en sifflant et disparut tout entier dans les plis du manteau du bon duc.

On vit un tressaillement léger courir par tous ses membres et contracter un instant les muscles de sa face.

– Touché ! cria l'oïdor ; un dernier assaut, au nom du diable ! je vous dis que nous le tenons ! Alcoy, Pascual, Cuchillo et trois des mercenaires s'élancèrent à la fois. Deux gitanos lancèrent en même temps leurs couteaux, qui produisirent un bruit sinistre, en traversant le manteau du bon duc. Celui-ci se redressa plus fier, et tandis que les soldats reculaient en répétant : C'est le démon ! il renversa d'un seul élan le toréador et le commandant des gardes. Alcoy se jeta de côté. Pedro Gil voulut fuir. Le bon duc le saisit aux cheveux, l'enleva de terre et l'écrasa contre les dalles. Puis, se couvrant de son épée, il regagna son poste à pas lents.

Pedro Gil se roula, eut un râle, imprima ses ongles sanglants dans la pierre et expira. Un grand bruit se faisait au dehors. Moncade et les trabucaires traversaient au pas de course la chambre du roi. En même temps Bobazon ouvrait toute grande la porte qu'il était chargé de défendre. Mendoze, qui ne le reconnut point, l'écarta d'un coup de pommeau au visage, et Bobazon s'écria en pleurant de joie :

– Pour le coup, ma fortune est faite !... On verra bien que c'est moi qui ai sauvé Sa Majesté !

L'instant d'après, Pascual était sous le genou de Moncade, et l'épée de Ramire s'appuyait sur la gorge de Cuchillo.

– C'est ma dernière corrida ! murmurait ce dernier ; j'ai manqué le taureau, j'ai ce que je mérite !

Philippe se précipita, haletant.

– Par les cinq plaies ! s'écria-t-il en courant droit à Mendoze ; ne vas-tu pas me tuer la meilleure épée de l'Espagne !... Je le préfère a Corrientes, sais-tu ?... arrière, jeune homme !

Mendoze recula, respectueusement incliné. Le roi poursuivit :

– Nous sommes arrivés à temps, quoique ce diable de Perez se soit fait justice lui-même. Nous étions de la même force autrefois.

Il poussa du pied le corps de Pedro Gil.

– Alcade ! dit-il, voici tout ce qu'on vous a laissé : Baltazar de Alcoy, président de mon audience de Séville, et Pascual de Haro, commandant de mes gardes... De par le Dieu vivant ! où est ce vieux traître de Zuniga ?

– Majesté, dit le secrétaire d'Etat, levant sa tête maigre et pâle au-dessus de sa fraise empesée, vous avez la sagesse du fils de David, vous ne me confondrez pas avec ces misérables… Je suis le parent de Medina-Celi… Qu'il ait la première place, je consens à garder sous lui l'expédition des affaires…

Le roi le regarda en riant.

– Tu conserveras la signature, dit-il, pour contresigner l'ordre d'exil qui t'envoie à ton château de la Navarre… Que je ne te voie plus ! Je veux régner !

Pendant que les trabucaires emmenaient don Pascual, Alcoy et le vieux Zuniga, Bobazon pensa que le moment était favorable pour montrer à Philippe la contusion qu'il avait sur la joue.

– Majesté ! commença-t-il, en prenant une pose noble et digne.

– Qu'on me montre le coquin qui ressemble au Medina-Celi ! interrompit le roi avec sa pétulance d'enfant.

Le saint Esteban d'Antequerre était couché dans un coin parmi les morts. Aux dernières paroles de Philippe, il se releva gaillardement, secoua la poussière qui souillait ses riches habits, et s'en vint, le poing sur la hanche, saluer Sa Majesté.

– Regardez-moi, Royal Seigneur, dit-il, sans être déconcerté le moins du monde ; j'ai joué plus d'un rôle en ma vie, ayant été comédien de mon état, et j'ose le dire, comédien distingué… Du diable si je voudrais recommencer la pièce… Ce misérable Pedro Gil, qui a trouvé ici le châtiment de ses forfaits, m'avait donné à choisir entre le bûcher et le titre de duc… Majesté, je vous le demande : à ma place, qu'eussiez-vous fait ?

Le roi écoutait cette harangue, et regardait tantôt Esteban, tantôt le duc de Medina-Celi, qui depuis la fin de la bataille restait appuyé sur son épée.

– De par le ciel ! s'écria-t-il, voilà un amusant bouffon et une miraculeuse ressemblance… Hernan, tu es plus pâle que lui… Je ferai quelque chose pour ce comédien… Approche, Cuchillo ; je te retiens pour ma grande corrida. Qui donc est ce jeune homme ? ajouta-t-il en fronçant le sourcil.

Son doigt tendu désignait Mendoze.

– Si tu avais tué Cuchillo, capitaine, reprit-il rudement, tu aurais eu affaire à moi.

– Sire, dit le bon duc, dont la voix sembla tout à coup altérée, ce jeune homme est le fils de don Louis de Haro, comte de Buniol, et de dona Isabel d'Aguilar.

Les deux mains de Moncade saisirent la main de Mendoze.

– J'étais votre ami avant de savoir que nous étions cousins, Seigneur, dit le marquis de Pescaire.

– Ah bah ! fit le roi. Mystère !… péripétie !… si notre poète Calderon était du voyage, il ferait ample moisson, ce matin. Eh bien ! Louis de Haro, marquis de Buniol, ton père était notre ami… Baise notre main, si tu veux, et ne t'attaque plus à Cuchillo.

Bobazon ouvrait des yeux énormes.

– Sire, reprit le bon duc, je désire entretenir Votre Majesté.

– Pourquoi non, Hernan ? n'as-tu pas ton franc parler ?… Nous causerons ce soir.

– Il faut que ce soit sur le champ, Sire.

– Sur le champ, vive Dieu ?…

– Ce soir, Royal Seigneur, il serait trop tard.

– Pourquoi cela, duc ?

– Parce que mes minutes sont comptées, Sire. Je suis blessé à mort.

Le roi pâlit. Il y eut parmi l'assistance un mouvement de stupeur, puis d'incrédulité. Cet homme qui parlait de blessure mortelle était droit et fier comme un chêne. Mendoze et Moncade avaient fait ensemble un pas vers le bon duc. Celui-ci les éloigna de la main. Il se pencha à l'oreille du roi, qui s'était approché tout ému, et qui disait :

– Tu rêves, duc, ou tu veux m'effrayer ?

– Sire, murmura don Hernan, dont le front blêmissait de plus en plus et qui avait de la sueur aux tempes, vous avez entre vos mains l'avenir de cet enfant et celui de ma fille. Ils s'aiment, vous seul au monde savez comment don Louis mort, ce noble sang serait entre eux comme une barrière.

Philippe l'interrompit d'un geste hautain et grave.

– Nous vous engageons notre parole royale, Hernan, dit-il ; ce secret mourra en nous.

– Soyez béni, Sire, dit le bon duc qui toucha la main du roi de ses lèvres et reprit :

– Approche maintenant, mon fils Mendoze !

Ramire ayant obéi, Medina-Celi appuya ses deux mains croisées sur son épaule. Les orbites de ses yeux se creusaient. Son front et ses joues se couvraient de plaques livides.

– Don Louis, prononça-t-il avec solennité, don Louis de Haro, tel est ton nom, je le jure devant Dieu, moi qui vais mourir, tu portes ton écusson sur ta poitrine. Ton père était un noble homme. Nous étions frères tous deux par le cœur, et mon dernier souhait est que nous soyons réunis dans la même tombe… Je te donne, avec dona Isabel, ma fille, mes biens, mon nom et mon titre de duc !… Tu es vaillant, sois fidèle !

Mendoze sentait plus lourd à chaque instant le poids qui pesait sur son épaule. A l'entour de cette scène, les assistants faisaient un grand silence.

– Don Louis, poursuivit le bon duc, il est une chose que je retire de mon héritage. Ne touche pas à la devise de Perez. Je suis le dernier fils de Tarifa : j'emporte mon cri de guerre dans la tombe… J'en ai acquis le droit, car j'ai donné au roi ce qu'on ne doit qu'a Dieu.

Il prit son épée, dont il baisa la croix à trois reprises, puis il tomba de son haut tout à coup, sans pousser un cri, sans rendre une plainte. On écarta les plis de son manteau, ainsi que les revers de son pourpoint. Chacun put voir trois lames catalanes piquées dans sa poitrine. L'épée ne l'avait point touché. Le couteau de Pedro Gil s'enfonçait jusqu'au manche, à quelques lignes au-dessus du cœur.

q

Chapitre 15 EPILOGUE – DEUX RECLUSES

Trois mois s'étaient écoulés. Le roi n'avait point quitté Séville : une longue et cruelle maladie l'avait retenu au palais de l'Alcazar.

La nuit venait de tomber, mais les abords du couvent Sainte-Marie-Mineure, situé à l'angle de l'Alameda Vieja, étaient resplendissants de lumière. Les arbres de l'antique promenoir se reliaient entre eux par des guirlandes de lampions et de fleurs ; des pyramides couvertes de flambeaux s'élevaient çà et là, et les maisons étaient tout illuminées de la base au faîte.

Il s'agissait, sans nul doute, d'une haute et solennelle cérémonie, car la place et les rues avoisinantes étaient encombrées de petit peuple. Majos et majas se trémoussaient sous les arbres, coudoyant sans façon la cohue et imposant à tous la gaieté turbulente de leurs amours. Les pécheurs de la Triana, les bohémiens de Los Cumeros, les villageois de la vallée mêlaient leurs costumes bizarres et pittoresques. Les baladins faisaient leurs tours à la lueur de mille torches, et de tous côtés, les notes sourdes et plaintives de la guitare accompagnaient les prestes arpèges de la mandoline.

C'était fête et, vive Dieu, nos gueux, seigneurs de la Grandesse, maîtres de l'Eldorado, prenaient leur revanche des persécutions et humiliations subies sous le dernier ministère. Ils étageaient insolemment leurs grappes immondes sur les degrés même du portail de l'église et juchaient jusque sur la base des colonnes leurs plaies postiches et leurs haillons menteurs.

Au milieu du parvis, un bûcher élevé. Au-dessus du bûcher se balançait, suspendu à une potence, un mannequin de taille colos-

sale, représentant le comte-duc.

Ce bûcher était l'œuvre des gueux. Maravadis, Cornejo, Escaramujo, et tout un bataillon de jeunes mendiants, montaient la garde à l'entour.

Sur les degrés, aux meilleures places, s'installaient les sénateurs du Gaspacho : Picaros, le premier, grimé en Nestor et portant plus d'un siècle sur son chef vénérable ; Gabacho, époux de la criminelle Brigida ; Mazapan, Domingo le nègre, l'éloquent et fier Manoël Palabras, Moscatel, Gingibro, Raspadillo et autres.

La nouvelle et l'ancienne école fraternisaient.

Un seul manquait parmi cette troupe d'élite. L'ambitieux Caparosa était mort le soir de la grande émeute.

Toute cette tourbe gémissait, glapissait, hurlait. Chaque fois qu'une chaise contenant des dames et des seigneurs s'arrêtait au bas des degrés, c'était un concert de lugubres clameurs.

Sur la plus haute marche du perron était placé un fauteuil garni d'oripeaux déguenillés et fanés. Un homme de belle prestance s'y asseyait. Il portait en tête une couronne de papier doré, et sa main droite tenait un sceptre terminé par une Folie au corsage entouré de grelots.

C'était le saint Esteban d'Antequerre, reconnu roi des gueux et maintenu dans tous les privilèges héréditaires de cette vénérable dignité par lettres patentes de Philippe IV.

Dieu sait que l'on causait dans la foule et que ce bon peuple andalous faisait ample récolte de nouvelles !

– Il est bon, disait maître Galfaros, propriétaire des délicias les mieux achalandées de Séville, il est bon de ne point parler des affaires du gouvernement… Le comte-duc était ce qu'il était, voilà le vrai ; son successeur est ce qu'il est.

Un murmure flatteur accueillit ces sages paroles.

– Et pourtant, objecta Dolores, une des jolies servantes de la maison du Sépulcre, on peut bien desserrer les dents un jour de fête… Moi qui vous parle, j'étais sous le porche, le matin où il se prit de querelle avec le comte de Palomas…

– A bas Palomas ! gronda un chœur formidable ; à bas le neveu du comte-duc !

– C'était un joli seigneur ! dit bravement Dolores ; mais il s'agit de l'autre… Eh bien ! il demanda une mesure de vin de la Manche et un morceau de fromage… Etait-ce le déjeuner d'un gentilhomme ? Non !… Cependant je dis tout de suite : « Voici un jeune cavalier qui fera son chemin à la cour ! »

– Holà ! Galfaros, cria une voix de femme sortant d'une litière, quatre onces pour toi si tu me procures une place dans la chapelle !

– Ximena ! la saltarine !… Elles peuvent jeter les onces à poignées, celles-la !

– Le comte-duc avait voulu purger Séville de cette lèpre.

– Il avait du bon, le comte-duc !

– Répète ce mot, Diego, pour avoir mon couteau dans la gorge.

On échangea quelques bourrades.

Les valets armés de torches criaient à haute voix le nom de leurs maîtres, et ouvraient de larges trouées parmi la cohue. Il y avait des disputes sur le parvis, entre les meneurs de chaises. Les valets courroucés se renvoyaient des chapelets de titres historiques et de noms retentissants. La liste entière de la grandesse d'Espagne se défilait à grand fracas, par demandes et réponses, comme un catéchisme.

Tout à coup, un escadron de gardes à cheval déboucha par la rue Sainte-Lucie et tomba sur les gueux à grands coups de plat de sabre.

On démolit en un clin d'œil le bûcher et l'on fit disparaître le mannequin du comte-duc.

– Place à la chaise de Vincent de Moncade, premier marquis de Pescaire ! fut-il proclamé en même temps.

– Un des mariés ! un des mariés ! répondit la foule en se massant comme une botte d'asperges.

Chacun tâchant de voir, les femmes criaient, les hommes blasphémaient, les filous coupaient les bourses. Tout le monde était content.

Don Vincent, portant le riche et galant uniforme de capitaine général commandant les gardes du roi, descendit de sa litière et fut entouré aussitôt d'un nombreux cercle d'amis.

Ce groupe fit escorte jusqu'au haut du perron à une chaise drapée de satin blanc, d'où sortit, sous le péristyle même de la

chapelle, une jeune fille dont le visage et la taille disparaissaient derrière le long voile des épousées.

– Une des mariées ! une des mariées ! cria encore la foule.

– Longue vie à la noble Inez de Guzman !

– Honte et malheur à la fille du comte-duc !

– Insulterez-vous la marquise de Pescaire, misérables !

– Scélérats ! soutiendrez-vous la Guzman, dont le père mérite cent fois le fagot.

Il y eut quelques bons coups de couteaux catalans plantés sourdement entre les côtes. Quelques pauvres hidalgos essayèrent même de dégainer en conjuguant leur verbe généalogique. Mais la place manquait. On pouvait du moins se gourmer : cela soulage en attendant mieux.

Dieu vivant ! la belle cérémonie ! On se battait partout. Les gueux, chassés de leur position, chargeaient à leur façon l'escadron des gardes à cheval ; ils s'en prenaient aux jarrets des nobles bêtes, qui tombaient estropiées, avec leurs cavaliers furieux. Les gitanos rampaient entre les jambes de la cohue comme des serpents et visitaient les poches ; les pêcheurs, se tenant par le bras, piquaient de l'avant comme la phalange macédonienne, et faisaient l'effet d'un fouloir dans une cuve. Les portefaix, chantant à tue-tête, avançaient en sens contraire. Malheur à ceux qui se trouvaient entre ces deux pilons !

Au dernier rang, c'était le cercle des prudents comme Galfaros. Pedro, le mercier de la rue de l'Infante, et maître Garcias, le maréchal-ferrant.

Ceux-là voyaient peu de chose, mais ils devinaient et glosaient à leur aise.

Comme don Vincent de Moncade et la jeune fille au long voile traversaient le péristyle, le saint Esteban d'Antequerre se leva noblement et drapa son manteau d'un geste sublime.

– Moncade, dit-il, nous avons été mêlés tous deux dans ces derniers temps à des événements d'importance… Le roi, que Dieu garde ! nous a récompensés tous deux… Je te taxe à dix onces d'or pour moi, marquis, à l'occasion de ton heureux mariage, et à cinquante onces pour mon peuple… Moyennant quoi, Moncade, les cent mille frères de la gueuserie andalouse diront dévotement un chapelet pour ta longue félicité sur cette terre.

D'une main il agita les grelots de son sceptre, de l'autre il tendit une sébile vaste comme un saladier.

Un tonnerre d'applaudissements éclata. Les uns savaient pourquoi : c'était le petit nombre ; les autres acclamaient de confiance et bien plus fort. L'offrande de Moncade sonna dans la soupière du saint Esteban, qui se découvrit alors et fit un salut de cour avant de reprendre place en son vieux fauteuil.

Une des portes latérales de Sainte-Marie-Mineure roula sur ses gonds, la grande porte ne devant s'ouvrir que pour le roi. Un jet de lumière s'échappa, semblable à un rayon de soleil. On eût dit que l'église était en feu. Quand le battant se fut refermé, Ximena, ivre de curiosité, offrit son collier de sequins, ses amulettes, sa bourse, sa ceinture à franges d'or et son cœur, à qui l'introduirait dans la chapelle.

Mais la cohue se mit à onduler à larges houles, comme la marée des équinoxes sur les plages de l'Océan.

– Sa Grâce ! disait-on, Sa Grâce !

– La Medina-Celi ! la Medina-Celi !

– La noble Eleonor de Tolède !

– Vertu-Dieu ! dit Dolorès, la servante de Galfaros, un quarto de fromage et du vin de la Manche, était-ce là le déjeuner d'une Excellence ?

– Veux-tu te taire, malheureuse ! fit le maître des Delicias. Voyez, vous autres : la bonne duchesse est encore belle dans son deuil.

– Et son pourpoint de buffle, limé aux deux coudes !... reprenait Dolorès ; et son pauvre feutre dont les bords pleurent comme un saule...

La foule :

– Honneur et gloire à don Louis de Haro ! Longue vie au premier ministre du roi !

Le couvent des carmélites cloîtrées, connu sous le nom de Sainte-Marie-Mineure, avait, outre sa chapelle privée, une église paroissiale, dont la domination arabe avait fait longtemps un caravansérail. Philippe III avait pris sous sa protection ce temple, qui était pour lui vierge des abominations du culte musulman. La restauration, qu'il avait payée des deniers de sa cassette, était des plus magnifiques, et Philippe IV, dont le goût enfantin se portait vers toutes les choses neuves et éclatantes, l'avait déclaré paroisse royale. Aussi les statues jumelles de Philippe III et de Phi-

lippe IV étaient-elles placées en bon aspect aux deux côtés du chœur. Ce soir, c'était un véritable éblouissement. La nef, de style gothique, aux nervures surabondamment dorées, resplendissait, littéralement tapissées de feux. L'autel était une pyramide de cierges ; chaque colonne semblait un arbre de lumières, et cet éclat des plans supérieurs se répercutait dans la couche inférieure qui était toute d'or et de pierreries. La Cour était là, la Cour d'Espagne, la riche cour, portant sur son velours les mines du Nouveau-Monde. De la porte d'entrée au chœur, une autre foule se pressait, compacte comme celle du dehors, mais diaprée de couleurs miroitantes et toute saupoudrée d'étincelles. C'était ruisselant d'éclairs comme les facettes mobiles de la mer, ce lustre immense allumé par le regard du soleil couchant. Agrafes de diamants à tous les feutres pour relever les fiers panaches, rivières de diamants sur toutes les épaules nues ; broderies d'or, gaze d'or... Tous les hauts seigneurs que nous avons vus dans l'antichambre du roi se trouvaient ici, sauf les membres de l'ancienne administration. Encore se montrait-on au doigt, dans l'ombre d'un pilier, un vieillard souffreteux, courbé sous le chagrin encore plus que par l'âge, et que nous eussions reconnu pour don Bernard de Zuniga, ex-secrétaire d'Etat et fanatique de la signature. Le roi lui avait fait grâce ; il poursuivait le roi comme un fantôme, lui demandant la mort ou des affaires à expédier. Il y avait de plus la noblesse des Castilles, accourue pour la maladie du roi, et tous ceux que la nouvelle fortune des ennemis du comte-duc avait ramenés à la cour. Aucun des amis du comte-duc ne manquait, au contraire : c'étaient les plus impitoyables. Les femmes, il faut le proclamer, gardent toujours quelque courage, même dans cette énervante atmosphère des camarillas. Vous n'eussiez pas trouvé parmi les hommes une seule voix pour

défendre l'ancien favori contre les outrages qui pleuvaient sur son nom de toutes parts.

Dans le bas-côté de droite, auprès de la chapelle de Saint-Jean, décorée par le robuste pinceau du vieux Pacheco, un homme tenait le centre d'un groupe, composé en majeure partie de nos jeunes seigneurs de la maison du Sépulcre.

C'était un gros gaillard, lourd de formes, commun de langage, et qui aurait dû prêter à rire à cette jeunesse évaporée. Cependant on l'écoutait avec une attention voisine du respect. Il avait un habit de bon velours rouge, galonné d'or faux, et ses dentelles sentaient d'une lieue la friperie.

– Alors, seigneur, lui dit le petit don Narciso d'un ton de très humble déférence, vous avez eu l'honneur de connaître Sa Grâce au temps où elle portait le nom de Ramire de Mendoze ?

– Demandez à Pepino, répliqua le contador second, car notre homme portait cet honorable titre, demandez à Micaja… Mendoze et moi nous étions, pardieu ! les deux doigts de la main.

– Et quel est, je vous prie, ce don Pepino ? questionna Julian de Silva.

– La senora Micaja, ajouta Soto-Mayor, remis de ses blessures, est-elle, par hasard, de notre connaissance ?

Le gros contador rit dans sa barbe.

– Là, là, mes jeunes fils, répliqua-t-il, vous avez la curiosité de votre âge. M'avez-vous bien regardé ? Ai-je l'air d'un bavard ? Point d'excuses, mes amis, les excuses et les compliments, du vent ! Je ne vous ai pas dit, je pense, que Mendoze ait jamais été

mon domestique ? Non. A quoi bon sortir de la vérité ? Mais l'homme a dans sa vie bien des hauts et des bas. Ma bourse était la sienne ; comprenez-vous cela ? Micaja était un cheval, mes chers jouvenceaux, et quel cheval ? Pepino seul valait mieux que lui. Ces deux chevaux appartenaient légitimement à votre serviteur. Or, comptez sur vos doigts : il y a bien des lieues depuis le château de Penamacor jusqu'à la porte du Soleil, par où dona Eleonor entra dans Séville. Mendoze ne pouvait pas faire à pied tout le chemin.

Je lui prêtai mes deux chevaux, je lui achetai un pourpoint de cadet, fort propre et taillé comme il faut ; je lui mis un demi-cent de douros dans la poche… et vogue la galère, n'est-ce pas ? Bonnes jambes bien chaussées vont loin sans s'arrêter. Nous avions des branches de myrte à nos feutres, et si vous ne savez pas le reste, interrogez mon ami le ministre.

– Tudieu ! seigneur, dit Jaime de Luna, vous avez une merveilleuse façon de raconter ; Sa Grâce entretenait donc déjà des relations avec Moncade et ceux qu'on appelait alors les desservidores ?

Le contador second souffla dans ses joues.

– Mon père, prononça-t-il lentement, avait nom don Torribio Bobazon de la Cochuela y Mamarrochada. Il était borgne de l'œil gauche pour avoir montré trop de vaillance dans une bataille contre les ennemis ; ma mère était fille cadette de don Guttiero Parlanchim, qui disait « mon cousin » à l'évêque de Ségorbe… Moi, je m'appelle uniment le seigneur Bobazon… pas fier et si mon petit compatriote, devant lequel vous marchez maintenant à plat ventre, l'ancien Mendoze, devenu Louis de Haro, premier

ministre du roi Philippe, ne m'a fait d'un coup grand d'Espagne, duc et le reste, c'est que l'espèce humaine n'est point pour se corriger du péché d'ingratitude…

– Il est bien jeune pour un si haut emploi, risqua un vieil hidalgo qui avança ses longues moustaches.

Tout le monde le regarda de travers.

– L'homme, dit aigrement notre Bobazon, c'est de mes propres deniers que j'ai acheté ma place de contador… et j'ai encore là-bas de bonnes pistoles enfouies sous le chevet du lit de mon père…

Saint-Jacques ! tout cela fut gagné loyalement par la charrue ou par l'épée ! Parlez seulement comme vous venez de le faire devant un alguazil et vous me direz comment on est logé dans les prisons d'Andalousie… Bien ! bien ! ne vous excusez point, je ne suis pas l'alcade… Et en parlant de prisons, mes mignons, c'est une dure forteresse que le château d'Alcala ; pourtant nous délivrâmes le bon duc en dépit de la trahison.

– Vous ! s'écrièrent dix voix étonnées.

– Connaissez-vous Trasdoblo le boucher ? Pedro Gil, l'oïdor ? l'Italien Sforce, qu'on avait fait almirante de Castille ? Et là-bas, dans l'île Majeure de Guadalquivir, connaissez-vous l'hôtellerie de maître Colombo ? Le comte-duc est bien où nous l'avons mis, et pour avoir sauvé l'Etat, moi qui vous parle, je n'irai pas crier sur les toits : « Le premier ministre de Philippe IV mange les marrons que son compagnon Bobazon a retirés du feu tout brûlants. » Voici Sa Majesté, que Dieu bénisse.

Il salua fièrement, et s'appuya contre une colonne en croisant ses bras sur sa poitrine.

– Le roi ! crièrent les massiers en frappant les dalles du bois de leurs hallebardes.

Et l'huissier-majeur, avec sa cotte chargée de tous les écussons royaux, toucha la porte en répétant :

– Notre seigneur le roi !

La porte ouvrit aussitôt ses deux battants pour livrer passage à Philippe, donnant la main à Elisabeth de France, la reine.

Un corridor long et sombre, communiquant de l'intérieur du couvent aux galeries grillées régnait en demi-couronne derrière le chœur de la chapelle. Ce soir, une sorte de lumière mystérieuse et diffuse y pénétrait malgré les grilles. C'était la réverbération des feux prodigués dans l'église. Ces lueurs allaient s'affaiblissant à mesure qu'on s'enfonçait dans les profondeurs du corridor. Il faisait nuit à l'extrémité qui aboutissait à la porte du monastère. Cette porte roula sur ses gonds lentement. Deux formes indécises s'y montrèrent.

– Où me conduisez-vous, ma sœur ? demanda une voix douce et tremblante.

– Allez droit devant vous, vers cette lumière, répondit une voix qui appartenait à une vieille femme ; celle que vous aimiez autrefois va venir…

La porte se referma.

La jeune fille, restée seule, obéit et se dirigea vers les galeries, dont l'ouverture ressemblait de loin à la bouche d'une caverne,

vue de l'intérieur et frappée par les rayons du soleil. A mesure que la jeune fille avançait, on aurait pu distinguer son costume. Elle portait une robe droite de toile de chanvre, couleur de peau nouvellement tannée. Un voile de bure grise descendait sur son visage. Tel était le costume du noviciat des carmélites réformées de l'ordre Sainte-Thérèse.

Quand la jeune fille arriva dans la tribune, elle fut obligée de fermer ses yeux, blessés par l'éclat des lumières. Elle s'agenouilla, le dos tourné à la grille et releva son voile pour faire le signe de la croix. Le voile grossier, rejeté en arrière, découvrit le doux et gracieux visage de Gabrielle, la fille de l'oïdor. Ses beaux cheveux blonds, qui flottaient naguère si gaiement au vent de sa course, étaient coupés déjà. Ses grands yeux bleus gardaient la trace des larmes. Un murmure large et incessant montait de la nef avec de tièdes bouffées de parfums. De ce murmure se dégageaient deux noms ; Louis de Haro et Medina-Celi.

Gabrielle entendit tout au fond du corridor le bruit de la porte qui s'ouvrait une seconde fois et qui se refermait. Un pas précipité s'approcha.

Une autre novice, vêtue de toile bise et voilée de bure, parut au seuil de la galerie.

– Aïdda ! s'écria Gabrielle, avant même que la nouvelle venue eût relevé son voile.

Elle courut vers l'Africaine, les bras ouverts : mais elle recula quand celle-ci, écartant son voile d'un geste saccadé, lui eut montré son visage. C'était deux yeux brûlants, éclairant la pâleur d'une morte.

– Ma sœur !... oh ! ma sœur ! balbutia Gabrielle ; n'as-tu point trouvé en ce saint lieu l'oubli et le repos ?

– Je n'y ai cherché ni le repos ni l'oubli, répliqua la Mauresque d'une voix sourde.

Elle saisit la main de Gabrielle qui tressaillit à ce contact. Sa main était de marbre. Elle s'assit sur le banc de bois qui était au fond de la tribune. Gabrielle, cédant à son invitation muette, se plaça auprès d'elle.

Au bout d'une minute de silence, l'Africaine étendit le doigt vers l'église illuminée.

– Ils vont venir, murmura-t-elle, tous deux... le tien avec Isabel Perez de Guzman... le mien avec la fille du comte-duc.

Une larme roula sur la joue de Gabrielle.

– Tu pleures ! dit l'Africaine, dont l'œil lança un fauve éclair ; tu aimes encore !... Il n'y a ni oubli ni repos, ma fille, et le cloître lui-même est un mensonge !

Au-dessus des bourdonnements de la foule, les orgues chantèrent une mélodie suave et lente. Aïdda eut ce rire strident qui déchire la poitrine.

– Ils vont venir ! répéta-t-elle.

Puis courbant la tête et regardant le sol à ses pieds.

– Je suis ici pour me venger, ma sœur ! prononça-t-elle d'un accent incisif et bref.

– Dans la maison du seigneur ! s'écria Gabrielle épouvantée ; sous cet habit de renoncement et de pénitence !

– Tais-toi !… Dieu se venge aussi, puisque Satan souffre éternellement pour l'avoir trahi… Tu ne sais pas… tu as des armes… tu as une arme terrible et qui tuera comme un coup de foudre !…

– Je ne veux point des armes que tu m'apportes, Aïdda.

– Tais-toi… ce mariage qui fait ton malheur est impie, impie comme celui qui cause ma misère… Entre Mendoze et Isabel il y a du sang, comme entre Moncade et cette Inez :

– Du sang répéta Gabrielle.

– Le sang d'un père… Ecoute !…

– Au sortir de cette nuit de tortures où Moncade foula aux pieds mon amour et le souvenir de sa sœur assassinée, je m'enfuis la rage dans le cœur. Tout m'avait abandonné, tout, jusqu'au père de Blanche, ma marraine, dont l'agonie fut une désertion. Inez triomphait… Cependant, je n'étais pas vaincue… Tant qu'un souffle de vie restera dans ma poitrine, je ne serai pas vaincue…

Je cherchai Moghrab, dont j'avais été la servante fidèle, parce que je croyais sa haine aussi forte que la mienne ; je ne trouvai pas Moghrab…

Je me rendis chez le comte-duc… celui-là du moins devait s'entendre avec moi. Sa vie entière était ma garantie : il s'était vengé cruellement, horriblement… Je lui pardonnais déjà, à condition qu'il se mît de moitié dans ma vengeance. Je fus introduite… je vis un misérable fou écrivant les pages d'un libellé, j'entendis des cris de désespoir, des imprécations, de lâches extravagances… je voulus ranimer ce feu éteint, mais il n'y avait plus que des cendres… Le roi ! je songeai au roi !… Il fallait être folle, n'est-ce pas ?… J'étais folle… L'antichambre royale était encom-

brée, mais j'avais le mot d'ordre des desservidores qui gardaient depuis le matin toutes les issues : le palais appartenait à Moghrab. Je pénétrai dans l'appartement du roi par les étuves… En traversant la salle des bains, je croisai un homme qui avait à son manteau des taches sanglantes… Cet homme était don Hernan Perez de Guzman, père de la Medina-Celi.

Je poursuivis mon chemin… dans la toilette du roi, un autre homme était étendu mort sur les dalles… celui-là était Moghrab le maragut, que j'appelais mon père… Le roi parut sur le seuil et dit à ses chambriers : « Enlevez le corps de Louis de Haro, marquis de Buniol, et qu'il soit mis en terre sainte… » Comprends-tu ?

– Non, répondit Gabrielle.

– Tu ne sais donc pas le vrai nom de ton Mendoze ?

– Je ne sais rien… je suis ici depuis le jour où l'on vint m'apprendre la mort de Pedro Gil, mon père…

Un grand tumulte avait lieu dans la nef, où la foule, violemment déplacée par les hallebardiers, s'ouvrait pour faire une large voie de la porte jusqu'à l'autel. Un couple s'avançait sous un dais porté par quatre pages à la livrée royale.

Et les huissiers disaient :

– Place à dona Isabel Perez de Guzman ! place à don Louis de Haro, marquis de Buniol, premier ministre du roi !

– Mendoze, murmura Gabrielle défaillante.

– Comprends-tu ? répéta Aïdda.

– Mendoze est le fils de l'homme assassiné ? balbutia la novice.

Les orgues jouaient une marche triomphale. Un autre dais, couvrant dona Inez et le marquis de Pescaire, allait vers l'autel. Aïdda fermait les yeux et ses dents se choquaient.

– Et le meurtrier ? demanda Gabrielle.

– Le père de la Medina-Celi.

– Tes preuves ?

– La marquise est exilée… Pendant que tu pleurais ici, j'étais la maîtresse du roi…

– Et le roi t'a dit ?

– Le roi seul et moi nous savons ce secret !

Ce fut à ce moment que la grand'porte du fond s'ouvrit pour donner passage au cortège royal. Malgré la sainteté du lieu, les acclamations éclatèrent, dominées par les profonds retentissements de l'orgue. Cette blonde enfant, Gabrielle, avait, elle aussi maintenant, de sombres éclairs dans les yeux.

– Tes armes… prononça-t-elle entre ses dents serrées ; quelles sont les armes ?

L'Africaine se pencha jusqu'à son oreille ; sa réplique se perdit dans les mille fracas qui montaient de la nef. On aurait pu entendre seulement ces paroles :

– J'avais de l'or ; je l'ai semé à pleines mains…

Elle tendit un poignard à Gabrielle, en ajoutant :

– On ne nous prendra pas vivantes !…

Les doigts délicats de la novice se crispèrent autour du manche du poignard. Aïdda se leva et ouvrit une porte percée dans l'épaisseur du mur de la tribune.

– Par ici, dit-elle ; c'est le chemin du chœur… nous verrons leur agonie… viens.

– Passe la première, dit Gabrielle avec un son de voix étrange ; je te suis.

La porte donnait sur un escalier noir et ténébreux. Aïdda passa la première. Dans la tribune, maintenant déserte, on aurait pu entendre un cri étouffé. Les deux couples étaient agenouillés devant l'autel. Le roi, la reine et la cour attendaient. Dans la sacristie, l'évêque de Léon, chapelain du roi, avait déjà en main calice et patène pour célébrer le saint sacrifice.

– Sacrilège ! sacrilège ! dit une voix brisée à la porte, derrière le clergé et les servants.

En même temps, malgré les efforts de tous, une jeune fille en costume de novice, éperdue et les yeux hagards, se précipita jusqu'aux pieds du prélat.

– Sacrilège ! répéta-t-elle, sacrilège !… On a mis du poison dans le pain du Seigneur !… C'est la mort que vous allez donner au lieu de la vie !

L'évêque s'arrêta. Les prêtres, cependant, voulaient écarter Gabrielle qu'ils prenaient pour une fille échappée du cloître.

Du dehors on répétait :

– Le roi attend.

L'évêque dit :

– Jeune fille, expliquez-vous.

– Devant vous seul et en confession, Monseigneur, répondit Gabrielle.

D'un geste, le prélat écarta son clergé. Gabrielle, toujours agenouillée, lui dit :

– Mon père, les hosties qui doivent servir à la célébration du mariage sont empoisonnées.

L'évêque se signa épouvanté.

– C'était pour tuer le corps, mon père… mais il y avait une plus horrible vengeance… A ceux qui s'aiment, on allait dire : « Vous êtes condamnés à la haine ! Il existe une malédiction entre vous… Je vous défie de franchir ce fleuve de sang qui vous sépare à jamais ! » Mon père, que Dieu pardonne à celle qui voulait faire ce double deuil !…

– Où est-elle ?… son nom ?…

– C'est le nom d'une morte, mon père… Elle a deviné que j'allais parler… elle a voulu me retenir, et moi je l'ai poignardée.

Gabrielle s'affaissa évanouie.

Le roi n'attendit pas plus longtemps. L'évêque de Léon, à la tête de son clergé, monta au chœur. Personne ne s'aperçut qu'on changeait le ciboire pour la célébration de la messe. Isabel et Inez, belles et mélancoliques toutes deux, mais heureuses, s'entresouriaient parmi les tièdes vapeurs de l'encens. Mendoze et

Moncade mirent ensemble le pied sur la première marche de l'autel, et reçurent les anneaux bénits donnés par le roi. Des flots de lente et pure harmonie tombaient de l'orgue.

– Longue vie à Vincent de Moncade, connétable de Castille ! Longue vie à Louis de Haro, duc de Medina-Celi, ministre de S. M. Philippe le Grand !

Le lendemain, Cuchillo tua trois taureaux, et le roi l'embrassa. Almanzor, le plus chéri des perroquets, vécut, privé qu'il était de son docteur Hussein le Noir. Le comte-duc édita son Nicandro, paquet de flèches émoussées qui ne servit qu'à éterniser son exil. Eleonor de Tolède garda le deuil toute sa vie dans sa maison pleine de gloire et de bonheur. A Séville, le populaire attendit longtemps le retour du sorcier Moghrab, qui avait deviné à l'avance le nom du successeur du comte-duc. Quant à Esteban, son règne fut illustre, presque autant que celui du grand Gafedado. Il réconcilia l'ancienne et la nouvelle école. Le sage Picaros lui succéda à l'âge de cent trente-huit ans. Il était vert encore, et buvait quand il voulait sa demi douzaine de flacons d'alicante. Maravedi vint après lui et fut le dernier roi de la gueuserie andalouse.

Ainsi meurent les plus belles choses de ce monde. Ce qui ne passe pas, c'est la mémoire du cœur.

A trois lieues de Séville, sur les rives du Guadalquivir, vous pourriez encore admirer une villa du vieux style qui porte le nom singulier de Pepino. Là-bas, au fond de l'Estramadure, le vaste et magnifique château de Micaja élève ses fières tourelles à l'endroit même où tombait en ruine la maison du vieux paysan Mendoze. Bobazon, don Torribio Bobazon de la Cochuela y Mamarrochada,

contador mayor et trésorier de l’épargne du roi, avait consacré par ces deux monuments sa reconnaissance envers les humbles instruments de son immense fortune.

q

[1] L'antique abbaye de Sainte-Luce florissait sous les derniers rois espagnols, avant la conquête. Elle fut possédée par les sœurs affiliées à l'ordre de Saint-Jean. L'invasion des Maures la ruina en majeure partie, sauf la chapelle, qui fut transformés en mosquée. Sous Philippe II, on avait restauré les cloîtres ; quelques religieux s'y établirent. Abandonnée de nouveau, elle devint auberge ou plutôt rustique delicias. Philippe V la réunit au domaine et en fit un rendez-vous de chasse. Ses restes magnifiques existaient encore à la fin du siècle dernier, ainsi que l'ermitage de Sainte-Luce, situé à trois lieues de là, dans l'île Majeure.

q

œuvre du domaine public

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :
David Rakowski's
Manfred Klein
Dan Sayers
Justus Erich Walbaum - Khunrath

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/paul_feval_pere-la_maison_de_pilate/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.